

L'Ermitage / secrétaire général : Henri Mazel

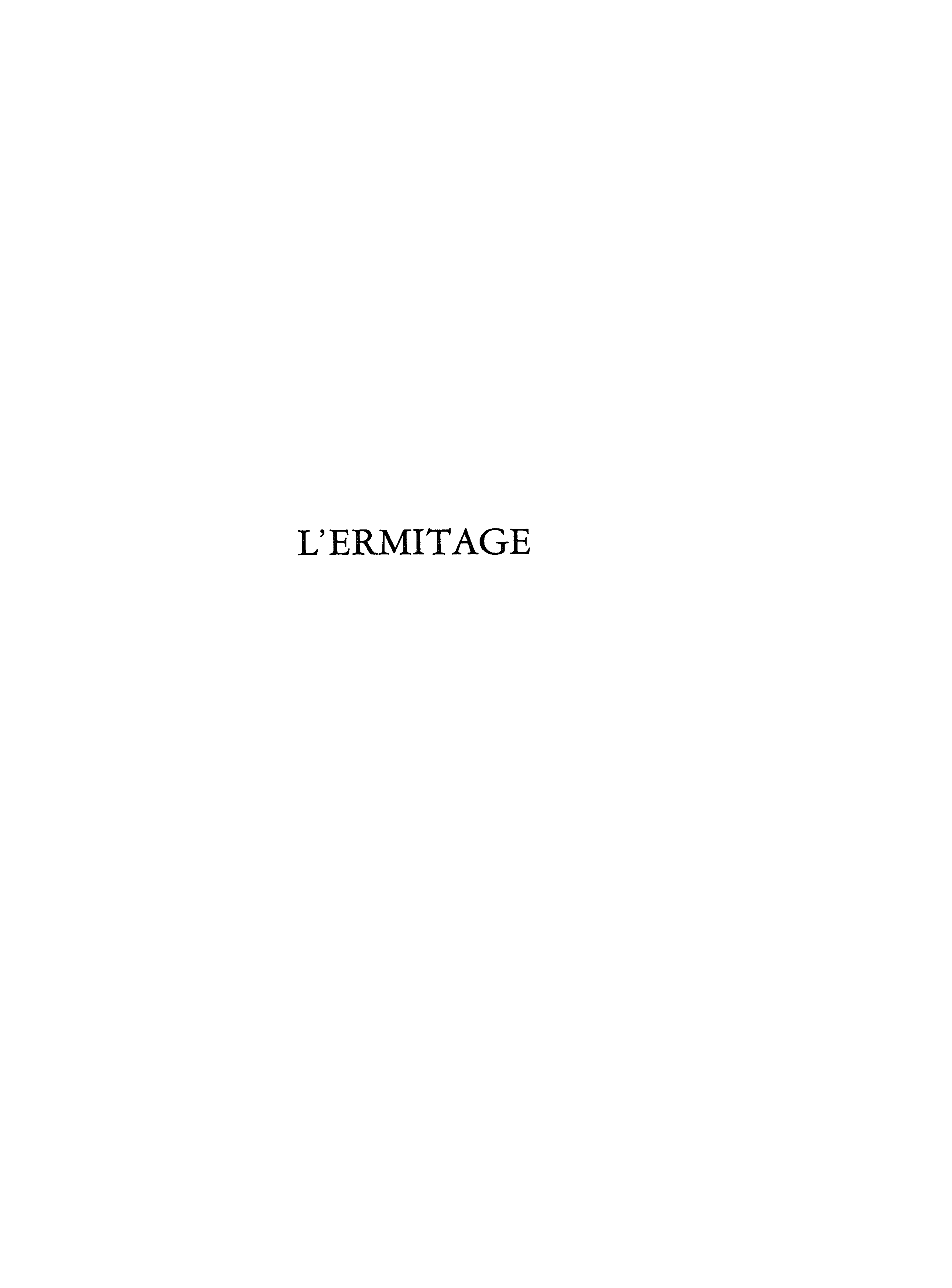




L'Ermitage / secrétaire général : Henri Mazel. 1890-1906.



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968



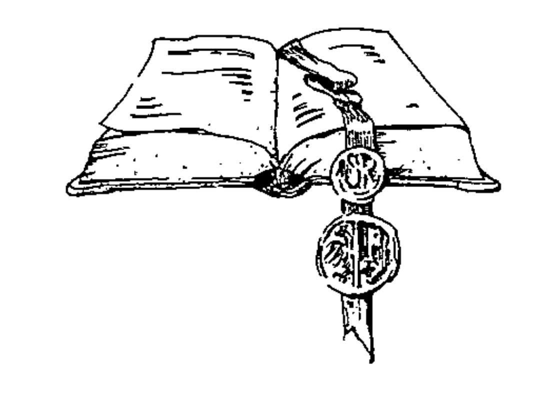
L'ERMITAGE

L'ERMITAGE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE

VOLUME XIII

Juillet-décembre 1896



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968

Le Livre d'or de la littérature actuelle

Ont collaboré a l'*Ermitage* depuis son origine :

Paul Adam — Edmond de Amicis — Paul-Marius André — Camille-Antona Traversi — Albert Aurier — Avancinio Avancini.

Baculard Arnaud — Edmond Bailly — Louis N. Baragnon — Jules Barbey d'Aurevilly — Maurice Barrès — Charles Bayle — Léon Bazalgette — Maurice Beaubourg — Léon Bélugou — Henry Bérenger — Eugenio Bermani — Bernard l'Ermite — Georges Bernard-Kahler — Paul Berthon — Claude Berton — Emile Besnus — Otto Julius Bierbaum — Jacques Blanchedieu — Léon Bloy — Karl Boès — Jules Bois — François Boissier — Emile Boissier — Emile Boix — Commandant Bonnet des Tuves — Emile Bosdeveix — Maurice Bouchor — Louis Bourdery — Raymond Bouyer — René Boylesve — Viviane de Brocélyande — J.-R. de Brousse — J. Burel — E. A. Butti.

Léopold Cabanis — Georges Cairoche — René Caillé — Giosué Carducci — Jean Carrère — Enrique Gomez Carrillo — Jose Castineira — Eugenio de Castro — Joseph Chaleil — Raphaël Chaigneau — André Chevalley — Judith Cladel — Léon Cladel — Albert Clouäart — C. Corradino — François Coulon — Walter Crane — Antoine Cros.

André Dally — Jean Dayros — Joseph Declareuil — Henri Degron — Richard Dehmel — Achille Delaroche — Emmanuel Delbousquet — Léon Denis — Louis Denise — Joseph Desgenêts — Edmond Desmolins — Jean Destrem — Detlev von Liliencron — Pierre Dévoluy — Austin Dobson — Georges Doncieux — Auguste Dorchain — Georges Druilhet — Louis Duchosal — Edouard Ducoté — Pierre Dufay — Louis Dumur.

Havelock Ellis — Henry Eon — Georges d'Esparbès — Michel d'Eyjeaux.

Louis Fabulet — Pierre Fernier — Auguste Ferrero — Enrico Ferri — Lucio Ferrier — A. Fogazzaro — G. Fiamingo — André Fontainas — Georges Fourest — Fra Diabolico — Fra Eremitano — Frédéric Friche.

Andhré des Gachons — Jacques des Gachons — Garschnine — Joachim Gasquet — Henry Gauthiers-Villars — Stefan George — Paul Gérardy — Alphonse Germain — René Ghil — André Gide — Iwan Gilkin — Albert Giraud — André Godfernaux — Rémy de Gourmont — Edmund Gosse — Georges Grévin — Maurice Griveau — Alcide Guérin. — Charles Guérin — Charles des Guerrois.

Pierre Halary — Max Halbe — Ola Hansson — Edmond Haraucourt — Thomas Hardy — Julius Hart — Hassé — José Maria de Heredia — Ferdinand Hérold — Ernest d'Hervilly — Eugène Hollande — Herbert Horne — Vincent Hyspa.

André Ibels.

Francis Jammes — Félix Jeantet — Alber Jhouney — J. Joly — Phœbus Jouve — Jean Jullien.

Gustave Kahn — Kalophile Ermite — Keats — Louis de Kédar — Edouard de Kerdaniel — Georges Khnopff — Karl August Klein — Tristan Klingsor — Maurice Kreutzberger — Marie Krysinska.

Pierre de Labaume — Georges Lafenestre — Bernard Lazare — Georges Le Cardonnel — Louis Le Cardonnel — Julien Leclerq — Marc Legrand — André Lemoyne — Camille Lemonnier — Grégoire Le Roy — Anatole Leroy-Beaulieu — Grégoire Lewenson — Adam Lévy — Jonas Lie — Albert Liénard — Joao de Lisboa — Loeiz-Le-Picaut — Florentin Loriot — N. Lougovoï — Pierre Louys.

Maurice Mæterlinck — Pierre Massoni — Achille Maffre de Baugé — Maurice Magre — Stéfane Mallarmé — Roland de Marès — Ulysse Marquant — Guido Martinelli — Camille Maryx — Paul Masson — Maurice Maindron — Henry Maubel — Camille Mauclair — Charles Maurras — D. Fortuné Mazel — Henri Mazel — Mazzoni — Louis Mercier — Hadrien Merle — Stuart Merrill — Dauphin Meunier — Emile Michelet — N. Minsky — Frédéric Mistral — Adrien Mithouard — Albert Mockel — G. de Molinari — Mathias Morhardt — Charles Morice — Jean Moréas — Henri Mornand — H. Morselli — Henri Muchart — Lucien Muhlfeld.

Francis Nautet — Néera — Jean de Néthy — A. P. Nieva — Frédéric Nietzsche — Pierre de Nolhac — Raymond Nyst.
Pierre Olin — Domenico Oliva — Alfonso d'Oliveira-Soarès.
George Padoux — Paul Page — Sar Josephin Péladan — Elisée Pélagaud — René Peter — Pierre l'Ermite — Edmond Picard — Vittorio Picca Pilate de Brinn'Gaubast — Edmond Pilon — Armand Point — Alfred Poizat — Maurice Pujo.
Pierre Quillard.
Rachilde — Yvanhoë Rambosson — Hugues Rebell — Paul Redonnel — Marcel Réjà — Henri de Regnier — Adrien Remacle — Victor Remouchamps — Marcel Rémy — Jules Renard — Adolphe Retté — Adolphe Ricchieri — Lionel des Rieux — Arthur Rimbaud — William Ritter — Gustave Robert — Joseph Romieu — Léopold Ridel — Alberto Rondani — Firmin Roz — Angelin Ruelle.
Antoine Sabatier — Saint-Antoine — Albert Saint-Paul — Saint-Pol-Roux — Frédéric Saisset — Albert Samain — Charles Saunier — Joseph Alejandro Savary — Sawa — Marcel Schwob — Selwin Image — Emmanuel Signoret — Sinocim — Slothouwer — Alberto Sormani — Gustave Soulier — William Stead — Stendahl — Moé Sterny — Casimir Stryienski — Harold Swan — Arthur Symons.
Laurent Tailhade — Gabriel Tarde — Emile Tardieu — René Tardivaux — Arthur Toisoul — Trenmor — Tristan l'Ermite.
Octave Uzanne.
Paul Valéry — Pierre Valin — Alfred Vallette — Mario Varvara — Pierre Véber — Daniel de Vénancourt — Emile Verhaeren — Paul Verlaine — Emile Vermeil — Gabriel Vicaire — Francis Vielé-Griffin — Eloy Vincent — Jean Viollis — Comtesse Volapuck — A. Volynsky — Félix Vogt.
Emile Watyn — Wilhem Weigand — Fernand Weyl — Oscar Wilde — Willy.
André Yébel.
Emile Zola.

REVUES

LE MERCVRE DE FRANCE, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain.
LA REVUE BLANCHE, 1, rue Laffitte.
LA PLUME, 31, rue Bonaparte.
LE LIVRE D'ART, 14-12, rue Séguier.
L'YMAGIER, 9, rue de Varenne.
DOCUMENTS SUR LE NATURISME, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
LE MAGAZINE INTERNATIONAL, 91, avenue Niel.
L'EFFORT, 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.
LA COUPE, 11, rue de la République, à Montpellier.
ARTE, Coïmbra, Portugal.
L'ART JEUNE, 131, rue de Brabant, Bruxelles.
L'ART MODERNE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LE RÉVEIL, 5, rue de la Roue, Bruxelles.
LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LA LUTTE, 15, place Van Meyel, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE, place Saint-Bavon, Gand.



Louis XI
curieux homme
Ballades.

(Esquisse pour un *Louis XI*, *homme considérable.*)

à Pierre Louÿs.

I Louis XI, gagne-petit, je t'aime, curieux homme. Cher marchand de marrons, que tu sus bien tirer les marrons de Bourgogne. Ainsi moi, na, quoique penseur nabot, grapille au ciel, aux champs, provinces de mon cerveau, — et j'ai de petites images fort idéales sous mon chapeau.

Chopper menu, mais sûr, bon Louis XI, ô rare homme! Que Dieu bon politique, ô rare entre les Louis, t'ait en sa bénie garde et que — comme jadis, sous tes grègues longeant ton levrier chéri, tu jugeais de douceur, ayant bonne chaleur — tu sois, sur ses poulaines d'or au paradis, saint petit roi couchant, son plus chaud conseilleur.

Et, pour t'avoir loué contre mes professeurs, avoir suivi ta loi si toute de candeur, quand ce sera mon jour, que ce sera mon tour, tire sa robe à Dieu, qu'il me place d'amour.

II Quand Jean Le Damoisel et Pierre Crolavoine, suivis à pas fourrés de tout le Parlement, à la lumière de deux cents torches, eurent enrichi d'un nouveau corps royal la basilique de Saint-Denis, au bord de Charles VI fut placé Charles VII, et tout fut consommé de la cérémonie.

III Puis, quand ce fut notoire et bien un point d'histoire, honnêtement crié par toutes les provinces, qu'au Royaume de France il était mort un prince, qu'il fut bien avéré qu'on l'avait enterré, tranquillement agile l'aimable dauphin Louis se glissa de l'exil, rêvant d'allier la gloire avec l'économie.

IV Argentant le pays de toute sa chevalerie, en superbe héritier de Bourgogne et des Flandres, Charles de Charolais, dit la Terreur du monde, précédait fougueusement son cousin vers Paris...

Plus délicatement, à petits pas dolents, juste le bercement pour sa réflexion, et faisant le grand tour dans un dessein charmant, Louis s'en vint de Bourgogne entre vingt Bourguignons, noir et brun de son vêt, brune et noire sa jument qu'il eut l'idée gracieuse, en apercevant Reims, d'alléger de son poids, juste le temps qu'il faut pour vous sacrer un prince, donnant lieu de ce fait à de coquettes fêtes, payées fort noblement par le vieux père de Charles, son oncle de Bourgogne qui le suivait, ducal, — blanche barbe, et violente au vent sous son pennon, — avec mille Bourguignons.

Ce fut trois jours d'été qu'on se jeta des fleurs et que Bacchus rémois répandit ses douceurs. On en parla longtemps sous l'ogive et le chaume... et longtemps la Champagne, chauve du poil des lièvres, la forêt des Ardennes, vierge de sangliers, ne donnèrent plus à vivre à aucun braconnier.

V Cependant le roi Louis, non plus Louis comme devant, roi sans royaume, roi cependant, sans d'un poids plus royal échiner sa jument, reprit le bercement de ce petit pas lent, si justement idoine à sa réflexion.

— « Roi sans royaume, roi cependant... La triste aventure ! » songeait-il gravement.

— « Sembler en son pays un petit roi d'exil... La pénible aventure ! » gravement songeait-il.

— « Mon oncle par derrière, mon cousin par devant... L'ambulante prison... »

— « J'ai bien un peu l'air bête, Pâques-Dieu, dans mon pays, si mes benoîts parents y ont l'air en conquête. Réfléchis, dauphin Louis... non, Louis XI ! Je m'y trompe. A qui ces blés-ci ? A qui ces melons-là ? — A leurs possesseurs ? — Je les prends ! — C'est au roi. — Où poussent les blés, cher oncle ? — Beau neveu, dans la terre. — Et les melons, dans le ciel ? — Nenni, semblablement. — Roi sans royaume ! qui le disait donc ? Moi ?

« Pas plus bête, messire, que feu père Charles VII (Dieu l'ait en bénie garde, le digne homme ! et pardonne à son fils, qui le fit enrager, mais non plus qu'il ne fit lui-même à Charles VI) qui vous disait : « Beau frère, que suis-je ? Vous êtes roi ! » mais, ce disant, mentait... ou ne le pensait pas. »

VI Et soudain, plus léger, lâchant la bride, en un pas allongé qui fit bien maugréer plus d'un gentil esprit, s'attardant au plaisir, en une marche lente, de se fraîchir la langue aux tranches bien jutantes de melons coupés vifs sous un soleil ardent (1) : « Bah, consentons l'air bête et conquérons Paris, si l'oncle de Bourgogne veut bien payer la fête ! » puis flattant son palefroi, — sa jument, dois-je dire : — « Le cousin peut briller aux tournois pour son roi. De cela, peu me chaut... Mais bientôt, à nous trois ! » songeait le dauphin Louis — non, je veux dire, le Roi.

VII — « Pâques-Dieu, qu'il fait chaud ! Philippe Pot, une tranche... Viens, mon gentil esprit, entretenir ton roi... Malgré ta basse extrace, n'aie souci des

(1) Qui courut la Champagne au plein cœur de l'été ne peut les condamner.

distances. Je t'aime, Philippe Pot, tu aimes causer bas. Que dis-tu du vieux renard qui me suit ?

— Qu'il est vieux, et qu'un trop vieux renard n'en vaut pas un demi.

— Et du beau lion rouge qui me précède, que dis-tu ?

— De l'orgueil à revendre...

— C'est vendu !

— Et de la mauvaise foi.

— Cela, je lui en rachèterai sur ma mine, crois-moi. Paris n'aime guère les guerres, Philippe Pot. Le titre du cousin ne lui reviendra guère...

— Paris ? qui peut bien dire ce qu'il aimait hier, ce qu'il aime aujourd'hui...

— Bien dit ! J'aime pour lui ce qu'il aimera demain. Toi, je t'aime, Philippe Pot, c'est parce que tu causes bien. Pâques-Dieu, qu'il fait chaud ! Une tranche, Philippe Pot... Ecoute ! et retiens. Viens près, c'est mystère... il s'agit du cousin. Sache que j'ai là ! — où regardes-tu ? — là ! ce qu'il faut pour changer Terrible en Téméraire... » et ce disant, il se frappa le front avec, il faut le dire, avec sa tranche de melon.

Et ce geste, répandu, avec gais commentaires, par ce bavard fieffé qu'était Philippe Pot, qui n'en avait pas l'air, — plus que ne fit folie pour le bon Charles VI, mieux que ne fit bon Arc pour le suivant monarque, mais si nous voulons bien piquer tête en l'Histoire, autant que firent plus tard, avec ou sans victoires, la blancheur d'un panache pour un roi de Navarre, l'éclat d'un cheval noir pour un stratège blond, — ce geste magnifique sut rendre populaire, fit plus que politique pour rendre populaire, et même, il faut le dire, parmi les Bourguignons, ce roi Louis, comme tant d'autres, — onzième de renom !

VIII Rouge et or dans la nuit fut aperçu Paris. — « Voyez plus près, cher oncle. Si votre enfant terrible ne fait signe, c'est bon signe... »

Or, ce rouge et cet or, c'étaient les fleurs de fête, les drapeaux et les flammes, aux lueurs des feux de joie, c'étaient les

torches d'or, les drapeaux et les fleurs que Paris, la bonne ville, agitait vers son roi.

— « Goûtez-vous pas, mon oncle, une telle nuit d'été ? »

Il venait des étoiles comme une odeur de miel, et dans le ciel doré volaient des astres bleus, et c'étaient, les étoiles, comme un bruissement d'abeilles, ailes bleues adorantes, autour d'un lys doré.

— « Ah ! les gentils présages des soirs d'été, cher oncle ! D'une hauteur de lune, cela sent son espoir... »
— « Hé, la, beau neveu ! que dites-vous d'espérer ? Êtes-vous dépité ? N'êtes-vous pas heureux ? »

Très doux, le roi de France se mit à siffloter, — et la lune ourlait d'or son chaperon loqueté.

IX — « Voici, comme il convient, mon pays bien charmé... Tout le monde est content, même le Parlement. Grand merci, chers parents, pour tout l'argent prêté. Si vous le revoyez, ce sera dans un songe... Mais je vous en saurai mieux gré dans l'autre monde, car voici qu'en mon cœur, ce cœur plein de candeur (tant il est vrai, mon Dieu, que je me connais mieux que ne me connaîtront jamais les chroniqueurs), sourd le violent désir de ne jamais mourir (Pâques-Dieu, Dieu le veut ! s'il veut qu'un petit neveu, Philippe, comme mon oncle, ou Louis, comme son neveu, ou même Louis-Philippe, signe ce bel arrêt : Par la grâce de Dieu, Roi de tous les Français !) pour le vrai bien public, de ne jamais mourir avant de me ravir l'ouïe de ces mots divins : Bourgogne, notre bien.

« Mais prudence ! place aux fêtes. — Tout ceci sera long. Mais nous y arriverons, mais nous y arriverons. »

X Et sur les tours, en fête, l'argenterie des clochettes, parmi leurs ritournelles, comptait Louis VI, Louis VII, Louis VIII, Saint-Louis, Louis X, tandis qu'y répondant, du beffroi des Tournelles, de l'ombre des couvents, le bronze des bourdons sonnait Louis XI, Louis XI, onze, onze, onze...

XI ...onze.

Paul Fort.

Dialogue Nocturne

L'AMANTE

L'ombre, d'aromes frais, t'invite et te caresse ;
Déjà trois fois pour toi mes yeux se sont rouverts ; —
La lune d'Orient vogue sur la détresse
D'un minuit qui sombra dans des calmes amers.

Ecoute, une voix veille au silence des plaines,
Qui clame au bord des eaux son amour inconnu,
Et la brise est si tiède emmi les marjolaines
Que l'on y voit bondir le sylvain noir et nu.

Halte divine où sont les coupes d'ambroisie,
L'heure qui plane au ciel, tinte très lentement,
Afin que du Léthé ton âme ressaisie
Nous revienne plus douce à son doux tintement.

Mais de cette torpeur funeste où tu t'exiles,
Sens-tu pas sur ton sein brûler mes yeux jaloux,
Et ma bouche presser tes formes juvéniles,
Toi qu'en un soir sanglant j'avouai mon époux ?

LE POÈTE

Des lys entrebaisés s'érigent en un songe
Que sillonne un appel cristallin et l'éclair
D'un grand vol éperdu qui dans sa nuit replonge...
Un papillon languide a butiné ma chair...

Et le peuple des fleurs, près des eaux langoureuses,
Goutte le pur délice où mon corps le haussa,
Quand je parus, le soir, sur les rives herbeuses,
Et que ma lèvre aux corolles se fiança.

Je chantais en suivant le long des hautes haies ;
En l'honneur du soleil, naguère défailli,
Les oiseaux pépiant encor leurs notes gaies,
Des pétales neigeaient à travers le tailli.

Je me souviens ; la nuit venait fraîche et très claire,
Une odeur, oui, l'odeur des proches fenaisons
Fuyait vers ces lambeaux que l'ombre encor tolère
De pourpre s'exaltant aux douteux horizons.

Et voici que devant mes yeux parut le fleuve
Dont les vagues portaient à leurs cimes des cris
D'extase, et j'aperçus sous la frondaison neuve
Surgir des torses blancs entre les joncs fleuris.

Hélas ! j'ai vu crouler les rousses annelures !
J'ai vu les seins offerts. En les flots cajoleurs,
Je vous revois, ô fiers appels des hanches pures,
Montant des claires eaux en les bonnes senteurs !

Et j'ai suivi ta main à ma main attachée,
Vers la couche futile où, sous les brocards lourds,
La soie, unie au lin, tend sa folle jonchée
Au sommeil ébauchant le rêve en gestes gourds.

Mais je veux retourner vers le fleuve limpide
Et les arbres penchés sur de fuyants miroirs
Et dompter en les flots qu'un long sillage ride
La nymphe s'ébattant parmi les cygnes noirs.

L'AMANTE

Ah ! ces mots insensés devais-je les entendre !
Que n'ai-je abandonné ta pauvre âme aux sommeils,
Ne connais-tu ma voix et sa caresse tendre,
Toi, l'aimé des longs soirs et des brûlants réveils ?

La voilà qui revient la mauvaise folie,
Quand je la croyais morte avec les sombres jours !
Regarde, c'est bien moi qui te parle et qui lie
Ces bras que tu nommais prison de tes amours.

Je ne te quittai point sur ta paupière close
La lune ayant dardé ses obliques rayons,
J'ai craint pour toi son influence qui dispose
Tous nos sens alourdis aux vaines visions.

Et j'ai baisé tes yeux d'une lèvre légère
Et si rapide ! et puis, après tes yeux, aussi
Ta lèvre douce un peu, car je suis ménagère...
Mais chasse le sommeil que ma voix a transi.

LE POÈTE

La griffe du sommeil a lâché mes paupières,
Et mes pieds fermes ont jusqu'aux tapis glissé.
Je suis debout et j'entends sourdre des bruyères,
Par les vitres les voix défuntes du passé.

Par les volets ouverts entrent les mille gloses
Taciturnes de l'ombre et j'écoute monter
La supplication des lins et des fleurs roses
Vers ma gorge lassée et la violenter.

L'AMANTE

Mais seul autour de toi mon souffle monte et rôde !
Les pâles fleurs du lin dorment dans les sillons.
Seuls, hélas ! tes désirs sont partis en maraude.
Hors la lune, on ne voit que nous deux qui veillions.

Seule est dans la prairie une nuit emmiellée.
Le fleuve calme où nulle ivre blancheur ne point
Traîne silencieux dans sa couche étoilée ;
Le sylvain dort parmi les fanes et les foins.

Rien, plus même l'arroi de la brise enfuie ;
Et, dans ce recoin d'ombre et pour tes doigts émus,
La rose de mes seins seule est épanouie, —
Sur mes seins pour ta bouche en calices promus ;

Mes cheveux déroulés abriteront ta tête,
Mieux que jamais, parmi les fleurs, aux bords des eaux,
Dans le jeune printemps qui sourit et te fête,
Ne fit la chevelure éparse des bouleaux.

Reste pour savourer la lente et sûre joie
Qui, nous épiant des sentiers aériens,
Ainsi qu'un oiseau, plane et longuement tournoie,
Mais crispera bientôt son ongle dans nos seins.

LE POÈTE

Il est vrai que ta bouche est une alme corolle
Qui se mire au rivage où tremble un azur bleu ;
Mais les fleurs que le vent de l'infini cajole,
Dans la nuit sont en quête aussi d'un fol aveu,

Et je me sens brûlé de leurs ardentes fièvres, —
Ta gorge est un fruit pur des vergers éternels ;
Mais d'autres ont mûri qu'a songés pour mes lèvres
Ma jeunesse attardée aux espaliers charnels.

Tes yeux, je m'y complus à notre prime aurore
Et je les ai baisés aux rires des couchants,
Tes yeux... Mais vois de combien d'yeux la nuit s'honore
En son arche ocellée et les labours des champs.

L'attente est grandiose emmi les bois et le silence
Des sèves que gonfla même un soupçon d'espoir :
L'âme du monde sur mes cheveux se balance...
Le pays d'où je viens a voulu me ravoir !

L'AMANTE

Toujours la folie ancienne et qui sans doute
Eclose en la torpeur fétide des marais,
Vers la tête chérie et belle qu'elle envoûte,
Obstinément revient par des chemins secrets.

Qu'un secourable esprit la chasse de son aile !
Et toi, comme un enfant entre mes bras bercé,
Cherche le réconfort pour que l'aube nouvelle
Mette un baiser vermeil sur ton front caressé.

LE POÈTE

La terre offre son sein chargé de grappes mûres,
Entends la flûte aiguë et l'ægypan rieur,
Dans la vigne, où bientôt sous d'ardentes morsures
Mes dents feront juter, magique, un vin meilleur.

Joseph Declareuil.

Les Poèmes d'Henri Mazel (1)

« O mon beau pays d'oc, j'ai rêvé ici ta gloire rapide comme une descente de grand fleuve, et comme elle triomphale... — Et dont cette colonnade de douze poèmes n'est que l'image lointaine... »

H. M. (*La Frise du Temple.*)

« Je n'ai pas l'honneur de le connaître » : vous savez la précaution oratoire, rendue nécessaire par toutes les parades des forains de l'art moderne. Mais je vous dirai d'abord : Henri Mazel est mon ami, car ce fut précisément la lecture déjà lointaine de l'une de ses proses, *Azur et Or*, qui me fit désirer son amitié. Dès notre première entrevue, une après-midi de juin, torride comme le ciel de Nîmes, je fus conquis par une citation de Virgile lancée avec un brio très provençal (2), et qu'encadraient nos communes sympathies pour les songes de Puvis de Chavannes paysagiste. J'aperçus l'auteur tel que notre Germain l'a profilé depuis : « Un Velasquez de fière mine ce gentilhomme penseur. Au psychique, une âme à l'antique marque, comme disait Montaigne, — un caractère ; au cérébral, un ariste chrétien ; au littéraire, un rhéteur latin ayant achevé ses études auprès de Châteaubriand, de Flaubert et de Taine. Styliste de race complémenté d'un érudit sûr... Prodigieusement actif et fécond..., se repose en pastellisant d'exquises proses lyriques (3). »

Ces divertissements d'un sociologue, les voilà réunis en trois discrètes plaquettes, aux titres coquets ou fastueux, *Flottille dans le Golfe*, *En Cortège*, *la Frise du Temple* : et le lecteur ajoute à leur mérite la grâce du souvenir ; ce sont des voix amies qui se réveillent pour s'unir dans un chœur bigarré, mais harmonieux. Et, — puisque toute comparaison cloche, — pastels, si l'on veut, si l'on songe aux curiosités complexes et ardues de l'historien, passionné de sciences ethnographiques et sociales, guerroyant ici et là pour

(1) Poèmes : *Flottille dans le Golfe*, *En Cortège*, *la Frise du Temple* (Bibliothèque de la *Plume*, 1895). — Hors commerce : *Asur et Or* ; *la Voie douloureuse.*

(2) A propos de la reprise des *Troyens* de Berlioz, avec Mlle Delna (Opéra-Comique, juin 1892).

(3) *Portraits du prochain siècle*, tome I, page 25 (Girard, 1894).

la droiture de ses convictions aristocratiques et chrétiennes, lisant tout, discutant tout, aussi peu tendre pour la *Rome* de Zola que pour les utopies de la Révolution française, favorable à M. Brunetière dans son réquisitoire contre les petitesses de la presse fin-de-siècle : mais pastels tout brûlants du soleil méridional de Montenard aux ombres violettes, et nullement estompés, nullement féminins. C'est entre deux variations sur Napoléon, entre deux savantes notes sur le Symbolisme, entre deux duels philosophiques, que notre Velasquez intellectuel trouve le temps de crayonner ses bluettes ; et les Parisiens superficiels, qui méconnaissent la souplesse ardente des races latines, s'étonneront qu'un esprit docte puisse passer aussi promptement du sévère au plaisant : mais regardez à travers les fleurs pâles ou rutilantes du pastel qui se jouent comme la lumière d'Espagne sur une mosquée grandiose ou sur une mantille provocante, et vous retrouverez la ligne, le contour de l'idée qui se voile ingénieusement sous l'image. Le symbole parle d'autant mieux qu'il n'insiste pas.

L'aristocrate, amoureux de la candeur des Héros et de la désinvolture des talons rouges, commande dans le golfe de saphir une flottille digne des amiraux galamment cuirassés de jadis, — et quand il s'écrie d'abord, au seuil de son *Rêve de joie* : « Mon âme est joyeuse comme un grand port de mer », — j'évoque l'antique activité française des Vernet ou des Claude. Moyen-âge ou XVIIIe siècle, le chevalier s'exprime dans l'*Idéal* et l'abbé mondain de *Vieux Saxe* marivaude avec le pimpant *Cortège* qui aboutit, un matin, place Louis XV, à quelques marches de bois gluant... Partout, le chrétien s'affirme, contre les naturalistes ou les hérésiarques, contre la « misérable Réforme, catapulte monstrueuse qui lézarda la tour d'ivoire » ; maintes fois, l'érudit reparaît sous le coloriste, surtout quand le penseur de la *Fin des Dieux* chante, au pied de la *Tour Magne*, « le regret des beaux soirs d'or où patrices et curiales balayaient les mosaïques de leurs laticlaves de pourpre ». Note gallo-romaine et crépusculaire où il excelle, dans le panégyrique incessant de son cher Midi : sur ce thème Mazel est intarissable et son beau pays d'oc récompense son amour en lui inspirant ses maîtresses proses : *la Frise du Temple*. Souffrir, dit-il, c'est aimer, c'est créer : et la nostalgie de l'azur natal le ramène à la source chaste où se baignaient les *Saintes*, sous les peupliers d'automne des *Alyscans*, nom funèbre et nom sonore.

Oui, dans l'âme comme ici-bas, « tout est reliques et tombes », et les modernes *Souvenirs de Noël* murmurent avec le fantôme de la petite chérie : « Tu as dû y croire, toi, au soulier dans la che-

minée !... » Mais ce qui dure victorieusement, c'est la lumière qui flamboie sur le beau bouclier provençal, la même où se mariaient « les feux du couchant hellène et de l'aurore chrétienne » ; c'est elle qui suggère à son fils la passion de la trompette et du panache, le luxe des mots et la gloire des périodes, l'ivresse verbale qui veut rivaliser avec l'éblouissement des exubérances moyen-âgeuses ou barbaresques. Plus d'une fois son soleil qui darde m'effare un tantinet, moi qui vois la vie d'un regard plus mol et plus sobre, en style ionique plutôt, gardant l'intime espoir de rencontrer

Alcibiade avec ses joueuses de flûtes... (1)

Disciple de saint Augustin, Mazel préfère les ruines éloquentes où chapiteaux corinthiens et brèches sarrasines se mêlent surmontés d'une croix naïve. Sa foi est somptueuse comme les pompes du catholicisme ; mais avec quelles poignantes délices il se rappelle Ostie où mourut sainte Monique ! Sans ronsardiser avec les Félibres, ni mallarmiser avec les Flamands, le méridional tient à son indépendance belliqueuse, avec la même crânerie brusque que Saint-Antoine affirme... Son style procède encore du glaive ; mais, au soleil un peu âpre d'Occitanie, je salue pacifiquement la belle surprise de cette péroraison qui donne la nuance de son art et de son cœur : « Ainsi, de mon œuvre qu'il ne reste un jour qu'une ruine décharnée, énigmatique, un éboulis lamentable, dont on ne puisse reconstituer le faîte, mais que, du moins, tout nom fût-il aboli et tous trésors dispersés, s'y présente à jamais la hantise radieuse de celle qui fut son âme et s'y endormit dans l'éternel de ses longs cheveux d'or et de ses doux yeux d'azur (2). »

Raymond BOUYER.

Paris, 15 juin 1896.

(1) *Reliques* de Jules Tellier (*Le Banquet*, sonnet, dernier vers).
(2) *La Tour Magne* (fin).

Anniversaire

Les tombales lueurs des flambeaux vacillant
En funèbres rayons blêmissaient les idoles
Vers qui, divinement, les pieux officiants
Lançaient les ostensoirs aux claires auréoles.

Les vierges au front blanc et les enfants de chœur
Docilement tendaient leurs bras vers les apôtres,
Tandis qu'ils entonnaient un hymne en son honneur,
Que les nonnes, tout bas, disaient des patenôtres.

Les prêtres ont gémi la prière des morts;
Gravement des amen ont répondu les vierges;
A demi consumés se sont éteints les cierges.

Et dans l'obscurité, tel un lambeau d'azur,
Son âme descendit du sein de l'Ether Pur
Et s'en vint voltiger par ces sombres décors.

Jules Heyne.

Relâche
aux Iles Fortunées

...J'ai accompli la prédiction; je suis venu dans cette île, j'ai découvert le vrai sens des lois et je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez.

(*Les Aventures de Télémaque*).

Cet homme que nous vénérions à cause de sa grande expérience et que nous savions admirer en raison de tous les souvenirs dont la mémoire embellissait son âme, nous charma, ce soir-là, de paroles mémorables. Il nous enseigna la beauté merveilleuse des Iles, des Archipels et des Madrépores, et c'est par lui que nous avons su tout ce qu'il y a d'impérissable et de simplement beau dans ces petits mondes où la plupart de nous n'aborderont jamais et qui, certainement, sont les refuges les plus exquis de la terre, parce qu'ils sont, à la fois, les plus isolés des hommes et les plus recueillis dans le secret de Dieu : — « Hommes des continents, dit-il d'une voix haute, vous ne pouvez savoir toute la beauté des Iles ! Vous ne pouvez soupçonner tout ce qu'il y a de grandeurs dans l'exiguïté de leurs forêts et tout ce qu'il y a de solitude dans la fraîcheur de leurs clairières ! Il n'y a que dans les Iles où l'on puisse, tout de suite, être heureux, où l'on puisse se posséder parfaitement et se comprendre tout à fait.

Les Iles sont les derniers asiles des hommes libres. Toutes celles que j'ai connues étaient admirables par quelque endroit et la plupart de celles où je n'ai fait que passer me sont apparues lumineuses, simplement par la phosphorescence de leurs rivages, et solennelles, simplement par leur exil au milieu des flots, loin des vastes terres où vous luttez opiniâtrément, entre l'orgueil de votre vie et le deuil de votre mort. Les unes sont éblouissantes comme l'Orient rose ; quand le jour s'éteint, le soleil semble avoir de la peine à y mourir ; les autres sont paisibles comme ces grottes désertes où ne vivent que les algues nues ; mais, toutes sont propices aux enchantements, aux prières et aux baisers, comme ne le sont aucuns des sites de vos péninsules ni aucunes des retraites de vos promontoires.

Parce que, dans ces Iles, la nature est bien plus sauvage et bien plus respectée, l'Amour s'y transfigure et y devient plus beau; parce que le soleil y semble briller plus pur et plus violent, la vie y est bien plus intense et bien plus passionnée; parce que le crépuscule y paraît plus somptueux et plus profond, l'agonie s'y exhausse à un voluptueux sommeil! Les jours s'y écoulent, surabondants et merveilleux, et personne, dans ces lieux, ne connaît la hâte de voir mourir l'heure! Aussi y demeure-t-on plus longtemps virils et enthousiastes. Les sentiments qui semblaient, dans cette exubérance, devoir se lasser et décroître rapidement, subsistent plus que partout ailleurs, vivaces, juvéniles, presque immortels! Les pensées que vous croiriez plutôt éphémères et mortes déjà presque aussitôt que nées, s'éternisent pour ainsi dire, au cœur des habitants et fructifient, chaque jour, avec une intensité neuve.

Il n'y a que dans les Iles où le paysage se trouve, à la fois, baigné par le soleil et baigné par l'Océan, avec cette splendeur dont les sites rivulaires n'ont jamais eu la luxuriance, la volupté et la verdure! A les contempler de loin, du haut de la vigie, il semblerait qu'au-delà des flots se déploient dans ces exils limités de petits mondes, les dernières splendeurs des patries des premiers âges et la haute gravité des premières contrées originelles et des anciennes familles natales. Le cœur avide y découvre aussitôt la retraite sympathique où il lui sera permis de s'épancher plus naturellement, et, les yeux perçants y aperçoivent, sous les feuillages, les toits des maisons familières où les hôtes, sur le seuil fleuri, s'apprêtent déjà, semble-t-il, à recevoir le voyageur bienvenu.

Ah! périple des voyages! émersion des poupes hors des flots! Que de fois je vous ai dû ce spectacle inoubliable de contempler les Archipels discrets, au courant des claires nuits de l'été!

Les espaces interstellaires s'incendiant d'étoiles filantes, les trajectoires des satellites couronnaient notre proue, à des distances vertigineuses de nos voiles; Sirius et Acturus semblaient, au zénith, flamber avec ardeur et trembler avec frémissement; en face de nous, les groupes de terres marines s'offraient ainsi que ceux de Sirènes au repos. Rien que d'apercevoir de nos huniers, au loin, une antilope sur la grève ou un bel homme nu tordant ses membres de bronze dans l'exercice de l'arc, j'ai senti, bien souvent, mes yeux se remplir de larmes et, par là, j'ai connu des béatitudes dont aucunes de vos contrées ne pourraient vous offrir la surprise et la révélation; j'ai atteint à des apogées de sensations dont la moindre ferait défaillir votre cœur et éblouirait vos yeux d'extraordinaires reflets!

Si vous êtes des Amants, des Poètes ou des Croyants il faut vous retirer dans ces Iles Fortunées, afin d'y méditer, avec plus de sollicitude, sur votre Amour, sur votre Œuvre ou sur votre Dieu. La Passion peut y devenir aussi élevée que le Génie et le Génie peut s'y accroître jusqu'à l'extase de la Prière. Calypso et le fils de Laërte firent d'Ogigie le séjour florissant de leurs années de délices ; saint Jean rapporta de Pathmos les furieux échos de ses prophéties effroyables ! Sapho choisit Leucade comme éternel refuge à ses désolations et à ses dithyrambes ! Ainsi les îles ont concouru au développement d'une humanité puissante et courageuse, d'une race d'élite, sublime et essentielle, d'un monde rare et énergique auprès duquel nous ne semblons que des enfants ! Ainsi les Iles sont des retraites de la beauté et de la grâce, de la fureur et de la justice, les domaines ineffables où tout se condense en un même souffle et où tout semble concourir à une même fin ; où les hommes, le paysage et les animaux fraternisent, dans une croissance compacte et une sérénité parfaite !

Pour moi, j'ai connu les plus belles d'entre toutes ! Capri aux beaux bocages ! Majorque aux amandiers en fleurs ! Chypre aux parfums fanés ! Et Candie ! Et Corfou aux temples droits sur les collines ; et Ithaque aux récifs parés ! Et Cérigo où défaillent les fleurs nues dans des amphores brisées ! Et Naxos protégée des Hyades ! Et Corcyre aux collines pamprées !

L'Ile d'Ogigie, près de Malte, m'a capté encore davantage, et Leucade !

J'y ai vécu de belles journées, non seulement à cause des événements considérables qui avaient dû s'y passer autrefois, mais aussi parce que la dernière plainte des amants qui y avaient vécu ne s'était pas encore éteinte et que je la retrouvais dans l'écho de ma voix renvoyé par les antres creux ! J'y ai passé des instants suprêmes ! La véhémence de mes pensées s'y décuplait avec la brise !

Les Cyclades me réservaient des joies profondes. Il me semblait quelquefois, qu'Iphigénie m'y attirait, rien que par la mémoire de sa présence dans ces lieux où Télémaque, comme un frère plus âgé dont les sages conseils m'eussent aidé à continuer ma route. Je pensais, plus d'une fois, que les oliviers où je m'abritais étaient les rejetons de ceux qui avaient accueilli le vieil Homère et, il m'est arrivé, quelquefois, de baiser, avec ardeur, leurs beaux feuillages, comme des seins de femmes ! Héro et Léandre, Troylus et Cressida m'ont parlé, aussi, par la voix des flots. J'ai fait un hommage de libations au Taygète. A Milo j'ai vécu de profondes amours ! Les vignes vierges entouraient nos murs de pentélique ; les marbres

nous attendaient silencieusement; les plages s'y faisaient douces sous nos talons : j'aimais à y dénuder mes maîtresses devant la mer !

C'est là que j'ai connu Euphrosyne, et vous Monique, et vous Aubierge, douces dames de Décameron joyeux ! La saveur de vos lèvres parfume encore les miennes et il me semble que les guirlandes de vos mains embarrassent encore mes cheveux !

Un jour, vous et moi nous étions retirés sur la grève, à l'ombre des figuiers mûris. Je me souviens que vous vouliez manger une figue entre chaque baiser, et cela nous faisait tous rire, d'un rire sonore dont je ne connaîtrai sans doute plus jamais la joie ! Les flots de la mer Egée ont plus d'une fois connu la blancheur de vos pieds ! Les conques se souviennent de vos ongles roses ! Les bêtes panisques sont aveuglées encore de vos cheveux nimbés de soleil ! Vos yeux de violettes avaient charmé jusqu'à la sévérité de mon compagnon, le vieil Auster dont je me plaisais à entendre les réprimandes discrètes, après que vous et moi nous étions aussi âprement aimés que dans la mort ! Un soir il nous déclama les *Trakhiniennes* devant les flots. Il semblait que les glycines roses, dans les vases de majolique, se penchassent pour mieux l'entendre.

Depuis, j'ai su d'autres Iles Fortunées : les Philippines ! Les Carolines ! Les Mariannes ! Les Canaries ! Depuis, mon Destin m'a conduit en des terres plus abondantes encore, dans des forêts aux végétations gigantesques, aux faunes féroces, aux flores monstrueuses ! Depuis, j'ai su Ceylan aux cocotiers en fleurs ! Java aux rudes palmiers ! Cuba aux vallées bleues et roses ! d'autres encore dont les noms joueraient dans vos mémoires ainsi que ces perles de verre transparentes sur des seins de mulâtresses ou de même que ces récits de matelots dans des cervelles de terriens !

Il m'est arrivé, plusieurs fois dans la même année, de franchir les Tropiques et l'Equateur. Toutes les terres, entre le Cancer et le Capricorne me sont connues ! Leurs latitudes et leurs longitudes me sont familières ! Les méridiens fictifs ont guidé mon désir pathétique au delà même de mon rêve, jusqu'en des confins où les songes les plus éblouissants reçoivent leur plus complète réalisation et se trouvent s'épanouir dans leur plus absolue beauté ! Au-delà des Hébrides et de la nouvelle Zélande, mon humanité presque médiocre, s'est trouvée subitement revêtue d'une telle magnificence que j'ai connu, jusque dans son plus hautain épanchement, toute la fierté de l'orgueilleux voyage !...

Et puis, tout cela était si passionnant, que tous nos membres criaient d'amour ! que nous tendions nos bras, aux côtes, comme des amants ! que nous trépignions sur les vigies, rien qu'à deviner

les floraisons et les sèves! les vallées et les roches! les gaves et les torrents!

Je me souviens des arrimages!

Ah! saurez-vous jamais ces joies? Descendre dans un séjour où tout devient favorable à l'émotion, où les plus petites choses concourent à l'expansion de l'âme, où l'ange intérieur se trouve surgir ineffablement de l'être le plus fruste pour participer à la saveur des fruits terrestres! Or, l'on s'affine jusqu'à souffrir de bonheur! Où l'on devient, à la fois, féminins et héroïques, sensuels et religieux! pareils aux hommes des origines!

A me rappeler, mon cœur défaille encore, et, voyez, jeunes hommes, mes yeux pleurent d'avoir contemplé les sites admirables, les vallées fraîches, les plantations! les plateaux verts, les forêts vierges! les bêtes libres, les oiseaux bleus!

Ah! les jungles! les parfums et les épices, les fourrés arborescents où l'héliotrope se mêle à la vanille, ou étendu dans les lianes, une palme balance au-dessus de vous une mésange, un colibri ou une perruche!

Ah! les grandes orchidées, les bananiers sauvages et les roseaux lacustres! Et les zigzags des rivières dans l'intérieur! Le bruit cristallin des sources entre les rives! les stalactites sous les grottes! les nymphéas sur l'eau!

Je me souviens de beaux spectacles. J'aurais désiré ne plus quitter ces Iles! Vivre et mourir dans une chaumière indienne, me mêler aux indigènes, jouer moi aussi, avec des perroquets et des singes, m'amuser de plumes, de coquillages ou d'anneaux comme les petits nègres; me baigner dans les criques au hideux péril des mâchoires d'émeraude, connaître les cases, les savanes, les sierras!

Je me souviens de scènes terribles, de bêtes énormes se ruant; mais, surtout, c'est de la flore inouïe et édénique que je me rappelle. Les bois de lataniers gigantesques aux pousses fécondes et meurtries! les baobabs si vastes que des autruches y vivent! les aréquiers si élevés que de leurs cîmes on voit la mer! les balisiers si hauts que leurs feuillages ombragent les chênes! les pavots si grisants qu'on s'évanouit à les étreindre!

Pendant des jours et pendant des nuits, ma vie entière a crié vers ces choses! J'étais écrasé de la tout inattendue et tout isolée beauté des Iles. Au milieu de leur paix et de leur joie je me suis recueilli infiniment. Malgré moi, il me semble que, si j'y retournais, je ne saurais plus y mourir! La sève par là est si féconde! On respire tant de force! On est comme ranimé par les hautes grappes! comme rafraîchi par les fruits! comme soutenu par les tiges.

Dieu s'y manifeste à chaque pas par un miracle. Les cèdres rouges, les gommiers bleus suffisent à affirmer sa puissance ! Les cataractes à démontrer son génie universel ! Les bosquets de sycomores, les parterres de mousses, de fraxinelles, de mauves, à décrire sa grâce, sa bonté, sa douceur...

Avez-vous remarqué la fixité de mes regards et la sérénité de ma face ? Mon cœur ne sait plus avoir de haine ! J'ai tant connu la vie que la mort, elle-même, me sourit et m'épargne.

Les Iles Fortunées ont été mes retraites merveilleuses, les solitudes où je me suis approché davantage de ce qui est éternel.

L'histoire naturelle de leur formation est éminemment curieuse. Je pourrais vous en entretenir, vous répéter encore les buissons de bambous et de mangliers ! les fougères dans les montagnes ! les moraines et les gypses des cimes volcaniques ! toutes les gommes et toutes les huiles dans les jarres ! les actinées, les zoophytes et les anémones sur les plages !

Mais, je préfère plutôt vous entretenir de ma passion pour leur séjour ; de l'harmonie qui s'est établie à jamais entre leur durée et la mienne ; de la fierté qui me revêt, depuis qu'à les parcourir la liberté accompagne tous mes pas et sollicite tous mes actes ! Les mouillages des navires dans les baies, les touages à l'ombre des golfes de leurs rivages, voilà donc les plus passionnées et les plus émouvantes minutes de mon âme et de ma chair ! Sachez que je n'échangerais pas, pour plusieurs existences, quelques instants passés aux Illyriennes, à Rhodes, à Sumatra, aux Seychelles ou à Tahiti ! Apprenez que le délice de voir poindre, à l'horizon, la bande des lagunes sur la mer, me remplit d'ivresse voluptueuse. L'odeur de goudron des navires m'annonce celle des violiers, des sainfoins et des safrans, et, c'est pourquoi je la chéris...

Si vous êtes avides de grandeur, imitez-moi et vous rencontrerez sans doute des émotions si grandes, que votre génie naîtra à les recevoir ! Que votre être se fera beau de les apprendre et d'y vibrer ! Les terres immenses ont connu le lucre, l'envie et les combats. Au-delà des vagues spumeuses, il y a les Iles Fortunées. Leur commerce est favorable et leur industrie tranquille. Embarquez-vous pour leur exil et les dieux qui sont en vous surgiront, ineffables ! Lucifer, Vesper, et les constellations vous deviendront aussitôt amies. Vous serez sous la protection du ciel. Vous verrez comme votre poitrine s'emplira des brises de l'enthousiasme et du sacrifice ! Combien à se mêler aux ouragans vos membres s'assoupliront !

Ah ! jeunesse ! n'ayez crainte de voyages. Saluez toujours ceux

qui partent. Ils vont s'apprendre à devenir des héros; ils vont s'apprendre à communier avec la nature. Leurs statures se hausseront jusqu'à celles des ancêtres. Ils reviendront auprès de vous, endurcis et véhéments ! exagérés et barbares ! Et, pourtant, leurs yeux seront bleus jusqu'au lapis, leurs lèvres rouges comme le corail, leur peau brune comme les écorces. Désormais, ils seront capables de labeur. La plupart auront délaissé les continents agglomérés et putrides pour ces exils adorables, et leur vie en sera bien plus belle !

Pour moi, je ne saurais m'éterniser ici. Je vais appareiller vers d'autres rives antarctiques. Cette fois je veux connaître Shetland, les Feroë et le Spitzberg; les froids, les banquises, les neiges, les pôles sont sublimes ! C'est là que les îles et les archipels sont accueillants ! Il n'y a personne pour y troubler la paix. On demeure dans la blancheur, dans le froid et dans le silence. Il semblerait qu'on s'avance vers les étoiles et qu'on s'approche de la lune pâle et triste. Swedenborg a vécu en Suède. C'est cela un indice (j'ai lu tous ses livres); il a connu des mondes meilleurs; et, pour cela, il les a vus du Nord. C'est pourquoi, à mon tour, je vais vers le Nord, après avoir vécu dans le Sud. Ainsi, mon apothéose sera plus grave et plus austère !

Pour vous, recueillez mes paroles comme des oracles, aimez les Iles fortunées et lointaines, aux alluvions d'insectes, de corolles et de fruits, aux amoncellements de grappes et d'eaux, de boue et d'or. Aimez-les toutes, les Antilles, les Açores, les Marquises, les Maldives ! Je vous dis que vous vous y accroîtrez dans le sens de la beauté et de la grâce. Vos corps s'y fortifieront et vos âmes y deviendront plus pures, plus près du ciel, plus loin de la honte. Mon conseil est celui des Destins favorables. N'hésitez pas à obéir à l'injonction de sa voix. Armez vos grands galions. Plus loin, vous trouverez l'ivoire, le corail, les perles, le diamant, l'amour... »

Le vieillard admirable s'était tu. A présent que son accent ne vibrait plus, l'écho de la falaise répétait encore ses hymnes de triomphe et d'affranchissement. Nous nous sentions grandis à le considérer. Tout à coup, devant la grève, un grand navire illuminé passa, les voiles au large. Il allait vers l'Orient. Il était à distance de nos phares, et pourtant, nous enflâmes nos voix; le vent emporta nos acclamations, et, tous nous étant dressés, nous criâmes dans un même élan de majesté et de respect :

— Salut ! salut ! à ceux qui vont vers les Iles Fortunées et qui feront relâche aux baies de bon repos...

Edmond Pilon.

Celle qui rit

La plaine est douce. Les vallons
Aux plis oblongs,
Les doux vallons aux courbes lignes
Félines
S'en vont fuyants vers les horizons blonds.
Ondulements et larges vagues,
Bercements lents du flot mouvant,
Qu'en ressauts vagues
L'aile enjôleuse du vent
Au hasard de l'heure
Effleure.

La plaine est douce. Les halliers
L'emplissent d'une fraîcheur sainte.
Les rangs aigus des peupliers
Marquent l'enceinte
Où les épis
Se sont tapis,
Flammes de lances
Qui se balancent.

Et puis voici,
De là, d'ici,
Voici les saules où se gravent,
En dépit des âges qu'ils bravent,
Vos tendres noms, Amaryllis,
Galathée, Aminthe ou Philis.

La plaine est douce. Une aube orange
Du haut des cieux prestigieux
Tombe comme un voile amoureux,
Tunique frêle qui s'effrange,
Dentelle irréelle en suspens
Aux quatre pans
Des chaumières.

Charme pieux ! oh ! s'endormir !
Parmi les fleurs coutumières
Du beau royaume, plus beau qu'Ophyr,
Oui, s'endormir !
Sous les ombelles en parachute
Ecoutant de chute en chute
Un rêve enchanté d'eau qui lutte.



Or, soudain les clairons sonnèrent ;
Des tonnerres
Sur la croupe des monts lointains qui frissonnèrent
Tonnèrent.
Et ce fut par delà les flots
Un rire — (fut-ce un rire ?) — où tintaient des sanglots ;
Ce fut, à travers les nuées,
Sinistres buées
Crevant les fauves cloisons
Des horizons,
Un galop dur de cavales
Aux fuites rivales,
Sans brides ni mors.

Dans la foudre et dans la tempête
Des cuivres ivres des trompettes,
Sur son char, en l'éclat des ors
Auréolant ses cheveux tors,
La Guerrière apparut, farouche,
Apparut, son rire en la bouche.

Son rire qui chantait plus clair
Que le galop des cavales
Rivales,
Plus haut que le char aux moyeux de fer.
Son rire qui heurtait les porches
De Celui qui voulait dormir
Au beau royaume, plus beau qu'Ophyr.

Dans le flamboîment des torches,
Apre ouragan précipité,
Elle passa, broyant les fleurs et les orges...



Et sur l'empire dévasté
De mon cœur désormais qui saigne
Le rire cruel se prolonge et règne.

Antoine Sabatier.

LA TRISTESSE DU BERGER

(1)

Il était l'homme à qui la Douleur dit : Mon ami. — Et de sa puissante amie rêvant, — Il s'en vint, à pas lents, au long des sables resplendissants — Et tourbillonnants, où la houle apportait les derniers efforts des flots — Et à haute voix, il demanda aux étoiles de se pencher vers lui — De leurs pâles trônes, et de le réconforter. Mais elles — entre elles se rirent de lui et reprirent leur éternelle mélopée.

Et lui, l'homme que la Douleur nommait son ami, — Cria : Mer obscure, entends ma tant pitoyable histoire. — La mer accourut et lui renvoya son vieux sanglot — Qui se déroula au loin, comme en rêve, de colline en colline, — Il voulut fuir la persécution de son implacable gloire — Et dans une lointaine et calme vallée s'arrêtant — Il cria toute sa peine à la scintillante rosée. — Mais point n'entendit, car elle est attentive toujours — La rosée, au bruit léger de la chute de ses gouttelettes.

Et lui, l'homme que la Douleur appelait son ami, — Retourna une fois encore sur la grève, et là, trouva un coquillage. — Et il pensa : Ma lourde peine, je la veux dire — Jusqu'à ce que ma voix faisant écho — Au fond d'un cœur précieux, me soit renvoyée en tristesse — Et ma douleur sera pour moi un chant nouveau — Et le murmure de mes paroles sera un réconfort. — Et voici ! Je ne sentirai plus sur moi l'ancien fardeau. — Puis, tout bas, il chanta dans la conque perlée. — Mais la grave et solitaire confidente, au loin des chemins de la mer, — Mêla ses sanglots au murmure confus — De ses vents sauvages, — et l'oublia.

(Extrait de *Crossways*, poèmes.)

*
* *

TROIS LÉGENDES POPULAIRES D'IRLANDE

LES INFATIGUÉES

C'est une des grandes inquiétudes de la vie que nous n'ayons aucune émotion sans mélange. Il y a toujours en notre ennemi quelque chose que nous aimons et en notre bien-aimée quelque

(1) Au prochain numéro, nous publierons une étude de M. Henry D. Davray sur W. B. Yeats.

chose qui nous déplaît. C'est cet enchevêtrement de dispositions qui nous rend vieux, plisse nos fronts et creuse les rides de nos tempes. Si nous pouvions aimer et haïr d'aussi bon cœur que le font les fées, nous pourrions avoir des vies aussi longues que les leurs. Mais jusqu'à ce jour leurs joies et leurs douleurs jamais lassées, ont toujours été une moitié de leur fascination. L'amour avec elles ne connaît pas de fatigue, pas plus que les rondes des étoiles ne se lassent de leurs continuelles danses. Les paysans de Donegal le savent quand ils se penchent sur leur bêche ou s'asseoient pleins de l'accablement des champs auprès des tisons, à la tombée de la nuit, et redisent les très vieux contes pour que jamais nul ne l'oublie.

I

Il y a quelque temps, racontent-ils, deux fées, deux petites créatures, sous la forme, l'une d'un jeune homme, l'autre d'une jeune femme, vinrent à la maison d'un fermier et passèrent la nuit à ramoner la cheminée et mettre l'âtre bien en ordre.

La nuit suivante, ils revinrent; et tandis que le fermier était dehors, ils montèrent tout le mobilier dans une chambre de l'étage supérieur et l'ayant rangé tout autour au long des murs — pour plus d'espace, semble-t-il — ils commencèrent à danser. Ils dansaient encore et toujours et les jours et les jours passaient et tout le voisinage, de bien loin à la ronde, venait les voir; mais jamais leurs pieds ne semblaient se fatiguer. Le fermier n'osait vivre chez lui pendant ce temps, et au bout de trois mois il résolut de ne pas supporter ses hôtes plus longtemps. Il vint dire aux fées que le prêtre arrivait. Les petites créatures l'entendant, retournèrent dans leur pays.

Et là, leur joie durera aussi longtemps que les pointes des joncs seront brunes — comme disent les gens — ce qui veut dire : jusqu'à ce que Dieu fasse en un baiser se consumer le monde.

II

Mais ce n'est pas simplement les fées qui connaissent des jours sans lassitude ; il y a eu des hommes et des femmes qui, tombant sous leurs enchantements, ont atteint, peut-être à cause de l'immatérielle substance que Dieu leur a départie, une même plus que féerique abondance de vie sensible. Il semble que quand des mortels ont connu ces pauvres et heureuses feuilles de l'Impérissable Rose de Beauté, ballottées d'ici et de là par les vents qui réveillent les étoiles, le noir royaume a reconnu leur droit de naissance, peut-être non sans tristesse, et leur a donné ce qu'il avait de meilleur.

Une telle mortelle naquit, il y a bien longtemps dans un village du sud de l'Irlande. Elle dormait dans son berceau et sa mère assise auprès la berçait, quand une d' « Elles », une fée, entra et déclara que l'enfant était choisie pour être l'épouse du prince du noir royaume, mais comme il ne voulait certes pas que sa fiancée vieillît et mourût tandis qu'il était encore dans la première ardeur de son amour, une vie comme celle des fées lui serait accordée. Il fallait donc que sa mère retirât du feu une bûche qui s'y consumait et l'enterrât dans le jardin ; son enfant alors vivrait aussi longtemps que la bûche ne serait pas brûlée. La mère enterra le tison et l'enfant grandit, devint belle, et épousa le prince des fées qui vint vers elle à la nuit tombante. Au bout de sept cents ans le prince mourut et un autre prince gouverna à sa place et épousa la belle paysanne à son tour. Et après sept cents ans il mourut aussi et un antre prince et un autre mari vint à sa place et longtemps ainsi jusqu'à ce qu'elle eût eu sept époux.

Un jour, enfin, le prêtre de la paroisse lui fit une visite et lui dit qu'elle était un scandale pour tout le voisinage avec ses sept maris et son interminable vie. Elle était très fâchée, lui répondit-elle, mais certes pas à blâmer. Et alors elle lui conta l'histoire de la bûche et lui, s'en alla tout droit et creusa jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée : puis elle fut brûlée. Et la belle épouse du prince des fées mourut et fut enterrée comme une chrétienne, ce dont tout le monde fut content.

III

Une autre semblable mortelle fut Clooth-na-bare qui s'en allait, errant par tout le monde et cherchant un lac profond assez pour y noyer sa vie de fée, dont elle était lasse, s'élançant de la colline au lac et du lac à la colline, érigeant un tumulus de pierres partout où son pied s'arrêtait, jusqu'à ce qu'enfin elle eût trouvé l'eau la plus profonde au monde dans le petit Lough Ia au sommet de la montagne de l'Aigle à Sligo.

Les deux petites créatures peuvent bien danser toujours, et la femme au tison et Clooth-na-bare dormir en paix car elles ont connu les haines sans entraves et l'amour sans mélange et n'ont jamais senti l'excédant ennui du « oui » et du « non », ni embarrassé leurs pieds dans le mesquin filet du « sans doute » et du « peut-être ». Les grands vents sont venus et les ont ravies, les ont absorbées à jamais dans leur inlassable voyage.

(Extrait de *The Celtic Twilight*.)

W.-B. YEATS.

Traduit par Henry D. DAVRAY.

Oubli

Quand d'une grâce d'apparat tu te paras,
Quand tu fus vêtue de la Vanité vétuste,
Je te dédaignai pour prendre l'Amour robuste
Florescant au cœur sain des filles de parias.

Lors mon cerveau parmi la Vie en lui surgie
Œuvra, fiévreux chercheur, dans le calme des nuits,
Alors que mon cœur vaguait aux vergers fleuris
Où le guidèrent les filles de libre Vie.

Un jour je perçus, tendres sous les frondaisons,
Errant languides en l'air plein de soleil blond,
Des airs de vielles, de violes et de violons.

C'était mon cœur chantant l'Amour en mon corps las,
Et de ton souvenir gaîment sonnant le glas
Pour les grâces d'apparat dont tu te paras.

Manuel Devaldès.

Alba

ou les parturitions d'une jeune Malthusienne.

Ubera fluitantia, uteros nauseantes
et infantes pipiantes.
TERTULLIEN.

Il était une fois (quand ? je n'en sais rien ! — où ? que vous importe ?) une princesse qu'on vocitait la *Princesse Blanche* sans doute parce qu'elle était négresse, fille du *Roi Niger XXXV* de la sorte cognominé apparemment parce qu'albinos (1) et le premier de sa dynastie : sur toute figure de rhétorique l'*antiphrase* délecte les sujets de ce puissant monarque.

Aucunes gens d'ailleurs (ceux-là, bien entendu, que fuyaient de plus loin le dialecte aristotellique et l'idiome ciceronien) ne faillaient à dire : « Le *Roi Melas* et la *Princesse Alba.* » Et l'on nous ouïra, s'il vous plaît, à l'instar de ces personnes fabuler : un rien de pédantisme gâta-t-il jamais rien ?

***

Un Roi comme tous les Rois, tel qualifierons-nous le Roi Melas, un Roi, mon Dieu ! comme tous les Rois, un brave homme de Roi, un digne homme de Roi, constitutionnel comme le *Constitutionnel*, et qui parmi les Rois tiendrait sa place de Roi beaucoup plus près, ou je meurs ! de Léopold II, Roi des Belges, que de Sennachérib, Roi d'Assur, ou d'Helagabalus, Empereur des Romains. Pour la Princesse, au risque, ennemi lecteur, de vous immerger dans un étonnement insondable et danaïdesque, je ne la saurais en conscience proclamer plus *belle que le jour* ni même autant, et me dussiez-vous tenir dénué de galanterie à l'égal d'un Huron, d'un Algonquin, d'un Iroquois ou d'un Chichimecas, soucieux sur toute chose de ne m'exiler point à l'antipode malsain de la vérité, je n'hésiterai la dix-millionième partie du quart d'une seconde à vous confesser mon héroïne en toute sa noire personne la plus extraordinairement

(1) Si par hasard on s'enquête comment une négresse peut naître d'un albinos, je répondrai d'abord que je n'en sais rien, ensuite que j'en bats les cent yeux d'Argus avec les cent mains de feu Briarée. (NOTE DE L'AUTEUR.)

ordinaire petite personne que puisse imaginer votre imaginative. Ses mains (*ordinaires*) que n'ocellaient d'ailleurs nulles gemmes barbares ne semblaient mie destinées à cueillir des corymbes liliaux en des pourpris de rêve, encore moins à tollir vers un ciel apothéotique le chef coupé d'un Saint-Jean-Baptiste ; ses pieds (*ordinaires*) lui servaient beaucoup plus à pédambuler qu'à recevoir l'hommage des chevaliers énamourés ; enfin sous l'arc gémeau de ses sourcils (*ordinaires*) coruscaient non pas ces *yeux de brume et d'au delà* chers aux Poètes Symbolistes en général et à M. Retté en particulier, mais des yeux *ordinaires*, tout à fait *ordinaires*... surtout le gauche ! Une particularité néanmoins sigillait notre Infante, un goût singulier peut-être l'arrêtait au seuil fangeux d'une absolue banalité ! je veux dire une incoercible propension, une irrésistible attirance vers les plus ardues exégèses de l'*Economie politique*. Silves romanes ou fabliaux de haute gresse, lays mélancholieux des trouvères et des ménestrels, sonnets étincelants des Occitaniens, troubadours, villanelle ou sirvente, ballade ou rothruenge, cependant que telles fades fadaises ne pouvaient que soulever en convulsions nauséiformes l'intellect écœuré de notre bachelette, par contre, on la vit, dès l'initiale aurore de son adolescence, ingurgiter d'un appétit boulimique les plus indigestes produits des Turgot, des Quesnay, des Mac-Culloch, des J.-B. Say, leur préférant toutefois les doctrines antipalingénésiques du célèbre Malthus qu'elle choyait d'une fanatique et particulière dilection. A ne vous rien céler, je doute qu'en ces lointains jadis le célèbre Malthus eût déjà parfourni son fameux « *Essai sur le principe de la population* », et ce pour le péremptoire motif que le célèbre Malthus n'était alors issu du ventre maternel et même ne gîtait en cet abdomen hospitalier, mais de la fée, sa marraine, la docte jouvencelle tenait ce don mirifique imparti : connaître en leurs détails les œuvres de MM. les Economistes plusieurs siècles avant que n'en parussent magnifiés les catalogues de l'éditeur Guillaumin !

*
* *

Or par certaine vesprée d'un rubescent octobre, sous les marmenteaux paternels cheminant Son Altesse négrillonne de la Cour tout entière concomitée, une vieille tout à coup s'objecta — une sordide vieille, une squalide vieille, une tabide vieille, une édentée, roupieuse et haillonneuse vieille, une gibbeuse vieille, une loqueteuse et marmiteuse vieille, décharnée concubine d'Astaroth et de Belzébuth — qui tout d'abord s'enhardit à demander quelque aumône. A quoi l'économe petite économiste ne feignit à répliquer

son escarcelle présentement exhauste de la moindre pécune, joignant qu'elle-même suivait la doctrine du sapientissime Ricardo, lequel interdit, comme on sait, à ses disciples toute pratique éléémosynienne. Quémandeuse d'insister et de gémir et de se douloir et d'alléguer sa pénurie et sa décrépitude et ses quinze enfants !

— Quinze enfants ! interrompit la Malthusienne pucelette, eh ! qui donc, s'il vous plaît, caduque et outrecuidée Gigogne, vous vint semondre d'en tant faire ?

— Eh bien ! à vous, répliqua l'orde pauvresse, tout incendiée d'une tysiphonienne iracondie, à vous moricaude impitoyable, je souhaite d'en avoir autant qu'il est de jours dans l'année !

Une générale explosion cachinatoire accueillit l'incongruité d'une pareille vaticination, et comme Phoibos, le Collignon divin, ramenait aux écuries d'Orient ses coursiers harassés, ou (pour dépouiller ici les charmes désuets d'une Mythologie obsolète) comme le jour défaillait en l'agonie properative d'un crépuscule automnal où voletaient les chéiroptères lucifuges et les vespertillions hémérophobes, la compagnie fit diligence vers le réfectoire où l'on soupa de fort bon appétit.

Le loto et le nain jaune divertirent ensuite la noble société, sur quoi chacun et chacune alla cubiculairement rejoindre une maîtresse, un amant, des punaises ou Morphée !...

*
* *

Le lendemain le roi Niger, en pantoufles, en robe de chambre, lisait au coin du feu le *Convivium decem virginum* de Methodius lorsqu'un chambellan, au mépris de l'étiquette, entra tout effaré :

—« Sire ! Sire ! notre aimable dauphine, que Dieu protège ! vient « de mettre au monde un enfant mâle d'une belle constitution ! »

— « Ah ! Ah ! » fit le Roi.

Et il reprit paisiblement sa lecture.

Le lendemain, le Roi Melas, en pantoufles et en robe de chambre, lisait au coin du feu le *De partu virginis* de Sannazar lorsqu'un deuxième chambellan, au mépris de l'étiquette, entra tout éberlué :

— « Sire ! Sire ! notre venuste archiduchesse, que Dieu garde ! « vient de parturir une fille d'une belle constitution ! »

— « Oh ! Oh ! » fit le Roi.

Et il reprit paisiblement sa lecture.

Le lendemain, le Roi Niger-Melas, en pantoufles et en robe de chambre, lisait au coin du feu le *Lucina sine concubitu* de Johnson lorsqu'un troisième chambellan, au mépris de l'étiquette, entra tout ahuri.

— « Sire ! Sire ! notre soëve porphyrogénète, que Dieu conduise !
« vient de pondre un hermaphrodite d'une belle constitution ! »

— « Tudieu ! » fit le Roi.

Et il reprit paisiblement sa lecture.

Et les jours succédaient aux jours, et les semaines succédaient aux semaines, et les mois succédaient aux mois ; et toujours : « Sire ! un garçon ! Sire ! une fille ! Sire ! un hermaphrodite ! » Et le potentat répondait : « Ah ! Ah ! » et le potentat répondait « Oh ! Oh ! » et le potentat répondait « Tudieu ! » Et peste ! et sapristi ! et nom d'une pipe ! et nom d'un chien ! et nom d'un ornythorinque ! et nom d'un pétauriste ! et tous les *noms* qu'il vous plaira, y compris le Nom d'un nom ! le Sacré nom ! et le Cré nom !...

Et l'obstétrique et la morale chancelaient sur leurs bases également ébranlées ;

et les thérapeutes épastrouillés regardaient bouche ouverte les matrones ébaubies ;

et les marchands de layettes, et les marchands de biberons, entassaient en leurs locules de pélionesques montjoies ;

et les dames d'honneur suffisaient à peine à bercer, moucher, fesser, torcher la marmaille qui vagissait, piaillait, pissait, morvait, fientait !

Contrairement d'ailleurs au précepte de la Genèse, l'intéressante parthénogène enfantait sans douleur, et même on l'entendit murmurer : « Dieu ! que cela m'amuse ! » En revanche Sa Majesté de père ne laissait point que de mariner dans la saumure de l'embêtement, et ce débonnaire stéphanophore se voyait tout à l'heure à bout d'exclamations admiratives, lorsqu'un matin en s'éveillant il aperçut au pied de son lit non pas un chambellan tout effaré, non pas un chambellan tout éberlué, non pas un chambellan tout ahuri : non, mesdames ! non, messieurs ! mais une belle dame qu'il n'eut aucune peine à reconnaître pour la marraine de sa prolifique héritière et qui lui tint à peu près ce langage :

— « Faites trêve, Sire, à votre essoyne et à vos interjections. Par
« une méchante sorcière condamnée à un an de parturitions quoti-
« diennes ma royale filleule arrive enfin au terme de sa peine. Demain
« nous luira cet heureux jour qui doit éclairer le 365e et dernier
« accouchement de votre bien-aimée fille ! Demain, la Princesse Al-
« ba, que Dieu sauve ! offrira au monde votre 365e et dernier rejeton !
« *Dixi !* »

« — Nom d'un ichtyosaure ! s'écria le Roi Melas, en fourrant ses
« pieds royaux dans ses royales chaussettes, c'est encore de la veine
« que cette chienne d'année ne soit pas bissextile ! »

Et il décida qu'on mettrait les garçons au collège, les filles au couvent et les hermaphrodites dans des bocaux !

. . . .
. . . .

*
* *

J'appréhende, lecteur malévole, que cette histoire (laquelle me fut contée par le regretté président Carnot quelques hebdomades avant sa dernière mésaventure) ne vous semble au premier abord un peu bébéte et au second, parfaitement idiote. Elle n'en renferme pas moins un sens mystérieux et symbolique que vous éluciderez avec un peu de travail si vous n'êtes pas trop bête. Les vingt premières personnes qui enverront la solution juste aux bureaux du journal recevront par la poste : une boîte de sardines, une *dito* cirage-surfin, trois kanguroos vivants, les *Œuvres complètes* de M. Paul Masson (30 volumes in-octavo) et le portrait de M. Félix Faure en photo-miniature.

Qu'on se le dise !!!!!

Georges Fourest.

Fragment
de
« LA RÉGINALDINA »

à Laurent Tailhade
pour sa sortie d'hopital

Viens ! les roses d'avril sont les fleurs du soleil !
Nos bouches n'auront plus de sourires pareils,
Les sèves aux jardins ne verront plus d'automne,
Et la main du semeur est veule où l'on moissonne.
L'été morne qui vient aux ris est défendu ;
Nos cœurs sont des vergers qui ne fleuriront plus.
Viens ! le bonheur est riche encor de folles sommes
Si la guirlande est grise où pend la Foi des hommes ;
Cernons nos yeux de joie à fouler un printemps
Qu'étoufferont bientôt les étreintes du temps.
Un livre obituaire est ouvert sur des ruines ;
Il tombe sur nos jours comme un manteau de bruine.
Oui, tout espoir immense est clos dans un linceul,
Et l'hymne est fatidique où tu chantes tout seul !
Mais la table est dressée au faîte des montagnes,
La flûte des bergers de cistres s'accompagne ;
Viens boire aux hanaps lourds tendus par l'échanson
Le vin de volupté des dernières chansons.
Une avalanche roule au-dessus de nos têtes,
Qu'importe le tocsin quand s'allument les fêtes ?
Viens ! l'amict est usé que lavait le pardon,
Et la houle des flux décharge ses poisons,
Mais un soleil couchant redore ma maison.
Fuyons la funéraille au galop des cavales,
Et l'homme, Fleur du Mal dont l'anthère ancestrale
Jette aux corolles d'or ses poussières fatales.

Francis NORGELET.

HANS DE SJÖHÖLM
ET
LE SORCIER FINNOIS

Un dimanche, sa mère, ses frères et la joyeuse petite Malfri étaient partis pour l'église dans un petit femböring. Quand vint le soir, comme ils n'étaient pas encore revenus, le batelier entra chez Hans et lui dit qu'on ferait bien d'appareiller et de s'en aller à leur recherche, car une tempête s'annonçait.

Hans, tenant un fil à plomb, prenait des mesures pour un nouveau bateau qui devait être encore plus grand et plus imposant que tous les autres ; il n'était donc pas bon de venir le déranger. « T'imagines-tu donc qu'ils sont sortis dans un vieux bac pourri », beugla-t-il. Et le batelier fut aussitôt dehors.

Mais la nuit, Hans ne parvenait pas à fermer l'œil et écoutait. Le vent sifflait et secouait les murailles ; on entendait des cris tout au loin sur la mer. Et au même instant on cogna à la porte, et quelqu'un l'appelait par son nom.

« D'où que tu viennes, va-t'en ! » il clama ; puis se refourra sous ses couvertures.

Quelques instants après ce fut comme si de petites mains tâtonnantes grattaient à la porte.

« Ne peut-on vraiment pas me laisser en paix ou faudra-t-il que je m'installe autre part ! »

Mais on continuait à cogner, on continuait à tâtonner autour du loquet, il y eut comme un bruissement à la porte : on eût dit que quelqu'un était là et ne parvenait pas à ouvrir. Et, plus perceptiblement, on entendait des efforts de mains vers le loquet.

Mais Hans ne bougeait pas et riait. « Les « femböring » qui sont construits à Sjöhölm ne coulent pas à fond, vraiment, dès avant le premier coup de brise », fit-il d'un ton moqueur.

Et, soudain, le loquet joua, le loquet sauta, la porte s'ouvrit tout au large et sur le seuil se tenait la jolie petite Malfri avec sa mère et ses frères. Il y avait comme de la phosphorescence autour d'eux et leurs vêtements dégouttaient.

Leurs faces étaient pâles et bleues, ils avaient les coins de la bouche pincés comme s'ils venaient d'avoir passé par toutes les horribles angoisses de l'agonie. Malfri tenait désespérément sa mère par le cou avec un de ses bras déchiré, saignant, telle

qu'elle l'avait saisie à la toute dernière seconde. Elle l'apostrophait, se lamentait, lui redemandant sa vie.

Maintenant il savait ce qui était arrivé.

Au-dehors, il se précipa par la nuit sombre, par la tempête plus sombre encore, pour appareiller tout ce qu'on pouvait trouver de bateaux avec tous les hommes disponibles et se mettre à la recherche des naufragés. L'on partit, l'on cingla dans toutes les directions : en vain.

Vers l'aube le femböring échoua au rivage, quille en l'air, avec un large trou dans la carlingue.

Et alors Hans se dit qu'il connaissait l'auteur du méfait. A partir de la nuit où périt en mer toute sa famille, les affaires prirent une autre tournure à Sjöhölm.

Pendant les heures du jour, tant que se faisait entendre le bruit des marteaux, des rabots et des rivets, tout allait bien pour Hans et les carcasses de bateaux se pressaient sous les appentis aussi nombreuses que les oiseaux de mer sur un « Aeggevair » (1).

Mais à peine le soir épandait-il sa quiétude qu'il n'était plus seul. Sa mère se mouvait dans la maison, ouvrant, fermant tiroirs et armoires et la lourde marche de ses frères qui regagnaient leurs chambres faisait craquer les degrés de l'escalier.

La nuit, le sommeil ne visitait plus ses yeux et sûrement, à sa porte c'était la petite Malfri qui venait gémir.

Il restait sur son lit éveillé, réfléchissant : combien de bateaux voués à la destruction pouvait-il bien avoir envoyé sur la mer ? Et plus il refaisait ses calculs, plus il en comptait.

Alors il se laissait tomber de son lit et par la nuit obscure rampait jusqu'au hangar. Il allumait de la lumière et avec un marteau vérifiait le bordage de tous les bateaux pour voir s'il ne tomberait pas sur le *septième*. Mais il n'entendait ou ne sentait aucun défaut nulle part. L'une planche était exactement pareille à l'autre. Elles étaient toutes dures et souples, et le bois, quand on grattait la couche de goudron, apparaissait blanc et frais.

Une nuit il était tellement tourmenté par le doute au sujet du nouveau *sekstring* (2) qui était là sur le chantier prêt à être lancé le lendemain matin qu'il n'en pouvait plus : il ne goûterait le repos qu'après être descendu jusque-là et avoir éprouvé le bordage avec son marteau.

Mais tandis qu'il se trouvait dans le bateau et qu'il se penchait sur les bancs avec de la lumière, il y eut comme un gargouillement

(1) Endroit où abondent les œufs d'oiseaux de mer.

(2) Contracté de *sex ootring*, bateau à six rames.

dans l'eau et puis s'éleva une horrible odeur de pourriture. Au même instant il entendit des pas — on eût dit — de gens en grand nombre marchant vers le rivage, puis là sur la pointe du promontoire il vit s'avancer tout un équipage.

Ces gens avaient l'air de créatures toutes contrefaites. Ils s'inclinaient en avant, les bras tendus. A travers les roches, à travers tout, ils passaient, sans un bruit, sans un cri.

Derrière eux arrivait un autre équipage, des petits et des grands, des hommes faits et des enfants, bruyants, poussant des cris. Et puis encore d'autres, et tous venaient vers le rivage et prenaient le sentier qui conduisait à la pointe du cap.

Quand la lune parut, Hans put percer du regard à travers leurs squelettes. Leurs faces étincelaient, leurs bouches avec leurs dents brillantes bâillaient comme s'ils avaient avalé de l'eau. Il en arrivait des masses qui s'ajoutaient les uns aux autres : ils fourmillaient.

Et Hans vit qu'ils étaient là tous, ceux que dans ses insomnies il avait vainement essayé de compter, et un accès de rage s'empara de lui.

Il se dressa dans l'embarcation et claquant sur les fesses de sa culotte en cuir, il s'écria : « Vous auriez été autrement nombreux si Hans n'avait pas construit ses bateaux ! » A présent, comme le sifflement d'un vent glacial, tous, ils s'abattaient sur lui, le fixant de leurs yeux creux.

Ils grinçaient des dents et avec des sanglots lui reprochaient leur trépas.

Et Hans, saisi d'horreur, mit à la voile pour quitter Sjöhölm. Mais la voile pendait, inerte, le long du mât, le bateau glissait dans de l'eau morte. Et, parmi les vagues immobiles, il y avait une masse flottante de planches gonflées et pourries, toutes avaient été façonnées et réunies, jadis ; mais elles avaient crevé, elles avaient sauté et sur elles c'était maintenant de la vase, sale et verte, la moisissure horrible.

Des mains mortes se crispaient aux coins de ces planches et l'on voyait que leurs articulations ne pouvaient tenir ferme. Elles se dressaient au-dessus de l'eau puis retombaient.

Et Hans mit toutes voiles dehors pour partir, oh ! partir au plus vite ! Il se retournait avec effarement, encore, pour voir si *tout cela* était à sa poursuite. Au fond de la mer toutes ces mains mortes se tordaient, essayant de le frapper à l'arrière avec des harpons.

Une rafale s'éleva, hurlante et sifflante ; le bateau passait entre des vagues de bouillonnante blancheur.

L'obscurité s'épaississait, de gros flocons de neige emplissaient

l'air, toute la pourriture autour de lui était d'une plus vaste horreur.

Pendant le jour il prenait comme points de repaire les cormorans tout au loin dans le gris de la brume et à la nuit ils poussaient des cris à ses oreilles.

A la fin, le brouillard se leva quelque peu sur la mer et dans l'air ce fut toute une agitation de bourdonnants bourdons noirs. Le soleil brûlait et tout au loin sur la terre ferme les plaines couvertes de neige étincelaient.

Hans reconnaissait parfaitement le promontoire et le rivage auquel il allait atterrir. La fumée qui s'élevait là-bas sortait de la hutte du Sorcier Finnois. Et lui-même était sur le seuil. Il levait et abaissait son bonnet pointu, encore et encore, au moyen d'une espèce de corde faite avec des tendons qui passait droit à travers son corps : toute sa peau craquait.

Et là-haut, certainement aussi, c'était Seimke.

Elle paraissait vieille et sèche tandis qu'elle se penchait sur la peau de renne qu'elle étendait au soleil, dehors. Mais elle regarda sournoisement de dessous son bras, vive et preste comme une chatte qui joue avec ses petits, et le soleil éclaira son visage et fit étinceler la sombre noirceur de ses cheveux.

Elle eut un sursaut, abrita ses yeux et regarda en bas vers lui. Son chien aboyait, mais elle le calma pour que le Finnois ne s'aperçût de rien.

Et alors un étrange désir se saisit de Hans et il toucha terre. Il était à ses côtés, elle se saisit de ses bras, se les mit autour de sa tête, rit, se blottit tout contre lui, criant, implorant, hors d'elle-même ; elle se penchait sur sa poitrine, se jetait à son cou, lui donnait des baisers, le caressait, ne voulait pas le laisser partir.

Mais le Finnois avait remarqué qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; il restait là dans ses fourrures, marmottant des mots bizarres à ses bourdons et Hans n'osait point passer entre lui et le seuil.

Le Sorcier était irrité.

Depuis que tout le monde avait changé de bateaux dans le Nordland entier et qu'il ne pouvait plus vendre de bon vent nulle part, la misère était venue pour lui et il se désolait. Il était si pauvre à présent qu'il lui faudrait bientôt quitter sa hutte et s'en aller mendier son pain. De tous ses rennes il n'en restait plus qu'un ; il vaguait là, autour de la maison.

Seimke se glissa derrière Hans et lui dit à mi-voix : « Fais semblant de te présenter pour acheter le renne ! » Et là-dessus, elle s'entoura de la peau et se plaça à l'entrée de la hutte dans la fumée,

de telle sorte que le Finnois n'apercevant que la peau grise put s'imaginer qu'on amenait le renne.

Hans appuyant une main sur le cou de Seimke se présenta comme pour acheter l'animal et fit un prix.

Le bonnet pointu s'agita, le Finnois cracha : non, vendre son renne, il ne le voulait point.

Hans offrit davantage.

Mais le Finnois éparpilla les cendres autour de lui, cria, menaça. Les bourdons se pressaient aussi denses que des flocons de neige : la fureur du Sorcier était en eux.

Hans augmentait son prix encore et encore; maintenant c'était tout un plein boisseau d'argent qu'il offrait. Le Finnois allait éclater de fureur.

Mais il fourra de nouveau sa tête sous ses fourrures et se mit à marmonner des incantations : l'offre atteignait sept boisseaux à présent.

Et alors il commença à rire, à rire; il rit à se tordre. Il se disait que le renne allait coûter à son acheteur un joli denier.

Mais Hans se saisissant de Seimke se précipitait avec elle dans son bateau, tenant derrière lui la peau de renne pour se protéger contre le Finnois.

Ils touchaient au rivage; ils étaient à la mer.

Seimke était si heureuse; elle se frotta les mains et prit sa place pour ramer.

Comme un grand peigne de lumière, l'aurore boréale dardait ses lueurs rouges et vertes qui se jouaient, caressantes, sur son visage. Elle lui parlait, elle la défiait de ses petites mains et ses yeux brillaient. Elle mettait en œuvre sa bouche, sa langue et la rapidité de ses gestes lorsqu'elle conversait avec elle.

L'obscurité tombait. Elle se pencha sur la poitrine de Hans; il pouvait sentir sa chaude haleine. Ses beaux cheveux noirs se déroulaient et elle était doucement palpitante comme un ptarmigan effrayé dont le cœur bat à se rompre.

Hans enveloppa Seimke de la peau du renne. Le bateau se balançait sur la mer comme un berceau.

Ils allaient, ils allaient. C'était la nuit. Ils allaient. On ne voyait plus de promontoire, plus d'île, sur les récifs plus d'oiseaux.

Traduit du norwégien de JONAS LIE,
par GEO. KHNOPFF.

FIN

CHRONIQUES

I. — *LES POÉSIES*

Circé, par *Edouard Ducoté* (à l'*Ermitage*). — Mélopées lointaines, par *Paul-Louis Garnier* (édition de l'*Idée*). — Les Avrils, par *Albert Dautel* (Ollendorff). — Poèmes Humanitaires, par *Raphaël Damedor* (Vanier). — Les Sourires Glacés, par *Charles-Adolphe Cantacuzène* (Perrin). — Fleurs éparses, par *Jean d'Egly* (édition des Gens de Lettres). — Mai, par *Arthur Toisoul* (Lacomblez). — Au Pays du Berri, par *Hugues Lapaire* (Lemerre).

Dans la crainte qu'un parti-pris de sincérité ne me force parfois d'affliger quelques poètes, je prie ceux-là qu'auraient désobligés de moroses considérations sur leurs œuvres de recourir, avant d'incriminer mon style, au chapitre de l'*Imitation* où il est parlé *contre les vains jugements des hommes*; et encore au paragraphe suivant du même livre : « Quand on dirait contre vous tout ce que la plus extrême malice est capable de concevoir, en quoi cela vous nuirait-il, si vous laissez passer toutes ces choses sans en faire plus d'éclat que d'un fétu de paille? Peuvent-elles seulement vous arracher un cheveu ? »

*
* *

Je n'ai pas sacrifié dans le petit bois des *Muses Romanes* que défendent, avec une affable rigidité de ronces artificielles, MM. Maurras et des Rieux; qu'on ne s'étonne point alors si je juge en *Barbare* et si je me permets de reconnaître quelque talent à des personnes qui n'écrivent pas dans la manière que j'aime.

Chers poètes romands... M. Jean Viollis dans l'*Effort* vient de prononcer une oraison funèbre cruelle mais un peu injuste de leur école. Je leur reprocherai seulement d'avoir exilé l'âme et le mystère de leurs écrits; ce furent de parfaits ouvriers; mais s'il y a dans leur œuvre toute la correction de l'abbé Delille on n'y trouve aucunement la tendresse de Ronsard.

Ils ont, d'ailleurs, toujours eu un beau mépris pour leur prochain :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire,
et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

*
* *

M. Edouard Ducoté, dans l'harmonieuse préface à son poème, a jugé l'œuvre de l'Ecole Romane en peu de phrases : « *Tout se transforme sans*

cesse, écrit-il, *et il n'y a pas de forme définitive. Rien ne sert de s'accrocher à la rive du fleuve impétueux; la barque est entraînée par le courant. Nous ne pouvons rester en place et, quelque effort que nous fassions pour remonter le flot, nous agitons inutilement nos rames... Si la Poésie est l'art d'enchaîner autour de nos pensées et de nos émotions des images selon un rhythme harmonieux, oserait-on prétendre que ses modes d'expression puissent être définitifs? Qui s'opposerait ainsi à la vie ne créerait jamais qu'une œuvre mort-née.* »

M. Ducoté interprète d'une façon nouvelle et qui n'est pas sans plaire la légende de Circé ; il admet que c'est l'histoire de la faiblesse de l'homme en face de la Beauté.

Circé parle :

Donc tu t'avoues vaincu et tu n'as pas lutté
et tu ne comprends pas qu'il n'est d'autre mystère
dans mes enchantements que ta seule faiblesse
et ma seule Beauté.

Et comme l'Etranger n'ajoute pas foi aux paroles de la Magicienne, Circé s'en prend à la légende :

Légende, ô voile de beauté
jeté par les poètes
sur la face grave et sereine
des éternelles vérités,
ô légende, les ignorants blasphèment
qnand ils se servent de ton nom,
car leur folle présomption
juge d'après le voile et non d'après la face ;
à leurs regards toujours la vérité se cache.

Ce poème, qu'on a pu lire récemment dans l'*Ermitage*, est écrit en vers libres harmonieux, légers et souples , et nous aimons cette œuvre nouvelle de M. E. Ducoté.

*
* *

Les poètes ne devraient jamais débuter ; j'entends qu'il est puéril de publier d'informes essais auxquels nul ne peut prendre plaisir. Ainsi M. Paul-Louis Garnier, auteur des *Mélopées lointaines*, n'aurait pas tort d'oublier Leconte de Lisle, Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin, et d'apprendre un peu son métier ; M. Garnier n'a que dix-sept ans, paraît-il, mais son extrême jeunesse, si elle rend indulgent, ne fait pas qu'on trouve ses vers meilleurs.

M. Albert Dautel a réuni sous ce titre : *les Avrils*, des pièces qu'il écrivit pour albums. C'est l'ordinaire livre de vers, quelconque, fadasse.

M. Raphaël Damedor n'aime pas les prêtres ; il a cela de commun avec M. Strada et Victor Hugo. Voici un échantillon de son talent :

Alors on chassera ces ordres condamnables,
ces congrégations aux vœux abominables,
ces tartufes en frocs, en robes, en habits,
de toutes les couleurs, de tous les acabits :
moines noirs, pères blancs, jésuites, lazaristes,
minimes, récollets, camaldules, maristes,
billettes, pénitents, carmes, sulpiciens,
tabernites, chartreux, prêcheurs, cisterciens,
jésuates, oblats, béguines, barnabites,
trappistes, prémontrés, tomasques, cénobites,
eudistes, clercs mineurs, antonins, cordeliers...

Quand aura-t-il tout vu ?

M. Charles-Adolphe Cantacuzène semble s'être inspiré de M. de Montesquiou. Ses poèmes, les *Sourires glacés,* sont précieux, artificiels, d'un métier trop insuffisant, avec, ici et là, de jolis vers.

Maintes exquises strophes de M. Jean d'Egly mènent tout doucement au rêve :

Ah ! tes mains sont des sœurs divines qui se posent
sur leurs frêles espoirs et leurs tendres carmins ;
là-bas, c'est la rumeur confuse des chemins ;
la vie, hélas ! renaît et fume aux toits moroses.

Pourquoi la source au loin met-elle des sanglots ?
Respecte autour des fleurs l'adieu tendre des ailes,
le vol du Songe autour de l'esprit demi-clos.

La poésie de M. Arthur Toisoul est toute légère et cristalline, toute de chansons et d'images claires :

Le vent sur les cimes fait pleurer son archet,
l'oiseau flâneur volette entre les hautes branches
et sa parole est douce ainsi qu'une ombre en fuite...
La source, aussi, chante toujours de sa voix d'ange.

Les poèmes de M. Hugues Lapaire, écrits en patois berrichon, amusent à cause des sonorités neuves et des mots jolis qu'on y rencontre.

Ainsi ce sonnet est très savoureux :

Gentes, si vous passez, cueillez dans mon jardin
des bouquets pour le bal, embaumez vos corsages.
Les œillets sont en Chine et la rose à Provins,
mais les plus douces fleurs sont en nos lans sauvages.

Allant à vos amours, gentes, si vous passez,
venez goûter au miel de nos gaîtes abeilles !
Prenez donc point souci des cœurs que vous froissez...
Venez rougir vos doigts en nout'pourpris de treilles.

Emmi les abaupins, les mauves, les chardons,
voletont des perdreaux, s'égambillont des yeuves;
au beau mitant des fleurs, capricolont nos chieuves...

Et les roussignolets, cachés dans les buissons,
racont'ront vos atours à ieux douces compagnes
du temps que vous pass'rez sous l'ombre des vieux châgnes.

C'est une musique curieuse.

Charles GUÉRIN.

II. — *AUTOUR DES THÉATRES*

THÉATRE INTERNATIONAL : *Le Grand Galeoto* d'Echegaray (traduction de Mme de Rute). — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *La Brebis*, de M. Edmond Sée ; *Le Tandem*, de MM. Léo Trézenik et Pierre Soulaine ; *Les soutiens de la société,* d'H. Ibsen. — — CERCLE DES ESCHOLIERS. — Les fêtes du *Journal* et du *Gil-Blas*. — THÉATRE D'AUDITIONS : *Le Baiser de Jean*, de M. Antoine Sabatier.

M. Echegaray.

Madame Adam nous avait fait connaître déjà plusieurs pièces du grand dramaturge espagnol, *Ou folie ou sainteté*, entre autres. Et voici que le même mois on nous donne deux *Grand Galeoto*, du même Echegaray. On vous a dit un mot du premier, auquel je n'ai pu assister. J'ai écouté avec émotion le second, Mme de Rute adaptatrice. S'il faut comparer les traductions, disons que le romantisme de la première était moins tragique que la simplicité de la seconde. Cependant plusieurs de mes confrères ont jugé plus claire la première.

Toujours est-il que le drame est — malgré ses petits défauts : effets superflus de gros mélo — grandiose. Ce personnage si puissant dans son imbécillité et son ignominie, — la foule, le monde, — plane lourdement, menace perpétuelle et impassible, sur les plus purs, les plus honnêtes, les meilleures gens qui soient.

« C'est de ces paroles légères, de ces regards rapides, de ces sourires indifférents, de tous ces petits murmures, de toutes ces méchancetés plus infimes encore, c'est de tous ces riens, que nous pourrions appeler les rayons insignifiants de la lumière dramatique, mais condensés en un seul foyer, au sein d'une famille, que naissent l'incendie et l'explosion, la lutte et les victimes. Si je représente la totalité de mes personnages par des types ou des caractères symboliques, je suis obligé de donner à chacun d'eux ce qui, dans la réalité, est dispersé chez beaucoup d'entr'eux, et il en résulte que ma pensée est mal rendue. Je cours le danger de laisser croire que j'ai essayé de peindre une société infâme, corrompue et cruelle, tandis que *je prétends simplement démontrer que les actes, même les plus*

insignifiants, ne sont jamais perdus, soit pour le bien, soit pour le mal, parce que, soumis aux mystérieuses influences de la vie moderne, ils peuvent arriver à produire des effets immenses et inattendus. » Prologue ; scène II (1).

Cette dernière démonstration est le sujet véritable du haut drame que nous avons applaudi.

M. Edmond Sée.

M. Edmond Sée est, me dit-on, tout à fait jeune. On peut donc le compter parmi les quatre ou cinq de sa génération qui arriveront à la gloire. Sa pièce *La Brebis* est un peu bien compliquée, d'une psychologie de livre, certes ; mais quel adroit maniement des idées et des personnes ! Nous ne racontons pas dans l'*Ermitage* l'intrigue des comédies. Ceux qui me lisent sont déjà au courant des événements. La brebis : c'est la femme. S'il vous plaît, c'est une femme. Mais qu'elle est vivante et vraie et telle qu'on en a déjà vu beaucoup ! M. Edmond Sée a bénéficié d'une interprétation tout à fait remarquable, mais il n'en reste pas moins une œuvre de premier ordre et qui annonce un bel écrivain de théâtre.

J'ai été ce soir de l'Œuvre d'autant plus ravi que j'arrivais très mal disposé, car j'avais, l'an dernier, entendu des petites pièces tout à fait nulles du même Edmond Sée. Passons donc l'éponge. Le talent est venu.

MM. L. Trézenik et P. Soulaine.

Un vaudeville, mais discret et tout près de la comédie. Du reste fort gai, avec de petites scènes adroites.

Les Escholiers.

Les Escholiers oublient les amis de la première heure. J'ai beaucoup regretté cette ingratitude puisqu'on a crié au chef-d'œuvre à leur dernière soirée.

Le « Journal » et le « Gil Blas ».

Très jolies fêtes chez Cabat, organisées par nos journaux littéraires. Le *Journal* donnait une curieuse pantomime de M. Catulle Mendès avec Séverin, le mime si adroit. Puis des poèmes de Jean Lorrain, frôleurs et pervers, comme à l'ordinaire.

Le *Gil Blas* donnait comme clou une revue de Paul Gavault. En vérité, je vous le dis, voilà notre revuiste pour demain. Réjouissons-nous : Gavault nous fera passer chaque année quelques bonnes soirées... Ce qu'il écrit et fait chanter est à la fois d'une franchise admirable et d'une tenue d'art, certes pas commune.

(1) *Le Grand Galéoto*, drame de J. Echegaray, traduit et adapté à la scène française, par Mme de Rute, — un vol., 29 × 19. Librairie de la Nouvelle Revue Internationale, 23, boulevard Poissonnière.

Les Soutiens » d'H. Ibsen.

Une des premières pièces de la seconde manière d'Ibsen. Un beau drame point obscur — quoi qu'en ait pensé MM. Stiegler et *tutti quanti*. —

Lors de la publication en volume de la traduction de MM. Pierre Bertrand et Edmond de Nevers, on était en pleine effervescence anarchiste et j'avais pris texte d'un des mots-éclairs d'Ibsen pour une chronique poétique.

« RORLUND. — Vous serez à votre poste ? Mille pardons, mademoiselle ; mais que voulez-vous faire dans notre société ?

« LOLA. — Lui donner de l'air, monsieur le pasteur.

(Acte I, scène 17.)

« Ç'avait été un parc vaste, clair et sainement luxuriant. Des allées s'y élançaient jusqu'à perte de vue, des coteaux s'étageaient harmonieusement, des lacs et des ruisseaux mêlaient leurs eaux pures, et les arbres étaient vigoureux et beaux.

« Des siècles ont passé, lourdement.

« Entre les hauts murs du parc, la vie s'est multipliée, sans qu'aux besoins nouveaux correspondissent des règles nouvelles d'organisation et de vie... Les trop tranquilles cours d'eau sont à chaque instant salis et barrés par des chutes de troncs vieillis. Les allées sont envahies par une végétation osée et laide. Dans les fourrés les jeunes pousses se meurent, faute de soleil, et les petites fleurs, ces yeux de l'herbe et de la mousse, se sont fermées, se sont éteintes, après avoir langui quelques générations. Les petits lacs sont devenus des marécages pestilentiels. Les oiseaux ont fui. Les derniers écureuils sont morts. Et un énorme silence funèbre s'endort, comme asphyxié lui-même, dans la forêt désertée. Les murs du parc s'éboulent ; et la mer, qui d'année en année a mangé du terrain, vient les battre.

« Et c'est à côté de ce silence de mort, comme un bruit de bataille et de vie... Soudain, un pan de la muraille croule et une sorte de fée, de la crête d'une vague se précipite. Elle porte haut sa petite tête fière, aux yeux clairs et loyaux, et le vent secoue ses cheveux dénoués. Sa poitrine est saine et sa main hardie. Son corps est souple... (1) ».

Cette petite fée, c'est Lola débarquant d'Amérique avec des idées nouvelles et venant « donner de l'air » à sa petite cité natale, toute empuantie par le rance des habitudes hypocrites et rapetissantes. Les « soutiens de la société » ce sont les troncs pourris tombés à travers la forêt et maintenant par hasard debout des voisins moins morts... M. Stiegler va trouver que j'obscurcis encore cette obscure histoire.

Cette œuvre, au dénouement mélo-dramatique (et très vieux-jeu, malgré

(1) Pour la suite voir le *Voltaire* du 15 décembre 1893.

les coupures Lugné-Poésque) a tout de même une belle allure et nous devions la voir à la scène.

M. Antoine Sabatier.

Un ermite, messieurs.

Ce *Baiser de Jean*, nous l'avons tous lu (1) avant de l'aller applaudir au Théâtre d'Auditions de la vaillante Mlle Maguéra. Vaillante, mais si mal conseillée ! Nous avons suivi toutes ses représentations ; que d'inepties, que de sottises elle s'est donné la peine de monter, d'apprendre, de débiter. Ce *Baiser de Jean* lui fera tout pardonner. Elle a dû sentir en jouant Hérodiade quelle différence qu'il y avait entre une œuvre d'art et les vulgaires élucubrations de potaches ou de dames de compagnie devant quoi elle nous a convié bâiller.

M. Antoine Sabatier est un parnassien. Il fait des vers durant ses loisirs, comme ses aînés les bibliothécaires. C'est un sage.

HÉRODIADE, *au cadavre de Jean* :

Sur les bords du Jourdain l'on ne te verra plus
Du peuple d'Iavhé haranguer les élus,
Répandre sur les fronts courbés dans ton sillage
L'eau que tu recueillais au fond d'un coquillage...

Il y a, comme cela, tout le long du poème, de jolies ou de terribles évocations. Le caractère de la femme est fort bien analysé en ses contours les plus saillants et ses détours les plus cachés. Et l'enveloppement de tout le drame dans la musique du chant des guetteurs :

Nuit savoureuse, ô nuit, ta lumière éclatante
Chassant du haut des cieux les fantasques effrois
Berce de ses rayons le pâtre sous la tente,
Berce dans son palais Hérode, fils des rois !

lui fait un cadre d'où ressort farouchement cet « hymen tragique » d'Hérodiade et de Jean le prophète décapité.

Jacques DES GACHONS.

NOTES

THÉATRE INTERNATIONAL. *Le Grand Galéoto.* Interprètes vaillants : MM. Lugné-Poé, Teste, Vayre ; MMmes Archainbaud et Ruel-Clermont. Programme bien ridicule.

L'ŒUVRE. *La Brebis* fut, avons-nous dit, jouée remarquablement. Donnons les noms : MM. Henri Burguet, Gauthier, Lugné-Poé, Burguet jeune ; Mlle Suzanne Auclaire, Fanny Zaessinger et surtout, tout à fait remarquable, la petite Dallet de l'an dernier (*Mlle Eve* de Gyp) aujourd'hui l'une de nos jeunes comédiennes certainement les mieux douées. *Le Tandem* avait le fort appoint de Saint-Germain. Bien

(1) *Le Baiser de Jean*, Edm. Girard, éditeur, 1894. En tête du volume un sobre e terrible dessin de Séon.

jolie Mlle Henriette de Mongey. Non moins gracieuse la bonne, Sadi (?). *Les Soutiens de la Société* : c'est Rameau, décidément un de nos meilleurs comédiens, qui porta tout le poids de la pièce ; il y fut très beau. A côté de lui, Mmes France, Cogé, R. Martial et S. Auclaire et Lugné-Poé avec Dupont.

THÉATRE D'AUDITIONS. Mlle Maguéra, souple et jolie dans *Hérodiade*, M. Deslouis macabre à souhait dans Hérode. Malgré l'exiguité du Théâtre Mondain, mise en scène convenable.

THÉATRE FRANÇAIS : *Je vous recommande Mlle Reichemberg dans Ophélie. Il faut voir ça.* « *Au couvent ! au couvent ! fée Carabosse !* » Quant à Mounet-Sully, il est génial.

BIBLIOGRAPHIE. — Pas reçu mais lu le dernier numéro de *Simple Revue*, assez intéressant ; M. J. Gravier a réuni diverses opinions sur le Théâtre Historique. Ce jeune homme s'est permis après mon dernier article de l'*Ermitage* de supprimer mon avis qu'il m'avait demandé par trois fois. Ce complément de sottise était vraiment superflu.

III. — *LA LITTÉRATURE PORTUGAISE*

LE BANQUET EUGENIO DE CASTRO

M. Eugenio de Castro, l'illustre poète portugais, l'un des fondateurs de l'*Arte*, étant de passage à Paris, M. Pilate de Brinn'Gaubast, d'accord avec les directeurs d'un certain nombre de Revues, avait organisé en son honneur une fête qui a eu lieu le 15 juin, et qui, malgré l'absence forcée de plusieurs adhérents notables en villégiatures lointaines (MM. Paul Adam, Gustave Kahn, Stéphane Mallarmé, Jules Renard, etc., etc., excusés par des lettres ou des télégrammes), a pris le caractère d'un hommage éclatant : on remarquait particulièrement la présence de Catulle Mendès, et du peintre Raffaëlli. Après M. de Brinn'Gaubast, dont nous transcrivons ci-après le considérable discours, sinon *in extenso*, du moins en grande partie, MM. Xavier de Carvalho, correspondant parisien des deux plus importants journaux de Lisbonne, *O Seculo*, et de Rio-de-Janeiro, *O Paiz* ; Edouard Ducoté pour les « jeunes » Revues ; Henri Mazel, etc., prononcèrent là, successivement, des allocutions ou des toasts, auxquels Eugenio de Castro répondit en termes émus. Puis M. Marc Legrand lut une version rimée de l'admirable poème *Pan*, publié pour la première fois en prose française dans l'*Ermitage* (janvier 1896). — De Belgique, d'Italie, de Portugal, de France, les lettres et les télégrammes avaient afflué si nombreux, qu'il fallut renoncer à les lire ; la masse, qui formait sur la table un monceau significatif, en a été remise à Eugenio de Castro.

N. D. L. R.

Discours de M. Louis-Pilate de Brinn'Gaubast.

MON CHER AMI,

« En profitant de votre passage à Paris pour prendre l'initiative de cette fête que nous vous offrons, je voulais, comme je l'expliquais aux confrères qui m'ont si aimablement secondé (MM. Alfred Vallette et Edouard Ducoté, Félix Fénéon, Georges Bans), moins glorifier un grand poète, encore trop mal connu chez nous, que vous remercier des services rendus par vous à notre langue et à notre littérature aux pays d'idiome portugais ; je voulais saluer en vous l'un des facteurs les plus actifs du mouve-

ment artistique internationaliste, au puissant développement duquel plusieurs de nous tiennent à honneur d'avoir contribué aussi de toutes leurs forces de « patriotes »... éclairés. Mais, constatant qu'à mon appel ont répondu tant de personnes, dont plusieurs ne vous devaient rien que leur gratitude de Français, et dont certaines sont bien connues pour leur hostilité, plus ou moins provisoire, à tout internationalisme, je suis bien forcé de penser que c'est surtout vers le poète que va l'admiration des uns, la curiosité de maint autre, et la sympathie générale. Et comme c'est, au surplus, la valeur du poète qui fait si précieux des services tels que ceux que nous vous devons, et comme cette valeur personnelle, quand bien même vous n'auriez rendu aucun service à notre langue, vous eût imposé tôt ou tard à l'admiration de nous tous, et nous eût créé de la sorte des obligations morales peut-être supérieures encore; sans doute est-ce un devoir, pour moi, de ne tenir nul compte de votre modestie, et de proclamer publiquement, à la face des Lettres françaises, pourquoi je me suis fait chez nous le héraut de votre jeune gloire, du reste européenne déjà, puisque nombre de vos chefs-d'œuvre sont traduits en allemand et en italien et en anglais, et, ma foi, même en suédois.

« Vous souvenez-vous, Eugenio? C'était dans l'un des premiers mois de 1890; mon départ pour Constantinople avait interrompu en France le clignotement de ma *Pléiade*, dont quelques amis, désolés de voir mourir les feux où ils s'orientaient, avaient fait une constellation non moins clignotante au début, mais éblouissante aujourd'hui, puisque c'est le *Mercure de France*. Or, trompés par les conséquences de cette loi qui nous pousse à croire encore brillantes des étoiles dès longtemps éteintes, deux poètes de Coïmbre, un jour, dirigèrent, vers l'endroit du monde où cette *Pléiade* avait vécu, une lettre, et leurs volumes de vers. La lettre était de vous, Eugenio de Castro. Quant aux volumes... Mes amis répètent volontiers : « Toi, Brinn'Gaubast, tu es comme l'horloge de Baudelaire,

Ton gosier de métal parle toutes les langues... »

« Je ne veux pas savoir s'ils ont tort ou raison, car je n'entends pas même le russe, — et nul de vous n'ignore qu'à notre aimable époque, c'est presque un crime de lèse-patrie; mais, ce que je puis affirmer, c'est qu'*alors*, je lisais fort mal le portugais. N'importe : à l'aide d'un peu de castillan par-ci, de beaucoup de latin par-là, je pouvais entrevoir déjà, dans vos poèmes, des splendeurs qui m'émerveillaient. Elles étaient bien encore parfois artificielles, n'est-il pas vrai, mon cher ami? Certaines de vos images déconcertaient mon goût, et j'appris notamment, non sans quelque stupeur, que nos cœurs, qui, comme chacun sait, sont fréquemment « d'or » ou « de fer », sont susceptibles aussi d'être... en vanadium! Mais de telles bizarreries, sans doute un peu voulues, n'empê-

chaient pas les vraies beautés, c'est-à-dire presque tout le reste du volume, de me causer une joie profonde.

« Je m'informai ; j'appris ainsi que vous aviez vingt-et-un ans, puisque vous n'êtes né à Coïmbre qu'en 1869 ; j'appris que, dès l'âge de quinze ans, vous aviez déjà publié deux recueils d'estimables vers pleins de promesses, comme en témoignait une préface du plus grand lyrique portugais depuis Camoens, de ce pur Joao de Deus que votre patrie pleure encore ; j'appris que ces premiers recueils, et trois qui bientôt les suivirent, étaient des recueils « parnassiens »... Par votre lettre, enfin, par la préface, aussi, du volume qu'elle accompagnait (*Oaristos*), je pouvais comprendre déjà que vous vous étiez convaincu, soit au *Cours supérieur des Lettres* à Lisbonne, soit durant un séjour en France, de la nécessité de changer entièrement la fâcheuse orientation de la poésie portugaise. C'est à cette noble tâche que vous vous êtes voué.

« De Charles d'Orléans à Ronsard, de Baudelaire et de Paul Verlaine à Mallarmé, à MM. Moréas, Griffin, Henri de Régnier, — Eugenio de Castro, Messieurs, avait donc étudié tous ceux de nos poètes dont l'influence, dans sa patrie, ne s'exerçait plus, ou ne s'exerçait pas encore. *Oaristos* et sa préface en 1890, puis de plus en plus *Horas, Sylva, Interlunio*, témoignent non seulement de l'éclatante richesse et de la variété de son talent, mais de l'originalité de ses tentatives d'acclimatation. A la fois précurseur et initiateur, le voici devenu le chef de la jeune école portugaise, désormais convertie par lui, et par lui seul, à ce que l'on est convenu d'appeler le « symbolisme ». Pour ne parler que de la forme, on lui doit (dès *Oaristos*) : l'affranchissement de l'alexandrin ; la restauration du vers « libre » *si logique en portugais, puisque c'est une langue à la fois très prosodique et très rythmée ;* l'emploi de mètres oubliés, tels que ceux de neuf et de onze syllabes ; le rajeunissement de la plupart des anciens rythmes portugais, admirables, mais depuis longtemps abandonnés, ainsi que de quelques vieux genres (*Vilancete, Rimance, Ecloga*) ; l'heureuse nationalisation de genres étrangers (*Ballade* et *Rondel*) ; le renouvellement incessant du vocabulaire poétique...

« Et si je n'en dis pas davantage, aujourd'hui, de ceux de ses recueils où furent inaugurées ces innovations capitales, avec cette immédiate aisance qui marque toute maîtrise native, c'est qu'ils ne renferment d'ailleurs que des poésies détachées, — si complexes et si variées, qu'une Etude, lue dans le silence, pourrait seule en donner une idée suffisante. Je préfère vous parler ici des œuvres de plus « longue haleine » : de *Belkiss*, de *Tirésias*, de *Sagramor*. Il est vrai qu'un assez grand nombre des personnes ici présentes appartiennent au public d'élite qu'avaient auparavant conquis à ces poèmes des articles multipliés de moi-même et de mes amis : Marc Legrand, Philéas Lebesgue, Ivan Gilkin, Georges Oudinot. Mais cette majorité

fidèle, qui déjà connaît mes idées sur la question, ne sera certes pas surprise de m'y voir revenir ici, pour l'édification de ceux qui n'ont point le même avantage ; elle ne se scandalisera point si, pour convaincre ces derniers, je me borne à leur répéter (ou à peu près) les pages, reconnues efficaces, de mes professions-de-foi passées ; aussi bien ai-je déjà parlé peut-être trop, et, tandis que pour condenser certains articles sous une longueur acceptable j'ai dû retenir ma plume, en revanche je ne promettrais pas de savoir retenir ma langue sur un sujet qui me passionne. Cet aveu dûment signifié, j'emprunterai sans plus de discours quelques-uns de ses développements à mon article sur *Belkiss*... » [*On trouvera cet article dans* la Revue blanche *du 1er mars 1895 : nous y renvoyons nos lecteurs,* l'Ermitage *ne disposant pas d'assez de place pour le transcrire ; nous nous bornerons à rappeler que* Belkiss *est un drame en prose.*]

« Mais un poète est un poète, et les vers lui seront toujours plus agréables à manier que la plus splendide prose lyrique ; aussi ne fus-je pas étonné de recevoir, quelques mois à peine après *Belkiss*, cette Eglogue de *Tirésias*, qui fait, d'Eugenio de Castro, l'égal des plus parfaits classiques de son pays... » [*Suit le résumé de l'Eglogue, analogue à celui qui parut ici-même, — mai 1895.*]

« Ces chefs-d'œuvre avaient fait s'ouvrir à notre Ami (un affreux « décadent », Messieurs, « symboliste », et « néphélibate » !), à peine âgé de vingt-six ans, les portes de l'Académie ; loin de paralyser son imagination, comme c'est la vertu (paraît-il) ou le vice de tous les lauriers académiques, ceux-là semblent avoir vraiment porté bonheur à Eugenio de Castro : sous une forme le plus souvent dramatisée en vers chatoyants et splendides, *Sagramor,* son dernier poème, *Sagramor* est l'histoire d'une Ame, développée au moyen de sept grands épisodes ou symboles, de nature lyrique, où nous sommes introduits par un Prologue en prose...» [*Mêmes observations que ci-dessus* : Sagramor *fut analysé dans* l'Ermitage, novembre 1895.]

« Tel est, Messieurs, le grand poète que nous serions très certainement plus nombreux encore à fêter, si déjà la plupart de ses admirateurs et de nos collaborateurs n'avaient pris leurs quartiers d'été loin de Paris, et si d'autre part une dizaine, qui m'avaient promis leur présence en les termes les plus flatteurs pour notre Ami, n'étaient retenus au *Mercure* par une assemblée générale des Actionnaires de cette Revue. Je vous transmettrai, tout à l'heure, les témoignages de leurs regrets... En attendant, puisqu'il faut boire, je lèverai tout d'abord mon verre en l'honneur de cette nation sœur, de cette fière « *Patrie portugaise* » dont le livre d'une noble femme nous rappelait, il y a quelques jours, l'héroïsme traditionnel ; en l'honneur de M. Xavier de Carvalho, qui personnifie, parmi nous, les deux plus importants journaux de Lisbonne et de Rio-de-Janeiro... Je bois à l'excel-

lent poète Manuel da Silva Gayo, qui dirige, avec notre Ami Eugenio, cette revue portugaise-française, cette *Arte* que je représente et m'efforce de rendre digne de son titre... Je bois à vous enfin, Eugenio de Castro, d'abord en mon nom personnel, fidèle Ami des mauvais jours, confident et consolateur des heures tragiques, des heures d'irréparable deuil; — puis au nom de tous ceux dont la présence, ici, signifie le pressentiment ou l'admiration du génie que le sort vous a départi pour l'honneur de votre pays; au nom de tous ceux qui déjà reconnaissent et saluent, en vous, non seulement l'un des plus glorieux représentants de la poésie portugaise, mais encore l'un des plus glorieux de l'universelle poésie de tous les temps...

« Vous, Messieurs de la Presse quotidienne, vous, dont la puissance est si grande, souvenez-vous bien : nul de nous n'est venu, ici, pour trouver la plus petite part de publicité personnelle; mais nous vous supplions spontanément sans honte (car ce n'est pas pour nous que nous sollicitons) nous vous supplions de saisir l'occasion qui vous est donnée de commencer à réparer, sur le nom d'Eugenio de Castro (1), l'injustice de notre pays envers cette nation portugaise sans laquelle tous, les gens d'Europe, nous ne serions pas ce que nous sommes! Dites bien qu'Eugenio de Castro est une fleur merveilleuse de poésie éclose sur un arbre qui n'a cessé, en aucun temps, de produire des fleurs grandes et belles, dignes d'amour, et d'en produire plus, proportionnellement, que bien d'autres arbres moins jeunes, plus énormes et plus célèbres, — et moins légitimement célèbres...

« Au nom du Père, Eugenio, de toute votre Littérature : au nom du Père qui fut Camoens; au nom du Fils, qui fut Garrett; au nom du Saint-Esprit qui fut Joao de Deus, — *Amen*...

« Deux mots encore, et j'ai fini. Envers le grand poète qui, sans nous imiter, a propagé au loin la gloire de notre Langue et de notre Art, *nous* avons fait notre devoir; notre gouvernement sait à présent, j'espère, quel est celui qui lui incombe : il faut qu'une fleur de France fleurisse à votre boutonnière, Eugenio de Castro, afin de vous rappeler qu'à son indifférence envers vos grands prédécesseurs, ce pays n'ajoute pas du moins l'ingratitude envers celui de leurs héritiers qui l'a servi avec amour et d'un cœur désintéressé... »

Louis-Pilate DE BRINN'GAUBAST.

(1) Rendons aux journaux quotidiens cette justice que les plus puissants comme les plus humbles ont tenu à honneur de suivre le conseil de notre collaborateur (le *Figaro*, le *Temps*, le *Journal des Débats*, le *Gil Blas*, l'*Eclair*, la *Gazette de France*, etc., etc).

N. D. L. R.

III. *REVUES ANGLAISES ET AMÉRICAINES*

Nos revues françaises devraient souvent signaler les progrès artistiques des revues d'outre-mer. En voici trois que je suis très régulièrement et qui n'ont point de similaires chez nous.

The Bibelot (format 12 × 15, pour employer les nouvelles désignations adoptées par le congrès international des Éditeurs : le système métrique remplaçant les dimensions des formats de papier), est une minuscule revue exclusivement littéraire. Imprimée sur joli papier vergé, avec de larges blancs, elle ne publie que des poésies rares ou des traductions de poètes étrangers difficiles. Deux fascicules ont été l'an dernier consacrés à notre Villon. Voici le titre du nº de juin : « *Certain songs and sonnets from Astrophel and Stella* » ; ce sont, comme l'on voit, deux œuvres de sir Philip Sidney (1580 environ). Annoncé pour juillet : *The Sire de Maletroit's door.* M. Thomas B. Mosher, de Portland (Maine), est un éditeur qui peut rivaliser avec les grandes maisons de New-York et de Chicago. Sa collection de petits ouvrages de luxe illustrés est tout à fait exquise; les français n'y sont pas oubliés. J'ai reçu une mignonne édition (genre des Guillaume) d'*Aucassin et Nicolette* et on annonce la *Sylvie* de Gérard de Nerval.

The Chap Book de Chicago (format 12 × 19) est une petite revue bimensuelle, illustrée avec beaucoup de goût et de fantaisie. Je lui garde beaucoup de reconnaissance d'avoir plusieurs fois parlé de mon *Livre des Légendes* et d'avoir déploré sa disparition (aucun confrère français n'a eu cette aimable pensée). Le dernier fascicule a paru sous une couverture très ornementale *(femme parmi des iris)* de Tom Harris ; en hors texte, un bizarre portrait de Sarah Bernhardt par Cecil Clark, une composition Rose†Croix autour d'une tête de feu-Péladan-le-Chevelu. Le nº du 15 mai contenait un article de Mallarmé sur Arthur Rimbaud, avec le portrait, par Valloton. Cet inédit de Mallarmé est tout à fait intéressant quoiqu'il ait quelque peu effarouché un ami de là-bas, qui m'écrit : « Moi qui croyais savoir le français ! » Je lui ai envoyé une lettre consolante avec d'autre Mallarmé, *les Fleurs* et *les Fenêtres*. Dans le même nº, un portrait très particulier de Ibsen en 1860. Tout à fait suggestif le *Saint-Sébastien* de Frank Hazenplug (nº 1er mai). Très au courant des littératures nouvelles, avec beaucoup de sympathie pour la française, le *Chap Book* commence à avoir beaucoup de lecteurs à Paris. (Herbert Stuart Stone, éditeur.)

Mais une des revues d'art de langue anglaise les plus répandues en France, est certainement le *Studio* de Londres (edited by Charles Holme). Chaque fascicule mériterait une longue analyse. Parlons seulement du nº du 15 juin. Cent illustrations ! Voilà tout de suite un chiffre éloquent.

Aucune n'est quelconque; les deux gravures en supplément sont signées J. McNeil Whistler et R. Anning Bell : la première est une auto-lithographie, sorte de crayon vague mais très suggestif; l'autre est un dessin en trois couleurs : *Hérodias*. D'autres hors-texte : *Jugement de Paris* de Salomon J. Salomon, *Echo et Narcisse* du même (l'étude sur ce peintre poète est signée A. Lys Baldry), le *Virgile* de Puvis de Chavannes (du Salon de cette année, étude signée du délicat critique Gabriel Mourey et accompagnée en outre de reproductions de tableaux d'Aman-Jean, de Hawkins, de Baertsoen, de Thaulow, de Blanche et du Renan de F. Desmoulin), *Rosemary*, portrait de belle expression par G. H. Boughton. Toutes les autres images sont rendues par la photogravure, avec un souci d'art tout à fait remarquable. La revue de l'art dans le monde entier est faite avec intelligence et agrément. Enfin les concours mensuels du *Studio* ont été particulièrement réussis en juin; chaque envoi primé est intéressant. Cette publication devient vraiment l'une des premières de ce temps. Avouons sans fausse honte qu'il n'y en a pas de comparable chez nous. Ce ne sont pas les artistes qui manquent en France, certes, mais les éditeurs-artistes.

Nous reparlerons de temps en temps de ces trois revues d'art.

Jacques des GACHONS.

IV. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.*

LA SCIENCE SOCIALE TRADITIONNELLE, par M. Hauriou (Larose, 1896).

Le mouvement d'esprit qui est en train de renouveler la science sociale en la dessoudant de la biologie pour la souder à la psychologie devait aboutir à un livre comme celui de M. Maurice Hauriou. Du moment que la psychologie, tant individuelle que sociale, ne s'exprime jamais d'une façon plus complète et plus pure que sous la forme des religions, des savants devaient venir qui essaieraient d'expliquer la sociologie par la théologie, ce qui est aussi légitime en somme que de l'expliquer par l'embryogénie ou l'histologie. C'est ce qu'a fait M. Hauriou, dont le livre est justement dédié à M. Tarde, l'initiateur de la conception psychologique de la science sociale.

Il est vraiment curieux de voir les résultats auxquels on arrive, même au point de vue scientifique, en réintroduisant dans la sociologie ces hypothèses de chute originelle, de médiation et rédemption, de grâce, sacrifice et salut qui semblent propres à la métaphysique religieuse. Ces résultats sont si satisfaisants qu'on peut vraiment se demander si la théologie chrétienne n'est pas la clef qui ouvre toutes les serrures de la civilisation, au moins de la nôtre. Et, de fait, puisque nos sociétés occidentales ne sont (qui le nierait?) que la projection dans les groupes humains d'un même idéal divin sous ses diverses conceptions catholique,

protestante ou orthodoxe, pourquoi ne se servirait-on pas de cet idéal et de ces conceptions pour expliquer ces divers groupes et l'ensemble civilisé qui en résulte ?

Un chapitre de M. Hauriou intitulé : *L'universelle contradiction*, me semble tout à fait vigoureux à cet égard. De cette contradiction, fondamentale, insoluble, l'homme ne peut sortir que par la transaction ; or, toute transaction suppose un intermédiaire et présuppose l'égalité des transacteurs ; de là l'idéal contractuel et médiatif des sociétés. D'autres points de vue me semblent moins solides ; je ne saurais, par exemple, assimiler la tradition à une révélation sociale ; ce n'est nier ni le rôle de l'inconscient dans l'homme, ni l'importance de la tradition dans la société que de maintenir les droits de la pure recherche scientifique ; peut-être en ceci est-ce seulement le mot révélation qui me choque, car j'admets, comme M. Hauriou, l'objectivité de la morale, et par suite l'insuffisance du critérium similitude pour asseoir la responsabilité individuelle.

La *Science sociale traditionnelle* est étonnamment riche en aperçus de détail ; presque à chaque page le lecteur savoure quelque rapprochement ingénieux, quelque théorie séduisante, quelque point de vue original ; suivant la mode actuelle, le livre se défend de tout appareil pédantesque, de tout luxe de renvois et d'annotations ; le style est clair, nerveux, suffisamment pittoresque. Le plus grand reproche qu'on pourrait faire à M. Hauriou est la confusion du plan. La masse d'excellentes choses qu'il dit au cours de ses 400 pages aurait énormément gagné à être répartie en un certain nombre de grandes divisions claires et méthodiques. Or, rien de bien clair ou bien méthodique n'apparaît dans la table des matières de notre auteur. Après avoir posé qu'il y a une matière et une méthode sociale, il s'interrompt pendant plus de 200 pages pour ne revenir qu'à la fin du volume à cette matière sociale qu'il divise en espace social, tissus sociaux et unité politique, vocables qui n'ont rien de commun et brouillent plus qu'ils n'élucident ; les mots « tissu social » sont même surprenants de la part d'un psychosociologue, qu'on me passe le néologisme ; je n'aime pas davantage les expressions « le donné social », « le tissu positif », « les tissus rédempteurs ». Dans la théorie du progrès, je trouve brumeuse l'explication des moyen-âges alternant avec les renaissances, et plus brumeuses encore les appellations de demi moyen-âges et sans doute aussi de demi renaissances

Dans la division tripartite que propose l'auteur, désir, croyance et volonté, je préfèrerais, car la volonté n'est autre chose que le désir, la remplacer par l'amour qui cadre d'ailleurs bien mieux avec les autres rapprochements proposés : Père, Fils, Esprit ; Foi, Espérance, Charité ; je note également que chez la femme ce n'est pas la volonté qui domine mais l'amour. Enfin je ne sais si l'auteur, dont l'optimisme est d'ailleurs louable, bien qu'il se dise pessimiste, ne se fait pas quelque illusion sur le secours que l'idée de l'Etat peut apporter à l'individualisme ; le fait que l'État est conçu comme un individu ne me rassure guère, car je ne vois pas très bien comment on pourrait le concevoir autrement ; les criti-

ques que parfois les théoriciens socialistes dirigent contre l'Etat sont équivoques ; l'Etat collectiviste ne s'appellera peut-être pas Etat, mais il sera toujours l'anti-individu, ce qui est important.

J'ai dit que le mérite de ce livre est surtout dans les vues générales qui y abondent. J'en citerai deux ou trois qui me plaisent spécialement parce que... je les approuve.

« Quand la sociologie sera plus avancée, peut-être confirmera-t-elle scientifiquement cette vérité qui est aujourd'hui banale, à savoir, qu'au point de vue social, le monde est divisé en deux grands systèmes, l'oriental et l'occidental. »

« Ce ne sont pas les richesses qui importent à la société, c'est la poursuite des richesses. »

« Toute situation sociale doit apparaître sous son aspect de devoir (je préfèrerais d'amour). Là est l'essence de la situation sociale. »

S. A.

VADIER, *président du Comité de sûreté générale sous la Terreur*, par Albert Tournier (Flammarion, 1896).

Vadier est une de ces célèbres nullités qu'a fait connaître l'atrocité des événements. Sans la Terreur, qui diable saurait qu'il exista? Mais un homme qui a contribué à faire guillotiner les Girondins, les Hébertistes, les Dantonistes et Robespierre par dessus le marché, a chance de voir son nom conservé au moins dans la mémoire d'une ou deux demi-douzaines d'érudits. Son nom seul d'ailleurs, car on ne cite de lui ni actes ni paroles, sauf peut-être son mot sur Danton : « Quand viderons-nous ce gros turbot farci? » délicat esprit de chourineur devant lequel il est plaisant de voir se pâmer d'admiration certains jacobinomanes.

Des hommes comme ce Vadier ne méritent qu'horreur et mépris, et ces mots sont déjà trop doux. M. Albert Tournier a cru devoir consacrer à celui-là un volume, ma foi, sympathique. Je sais bien qu'il est son compatriote, mais j'aurais préféré pour lui qu'il s'attachât à un autre héros. Il y a des personnages d'ignominie vraiment trop forte. *Non ragionam' di lor, ma guarda e passa.* S. A.

LES IDÉES ET LES LIVRES, par Fonssegrive (Lecoffre, 1896).

M. Fonssegrive a eu l'approuvable idée de réunir en un volume les articles qu'il avait donnés dans la *Quinzaine* ; ce sont des études sur diverses idées générales suivant lesquelles sont judicieusement groupés les livres parus dont le critique avait à rendre compte. Dans une courte préface, M. Fonssegrive revendique le droit de juger ces livres et ces idées au nom de sa doctrine qui est la catholique ; il est en effet curieux et parfois amusant qu'aux yeux de certains grands esprits, on peut se mettre à n'importe quel point de vue hyperhypothétique, sauf au point de vue adopté par notre civilisation depuis dix-huit siècles. S. A.

LES PENSÉES D'UN YOGHI (anonyme). (Vanier, 1896.)

Il est arrivé à M. Paul Masson ce qui, par ses soins, était arrivé à bien

d'autres. Ce mystificateur féroce et froid, cet acharné prêteur de lettres et de livres à tant d'authentiques personnages a trouvé plus fort que lui, et un mauvais plaisant qui, par raffinement, a gardé l'anonyme, s'est permis de faire paraître, sous un titre qui était bel et bien la propriété de M. Masson, un recueil d'aphorismes qui n'a rien de commun avec ceux que notre ami a publiés sous cette rubrique dans l'*Ermitage* et dans bien d'autres revues. Ce plagiaire a poussé l'audace jusqu'à insérer dans son livret des pensées qui sont bien de M. Paul Masson, d'autres tiennent le milieu entre Emerson et Commerson (il y a beaucoup de son chez les penseurs !) d'autres enfin sont traduites de Confucius et Mencius, et c'est certainement afin de donner le change que l'anonyme a dédié son livre à Çakyamouni. Cet ensemble d'incohérences et de semi-déguisements ne trompera sans doute personne ; mais il était nécessaire de clouer au pilori de la vindicte publique l'effronté mystificateur du père des mystifications. C'est fait.
B. E.

LES DÉSHABILLÉS AU THÉATRE, par G. Montorgueil (Floury, 1896).

Monographie fort complète des divers spectacles où l'on vit, les hivers derniers, de petites femmes se mettre progressivement en maillot sur la scène. Le défilé est décrit avec complaisance, même avec amour, non d'ailleurs sans les réserves de rigueur. Des illustrations de M. Boutet, dessinées à la diable comme d'habitude, accompagnent le texte.

B. E.

POST AMBA-ALAGI, ode civile, par A. Blangini (Pitigliano, 1896).

Courte poésie bien intentionnée, plus patriotique que poétique d'ailleurs.
B. E.

POISSONS D'AVRIL, par Willy (Simonis-Empis).

Le poisson est naturellement d'avril ; c'est à dessein que cet animal mystificateur a élu domicile dans un élément sujet à la réfraction et à l'illusion lumineuse ; on le voit ici, il est un peu à côté; on le voit chatoyer, il est terne ; s'il passe près de la paroi du bocal, il est géant, s'il s'éloigne, il est myrmidon. Willy ne pouvait donc que charger son blason, comme un duc de Bar, de ces silencieux fils de Nérée, surtout quand ce blason armorie un livre consacré aux incroyables et mélancoliques exploits de très haut et très puissant seigneur Lemice-Terrieux, vénérable de la polmaçonnerie, et grand-maître de la fantaisie impersonnelle et originale pour la fin de ce benoist siècle 1896.
B. E.

LA PRINCESSE DES TÉNÈBRES, par Jean de Chilra (Calman Lévy.)

C'est sous le pseudonyme de *Jean de Chilra* — pseudonyme à renversement — que *Mme Rachilde* vient de publier son dernier roman.

Je ne crois pas que, depuis des années, on ait aussi nettement, aussi *passionnément* posé cette question du *Rêve* et de la *Réalité* à laquelle on ne saurait, vraiment, contester une suffisante actualité.

Madeleine, entre ce bon docteur Sellier et le beau cauchemar du Chasseur au chien muet... c'est l'éternelle lutte. La seule — en somme — puisque les autres nous importent si peu !... Et ce n'est pas en quelques lignes de bibliographie que j'entreprendrai de traiter un sujet aussi... compliqué.

Je voudrais, cet été, dans l'*Ermitage*, examiner un peu de quelle façon les écrivains que j'appellerai — (si je ne trouve pas un mot plus juste d'ici là) — « *à imagination morbide* » ont essayé, selon des tempéraments qui sont, pour rééditer un mot de Hamerton sur Baudelaire, « the poetical organization with all its worst inconvenience », de créer une image poignante de la vie.

Parmi les écrivains français d'aujourd'hui, auprès de M. Marcel Schwob et de M. Jean Lorrain, Mme Rachilde est certainement au tout premier rang de ces écrivains-là, et j'aurai alors l'occasion de dire de son talent tout le bien et tout le mal que j'en pense. Ce que je puis déjà dire aujourd'hui, c'est combien, dans la *Princesse des Ténèbres*, j'ai trouvé, en leur belle plénitude, les qualités d'expression, de lyrisme et de style, les qualités mêlées de probe écrivain *naturaliste* et de souple écrivain *symboliste* — (il faut réunir les deux décidément !) — qui me font tant aimer l'*écriture* de l'auteur de l'un des plus absolument beaux poèmes de ces dernières années : *Les vendanges de Sodome*.

Jean de Tinan.

Jean Gigoux (sa vie, ses œuvres, ses collections), par A. Estignard (illustré de 22 phototypies : Besançon, Delagrange ; Paris, Fischbacher, 1895.)

On ne dira plus que les gens heureux n'ont pas d'histoire : et l'auteur des *Causeries sur les Artistes de mon temps* (*1885*) est aussi bien traité mort que vivant. Après l'ample documentation de M. Henri Jouin dans l'*Artiste*, voici une courtoise monographie par un compatriote du « polygraphe » romantique, fils d'un maréchal-ferrant de Besançon, peintre plus fécond qu'inspiré, plus correct qu'élégant, qui connut le succès à trente ans, la fortune peu après, qui à quatre-vingt-sept ans peignait encore, et qui, sans génie, posséda le goût de réunir une collection magistrale, sa meilleure œuvre : offerte par testament, elle enrichit désormais le musée natal, attestant la clairvoyance de celui qui écrivait à son ami Ch. Weis, dans sa jeunesse de lithographe amoureux du grand paysage historique : « Quel homme que ce Poussin ! tous les autres peintres de l'école française ne sont que des enfants à côté de ce foudroyant génie. Depuis que je vais au Louvre, lui seul captive toute mon attention et l'absorbe, et quand je l'ai vu, je ne puis en voir davantage ; son portrait est, à mon avis, son chef-d'œuvre, non seulement par sa manière de faire, mais pour le sentiment, pour la vie qu'il respire. D'après cette admirable tête on peut connaître le caractère du Poussin, on ne devrait parler de ce maître que la tête découverte... » Bien dit, M. Jean Gigoux !

Raymond Bouyer.

Contre ce temps, par Louis Lumet (Bibliothèque de l'Association).

En une suite de courts chapitres sans lien apparent, M. Lumet présente pour les invectiver divers états des mœurs de ce temps. La sincérité juvénile et passionnée de ce livre fait oublier la banalité des lieux communs déclamatoires qui en forment le plus souvent le fond. M. Lumet est un révolté, et son anarchie est plutôt sentimentale que raisonnée ; il rêve d'un bonheur que je crois utopique, mais il faut le louer de s'être créé un bel idéal de vérité et de justice.

Ressorts poétiques, par Gaston Homsy (Perrin).

Voici un volume précieux. Les collégiens et les amateurs *qui cultivent la Muse à moments perdus* apprendront toutes les recettes pour *nombrer le langage en comptant sur leurs doigts.*

Il est fâcheux que l'auteur ait cru devoir placer pour exemple, des poèmes en regard de ses conseils didactiques ; il a travaillé, dit-il, d'après son cours et en voyant les résultats satisfaisants qu'il lui a donnés, il a pensé que cette publication pourrait être utile à d'autres ; mais pourquoi ajouter, quelques pages plus loin : « Que de critiques à me faire ! Les développements sont mesquins, les images ressassées, les idées poitrinaires...; la partie versifiée est de trop » ? Chacun pouvait s'en assurer bientôt et s'assurer ainsi de l'inutilité d'un tel ouvrage.

L'Exposé, par Richard Wémau (chez les dépositaires de *la Coupe*).

Un prince redoutant que plus tard son héritier grandi le détrônât, fait exposer son fils nouveau-né dans la forêt. Celui-ci est recueilli par un vieillard qui l'adopte et forme sa jeune âme. Plus tard, le prince, dégoûté du pouvoir, fait rechercher son enfant ; grâce à un signe, il est reconnu et on veut l'emmener à la cour. L'enfant ne veut pas quitter son père adoptif, et le vieillard, plutôt que de le rendre, le tue et dit : « Voilà la chair : qu'on l'emporte au père selon la chair ; je garde l'âme. »

Ce petit drame, très pathétique et très scénique, est d'une belle simplicité. Je reprocherai pourtant à l'auteur d'avoir fait parler l'enfant un peu trop en homme.

Ed. D.

Le Théatre anglais, par Augustin Filon (Calmann Lévy).

Si nous sommes, en France, renseignés sur les poètes, les philosophes et les romanciers modernes d'Outre-Manche, nous l'étions jusqu'ici fort mal en ce qui concerne les dramaturges. Remercions donc M. Filon d'avoir comblé cette lacune en nous donnant en un volume très documenté le journal du mouvement dramatique anglais au cours de ce siècle. De judicieuses critiques accompagnent cet historique d'un théâtre qui, écrasé par son passé et contrarié par les influences étrangères, s'est débattu de longues années avant de trouver des voies neuves et fécondes où s'engager.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, par Gustave Lanson (Hachette).

Je ne me permettrai point de critiquer en quelques lignes un volume de 1166 pages aussi consciencieux que celui-ci. M. Lanson a poussé son étude jusqu'en ces toutes dernières années; son tableau synoptique de la littérature se termine pour le roman sur les noms de MM. Rod et Margueritte, et pour la poésie sur l'étiquette de Décadents et Symbolistes (le premier mot est sans doute de trop, le décadentisme ayant été un accident négligeable chez certains, et pour beaucoup une étiquette malencontreuse). On ne saurait s'étonner que M. Lanson consacre à peine quelques notes aux poètes derniers venus et qu'il se refuse à leur reconnaître des œuvres; les professeurs ont la manie de considérer la littérature comme achevée avec leur génération; on dirait qu'ils ne veulent pas laisser à d'autres le soin d'ajouter un chapitre à leur cours ou à leur livre. Ainsi nous lisons à la dernière page : « Est-il bien sûr que nous voyons un commencement ou une fin ? que ce ne soient pas les dernières palpitations d'une littérature agonisante auxquelles nous assistons aujourd'hui ? » Prenez des ouvrages similaires de toute époque, vous les verrez tous se fermer sur cette cruelle énigme. Lorsque l'on suit de près la féconde renaissance de ces dix dernières années, il est permis de sourire des craintes de M. Lanson ; mais il m'excusera de cette irrévérence : j'ai lu son copieux volume avec le plus grave et le plus profitable intérêt.

Ed. D.

LE PÉLERIN DU SILENCE, par Rémy de Gourmont (Edition du Mercvre de France).

M. Rémy de Gourmont réunit sous ce titre une série de contes dont le *Mercure* eut la primeur.

M. de Gourmont est un noble et laborieux ouvrier d'art. Il se distingue de son entourage par un savoir peu commun ; simplement lui souhaiterait-on un meilleur sens critique.

Mais, dans le présent volume, toute liberté était laissée à l'artiste. Il pouvait nous emporter en pleine fiction. Il pouvait ordonner à son gré les éléments que lui livraient son érudition historique et légendaire. On lui demandait seulement de vouloir bien éclairer sa lanterne ; dirai-je qu'il l'a parfois oublié ?

Je ne suis certain d'avoir bien compris que deux contes, l'un surtout, *Phénissa*, de shakspearienne horreur. Pour les autres, ma faible vue poursuit à grand'peine dans les ténèbres du Symbole de fugitives et décevantes lueurs. Elle se dédommage en s'attardant à maints détails, sombres ou joyeux, tragiques ou charmants, toujours de si personnelle et si littéraire saveur.

B.

LIVRES REÇUS

POÉSIE : *Arthur Toisoul* : Mai (Bruxelles, Lacomblez) ; *Albert Dautel :* Les Avrils (Ollendorff) ; *Camille Mital* : Par elle ! (Société libre d'édition des Gens de lettres) ; *Jean d'Egly* : Fleurs éparses (id.) ; *Victor Wallet* :

Lyre d'Escholier (id.); *Raphaël Damedor* : Poèmes humanitaires (Vanier); *Léon Riotor* : Le sage Empereur (Mercvre de France); *Maurice Magre* : Le Retour, pièce lyrique en un acte et en vers (Toulouse, bibliothèque de l'*Effort*); *Charles Rouch* : Chants des Coucous (Nadaud); *E. François* : Les Comédies du jour (Société libre d'édition des Gens de lettres); *Louis Fabulet* : La Crise (Charles).

ROMAN : *Maurice Beaubourg* : La saison au bois de Boulogne (Simonis Empis); *Paul Adam* : Les cœurs nouveaux (Ollendorff); *Charles Foley*: La Dame aux millions (Ollendorff); *Léon Ferbeyre* : Le gendre du Président (Société libre d'édition des Gens de lettres); *André Bellessort* : Reine Cœur (Librairie académique Perrin); *Amédée Pigeon* : Un ami du peuple (Armand Colin); *Fernand Vandérem* : La Patronne (Ollendorff); *Emile Pouvillon* : Mademoiselle Clémence (Ollendorff).

DIVERS : *Louis Geoffroy* : Napoléon apocryphe, nouvelle édition précédée d'une préface de Jules Richard (Librairie illustrée); *Rocafort* : Paulin de Pella (A. Picard); *Montorgueil* : Les déshabillés au théâtre (Floury); *Augustin Filon* : Le théâtre anglais (Calman Lévy); *Richard Wémau* : L'Exposé, drame en un acte; *Louis Lumet* : Contre ce temps, préface de Jean Baffier (Bibliothèque de l'Association); *Léon Bloy* : La Chevalière de la mort (Mercvre de France); *Henri Mazel* : La synergie sociale (Armand Colin); *André Michel* : Notes sur l'art moderne (Colin).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE : Das lied von der Glocke, poème de F. Schiller, translation par Emile Strauss avec une gravure sur bois, deux lithographies, deux phototypies par Marc Mouclier (Bibliothèque d'Art de la Critique); *Enrico Corradini* : Santamura (Firenze-Paggi).

V. *LE MOIS*

Il y avait une fois une place où l'agence Cook aurait pu organiser des excursions alpestres, tant le sol s'y ravinait en fondrières, s'y soubresautait en rochers, s'y exaspérait en rampes, croupes et crevasses. Les piétons n'osaient s'y aventurer sans alpenstock, et les omnibus y tanguaient comme des barques sur une mer démontée. L'administration eut l'idée (on n'est pas parfait) d'aplanir ces gibbosités. Des ingénieurs vinrent d'abord qui couvrirent le centre de la place d'une plateforme ovale si plane que le niveau d'eau le plus susceptible y eût gardé son sang-froid. Mais la région des fondrières l'entourait; les piétons ne s'y aventurèrent pas et les véhicules continuèrent à tanguer. L'administration avait déjà dépensé une centaine de mille francs, elle se décida à en dépenser le double ou le triple, et repava la place entière. Quelques-uns opinèrent (il y a des grincheux partout) que pour quelques centaines de francs on aurait pu asphalter deux pistes de caravanes qui auraient été suffisantes pour le défilé des voitures. Du moins l'administration, suivant son habitude, a obtenu des résultats imprévus ; la grande plateforme sert, tous les soirs, de vélodrome à des cyclistes et des coureurs qui mettent à profit l'ovale

de sa bordure pour renouveler les jeux olympiques : « Ainsi tout est surprenant, dit Bossuet, et pourtant tout s'avance avec une suite réglée.»

*
* *

De la chronique scientifique des *Débats*, 11 juin : « Il y a donc une question des huîtres. » Cette constatation ne laisse que peu de personnes indifférentes.

*
* *

Ce pauvre Lemice Terrieux a eu une presse si mauvaise qu'on me permettra de plaider les circonstances atténuantes. D'abord le fumiste anonyme n'a fait que rendre au petit-fils la monnaie de son grand-père. Ensuite il est bon que le public fasse son apprentissage en scepticisme international ; supposez que sous le second empire Sapek et Vivier, au lieu de s'amuser à des farces enfantines, aient lancé une série de canards criards à propos du Mexique, de Sadowa, de Mentana, que sais-je ! Le coup de la dépêche d'Ems n'aurait pas réussi et la guerre n'aurait pas éclaté. Il est vrai que Bismark aurait sans doute trouvé autre chose ; son *Carnet de jeunesse*, récemment publié, l'a montré aussi lemice terrieux que Lemice Terrieux lui-même. Mais ôter à son arc une corde était déjà beaucoup.

*
* *

Bonne presse par contre pour MM. Antoine et Ginisty. Il n'y a pas à se le dissimuler, le duumvirat précédent n'a pas été à la hauteur de sa tâche. Du moins Porel avait admirablement monté certains drames de Shakespeare, et tel insuccès, celui, par exemple, du si charmant *Songe d'une nuit d'été* doit rendre sa mémoire chère à tous les délicats. Mais l'actif de MM. Marck et Desbeaux est nul : cet hiver *la Blague* et la saison précédente *Yanthis* ; ajoutez-y, si vous voulez, *Pour la Couronne*, franchement cela ne suffit pas. MM. Antoine et Ginisty n'auront pas grand'chose à faire pour faire mieux. Pourvu qu'ils ne rentrent pas dans l'ornière de l'ancien Théâtre-Libre, avec ses bonshommes gâteux et ses petites rosses, et qu'ils s'aperçoivent qu'il y a de plus riches régions théâtrales à explorer, soit les délicats jardins où se promènent *Amants*, soit les hautes terres où hantent *Axel, Prométhée* et *Brand*.

*
* *

Pourquoi, à ce propos, ne pas confier au même directeur les deux théâtres français ? Il n'y aurait qu'une seule troupe ; au théâtre de la rue Richelieu pourrait être réservé le répertoire depuis Eschyle jusqu'à Alexandre Dumas fils ; l'Odéon serait réservé aux pièces d'auteurs vivants. Tout le monde y gagnerait ; d'une part l'actuelle Comédie Française ne verrait plus ses programmes accaparés par des académiciens ou des amis de la maison et pourrait uniquement se consacrer à la glorification des chefs-d'œuvre de tous les temps ; d'autre part, l'Odéon soutenu par les gains certains du premier théâtre, jouerait un plus grand nombre de pièces nouvelles, les jouerait mieux, et ne serait pas réduit à

reprendre le *Roman d'un jeune homme pauvre* pour faire un peu d'argent à faibles frais. Et puis, on n'entendrait plus parler du décret de Moscou ! Ah ! ce décret de Moscou ! Si j'étais Félix Faure, je ferais le voyage d'Indo-Chine rien que pour signer de là-bas la réorganisation de la Maison. Le décret de Hué, quel joli nom pour des acteurs !



Une association nouvelle s'impose : l'*Association de sauvegarde pour les points de vue parisiens*. Point seulement ne pense-je aux bâtisses certainement lamentables que sous prétexte d'embellir les Champs-Elysées on compte édifier à la place du Palais de l'Industrie, mais à des réformes bien plus faciles et non moins importantes : obtenir par exemple de MM. les Bouquinistes des quais qu'ils abaissent leurs énormes boîtes ou s'abstiennent de couvercles dressés en écran, de façon que le promeneur, tout en s'assurant qu'un de ses chefs-d'œuvre n'est pas dans la boîte à deux sous, ne soit pas tout à fait privé du panorama de la Seine ; ou encore racheter certains pans de mur sur lesquels se pavanent d'ineptes réclames, ainsi cette maison, au front de la cité, entre la flèche de la Sainte Chapelle et les tours de Notre-Dame, sur laquelle, de tous les ponts, on peut voir flamboyer le mot potageux *Liebig*.



Les journaux anglais donnèrent, il y a quelques jours, des passages du dernier discours du Chancelier de l'Echiquier. Sir Michael Hicks Beach y annonçait (que n'était-ce vous, ô Cochery !) un excédent d'une centaine de millions. Le budget de Sa Très Gracieuse Majesté est d'ailleurs inférieur au nôtre d'un milliard, et rien qu'en ces dernières années, la dette anglaise a été amortie de cinq milliards. Il est vrai, et ceci ramène la vraie supériorité en faveur de la France, que l'Angleterre ignore les beaux discours pour ou contre l'impôt sur le revenu, et les subtiles dissertations pour savoir si l'impôt sur la rente est une banqueroute hideuse ou souriante ou larvée, ou même n'est pas le contraire de la banqueroute.



Une remarque à propos du banquet offert à M. Mounet-Sully. A l'exception d'une demi-douzaine de ses amis de la Comédie-Française, pas un acteur n'était là, pas un chanteur même de café-concert, pas un directeur de théâtre ! Vraiment, M. Mounet-Sully, puisqu'il est ainsi lâché par les cabots, peut être réclamé par les artistes.



Je m'en voudrais vraiment de ne pas contribuer à la gloire de M. de Borelli. Faisons connaître aux belles âmes qui l'ignorent, la dernière poésie de ce poète gentilhomme que nous révèle le *Gaulois* du 16 juin. Elle débute ainsi :

CELLE QUI RIT

J'étais mort, j'étais mort depuis qu'Elle était morte...
Tout paraissait fini. J'étais très malheureux.
Mon cœur, quand il chassait le sang rouge à l'aorte
Faisait son pur métier de muscle impair et creux.

Ces vers appelleraient une glose enthousiaste. Mais chacun ne peut-il pas la faire ? Frères, méditons.

SAINT-ANTOINE.

VI. *ÉCHOS*

Pour prendre date : M. Henri Mazel vient d'achever une nouvelle œuvre théâtrale sous ce titre : *Avant l'âge d'or*. Le *Khalife de Carthage*, en cours d'impression, paraîtra prochainement.

***

Le 25 juin a eu lieu, à Saint-Pierre de Chaillot, le mariage de notre collaborateur Alphonse Germain avec Mlle Anne-Marie Vidal. Les témoins du marié étaient MM. Henri Mazel et Jacques des Gachons, ceux de la mariée, M. Charbonel et le peintre Coront. La bénédiction a été donnée par M. l'abbé Ferret, prêtre de Saint-Sulpice, dont le pénétrant discours a produit une vive impression, et la messe dite par M. l'abbé Jubault, professeur au petit-séminaire.

***

Dans un désir d'action plus étendue, le groupe l'*Art social* et la rédaction de l'*Enclos* ont décidé de publier une revue mensuelle illustrée, l'*Art social*. Le numéro de juin de l'*Enclos* est donc le dernier ayant paru sous ce titre.

***

Les *Mois Dorés* viennent de paraître à Aix-en-Provence (25, rue Lacépède). Cette nouvelle revue est dirigée par M. Joachim Gasquet, le fondateur de l'ancienne *Syrinx*, et par M. Joseph d'Arbaud. Au premier fascicule, ce jeune poète, dont on doit admirer déjà les odes provençales d'une très haute inspiration, d'un large et pur mouvement, entreprend de combattre pour les droits et franchises de la Cité. Et tous les bons esprits se réjouiront que le noble talent de M. d'Arbaud s'exerce à la défense d'une aussi belle cause que le Provincialisme.

Au même sommaire, les noms de MM. Gasquet, Emmanuel Signoret, Roman.

***

M. Larochelle, dans une lettre adressée à ses Membres Honoraires, leur annonce qu'il affecte spécialement une salle à l'installation définitive du *Théâtre Libre*.

Cette importante décision opère une transformation complète dans la

marche ascendante et décisive de cette tentative artistique, en élargissant son centre d'action et en soumettant les Œuvres à la triple appréciation de la Critique, des Membres Honoraires et du Public.

*
* *

Sur l'initiative et sous la direction d'un de ses collaborateurs, A. Demeure de Beaumont, la jeune revue toulousaine *l'Effort*, a eu l'heureuse idée d'organiser une exposition de l'Affiche Belge où se sont trouvés réunis les noms les plus connus de Berchmans, Gombaz, Crespin, Donnay, Duyck et Crespin, Janlet, H. Meunier, Privat-Livemont, Rassenfosse, Van Rysselberghe, etc.



Réduction au trait de l'Affiche de Demeure de Beaumont pour l'exposition d'Affiches Belges organisée à Toulouse.

Une affiche signée de l'Organisateur, dont nous donnons ci-contre la réduction au trait, avait annoncé cette exposition dont on avait laissé libre l'entrée dans un but louable de vulgarisation complète.

Le succès très grand de l'exposition a engagé la revue à publier une Iconographie complète de l'Affiche Belge, avec étude critique, biographie et portrait des artistes, et soixante (60) reproductions d'affiches en simili-gravure. C'est la première fois que se trouveront réunies et d'une façon complète les œuvres de tous les affichiers Belges.

Cette iconographie imprimée sur beau papier couché in-8° raisin est dès maintenant en souscription au prix de 1 fr., franco 1 fr. 15. A la mise en vente le prix sera élevé à 1 fr. 50, franco 1 fr. 65.

Le prix de l'affiche reproduite ci-contre, format colombier, 4 couleurs, est de 2 fr. 50, franco 2 fr. 75.

Tulle, imp. MAZEYRIE. *Le Gérant :* EDOUARD DUCOTÉ.

Sommaires des derniers numéros de l'Ermitage

AVRIL

CHRONIQUES

MAI

CHRONIQUES

JUIN

CHRONIQUES

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Excursion en Suisse et en Savoie

A l'occasion de l'exposition de Genève

Organisée avec le concours de l'Agence des Voyages Economiques.

Départ de Paris, le 4 juillet 1896.
Retour à Paris, le 14 juillet 1896.

Itinéraire : Paris, Genève (l'exposition), Tanninges, Samoens, Sixt, Saint-Jean-d'Aulph, le lac de Montrioud, Morzine, Thonon-les-Bains, Lausanne, Montreux, le Château de Chillon, Martigny, Chamonix (par le col de la Tête-Noire), Montanvert (la Mer de glace), Cluses, Genève, Paris.

Prix de l'excursion : 1re classe : 340 fr.; 2e classe, 305 fr.

Ces prix comprennent : le transport en chemin de fer, les bateaux, le logement, la nourriture, etc., sous la responsabilité de la Société des Voyages économiques.

Les souscriptions sont reçues aux bureaux de la Société des Voyages économiques, 17, rue du Faubourg-Montmartre et 40 rue Auber.

On peut se procurer des renseignements et des prospectus détaillés à la gare de P.-L.-M., ainsi que dans les bureaux-succursales de cette Compagnie, à Paris.

L'ERMITAGE

REVUE MENSUELLE
Artistique et littéraire.

Directeur : EDOUARD DUCOTÉ

La *Revue* se déclare étrangère à la politique et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles.
Les communications doivent être adressées aux bureaux de la Revue. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus. Réserve est faite des droits de traduction et de reproduction.
Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet au choix de l'abonné. Les quittances présentées à domicile sont majorées de 50 centimes pour frais de recouvrement. On s'abonne au siège de la Revue et dans tous les bureaux de poste.

ABONNEMENTS : Un an : France, 8 fr. — Étranger : 10 fr.

DÉPOTS

Dépositaire général : CHARLES, 8, rue Monsieur-le-Prince, Paris

PARIS

Brasseur jeune, Galeries de l'Odéon.
Gagne et Boulinier, boulev. St-Michel.
Dentu, 36, avenue de l'Opéra.
Flammarion, 10, boulevard des Italiens.
Svein, 6, boulevard des Italiens.
Flammarion, 4, rue Auber.
Sauvaître, 72, boulevard Haussmann.
Méa, 1, rue du Havre.
Flammarion, 2, rue Marengo.
Chaumont, 48, rue Rivoli
Crette et Lemercier, passage Véro-Dodat, (rue J.-J. Rousseau).
Vildier, 8, boulevard Denain.
Flammarion, 3, boulevard Saint Martin.
Librairie Nouvelle, 15, boul. des Italiens.
Savine, 10, rue des Pyramides.
Vanier, 19, quai Saint-Michel.

DÉPARTEMENTS ET ÉTRANGER

Vion, à Amiens.
Lacoste, à Bordeaux.
Cantal, 9, rue Bourbon, à Lyon.
Catelan, à Nîmes.
Peyrot-Tinel, à Nîmes.
Lestringand, rue Jeanne-d'Arc, à Rouen.
Majola, 4, rue Jovin, Saint-Etienne.
Mercier, rue Gambetta, Saint-Etienne.
Pericat, à Tours.
Brun, rue Lafayette, à Toulouse.
Aubertin, rue Paradis, Marseille.
Ripé, à Vendôme.
Lacomblez, à Bruxelles.
Meyer, 13, West 24 Street, à New-York.
Asher, à Berlin.
Weiss, Tuchlauben, à Vienne.

La Revue se trouve également dans les gares de Paris et des principales villes

COLLECTIONS

Les années 1890 et 1891 de l'*Ermitage* (série Raymond) sont épuisées.
Pour les numéros isolés, écrire à l'Administration de la Revue.
En vente (série Mazeyrie) :

Le premier semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 416 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 432 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 392 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1896, 1 beau vol. in-8° de 412 p. (prix majoré). **6 fr.**

SEPTIÈME ANNÉE — N° 8 AOUT 1896

L'ERMITAGE

REVUE ARTISTIQUE ET LITTERAIRE

PARAISSANT CHAQUE MOIS

(Nouvelle Série)

EDOUARD DUCOTÉ

DIRECTEUR

SOMMAIRE

CHRONIQUES

PRIX : 80 CENTIMES

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE

RÉDACTION : *8, rue Juliette Lamber*

ADMINISTRATION : *Charles, libraire, 8, rue Monsieur-le-Prince*

Le Livre d'or de la littérature actuelle

ONT COLLABORÉ A L'*Ermitage* depuis son origine :

Paul Adam — Edmond de Amicis — Paul-Marius André — Camille-Antona Traversi — Albert Aurier — Avancinio Avancini.

Baculard Arnaud — Edmond Bailly — Louis N. Baragnon — Jules Barbey d'Aurevilly — Maurice Barrès — Charles Bayle — Léon Bazalgette — Maurice Beaubourg — Léon Bélugou — Henry Bérenger — Eugenio Bermani — Bernard l'Ermite — Georges Bernard-Kahler — P Berthon — Claude Berton — Emile Besnus — Otto Julius Bierbaum — Jacques Blanchedieu — Léon Bloy — Karl Boès — Jules Bois — François Boissier — Emile Boissier — Emile Boix — Commandant Bonnet des Tuves — Emile Bosdeveix — Maurice Bouchor — Louis Bourdery — Raymond Bouyer — René Boylesve — Viviane de Brocélyande — J.-R. de Brousse — J. Burel — E. A. Butti.

Léopold Cabanis — Georges Cairoche — René Caillé — Giosué Carducci — Jean Carrère — Enrique Gomez Carrillo — Jose Castineira — Eugenio de Castro — Joseph Chaleil — Raphaël Chaigneau — André Chevalley — Judith Cladel — Léon Cladel — Albert Clouärt — C. Corradino — François Coulon — Walter Crane — Antoine Cros.

André Dally — Henry D. Davray — Jean Dayros — Joseph Declareuil Henri Degron — Richard Dehmel — Achille Delaroche — Emmanuel Delbousquet — LéonDenis — Louis Denise — Joseph Desgenêts — Edmond Desmolins — Jean Destrem — Detlev von Liliencron — Manuel Devaldès — Pierre Dévoluy — Austin Dobson — Georges Doncieux — Auguste Dorchain — Georges Druilhet — Louis Duchosal — Edouard Ducoté — Pierre Dufay — Louis Dumur.

Havelock Ellis — Henry Eon — Georges d'Esparbès — Michel d'Eyjeaux.

Louis Fabulet — Pierre Fernier — Auguste Ferrero — Enrico Ferri — Lucio Ferrier — A. Fogazzaro — G. Fiamingo — André Fontainas — Paul Fort — Georges Fourest — Fra Diabolico — Fra Eremitano — Frédéric Friche.

Andhré des Gachons — Jacques des Gachons — Garschnine — Joachim Gasquet — Henry Gauthiers-Villars — Stefan George — Paul Gérardy — Alphonse Germain — René Ghil — André Gide — Iwan Gilkin — Albert Giraud — André Godfernaux — Rémy de Gourmont — Edmund Gosse — Georges Grévin — Maurice Griveau — Alcide Guérin. — Charles Guérin — Charles des Guerrois.

Pierre Halary — Max Halbe — Ola Hansson — Edmond Haraucourt — Thomas Hardy — Julius Hart — Hassé — José Maria de Heredia — Ferdinand Hérold — Ernest d'Hervilly — Jules Heyne — Eugène Hollande — Herbert Horne — Vincent Hyspa.

André Ibels.

Francis Jammes — Félix Jeantet — Alber Jhouney — J. Joly — Phœbus Jouve — Jean Jullien.

Gustave Kahn — Kalophile Ermite — Keats — Louis de Kédar — Edouard de Kerdaniel — Georges Khnopff — Karl August Klein — Tristan Klingsor — Maurice Kreutzberger — Marie Krysinska.

Pierre de Labaume — Georges Lafenestre — Bernard Lazare — Georges Le Cardonnel — Louis Le Cardonnel — Julien Leclerq — Marc Legrand — André Lemoyne — Camille Lemonnier — Grégoire Le Roy — Anatole Leroy-Beaulieu — Grégoire Lewenson — Adam Lévy — Jonas Lie — Albert Liénard — Joao de Lisboa — Loeiz-Le-Picaut — Florentin Loriot — N. Lougovoï — Pierre Louys.

Maurice Mæterlinck — Pierre Masœoni — Achille Maffrede Baugé — Maurice Magre — Stéfane Mallarmé — Roland de Marès — Ulysse Marquant — Guido Martinelli — Camille Maryx — Paul Masson — Maurice Maindron — Henry Maubel — Camille Mauclair — Charles Maurras — D. Fortuné Mazel — Henri Mazel — Mazzoni — Louis Mercier — Hadrien Merle — Stuart Merrill — Dauphin Meunier — Emile Michelet — N. Minsky — Frédéric Mistral — Adrien Mithouard — Albert Mockel — G. de Molinari — Mathias Morhardt — Charles Morice — Jean Moréas — Henri Mornand — H. Morselli — Henri Muchart — Lucien Muhlfeld.

Francis Nautet — Néèra — Jean de Néthy — A. P. Nieva — Frédéric Nietzsche — Pierre de Nolhac — Francis Norgelet — Raymond Nyst.
Pierre Olin — Domenico Oliva — Alfonso d'Oliveira-Soarès.
George Padoux — Paul Page — Sar Josephin Péladan — Elisée Pélagaud — René Peter — Pierre l'Ermite — Edmond Picard — Vittorio Picca Pilate de Brinn'Gaubast — Edmond Pilon — Armand Point — Alfred Poizat — Maurice Pujo.
Pierre Quillard.
Rachilde — Yvanhoë Rambosson — Hugues Rebell — Paul Redonnel — Marcel Réjà — Henri de Regnier — Adrien Remacle — Victor Remouchamps — Marcel Rémy — Jules Renard — Adolphe Retté — Adolphe Ricchieri — Lionel des Rieux — Arthur Rimbaud — William Ritter — Gustave Robert — Joseph Romieu — Léopold Ridel — Alberto Rondani — Firmin Roz — Angelin Ruelle.
Antoine Sabatier — Saint-Antoine — Albert Saint-Paul — Saint-Pol-Roux — Frédéric Saisset — Albert Samain — Charles Saunier — Joseph Alejandro Savary — Sawa — Marcel Schwob — Selwin Image — Emmanuel Signoret — Sinocim — Slothouwer — Alberto Sormani — Gustave Soulier — William Stead — Stendahl — Moé Sterny — Casimir Stryienski — Harold Swan — Arthur Symons.
Laurent Tailhade — Gabriel Tarde — Emile Tardieu — René Tardivaux — Arthur Toisoul — Trenmor — Tristan l'Ermite.
Octave Uzanne.
Paul Valéry — Pierre Valin — Alfred Vallette — Mario Varvara — Pierre Véber — Daniel de Vénancourt — Emile Verhaeren — Paul Verlaine — Emile Vermeil — Gabriel Vicaire — Francis Vielé-Griffin — Eloy Vincent — Jean Viollis — Comtesse Volapuck — A. Volynsky — Félix Vogt.
Emile Watyn — Wilhem Weigand — Fernand Weyl — Oscar Wilde — Willy.
W. B. Yeats. — André Yébel.
Emile Zola.

REVUES

LE MERCVRE DE FRANCE, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain.
LA REVUE BLANCHE, 1, rue Laffitte.
LE LIVRE D'ART, 14-12, rue Séguier.
L'YMAGIER, 9, rue de Varenne.
DOCUMENTS SUR LE NATURISME, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
LE MAGAZINE INTERNATIONAL, 91, avenue Niel.
L'EFFORT, 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.
LA COUPE, 11, rue de la République, à Montpellier.
ARTE, Coïmbra, Portugal.
L'ART JEUNE, 131, rue de Brabant, Bruxelles.
L'ART MODERNE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LE RÉVEIL, 5, rue de la Roue, Bruxelles.
LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LA LUTTE, 15, place Van Meyel, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE, place Saint-Bavon, Gand.

Les Goncourt

« ... le sens artiste de l'homme, l'œil. »
Idées et Sensations.

Je ne me souviens pas d'avoir entendu prononcer ce nom devant une demi douzaine de littérateurs sans que l'un d'eux au moins fût tenté d'incliner la tête en signe de dévotion, deux ou trois autres de lever les yeux au ciel en signe de snobisme, et le reste soit de réprimer un mouvement de haine, soit de donner libre cours à leur violente antipathie.

Si l'on veut bien admettre qu'aucune assemblée au monde n'est aussi éminemment représentative à la fois de l'esprit, de la sensibilité et de la sottise générales que celle qui est composée de six écrivains pris au hasard, nous pourrons nous livrer sur ce petit aréopage, à la recherche des causes d'effets si divers.

*
* *

Les deux ou trois de qui les yeux s'élèvent au ciel dès le prononcé du nom de Messieurs de Goncourt, ce sont les mêmes qui haussaient les épaules ou faisaient des gorges chaudes à l'apparition de chaque ouvrage portant le même nom, du temps de ce pauvre Jules. Si ce ne sont les mêmes exactement, ce sont leurs fils ou leurs pareils ; ils forment une race qui ne s'éteint point. Du jour où ces gens-là eurent achevé de tuer à coups d'épingles ou d'injections de venin le plus délicat des deux frères, ils jugèrent le temps venu de l'élever sur les autels. Quant à celui qui restait, il avait l'âge qui convient à un martyr littéraire ; on l'associa au culte : c'était généreux et élégant.

Ce sont eux qui ont versé ces jours-ci les larmes les plus abondantes et élevé les cris les plus retentissants. Si le mot de génie a été prononcé à propos du mort — l'a-t-il été ? — On n'ose guère tout de même... — Si, il l'a été ! — Eh bien ! c'est par quelqu'un d'eux. Ils ont pour trait commun d'être des âmes pitoyables que l'insuccès touche à la longue ; leurs dieux sont d'Aurevilly, Villiers, Verlaine. Il est vrai qu'ils s'enflamment également pour les succès

immédiats et faciles; c'est à n'y rien comprendre. Peut-être cela vient-il de ce qu'ils ne lisent jamais. Laissons-les.

*
* *

Il reste deux catégories d'esprits, ceux-là sincères : les admirateurs respectueux et les détracteurs forcenés. Ce sont leurs raisons qui nous intéressent.

Tout homme chez qui domine la sensibilité a dû se laisser séduire, au moins un temps, par la minutieuse manie douillette des auteurs d'*Idées et Sensations* et des années du *Journal* antérieures à 1870 environ. Cette lecture, jointe à certaines pages de *Madame Gervaisais*, de *Renée Mauperin* ou de *Chérie*, eut toute sa vertu dans le moment où la résurrection du grand Stendhal et le penchant nouveau à l'analyse, nous faisaient une âme attentive à l'excès au moindre de ses mouvements, et, par un certain goût de l'abstraction, nous la desséchaient sensiblement.

Ce n'était pas dans le bariolage de Gauthier ni même dans la grandiloquence pittoresque de Flaubert, qu'un esprit un peu subtil, mais aux sens développés normalement, pouvait aller demander assistance pour sa sensibilité par trop négligée. Les Goncourt étaient là. C'étaient des messieurs fort distingués dont on se figurait tout de suite la peau fine, les mains si nerveuses, si féminines, si touchantes, maniantes, enveloppantes (oh! enveloppantes! l'a-t-on dit assez!) l'œil tantôt aigu, perçant, étincelant, pénétrant dans les infimes replis des choses, tantôt velouté et mourant dans la petite pâmoison que donne la vue d'un bel objet, du frémissement d'une narine, d'un cheveu qui tombe d'un front pensif, d'une nuance de robe, de l'or d'une laque. Nous désirions nous rafraîchir l'esprit en nous baignant dans le monde extérieur, non à la façon des gens qui s'y vautrent à corps perdu, mais comme quelqu'un qui entend goûter les fines voluptés de la création. Toute l'exquisité du monde était perçue précisément par ces messieurs; leurs organes exceptionnels en recevaient les impressions ténues et leur style rare et nouveau les recréait par l'effet d'une magie. On se précipita sur ce ragoût. Certains s'en lèchent encore les doigts.

Je suis convaincu que toutes les passions franches que provoquèrent en faveur de leur œuvre Jules et Edmond de Goncourt leur vinrent de ce sens affiné dont ils témoignaient dans leur *Journal*, et exclusivement de là. Personne ne s'est échauffé spontanément en faveur de leurs romans documentaires, cousus de pièces et de morceaux, suant l'application et la fatigue et dépourvus

totalement de cette humeur souveraine sans le secours de laquelle tout auteur d'une fiction n'est qu'un sec et pédant assembleur de rengaînes. Personne ne s'est jamais senti soulevé par leurs pièces de théâtre découpées en petites tartines de réalité, malgré quelques scènes, dans *Germinie Lacerteux*, par exemple, où le hasard a particulièrement favorisé l'objectif. L'émotion d'art qu'on y éprouve est exactement celle que l'on a devant les résultats étonnants du cynématographe (1).

Eh bien ! il faudrait encore s'entendre sur le fameux affinement de ce sens qui leur valut les hommages des tempéraments délicats, de ce « sens artiste » sur quoi j'imagine que toute la renommée des Goncourt demeurera assise.

Combien de nous s'y sont laissé prendre, par l'envie que nous avions de soigner une sensibilité ardente ! Combien ont laissé se corrompre, sous cette influence, un don si précieux pour l'écrivain !

C'est une aberration que de déclarer l'œil le sens artiste de l'homme. Toute l'erreur de l'art des Goncourt est issue de ce postulat enfantin. On dirait que c'est aussi avec l'œil qu'ils ont commencé de penser. Un principe d'une si grande naïveté admis, il ne faut plus s'étonner de cette définition du beau : « On a souvent essayé de définir le beau en art. Ce que c'est ? Le beau est ce qui paraît abominable aux yeux sans éducation. Le beau est ce que votre maîtresse et votre servante trouvent, d'instinct, affreux. » (*Idées et Sensations.* » Ceci dit, l'enseignement de la décadence est fondé.

Il n'y a pas de sens artiste. Les sens ne seront jamais que des instruments plus ou moins parfaits par quoi l'élément matériel de l'art, le monde extérieur, est révélé au cerveau. L'intelligence seule a le privilège sublime de trier l'apport confus de la sensibilité et de l'ordonner en beauté, ce qui est proprement accomplir l'œuvre d'art.

C'est un préjugé de notre temps, — et il se peut bien que nous en soyons redevables aux Goncourt — que l'homme qui sent avec une grande vivacité est un artiste. En vérité, il est un peu grotesque d'être obligé de répondre que cela n'est pas juste, s'il manque à l'être sensitif d'exprimer ses impressions dans une forme achevée et de les vivifier de cette petite flamme cérébrale sans quoi toutes vos sensations passeront comme de belles couleurs appliquées sur un mannequin de baudruche.

(1) Que l'on se rappelle le mot de Flaubert : « Ce qui me préoccupe avant tout, c'est la beauté, tandis que mes amis les Goncourt, par exemple, sont heureux quand ils peuvent fourrer dans leurs bouquins un mot ramassé dans la rue. »

Jamais la sensation chez Messieurs de Goncourt n'a eu de retentissement au delà de l'épiderme ou de la surface de la rétine. J'accorde que, dans ces limites, elle fut extrêmement aiguë, originale, et tout à fait intéressante. Mais, sérieusement, est-ce la vertu essentielle d'un écrivain ? Quand ce grand blagueur de Théophile Gauthier, après avoir dit que le *Misanthrope* était une ânerie, s'écriait en frappant du poing avec indignation : « Beaucoup de gens ne voient pas ici la couleur du papier,.. Tenez, voilà X... qui entre ; il ne verra pas si cette table est ronde ou carrée !... » Que faisait-il, je vous prie, sinon du bruit, selon une coutume familière à l'école ? Avouez que si ce monsieur qui entre sait me camper autour de cette table deux ou trois personnages de la façon que l'ont fait un Daudet qui était myope et un Balzac de qui le génie a su décrire des tables qu'il n'avait pas vues, nous nous moquerons un peu qu'elle lui soit apparue ronde ou carrée ! Gardons-nous de médire des qualités plastiques d'un véritable écrivain ; elles le complètent, mais ne le créent point. Quant aux peintres fourvoyés dans la littérature, s'ils étaient une bonne fois convaincus qu'ils y font aussi piteuse mine que les littérateurs qui manient le pinceau, je pense qu'ils nous épargneraient pour longtemps le soin de signaler leur ridicule.

L'insuccès prolongé des Goncourt n'a pas d'autre cause que ce malentendu. Ils n'ont cessé d'accuser la malechance, depuis le Coup d'État de 1852 jusqu'à l'assassinat du président Carnot. Que ne descendaient-ils en eux-mêmes au lieu de toujours ouvrir l'œil artiste au dehors : ils manquaient totalement du génie de l'écrivain qui consiste à trouver la formule propre à toucher l'esprit ou le cœur de l'homme, ou l'un et l'autre, ce qui est encore mieux. Leur sens artiste était un sens de peintre, d'un peintre qui eût excellé dans la nuance et dans le fini ; — encore qu'il eût sans doute éprouvé bien du mal à mettre un homme entier sur ses jambes, — leur sens artiste a laissé la plus grande partie du monde indifférent. Tel en effet qui est parfaitement capable de s'enflammer devant un bibelot japonais ou un bronze de Cellini, est absolument rebelle à la lecture du catalogue qui en décrit jusqu'aux moindres traits et au grain. L'œil est construit pour voir un objet réel ; lui suggérer une image est lui causer déjà une fatigue ; la mesure dans la description était une des premières décences de l'écrivain vis-à-vis du lecteur, du temps que l'art des lettres semblait destiné à procurer un noble délassement à l'esprit, auparavant qu'il devînt la gageure d'effaroucher le public.

On voudrait que le succès fût proportionné à la grandeur de

l'effort qu'a nécessité l'achèvement d'une œuvre. C'est absurde. Le public n'aperçoit que le résultat ; il en est séduit ou bien non. Je ne dis pas que le public soit un juge excellent de la valeur d'une œuvre d'art ; il est même un juge exécrable lorsqu'en celle-ci la pensée ou bien s'élève au-dessus de la commune altitude, ou se maintient volontairement, par un souci délicat, dans une tenue discrète et mesurée. Mais lorsqu'une œuvre, comme celle des Goncourt, n'est point marquée, certes ! par la hauteur de la pensée, et n'étale aux yeux que des spectacles de la vie ordinaire, ni voilés par l'ironie, ni transposés par aucun soin d'idéalité, et que cette œuvre vous laisse froids, n'est-on pas en droit de soupçonner qu'il manque à cette œuvre quelque chose ? Ce quelque chose, il n'est pas besoin de le définir, mais j'ai quelque plaisir, pour le faire comprendre, à accoler au nom de M. de Goncourt, un nom que l'illustre mort et toute sa descendance ont maltraité assez inconsidérément. Lorsque M. de Goncourt, en une phrase sèche, juge Guy de Maupassant « un très charmant conteur de nouvelles, mais un grand écrivain, non ! non ! » je crois qu'il se révolte inconsciemment contre la qualité qui personnellement lui manqua, et que des deux, le « grand écrivain » c'était Maupassant.

Il en résulte que Messieurs de Goncourt n'ont satisfait ni la foule à qui ils voulaient imposer un genre de beauté qu' « elle trouve d'instinct affreux » ; ni les sensitifs accourus autour de ces deux natures qui se proclamaient si vivement impressionnables, qui se déclaraient des « écorchés vifs ». C'est que nos sensitifs avaient une âme et Messieurs de Goncourt de la peau.

Ceux qui s'aperçurent assez tôt de cette différence se séparèrent en gardant pour ces maîtres un respect amplement mérité par leur haute probité, leur entière bonne foi et leur dévouement absolu à la cause qu'ils croyaient juste. Il paraît, à quelques œuvres récentes, que quelques-uns demeurèrent fidèles. Le goût de matérialiser minutieusement et à outrance, qu'ils y puisèrent, produisit sur leur sensibilité un phénomène bien curieux. Les uns en vinrent à créer un vocabulaire stercoraire pour exprimer les fluctuations de leur vie mentale ; les autres mirent leur âme en bocal et y virent, dit-on, des poissons rouges ; d'autres devinrent fous tout simplement.

*
* *

Il faut excuser ceux de nos littérateurs qui ne peuvent se tenir de manifester leur antipathie pour l'art des Goncourt. Assurément ils ont tort ; je ne suis point avec eux et je garde pour les deux

maîtres un culte ancien, un souvenir ému pour l'élan qu'ils suscitèrent de ma part, pour le goût effréné de sentir qu'ils développèrent — en même temps toutefois qu'une rancune légère pour ne m'avoir pas mené plus loin. Je ne puis m'empêcher de leur savoir gré du plaisir qu'ils m'ont procuré pour certaines pages éparses dans leurs romans ou dans leurs notes journalières, sinon jamais par un roman tout entier, par une œuvre coulée d'un seul jet où l'unité d'une inspiration forte et haute soit sensible. Mais que de petits chapitres trop courts, hélas! coupillés, mais délicieux, dans *Madame Gervaisais*, par exemple, ou dans *Charles Demailly!* Mon Dieu que tout cela n'est-il lié, que tout cela ne se tient-il autour de ce je ne sais quoi qui doit être l'âme, l'âme qu'un grand écrivain insuffle à son livre ! J'aurais voulu voir une œuvre de Jules, de Jules tout seul. Simple souhait !

Mais comment voulez-vous que des hommes qui ont le sentiment du beau, le culte des nobles ordonnances de la pensée et du style, le sens de l'admirable tradition des siècles passés en même temps que la clairvoyance de comprendre qu'on ne fait rien en art, de tout à fait neuf, comment voulez-vous que ces gens-là se garantissent d'un mouvement de répulsion violente envers ces écrivains qui ont donné du Beau une définition qui semble dater du Bas-Empire, qui, sous le prétexte « d'écriture artiste » ont disloqué, tordu, déchiqueté, entrelardé, haché et défiguré totalement la phrase française, enfin qui, sous couleur de nouveauté, ont fait prévaloir dans le roman comme dans le théâtre, le morceau sur la composition, le tableau sur l'enchaînement ordonné, la couleur sur l'idée, le *mot* sur la phrase, enfin l'observation crue à la transposition qui est précisément le propre de l'art et du génie ?

Ils vous diront que les Goncourt ont fait du Beau le rare. Et toute notre littérature en meurt. Qu'ils ont confondu le Beau avec l'*expressif*. Et chacun s'en va en quête de mots hétéroclytes pour exprimer... pour exprimer quoi ? des songes creux ou des sentiments qui sont déjà en termes d'une grande simplicité dans les vers de l'Anthologie ! Enfin ils vous diront qu'il faut prendre parti et qu'il convient d'oublier Messieurs de Goncourt en les rangeant par delà la mémoire du *Roman d'un Jeune homme pauvre* et de *Serge Panine*, parce que, du moins, les auteurs de ces inepties ne font point école... Mais ce sont les propos de doctrinaires farouches et d'injustice coutumière.



Pour moi, je ne doute pas que ces terribles ennemis, joints aux

sensitifs que Messieurs de Goncourt attirèrent et malheureusement continrent un peu trop tôt, joints bien entendu à l'aimable troupeau des snobs qui admirent les maîtres disparus en raison de l'injustice dont ils pâtirent, joints même à ce grand public insuffisamment touché — ne consentent à déposer sur leurs deux tombes fraternelles le tribut d'hommages et de respects tout à fait sincères, qui est dû à deux véritables martyrs de leur foi. Il n'y a guère d'exemple dans notre siècle et dans notre temps, je ne crains pas de dire, d'une *sainteté*, comparable à celle de ces deux hommes dont pas un moment de la vie ne fut dérobé au soin de leur œuvre. Il faut plaindre les personnes qui croient devoir sourire de l'excessif orgueil que le dernier survivant témoigna. C'est souvent à l'orgueil d'un artiste que se mesure sa probité. La vertu de Messieurs de Goncourt est hors d'atteinte et leur vie est digne de la plus parfaite admiration. Ils n'ont pas fait une concession à leur intransigeante esthétique, malgré leur goût prononcé pour les suffrages populaires. Ce ne fut peut-être pas la preuve d'une très haute intelligence, car il se pourrait bien que le populaire ait eu raison contre eux, mais ce fut la preuve d'une inébranlable honnêteté, et en cette circonstance au moins, le Rare se confondit avec le Beau (1).

René Boylesve.

(1) On n'a pas la prétention de parler ici de l'œuvre complète des Goncourt qui comprend en outre les travaux historiques sur lesquels il conviendrait de formuler un jugement spécial, et le rôle que jouèrent les deux frères dans le domaine des Arts et spécialement de l'Art Japonais et du bibelot. Leur activité fut considérable, et personne, je crois, ne leur contestera d'avoir été dans ce siècle les types les plus accomplis de l'amateur d'art et du collectionneur passionné, informé et minutieux.

La Dernière Fleur

Sur le penchant d'une montagne charmante, riche d'eaux et d'ombrages, une femme monte, offrant la fleur de sa jeunesse au parfum de la forêt, mariant sa douce voix au chant des oiseaux et ses blanches mains aux blanches aubépines qui de toute part l'environnent, moins blanches et moins parfumées qu'elle.

A mesure que sa marche la rapproche de la cime, s'épaissit autour d'elle la floraison sororale des arbustes et des grands arbres, sous ses pieds s'étend un tapis bariolé des plus riches couleurs, et joue sur sa tête gracieuse l'ombre des branches qui s'agitent au soleil.

Tandis que les oiseaux gazouillent autour d'elle leur chant d'amour et que les papillons palpitent au sein des roses, la belle promeneuse sourit à l'aventure, et cueillant les fleurs les plus belles, en orne sa chevelure, sa ceinture et sa gorge.

Mais la journée s'avance et la pente devient plus rapide, la verdure diminue, les grands arbres font place aux broussailles ; de rares fleurs ouvrent leurs corolles à l'éclat dur dans une herbe maigre que dévore avidement et sans se rassasier une pauvre chèvre perdue loin de son troupeau.

Les fleurs que la promeneuse se mit à la ceinture, à la chevelure et à la gorge, se sont peu à peu flétries, et ses membres s'alourdissent de fatigue, et le soleil et le vent ont imprimé leurs injures sur la délicatesse de son visage.

La voici sur le sommet de la montagne, plus de feuillages ni de fleurs, plus de gazon. Des rocs nus lui déchirent et lui brûlent les pieds ; une soif inextinguible la dévore. Sans abri, sans réconfort, l'horizon se dresse lugubre dans son immensité.

Et le soir tombe. Déjà des cimes voisines descendent des ombres immenses marbrant la nature de teintes sombres ; un silence effrayant remplace le murmure des feuilles, le chant des oiseaux, le froufrou des papillons. Au-dessus, dans les espaces sans fin, le silence est plus terrible encore.

Lentement, lentement, la passante avance, sans but, lasse, pleine seulement d'un infini désir de repos, sentant déjà pénétrer dans sa chair l'odeur de la terre, de la mort, du néant...

Tout à coup, près d'elle, entre deux rochers qui forment conque et protègent un petit champ contre la bise, voici qu'une petite fleur élève vers elle sa couronne de pétales vierges. Depuis combien de temps les fleurs l'avaient abandonnée ! Comme celle-là lui paraît belle, parfumée, et digne d'être cueillie !

Mais où la mettre ? ses cheveux dénoués pendant la route ne gardent que quelques touffes blanches, sa ceinture est lâche à son flanc, et quant à sa gorge, hélas, où est le nid de fleurs qui en faisait un objet d'envie ? Ses pauvres mains pendent comme des ailes d'alcyons après la tempête.

La passante fléchit les genoux et courbe sa tête vieillie, et penche toute son âme sanglotante sur la petite fleur vierge, et laisse tomber sur elle une larme — la seule rose qui lui reste.

NÉERA.

(De l'italien.)

Jean Jullien (1)

Je n'ai jamais laissé échapper une occasion de parler de Jean Jullien (2). Outre que je le compte pour l'un des meilleurs, l'un des plus loyaux camarades qu'on puisse rencontrer sur la route littéraire, je le crois l'un des plus curieux auteurs dramatiques d'aujourd'hui, l'un des plus sincères. Il est parmi les très rares croyants ; il défend l'Art avec la farouche impétuosité d'un délégué d'en haut et la belle persévérance d'un martyr volontaire.

Son œuvre déjà considérable, — plus de trente actes, dont onze ont vu la rampe, — est puissante et sévère. Je voudrais dans le silence que gardent les théâtres ces mois-ci et à propos du récent second volume du *Théâtre vivant* de Jean Jullien (3) dire encore mon sentiment sur l'homme et sur ses ouvrages.

En 1890, j'écrivais ce croquis : « Presque tout en haut d'une vieille et robuste maison du quai du Louvre : un monstrueux fouillis sur les tables. Entre elles une large bibliothèque. Effondré sur les paperasses, le lorgnon abandonné, l'œil à fleur du manuscrit, Jean Jullien est là, sourd aux bruits des bateaux et des tram-

(1) Né à Lyon, ville dont il ne dit pas de mal, mais dont il pense, je crois, peu de bien, Jean Jullien est depuis de longues années naturalisé parisien : il a un peu dépassé la quarantaine. Il a beaucoup voyagé, en France, en Algérie, en Espagne principalement, notant au jour le jour ses impressions et ses sensations, solide fond de ses œuvres à venir. BIBLIOGRAPHIE : *Perdreau et Papillon*, nouvelle, 1884 ; *Trouble-Cœur*, roman, 1886 ; *La Sérénade*, pièce, 1887 ; fondation d'*Art et Critique*, revue hebdomadaire, 1889-1889 (84 numéros, 2 forts volumes) ; *L'Echéance*, pièce, avec une préface, 1890 ; *La vie sans lutte*, nouvelles, 1892 ; le *Théâtre vivant* (tome Ier, essai théorique et pratique, contenant des articles de l'*Avenir dramatique*, de la *Plume*, d'*Art et Critique*, et l'*Echéance*, la *Sérénade*, le *Maître*, la *Mer* et *Vieille histoire*) 1892 ; le *Théâtre vivant* (Tome II, théorie critique, contenant les feuilletons du *Paris*) 1896 ; un troisième tome du *Théâtre vivant* (histoire et critique) est à paraître, ainsi que *Nos Amis*, roman ; *Histoires de France* (nouvelles, 2 vol.) ; les *Petites Comédies* (en cours de publication à l'*Echo de Paris*). Ordre des REPRÉSENTATIONS des œuvres dramatiques : la *Sérénade*, 3 actes, 23 décembre 1887 ; l'*Echéance*, 1 acte, 31 janvier 1889 ; le *Maître*, 3 actes, 1890 ; *Vieille histoire*, 1 acte, répété, non joué, 1890 ; la *Mer*, 3 actes, 1891 ; sauf la *Mer*, représentée à l'Odéon (consulat Porel) toutes ces pièces ont été jouées au Théâtre Libre d'Antoine. Parmi les pièces encore inédites, encore à jouer, citons : *Savoir*, 5 actes ; l'*Oasis*, 5 actes ; *Intimité*, 3 actes ; *Le Doute*, 3 actes ; et des quantités d'actes séparés.

(2) Dans le *Télégraphe*, 1890, dans la *Plume*, 1892, dans le *Voltaire* 1893 et 1894, dans le *Gil Blas*, 1895, et ici-même souvent.

(3) Chez Tresse et Stock, un vol. in-18, de 462 pages.

ways qui passent en hurlant. Aux murs des affiches de Grasset, de Chéret, des esquisses de Luce, de Séon, de Germain, de des Gachons junior. Partout ailleurs, des livres, des revues, des journaux, encore des livres, sur les chaises, sur la cheminée, à terre. Et l'on sent que tout cela travaille ; ces paperasses vivent vraiment de la vie ardente et persévérante de leur maître. Puis, par les fenêtres, un jour net, du soleil, de la chaleur, de la vie vraie... et Notre-Dame et la Seine... Alors on aborde les discussions, toutes de littérature et d'art. Le lorgnon s'équilibre sur un nez suffisant, l'œil s'avive ; les regards deviennent perçants et tout à la fois fort caresseurs. Un corps puissant, mais que gouverne un doux, un bon.

« A dépensé tout son patrimoine à faire causer une revue de combat *Art et Critique* où collaborèrent Verlaine, Céard, Ernst, G. Geffroy, G. Lecomte, Salandri, Alph. Germain, Willy, Adolphe Retté, Fern. Clerget, M. Bailliot, G. Vanor, Maurice Denis, Charles Morice, J.-L. Croze, J. Antoine, Paul Masson, G. Roussel, J. Christophe, G. Docquois, qui encore ? et lui-même, largement. Quand on eut enterré la vaillante revue aux rubans verts et qu'on l'eut transformée en hebdomadaires réunions au « Gutemberg », Jean Jullien fit quelques mois la critique dramatique à *La Plume* qui publia également ce joli livre d'émotion vraie : *La Vie sans lutte*. Actuellement Jullien joue parmi les jeunes le rôle de frère aîné dans son terrible rez-de-chaussée du *Paris* où s'amoncellent les cadavres de vaudevillistes. C'est le plus curieux lundi dramatique. Là on ne se contente pas de donner de mesquins conseils aux petites acteuses, comme au *Temps*, on critique les auteurs, bravement, on remue des idées, on parle d'art, on va de l'avant.

« Tel est le Jean Jullien *théorique*. Le Jullien *pratique* est plus curieux encore. *La Sérénade* (1887), l'*Echéance* (1889), puis cette œuvre superbe. *Le Maître* (1890), se succèdent au Théâtre-Libre. Enfin nous eûmes à l'Odéon, *La Mer*, un chef-d'œuvre. Les critiques et déjà, un peu, le public, s'habituent à l'esthétique du nouveau théâtre fait de sincérité, dont tout le monde en somme a soif, fatigué que nous sommes des épices frelatées du gros drame et des sucreries rances de l'opérette. »

Aujourd'hui c'est l'un des chefs de la jeune école française. Pendant trois saisons ses *lundis du Paris* firent pâlir la troupe vaudevillesque des oncles et des gendres de la critique, enthousiasmèrent les nouveaux venus. Il s'efforça de montrer « au grand public » qu'il existait un Art Dramatique. « En outre, dit-il dans sa vibrante préface, je l'ai mis en garde contre le préjugé actuel des gens du monde, d'après lequel tout ce qui est faux, extravagant, bizarre,

amphigourique, incompréhensible, mièvre, mystique et ennuyeux est de l'art, de l'art d'autant plus élevé que ces travers sont plus accusés. »

Certes oui, l'Art Dramatique est *un*.

« C'est que, depuis Eschyle, le père, jusqu'à nos jours, jusqu'à l'éternité des siècles, le principe de cet art est resté et restera immuable. Il n'est pas de théâtre sans lui et c'est par lui que sont grandes les œuvres qui jalonnent d'époque en époque l'histoire de la scène et brillent comme des phares sur l'océan obscur de la production mercantile. » La raison et l'imagination doivent se compléter l'une l'autre dans l'œuvre dramatique. « Ce principe veut que le théâtre qui emploie la voix et le geste humains, ne soit ni seulement une image de la vie vécue, ni le seul rêve ; mais la vie même, la vie une, une vie recréée dans ce qu'elle a d'éternel. » Et cela s'applique aussi bien au drame et à la comédie qui suivent la vie, qu'à la tragédie, à la féerie, à la fantaisie qui la continuent et la subliment.

Le respect de ce principe n'implique pas l'imitation servile des anciens. « Si l'idéal de beauté reste immuable, les voies pour y parvenir varient et l'admiration ne peut faire de nous des esclaves.» Car si nous revendiquons un théâtre pour l'*œuvre d'art*, nous la voulons « personnelle de conception, moderne et française de forme. »

« Evitons de contrarier la digestion des braves gens d'intellect modeste, incurables gogos auxquels on ne peut raisonnablement demander d'admirer ce qui les ennuie. » Ils ont leurs pièces à spectacle, leurs comédies d'intrigue, leurs exhibitions et leurs vaudevilles. « Souhaitons seulement que ce flot menaçant de bêtise ne submerge pas toutes nos scènes, souhaitons qu'il s'en trouve une, *rien qu'une*, où se puissent représenter, sans autre souci que celui de l'art, les œuvres vivantes et dramatiques de l'idée. »

Et voilà la place que nous souhaitons voir prendre par l'Odéon de MM. Antoine et Ginisty. Car l'Odéon-théâtre-des-vieilles-filles-et-des-pensionnats est d'invention récente ; on peut lui trouver un autre public et dans son quartier même. Pourront-ils intéresser MM. les étudiants à l'Art Dramatique? Voilà la question à résoudre. Car nos étudiants, grands lecteurs de *Paris-Sport*, n'ont en ces dernières années montré qu'un enthousiasme modéré pour la chose littéraire. Il est vrai que le *Roman d'un jeune homme pauvre !...*

Jean Jullien a, par métier et par sagesse, un bel éclectisme : « Si nous avons un respect presque superstitieux pour Shakespeare et pour nos grands tragiques, il ne nous en coûte nullement d'admirer

les chefs-d'œuvre romantiques et d'applaudir les vrais artistes contemporains, quels qu'ils soient, *réservant notre haine pour les exploiteurs sans talent.* »

Ç'a été la grande occupation de Jean Jullien en ses années de critique : l'expression de cette haine. Tâche ingrate et qui remplie avec verve et parfois avec férocité lui gagna sans doute beaucoup d'ennemis.

C'est avec justice qu'il a été rangé par Gaston Salandri parmi « les bons esprits qui ont entrepris de dégoûter le public du vaudeville. » Aussi M. Sarcey, grand maître de cet « art du vaudeville », est-il souvent sur la sellette en ces vigoureuses chroniques. Vous savez que le critique du *Temps* n'emploie qu'un critérium en littérature dramatique : la recette, le flot public. J. Jullien est d'avis opposé : le théâtre pour lui doit élever la foule à l'art et non rabaisser l'art au niveau de la foule.

Barbey d'Aurévilly qu'on peut citer près de Jullien, disait il y a une quinzaine d'années : « L'art perd de vue son but esthétique, pour un but pratique qui n'est pas le sien, l'art s'américanise. »

Voilà donc deux critiques, doublés de deux grands écrivains, qui pensent que l'art dramatique n'est pas un art inférieur, mais un des premiers parmi les arts les plus nobles. Le théâtre a servi d'expression aux plus grands artistes du monde : Eschyle, Sophocle, Euripide, Shakespeare, Corneille, Molière, Racine, Gœthe, voilà une constellation d'esprits qu'on ne saurait placer qu'au rang le plus élevé. Et nous ne parlons pas des contemporains.

Jean Jullien renoue la scène française à la tradition. Longtemps l'action a pris le pas sur les caractères. Les péripéties, les quiproquos ont acquis une importance illogique : la sauce, en un mot, a submergé le morceau de bœuf. Aussi quelle cuisine indigeste ! M. Sarcey en est devenu végétarien... Jean Jullien a démontré mille fois, à propos des drames en vers et du moindre lever de rideau, que les caractères sont le but du drame et l'action le moyen seulement. Les doses sont diverses et pour expliquer certains caractères il faut les jeter dans une action plus compacte ; mais la prééminence reste au caractère. La vie passe avant les gestes...

Tout le livre, malgré qu'il nous conduise souvent devant de bien médiocres œuvres (qui ne méritaient pas tant de philosophie autour d'elles), est à lire, à méditer ; c'est un livre de belle foi en l'avenir. D'ailleurs ce qui en hausse magistralement la portée, c'est que Jean Jullien n'est pas un raté tombé dans la critique, c'est un auteur dramatique qui lutte pour l'art par tous les moyens. Ses mois de critique auront été pour beaucoup dans le renouveau de notre

théâtre, de même que ses heures d'auteur joué. Un vieux maître a dit : « Le laboureur a beau parler des saisons, discourir sur la façon de cultiver la terre, déduire quelles semences sont propres en chacun terrain, tout cela n'est rien, s'il ne met la main aux outils, s'il n'accouple les bœufs et ne les lie à la charrue. » Jean Jullien a fait *Le Maître* et *La Mèr*. Son coffre aux ours est bourré d'œuvres qui ne demandent qu'à naître. L'œuvre d'hier — théorie et pratique — annonce pour demain un grand dramaturge. Demain pour le public, car il y a longtemps que nous le considérons comme tel.

Jacques DES GACHONS.

L'Exil de l'âme

I

L'ivresse de sentir autour de soi la gloire
ne vaut pas l'orgueil triste et grave d'être seul !
et de marcher sans glaive et sans palme au linceul
vêtu du Doute altier et du dédain de croire.

La vie âpre en tumulte écrase ma mémoire
où je sens trop d'ivresse ardente pour souffrir
qu'elle éclose et jaillisse en moi pour y mourir
dans une automne de pensée et d'ombre noire ;

Elle a mis à mon front redevenu plus calme
la sagesse de ne jamais penser aux cieux,
enveloppé mon âme en l'oubli pur des dieux
et l'orgueilleux dédain d'avoir fauché des palmes.

Je la sens si puissante et si sûre en ses lois,
passer en tourbillons d'atômes et de vagues
dont frissonnent éperdument mes rêves vagues,
que je n'ose lever mes yeux vides de foi

vers la Vie ! — et qu'incessamment je la contemple
en mirages de clartés tristes dans mon âme
que j'ai enclose et qui frémit comme une flamme
qu'un vent éveillerait sous la voûte d'un temple.

La Vie âpre s'écoule, au dehors, et j'entends
son long flot où ma vie errante s'est mêlée
et, malgré mon espoir de l'avoir isolée,
je la sens s'en aller dans l'inconnu du temps,

par les heures qui sont l'instant et puis la veille
et que l'éternité enveloppe et unit, —
je la sens — et je sais mon vieux rêve fini :
d'être las et d'asseoir mon amour sous les treilles

pour regarder, sans être vu, passer la Vie
comme un qui serait triste, un jour de fête auré,
et se sentant trop loin des autres s'en irait
abriter sa douleur loin des routes suivies. —

II

La fleur vivante et lasse à tes doigts déchirée
je la cueillis jadis aux jardins où les vignes
font de l'ombre au soleil des briques dédorées
peu à peu par le crépuscule aux calmes lignes.

Et j'ai la nostalgie immense du verger
où j'ai connu ta Voix entre toutes les femmes —
je les possède en moi comme un songe léger
devenu le décor familier de mon Ame.

J'écoute de la Vie au-dessus des rameaux
passer l'arroi d'orgueil ou la Pauvreté sainte,
je suis isolé de la ville et des hameaux
et de ta paix d'amour mon âme triste est ceinte.

Parfois, quand un bruit vain charmera mon ennui
j'accouderai mon geste, en silence, à la grille
et si le Passant cher est reconnu de lui,
mon cœur lui jettera quelque rose d'avril!

Et je vivrai parmi la Vie et sans la voir!
sans regarder, surtout, en moi son vain mirage
et sans souffrir de ma pensée en des orages
qui tonnèrent jadis en moi de mornes soirs :

Orages de clartés défuntes et de songes
qui naquirent toujours d'une joie avortée
ou ternie et qu'un vent lourd avait emportée
en des éclats de folie âpre et de mensonges...

(C'était dans des étés fantasques où les fleurs
Jetaient l'arome lourd de poisons et de sèves
et parmi ces moissons où s'endormaient mes rêves
pas un qui s'éveillât sans honte ou sans douleur).

Je ne veux plus que vivre ainsi qu'un doux arbuste
buvant l'azur et le soleil parmi les marbres,
et grandi à l'ombre un peu claire des vieux arbres
où coulent à pleins flots des fontaines robustes,

mais sans jamais mirer dans l'eau que dore l'aube
mon visage muet où mon âme a posé
le signe du silence et son subtil baiser —
ni le pli disposé en songe de la robe.

Et je ne verrai plus mon âme en elle-même
crucifier, le soir, l'Espoir de ses jours frêles
et nous contemplerons, Toi, la seule qui m'aimes,
la Vierge du jardin sourire aux tourterelles...

Emmanuel DELBOUSQUET.

Les Conquérants[1]

Sous un chêne ombreux, l'aïeul aux cheveux blancs était assis. Autour de lui se tenait assemblé le peuple de ses petits enfants, des hommes — des enfants pourtant.

Et ceux-ci qui portaient en eux l'impatience de vivre et que seule la présence respectée du vieillard contenait immobiles, lui demandèrent le récit des guerres d'autrefois. Ils pensaient ainsi tromper leur impatience, mais ils se mentaient à eux-mêmes : ce récit ne pouvait que l'accroître.

Or l'aïeul qui lisait sur leur visage sentit qu'il était inutile de rien leur cacher. Demain il ne serait plus là et ce qui devrait advenir adviendrait. Il raconta :

« Il y a bien longtemps — c'était au clair lever de ma jeunesse — je partis, couvert d'une armure étincelante, au galop de mon cheval. J'eus bientôt franchi les limites de ces domaines et je traversai de larges contrées. Je n'avais point discuté mon départ, sans doute n'avais-je rien résolu. Je n'obéissais point à un ordre : nul ne m'avait contraint à m'en aller. Et cependant j'obéissais, car il y a toujours des ordres suprêmes par qui nos actions sont déterminées; nos âmes s'y soumettent sans que nos oreilles les aient entendus.

Je galopais droit devant moi sans m'inquiéter du lieu où il conviendrait de m'arrêter, quand j'aperçus des cavaliers accourant de divers points de l'horizon et se dirigeant tous vers le lieu où mon élan me conduisait naturellement. — Nous nous trouvâmes bientôt un grand nombre de jeunes hommes réunis ensemble au carrefour de plusieurs routes. D'autres encore se joignirent à nous ; nous formions toute une armée. Nous nous regardions mutuellement pour habituer nos visages les uns aux autres ; mais nous n'étions pas étonnés, comme si de tout temps nous avions su que nous nous rencontrerions. Nous semblions plutôt nous retrouver après une longue absence que nous apparaître en inconnus.

Personne ne donna le signal. A un moment nous prîmes place en bon ordre et nous nous mîmes en marche.

Je me trouvais avec trois compagnons en tête du cortège. Nous maintenions d'un poing ferme nos montures fougueuses que la course du matin n'avait point lassées. Des colloques s'étaient engagés entre les cavaliers et j'entendais derrière moi un tumulte de

(1) D'un volume à paraître : *Aventures*.

voix hautes, de rires, de chants, le cliquetis des armures et des mors, le roulement des sabots des chevaux foulant la terre. Le soleil tombait d'aplomb sur nous ; et les aciers, les caparaçons dorés scintillaient. Les étendards aux couleurs éclatantes claquaient au bout des hampes. Nous gravissions une colline. On eût dit que nous montions vers la joie dans une apothéose.

Mes trois compagnons discouraient; j'écoutai et j'appris qu'à ma droite était Agloval, à ma gauche Marc et Firmin. Nous étions du même âge; mais des caractères différents avaient imprimé leur marque sur nos aspects de jeunesse et nous rendaient dissemblables. Agloval portait la tête haute ; il promenait insolemment ses yeux autour de lui. Sa voix était sonore et il riait souvent, découvrant avec fatuité des dents éclatantes. Firmin avait des lèvres minces; la moitié de son visage était cachée sous de la barbe ; ses regards ne se posaient nulle part fixement. Il semblait notre aîné : il parlait peu et ne riait jamais. Marc avait la face illuminée par la bonté ; un continuel sourire parait sa bouche; à peine si parfois un pli dessiné sur son front heureux accusait le passage d'un furtif souci. Je ne saurais me décrire tel que j'étais alors; je ne m'étais jamais attardé devant des miroirs à contempler mon visage.

Agloval disait :

— J'ai honte de porter un glaive qui n'est qu'un hochet. L'acier ne reste vierge que dans les mains du lâche; il le faut consacrer par des rouilles sanglantes. Batailles, j'attends votre heure avec impatience. Je rêve de mêlées furieuses, de larges coups donnés à travers les masses humaines, de corps piétinés, de têtes coupées, de chevaux baignant jusqu'au poitrail dans des flots rouges. Gloire aux conquérants ! Je veux entrer dans les villes par leurs murailles éventrées, chanter en traversant les rues que la peur a rendues désertes, répondre par le fer aux suppliants. Les vaincus nous serviront de piédestal. Saccageons les maisons, pillons les trésors : viol, meurtre, incendie, voilà la guerre. Pour l'homme courageux et fort toute la vie est là.

Marc dit à son tour :

— Certes, nous sommes partis pour la conquête et c'est elle qui nous rassemble. On n'est pas le maître de son destin et il est bon d'être joyeux aujourd'hui. Mais j'ambitionne des victoires clémentes ; on ne triomphe vraiment que par la pitié et la douceur. La parole est souvent plus cruelle que l'épée, mais l'épée tarit les bienfaits dont la parole est la source. Le sang rougit les mains et rien ne purifie les mains qu'il a souillées ; l'odeur du sang soulève le cœur. Il faut nous emparer des villes sans violence et entrer sans orgueil

par les portes ouvertes. Il faut relever les femmes agenouillées sur notre passage et essuyer les larmes des faibles. Oui, la vie a pour but la conquête et nous ne saurions sans lâcheté nous y soustraire ; mais il nous appartient de corriger les injustices de la destinée.

Et Marc se tut ; il regardait au loin avec une calme assurance ; mais comme l'étendue était déserte, j'ai pensé qu'il ne voyait que le mirage de son désir. Agloval haussa les épaules et Firmin pour la première fois sourit dans sa barbe. Je n'ai pas aimé ce sourire.

Firmin parla en évitant nos yeux :

— Je n'ai cure des massacres et moins encore de la clémence. A tuer on risque sa vie ; on est toujours victime de sa pitié. Il n'importe que d'être vainqueur. Le triomphe est au prix de la ruse. Souvenez-vous de l'exemple d'Ulysse ; il fut le plus sage des guerriers. Sans lui Troie n'eût jamais été prise.

Firmin était avare de paroles ; il n'en dit pas davantage. Jusqu'alors je n'avais fait qu'écouter ; mes compagnons ayant tourné la tête de mon côté, je dis :

— Je ne vous apprendrai rien sur moi, car je m'ignore. Je suis simplement joyeux parce que je chevauche sans le souci du lendemain. Agloval rit et parle beaucoup, il croit déjà que la victoire lui appartient ; Marc espère fermement, mais il se contente de sourire et j'ai vu quelque furtif souci plisser parfois son front. Firmin dit peu et ne rit que de mépris ; il construit secrètement des projets ; seul de nous il voit clair en soi-même ; Agloval, il me semble, ne se connaît point et les paroles dans sa bouche sont un vain bruit, à moins peut-être qu'il ne se connaisse trop bien et qu'il veuille s'étourdir à leur son ; Marc ne connaît que son rêve. Moi, je m'ignore. Je serai tel que la guerre me créera : clément ou cruel, ou couard. Pour l'instant il ne m'importe que d'être ici et non ailleurs. Je suis venu me joindre à vous sans délibérer. J'ai senti que mon château était vide et triste, que mon domaine était trop étroit, ma vue trop bornée, que je ne pouvais consumer ma vie à demeurer en place. Plus tard les événements m'apprendront quel je suis.

Je parlais ainsi sincèrement.

Agloval avait été blessé par mon discours ; je le compris, car il se mit à renchérir sur ses premières forfanteries. Cela acheva de me convaincre qu'il n'était point sincère. Je ne répliquai pas ; mais Marc s'attarda à vouloir le persuader. Firmin méditait.

Pendant des jours, la cavalcade se déroula à travers les campagnes. On campait au crépuscule. Je dormais jusqu'au lendemain ; mes compagnons ignoraient le sommeil.

Enfin nous apparut une ville entourée d'une ceinture de murail-

les. Une armée en ordre de bataille attendait aux pieds des remparts. Un frémissement d'anxiété parcourut nos rangs et le silence régna. Ainsi, après un premier souffle de vent, se tait la forêt avant qu'éclate la foudre. C'était le solennel instant où allaient se révéler les destinées des jeunes hommes qui un matin avaient quitté leurs demeures et s'étaient rencontrés en armes, tous en quête de la même aventure. Nous nous rapprochions de l'ennemi.

Soudain, une voix cria : — En avant ! — une voix que je reconnus pour la mienne. Et j'enfonçai les éperons dans les flancs de mon cheval. Tous se ruèrent à ma suite. Marc galopait auprès de moi ; des larmes roulaient sur ses joues.

— Tu me regardes, dit-il ; ce n'est pas de lâcheté que je pleure. — Ensuite il me fit un signe et me montra qu'Agloval n'était plus avec nous. Me retournant, je vis un cavalier qui fuyait. Je vis aussi Firmin ; il s'était arrêté et pour la seconde fois souriait dans sa barbe. La colère m'envahit ; je fis volte-face et m'élançai sur lui ; mais il tira son épée et railleusement me dit : — Je n'ai pas le courage d'Agloval. Toi, poursuis ton chemin ; l'aspect de l'ennemi t'a fait intrépide. Va là-bas payer ta folie, mais ne fais pas obstacle à mes résolutions ; tu es libre de tes actes, moi des miens. Donc laisse-moi, que cette épée ne t'enseigne pas que nos amis sont souvent nos pires ennemis.

Je m'étais trop longtemps attardé, les autres cavaliers m'avaient devancé ; et le désir que j'avais de les rejoindre abattit ma fureur ; je repartis.

Marc était tout en avant des nôtres, ses mains ne brandissaient aucune arme ; il faisait des gestes pacifiques. Une flèche le frappa et il tomba. J'aurais voulu m'arrêter et lui rendre un pieux devoir ; mon élan rapide m'entraîna plus loin. Il n'était plus temps de revenir en arrière.

Je me suis jeté courageusement dans la mêlée. Couvert de coups, je suis resté couché parmi les morts amoncelés au pied des remparts.

Depuis, j'ai vécu à guérir mes blessures.

Firmin, ai-je appris, est entré dans la ville en vainqueur. »

Le vieillard avait achevé son récit. Et ses petits enfants, des hommes — des enfants pourtant — ne songeaient ni à Marc, ni à l'aïeul, ni à Firmin, ni à Agloval (quelles histoires ont jamais empêché d'advenir ce qui doit advenir ?) ; ils songeaient que le chêne aux larges branches sous lequel ils étaient réunis formait une ombre bien étroite.

Ed. Ducoté.

Poèmes

L'âme en peine

Je suis le matelot errant de grève en grève
Qui sur toutes les mers a beaucoup voyagé,
J'ai promené partout mon âme avec son rêve,
Mais sur mon rêve, hélas! partout il a neigé.

Aussi je suis bien las; une lente tristesse
En filtrant en moi-même a blanchi mes cheveux,
Je n'ai jamais connu l'amante qui caresse,
Qui redonne la vie à ceux qui sont très vieux.

Je semais un peu de mon âme par la route
En des pays lointains que je ne verrai plus,
Et je la déchirais mais je la gardais toute!

Et je suis revenu de mes courses lointaines
Seul et pleurant toujours le bonheur inconnu,
Car je n'ai pas trouvé l'âme sœur de la mienne...

Les Vierges à la fontaine

Au bord de la fontaine à l'ombre du vieux saule
Les douces vierges vont en cadençant leurs pas,
Des voiles découvrant la fraîcheur de leurs bras,
Dessinant les contours arrondis des épaules.

Les vierges puisent l'eau souples et gracieuses
Et remplissent leur cruche avec des gestes lents,
Gardant de l'harmonie en tous leurs mouvements
Depuis leur taille frêle à leurs lèvres rieuses.

Puis leurs jeux innocents prennent l'eau pour miroir,
Et leurs rires perlant dans le calme du soir
S'en vont troubler l'écho des collines lointaines...

Au retour, au lieu de leurs rires envolés,
Elles gardent l'émoi de leur cœur qu'a troublé
La beauté révélée au bord de la fontaine.

Hantise

C'est étonnant comme les pas de femme
Résonnent au cerveau des pauvres malheureux.
Paul VERLAINE.

Dans mon cerveau qu'étreint la torture d'un songe
J'entends marcher des pas de femmes sourdement,
Et c'est l'écho lointain d'un bonheur décevant
Ou bien c'est la chimère aux dents d'or qui me ronge.

Et parfois, certains jours, lorsque le ciel est bleu,
Ces pas de femmes sont presque discrets et tendres,
Rythmant un air très doux que je ne puis entendre,
Comme étouffant l'accord de leurs destins heureux.

Nuit et jour, c'est le bruit de leur marche ironique
Troublant ma solitude, irréelle musique
Qui vient de loin comme un lent et faible angelus...

Et parfois une voix domine, évocatrice,
Et me poursuit, confuse et triste tentatrice,
Du nostalgique appel des jours qui ne sont plus !

Georges BIDACHE.

William Butler Yeats

Je demande d'écrire ici ce nom — pour avertir la mémoire de quelques-uns, qui, l'entendant sonnant de gloire, plus tard, se souviendront de l'avoir entendu déjà et me sauront peut-être gré de ne pas l'avoir laissé inconnu.

Notre royale et si gracieuse indifférence pour tout ce qui n'est pas nôtre, c'est-à-dire : français, nous permet quelquefois un moment d'attention pour tout ce qui est du dehors, pour ce qui vient de loin ; et de temps à autre aussi — bravade plutôt que bravoure — quelque belle passion charpentée de paradoxes et de contradictions nous emporte vers l'étrange et l'étranger : Tolstoï, Ibsen, d'autres.

Mode, seulement, et si passagère — car, au fond, peu nous importe. Blasés un peu parce que très riches et qu'il est mieux à nous de prodiguer d'inépuisables richesses, d'éblouir par notre faste, d'enrichir avec une puérile vanité ceux qu'émerveille notre splendeur.

Aussi, parce que nous n'avons pas enrichi, ni même secouru en quelque minime besoin W. B. Yeats et qu'au contraire il y aurait peut-être pour nous à recevoir, je vais essayer de parler de son œuvre et de lui.

Irlandais d'Irlande, né près de Dublin en 1865, W. B. Yeats vécut jusqu'à quinze ans chez ses grands parents à Sligo, ville du Connaught, au bord de l'Océan, dans une contrée pittoresque, même presque sauvage, et restée profondément irlandaise. C'est pendant ces premières années, où les impressions recueillies ont une influence ineffaçable et puissante sur toute l'existence, que le jeune homme s'imprègna si complètement des caractères de la race et du pays celtiques. A quinze ans son père, peintre distingué, le fit revenir auprès de lui, à Dublin. C'est dans cette ville que W. B. Yeats fit ses études et très jeune se mêla aux milieux intellectuels qui rêvaient déjà d'un relèvement moral de l'Irlande, et il s'initia aux divers mouvements qui se formèrent dans le si louable et noble but d'aider autrement que par la politique à la délivrance d'un malheureux et intéressant pays. Depuis cinq ans, le poète habite Londres, mais il retourne très fréquemment à Sligo, pour s'y reposer et achever dans le calme quelque œuvre commencée.

L'Irlande est une source incomparable d'inspirations pour le poète. Son histoire primitive est absolument fabuleuse ; exempts de

tout mélange, les mythes celtiques se conservent jusqu'au IVe siècle si intimement assimilés à l'esprit populaire que quand saint Patrick vient apporter le christianisme aux insulaires, ceux-ci acceptent la religion nouvelle sans aucun préjudice pour l'ancienne ; et les histoires des martyrs et des saints se confondent avec les légendes mystérieuses des fées et des esprits « du royaume des ténèbres. »

Au VIe siècle les Danois envahissent l'Irlande, s'établissent en de nombreux endroits et la mythologie scandinave apporte un nouvel élément au premier fonds mythique du pays, déjà mélangé de légendes chrétiennes.

Malgré ces intrusions, l'Irlande est restée profondément celtique. Toutes les tentatives d'assimilation anglo-saxonne sont restées vaines. Même le dialecte que parle le peuple s'est conservé presque entièrement celtique ; les mots étrangers qui s'y sont introduits se sont complètement déformés et ont revêtu le caractère du dialecte autochtone.

La réforme religieuse anglicane ne pénétra pas en Irlande et depuis bientôt quatre siècles les Irlandais sont restés fidèlement attachés à la religion catholique ; actuellement encore les sept huitièmes de la population sont catholiques.

Ce conservatisme exagéré n'est pourtant point le fait de la race. La cause réelle en est dans l'éloignement systématique, où le peuple fut toujours tenu, de toute émancipation, de tout développement artistique ou intellectuel par un régime politique oppresseur, qui devait nécessairement entretenir la misère et l'ignorance pour obvier aux velléités d'affranchissement et aux tentatives de révolte. Mieux que nul autre, W. B. Yeats sait le désolant état et la triste condition de ses pitoyables compatriotes, et malgré sa passion d'art et son effort vers sa réalisation, il leur dispensa toujours toute sa sollicitude. Il est un des protagonistes de l'actuel mouvement de relèvement en Irlande et un des plus actifs membres de l'Irish Literary Society fondée par Sir Charles Gavan Duffy, qui s'agite puissamment et avec intelligence, sans hurler de creuses revendications, ni brandir frénétiquement des drapeaux criards et rapiécés. Ils sont nombreux ceux qui luttent pour faire obstacle à l'influence des rhéteurs que les nécessités politiques ont fait pulluler, et qui s'efforcent de persuader aux Irlandais ignorants qu'il leur faut — non pas des révoltes futiles et infructueuses, mais — une éducation, une littérature, un art, une existence intellectuelle ; se tourner vers ailleurs que les réclamations vaines et provocatrices ; accepter les vues et l'influence de l'élite intelligente et savante, comme la

voie véritable vers la délivrance « et non comme la politique déguisée d'un parti. »

Il est bon maintenant de s'arrêter ici et de détromper ceux qui pourraient supposer que W. B. Yeats n'est en somme qu'un poète de clocher, un barde patriote. Mais encore que lui-même s'affirme avec insistance, « un poète irlandais, considérant ses compatriotes comme son définitif et meilleur public et essayant d'exprimer tout ce qui peut les directement intéresser et les faire s'attacher à leur antique contrée, » jamais n'est absente de chez lui cette vaste sympathie pour le reste du monde qui lui fait exprimer d'une façon large et générale des sentiments et des idées occasionnés par des circonstances et des faits particuliers.

Il ose assigner un but à son art, un but pratique et des résultats immédiats. Dédaigneux de dilettantisme facile, des formules proclamatives creuses, des invectives méprisantes à ceux inaptes à comprendre par manque ou insuffisance d'éducation, il a su éviter toute inféodation et tout enrégimentement ; et lui-même a expliqué très simplement ses intentions. « A côté, dit-il, du désir qu'a tout artiste de se créer pour lui-même un petit monde avec les choses belles, agréables et significatives de cet univers gâté et grossier, j'ai eu le désir d'évoquer visionnairement quelque chose de la face même de l'Irlande pour ceux de mes compatriotes qui l'aiment. » Et avec une tranquille sincérité il s'est mis à l'œuvre, contant et imaginant. « Les choses qu'un homme a entendues et vues sont les fils avec lesquels il tisse sa vie ; qui veut et peut les tirer soigneusement du confus fuseau de la mémoire peut les tisser en vêtement de croyance, selon sa foi en le meilleur. « Moi aussi, ajoute-t-il, comme tant d'autres, je me tisse mon manteau, pour m'y tenir bien au chaud et certes serai-je content s'il ne me messied pas. »

Il serait, je crois, difficile de prendre pour égoïsme ce qui n'est qu'une claire affirmation d'indépendance.

« L'Art, nous dit encore le poète, a élevé sa demeure bien loin des champs désespérés où les hommes étendent sur des rameaux fourchus, leurs manteaux ainsi que des étendards de bataille, » et lui, sachant cela, marche à l'écart des clameurs et des massacres vers la tranquille retraite de l'Art.

***

Des œuvres pour témoigner en faveur de ces dires, W. B. Yeats en produisit de nombreuses et de probantes ; les voici : pour mémoire seulement citerai-je cinq volumes de récits, contes, légen-

des irlandaises recueillis sous le titre général de « *Compilations* » qui eurent un grand succès auprès du public anglais.

Ces anthologies soigneusement et judicieusement extraites des meilleurs folk-lorists, romanciers et poètes Irlandais, furent répandues à profusion par l'Irish Literary Society pour aider le mouvement littéraire en Irlande et contribuèrent pour la plus grande part au succès décisif et rapide des efforts des propagandistes.

En 1893, en collaboration avec M. Edwin Ellis, W. B. Yeats publia une édition interprétative en trois volumes des écrits mystiques de William Blake ainsi qu'une petite anthologie de ses poèmes. Ce considérable travail coûta plusieurs années d'efforts et de recherches aux deux interprétateurs. Avant eux, Blake était pour ainsi dire complètement ignoré ; à part ses gravures dont on s'étonnait sans les comprendre, l'entier système poétique, symbolique et critique de l'extraordinaire génie qu'était William Blake restait dédaigné ou incompris. Pourtant, M. Swinburne, M. Gilchrist, Dante et William Rossetti avaient essayé de pénétrer les arcanes des théories mystiques de Blake sans réussir autrement qu'à remettre en lumière son œuvre admirable, à faire connaître son nom et attirer sur lui l'attention des jeunes esprits épris de mysticisme, de beau et d'extraordinaire. C'est ce qui arriva, et le mémoire explicatif qui précède les écrits de Blake est une merveille de clarté, de clairvoyance, et sans prétendre suppléer aux œuvres mêmes de Blake, est leur nécessaire adjoint sans lequel il est impossible de saisir le sens quatre fois obscur du mythe des quatre Zoas.

Ceci m'amène à souhaiter qu'il soit publié, sinon une traduction entière de l'énorme travail de Yeats et Ellis, du moins quelques études compréhensives et suffisamment étendues (1) qui certainement viendraient à temps et seraient tout simplement une révélation pour le plus grand nombre.

Après ces œuvres d'érudition, de critique et d'interprétation qui révèlent la valeur de Yeats comme esprit souple et assimilateur, nous avons à parler de ses œuvres personnelles, romans, imaginatives reconstitutions des époques reculées et abolies, scènes observées de la vie moderne en Irlande, et, ce qui est le meilleur de W. B. Yeats, ses poèmes.

Un court roman dont Sligo lui fournit les personnages et le théâtre, est, sous le titre de « *John Sherman* », un tableau de la vie pro-

(1) M. Stuart Merrill, dont nous connaissons l'indiscutable compétence, nous a dit préparer en ce moment une étude complète sur William Blake qui paraîtra probablement l'automne prochain.

vinciale en ce coin reculé de l'Irlande. Un style souple et brillant, une habileté certaine et qu'on n'aperçoit pas, une émotion discrète et contenue, une finesse spirituelle et délicate que ne gêne jamais une observation pénétrante et sévère, telles sont les qualités de ce petit volume charmant, qui contient aussi une assez longue nouvelle : *Dhoya*. En somme on ne sait trop si Dhoya est une histoire, un conte ; c'est quelque chose, semble-t-il, de beaucoup plus ténu, léger, faible presque ; c'est une légende irlandaise, une fable du temps des géants, des fées et des puissances magiques, aussi incorporelle, inconsistante que pouvaient l'être les esprits ou les fées, qui laisse après soi un charme délicieux et ineffable.

Le Crépuscule celtique, le dernier volume de prose qu'ait publié W. B. Yeats, est une suite de récits que l'auteur suppose lui avoir été contés « par un certain Paddy Flynn, petit vieux aux yeux brillants, qui vivait dans une simple cabane au village de Ballisodare. » Dès les premières pages, on se sent attiré par le charme preneur, la douceur exquise de ces naïves et si belles croyances. Ce n'est pas une grossière et ignorante superstition, de terrifiantes histoires de revenants et de fantômes, mais seulement quelques faits plus frappants et moins ordinaires survenus entre hommes et esprits en leurs continuelles relations. Car en Irlande, il y a une sorte de timide affection entre les hommes et les esprits ; ceux-ci ne sont que bien rarement malfaisants, et le paysan irlandais sait bien qu'il ne faut pas lutter avec eux ; avec la vaste et vague extravagance qui demeure au plus intime du cœur celtique, il leur conserve le merveilleux et l'invraisemblable qui les lui rend chers. Il concilie sa foi catholique inébranlable, avec la croyance un peu clandestine aux puissances « du royaume des Ténèbres », et il a su garder des temps gaéliques l'ancienne simplicité et la grandeur de l'imagination. Pour justifier son intention, et expliquer pourquoi il raconte, à son tour, les histoires de Paddy Flynn, W. B. Yeats termine la présentation de son conteur en disant : « Qu'est la littérature sinon l'expression de modes, au moyen du symbole et de l'incident ? Et n'est-il pas des modes qui demandent pour leur expression le Ciel, l'Enfer, le Purgatoire et le monde des esprits et des fées, avec autant de raison que cette terre dilapidée ? N'y a-t-il pas des modes qui ne trouvent d'expression à moins qu'il n'y ait des hommes qui osent mêler le Ciel, l'Enfer, le Purgatoire et le Pays des Fées, ou même placer des têtes de bêtes sur des corps d'hommes, ou bien jeter des âmes humaines au cœur des rocs ? Continuons donc, nous les diseurs de contes, et quelque proie que le cœur réclame, saisissons-la, et n'ayons aucune crainte. Toutes choses existent, toutes

choses sont vraies, et la terre est seulement un peu de poussière sous nos pieds. »

*
* *

Ce qui est curieux et caractéristisque chez W. B. Yeats, c'est justement cette conception d'un art symbolique qui lui fait une place à part dans le mouvement si vivace et si profond qui agite les jeunes générations d'outre-Manche.

Si maintenant nous le considérons comme poète, nous serons obligés de convenir qu'il a maîtrisé l'idée et conquis la forme, étant parti de cette primordiale donnée : un art exprimant des « modes » par l'incident et le symbole. Et s'il dit des modes, c'est parce que tout est transitoire, sinon complètement illusoire, et le mode est comme une fixation, quelque peu plus temporaire, de l'accident immédiatement produit et immédiatement disparu ; — c'est le symbole qui, — rapport entre les faits accidentels, — les élève à la puissance de modes. En possession de cette formule claire et simple, il lui fallait choisir les incidents, saisir leurs rapports symboliques, et, seconde moitié de la tâche, trouver la forme, la créer. Toutes ces difficultés, W. B. Yeats les surmonta. Ses sujets, il les prit à la très nouvelle et très originale source du folk-lore irlandais. Très épris des mystiques qu'il connut tous, assoupli et merveilleusement éduqué par l'étude de William Blake, le symbole se présente à lui, sous sa forme la plus claire, la plus profonde, la plus étendue en signification. Et ses poèmes sont les splendides et somptueux vêtements avec lesquels il pare la nudité éclatante de l'Idée.

Et voici « *Les Errances d'Usheen* » qu'Usheen lui-même, le conteur épique du légendaire cycle des Fénians, raconte à saint Patrick sa rencontre, alors qu'il poursuivait un daim avec Conan, Sgeolan ; et Lomair, de Neave, la fée charmeuse qui l'aime, et qui l'enlève ; leurs chevauchées par dessus terres, rives et flots vers les trois îles du « Faery Land » et son séjour de cent ans dans chacune d'elles. Charmeur aussi comme une hantise dont on ne sait se défendre et qu'on subit, revient souvent persistant et immense de ténacité, l'espoir que conserve le vieux barde : « J'irai, là bas vers les Fénians, pour chanter les chants guerriers qui les éveilleront de jadis, ils se lèveront, formant des nuages de leur souffle — Innumérables, chantant, exultant ; la terre sous eux halétera — Et les démons seront cassés et brisés, et foulés aux pieds jusqu'à la mort. » Puis quand saint Patrick si bellement l'exhorte et lui rappelle la mort à jamais de ces âges :

« Ah ! moi, être secoué de toux, et cassé de vieil âge et de peine

— Sans joie ni rire, risée pour les enfants, seul avec le souvenir et le regret — Tout vidé d'heures pourpres comme le manteau d'un mendiant sous la pluie, — Comme une graine d'herbe broyée sous les cailloux, comme un loup impuissant qu'on tue dans un piège. — Il est douloureux de voir les heureux, quand personne de ceux qu'on aima jadis n'est là ; — Quand la vie aura laissé mon corps j'irai trouver Caolte et Conan et Bran, Sgeolan et Lomair et habiter le palais des Fenians qu'il soit en flammes ou qu'on y festoie. »

The Countess Cathleen est l'histoire admirable et simple d'une noble Irlandaise des vieux temps. Une famine s'alourdit sur le pays et la mort est affairée. Les pauvres gens, affolés de souffrance, vendent leurs âmes pour de l'or à de mauvais esprits qui parcourent la contrée déguisés en marchands. Ils achètent si bien qu'ils épuisent leur or, et qu'ils vont voler le trésor de la comtesse Cathline pour continuer leur trafic et l'empêcher de sauver les âmes de ses gens avec ses richesses qu'elle prodigue. Mais il reste une ressource : elle vendra son âme très précieuse pour Dieu et convoitée du diable en échange de tout l'or des démons et des âmes déjà achetées. Elle vend son âme et à ce prix sauve les âmes des pauvres gens de la mort éternelle et leurs corps des angoisses de la faim. Maintenant sa vie est inutile, épuisée : elle meurt. Et des anges descendent de Dieu pour prendre son âme au ciel, en récompense très juste de son suprême sacrifice. Cette courte et sèche analyse ne peut que donner une très mauvaise idée de ce très beau poème; mais avec un sujet aussi simple W. B. Yeats a fait un récit largement dramatique : il n'y a, à vrai dire, aucune complexité de faits et de motifs, nulle crise principale, nul inévitable dénouement. Le poète est resté conteur, ce qui lui laisse plus d'aise et de liberté. Cette absence de toute complexité augmente l'intérêt et la puissance du poème, on n'entend rien de la lutte morale de la comtesse Cathline ; simplement, son amour des pauvres gens, amour si fort qu'elle accepte de perdre son âme comme un acte douloureux et ingénu de libre renoncement. Les réflexions, la délibération, le choix des motifs, la détermination, insaisissables dans le poème, sont présents — pour citer la belle expression de M. Lionel Johnson — comme s'ils se passaient entre Dieu et ses anges. Et tout cela est plein de détails familiers, de touches délicates d'une parfaite réalité, sans que jamais le côté spirituel des choses disparaisse. — Les sombres et épais brouillards des bois et des marais, pestilents et empoisonnés, sont comme les fumées et les nuages du péché et du mal ; la pureté et la beauté de Cathline sont la spirituelle clarté de la foi et de la grâce; les bizarreries des paysannes, superstitions aussi

bien que la pure abstraction des significations spirituelles, sont habilement évitées. Tout est vivant de ce qui intervient dans le poème : les esprits, les « faeries », les éléments ; on sent la double nature de la vie, sans irréalité d'aucune sorte. Toutes prétentions sont rejetées qui ne feraient pas le poème vigoureux, riche et vivant ; c'est beaucoup plus qu'un épisode lyrique — ce n'est pas un drame au sens ordinaire et usé — c'est une forme très originale fortement sentie, et singulièrement puissante, c'est un émouvant appel de la nature, comme l'a définie M. Lionel Johnson.

Parlerai-je moins abondamment des autres légendes et poèmes, très variés et plus courts, de M. W. B. Yeats, puisque je me suis attardé si longuement sur ses deux grands poèmes. De ces autres courtes œuvres — en deux recueils — *The Rose* et *Crossways* — le charme immédiat est un rythme harmonieux qui rappelle Coleridge et Collins, dû à une discrète richesse de mots et d'expressions toujours en accord avec la pensée et l'image et qui fait l'incommunicable beauté de la vraie poésie.

En ces ballades, ces poèmes d'amour, aux mètres si variés, d'inspiration si diverse, apparaît un autre aspect du caractère du poète. Après les évocations ardentes et aimées des temps guerriers où habitaient Erin, Vérité et Amour, nous sont donnés une simplicité naturelle, des sentiments en rien artificiels, parfois enjoués et spirituels, quelquefois mélancoliques, tristes, pitoyables jusqu'à l'amour :

A pity beyond all telling
Is hid in the heart of love.

Même en les plus mystiques inspirations se trouve un accent de profonde sympathie pour les destins des choses et des êtres :

I find under the boughs of love aud hate,
In all poor foolish things that live a day,
Eternal beauty wandering on her way.

De tous ces poèmes se dégage une tendance très pure et noble, un idéalisme qui est trop rare et trop délicat pour être compris par ceux que satisfont la grosse abondance, la plate réalité d'un naturalisme photographe d'obscénités. W. B. Yeats avec d'autres nombreux des dernières générations — minor poets, comme on les appelle tant qu'ils ne sont pas de l'âge du Lauréat — oppose aux derniers efforts du précédent mouvement, son souci d'art, son culte de la Beauté, sans être arrêté par les préjugés, sans s'inquiéter des attaques et des calomnies, persuadé qu'on juge l'artiste d'après son œuvre et non pas l'œuvre d'après l'artiste.

Prochainement encore paraîtront de lui un recueil de récits dont quelques-uns parus déjà sont d'une originalité et d'une beauté extra-

ordinaires ; *The Secret Rose* sera le titre de ces divers « efforts vers l'Idéal » ; de nouveaux poèmes, prometteurs d'exquises et rares félicités — chant du vent dans les roseaux, mystérieux murmures des choses qui se souviennent, soupirs des êtres, leurs douleurs et leurs joies — le titre : *The Wind among the Reeds*. A la prochaine saison, sans doute, au théâtre une pièce en vers : *The Shadowy Waters*.

Et voici imparfaite, mais sincère et admirative, cette étude sur celui que même ses rivaux reconnaissent pour très grand. « Poète d'une prodigieuse beauté » — « ...à mon avis, il est de beaucoup le meilleur de nos jeunes poètes », m'écrivaient dernièrement M. Lionel Johnson et M. Arthur Symons. L'opinion de cet impeccable critique et l'hommage de ce très délicat artiste peuvent garantir mon opinion. Car qui ne serait séduit ?

Et comme ceci est un appel vers les mémoires, pour des temps plus lointains, que soit dispensée à W. B. Yeats, la satisfaction de son effort fidèle et loyal, et qu'il voie s'approcher avec les temps qui viennent, l'accomplissement de son rêve.

Ah ! faeries, dancing under the moon,
A Druid land, a Druid time.

Henry D. Davray.

Poitrinaires

Les orangers emplissent d'odeurs blanches
les chemins lumineux
où le soleil prometteur
de guérisons dore les palmiers touffus
où s'abritent et se chauffent
les poitrines déchirées
des mélancoliques phtisiques.

Le mistral dur et mordant
sans pitié
pour ces poitrines déchirées,
ces lambeaux de vie qui s'effrite,
chante lugubrement, lamentablement,
le *De Profundis*
de toute espérance.

Ils sont allés ces poitrinaires,
voyageurs jamais las,
cook's tour de la mort,
vers des Eldorados de déception,
traînant leur corps douloureux
aux bords des Rivieras perfides
et des Nils mystérieux.

Ils agonisent et pleurent
dans les décors de bonheur,
perdus en d'inquiétantes songeries
que nul ne connaîtra jamais.
Ils ont la haine de ceux qui vivent,
des robustes, et des forts, et des joyeux,
de tous ceux qui crèvent de santé !

Ils n'ont jamais connu la gloire de l'Automne
la jouissance des feuilles écrasées
dans les allées encore un peu ombreuses
où les chairs se caressent et se frôlent,
où les lèvres se jettent sur les lèvres
en un ardent amour épanoui
parmi les fleurs mortes.

Ils n'ont jamais connu l'adorable mélancolie
des crépuscules
au bras de la bien-aimée.

Ils n'ont jamais connu la gloire des nuits.
En leur sommeil peuplé de fièvres,
les veilleuses, phares de la Mort,
fantomatisent effroyablement
la gardienne des corps et des âmes
et seule la musique des chapelets
accompagne le rythme de leurs râles.

Ils ont connu les semonces trop douces
et trop maternelles
des voix calmes et froides;
les lèvres qui ne rendent pas
caresses pour caresses
et les larmes — qui tuent le désir —
sous l'effarement de la salive rouge.

Ils ont eu les longs soirs sans repos
où fermentent les pensées rebelles,
les tristes, tristes heures
aux amertumes désolées.
Et sous leurs draps, linceuls trop hâtifs,
ils ont senti les frissons
avant-coureurs de l'Eternité.

Sous de lentes insultes et de lancinants reproches
ils ont crucifié ceux qui les aimaient.
Ils ont maudit ceux qui les ont créés
sans souci des vies enfantées,
pour le plaisir du plaisir,
en d'amères et maladives caresses,
en de louches et ténébreuses jouissances.

Mais enfin, la fièvre, la lassitude
augmentent chaque jour leur décrépitude ;
leurs chairs pâles et tendres, s'en vont
sous les pointes de feu, les mouches, les vésicatoires,
sous les ignobles pansements.
Ils vivent sans vivre, courbés, perclus,
dans l'attente des jours qu'ils voient luire...

Et déjà la Mort leur paraît hospitalière,
ils attendent... brisés... las...

Rémy Salvator

LA PETITE PRINCESSE CHRISTIANE



La petite princesse Christiane ne connut jamais son père, ni sa mère. Son père avait nom, le prince Reymond et sa mère était la princesse Moriane. Leur château dressait sur le flanc d'une colline, ses quatre tourelles, hérissées de machines de guerre et peuplées d'hommes d'armes.

Moriane était une princesse belle et voluptueuse qui vivait entourée de pages blonds et de lévriers roux aux yeux de flammes et laissait couler le fil de ses jours parmi le luxe des étoffes d'Orient, dans la féerie d'un rêve de brocard et d'améthyste; pendant ses sommeils des parfums d'Arabie brûlaient autour d'elle, dans des cassolettes d'or qui reposaient sur des trépieds d'argent.

Reymond était un prince superstitieux et cruel qui poursuivait un perpétuel rêve sanglant parmi des magiciens et des astrologues. En deçà des fossés de leur château, tout au bas de la colline, il y avait des jardins merveilleux où fleurissaient des roses-thé, des roses-trémières et surtout des roses couleur de sang.

Au milieu des jardins, luisait un étang poli comme un miroir, que peuplaient deux cygnes noirs du battement de leurs grandes ailes taciturnes, puis les encerclant d'une colossale muraille de nuit, des bois si touffus s'étendaient si lointainement, que lorsque Moriane montait au haut des tours, soit par les nuits claires et palpitantes d'étoiles, soit par les jours cruellement lumineux, un monde de nuit semblait commencer là-bas, à la lisière du bois profond. Le prince Reymond rendait haute et basse justice aussi loin que pouvait s'étendre par delà, la formidable enceinte de la Forêt, la brutalité de ses hommes d'armes et sévir les flèches de ses archers.

Or un jour, il partit pour une expédition lointaine; il emmenait soixante mules chargées d'armes et de provisions, six cents archers,

vingt machines de guerre, quatre cents chevaux cuirassés de fer que montaient quatre cents cavaliers vêtus d'acier et armés de lances. Les astrologues avaient longuement interrogé les astres, il reviendrait vêtu de la pourpre royale, réservée à ceux qui doivent entrer dans la gloire éternelle.

Moriane attendit de longues années le retour du prince ; déjà les hommes d'armes ne veillaient plus au haut des tours que vêtissait le lierre et qui abritaient les hirondelles, la herse ne s'abaissait plus, les fossés étaient remplis d'eau ; Moriane languissait parmi ses pages et ses lévriers roux qui rêvaient de vieilles chasses. Quand le prince Reymond revint, il était seul, vêtu d'une robe de bure ainsi qu'un humble pèlerin, il portait le cilice, avait la tête rasée, ses pieds ensanglantés témoignaient d'un long et cruel voyage, à sa ceinture de corde grise pendait un crucifix de cuivre qui le devait défendre contre les entreprises du démon.

Le prince Reymond chassa d'abord ses anciens amis les magiciens et les astrologues, ordonna aux derniers hommes d'armes de suspendre à la muraille leurs épées et leurs armures, puis il voulut voir Moriane afin de lui apporter la paix de sa parole.

Moriane se fit très belle pour recevoir son époux, mais dès qu'elle le vit, elle devina son rêve blanc et pacifiant, alors elle fut tour à tour, mais en vain, méchante et voluptueuse, séductrice et cruelle. Cependant ayant prolongé son séjour plus qu'il ne devait selon son vœu et ayant oublié, un soir, le crucifix de cuivre qui l'avait préservé même des séductions d'Orient, le prince Reymond se laissa choir dans les bras chargés d'anneaux d'or de la belle Dame de ses voluptés anciennes, et il expira en cette nuit où palpita sa chair lacérée par le cilice et macérée par les jeûnes.

La petite princesse fut l'enfant de cette nuit et sa mère mourut tandis qu'elle naissait. C'est ainsi que Christiane ne connut jamais son père ni sa mère.

Elle grandit, élevée par une vieille femme qui pratiquait les maléfices et qui avait nom, Sogdia.

Quand elle fut d'un âge assez avancé pour prendre connaissance avec les choses, les pages blonds avaient quitté le château pour d'autres châtelaines, les hommes d'armes avaient pris service ailleurs et les lévriers roux erraient par les bois.

Christiane sut seulement que son père était un prince très puissant et sa mère une princesse très belle.

Elle apprenait à lire dans les grimoires, à cultiver les roses et à prendre au piège les oiseaux. Elle atteignit ainsi jusque vers sa treizième année, méditant déjà sur son mystère, quand un matin à

son éveil, elle ne retrouva plus la vieille Sogdia. Bien que celle-ci fût méchante et laide, Christiane courut longtemps par les jardins et par la Forêt appelant vainement Sogdia; l'idée la hantait déjà de d'autres êtres qui devaient vivre là-bas de l'autre côté des bois, mais ils s'étendaient si sombres qu'elle croyait dès leur seuil dépassé, pénétrer en un monde de nuit, ils étaient si profonds qu'elle n'entendait plus sa voix, alors elle pensa que Sogdia était entrée dans la nuit éternelle et elle pleura beaucoup, car maintenant elle serait toute seule, sans personne pour lui conter qu'autrefois il était une princesse très belle qui s'appelait Moriane et un prince très puissant qui s'appelait Reymond.

Solitaire, elle vécut avec ses roses et elle contempla ses cygnes. Elle errait par les grandes salles tendues de vieux velours, aux tapis chauds faits de peaux de bêtes, étouffeurs des pas, elle se couchait dans les lits sculptés où s'était engendrée sa race, elle s'étonnait devant les miroirs, elle riait devant les aïeux qui la regardaient étrangement dans leurs cadres d'ébène, mais dès le tomber du soir, elle fuyait parce qu'une malédiction semblait suinter des murs, et toute honteuse, elle allait vers ses roses qu'elle humait voluptueusement.

Elle aimait ses parterres ainsi que des amants fervents et elle croyait que les roses étaient de petites mortes, jadis comme elle maudites et qui revivaient en une éphémère beauté.

Christiane grandissait, telle une fleur sauvage, elle avait comme Moriane des cheveux très longs et blonds, de beaux yeux couleur de mer, des lèvres rouges comme ses roses sanglantes; elle se vêtissait de robes de brocard constellées de rubis, ayant appartenu à sa mère; quand par les soirs des triomphants étés, elle allait ainsi parmi ses roses, elle semblait quelque morte d'amour en un pays de faste et de pierreries que ressuscitait la magie des lunes claires et chaudes, ou bien vêtue de blanc, elle semblait attendre de mystiques noces.

Quand elle courait par les jardins ou par les bois, c'était quelquefois une grande caresse qui l'enveloppait toute, une étreinte mystérieuse, alors elle fuyait toute songeuse et elle amusait la solitude de ses soirs, en taquinant son ombre sur les tapisseries fleuries de lune.

*
* *

Un soir, comme ses regards erraient vers les portraits des ancêtres, elle pensa que la plus belle d'entre ces grandes Dames qui était Moriane devait être sa mère et le plus beau d'entre ces beaux seigneurs qui était le prince Reymond devait être son père, mais

quand elle regardait le portrait de Moriane, sa Beauté lui paraissait taciturne comme les soirs de sa jeunesse.

Un jour, elle vit au profond d'un miroir, l'image de sa mère qui la fixait étrangement, elle n'eut pas peur, n'ayant pas la notion du mystère dans le mystère même qu'était chaque minute de sa vie, mais devant les beaux yeux de la Dame et sa joliesse d'un temps évanoui, elle éprouva la même tristesse que dans les grandes salles somptueuses dès le tomber du soir et il lui parut que l'âme de la princesse Moriane devait hanter l'alentour des belles choses fanées.

Tandis qu'elle avançait en âge, Christiane devenait anxieuse de sa destinée et du mystère de ses origines ; des heures elle interrogeait les étoiles comme elle solitaires, ou bien elle lisait de vieux grimoires, curieuse qu'elle était de l'histoire de sa race ; elle s'éprit ainsi du page Sylvius qui aimait les fleurs et dont la voix magique exaltait tellement les aromes des roses qu'il mourut un soir sous la tiédeur de leurs haleines, puis de Richard qui tua tant et tant d'ennemis de sa famille et elle sut qu'en avant du cortège nuptial de Moriane, des pages allaient avec des cygnes entre leurs bras, des cygnes blancs comme des pommiers en fleurs; mais Sylvius endormi parmi les roses était lointain comme un souvenir de fleurs fanées, quant à Richard si épris de se tailler de hautes gloires à grands coups d'épée il passait, chère ombre sanglante, sans un regard vers la petite solitaire.

*
* *

Cependant Christiane devenait une petite fille pensive qui ne jouait plus avec son ombre sur les tapisseries fleuries de lune depuis qu'elle avait découvert de beaux manuscrits dont elle aimait les délicieuses figures nimbées d'or qui enluminaient les pages. C'était la vie de Notre-Seigneur Jésus qu'elle lisait avec amour ; depuis lors, des consolations venaient à elle, mystérieuses, à un tel point qu'il lui paraissait que des mains bénissantes et invisibles épandaient autour d'elle, une vie nouvelle sur les choses ; quand elle méditait sur Lui, c'était une ineffable joie qui descendait en elle comme une grande paix nimbée d'espérance.

Aussi Christiane ne portait plus de robes de brocard parce qu'Il était mort pauvre et conjurait la malédiction des salles sonores par la seule évocation de son nom.

Un soir comme elle allait fermer le livre à cause des ténèbres, elle vit devant elle, un pèlerin en robe de bure ; ses pieds ensanglantés témoignaient d'un long et cruel voyage ; elle reconnut celui qu'elle appelait son père parmi les portraits de famille. Il la

regarda avec des yeux heureux, puis disparut dans la profondeur des tentures, alors une lumière mystérieuse la baigna toute, tellement qu'elle ne connut pas les ténèbres de cette nuit. C'est ainsi que Christiane s'initia peu à peu aux mystères sacrés, mais comme elle était une petite exilée des Foules, elle devint fort triste quand elle sut que le Rédempteur offrait son sacrifice chaque jour sur les autels, pour le rachat des péchés humains.

Elle pria Notre-Seigneur Jésus et Notre-Dame la Vierge pour qu'elle connût le chemin qui mène vers les Foules agenouillées et comme jadis, les Rois Mages, peut-être ses ancêtres, elle interrogeait chaque soir le ciel, espérant la venue là-haut de quelque étoile qui la conduirait vers son adoration.

Elle en dédaignait ses roses, le jardin s'attristait, les vieux grimoires ne recevaient plus la confidence de ses prières, les salles somptueuses ne voyaient plus la petite princesse mirer sa beauté dans les miroirs puis fuir, frissonnante. Elle errait par les bois chaque soir, comme jadis quand était partie Sogdia, et chaque matin elle espérait que le crépuscule de ce jour la ramènerait sur le sentier sacré. Mais dès qu'elle s'attardait dans les ténèbres de la mystérieuse Forêt, tout au fond des massifs, des yeux de flammes la regardaient et elle revenait toute tremblante vers la paix de ses roses.

Un soir, elle vit une étoile poindre à l'orée du bois, alors elle crut venue l'étoile annonciatrice ; demain, elle entendrait de divines cloches et elle verrait l'agenouillement des Foules en prières.

Christiane revêtit de beaux habits de brocard ayant appartenu à sa mère, afin d'être belle ainsi qu'une reine, puis elle marcha des heures et des heures, si longtemps que, très lasse, elle s'endormit dans un beau rêve : elle approchait de l'étoile, l'étoile devenait éblouissante comme un soleil, l'étoile devenait de pourpre comme le Précieux Sang. Christiane ferma les yeux devant son éblouissement, alors dans la nuit de sa petite âme, elle vit une longue théorie de saintes et de saints vêtus de pourpre ainsi qu'elle et dont les yeux avaient l'éclat des étoiles solitaires ; les saintes portaient en leurs mains toutes ouvertes les manuscrits aux belles enluminures. Puis le même pèlerin vêtu de la même robe de bure qui l'avait regardée jadis avec des yeux heureux tandis qu'elle méditait et qui avait fait qu'une douce lumière l'avait baignée toute, vint qui la prit par la main ; Christiane s'éleva lentement vers le cortège des saintes pèlerinant vers l'étoile ; elle entendait le marmonnement des Foules en prières, des Foules noires qui imploraient, les bras tendus, et elle croyait aller parmi les reines qui furent pieuses...

Mais quand elle se réveilla, elle se trouva toute seule ; autour, les mêmes yeux de flammes la fixaient du profond des massifs, alors, toute tremblante, Christiane retourna vers le château ; les prunelles luisaient toujours ainsi que des étoiles mauvaises, les yeux la poursuivaient, les yeux s'approchaient, les lévriers de sa mère Moriane lui faisaient escorte, tant en sa beauté, elle ressemblait à sa mère, mais quand à la lisière du bois, ils virent la désolation du château et la tristesse des merveilleux jardins, ils comprirent qu'eux aussi avaient fait un beau rêve et ils retournèrent vers la nuit.

Christiane solitaire, pensa que pour toujours s'en était allé son espoir en une céleste vision qui éclairerait son nocturne chemin ; elle se crut l'unique maudite pour laquelle ne s'offrait pas le Rédempteur sur les divins autels et elle devint une pauvre passante de nuit que lacérait l'idée de sa malédiction éternelle.

*
* *

Christiane errait, taciturne, dans les vieux appartements de sa mère Moriane, elle semblait, dans l'atmosphère chaude de leurs vieilles voluptés, écouter les mauvais conseils de leur soir éternel, et ainsi peu à peu, elle commençait à communier avec l'esprit du mal qui suintait des vieilles choses fanées.

Elle souffrait du bruit lointain et chantant des sources, de la beauté impalpable des aromes flottants dans l'air nocturne et de toutes les musiques exhalées de chaque chose qui faisaient, quand son cœur au cœur de Jésus était uni, qu'elle croyait que leurs cœurs palpitaient au rythme de la nuit.

Un jour, comme elle avait capturé des oiseaux, elle prit joie à voir perler le sang de leurs petites blessures palpitantes.

Si elle glanait des roses dans les parterres de ses jardins, elle les dévêtait avec volupté de leur beauté, pétales par pétales.

Un soir, comme elle regardait dans un miroir son fin visage, elle avait, contemptrice jusque de sa beauté, brisé le miroir avec des cris farouches afin qu'il ne reflétât plus que la nuit qui descendait en elle-même.

Elle insultait aux étoiles et vers l'azur crispait ses poings fous. Ainsi peu à peu Christiane devenait la grande possédée par la laideur éternelle qui cueillait ses voluptés dans la profanation de toutes les Beautés, et bientôt dans le château de la princesse Moriane ne subsistèrent la féerie d'aucun vitrail et le mystère d'aucun miroir.

Chaque soir, tout de blanc vêtue, ainsi que pour des noces, elle

descendait le grand escalier qui menait vers les nuitées du parc, il y avait une tristesse sacrée en la lenteur de sa venue parmi les parterres, comme si elle allait vers l'accomplissement de quelque vœu ancestral, ou comme si, guidée par d'occultes puissances, elle cheminait vers quelque éden inconnu.

Christiane de ses longs doigts fins répandait le sang des roses et les fleurs effeuillées lui faisaient un tapis si odorant et si doux, qu'elle avait la suprême volupté de croire fouler son rêve mort; les cygnes de l'étang la regardaient, immobiles et mystérieux.

Un soir, tandis qu'elle glissait à travers les massifs bleus de lune ravageant les beautés que convoitaient ses frêles mains, Christiane vit au détour d'une allée, le vieux pèlerin, son père, se dresser parmi les dernières roses, puis la regarder avec des yeux très tristes; alors elle s'arrêta, toute interdite comme devant la vision d'un lointain souvenir. Maintenant qu'aucun miroir ne subsistait sans déchirures de nuit, Christiane hantait les bords de l'étang parce qu'il demeurait le seul miroir immuable pour refléter sa beauté et vainement elle avait jeté des pierres, puis des rochers sur celui qui vengeait ses frères du château; les cygnes allaient dédaigneux vers le calme des roseaux. Ils étaient les seuls beaux hôtes qui demeuraient au parc et par les soirs immobiles et sans souffle, ils glissaient sur le miroir éternel, grands oiseaux noirs qui saluaient la venue de la nuit de leurs grands cris farouches, si farouches, que depuis que s'était tu dans le parc dévasté le chant de tout oiseau, le cri des cygnes semblait le cri vengeur des beautés outragées.

Christiane songeait aux belles légendes dont elle ne serait jamais une petite reine, aux cygnes blancs que des pages portent en avant des cortèges nuptiaux, tandis que délirantes de joie, des cloches sonnent radieuses dans le ciel clair, et elle pensait que les cygnes noirs étaient les oiseaux de ses fiançailles avec la nuit, la nuit anéantissement de toute beauté, mort de toute clameur au profond de soi-même.

Ah ! pensait-elle, puisque jamais ne se dressera l'espoir lumineux de sa rédemption, que se resserre de plus en plus le bois nocturne et que la petite princesse Christiane meure tout doucement, comme le jour dans le déclin des crépuscules.

Lassée par le meurtre des fleurs, Christiane, chaque soir, de ses doigts pollués par le sang des roses appelait les cygnes vers l'étreinte de ses mains, avide de cette dernière volupté, accomplir de chaque main le meurtre d'un cygne.

Elle avait pour eux des mots très doux, mais les oiseaux froids et beaux ne se laissaient séduire par la douceur d'aucune séduc-

tion. Bien des hivers avaient durci les fontaines chantantes pour créer l'obsession de nouveaux miroirs et bien des étés avaient créé de nouvelles beautés pour l'accomplissement de futures profanations, sans que les cygnes aient daigné quitter leur fière impassibilité et Christiane était devenue la mauvaise fée qui se plaisait seulement dans la désolation des choses.

Or voici qu'un soir, elle revit le vieux pèlerin, son père, tandis qu'elle errait autour de l'étang, ses yeux maintenant étaient calmes et semblaient tournés vers quelque nouvelle aurore; il parla aux cygnes, puis disparut dans la profondeur de la nuit. Alors ils écoutèrent la voix de celle qui les implorait pour leur mort. Pour la dernière fois, ils saluèrent la venue du soir de leurs grands cris farouches, puis d'un même mouvement, lent et majestueux, les cygnes voguèrent vers la Dame, offrant leur long col gracieux pour l'assouvissement de sa suprême volupté, et de chacune de ses frêles mains, Christiane étreignit le col d'un cygne.

Un long sanglot glissa sur les cadavres des fleurs.

Christiane soutenait deux croix palpitantes; dans leur cri de désolation pleurait la douleur de toute une Passion, tellement, qu'elle crut entendre le long cri de douleur qui PARDONNA.

Une heure nouvelle chanta dans la douceur du soir.

Dans le ciel, parmi les étoiles, deux cygnes allaient, soutenant une croix lumineuse; une ineffable joie descendait en Christiane, comme une grande paix nimbée d'espérance.

***

Alors Christiane, délivrée du Démon de sa Folie, marcha, les yeux vers la Croix. Elle traversa les jardins, puis la lisière du bois nocturne; comme ses yeux regardaient vers le zénith, elle ne s'effraya de la lueur d'aucune prunelle au profond des massifs, elle se remémorait les beaux visages des saintes des missels et son doux rêve de la Forêt, mais au souvenir de son passé de désespérance et de profanation, elle étreignait de ses mains blanches et frêles les buissons d'épines, elle faisait ruisseler le sang de ses bras, elle frappait sa poitrine avec des pierres, alors une lueur radieuse éclairait les sentiers.

Christiane franchit l'enceinte de ses bois; son regard s'abaissa sur les plaines; les plaines s'étendaient longues infiniment, si monotones qu'elle regretta le luxe de ses jardins, mais ayant levé les yeux vers la croix lumineuse, elle la vit plus éblouissante que les saphirs de sa mère Moriane, alors les mains jointes, elle appela l'extase grandissante. Elle traversa des villages maudits, elle subit

l'hostilité des mauvaises Foules, des enfants lui crachaient au visage, des injures s'élevaient sous ses pas ; mais de même que s'épandait quelquefois de la croix une douce lumière pour vaincre le découragement de ses nuits, des flots de musique s'essoraient d'elle qui couvraient les ténébreuses voix et ainsi Christiane gardait vierge sa confiance en sa rédemption. Mais quand vint l'aurore du dixième jour, s'étant assise, très lasse, sur le bord d'une route blanche que longeaient d'indéfinis champs roux, elle vit venir à elle deux jeunes hommes vêtus de tuniques éclatantes, l'un portait en ses bras un cygne blanc, l'autre tenait en sa main droite un miroir de cristal serti en un cadre de pierres précieuses et offrait à Christiane la vision de son image ; leurs voix étaient douces comme le miel des abeilles de ses jardins, tellement que la jeune princesse qui n'avait jamais entendu que la voix de Sogdia se prit à goûter l'artifice de leurs paroles.

L'un d'eux avait reconnu à sa beauté la petite princesse attendue depuis bien des années au palais de féerie, là-bas, et Christiane ayant regardé du côté qu'indiquaient les jeunes hommes vit sur le flanc d'une colline un palais de marbre et d'or avec autour, à la place des champs monotones et roux, des jardins merveilleux aux fleurs de rêve d'où s'exhalaient des parfums subtils et tentateurs. Elle regarda le cygne blanc et pensa aux belles légendes où des pages portent des cygnes en avant des cortèges nuptiaux, mais ayant interrogé la croix, il lui parut qu'elle pâlissait et que le vol des cygnes se faisait plus lourd.

Cependant Christiane suivait les jeunes hommes ; tandis qu'elle marchait, c'était dans le vent comme une étreinte mystérieuse qui la prenait toute ; sous leurs pas s'élevaient des parfums de cinnamome et de myrrhe ; les beaux jeunes hommes avaient dans leur marche la majesté harmonieuse des grands cygnes morts ; des musiques semblaient s'exhaler des fleurs avec les aromes et il paraissait à Christiane qu'elle allait parmi des haleines de baisers.

Elle marchait ainsi d'enchantements en enchantements, mais déjà chaque enchantement passager lui laissait comme une amertume toute fugitive.

Le palais se dressait, éclairé par les feux du matin, avec ses escaliers de marbre rose, ses surgissements de colonnes, ses pilastres d'or, ses vitraux aux yeux de jaspe et de béryl qui lançaient des fulgurations.

Des essaims de jeunes hommes et de jeunes filles descendaient les escaliers de marbre rose ; un voile léger qui semblait tissé de la brume des matins flottait autour de leurs corps délicieux, comme

pour en atténuer encore la rudesse des cependant si fines lignes; les uns pinçaient de cithares, d'autres jouaient de violes langoureuses; il en était qui tenaient en leurs mains des miroirs pour jouir de l'orgueil de leur beauté parmi les autres beautés. Par les jardins, ils allaient en blanches théories, jeunes hommes et jeunes vierges qui se tenaient par la main et venaient en guirlandes de joie, offrir à Christiane la tentation de leur bonheur.

Cependant, tandis que Christiane se rappelait les belles saintes des missels, il lui paraissait qu'elles possédaient des yeux plus heureux et des attitudes plus modestes; comme elle songeait quand même dans un grand élan d'amour à offrir à N.-S. Jésus le présent de son bonheur, vers la Croix, elle leva des yeux pleins de reconnaissance, alors il lui parut que la Croix s'attristait, d'elle s'exhalaient de longues plaintes qui se mouraient en sanglots, mais sous l'haleine de sa prière voici qu'elle resplendissait de nouveau et une voix intérieure disait à Christiane de fuir le palais de sa Tentation pour marcher à la seule conquête de la Vie éternelle. Alors elle abaissa ses yeux vers la Terre, elle ne vit plus les blanches théories ni les merveilleux jardins, le palais s'évanouissait dans une brume d'or; elle continua sa route le long des champs redevenus monotones et roux, mais ayant regardé derrière elle, au détour d'un chemin, elle vit tout au haut de la colline surgir des brumes d'or, une maison en ruine avec, à côté, une petite vieille qui toussotait et riait méchamment.

Christiane pleura sa faiblesse devant les tentations; pour son expiation, elle s'éprit encore de la joie de souffrir; de ses pieds frêles, elle foulait les cailloux des chemins, elle marchait dans les champs hérissés de ronces; lorsque ses yeux se fermaient, tant sa douleur était vive, elle voyait dans le ciel de pourpre de son rêve intérieur les belles saintes des missels qui venaient vers elle avec des palmes, et un souffle frais passait sur son visage.

Cependant le bruit s'étant répandu parmi les bonnes Foules qu'une princesse pèlerinait, les yeux regardant le ciel, vers une adoration mystérieuse, elles venaient au-devant de Christiane aux croisements des sentiers; des femmes lui présentaient leurs enfants, des malades se dressaient devant elle; Christiane imposait ses mains sanglantes sur les têtes des enfants et des malades, et comme elle avait beaucoup souffert elle avait don de guérison; à des lépreux devant qui fuyaient les Foules, elle donna sa main à baiser et de leurs plaies hideuses s'exhalèrent de délicieux aromes.

C'est ainsi que la petite princesse marcha parmi les bonnes Foules jusqu'au matin où les cygnes s'arrêtèrent au-dessus d'un palais

que couronnait une Croix sœur de celle vers qui allaient ses regards implorant le ciel, alors Christiane étant timidement entrée vit tout au fond, sous la lumière drapée des vitraux, offrir l'hostie rédemptrice toute auréolée d'encens, et sa petite âme, délivrée du souci de sa malédiction, s'essora vers les cygnes dans l'hosanna des cloches, avec l'âme mystique de N.-S.- Jésus.

Georges LE CARDONNEL.

CHRONIQUES

I. *L'ÉVOLUTION DE LA PEINTURE ET DU PAYSAGE*

I. L'œuvre de BOULARD (1). — II. Le centenaire de COROT.

I

« Des peintres, de petits peintres, des artistes » (2), écrit un amoureux d'art sur quelques contemporains, Chintreuil, Paul Delamain, Cals : nous profiterons d'un loisir prochain pour esquisser à traits rapides la petite galerie d'un amateur imaginaire qui saurait grouper les petits-maîtres oubliés, depuis les pochades monticelliques de Frank Howland (3) jusqu'aux romanesques lithographies de Lemud (4). Intérêt pour l'histoire de l'art et séduction pour les yeux. Plusieurs de ces profils recueillis sont passés maîtres : Jongkind, Bonvin, Daumier, Tassaert. Et l'excellent Auguste Boulard *tiendrait* fort bien près des plus chaudes palettes.

La présente exposition le révèle au public. Mais ni son nom, ni son art n'avaient échappé à la petite légion sacrée, *pusillus grex,* qui se disperse apostoliquement dans le grand Paris pour fureter cartons, musées, galeries, vitrines. Ce n'est point seulement la dilettante curiosité qui les anime, mais un désir de justice : que d'inconnus peut-être, que d'oubliés sans doute, parmi la pléthore commerciale des toiles et des cadres ! En face des fortunes officielles et des parvenus de l'Art, l'âme devine la modestie robuste qui, d'un jour à l'autre, peut monter de l'obscurité au soleil de la gloire ; ces mots sont emphatiques, et je suis persuadé qu'ils effrayeraient le candide vieillard qui, volontairement, travaille depuis quarante ans dans l'ombre. Le silence des forts est la leçon des snobs. Depuis quelque temps, son nom se lit au Luxembourg, en bas de deux petits cadres où la pâte solide rehausse l'accent populaire : deux têtes, deux sourires dans l'or, *l'Enfant au bateau,* la *Petite fille aux cerises ;* des Greuze robustes, et l'intense caresse de la touche contraste avec les voisines pâleurs. Un enseignement s'ébauche.

« Mais, diront les habitués des vernissages du Champ-de-Mars, Boulard? ce nom nous est familier ; l'artiste expose tous les ans : notes sombres et menus cadres. » Très bien ! mesdames et messieurs, mais c'est le fils de notre peintre, Emile Boulard, un jeune encore, membre libre d'un petit

(1) Tableaux, aquarelles, pastels (galerie Georges Petit, du 20 juin au 20 juillet 1896).

(2) Jean Dolent, *Amoureux d'Art*; Paris, Lemerre, 1888.

(3) Exposition (galerie Moline, juin 1896), après Goya.

(4) Cf. l'exposition du Centenaire de la Lithographie, automne 1895,— et la collection complète de l'*Artiste.*

groupe indépendant qui semble ignorer la modernité versicolore et versatile : « la petite classe », dirait M. le comte Robert de Montesquiou-Fezensac, si le raffinement du langage se pouvait appliquer sans malice à des héritiers rustiques des vieux maîtres. Je les recommande aussitôt à ceux qui chérissent encore la vieille France ou la vieille Europe, avant l'américanisme. Loin des irisations aveuglantes ou des fumées whistlériennes, la diligence vient de passer sur leurs vieilles routes assombries, où De Marne, Georges Michel et Cabat pourraient s'entendre ; l'auberge est là, sous les feuilles noires, un peu sinistre ; le sang romantique du soleil éteint se fige à l'horizon mystérieux ; les ruines s'échancrent, frangées de rose, en l'azur puissant ; la saulaie blonde attend Corot ou Paul Huet ; les meules rutilent, l'ombre se précise, la forêt fraîchit pour *Obermann* : j'ai nommé Georges Griveau, le maître du chœur, son frère Lucien Griveau, Emile Boulard fils, René Prinet, Georges Lanoë, un nouveau venu de Bretagne, le Belge Ottevaere, l'Américain Georges Inness, etc., qui descendent du romantisme par l'intermédiaire des petits-maîtres de 1855, Hoguet, l'ami des moulins, Cals, le flâneur des banlieues et des plages, Ravier de Morestel, l'élève de Corot, et, avant tous, Hervier l'admirable, qui, par son dessin magistral, tel Jongkind par sa couleur magique, continue Isabey sans servitude (1). M. Boulard père a connu Hervier : il l'aima et l'admira, tandis que les jurys se transmettaient le mot pour le refuser.

Tout arrive, ou plutôt tout revient : et la blanche vieillesse juvénile d'un petit-maître ignoré survit à point pour rattacher hier à demain. Historiquement, son œuvre est un trait d'union qui captive. Par lui, par les coloristes, ses émules, se trouvent affirmés, maintenus, rajeunis, les droits du ragoût fauve contre les dilutions crayeuses ; ils sont utiles, comme, réciproquement, le furent les impressionnistes du café Guerbois, il y a quelque trente années, contre les derniers tenants du bitume, « auxiliaire de l'idéal ». De l'outrance renaît l'équilibre. La voilà donc ressuscitée cette vigueur de la palette que, vers la fin de notre analyse du *Paysage dans l'Art*, nous souhaitions parallèlement au renouveau du style : Poussin pour les âmes, Jongkind pour les yeux. Au critique qui félicitait Manet d'avoir fait la guerre à l'ombre, d'avoir débarbouillé la palette moderne et la peinture française des derniers roux de la cuisine bolonaise, — un peintre ripostait par l'exemple des Romantiques, libres avocats du mystère et de la nuit, s'écriant : « Réponds, Rembrandt, ô sorcier qui rayonnes dans les ténèbres ! » La remarque est juste : cette dispute du noir et du blanc paraît éternelle comme toutes les disputes, et l'excès d'une tendance même légitime appelle fatalement et bienheureusement la réaction contraire. C'est l'histoire.

(1) Cf. l'*Ermitage* de décembre 1895 (notes d'art) et notre article de la *Gazette des Beaux-Arts* (1er juillet 1896) : Petits-maîtres oubliés, I. ADOLPHE HERVIER.

Donc, le modeste Auguste Boulard est à la veille de passer chef d'école. En vérité, je vous le dis : la chlorose a fait son temps ; son évolution est achevée : elle va dater, comme sa rivale. Et, en regard des *effaçistes*, — ainsi, dans son beau livre (1), M. André Michel désigne les plagiaires aussi maladroits que nombreux de la fresque pâle aimée des philosophes, — en face de la naïveté décorative, j'aperçois le regain de l'alchimie savante. Que les impressionnistes veillent! Je crois plutôt qu'ils vont s'étonner, ricaner, crier au pastiche, à l'ancien régime : les révolutionnaires ne sont-ils pas les seuls à trouver singulières les révolutions qui les suivent (2)?... L'historien regarde et se divertit, les bras croisés.

Mais c'est moins de l'avenir que du passé qu'il s'agit : si l'influence de Boulard est manifeste, ses souvenirs ne sont pas moins évidents; ils transparaissent dans son œuvre comme son exemple se devine dans les tentatives d'un petit groupe : réminiscences conjuguées de la nature et des maîtres chez le dernier survivant du lyrisme agreste, qui mêle à ses doctes interprétations de la vie rurale l'évocation de ses préférences artistiques. Au bord de la mer farouche, près des chaumes silencieux, le long des sentiers vulgaires, l'artiste observe et se souvient; sa conviction persiste; et, à Cayeux comme à Champagne, ses marines glauques, ses meules bleuies d'un éclair de lune, ses cours de fermes brûlées d'un triste soleil, ses paroisses vieillottes, ses moulins et ses cabanes, ses champs et ses parcs prolongent le romantisme agreste qui dramatise le réel : sous le ciel français, vers le Nord, c'est le même côté des choses qui accaparait Jules Dupré dans ses sombres paysages, Jean-François Millet dans ses rudes figures ; mentionné à l'Exposition universelle de 1855 qui tint lieu de Salon, absent depuis, Boulard est un revenant des heures vues par les poètes. Si les vieillards de Ribot rappellent l'ombre espagnole, les gamins de Boulard sont neveux des coloristes italiens du XVII[e] siècle. Les vers de M. Fernand Mazade nous définissent l'âme habituelle d'un artiste, « aimant les étoiles et les visages d'un même amour » : Boulard, certes, voit en *peintre*, mais ce qui importe, c'est l'angle particulier sous lequel il s'empare des choses ; il n'intéresse pas seulement l'historien, mais l'amoureux d'art qui sait interroger l'ampleur des pâtes et la décision des coups de lumière. Si l'esthétique du coloriste ne se guinde pas aux philosophies supérieures, son métier rencontre la poésie; dans son loyal atelier du quai d'Anjou, sa vieillesse pioche toujours « pour faire des progrès », et l'œuvre est d'accord avec la vie. Pour son caractère, le *style* est bien « l'état innocent de l'esprit ». Jean Dolent doit l'approuver. Et ceux mêmes qui ne partagent pas ses tendances respectent la foi d'un sage.

(1) *Notes sur l'Art moderne (Peinture)*; Paris, Armand Colin, 1896.

(2) Cf. Anatole France, à propos de l'évolution de la poésie contemporaine (*Vie Littéraire* : le *Temps*, 1890-91).

II

Le 28 juillet 1896 devait fêter le centenaire de Corot (1) : qui s'en doute? — Rien, pas un hommage : l'exposition du Musée Galliera n'a pas réussi, la souscription semble close à peine ouverte, la maquette d'Henri Cros attend, la pelouse du Parc Monceau reste vide. Si j'avais la voix d'Orphée, comme dit je ne sais plus quel suppliant de tragédie grecque, j'en appellerais au bon vouloir d'une élite. Le Virgilien en blouse me ferait peut-être remarquer avec sa narquoise bonhomie qu'il est plus glorieux pour son nom de briller par l'absence en ce peuple anonyme de statues banales : mais l'échec, apothéose de l'artiste, est la condamnation des contemporains. On s'est accoutumé depuis trop longtemps à chercher à tout prix l'originalité dans la laideur, pour comprendre le voluptueux génie de ces hommes divins, puisant l'inspiration dans la sérénité. Qui retrouvera la place où ils « savaient s'asseoir » ? *C'est comme du Gluck!* s'écriait Corot en comparant d'instinct ses souvenirs de mélomane à la morbidesse lactée des matins; en lui, avec lui, autour de lui, revivait la divination poussinesque et virgilienne. Mais les *laudatores temporis acti* ne seront pas les seuls à courir en pèlerinage à Ville-d'Avray, près du médaillon blanc, sous les saules, pour prendre une interview discrète aux nymphes devinées, pour mêler la voix reconnaissante d'une conférence tacite aux frissons des feuilles : l'élève de J.-V. Bertin a réconcilié la lumière et le style ; arbitre enchanteur entre deux mondes, il innova dans la tradition ; clair poète, il comprit et il aima ; il fut original et pondéré : quelle plus grande merveille?

Raymond Bouyer.

Paris, juin-juillet 1896.

II. — *AUTOUR DES THÉATRES*

Bibliographie. — Jules Barbey d'Aurévilly, *Théâtre contemporain* (1881-1882) (Stock, éditeur).

Grâce aux soins pieux de Mlle Louise Read, un nouveau volume de critique de Barbey d'Aurévilly vient de paraître. C'est un vrai trésor en nos temps de critique hâtive. A peine deux ou trois hommes prennent aujourd'hui la peine d'exprimer des idées à propos des pièces nouvelles. Le meilleur, Jean Jullien, s'est tu. La plupart des autres, lendemainistes ou lundistes, se contentent de raconter les *histoires* et de caresser d'épithètes moites l'actrice nouvelle — pourvu qu'elle ait quelques rondeurs. Barbey

(1) Cf. *Notes sur Corot* (l'*Ermitage* de juin 1895).

d'Aurévilly n'écrivait pas par simple métier. C'était en grand artiste, et rien de ce qui touchait à l'art ne lui semblait négligeable. La dernière série de son *Théâtre contemporain* va du 7 juin 1881, du *Voyage d'agrément* de MM. Alex. Bisson et Sylvane (Gondinet, retapeur. Le retapage est une industrie de ce siècle, si fortement industriel que tout y devient une industrie, « MM. Gondinet et Alexandre Dumas ont la spécialité, comme on dit, de perruquiers dramatiques. Ils relèvent les boucles et refont les tire-bouchons manqués ») jusqu'au jeudi 19 avril 1883, jusqu'à l'article d'adieu à Mlle Rousseil. Un appendice comprend une suite d'articles de 1865, 68, 69, 70.

Je voudrais pouvoir citer tout au long l'article sur *Œdipe-Roi* (15 août 1881) presque d'actualité puisque nous sommes en août et qu'on joue *Œdipe* avec Mounet. « Mardi soir, au Théâtre-Français, nous avons eu la volupté d'un bain grec. On nous a donné une douche de Sophocle !... Cela nous a changés de sensations... avec le théâtre auquel nous sommes accoutumés, nous en avons peu de cette force-là. Shakespeare seul, Shakespeare, le Sophocle moderne, pourrait peut-être nous en donner de pareilles, si on le mettait à la scène dans sa *genuiness* respectée ; mais quel directeur oserait l'y risquer, dans ce temps sans initiative ?... »

Dédié aux irréprochables suiveurs de la mode, qui se cachent derrière leurs volets et n'osent pas s'aventurer au théâtre, partis officiellement qu'ils sont pour les eaux : « Savoureuse soirée ! La salle était elle-même un spectacle dans un spectacle. Elle réfutait la vieille sottise : « Il n'y a plus personne à Paris », dite par les fats qui partent aux imbéciles qui restent et qui le croient. La salle était pleine comme en ses meilleures soirées. Seulement on n'y voyait plus ces figures qui forment ce que l'on appelle le public des *premières*, ces espèces de cariatides, clichés vivants, de toute première représentation, et, croyez-moi ! on s'en passait très bien. Ceux qui étaient là étaient venus, non pour montrer et étaler les grâces de leurs vaniteuses personnes, mais pour le grave plaisir que devait leur donner cette œuvre... »

Son éloge de M. Mounet-Sully est tout à fait curieux. « Il sera peut-être le Talma de l'avenir... Je ne le connaissais pas avant mardi soir. J'avais entendu parler de lui comme d'un extravagant d'audace et d'enivrement, d'une beauté que les hommes, pires que les femmes, ne pardonnent jamais à un homme, même au théâtre et dans les rôles où le talent n'existe pas sans la beauté. Mounet-Sully est entré dans ma tête pour la première fois en Œdipe-Roi et ç'a été *une entrée triomphale* et de bon augure pour le talent futur qu'il va montrer... Mounet-Sully a été de taille avec ce palais, avec ces colonnes, avec ces marches qu'il descend et qu'il remonte dans des majestés si différentes, — la majesté de la royauté orgueilleuse et la majesté d'un malheur fatal, qui le hausse presque au rang des dieux qui

l'ont accablé !... » La sûreté du jugement est telle qu'à l'heure actuelle il n'y aurait pas une ligne à changer à ce paragraphe.

A lire particulièrement sa critique de l'*Aventurière*, les chapitres, un peu cruel sur *Monte-Cristo* et le père Dumas, si juste et si amusant sur *Serge Panine,* si plein de sens sur Molière et Musset. C'est un livre à garder. Tout le monde y peut trouver à glaner.

Le livre de Jean Jullien que j'analyse plus haut pourra prendre place à côté du volume de d'Aurévilly. Ce sont de ces ouvrages de bonne foi et de vaillance qui se font bien rares en critique dramatique. Tant de susceptibilités sont à ménager.

Jacques des Gachons.

Notes. — *Le Retour*, par M. Maurice Magre. J'ai bien reçu cette petite pièce lyrique que les Toulousains ont vu jouer en avril dernier, mais outre que l'action est un peu mince et très illogique, les vers m'ont paru négligés et bien au-dessous des jolis poèmes que nous connaissons de M. Maurice Magre, entre autres ce *Retour des poètes* (*Mercure* de juin) qui est comme la contradiction du *Retour*, pièce un peu pâteuse.

III. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.*

La Saison au bois de Boulogne, par Maurice Beaubourg (H. Simonis-Empis).

Une jolie couverture de Steinlen présente les personnages : la Môme-Taciturne, la Fille-en-Filoselle et ces messieurs le Gosse-Girond, le Petit-Napoléon et le Docteur. Restent à la cantonade Rosa-la-Créole et Gueule-d'Empeigne, deux non moins sympathiques héros. Et Beaubourg — esprit singulier, hardi, unique en ses genres, — imagine de faire parler cette crême des boulevards extérieurs avec toute la préciosité de quelque groupe d'amis du Faubourg... Cette saison dans les fourrés du Bois se termine tragiquement par un duel entre les deux héroïnes, car la Fille-en-Filoselle a chipé son petit homme à la Môme-Taciturne. Les deux héros, très calmes, le trahi et le traître, assistent à la mort horrible des deux forcenées amantes. « Alors je vis le Docteur, le mari de l'ex-Fille-en-Filoselle qui, triste et digne, s'avançait vers le Gosse-Girond et lui serrait longuement la main :

— Le sang lave tout ! dit-il avec une noblesse sans égale... Pardonnons-leur puisqu'elles se sont fait justice elles-mêmes et tâchons de retrouver de nouvelles épouses qui nous rendent encore heureux !

Et pardonnant à celles qui les quittaient, les deux amis s'en furent ensemble, du côté des bocages de Suresnes, chez un débitant. »

Les nouvelles qui grossissent le volume ne sont pas moins originales. On y retrouve l'auteur de l'*Image*, mais surtout l'auteur des *Nouvelles passionnées* et des *Contes pour les assassins.*

Tout de même, c'est un écrivain bien bizarre que ce Beaubourg. Le pouls de ses phrases bat comme s'il avait la fièvre. Les pensées y sont

diaboliques le plus souvent et cependant plane sur toute son œuvre comme un sourire d'indulgence et d'indifférence. C'est un malade qui connaît son mal. J. DES G.

FUMEURS D'OPIUM, par Jules Boissière (Ernest Flammarion).

Quand nous n'avons pu réussir à créer l'intérieure harmonie de notre instinct et de notre raison, nous aspirons à cette trêve du sommeil qui, pour un temps, délivre notre esprit des liens du corps et l'affranchit de toutes les lois de ce monde.

L'Oriental, sans courage devant la vie, prolonge indéfiniment cette trêve par la magie de l'opium. Et c'est la figure, l'habitude de ces ingénieux fumeurs que M. Jules Boissière, avec un heureux talent, nous dépeint dans son livre. Il y a là plusieurs récits qui nous ont tour à tour étonné et ému de terreur et de tendresse. Mais surtout les amours de Doc-Liêt et de la petite danseuse Thi-Teu nous ont charmé par leur fragile et gracieuse mélancolie, par leur style délicatement nuancé.

Le livre de M. Boissière est d'un fin lettré et nous devions à nos amis de leur en conseiller la très agréable lecture. R.

UBU ROI, drame en cinq actes, par Alfred Jarry (Mercvre de France).

L'an dernier, M. Jarry publia *César Antechrist*, drame en trois actes. La première et la troisième partie semblaient une gageure pour stupéfier les entendements les moins prévenus, mais elles encadraient un acte d'un comique démesuré et profond, *Ubu Roi*. Or voici qu'*Ubu Roi* qui d'abord, paraît-il, avait été une pièce isolée, nous est restitué en son intégrité et que l'acte égaré dans les incohérences de *César Antechrist* redevient un drame complet. Comment le bourgeois Ubu, vaniteux, ladre, cruel, fanfaron, poltron, imbécile et fort en gueule, s'empare du trône de Pologne, comment il administre ses Etats, comment il est trahi par sa femme, poursuivi par les Russes, vaincu, et comment enfin il revient en France, je ne saurais le raconter. Il faut lire cette magistrale bouffonnerie shakespearienne et rabelaisienne, et se laisser secouer par le rire qui vous saisit dès la première ligne et ne vous quitte plus. Le couple Ubu mérite de devenir légendaire et je souhaite que M. Jarry, renonçant désormais à des excentricités indignes de son talent, crée pour notre joie une moderne Sottie. Ed. D.

NOTES SUR L'ART MODERNE (peinture), par André Michel (Armand Colin).

Je ne sais pas de métier plus avili par la presse que celui de critique d'art. Pour le besoin de chaque feuille, un littérateur qui peut-être a du talent dans son métier, se met à disserter sur des choses qu'il ignore totalement ; il apprend à la hâte quelques lieux communs consacrés, quelques mots techniques, et dès lors juge et tranche, parfois avec une bonne foi ignorante, le plus souvent avec un snobisme prétentieux. Aussi pouvons-nous compter les vrais critiques d'art ; parmi ceux-ci M. Michel doit être placé des premiers. Ses notes sur Corot, Rousseau, Millet,

Delacroix, Meissonnier, Raffet, Puvis de Chavannes et sur de récentes expositions doivent retenir notre attention. Le critique juge intelligemment et sainement, sans parti-pris injuste comme sans emballement irraisonné ; il est accessible aux manifestations nouvelles et comprend la part de beauté que des œuvres d'idéal différent contiennent chacune. Il possède la science difficile de décrire un tableau avec exactitude et sobriété, et nous fait profiter de son érudition solide sans nous en écraser.

Ed. D.

Elisçuah, par Albert Lantoine (Bibliothèque artistique et littéraire).

Un conte écrit à l'école de Flaubert et de Gautier. Avec la magie de phrases dont chacune fut pieusement ciselée, M. Lantoine nous évoque la Jérusalem de David. La poétique inspiration du *Cantique des Cantiques* circule comme une brise parfumée au travers du décor somptueux. Et la lecture d'Elisçuah est un régal pour les fervents du style. Ed. D.

Les Oiseaux dans la cage, par André Ruijters (Bruxelles, Lacomblez).

« Georges était toujours celui qui ne voulait pas et Margy restait celle qui voulait ». Sur ce thème, se déroule le petit roman de M. Ruijters, qui s'achève par la victoire des sains appétits de la jeune fille sur le platonisme maladroit de son amant. Car n'est-ce point être maladroit que, cherchant un tel amour, Georges vienne s'enfermer en un dangereux tête-à-tête, et sollicite à tout moment des baisers, même chastes ?

Mais ce tête-à-tête à la campagne nous vaut de charmantes descriptions. M. Ruijters est un fervent de la nature, ce dont je le loue volontiers. Cependant — et ce reproche ne s'adresse pas à ce seul auteur — pourquoi cette continuelle et fébrile exaltation devant les choses ? Revenir à un sentiment exact et lyrique de la nature est excellent, mais il ne faudrait pas s'extasier devant elle comme si on la découvrait seulement aujourd'hui. A s'exclamer ainsi on semble fouetter son admiration.

Je fus, à propos d'un volume d'un compatriote de M. Ruijters à qui je reprochais ses néologismes, accusé d'un chauvinisme littéraire dont je ne me soucie point. Et me voici fort gêné pour lui reprocher certains vocables. J'aurais aimé les voir disparaître des pages qui m'ont plu ; mais ces pages étant nombreuses et rares les mots incriminés, je ne saurais sans mauvaise grâce insister. Ed. D.

Médecine antijuive et française, par Jules Séverin (Savine).

Si, seule parmi les sciences, la médecine ne fait aucun progrès (j'emprunte ce postulat précieux à la prière d'insérer) la faute en est, paraît-il, à l'intrusion des juifs allemands dans nos facultés. Mais M. Séverin nous apporte la panacée. C'est d'un bon catholique.

« Ce livre, écrit dans le but d'être utile à l'humanité, s'élève aux plus grandes hauteurs de la spiritualité, dans les endroits où l'auteur explique l'harmonie de la nature, son éternelle jeunesse et la toute puissante

sagesse qui préside à ses évolutions. Ce n'est pas seulement un livre de science ; c'est un bienfait rendu à ses semblables. »

Merci. Ed. D.

Du sens international chez les provincialistes (Maintenance du Languedoc), par Maffre de Baugé, 1896.

Discours brillant, plein d'éloquence et de chaleur, en faveur de la décentralisation et de la fédération des peuples latins. Les derniers événements semblent montrer que l'Espagne est favorable à cette seconde idée. Mais l'Italie ? B. E.

La Maitresse, par Jules Renard (Ollendorff, 1896).

On éprouve en face d'une nouvelle œuvre de Jules Renard le même sentiment qu'il éprouve, lui, en face de la lune. Comment trouver des tours nouveaux et des euphrasies originales pour la louer ? Contentons-nous donc de la signaler ; le lecteur, oyant son existence, se hâtera vers le libraire, et tout sera pour le mieux dans la plus félixfauraine des républiques. B. E.

Les Cœurs nouveaux, par Paul Adam (Ollendorff 1896).

Je ne sais pas trop si je ne préfère pas ce livre à la *Force du mal*. Cette affreuse épidémie de choléra me poursuit encore et c'est la puissance même du romancier qui m'oblige à le maudire. Les *Cœurs nouveaux* contiennent aussi des scènes de violence, mais ennoblies par la beauté d'âme des héros, M. de Cavanon, un pasteur d'ouvriers, épris de leur bonheur jusqu'à sa propre ruine, et Valentine Cassénat dont l'ironie s'attendrit enfin à la magnanimité du jeune maître. A vrai dire, il y aurait bien des réserves à faire sur l'idéal phalanstérique de M. de Cavanon ; le devoir du chef d'industrie n'est pas d'assurer aux siens le bonheur matériel mais d'exalter leur énergie, leur synergie, qu'on me passe mon mot, mais ce qui n'est qu'à louer, c'est le récit lui-même, la vigueur des descriptions, la beauté des âmes, et ce je ne sais quoi de séducteur et de troublé qui forme la caractéristique du talent de M. Paul Adam.

S. A.

Les Heures de Mystère, par Maurice Leblanc (Ollendorff)

M. Maurice Leblanc vient de faire paraître son volume annuel de contes. On y trouve, sous la froide ironie de ce parfait écrivain, une pitié et une bonté infinies pour les êtres, et cette note donne la saveur la plus étrange à des contes d'un réalisme après lequel il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. L. F.

Napoléon apocryphe, par Louis Geoffroy (Librairie illustrée).

La vogue napoléonienne s'atteste par de singulières réimpressions. Vers l'an 1836, un juge au tribunal de la Seine, Louis Geoffroy, eut un rêve. Il imagina que la campagne de 1812 avait réussi. Vainqueur à Moscou, vainqueur à Novogorod, Napoléon soumet la Russie. Il dompte

l'Espagne. Il réprime une révolte de Murat, devenu roi de Suède. L'Angleterre fut soumise à la bataille de Colchester, décret de Londres. Pie VII mourut, le cardinal Pesch devint pape, Mme de Stael, réconciliée, siégea à l'Académie française. L'Empereur soumit Alger, Jérusalem, Pékin. Et la Monarchie universelle fut fondée. Napoléon mourut, plein de joies et d'œuvres, le 21 février 1832.

Une telle œuvre réjouira Saint-Antoine et M. Renouvier. C'est une *uchronie*. Mais l'uchronie ne vaut que parce qu'elle renferme d'idéal. M. Renouvier suppose que, vers l'an 800, Charlemagne est devenu luthérien. Partant de cette hypothèse, il imagine le développement protestant de l'Europe. Cela est chimérique mais intéressant. M. Geoffroy imagine que Napoléon a gagné une bataille : après quoi, il en gagna une seconde, et de batailles en batailles, il conquit le monde.

Qu'est-ce que cela nous fait ? B.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE L'ASIE : TURCS ET MONGOLS, par Léon Cahun (Colin, 1896).

Tout le monde connaît de nom Gengis-Khan et Tamerlan, mais rares sont ceux qui de ces grands conquérants ont une idée bien nette et savent, même dans ses grandes lignes, l'histoire de Touran. A ceux-là, et même aux autres, le livre de M. Cahun sera précieux ; il est très savant, très intéressant et écrit avec amour et couleur. Dieu soit loué, nos historiens reviennent enfin à l'histoire œuvre d'art et de style autant que de vérité et de science !

Le jugement d'ensemble de M. Cahun sur la race turque dans l'histoire me semble exact. Elle aurait pu servir de trait d'union entre l'Extrême-Orient et l'Europe et elle a failli le faire sous Gengis-Khan. L'islamisme a fait son malheur ; en embrassant cette religion et en l'observant militairement comme une consigne, le Turc s'est trouvé devenir l'ennemi irréconciliable du Chinois et du Frank, ses anciens amis, et par contre l'allié de l'Arabe qui ne pouvait lui être d'aucun secours et du Persan qui le haïssait tellement que, du coup, il passa à l'hérésie et se fit schiite. Le Turc en aurait été ahuri, s'il avait eu l'esprit assez vif pour s'ahurir. La décadence que l'islam traîne toujours à sa suite ne manqua pas. Que l'on compare Tamerlan, l'empereur musulman, étroit et bigot sous son vernis chevaleresque, à l'empereur païen Gengis-Khan faisant vivre en bonne intelligence autour de lui boudhistes, musulmans et nestoriens, voire parsis, juifs, ritualistes et catholiques grecs ou romains ! Et Tamerlan a pourtant ce je ne sais quoi de séduisant que l'islam donne à ses premiers fidèles ; quelques générations après, c'est déjà la décrépitude des petits khanats de Khiva et de Bokhara.

Je ne sais si ce n'est pas au nestorianisme qu'il faut faire honneur de cette largeur d'esprit et de ce génie conquérant des anciens Mongols. Du moins on voit ce qu'il est advenu de ces peuples quand il a disparu et que le boudhisme et l'islam sont restés seuls maîtres. M. Cahun, qui est israélite et par conséquent asiate, est à la fois sympathique à la race touranienne et hostile au christianisme, surtout au catholicisme médiéval

dont il sigille à plusieurs reprises la maladresse et l'inintelligence. L'histoire des communautés chrétiennes de l'Asie centrale serait toutefois à reprendre; on aimerait surtout à connaître le rôle de l'église nestorienne, doctrine de prosélytisme, à la différence du christianisme arménien, tendant un peu vers l'Islam puisqu'elle fait de Jésus un Dieu pur et non un Homme-Dieu, et qui, après une période d'extension inouïe, jusqu'au Malabar et dans le Chan-si, s'éteint partout sans qu'on puisse trop savoir pourquoi (on sait que les derniers nestoriens sont les chrétiens de Chaldée, les coptes d'Egypte, et les abyssins du négus Ménélick). Il semble bien que cette église aurait pu jouer en Asie dès le Moyen-âge, le rôle que joue actuellement l'église orthodoxe russe et qui permet d'espérer dans un avenir encore lointain le ralliement à la civilisation occidentale de la race touranienne et peut-être de la race jaune. Peut-être lui manqua-t-il de s'appuyer sur quelques peuplades converties en masse et devenues nationalement chrétiennes ; le nestorianisme n'eut jamais que des foyers sporadiques. Que serait-il arrivé si les successeurs de Gengis-Khan avaient été chrétiens et non boudhistes, si Timour avait été le champion du nestorianisme au lieu du mahométisme ?

Un livre sur l'Asie septentrionale avant 1405 ne peut que vous apprendre bien des choses quand on n'est pas spécialiste. J'avoue qu'avant de lire M. Cahun j'aurais cru,d'après le type, que les Mongols et surtout les Mandchoux étaient apparentés de plus près aux Chinois qu'aux Turcs ; je me demande même toujours si la langue est un indice ethnique suffisant. M. Cahun cite justement des juifs karaïmènes qui parlent un dialecte touranien et pourtant sont juifs. Mais je n'ose, en mon ignorance, exprimer des doutes et préfère remercier l'auteur du plaisir que j'ai pris à lire son livre ; son style coloré et pittoresque (parfois trop voulu) y est pour quelque chose et aussi la grandeur des événements qu'il raconte. Je me rappelais (survivance bizarre de certains souvenirs) le nom du grand général chinois du ve siècle Pan-tchao, mais j'ignorais absolument les lieutenants de Gengis-Khan, Djébé et Souboutaï et son adversaire Djelal-Ed-Dine, Voilà des noms à retenir, ami lecteur. Souboutaï a conquis le monde depuis la mer du Japon jusqu'à l'Adriatique : Alexandre et Napoléon ont fait moins. Notamment sa chevauchée, avec 25.000 cavaliers, de Samarkande au Don est, comme dit M. Cahun, « la plus extraordinaire folie qu'on ait jamais faite à la guerre, une extravagance savante, un roman mathématiquement calculé, une absurdité raisonnable. »

S. A.

LIVRES REÇUS :

POÉSIE : *Yves Berthou* : Les fontaines miraculeuses (Lemerre). *Charles Ténib* : Les amours errantes (Bibliothèque artistique et littéraire). *Georges Rency* : Vie (Bruxelles, Lacomblez). *André Lebey* : Automnales (édition du Centavre). *Louis Fortoul* : De la rue à la lune (Librairie de la Critique). *Paul Mariéton* : Le livre de Mélancolie (Lemerre). *Hector Bonnenfant* : Larmes et sourires, avec une préface de Jean Richepin (Rochefort-sur-Mer, Tournay-Courtin).

ROMAN : *Hugues Rebell* : Le magasin d'auréoles (Mercvre de France). *André Ruijters :* Les oiseaux dans la cage (Bruxelles, Lacomblez). *Lucien Descaves* : En villégiature (Ollendorf). *Albert Lantoine* : Elisçuah (Bibliothèque artistique et littéraire). *Marc de Chaudplaix* : Pour un mari (Ollendorf).

DIVERS : Les pensées d'un Yoghi (Vanier). *Téodor de Wyzewa* : Ecrivains étrangers (Perrin). *Jules Séverin* : Médecine antijuive et française (Savine).

THÉATRE : Le grand Galéoto, traduction et adaptation de *Mme de Rute* (Dentu). *Alfred Jarry* : Ubu Roi (Mercvre de France). *Louis-Pilate de Brinn'Gaubast* et *Edmond Barthélemy* : Les Maîtres-Chanteurs de Nürnberg, de Richard Wagner. Avant-propos. Traduction littéraire complète, annotation philologique par L.-P. de Brinn'Gaubast. Etude critique, commentaire musicographique par Edmond Barthélemy. Edition enrichie de la musique des thèmes (Dentu). *Théâtre du Peuple,* Le Diable marchand de goutte, par *Maurice Pottecher* (Ollendorff).

IV. *LE MOIS.*

L'an prochain, l'Université disparaîtra et les Universités paraîtront. A dire vrai, je crois que la réforme sera de mot plus que de chose, mais un mot, c'est déjà beaucoup, et en tout cas, la chose ne peut venir qu'après. Ce qu'il y a de louable justement dans cette réapparition des Universités, c'est qu'elle a lieu petit à petit, et non par un coup de baguette ministérielle ; les progrès lents sont les plus solides. Le jour où les richards au lieu de fonder sottement des prix et d'en surcharger l'Académie française qui plie déjà sous le faix, créeront des chaires ou des laboratoires dans les Universités, celles-ci commenceront à vivre vraiment d'une vie indépendante et féconde. La gent politicienne qui jusqu'ici, par la bouche de Jacobins étroits et haineux tels que Challemel-Lacour, s'opposait si âprement à cette renaissance, comprend le danger et nous voyons les Conseils municipaux de certaines grandes villes essayer de mettre la main sur leurs Universités au moyen de fondations semblables. Mais si l'exemple de M. de Chambrun doit être suivi par un grand nombre de personnes, la chaire Aulard ne pèsera pas un fétu dans la balance. Il vient de mourir à Montpellier un obscur célibataire oubliant sur terre 25 millions environ ; si, au lieu d'enrichir tel ou tel lointain collatéral, il avait légué sa fortune à l'Université de Montpellier, celle-ci pourrait se libérer tout doucement des conseillers, députés et sénateurs, et faire la nique à Iéna ou à l'un des deux Cambridges.

* * *

Cette histoire des remparts d'Avignon est aussi riche en morale qu'une fable de Babrios ou de Planude. D'abord, et la remarque n'est pas déplaisante, il y a encore dans notre bon public de France une certaine préoccupation des choses d'art et un certain respect des antiquités pittoresques. Mais, et ceci est moins bonne note, son zèle s'égare trop facilement. Avant

de s'enflammer pour des murs qui n'ont rien de mitoyen, il aurait été bon de savoir si la porte Limbert ne se trouvait pas dans le secteur des remparts récemment reconstruits et que notre ami Charles Saunier traitait si justement dans un numéro de l'an dernier, de camelotte archéologique. Ce qui est le cas et ce que M. Pourserin de Boiquery pourrait invoquer comme circonstance atténuante.

***

En outre ceux qui, en bons français centralisateurs, font tout de suite appel aux bureaux de la rue de Valois contre ceux de la place Pétrarque (au fait est-ce encore la place Pétrarque ? c'est peut-être bien la place de la République) devraient bien se rappeler que jusqu'ici l'exemple d'Avignon n'est pas trop en faveur du zèle archéologique officiel. C'est à l'Etat et non à M. Pourquerin de Boissery qu'on doit la transformation honteuse du Palais des Papes en caserne, les vastes nefs coupées en deux par des planchers à mi-hauteur des colonnettes, les fresques de Simone Memmi livrées aux baïonnettes intelligentes pour un « bedit gommerce » aujourd'hui, hélas, impossible, etc., etc. Tant que durera ce scandale, l'Etat sera mal venu à rappeler les habitants d'Avignon au respect de leurs remparts, alors surtout que ces antiquités sont aussi contemporaines.

***

Enfin, il est bon de se souvenir que ce bon M. Poursery de Boiquerin, tout fantoche politicien qu'il soit, eut l'an dernier une assez bonne idée quand il proposa justement de transformer le Palais des Papes en musée de la catholicité. Que cette proposition fût une simple *galejade,* il n'est guère permis d'en douter, puisqu'il s'agissait de faire donner par l'Etat qui ne donne jamais, et de faire accepter par le Saint-Siège qui n'aurait pas accepté, mais il y a des jalons qu'il est toujours bon de poser, car on ne sait jamais si un bâton sec ne poussera pas des rameaux. Et la pinacothéquification du Palais des Papes est une de ces choses que nos neveux verront peut-être.

***

La Fête Nationale n'est pas en progrès, à Paris du moins. Peu de pétards, peu d'illuminations, peu de bousculades. La chose n'est pas pour déplaire aux simples promeneurs. Toute la partie officielle des réjouissances est de celles qui devraient être radicalement supprimées. En revanche, si la fête devait seulement consister à arrêter pendant quelques heures la circulation des omnibus et à permettre aux bonnes gens de se trémousser au son de quelques crincrins dans des carrefours sablés et illuminés, on pourrait ne pas se contenter d'un quatorze juillet, mais avoir une fête par mois, en été du moins. Chaque quartier pourrait même organiser son petit feu d'artifice, ou ses attractions spéciales, et peut-être, hypothèse louable, une esthétique émulation s'en suivrait.

***

Bien entendu la plus officielle des officialités, la revue de Lonchamps,

disparaîtrait. Comment se fait-il que depuis vingt-cinq ans, aucun gouverneur militaire de Paris n'ait refusé d'en donner les ordres ? Et si ce refus ne peut être opposé, comment aucun ministre de la guerre n'a-t-il pas préféré démissionner plutôt que de se prêter à cette parade inutile et dangereuse ? La satisfaction de la badauderie publique ne vaut pas la mort d'un seul homme, fût-il tambour-major, comme un de ceux qui furent insolés ce dernier quatorze juillet. Si l'on veut une revue à tout prix, qu'on la fasse à minuit, aux flambeaux, les picks-pockets au moins y gagneront quelque chose !

***

L'émission des Bons de l'Exposition a assez piteusement réussi. Grâces en soient rendues à tous les Immortels protecteurs du Beau et de la Nature, car il est possible que si l'Etat n'a que 15 ou 20 millions au lieu de 60 ou 80, il doive, ô bonheur, se contenter de bâtir en plâtre et bois les palais dont il menace d'encombrer les Champs-Elysées au lieu de les faire en pierre indestructible, et ces constructions légères ne pouvant qu'être ensuite rendues aux éléments, comme le White-city de Chicago, il en résulterait, ô derechef bonheur, que les bons grands arbres et les belles douces pelouses reprendraient possession des Champs-Elysées après l'Exposition, et que nous y aurions toujours gagné d'être débarrassés du Palais de l'Industrie !

***

La mort de Morès est héroïque certes, mais pourquoi chez nous l'héroïsme semble-t-il être l'apanage des explorateurs et des soldats ? C'est de colons hardis et de commerçants aventureux que manquent nos colonies. Envoyer 15.000 marsouins à Madagascar est bien, mais mieux aurait été que 15.000 capitalistes agricoles ou industriels y fussent allés d'eux-mêmes; comme il n'y aurait pas de général Duchesne à leur tête, il n'en aurait pas crevé 6.000 dans la brousse, et tous seraient en train de faire fortune, surtout si l'on rappelait en France M. Laroche et son personnel. Mais il y a fort à parier 1° que M. Laroche ne sera nullement rappelé par son coreligionnaire M. Lebon, 2° qu'aucun Français ne se hasardera dans l'île maintenant qu'il courrait risque de marcher sur quelque compatriote à habit brodé, 3° que le commerce colonial continuera à décroître. Voilà que dans la République argentine où nous étions à peu près chez nous, les commerçants allemands nous dament le pion. L'amusant est que ce dernier mois, quand on intitula un bureau du Ministère de la Marine *Bureau de la Marine marchande*, tout le monde crut que notre commerce d'outre-mer était sauvé ! Et les cris de désespoir qu'on poussa quand le nouveau ministre voulut changer cette étiquette de l'ancien ! *Sancta simplicitas !* Sans compter que si réellement il y a un bureau au Ministère de la Marine qui s'occupe de la marine marchande, il faut sans retard le transférer au Ministère du Commerce...

***

Enfin, nous connaissons l'Académie Goncourt ! Mon Dieu, elle n'est

pas trop mal composée, étant donné que l'Académie Richelieu a déjà accaparé plusieurs célébrités indéniables. Mais elle n'en fait pas moins éclater aux yeux l'inconvénient 1° des cénacles choisis par un seul en comparaison des compagnies recrutées par elles-mêmes; 2° des groupements professionnels en comparaison des réunions éclectiques. L'Académie française aura toujours pour elle la présence de ces évêques, généraux, savants et autres gens-non-de-lettres que les gens-de-lettres dédaignent si sottement. Quant à l'Académie Goncourt ou à toute autre confrérie plumitive, elle tournera vite à la boutique ou à la loge-de-concierge. Sans compter que le traitement attaché au fauteuil attirera peut-être certains, mais éloignera sûrement certains autres...

***

L'Académie Goncourt pourrait au moins avoir une supériorité sur la-pas-goncourt, et c'est la candidature de M. Rodenbach qui m'y fait penser, ce serait de se recruter parmi les étrangers. Serait-ce aller contre la volonté du testateur que d'en faire une académie exotique, une Académie française des petites Frances? Du moins il est regrettable que Goncourt n'ait pas pensé à ceci, et puisque nous en sommes aux réserves, qu'il n'ait pas, au lieu d'attacher à chaque fauteuil un traitement vraiment gênant, fait de toutes ses ressources une masse que son Académie aurait pu affecter à tel ou tel but. Avec 60.000 francs on peut encore faire quelque chose, et varier, à l'infini, chaque année : éditer somptueusement un chef-d'œuvre, exécuter en or et ivoire une maquette digne de l'être, essayer des fouilles sur un point propice, donner une série de splendides représentations théâtrales, bâtir un architectural édicule, un navire esthétique, que sais-je ?

***

A propos d'autochtones et de pérégrins, il faut bien espérer que les Universités, une fois indépendantes, feront appel aux savants étrangers et secoueront par cette concurrence l'apathie de nos professeurs français. Certaines facultés de droit ou de lettres sont chez nous navrantes. Du moins hors de chez nous, on fait appel aux savants français ou autres, et ceci montre une autre hauteur de vues que la façon jalouse dont les universitaires nationaux se réservent le bon râtelier fonctionnariste. Cela n'en vaudrait-il pas la peine, qu'Herbert Spencer, Lord Kelvin, Rœntgen, Tolstoï, Garofalo, et cent autres habitent à Paris et y professent, même dans leurs propres langues ? Voilà un jeu de société tout trouvé pour nos lecteurs en villégiature : composer l'Académie Goncourt de dix écrivains français des autres Frances, et esquisser une université modèle où se réuniraient, comme au Paris du XIIIe siècle, tous les plus grands savants de la chrétienté.

SAINT-ANTOINE.

V. *ÉCHOS*.

Nous recevons de M. Deman, l'éditeur bien connu, la lettre qui suit :

Bruxelles, 30 juin 1896.

Cher Monsieur,

Nous allons prochainement donner à l'impression un volume qui sous le titre « Histoires Souveraines », renfermera les vingt plus beaux contes de Villiers de l'Isle-Adam. Un tel recueil peut constituer, je pense, un livre qui restera. La détermination de ces contes m'est laissée. Il me paraîtrait intéressant de connaître, avant la mise en composition, l'avis des artistes et des lettrés sur le choix qu'ils jugeraient le meilleur.

Par l'épidémie des referendums qui règne, une information en telle matière, encore qu'inusitée, n'est pas à ce point originale qu'elle ne puisse être favorablement accueillie par vos lecteurs. J'y entrevois tout au moins ce résultat essentiel pour le lettré, d'obtenir, exécution matérielle réservée, l'œuvre qu'il souhaite.

Si, comme je l'espère, vous voulez bien partager mon sentiment à ce sujet, vous plairait-il, sous la forme qui vous semblera la meilleure, poser la question en votre revue ?

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

E. DEMAN.

Nous nous faisons un plaisir d'accueillir la proposition de M. Deman. Nous prions donc nos collaborateurs et lecteurs fervents de l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, de vouloir bien nous donner leur opinion à ce sujet. Nous recevrons les réponses jusqu'au 20 août et publierons en septembre le titre des dix contes qui auront réuni le plus de suffrages.

***

Vous savez que M. Gustave Larroumet, offensé par notre ami Georges Vanor, a choisi pour lieu de la rencontre une des salles du Palais de Justice. Le duel a été épique. M. le professeur s'est défendu avec une éloquence douce comme miel — un miel qui aurait conservé quelques dards dangereux. Le poète a eu des mots à l'emporte-pièce et M. Henri Robert, son avocat, a lancé, devant une foule élégantissime et littéraire pâmée d'aise, la plus flétrissante plaidoirie.

D'un côté il y avait un anti-artiste, un ex-fonctionnaire des lettres, de l'autre un simple écrivain.

Vous savez le sujet de la querelle : M. Larroumet ne pouvait se consoler d'avoir eu moins de succès que M. Vanor à l'Odéon. D'où manquement aux bienséances corporatives : provocation de M. Vanor. Départ de M. Larroumet pour la Grèce... M. Larroumet, au retour, préfère déranger trois juges que deux amis. En arrivant à la 9me chambre, M. Vanor a un joli mot : « Il reconnaissait M. Larroumet comme professeur de neuvième ». M. Larroumet journaliste chez les professeurs, ne redevient professeur chez les journalistes que lorsqu'il s'agit de se battre.

Il faut d'ailleurs rendre cette justice à M. Larroumet qu'il est encore plus méprisé en Sorbonne que détesté en boulevard.

Nous nous faisons donc un devoir de joindre notre protestation indignée à celle de tous nos grands confrères des quotidiens. Le véritable condamné — moralement — c'est cet officiel aigri.

*
* *

Le poète Francis Vielé-Griffin vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Notre ami M. Albert Saint-Paul nous adresse à ce sujet quelques lignes qui sont l'expression de nos propres sentiments. Elles nous parviennent malheureusement trop tard : nous les publierons au prochain numéro.

*
* *

Errata. — Au numéro de juillet de l'*Ermitage* : *Dialogue nocturne* de Joseph Declareuil, pages 7 et suivantes :

Vers 18, lire : *que sillent* au lieu de *sillonne*.
Vers 22, lire : *goûte* au lieu de *goutte*.
Vers 45, lire : *la main* au lieu de *ta main*.
Vers 56, lire : *Je ne te quittai point. Sur ta...* au lieu de : *Je ne te quittai point sur ta...*
Vers 105, lire : *L'attente est grandiose emmi le doux silence* au lieu de : *L'attente est grandiose emmi les bois et le silence.*

*
* *

Vient de paraître chez Ollendorff : *Petit Voyage de Grèce* de Jacques des Gachons avec illustrations, d'après l'antique, par Andhré des Gachons.

*
* *

Notre collaborateur Joseph Declareuil nous annonce pour l'hiver prochain un volume de poèmes : *Les lys défaillent*.

*
* *

Un comité s'est formé pour l'érection à Paris, par souscription, d'un monument à Paul Verlaine.

Président : Stéphane Mallarmé.
Vice-président : Auguste Rodin.
Membres : Maurice Barrès, Henry Bauer, Ernest Delahaye, Léon Deschamps, directeur de *la Plume*. Édouard Ducoté, directeur de l'*Ermitage*, Edmond Lepelletier, Catulle Mendès, Robert de Montesquiou-Fezensac, Alexandre Natanson, directeur de la *Revue blanche*, Raoul Ponchon, Georges Rodenbach, Alfred Vallette, directeur du *Mercvre de France*.
Trésorier : Fernand Clerget, éditeur.
Secrétaire : F. A. Cazals.

Le Comité a confié l'exécution du monument au sculpteur A. de Niederhausen.

*
* *

Lire dans la *Province Nouvelle* du mois d'août (nº 4) une très intéressante étude d'Albert Saint-Paul sur Antoine Sabatier.

*
* *

On nous prie d'insérer la lettre suivante :

Paris, 10 juillet 1896.

*Monsieur le Directeur de l'*Ermitage,

*Les observations de M. Jacques des Gachons dans le dernier fascicule de l'*Ermitage *m'obligent à une courte explication.*

L'abondance de la copie reçue pour la compositiou du numéro spécial

sur le Théâtre Historique, a forcé la direction de Simple Revue *à sacrifier quelques réponses. Celle de votre collaborateur a été du nombre, en raison de la jeunesse de sa signature.*

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma confraternelle sympathie.

Johannès GRAVIER.

P.-S. — *Je demande bien entendu l'insertion de cette réponse.*

***

Notre collaborateur L. P. de Brinn'Gaubast nous demande d'insérer la lettre suivante :

« Mon cher Confrère,

« M. Vanor ayant écrit dans l'*Événement* l'imprudente boutade que voici : — « Rencontré (*sic*) la traduction des *Maîtres-Chanteurs*, par M. Louis-Pilate de Brinn'Gaubast. Je recommande sérieusement (!) l'opuscule (re-*sic*) aux wagnériens, car le traducteur, ainsi qu'il appert nettement de sa version, ne connaît ni la musique, ni la langue allemande, ni, surtout, la langue française », — j'ai pris soin de faire parvenir au Directeur de cette gazette une lettre dont voici le texte, et que vous seriez bien aimable de transcrire dans l'*Ermitage*, puisque l'impartial quotidien n'a pas cru devoir — et pour cause — me prêter la publicité de ses colonnes :

« *Monsieur le Directeur,*

« *Dans l'*Événement *du 11 juillet, M. Georges Vanor, parlant de ma version des* Maîtres-Chanteurs *de Richard Wagner, déclare,* SANS AUCUNE PREUVE, *qu'il « en appert nettement... », etc.* (voyez ci-dessus). *Fort, non-seulement de ma conscience, mais de l'opinion de la presse spéciale de toute l'Europe, je pourrais à mon tour nier la compétence de votre collaborateur : mais le temps me manquerait, non moins que le loisir, pour le faire dans votre journal avec succès. La religion des « wagnériens » — invoqués par M. Vanor — n'est-elle pas éclairée d'ailleurs depuis longtemps, au sujet de ce qu'il appelle des* opuscules *(635 et 427 pages) par l'unanime approbation de Mme Wagner, de MM. Chamberlain, de Wolzogen et Ernst? Ce dernier n'écrivait-il pas de mes versions qu'elles « témoignent d'une connaissance approfondie de l'allemand, et d'une étude minutieuse de l'œuvre wagnérienne » ? M. Ernst est l'ami commun de M. Vanor et de moi-même ; et j'apprends à M. Vanor, puisqu'il l'ignore, que cette traduction-édition des* Maîtres-Chanteurs *de Wagner a été revisée par moi, d'un bout à l'autre, en compagnie de M. Ernst, à qui il attribue ainsi, autant qu'à moi, l'« ignorance » et de la musique, et de l'allemand, et du français. — Qui l'aurait cru ?... Agréez, etc. »*

« Louis-Pilate DE BRINN'GAUBAST ».

J'ajouterai que M. Vanor, revenant à la charge le 25 juillet, a loyalement dénaturé le sens de la lettre ci-dessus. Peut-être eût-il été plus sage — encore qu'un peu plus difficile — de fournir, à l'appui d'affirmations gratuites, un exemple, à titre de preuve ?

Veuillez agréer, cher confrère, avec tous mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments de vive sympathie.

Louis-Pilate DE BRINN'GAUBAST.

Tulle, imp. MAZEYRIE. *Le Gérant :* EDOUARD DUCOTÉ.

Sommaires des derniers numéros de l'Ermitage

MAI

Le Héros ingénu . . . . CAMILLE LEMONNIER.
Hans de Sjöhölm et le Sorcier finnois (traduit du norwégien par GEORGES KHNOPFF). . . . . JONAS LIE.
Dialogue d'une veille de Pâques . . . . . . CHARLES GUÉRIN.
Une évolution dans l'art du paysage . . . . . RAYMOND BOUYER.
Identités sentimentales. . . . . EMILE BESNUS.
Vivre. . . . . CLAUDE BERTON.
Circé. . . . . EDOUARD DUCOTÉ.
L'âme philosophique de M. Mæterlinck. . . . HASSÉ.

CHRONIQUES

I. *Les Poésies*, par Lionel des RIEUX. — II. *La Musique*, par Raymond BOUYER. — III. *Les Arts*, par René BOYLESVE.— IV. *Autour des théâtres*, par Jacques des GACHONS, Ed. D. et S. A. — V. *Exposition de la libre Esthétique*, par Ray NYST. — VI. *Notices bibliographiques*. — VII. *Le Mois*, par SAINT-ANTOINE. — VIII. *Echos*.

JUIN

Paul Fort . . . . PIERRE LOUŸS.
Les Bains de Bade. . . . . RENÉ BOYLESVE.
Chanson. . . . . TRISTAN KLINGSOR.
Le Goût et la Mode . . . . ALPHONSE GERMAIN.
Les excuses à Clio . . . . LOUIS N. BARAGNON.
Aphrodite . . . . ANDRÉ LEBEY.
Au pays du Tendre . . . . MARC LEGRAND.
Hans de Sjöhölm et le Sorcier finnois (traduit du norwégien par Georges Khnopff). . . . . JONAS LIE.
Avril . . . . ALBERT LIÉNARD.
Le portique des Chimères. . . . . MOÉ STERNY.
La Vierge. . . . . FRÉDÉRIC SAISSET.

CHRONIQUES

I. *Les Poésies*, par Lionel des RIEUX. — II. *La Musique*, par Raymond BOUYER. — III. *Autour des Théâtres*, par Jacques DES GACHONS. — IV. *Les Revues allemandes*, par Georges GRÉVIN. — V. *Notices bibliographiques*. — VI. *Le Mois*, par SAINT-ANTOINE. — *Echos*.

JUILLET

Louis XI, curieux homme. . . . . PAUL FORT.
Dialogue nocturne. . . . . JOSEPH DECLAREUIL.
Les Poèmes d'Henri Mazel . . . . RAYMOND BOUYER.
Anniversaire. . . . . JULES HEYNE.
Relâche aux Iles Fortunées. . . . . EDMOND PILON.
Celle qui rit . . . . ANTOINE SABATIER.
La Tristesse du Berger. Trois légendes populaires d'Irlande (Traduction d'Henry D. Davray). . . W. B. YEATS.
Oubli. . . . . MANUEL DEVALDÈS.
Alba. . . . . GEORGES FOUREST.
Fragments de la « Réginalda ». . . . . . . FRANCIS NORGELET.
Hans de Sjöhölm et le Sorcier Finnois (fin). (Traduit du norwégien par Georges Khnopff). . . JONAS LIE.

CHRONIQUES

I. *Les Poésies*, par CHARLES GUÉRIN. — II. *Autour des Théâtres*, par Jacques DES GACHONS.— III. *La Littérature portugaise*, par L.-P. DE BRINN'-GAUBAST. — IV. *Revues Anglaises et Américaines*, par Jacques DES GACHONS. — V. *Notices bibliographiques*. — VI. *Le Mois*, par SAINT-ANTOINE. — *Echos*.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Vacances de 1896

TRAINS DE PLAISIR

1° *Paris-Clermont*

Aller : Départ de Paris, le 8 août à 11 heures du soir. Arrivée à Clermont le 9 août, à 9 h. du matin.

Retour : Au gré des voyageurs, par tous les trains ordinaires (sauf les express), à partir du 11 août jusqu'au dernier train du 22.

Prix (aller et retour) : 2e classe, 32 fr. — 3e cl., 21 fr.

2° *Paris-Genève*

Aller : Départ de Paris, le 8 août à 10 h. 5 soir, arrivée à Genève, le 9 août, à 11 h. 45 matin.

Retour : au gré des voyageurs, par tous les trains ordinaires (sauf les express), à partir du 11 août jusqu'au dernier train du 22 même mois. Toutefois les voyageurs pourront utiliser le train express n° 14 entre Mâcon et Paris.

Prix (aller et retour) : 2e classe : 50 fr. — 3e cl., 34 fr.

3° *Paris-Berne-Zermatt*

Aller : Départ de Paris, le 13 août à 3 h. 30 soir. Arrivée à Berne, le 14 août à 8 h. 25 mat. Arrivée à Zermatt, le 14 août à 3 h.25s.

Retour : Au gré des voyageurs, du 16 au 31 août inclus, par tous les trains (sauf les express).

Les voyageurs peuvent s'arrêter dans toutes les gares d'arrêt entre Pontarlier, Berne et Zermatt, tant à l'aller qu'au retour.

Pour Berne : 2e classe, 45 fr. — 3e cl. 30 fr. Prix (aller et retour).
Pour Zermatt : 2e classe, 63 fr. — 3e cl. 42 fr.

4° *Paris-Aix-les-Bains-Chambéry*

Aller : Départ de Paris, le 22 août à 10 h. 10 soir. Arrivée à Aix-les-Bains, le 23 août à 11 h. 45 matin.

Retour : au gré des voyageurs, par tous les trains ordinaires (sauf les express) à partir du 24 août jusqu'au dernier train du 5 septembre. Toutefois les voyageurs pourront utiliser le train express n° 14 entre Mâcon et Paris.

Prix (aller et retour) : 2e classe, 48 fr. — 3e classe, 32 fr.

On pourra se procurer des billets pour les trains de plaisir de Paris à Clermont, de Paris à Genève, de Paris à Berne et à Zermatt, de Paris à Chambéry, à dater du 25 juillet, à la gare de P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, dans les bureaux-succursales de la Compagnie et dans les diverses agences de voyages.

L'ERMITAGE

REVUE MENSUELLE
Artistique et littéraire.

Directeur : EDOUARD DUCOTÉ

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 9 SEPTEMBRE 1896

L'ERMITAGE

REVUE ARTISTIQUE ET LITTERAIRE

PARAISSANT CHAQUE MOIS

(Nouvelle Série)

EDOUARD DUCOTÉ

DIRECTEUR

SOMMAIRE

PRIX : 80 CENTIMES

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE

RÉDACTION : *8, rue Juliette Lamber*

ADMINISTRATION : *Charles, libraire, 8, rue Monsieur-le-Prince*

Le Livre d'or de la littérature actuelle

ONT COLLABORÉ A L'*Ermitage* depuis son origine :

Paul Adam — Edmond de Amicis — Paul-Marius André — Camille-Antona Traversi — Albert Aurier — Avancinio Avancini.

Baculard Arnaud — Edmond Bailly — Louis N. Baragnon — Jules Barbey d'Aurevilly — Maurice Barrès — Charles Bayle — Léon Bazalgette — Maurice Beaubourg — Léon Bélugou — Henry Bérenger — Eugenio Bermani — Bernard l'Ermite — Georges Bernard-Kahler — Paul Berthon — Claude Berton — Emile Besnus — Georges Bidache — Otto Julius Bierbaum — Jacques Blanchedieu — Léon Bloy — Karl Boès — Jules Bois — François Boissier — Emile Boissier — Emile Boix — Commandant Bonnet des Tuves — Emile Bosdeveix — Maurice Bouchor — Louis Bourdery — Raymond Bouyer — René Boylesve — Viviane de Brocélyande — J.-R. de Brousse — J. Burel — E. A. Butti.

Léopold Cabanis — Georges Cairoche — René Caillé — Giosué Carducci — Jean Carrère — Enrique Gomez Carrillo — Jose Castineira — Eugenio de Castro — Joseph Chaleil — Raphaël Chaigneau — André Chevalley — Judith Cladel — Léon Cladel — Albert Cloüart — C. Corradino — François Coulon — Walter Crane — Antoine Cros.

André Dally — Henry D. Davray — Jean Dayros — Joseph Declareuil Henri Degron — Richard Dehmel — Achille Delaroche — Emmanuel Delbousquet — LéonDenis — Louis Denise — Joseph Desgenêts — Edmond Desmolins — Jean Destrem — Detlev von Liliencron — Manuel Devaldès — Pierre Dévoluy — Austin Dobson — Georges Doncieux — Auguste Dorchain — Georges Druilhet — Louis Duchosa l— Edouard Ducoté — Pierre Dufay — Louis Dumur.

Havelock Ellis — Henry Eon — Georges d'Esparbès — Michel d'Eyjeaux.

Louis Fabulet — Pierre Fernier — Auguste Ferrero — Enrico Ferri — Lucio Ferrier — A. Fogazzaro — G. Fiamingo — André Fontainas — Paul Fort — Georges Fourest — Fra Diabolico — Fra Eremitano — Frédéric Friche.

Andhré des Gachons — Jacques des Gachons — Garschnine — Joachim Gasquet — Henry Gauthiers-Villars — Stefan George — Paul Gérardy — Alphonse Germain — René Ghil — André Gide — Iwan Gilkin — Albert Giraud — André Godfernaux — Rémy de Gourmont — Edmund Gosse — Georges Grévin — Maurice Griveau — Alcide Guérin. — Charles Guérin — Charles des Guerrois.

Pierre Halary — Max Halbe — Ola Hansson — Edmond Haraucourt — Thomas Hardy — Julius Hart — Hassé — José Maria de Heredia — Ferdinand Hérold — Ernest d'Hervilly — Jules Heyne — Eugène Hollande — Herbert Horne — Vincent Hyspa.

André Ibels.

Francis Jammes — Félix Jeantet — Alber Jhouney — J. Joly — Phœbus Jouve — Jean Jullien.

Gustave Kahn — Kalophile Ermite — Keats — Louis de Kédar — Edouard de Kerdaniel — Georges Khnopff — Karl August Klein — Tristan Klingsor — Maurice Kreutzberger — Marie Krysinska.

Pierre de Labaume — Georges Lafenestre — Bernard Lazare — Georges Le Cardonnel — Louis Le Cardonnel — Julien Leclerq — Marc Legrand — André Lemoyne — Camille Lemonnier — Grégoire Le Roy — Anatole Leroy-Beaulieu — Grégoire Lewenson — Adam Lévy — Jonas Lie — Albert Liénard — Joao de Lisboa — Loeiz-Le-Picaut — Florentin Loriot — N. Lougovoï — Pierre Louys.

Maurice Mæterlinck — Pierre Massoni — Achille Maffrede Baugé — Maurice Magre — Stéfane Mallarmé — Roland de Marès — Ulysse Marquant — Guido Martinelli — Camille Maryx — Paul Masson — Maurice Maindron — Henry Maubel — Camille Mauclair — Charles Maurras — D. Fortuné Mazel — Henri Mazel — Mazzoni — Louis Mercier — Hadrien Merle — Stuart Merrill — Dauphin Meunier — Emile Michelet — N. Minsky — Frédéric Mistral — Adrien Mithouard — Albert Mockel — G. de Molinari — Mathias Morhardt — Charles Morice — Jean Moréas — Henri Mornand — H. Morselli — Henri Muchart — Lucien Muhlfeld.

Francis Nautet — Néèra — Jean de Néthy — A. P. Nieva — Frédéric Nietzsche — Pierre de Nolhac — Francis Norgelet — Raymond Nyst.
Pierre Olin — Domenico Oliva — Alfonso d'Oliveira-Soarès.
George Padoux — Paul Page — Sar Josephin Péladan — Elisée Pélagaud — René Peter — Pierre l'Ermite — Edmond Picard—Vittorio Picca Pilate de Brinn'Gaubast — Edmond Pilon—Armand Point—Alfred Poizat — Maurice Pujo.
Pierre Quillard.
Rachilde — Yvanhoë Rambosson — Hugues Rebell — Paul Redonnel — Marcel Réjà — Henri de Regnier — Adrien Remacle — Victor Remouchamps — Marcel Rémy — Jules Renard — Adolphe Retté — Adolphe Ricchieri — Lionel des Rieux — Arthur Rimbaud — William Ritter — Gustave Robert — Joseph Romieu — Léopold Ridel — Alberto Rondani — Firmin Roz — Angelin Ruelle.
Antoine Sabatier — Saint-Antoine — Albert Saint-Paul — Saint-Pol-Roux — Frédéric Saisset — Rémy Salvator — Albert Samain — Charles Saunier — Joseph Alejandro Savary — Sawa — Marcel Schwob — Selwin Image — Emmanuel Signoret — Sinocim — Slothouwer — Alberto Sormani — Gustave Soulier — William Stead— Stendahl — Moé Sterny — Casimir Stryienski — Harold Swan — Arthur Symons.
Laurent Tailhade— Gabriel Tarde— Emile Tardieu— Rene Tardivaux — Arthur Toisoul — Trenmor — Tristan l'Ermite.
Octave Uzanne.
Paul Valéry — Pierre Valin — Alfred Vallette — Mario Varvara — Pierre Véber — Daniel de Vénancourt — Emile Verhaeren — Paul Verlaine — Emile Vermeil — Gabriel Vicaire — Francis Vielé-Griffin — Eloy Vincent — JeanViollis—Comtesse Volapuck— A.Volynsky — Félix Vogt.
Emile Watyn —Wilhem Weigand — Fernand Weyl — OscarWilde — Willy.
W. B. Yeats — André Yébel.
Emile Zola.

REVUES

LE MERCVRE DE FRANCE, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain.
LA REVUE BLANCHE, 1, rue Laffitte.
LE LIVRE D'ART, 14-12, rue Séguier.
L'YMAGIER, 9, rue de Varenne.
DOCUMENTS SUR LE NATURISME, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
LE MAGAZINE INTERNATIONAL, 91, avenue Niel.
L'EFFORT, 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.
LA COUPE, 11, rue de la République, à Montpellier.
ARTE, Coïmbra, Portugal.
L'ART JEUNE, 131, rue de Brabant, Bruxelles.
L'ART MODERNE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LE RÉVEIL, 5, rue de la Roue, Bruxelles.
LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LA LUTTE, 15, place Van Meyel, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE, place Saint-Bavon, Gand.

Francis Vielé-Griffin

Chevalier de la Légion d'honneur (1)

Pour qui n'y attache qu'une importance impondérable et ne considère qu'un vain hochet la pendeloque d'émail et d'or dont le gouvernement d'un pays a coutume d'orner la poitrine de celui qui s'est signalé à sa reconnaissance, il paraîtrait peut-être oiseux de relever, dans la liste des nouveaux chevaliers de la Légion d'honneur, le nom de M. Francis Vielé-Griffin, si la récompense n'empruntait ici, du fait d'un talent hors pair, une remarquable valeur.

Par des poèmes qui resteront l'honneur des Lettres de France, M. Vielé-Griffin a conquis un droit excellent au mérite de la distinction que la France lui accorde aujourd'hui. Ceux qui l'ont approché ont pu apprécier le caractère supérieur, si digne d'admiration, qu'il apporte à édifier son œuvre déjà puissante et belle dans notre ciel. L'art littéraire est pour lui un sacerdoce, comme il fut paradoxalement pour d'autres une « bague au doigt » ; et le précieux choix de *Poèmes et Poésies* que naguère édita de lui le *Mercure de France* s'ouvre sur le blason de ces simples et saintes paroles : « Au fin parler de France un très humble et passionné servant. »

Aussi tous ceux qui se recueillent en la probité et la décence des Lettres se réjouiront-ils de la haute récompense que notre ami vient de recevoir. Parmi les distributions annuelles et hasardeuses de palmes et de croix, la rareté de tels justes bienfaits doit en augmenter le prix. M. Francis Vielé-Griffin, dignement nommé chevalier de la Légion d'honneur comme poète français, a forcé la consécration officielle par quoi s'affirme désormais la virtualité d'une littérature à laquelle on ne sut refuser ni la moquerie, ni le dédain.

C'est avec joie que nous le proclamons à la gloire des Lettres françaises.

Albert Saint-Paul.

(1) Nous donnons aujourd'hui cette notice qui nous parvint malheureusement trop tard pour pouvoir paraître en notre numéro d'août.

Repos

à Edmond Pilon

Sur la petite place ensoleillée de l'église
Où passe parfois, suivie de son ombre bleue,
Une femme portant un panier de cerises,
Je laisse reposer mon âme lasse des lieues.

Les colombes gémissent sur le toit de l'auberge
Dont la salle sent bon la lavande et le linge frais;
La servante blonde et rose a l'air d'une vierge
Qui me tend, les bras nus, l'écumeuse tasse de lait.

Il fera bon dormir sur un coin de la table
Près du pot plein de fleurs dont s'effeuillent les pétales,
Comme des pensées de mai, sur ma tête pitoyable
Où s'éteignent peu à peu toute fatigue et tout mal.

C'est comme en rêve le bruit des roues sur la route,
Et les heurts d'un marteau abattu sur l'enclume,
Et le tintement des clarines des bestiaux qui broutent
L'herbe des prés lointains, près du fleuve sans brumes.

C'est ici que je voudrais aimer et mourir,
Comme le chantent les paroles de la vieillotte chanson,
Vivre, aimer et mourir sous l'indulgent sourire
De celle dont les pas sonnent doux dans la maison.

Hélas! pourquoi devoir, pauvre âme indécise,
Gagner la Ville immonde qui souille l'eau de ses berges?
Il a tôt fait de passer, le temps des cerises,
Et les colombes gémissent sur le toit de l'auberge.

Stuart MERRILL.

Un Vieux Botaniste

Étude de Style et de Mœurs

A Maurice Barrès.

Extrait du testament de Jacques de l'Artibonite, navigateur et chercheur de plantes français, décédé à Bordeaux le 2 décembre 1808, ayant voyagé dans différentes îles et colonies.

« . . . . fidélité.

« Ces dispositions étant formulées, mon âme recommandée à l'indulgence du Créateur, qui dispense les joies, qui est le Souverain Maître autant que le Souverain Pardon, qui ne voulut point la mort du pécheur, lui demandant grâce humblement pour les écarts où m'entraînèrent la fougue et l'irréflexion d'un jeune sang épris de galanterie,

« Je lègue encore
mon herbier à Monsieur Henry Mouchette, mon ami, sociétaire de l'Académie des Sciences de notre belle ville en lui recommandant de faire parvenir aux personnes que je vais lui nommer, ou à leurs survivants familiaux, et pour les raisons que je vais lui exprimer, ici, confidentiellement, deux plantes bas-nommées de ma collection de fleurs sèches.

1° A mademoiselle Dorothée Flora de Lisle-Andin, qui avait dix-huit années lorsque je la connus en 1756 dans la Plantation des Grandes-Vases, près les Cotonnières, Caroline du Sud, — appartenant à son père, colon, et faisant le commerce du tabac et des petits mammifères ;

le végétal compris dans mon herbier sous la rubrique et le numéro suivants :

1046. LABIÉES.

Physostegia Virginiana

Vulg. : CATALEPTIQUE DE VIRGINIE

Amer. Bor.

N.-B. — « Fleurs qui, comme les personnes frappées de catalepsie, gardent la position qu'on leur donne. » Année 1808.

« Je demande à Monsieur Mouchette, qui est mon ami, la plus grande discrétion, de telle façon qu'un tel agissement ne puisse nuire à ladite demoiselle, si elle l'est encore, ni à sa parenté. Je crois devoir, cependant, lui donner, en tant qu'il est mon mandataire, l'explication de mon désir, afin qu'il ne pense point agir contre la civilité en accomplissant ce vœu.

« Je m'embarquai au Hâvre, le 8 juin de l'année 1756, à destination de la Nouvelle-Orléans, dans le but d'étudier, dans ces parages, diverses plantes et un poisson de la famille des esturgeons, et dont la mauvaise foi de plusieurs Académiciens nie, encore aujourd'hui, l'existence.

« Je posai pied à bord du *Tropique furieux*, par un beau temps. Je jouissais alors de vingt-neuf ans et d'une bonne santé.

« Le capitaine avait nom Monsieur Georges. Il était brave homme, citoïen fidèle, natif de la Normandie, mais adonné aux vices de l'alcool et des femmes. J'ai observé que ces deux défauts sont habituels aux gens de mer, et j'attribue cela à l'excitation et au desséchement provoqués par le sel de cuisine qui est contenu dans l'Océan, théorie qui m'appartient et fut réfutée par le mauvais vouloir d'un journaliste qui cache son nom sous le pseudonyme de « *le Salyre du Beaujolais* ».

« Je n'ai pas cru devoir répondre à ce monsieur.

« Toujours est-il que je fus victime du mal de mer durant la moitié du voyage. Je partageais la cabine d'un Procureur du Roy, personnage fort impoli et que je faillis conduire sur le terrain, à mon arrivée. Une fois que je fus guéri, je me mêlai aux autres passagers et débouchai avec eux plus d'une fiole d'excellente boisson anti-fiévreuse, limoneuse et gazeuse, d'une sapidité à peu près semblable à celle du vin originaire de la Champagne.

« Nous vîmes, en arrivant près du port, plusieurs oiseaux dont j'ignore le nom. Ils sont noirs et blancs.

« Il n'y eut d'autre incident, pendant la traversée, que la mort d'une vieille femme que l'on jeta presque immédiatement à l'eau. J'ai déjà protesté, dans divers écrits, contre cette coutume barbare des inondations précipitées, et je désire que les directeurs des pompes funéraires essayent, avant de m'ensevelir, d'un fer rouge sous la plante des pieds de ma dépouille mortelle.

« Je retrouve, dans des notes, certaines proportions de notre vaisseau le *Tropique furieux* et qui pourront intéresser tous ceux qui s'occupent dans l'art de la navigation.

	Pieds.	p.	lig.
Sa longueur de l'étrave à l'étambot...........	130	»	»
Creux de la cale sous les barots..............	13	8	
Hauteur du gaillard en arrière................	5	5	
Acculement de la varangue	»	»	»
Sabord du canon à la seconde batterie........			
Hauteur.....	1	10	
Largeur.....	1	16	
Tirant d'eau à sa eharge....................	16	6	»
Grand mât. Long...........................	85	0	0
Mât de misaine............................	76	6	
Mât de beaupré............................	51	0	9
Perroquet de fougue........................	34	0	0
Vergue de civadière	54	0	0
Vergue du petit perroquet..................	30	0	0

« Je débarquai environ deux mois après à la capitale des Carolines et allai me coucher, en arrivant, à l'auberge du « Bon Arrivant ».

« J'y trouvai une nourriture saine et abondante, mais des gens très mal éduqués et qui me demandèrent un prix très élevé.

« Ne pourrait-on réglementer, là comme ailleurs, le tarif des vivres à l'aide d'une balance de précision ?

« Je séjournai six jours dans la cité que je trouvai mal entretenue. Les enfants y nuisent à la salubrité publique en faisant leurs besoins dans les rues, ce qui est indécent et ridicule.

« J'étais recommandé à Monsieur de Laridondal, ami du Représentant français. Il me fit un accueil excellent, me convia à plusieurs repas et à un bal, en compagnie de son épouse et de ses quatre honnêtes demoiselles, Fortunée, Sophie, Adélaïde et Victoire.

« Il me donna divers renseignements pour la commodité de m'enfoncer dans les terres, et une lettre de recommandation pour son associé sus-désigné, Monsieur Enogat de Lisle-Andin, père de la fille qui fait le sujet du présent.

« J'arrivai à la Plantation de ce monsieur vers le quinze d'août. Il faisait très chaud. Il était veuf, mais me présenta à sa fille Flora, me logea dans leur case, et mit à ma disposition un jeune esclave qui m'accompagna souvent dans mes excursions botaniques, portant, à l'aide d'une bandoulière, ma boîte de Dillénius.

« Je n'avais pas été sans remarquer les yeux expressifs que dirigeait vers moi cette jeune beauté qu'était Mademoiselle de Lisle-Andin.

« Elle demeurait souvent rêveuse. Des chaleurs inaccoutumées, qui sont comme les compagnes de l'amoureux Eveil, passaient

rapidement sur son visage, ainsi que de riantes fleurs dans un bocage de la jeune saison.

« Elle était ordinairement enveloppée d'une robe de créole qui allait bien à sa langueur. Un collier de velours noir tranchait agréablement avec la blancheur du corsage et de la peau. Elle passait la plus grande partie de ses journées à l'ombre de la véranda, sur une chaise longue.

« Nous nous éprîmes l'un de l'autre durant les deux mois que j'habitai chez elle. Nous eûmes ensemble des rapports sexuels, et je pleurai bien lorsque je dus la quitter.

« Cette nouvelle Didon donna à son Enée, en souvenir de leurs amours, ce magnifique échantillon du

Physostegia Virginiana.

« Cette plante ombrageait la tonnelle où l'essence d'une vertu s'abandonna aux caresses de mon jeune cœur.

« J'ai cru devoir raconter ce souvenir d'une époque trop ardente, afin que M. Mouchette, qui est mon ami, accomplisse cette avant-dernière volonté en saisissant son caractère de justice.

« 2° A Mademoiselle Jeanne-Amanda-Louise Delherbe, ou, à défaut, à ses survivants familiaux, le végétal compris dans ma collection de plantes sèches sous la rubrique et le numéro suivants.

(La liasse porte le numéro 88 et commence par les *Crassulacées.*)

3002. MÉSEMBRIANTHEMÉES.

Mesembrianthemum cristallynum L.

Vulg. : CRISTALLINE GLACIALE.

N.-B. — « Dont la matière gommeuse, incolore, contenue dans des vésicules, est réputée fébrifuge. »

1759.

« Ce legs a pour cause impulsive et déterminante la somme de quatre cents livres dont la dite demoiselle m'obligea du temps que je la connus à Paris où elle habitait, numéro vingt-cinq, au sixième étage, impasse de l'Observance, en l'année 1759.

« Cette plante annuelle était du plus agréable aspect sur la croisée de cette jeune grâce. Sur ma demande, elle m'en fit le cadeau, et je l'emportai dans mon chapeau pour la mettre dans mon recueil où elle manquait.

« Des raisons de famille me firent bientôt briser les doux liens

où nous tenait, depuis des mois, l'enfant joufflu, cruel et badineur qui perdit Troie.

« L'état de ma fortune ne me permettant point de faire face à ce remboursement, je prie Monsieur Mouchette, qui est mon ami, de faire parvenir à l'ayant droit ou à ses successeurs, cette polypétale, en souvenir de l'intérêt que cette personne me porta.

« Bordeaux, le deux juin mil huit cent huit.

« Ecrit, daté et signé de ma main. »

« Signé : *Jacques de l'Artibonite.* »

Francis Jammes.

DU POÈTE
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

... Et pense que la Vie est belle de bel Espoir.

Le vers libre qui compte à peine dix ans d'âge, s'est intronisé en la place des rigides et marmoréennes formes anciennement régnantes, et si quelques bons poètes persistent en celles-ci (entre tous Pierre Quillard et Albert Samain), le plus grand nombre de lyriques esprits a évolué dans le sens large et nouveau, et le labeur total de ces volontés a réalisé vivant et varié, cet instrument de grâce et de force, plus souple que l'autre et aussi vigoureux. Les initiateurs, Laforgue et Kahn, divin métaphysicien chanteur et visionnaire flamboyant et superbe, et tous ceux qui, sans esprit d'imitation et poussés uniquement par une nécessité des temps littéraires, les suivirent, tels de pas mesurés en des tuniques longues, tels rapides sous l'armure, rêveurs ou guerriers, Verhaeren satiriste lyriquement, le pur et révolté Retté, André Gide, A. F. Hérold, Robert de Souza, Albert Mockel, Edouard Ducoté, Saint-Pol Roux, Camille Mauclair, Saint-Georges de Bouhelier, et tant d'autres — car pareil florissement égale une Renaissance — tous ont apporté leur pierre à l'édifice, gigantesque et écrasante, ou humble et amoureusement sculptée, pour les pilastres et les frises ; mais nul, si grand qu'il soit, ne mérite plus d'être appelé le poète du vers libre, tant sa nature s'identifie à cette forme, tant son génie s'y exprime facilement et totalement, que Francis Vielé-Griffin.

Je rêve d'autres temps d'art esclave et pondéré, tels furent ceux du classicisme et du Parnasse. Gustave Kahn eût dompté sa fougue orientale et fait sonner l'alexandrin de ses fanfarantes images ; tel de ses Lieds s'y fût précisé, gagnant en intensité ce qu'il eût perdu en charme prescient. Verhaeren eût continué l'évocation plastique et vivante de ses Moines et de ses Flamandes (aurions-nous, il est vrai, les Villages Illusoires, les Campagnes Hallucinées et les Villes tentaculaires, ces chefs-d'œuvre ?) Retté eût réalisé facilement l'impeccabilité hautaine de quelque autre Archipel en Fleurs, et Henri de Régnier n'eût pas un instant délaissé la flûte d'argent parnassienne pour la fantaisie légère des pipeaux, modulant des odelettes. Tous ou presque — à voir leur aise à manier l'alexandrin je n'en doute — eussent développé leur génie, suivant la norme,

avec éclat et pour une légitime gloire. Mais, sans préjuger d'une fiction, il semble que Vielé-Griffin, dans une telle phalange, se fût trouvé dépaysé et eût produit l'effet d'un incomplet, grand en puissance, inégal en acte, du fait de son génie libre, qui aux contraintes se ploie et se recroqueville.

La preuve en appert de son premier livre, Cueille d'Avril. Si déjà se dessinent cette imagination douce et cette sensibilité simple à la fois et affinée, et se proclame cet amour lyrique des choses où son avenir devait s'épandre, il manque encore la sublime facilité développée diversement et harmonieusement, qui, aux prises avec un sujet d'élévation comme le poème de la Mer, est contenue par l'infrangible barrière de l'alexandrin. En vain le poète multiplie-t-il les licences et brise-t-il le mètre de césures et de rejets, l'Idée en avance sur le Vers est déjà loin quand piteusement la Rime délaissée se lamente et le rhythme dispersé se pleure. Nul ne reconnaîtrait le moule classique. Qu'il tente des strophes nouvelles comme dans ce « Plein Air » digne frère des Chansons à l'Ombre,

> Ta chevelure éparpillée
> Enonde et coule en l'herbe verte, etc.

qu'il entrechoque et ressasse les rimes, qu'il épuise les anciennes ressources prosodiques, la réalisation reste imparfaite. A ce désir cabré et rebelle, il faut l'air libre et l'azur infini.

Le sursaut par quoi, isolé dans l'ambiance parnassienne, il eût rompu brusquement avec la règle et créé son mode personnel d'expression, fut rendu inutile par la grande aspiration qui poussait ses aînés et ses pairs vers le total individualisme artistique de forme, comme de fond, quand il passa dans le monde des lettres. Ayant connu sa voie, il l'a suivie, et son vol léger de Joies, comme celui « éblouissant des Cygnes », s'essore dans l'air libre, « vers l'Empyrée aux vertiges bravés » de toute la vigueur accumulée d'une longue captivité.

Le faune est sauf de l'étreinte de la gaîne, le vers libre s'éploie, et il faut en chereher le secret dans l'essence même de l'âme qui s'y conte.

Chaque homme — à plus forte raison chaque poète : l'Homme — est requis à son éveil à la vie par une contemplation ; tel se crée un idéal artificiel dont il se berce et cherche aux plus factices beautés la nourriture spirituelle ; tel autre s'enferme en soi, et abstrait du monde, s'étudie comme but unique et seul intérêt, et vit en les formes logiques de ses propres concepts, purs de toute intrusion extérieure ; tel encore s'exerce à faire tressaillir ses nerfs d'émotions raffinées, dilettante de soi-même, et acère sa sensibilité

jusqu'à la maladie. Ce ne sont point là les simples, ni les complets; l'hypertrophie d'une faculté produit un génie comme elle produit un fou, mais jamais « le génie » être de totale compréhenhension et d'adéquate expression par le renforcement réciproque des facultés. Vielé-Griffin, dès toute pensée, subit l'ascendant de la Nature. Mais ce n'est pas la tomentueuse et heurtée des anomalies et des sursauts, les crêtes cabrées comme des croupes, les gouffres creusés comme des gueules; tout l'excessif et l'antinaturel — en quelque sorte — de la Nature lui répugne, et aussi la platitude persistante des champs; il a souci d'une harmonie immanente aux choses, faite d'ampleur et de variété, et qui résume en un point de vue la conception rhythmique et superbe du monde.

Une plaine, dorée d'un beau midi, point trop lourd, ni trop automnal, clair plutôt et printanier, parcourue de grands fleuves nobles et onduleux ou baignée d'une mer une et multiple, librement sereine; là-bas des peupliers en dentelles fines se courbent dans la brise, ici un bois sombre d'oliviers fait tache; et une grasse moisson s'épand, infinie, vers l'horizon bossué — comme une soie d'un pli qui la met en valeur — d'une chaîne de collines rosées; la végétation est plantureuse tout à la fois et sobre, des jardins parsemés fleurent; un chant de grillon donne le ton, sous le ciel qui plane, placidément azuréen, avec le flottemement égrené de petits nuages légers qui moutonnent. Des cygnes passent, ou des alouettes : la distance excuse toute erreur... Et l'on ne sait si l'on est en Arcadie ou en Touraine; les deux, certes, heureusement combinées, celle-ci corrigeant celle-là, moins pure l'une, plus noble l'autre. La séduction consiste en l'Harmonie et le poète s'oublie à écouter son cœur battre du même rhythme.

Car il aime la Nature, non pour tel détail floral et lumineux, pour telle aubépine ou tel rayon jouant sur une feuille luisante, mais pour son beau corps de vierge féconde, pour la noblesse de son geste, où l'âme du poète, au-dessus des multiples joies des sens, goûte le mystère d'une essence et l'expansion d'une Vie. A cette Vie il va confiant, prêt à la trouver bonne, comme belle.

Au rebours des mystiques et de nombre d'artistes de ce temps, il ne reste pas épouvanté devant le siècle; il s'y mêle, mais l'épure au grand fleuve de nature, et c'est en ce décor nécessaire de simplicités rustiques qu'évoluent ses idées.

L'éternelle vérité humaine. l'Ivresse d'Etre, s'exprime en son âme ouverte à toutes impressions et vibrante de tous contacts : l'Ivresse d'Etre, ne fût-ce qu'à la façon d'un végétal sans conscience, d'un animal sans pensée, l'ivresse de respirer, de se distin-

guer de la matière inerte, de changer, de s'accroître ou de dépérir. Etre une force et s'épandre ! et le savoir ! Et mener cette force en un but qu'on croit sien et choisi librement ! Et faute de cette liberté, sentir une fatalité qui pèse sur vous, vous pousse, et manifeste votre énergie en la vainquant. Etre une âme agissante et sensible, et un corps — car pourquoi distinguer des joies inséparables et ne pas unir ces deux reflets d'une même image ? Aussi, la Vie c'est la Joie, point celle mesquine des boutiquiers et des petits rentiers, ni celle grossière des calicots et des fêtards ; ni le contentement, ni la gaîté bruyante, et non plus les raffinements de volupté et les caresses artificielles qui marquent le plus souvent une tristesse. Mais l'expansion large et totale de tout l'être en un rayonnement hautain de soi, en une allégresse lyrique qui s'éploie, comme ces plaines ruisselantes de clarté où la gaîté banale s'élève et s'enfière jusqu'à l'extase. La Joie d'une aurore, d'une brise, d'une fleur, d'un baiser, la Joie de toute une nature et de tout un amour, et celle plus raffinée de la douleur même.

En ce poète couve une telle passion de vivre qu'il se complaît à tous événements gais ou tristes. Il ouvre sur les futurs des fenêtres de rêve et s'hypnotise d'heureuses fictions ; le monde présent offre sujet à son allégresse, et quand les Passés un à un processionnent avec les couronnes funéraires, les Deuils et les Regrets, le poète reste recueilli, mais ne s'abandonne jamais aux désespoirs inutiles ; il prêche une résignation absolue et éprouve un secret plaisir à revivre les heures passées ; il les célèbre, les chante quand elles furent bonnes, à peine un mot décèle le Regret. Et si elles furent dures, il se tourne vers l'Espoir. L'Espoir est son refuge, c'est sa vie, avec le Désir, celui-là compense celui-ci trop souvent déçu. Et ainsi fut nommé « Joies » un recueil de retours vers le passé, si mélancolique sous le débordement d'allégresse.

Sur cette sentimentalité exquise, cette sensibilité affinée en guet de toutes les impressions, l'esprit vient jeter sa gourme synthétique, et d'une contemplation émotive, d'une passion subjective se dégagent les symboles des choses. Par suite d'une admirable concordance entre l'être sensitif et l'être pensant, toutes les impressions s'organisent en idées, et le moindre paysage répercute dans l'âme un écho idéal et prend une signification générale et philosophique. La Nature est un livre où les hommes croient lire, mais fermé à toutes les âmes communes et que les poètes feuillettent et comprennent en son langage imagé, traducteur des vérités éternelles. Et là le symbolisme rejoint le naturisme vivifié par lui et frémissant de réalité. Préférablement j'emploierai le mot synthétisme,

car les symboles de Vielé-Griffin se distinguent entièrement des froides images accoutumées, statues marmoréennes et de toutes pièces, qui marchent comme des étrangères dans le décor naturel où elles font tache. Fi de ces anémies poétiques qui peupleraient mieux des jardins tirés au cordeau et plantés d'arbres nains barbarement équarris. Ici, l'être synthétique se fond avec la Nature qu'il résume, et palpite de la même vie, comme ces sirènes qui émergent des flots et dont la queue se perd aux profondeurs, une avec les courants et les vagues, âmes flottantes de la mer.

La philosophie qui en ressort et qui domine l'œuvre est nécessairement un panthéisme idéaliste mitigé de christianisme ; car les siècles de foi n'ont pas passé sur Vielé-Griffin sans y laisser d'empreinte. Le naturisme des premiers philosophes grecs, l'idéalisme des temps modernes ont modelé l'esprit, mais le cœur du même coup fut préparé à une foi inconsciente et à une charité qui étend aux êtres l'amour des choses. L'optimisme est sa religion, et un vague anarchisme l'achève. Il serait difficile de pénétrer l'essence logique de cette métaphysique, tant l'âme qui l'enferme est complexe sous son apparente simplicité. Etre de sensibilité, le poète coordonne ses idées suivant l'art et non la logique ; l'ordre en est bien plus beau, plus vivant, et partant, plus vrai ; la Nature s'y exprime plus totalement et sous le point de vue d'une âme. Et cette âme de libre harmonie se rit des catégories, où enfermer ses idées comme en des prisons ; pour s'exprimer il lui faut l'indépendance logique, car elle ne parle pas, elle chante.

Le nom de « chanteur » synthétise seul le génie de Vielé-Griffin et le place en son vrai lieu dans la pléiade des contemporains. Des trois poètes qui dominent les autres de l'autorité de leur œuvre, Gustave Kahn, Emile Verhaeren et Francis Vielé-Griffin, le masque littéraire s'oppose. Gustave Kahn habite les palais féeriques et les sites sauvages ; Verhaeren se plaît à la réalité humaine et la réfracte puissamment ; Vielé-Griffin écoute la nature, scrute l'âme mélodieuse des choses. Kahn voyeur, peint, Verhaeren penseur, discourt, Griffin écouteur, chante. Et tandis que les deux premiers ont un sens prédominant de l'épique et du dramatique, Vielé-Griffin est proprement le « lyrique ».

Rien de ce qu'il a vu à travers le prisme harmonieux de son âme n'est perdu. L'Idée maîtresse ne détruit pas les sensations, pour sortir sèche et froide du moule qui la conçut ; elle n'est que l'agrégat des multiples impressions, et surgie au jour, elle épanouit la nouvelle floraison des sentiments qui l'ont fait naître. Car le propre du lyrique est de revivre, par un retour de l'esprit, les

phénomènes passés en les replaçant dans leur ordre de perception, et de les exprimer tels, avec la marque furtive de la réflexion cachée sous l'apparente spontanéité. Et la grande supériorité de Vielé-Griffin est de provoquer chez le lecteur l'impression qu'il désire, en renouvelant le concept initial. Il n'exprime pas : il figure, et à son chant l'évocation ancienne s'érige, les champs, les saisons, les heures, tout ce qui renferme un peu de tristesse et de joie sous les espèces de la Vie, et dont le poète, un jour, a tressailli. En la phrase modelée sur la sensation, les traits se joignent, se fondent pour une impression délicieuse qui vous tient avagui et charmé, et qu'une réflexion subite vous révèle riche d'idées.

On conçoit qu'avec cette faculté d'assimilation et d'expansion, le lyrique ne dédaigne rien de ce qui le frappe et se jette en plein modernisme, sûr de trouver là la vérité. Vielé-Griffin est moderniste à force d'être naturiste; c'est bien l'éternel monde, l'éternelle vie qu'il chante, mais à travers la vision actuelle et les contingences du jour. Par là, son œuvre date et restera. Car c'est une fable que cette impersonnalité de l'œuvre poussée jusqu'à l'abstraction du temps et de l'espace. L'homme, quel qu'il soit, voit le monde sous un angle propre, dépendant de son tempérament, de son époque et de son pays, et le poète, historien éternel, doit refléter le monde qu'il habite; son génie consistera à fondre l'absolu au relatif, la vérité aux formes passagères. Or ce modernisme ne réside pas en la recherche de prosaïques détails, mais en une atmosphère de vie, évoquée de manière à donner l'impression de phénomènes perçus un jour et ressentis. Il affectionne les sujets rustiques et humbles, et célèbre les Lavandières, le Fossoyeur, le Porcher. Il ne répudie pas l'ambiance présente, avec la marque de deux siècles de christianisme et ce que cette religion a mêlé à l'existence quotidienne, de naturel et d'expressif; les cloches et les fêtes, les symboles et les légendes, devenus, pour ainsi dire, partie intégrante des choses et des âmes. Et quand bien même, par un caprice d'artiste, il évoque l'antique Grèce, ou fait mouvoir ses personnages en un site moyenâgeux, ceux-ci restent vivants et modernes, leurs douleurs sont les nôtres et si le décor les sépare de nous — combien pourtant apparenté au nôtre — le Verbe encore, les rapproche.

En effet, tout ce rêve se traduit en poèmes simples, sans artifice, courts comme des chansons ou de large envergure, et analogues alors à ces morceaux que les aèdes homériques chantaient de ville en ville pour la joie du peuple. Cette poésie se rattache par nombre de liens à l'ancienne poésie populaire, tout en restant œuvre d'art précieux. D'abord, par une affectation de simplicité et de naïveté.

Ces refrains qui courent les rues, que chantent en dansant en rond les petites filles devant les portes, ceux que glapissent les marchands de fleurs au printemps, en poussant l'arome de leurs voitures, ces banalités qui semblent vides, mais qui fredonnées laissent à l'âme un vague délice, comme d'une compréhension lointaine, mais devinée et sûre, le poète en a percé l'écorce fruste, et traduit tout ce qu'ils contiennent de mystérieusement sentimental en des couplets charmants. Et quand les artistes liront ces poèmes, toute la grâce et la délicatesse de ces gloses les raviront, mais les humbles un peu surpris retrouveront le vieux refrain chantant, et devineront même les mots ignorés et les gerbes d'images hermétiques, tant leur musique s'approprie à la banale épigraphe :

> Voici le marchand de plaisir,
> Mesdames,
> N'y goûtez pas, mesdames,
> Ça fait dormir.

Naïvement aussi, il traite de naïves légendes, comme l'Ours et l'Abbesse, ce bijou, Saint Martinien, la Chevauchée d'Yeldis, qu'on lirait le soir après le Petit Poucet et Peau d'Ane pour le charme seul de la forme, outre la partie idéale qui les rend surtout précieux. Rustiquement, il célèbre la Moisson, la Fenaison, la Vendange, et reste toujours humble de verbe sinon d'idées, même quand il évoque des sentiments purs de tout autre ornement qu'eux-mêmes ; il use alors de mots courants, parfois de terroir, de néologismes tirés d'expressions communes, sans la recherche constante d'un Régnier, joignant artistement l'urne à la stèle, et de ces systématiques appellations générales, accessibles à tous parce qu'elles représentent le fond de toutes les âmes, la monnaie courante des sentiments et des idées : la Joie, la Tristesse, la Vie, la Mort.

Mais ce qui le sacre lyrique, au sens premier et populaire, est moins la forme de ses symboles, le sujet et le mot, que le ton. Il ne s'érige pas une tour d'ivoire où chanter seul son ivresse extatique ; cette nature, ces âmes qu'il a aimées et qu'il exprime telles qu'il les aima, il leur rend ce qu'il leur a pris directement selon le mode familier. Il est rare dans son œuvre, le vers qui énoncera impersonnellement l'idée. De tels artifices lui répugnent, il se laisse aller et parle... Il parle soit à la Nature, soit aux Hommes, soit à son Ame extériorisée, soit aussi à l'Aimée, à la Compagne ; et souvent, de ses interrogations, de ses impératifs familiers, on cherche l'objet, que rien de précis ne désigne : lui-même, souvent, ne le sait pas ; c'est quelque être vague prêt à l'entendre, auquel il s'épanche et se

confesse. Il ne peut éprouver joie ni peine, être ému d'une pittoresque vision, sans lui en faire partager le plaisir, la douleur ou la surprise :

Vois! Ecoute! Sache!

dit-il, et sur ce ton de conversation, il se plaint, ou célèbre l'heure, et chaque homme sent en lui un frère qui s'ouvre à une consolation.

Aussi la pensée n'est pas martelée en insupportables syllogismes; elle flue, elle coule, en une manière d'improvisation qui est un art, en une facilité où l'on ne soupçonne pas la réflexion, ni la conscience. Comme les sensations lui vinrent, il les conte, d'où non un laisser aller, mais un vague, une douceur, une buée qui parent d'une grâce inattendue la moindre proposition. Cette voix est trop délicate pour que la vie s'y traduise vulgaire, elle est trop simple pour repousser toute sensation, et par elle tout mot courant s'affine, toute banalité se poétise, tout geste s'harmonise.

Il faut admirer la simplicité de ces images qui saisissent et fixent les rapports des choses avec une telle sûreté. Elles ne sont pas plus recherchées que les mots; mais, traductrices et naturelles (non surajoutées et plaquée sur les vers comme chez les Parnassiens) leur justesse leur donne plus de valeur que la préciosité qu'affectent d'y mettre certains écrivains qui oublient que l'art n'est pas « l'artisme » ni l'artifice. C'est que le vrai lyrique, comme le métaphysicien, fond en une, les deux harmonies que le commun sépare, des choses et de l'esprit : Vielé-Griffin est bien près de cette perfection. Nulle figure ne lui semble trop humble si elle s'apparie à l'Idée, telle dans un poème récent celle-ci, appliquée à la pluie, timide et précautionnée

«... comme une mendiante qui n'ose pas sonner ».

Toujours l'harmonie des mots (non extérieure comme celle, chère à H. de Régnier, qui consiste à grouper deux à deux des expressions analogues ou contraires) résulte de leur signification intime; elle est asymétrique comme la Nature qui s'y exprime. Et telle la phrase, tel le vers.

Ici, comme nous distinguions l'art et l'artisme, nous distinguerons le rhythme et le mètre. Le mètre, c'est le fardeau pesant qui scande les pas de l'idée ; son emploi implique le désaccord entre l'objet et la mesure où l'enchâsser. Aussi la poésie vers libriste est une conquête décisive dans le domaine de l'expression, dont la souplesse se prête aux moindres jeux de l'esprit. Surtout quand il s'agit d'un poète spontané dont l'âme d'expression ne peut être contrainte à un moule rigide... Le rhythme lui, c'est la force, la vie cachée en les apparences, la ronde des Mondes sous l'infinité de l'azur ; et à

qui prétextera une régularité mathématique, je dirai les courbes flexueuses, la mécanique composite jusqu'à l'illusion de la liberté des planètes en marche, et les cataclysmes, les comètes et les bolides, dont la chute modifie les attractions réciproques, les chemins et les vitesses des astres voisins, preuves du mouvement sans règles absolues des univers et de la spontanéité des choses. Le rhythme, c'est le vent qui va, vient, change, tourne, vire, s'abat, monte ; c'est le fleuve dont le cours se sinue, contourne, dégringole, s'alentit, se précipite, sans jamais rompre l'harmonie du paysage, mais en l'allégeant de son caprice ; ce sont les murmures des champs qui se croisent, s'entremêlent, se choquent et valent plus que le refrain cadencé du pâtre. Pour employer un mot plus significatif, unique dans les langues de tous les peuples, et où la grâce de l'antique Grèce et de ses déesses simples et nobles se résume, parfumé comme ces ondes odorantes que soulevait la tunique légère de Vénus marchant sur les nuages, l'Eurythmie : celle que, idéalement, notre poète chanta dans une de ses œuvres les plus belles. Car, ce vers libre, n'est pas prétexte à des innovations prosodiques ou à des combinaisons voulues ; l'équilibre des strophes ne vient pas d'une réflexion et la musique des assonances n'est pas le fruit d'un labeur de sélection ; ou, du moins, ces opérations de l'esprit sont inconscientes ; le vers, naturellement, jaillit, fidèle miroir de l'Idée. Tenter des vers démesurés, des enchevêtrements de mètres inédits ? fait de littérateur, non de poète. L'éclosion en est toute fortuite et conséquence de la force d'expansion du poète qui se crée en dehors de toute préparation, comme dans de récentes paroles Edmond Pilon le concisait. Kahn peint ses rêves en larges touches verbales, qui franchissent et laissent bien loin les limites de l'alexandrin ; je ne sais quelle richesse de vision orientale le conduit à cette magnificence. Verhaeren étale ses périodes selon une sainte furie oratoire et déjà respecte plus les barrières soi-disant consacrées. Vielé-Griffin encore se restreint, se fragmente, joue de petites cadences, alterne avec les grandes, aux alentours chers du vers de huit pieds, le familier, qui perd son caractère vaudevillesque, à être manié agilement et poétiquement ; la pensée est suivie pas à pas, le vers court avec elle, papillonne, s'attarde et se précipite, sans brusquerie, mais sans mollesse, dans une allégresse de liberté qui passe toutes les excentricités cherchées de la poétique nouvelle. Et les membres de phrase, s'achèvent comme il se trouve, en rimes, en assonances, ou sans les unes ni les autres. La strophe ondule, s'étale, pétille et flambe, de touches successives et d'impression totale, pour la plus vivante synthèse.

La Vie tant chérie en son décor de nature saine, élevée à l'Idéalisme le plus hautain par la force d'un amour constant, c'est le vers libre encore, comme ce fut l'image, comme ce fut le symbole. Et pour noter ces impressions multiples et en dégager l'importance esthétique et philosophique, il ne fallait rien moins, avec la familiarité du verbe et la jeunesse de l'esprit, que cette musique faite de variété et d'asymétrie, et belle surtout de son manque d'artifices.

Tel, Vielé-Griffin fut dit « pindarique » et je ne crois pas qu'un rapprochement soit plus juste ; créateur de rhythmes, aède de modernes exploits fut Pindare, et il semble qu'une parenté attirait vers lui le poète qui conçut *Palaï*, où l'âme définitive du vrai lyrique et de l'homme s'évoque et chante sous une triple forme.

Les remarques seraient infinies sur ces poèmes de douce émotion qui composent les Joies, et ces hymnes éperdus des Cygnes, vers la Nature, vers la Vie, vers l'Amour, vers la Mort. Outre les chefs-d'œuvre : le Porcher, Eurythmie, le Gué, Au seuil, l'Ours et l'Abbesse, le Fossoyeur et cette divine Chevauchée d'Yeldis qu'il faudrait étudier vers à vers, l'œuvre fourmille de trouvailles d'expressions qui étonnent par leur simplicité raffinée, d'harmonies douces, de coins de nature surpris au vol comme par le pinceau d'un impressionniste, de délicatesses de sentiment et de hautainetés de pensée. L'art de cette facilité poétique est immense et déconcerte. Et vraiment quelque chose de nouveau datera de ce poète, comme l'écrivait il y a peu M. Remy de Gourmont.

Car nous aurons la joie de voir réaliser ce frisson de vie, but premier des naturalistes grossiers, en poèmes purs, par l'un des plus sincères idéalistes de ce temps.

Nous saluerons en lui le Lyrique dans toute la force du terme, digne d'être mis au rang des Laforgue, des Kahn et des Verhaeren, et non loin du génial Verlaine dont il a certes hérité un peu de l'âme sensitive et ouverte.

Et la réalisation présente nous fait espérer de l'avenir des achèvements et des perfections, de la part d'un esprit qui n'a parcouru encore que la minime partie de son cycle...

Mais il ne faut pas préjuger de demain, quoique soit grand l'Espoir, et les promesses hautaines. Et ce serait assez de relire Joies, les Cygnes et *Palaï*.

Henri Ghéon.

Lutte

Le vent souffle sur le silence
Et les arbres ont peur du vent...
L'ombre dresse, immense,
Tout son mystère savant
Comme un mur contre le vent;
La solitude muette et noire
Conspire et se lève à travers le soir,
Avec un manteau d'indéfini
Étouffant le son dans ses plis.

Le vent flagelle les arbres
Et hurle à la lune en marbre
Dont le visage de réticence
Traverse, ironique et clos,
D'impassibles cieux de repos...
Le vent souffle sur le silence
Qui saute à la gorge du vent
Et qui l'étreint et qui l'enserre,
Lui brisant les reins dans ses serres.

Alors, c'est longtemps, longtemps,
La lutte des deux géants :

Le vent se débat contre le silence,
Dans un désir de survivance
Gronde et se crispe en démence,
Jusqu'au moment
Du dénoûment
Où de ses doigts certains et lents
Le silence étrangle le vent.

Yvanhoé Rambosson.

Voyages de vacances

Chaque année, le temps des vacances venu, les derniers discours de distribution de prix avalés, les familles, que leur progéniture soit « cancre » ou « espoir », font un voyage d'excursion.

Ces voyages ! Ils sont tous imbéciles parce qu'ils manquent d'imprévu, déroulent du déjà vu, évoquent des idées ressassées comme de l'Ohnet. Et puis il faut du confortable aux mamans de ces demoiselles, des cafés aux papas de ces petits messieurs, le tout sans cahot, dans les prix doux. C'est si cher de voyager en famille !

On va en Suisse, sur les bords de la Meuse, à la mer. La vie se passe en de vagues Casinos, avec çà et là des conversations, des intrigues dont le lendemain amène la nausée. Aucune impression ne peut naître en ces cervelles moutonnières. Ici et là, toujours, elles s'éloignent de l'inconnu, de ce qui pourrait intéresser

Mais la plus insipide de ces excursions, la plus fallacieuse, est assurément la descente de la Loire. Que de désillusions devant ces châteaux, ces sites présumés, entr'aperçus à la Porte-Saint-Martin sur les décors des pièces du Père Dumas : îles verdoyantes mirées dans un fleuve bleu, prairies fleuries, demeures somptueuses évoquant des drames royaux. Voilà ce qu'imaginent les modernes Bouvard et Pécuchet et les bons élèves architectes qui entreprennent ce petit voyage, hommage à la *divine* Renaissance, en attendant de faire l'autre, celui de Rome.

Mirages que tout cela. Une rivière sèche, sableuse, qui aurait fort à faire pour refléter les tourelles des castels éloignés de ses bords, des prairies vertes, oui, comme ailleurs. Mais les châteaux : des bâtisses orgueilleuses, illogiques, où tout le luxe réside en des toitures monstrueuses décorées de lucarnes qui n'éclairent rien !

Chambord : en un morne désert, un amas de pierre laid de loin, lourd de près, construction écrasée par une toiture trop volumineuse qui cependant recèle les seules pièces habitables, quand il ne vente, ni ne pleut. Blois : un château pour aquarellistes. L'intérêt réside dans la sombre jeune fille qui, moyennant un droit de un franc, fait visiter les salles en carton pâte et en toile peinte où se consommèrent les meurtres royaux. Une pure prononciation, des gestes appropriés disent quelque élève du Conservatoire, revenue des vanités théâtrales, mais qui aurait pu comme une autre faire sa petite Dona Sol.

Restent Amboise assez curieux, Langeais heureusement décoré

de meubles et de tapisseries d'époque. Mais combien font mal les lits moyenâgeux exécutés d'après les dessins de M. Viollet-le-Duc. Comme il fut rococo, parfois, le savant architecte, quelle comique figure font ces objets de son invention au milieu des délicates créations d'autrefois ! En revanche, il faut louer le propriétaire actuel, M. Siegfried, du goût déployé dans l'arrangement de certaines chambres d'enfants ou de jeunes filles. Nulle peinture, nul bibelot mondain, mais parmi les vieilles soies et les bahuts, douces dans l'éclairage discret, des photographies de primitifs : Botticelli, Memling, Cranach, Ghirlandajo.

La jolie résidence d'Azay-le-Rideau mérite un arrêt, mais qu'on se garde de Chenonceaux. Il est odieux ce petit château en dépit de sa position pittoresque. Nulle grandeur, mais du maniérisme : un corps de garde pour maîtres de ballets. Le séjour de Mme Pelouze n'est pas pour avoir amélioré son aspect : un goût affreux présida à sa moderne décoration, notamment à l'arrangement de cette grande galerie canaillement luxueuse comme un Chabanais et où s'étale, parmi de médiocres copies d'après les maîtres, le portrait de l'ancienne maîtresse de céans : une grosse femme rougeaude, enluminée, à chair flasque, à pose vulgaire : du moins fut-elle ainsi fixée par M. Carolus Duran. Mais qu'importe, ce logis n'est-il pas encore trop distingué, les cartons-pâte des entrepreneurs Toché et Deloye, ne sont-ils pas encore trop artistiques malgré que mauvais de goût, pour la famille américaine — suif ou pétrole — qui y campe actuellement (1)?

Paul.Louis, bourgeois niveleur, souhaitait dans un but étroit un rasage général de ces « demeures historiques ». Je me demande ce que peuvent y voir les bourgeois d'aujourd'hui. De l'art, ils se soucient peu, des souvenirs évoqués encore moins, une représentation de la Dame de Montsoreau les ayant avec juste raison poignés bien davantage. Peut-être, utilitaires jusqu'au bout, y voient-ils un encouragement. Eux aussi, après avoir bien spéculé, triché, exploité, pourront posséder un château, se payer une demeure

(1) Il est assez amusant mais peu ragoûtant de visiter pendant les saisons estivales ou automnales ces habitations transformées en hôtelleries par le va-et-vient des invités. A côté de chambres à peu près meublées, il en est d'autres hâtivement préparées où le touriste aperçoit des lits de fer de douteuse solidité, des toilettes improvisées près de malle mi-ouvertes derrière lesquelles s'entasse du linge sale. Il faut que la vanité de ces gens soit bien forte pour qu'ils acceptent ainsi de livrer leur intérieur au premier venu, au passant qui, moyennant la pièce blanche glissée à la domesticité, a le droit de fureter partout. Drôles sont parfois les remarques des bourgeoises naïvement collet monté. Le délicat a vite la nausée de ces intérieurs, la salive monte impérieusement à sa gorge.

royale. Si la malechance s'en mêle, s'il leur est impossible de réaliser tout leur rêve, eh bien, ils se fabriquent des souvenirs en toc, comme ce banquier de la place Malesherbes qui imita tant bien que mal le château de Blois, préférant un mauvais pastiche à une demeure moderne où il aurait pu avoir ses aises. Après tout, ces gens sont si peu chez eux qu'il est naturel qu'ils prennent plus de souci de l'habitation de leur maîtresse, que de la leur.

Quant aux élèves architectes qui parlent en roulant des yeux des Châteaux de la Loire, ils ne peuvent qu'y prendre de pernicieux principes, s'encrasser dans des errements qui rendent si nulles les productions architecturales contemporaines. Au lieu de s'inspirer des monuments d'art vrai, de cette maison de Jacques Cœur si bien ordonnée, si claire, ils s'imbuent de faux luxe, d'illogisme et rêvent eux aussi de construire des maisons énormes, sculptées à rebours et consciencieusement inhabitables.

A côté de ces excursions de peu d'intérêt (1), il en est une que ne vante nul guide, que ne propose aucune compagnie de chemin de fer. Elle serait peu coûteuse, commode, étant divisée par petites étapes, et de poésie intense. Elle consisterait à vivre une époque, à connaître l'art encore dédaigné et si beau des maîtres-ouvriers des XIIe-XVe siècles, en un mot, à visiter les plus belles cathédrales du Nord et du Centre. On irait à Chartres, à Rouen, à Beauvais, à Amiens, à Laon, à Noyon, à Reims, à Troyes, à Sens, à Bourges : un grand tour d'Ile-de-France.

Les esprits les plus bornés seraient vite pris par la majesté de ces forêts de pierre autour desquelles se serrent pittoresquement les villes toutes petites devant l'œuvre immense. Ainsi Beauvais, dominé, écrasé par un chœur de pierre. Les yeux seraient enchantés par les naïves scènes de Chartres et d'Amiens, par l'harmonie de ce même Amiens et de Reims, par la luxuriante végétation de pierre de Noyon où les roses, les anémones, les chardons, les plus humbles fleurs se pressent, se groupent dans une pétrification de pierre pour orner les murs, les colonnes du curieux monument.

Période morte, dont nous n'oserions souhaiter le retour, mais qui fut si belle d'art, si rare de pensée. Auréole glorieuse qui s'étendit hors de France, en Hongrie comme en Scandinavie, sous l'impulsion des maîtres-ouvriers, architectes et tailleurs d'image, natifs de Bourgogne, d'Anjou, de Picardie ou de Paris.

Charles SAUNIER.

(1) Aux entêtés qui veulent de la Renaissance, il faut rappeler qu'il existe aux portes de Paris les châteaux d'Ecouen et de Nantouillet. Ce dernier, construit par le cardinal Duprat, peut rivaliser en grâce avec les plus beaux châteaux de la Loire.

Poème

C'est le petit jardin parmi d'autres jardins.
C'est le petit jardin où la vie s'assoupit
des belles fleurs odoriférantes
parmi les feuilles fraîches et claires et scintillantes.
De fébriles insectes volètent dans l'air de nuit.
L'heure est limpide, bleue et blonde.
Des cris de trains
pleurent aux lointains !

*
* *

Et de douces fumées exhalées
s'épandent en pâles ondes
dans la limpidité et la douceur de l'air.
Et la limpidité et la douceur de l'air
semblent, infiniment, râler — avec mansuétude.
L'heure est limpide, bleue et blonde...
Des cris de trains
pleurent aux lointains.

*
* *

Or, au seuil de ce calme,
parmi les fleurs, les feuilles, et leur béatitude,
or, au seuil de ce bien-aimé petit jardin,
un enfant,
aux yeux candides et délicieux,
lit sous la lumière de la lampe.
Des reflets vert et or glissent au long de ses cheveux.
L'heure est limpide, bleue et blonde,
Semblant râler infiniment...
Des cris de trains
pleurent aux lointains !

Oh ! comme les choses sont ingénues !
Comme en cet endroit et en cette heure
toute la vie agonise avec douceur !
Très calmement, la claire nuit est descendue
sur les belles fleurs odoriférantes
et sur les feuilles fraîches et claires et scintillantes.
De fébriles insectes volètent dans l'air de nuit.
Des cris de trains
pleurent aux lointains !

*
* *

Et voici que sous la lumière de la lampe,
l'enfant s'est assoupi...
tandis que, toujours, des fumées exhalées,
en pâles ondes
s'épandent,
dans la limpidité et la douceur de l'air
de nuit...
et que l'heure se fait plus limpide et plus blonde,
et que les cris de trains
pleurent ! pleurent aux lointains...

Henri Van de Putte.

Paroles de la Chimère[1]

Depuis des siècles, sculptée dans le marbre rare, je garde le seuil du palais ancestral, parmi les fleurs de pourpre et les grands lys hiératiques. Mes ailes, éternellement, se déploient comme pour un vol téméraire, et mon sourire invite ; mes griffes disparaissent sous les somptueux entrelacs des feuilles. Le portique où fidèlement je veille, au-dessus des marches aux transparences de miroir, est ciselé de paysages merveilleux, de fraîches idylles, enguirlandé de palmes. Il semble accueillir le passant aventureux, le chevalier qui rêve de haltes paisibles, le soir, après les chevauchées au long des grèves.

Le silence vêt le palais ancestral et les jardins où sur les étangs ceints d'ajoncs bruns, dorment de blancs cygnes ; et celui que tentent mes ailes vastes, souhaite la joie de ce grave silence ; car le bonheur s'évoque selon le calme de la Demeure.

Combien, lassés d'une vie chétive, songent de hautes salles aux colonnes de jaspe et d'onyx, reflétées par les dalles luisantes, de fabuleux éventails parfumés, d'étoffes précieuses, — de boissons froides dans des coupes de vermeil ; combien songent ainsi pour avoir aperçu mes ailes où le temps a gravé des légendes ; combien !

Des vieillards vont, défiants, me chargent de malédictions, parce que, jadis, j'apaisai leur haine d'exister et les conduisis aux limites de la route mauvaise avec d'illusoires paroles. Je leur promis l'entrée du palais, et ce fut un utile mensonge qu'ils ne surent comprendre.

Ils conseillent aujourd'hui les enfants ; les enfants dédaigneux de maints conseils accourent, admirent, — admirent la splendeur incomparable de mes ailes, — mes ailes, — mes ailes frêles...

Je conte : mes discours sont harmonieux comme la chanson des eaux vives à travers les montagnes ; je conte en mots sonores, en syllabes légères ; des visions se précisent, profondes, nuancées de mille nuances : océans de saphir, archipels de pierreries, patries de miracle.

Et des hommes, à présent, se lamentent : ils ont résolu de briser

(1) « *Petites Proses* » 2e série.

mes larges ailes (folie !) ; ils ont appelé — vainement — le risible fantoche qu'ils nomment Vérité ; puis avec les gestes grotesques et niais des tribuns, ils ont décrété ma destruction. Je les prends en pitié....

Je clos les yeux aux mesquineries du réel ; mon œuvre bienfaisante est de créer sans cesse des mirages ; par moi seule, la vie est noble. A l'heure dernière, je me penche encore aux lèvres des agonisants ; j'affirme les lumineuses rives de l'inconnu ; je console ceux qui pleurent.

Viennent les *Forts* des temps nouveaux : qu'importe ! Je les soumets à mon infinie, à ma juste domination....

Georges Oudinot.

Parmi les Coupes

(Scolie d'un Païen moderne a ses compagnons d'exil)

« *Ave, Dea, morituri te salutant...* »

C'est Platon l'immortel, contempteur du poète,
Et poète lui-même à la lyre muette,
Qui lui montre l'exil en lui jetant des fleurs !
Je voulus à mon tour en tresser les couleurs
Naguère, aimant la Grèce à Paris, fou d'extase
Devant un ciel nué d'onyx et de topaze,
Et formant, bouquetière inhabile, un bouquet
Dont l'or étincelât, Platon, dans un banquet !

Seul et triste, l'hiver, le cœur froid d'amertume,
Cherchant, audacieux, l'étoile sous la brume,
J'apercevais en moi, trop incertain miroir,
Les rimes s'enlacer, claires, dans l'esprit noir :

Et j'évoquais alors un soir, à Mitylène,
Plus riant que l'amour de Pâris pour Hélène,
Plein d'errantes lueurs et de lointaines voix
Sortant du fond des mers ou du chaos des bois,
Fait d'azur velouté berçant des voiles blanches
Fines comme le lin qui flotte sur les hanches
Des vierges, quand la danse assouplit leurs bras nus !
Soir chef-d'œuvre habité par des dieux inconnus,
Beau de sérénité pâlie et violette
Qu'un invisible artiste a pris sur sa palette !

La maison du poète est là. Le croissant pur
Argente de lumière ombreuse son vieux mur
Sous un acacia vert-tendre, que balance
L'amoureuse fraîcheur du nocturne silence.
L'Obscurité s'incline au front du Jour qui part :
Adieux grecs, où les pleurs, perles dans un regard,
Glissent du blanc sourire étoilant les cieux vides ;
Et joyeux, les amis du noble Alcée, avides
De doctes entretiens à l'heure où tout s'endort,
Pendant que le vin luit, ceint de roses et d'or,

Chantent la liberté, le retour et l'ivresse !
L'un songe à la patrie ; un autre à sa maîtresse,
Et l'astre qui devine, indiscret, dans l'éther
Sourit, et des flots purs rougissent le krater.
Sous les flambeaux, pieux et gais, selon les rites,
Ils boivent en l'honneur des divines Kharites,
Mêlant, près des lauriers aux branchages fleuris
Les coupes et les chants, les myrtes et les ris
Que baignent les senteurs marines de la grève.

La brise embaume... Alcée au plectre d'or se lève !
La lyre, éblouissante en ses mains, gronde. Éclairs
D'un chantre génial qui forge les sons clairs,
Descendant aussi vite au milieu d'une fête
Que l'encens bleu du temple en dépasse le faîte :
Les pensers éloquents jaillissent des accords !
Alcée est grand ; et fleuve épandu sur ses bords,
Mariant un beau rhythme aux simples attitudes,
Il se souvient : — Hasards, naufrages, servitudes,
Exils et bruits de mer, souffrances et retours,
Chocs, blessures, combats, clameurs du haut des tours
Qui dominent la plaine et la fauve poussière ;
Dans une éclosion vernale de lumière
Guerriers au front d'airain qui s'élancent, pareils
Sur le mont infertile où marchent les soleils,
Aux centaures géants qui domptaient les abîmes,
Forts et fiers, et narguant les tempêtes sublimes :

Tout revit sur sa bouche où la Muse a passé !

Les convives, essaim trop longtemps dispersé,
Comme un chœur, sur l'Haîmos encerclé par la nue,
Qui boit les nouveaux sons d'une lyre connue,
Se rapprochent, l'oreille avide du nectar,
Et semblent butiner les fleurs filles de l'Art,
Grappe sombre, pendue aux roses de sa lèvre !

Auprès, Sapphô tressaille et partage leur fièvre :
Familière, au doux rire, au parler radieux,
Et moins svelte est Kypris à la table des dieux,

Sa tresse d'ambre errant sur sa tempe nacrée.
Salut, Sapphô ! — Salut, ô sereine inspirée !
Ta beauté resplendit comme l'arbre au matin,
Pacifique ; et ton hôte en un passé lointain
Relit l'aveu du cœur que la bouche recule
Et se tait, conseillé par l'or du crépuscule...
Tes grands yeux, fleurs d'azur que jalouse le ciel,
Exhalent un parfum tout immatériel !
Rayonne, ô créatrice, altière charmeresse,
Lys penchant sur ta tige élancée, ô prêtresse
Du Beau, qui possédas l'ineffable secret
De parler à la nymphe, au lac, à la forêt,
Et, devinant le monde en ses métamorphoses,
D'aller par les blés verts pour t'enivrer des choses !
Sapphô, dans le silence, amoureux de sa voix,
Chante, avec la phorminx harmonieuse aux doigts ;

Dans l'oubli, loin des feux de la guerre sonore,
Loin du carnage noir qu'empourpre le soleil,
Où le brave ignoré dans l'éternel sommeil
Roule, butin d'Hadès, sans mère et sans aurore ;

Loin des clartés vibrant sur le temple vermeil,
Quand le ciel des matins mélodieux redore
L'enceinte consacrée où le blanc néocore
Expulse les oiseaux rhapsodes du réveil :

Arome vespéral dans le pré solitaire,
Divin fleuve de lait qui chemines sans bruit
Sur l'ombre, oh ! parfumez et mon âme et la terre ;

Car Toi seule tu sais, pâlissant mon ennui,
M'emporter palpitante au fond du bleu mystère
Et c'est pourquoi je t'aime, ô sœur, ô blonde NUIT !

Frais comme une lumière émergeant aussi prompte,
Le chant éolien vers le calme azur monte :
Tandis que, frisson clair, suave comme un chant,
Plus haut que les rubis effacés du couchant,

Au delà des lointains plastiques, du front rose
D'un tremble adolescent près du ravin morose,
Des glauques profondeurs que couronne un tholos
Blanc d'autels entrevus et de vagues péplos,
Au seuil de la vallée idéale et blondie
Où l'onde sur la mousse est une mélodie, —
La frêle Sélénè se penche, illuminant
Et la lyre, et le plectre, obscurcis maintenant,
Et la robe de neige où tombe un bras d'ivoire...

. . . .

O mon exil ! O joie éteinte en ta nuit noire !

Raymond Bouyer.

Écrit à Paris, en 1887.

Le Miroir de Psyché

LA MARE

C'était dans les bois déserts et silencieux où les rayons du soleil venaient à travers le feuillage sombre mourir sur l'épais gazon. L'eau des longues pluies hivernales s'était amassée dans le creux profond d'une très ancienne marnière abandonnée, et avait formé là une sorte d'étang naturel, dont nulle intervention humaine n'avait altéré la grâce par de prétentieux embellissements. Sur le penchant du ravin, des aulnes et des noisetiers ombrageaient la surface limpide de la mare ; des joncs et des roseaux croissaient dans l'eau transparente, et de grandes salicaires pourpres y reflétaient orgueilleusement leurs sveltes épis violacés. La sérénité de ce décor captiva bientôt notre fantaisie et m'allongeant sur l'herbe douce et parfumée, je demandai à Psvché qui s'était arrêtée séduite par le charme de ce tableau :

— « Naguère, ô Psyché, tu célébrais de ta voix délicieusement musicale et lointaine les fleuves puissants dont la course majestueuse entraîne vers l'inaccessible Inconnu les barques pesantes et les songes ailés. Tu t'attardes aujourd'hui devant cette onde stagnante condamnée à la stérile immobilité, et je vois, dans son véridique miroir, la flamme de ton regard se voiler d'attendrissement. Cette fois encore, instruis-moi, Psyché, du mystère de ta contemplation, et révèle-moi par tes harmonieuses paroles quelles fibres nouvelles de ton être s'identifient à cette heure avec le délice de ce décor ? »

Elle sourit et très bas, comme se parlant à elle-même, elle répondit :

— « Les fleuves sont les grandes routes du Rêve. Le long de leur cours paisible et aventureux notre désir s'enfuit, solitaire, et s'enivre d'espace et de changement. Mais cette mare étendue à l'ombre des aulnes et des noisetiers reflète un autre aspect de notre âme. Si la fuite incoercible du fleuve entraîne nos songeries vers un illusoire but inconnu, l'immobilité même de cette eau captive étrangement notre fantaisie. Le fleuve passe et emporte, très loin, la trame de regrets et de souvenirs dont est formée notre vie ; ses vagues mobiles ne traversent pas deux fois la lande stérile de nos désirs: Ici, l'eau demeure, semblerait-il, immuablement prisonnière de son destin, c'est le cadre qui change et se renouvelle. C'est

le ciel qui réfléchit dans cette profondeur transparente le caprice multiple de ses nuages. Ce sont les fleurs qui pâlissent et tombent, prises d'un vertige mortel, dans le lit mystérieux de cette onde attirante, toujours semblable à elle-même au milieu de l'universelle transformation. Elle possède le charme terrible de tous les rêves qu'elle a reflétés et dont elle a gardé jalousement le fantôme enclos en sa nuit. Ainsi notre cœur silencieux assiste à la floraison des espérances qui s'effeuillent, telles des corolles mortes, dans le gouffre de ses regrets. Comme la flotte chimérique de ces nuages qui glissent en mélancolique ou lumineux arroi dans ce ciel pâle cerclé de rose et d'azur, la fantastique théorie de nos songes a défilé devant lui et ses fibres profondes ont tressailli de la splendeur émouvante de ces reflets. L'hiver est venu : les fleurs sont tombées, l'ombre et le silence ont enveloppé les nefs majestueuses de nos espoirs... Notre cœur impassible et muet s'est renfermé dans une factice résignation. Il a compris la vanité de l'effort, et par son acceptation dédaigneuse de la destinée qu'il n'a pas choisie, il a accompli le suprême renoncement. Mais en abdiquant l'Action conquérante et hautaine, il n'a pu s'interdire les voluptés consolatrices du Rêve. Comme cette mare limpide et sombre à la fois s'illumine des clartés d'or et de rose dont la caresse en passant le vol léger des nuages, ou tressaille au languissant baiser des corolles flétries qui tombent, une à une, sur ses eaux solitaires, notre âme insondable conserve en son obscurité silencieuse l'éblouissement des merveilles jadis entrevues. C'est en vain que la Vie semble, dans ses cruelles étreintes, la modeler à nouveau et la plier à ses exigences : elle demeure incurablement elle-même et s'obstine à refléter l'Idéal qui la fuit.

« Il est pour nous des heures d'épuisement où les ailes meurtries de nos songes, lasses de se déployer dans le grand ciel vide, les laissent retomber pesamment sur nos cœurs. Rassasiée de suivre la course vagabonde du fleuve, notre pensée se laisse charmer par le contemplatif repos de l'eau mystérieuse qui semble dormir dans l'ombre des bois sacrés. Il semble doux alors d'oublier, miroir paisible des choses, l'agitation stérile de l'existence.

« Regarde, cette eau fascinatrice qui semble morte recèle en son sein muet une vie miraculeuse et splendide. Une volupté mortelle en émane, et plus d'une fois, pâmées sous les blancs rayons de la lune, les fleurs de sa rive ont désiré s'effeuiller, afin de sentir, en mourant, leurs pétales caresser une fois sa surface. C'est l'oubli tentateur de la Vie qui la pare à nos yeux d'une occulte et surnaturelle beauté. Elle ouvre un refuge mystique à notre âme, et il m'a

paru, souvent, que ce ne serait pas mourir, mais continuer à vivre, d'une intense et merveilleuse existence, que de s'étendre parmi les iris pâles et les prêles chevelues pour glisser peu à peu et se perdre, sous la montante caresse de l'eau, dans la libératrice douceur du Rêve éternel. »

Telles, au bord de la mare que le soleil, à travers les feuilles luisantes des aulnes, parsemait de taches d'or glauque, vibrèrent dans l'air lumineux les paroles de Psyché. Et l'attrait de la Mort, tout à coup surgi de la force et de la beauté de la vie, nous apparut comme un grand ange pensif, allongé sous l'eau silencieuse et dardant sur nous, parmi les salicaires pourpres et les roseaux, les tentatrices étoiles de ses yeux sombres.

Camille Maryx.

L'IRRÉVOCABLE

Notes d'une femme

La Fée aux Miettes était, le jour, une pauvre vieille désolée, la nuit, une femme rieuse et jeune.

Le jour, je suis, moi, une femme de trente ans qui regarde d'un œil vif, parle d'une voix fraîche, et rit en montrant de blanches dents.

Maîs quand personne ne me peut voir, je redeviens ce que je suis en réalité.

De tristes ruines.

*
* *

Je connais un jardin enchanté.

Quand on le considère du dehors, il caresse le regard ; il a d'ombreuses allées de sable fin, des fleurs, de claires sources bouillonnantes, de belles statues, des gazons, de commodes bancs.

Mais si l'on y entre, on s'aperçoit que les feuilles des arbres sont desséchées, que les allées sont semées de pierres aiguës, rouges du sang des pieds qui ont passé là, que les sources, les fleurs, sont mortes, les statues blessées, les gazons flétris, les bancs rompus.

Vaine apparence, perpétuel mensonge.

Mais ils sont peu nombreux, ceux qui passent ces murs, et savent le secret du Jardin. Il y a sur la terre, moi ; dans le ciel, vous, Dieu très haut ; et toi, mon bien-aimé, dans cet au-delà où depuis longtemps j'ai perdu ta trace.

Ce sont les trois personnes qui, seules, hantent le jardin enchanté et dévasté. Elles y errent, toujours, sans se rencontrer jamais.

Ne faites point de bruit.

*
* *

Je pense que mon anneau de mariage est garni intérieurement de pointes aiguës. C'est mon doigt qu'il enserre et c'est mon cœur qu'il blesse ; c'est à mon doigt qu'il rayonne, et c'est mon cœur qui saigne, goutte à goutte, dans ma poitrine.

J'ai voulu ôter l'anneau, mais la blessure est la même.

Mon mari est parfois surpris de mon immuable douceur. Il ne peut comprendre qu'après ses violences je l'accueille avec le même sourire, avec les mêmes affectueuses paroles.

Au ciel, on se reconnaît; on aime là-haut ceux qu'on a aimés ici-bas.

Au ciel, je ne pourrai pas être à toi, mon bien-aimé. Devant l'autel, n'ai-je pas promis à l'*autre* un amour sans fin.

*
* *

Un poète, interrogé sur son prochain livre, dit qu'il aurait pour titre : *Chansons de la nature*. J'avouai ne pas comprendre, et il reprit: « Eh ! sans doute ! il y a sur terre des jeunes filles à qui l'alouette parle d'active gaieté; les mères pensent à leurs petits en écoutant jaser les sources, et mainte vieille peureuse tremble au cri du corbeau. »

Hier — le printemps étant revenu — mon mari a prolongé notre promenade.

Il m'a conduite dans un bois où de frêles feuilles tremblaient aux pointes des branches, et nous nous sommes arrêtés près d'une cascade que les neiges avaient grossie.

Un oiseau voletait, çà et là.

Le temps était léger. Dans le ciel, là-haut, flottaient de petits nuages blancs et roses, comme des signes d'adieu, en mer. Nos pieds foulaient des violettes, et, bondissante, l'eau chantait.

Tout à coup, mon mari me prit dans ses bras, et me questionna ardemment.

Je lui répondis : « Oui, je t'aime. »

Et à ce moment, mêlé au bruit de la cascade, j'entendis un éclat de rire.

Mon mari, pourtant, comme s'il n'avait rien entendu : «M'aimes-tu comme je veux ? M'aimes-tu de toute la force de ton âme ?

— De toute mon âme, répondis-je avec l'angoisse de ce que j'allais entendre... »

Et de nouveau un éclat de rire tinta, mêlé au bruit de la cascade.

Impassible cependant, mon mari reprit :

— Tu n'as jamais aimé que...

Je ne le laissai pas achever ; j'inclinai la tête en signe d'assentiment.

Et pour la troisième fois, le rire amer se prolongea en d'intolérables échos, infinis, me sembla-t-il, en puissance et en durée.

Oh ! c'était *toi !*

C'était toi qui jetais ainsi ta moquerie sur mes mensonges. Je te reconnus ; et afin que mon mari ne put te voir je lui fermai les yeux de mes baisers.

Cependant ton rire, ton rire strident, ton rire aimé ne cessait pas — et je crus que j'allais mourir de honte et de douleur !

*
* *

J'ai rêvé cette nuit que l'on célébrait mes noces d'argent.

J'étais assise à une longue table couverte de porcelaines fines, de clairs cristaux. Trente joyeux visages m'entouraient, — et, assis en face de moi, mon mari semblait radieux.

Or, un convive se leva, et prononça quelques phrases, où il priait l'assistance de boire à l'époux tendre et fort, à l'épouse aimable et fidèle. Tandis qu'il débitait ces sottises, je le regardais ; et quand il eut achevé, je portai mon verre à mes lèvres, en tournant les yeux vers mon mari.

Mais je ne le vis plus ; *tu* étais à sa place, souriant amèrement.

Alors mon verre tomba, se brisa ; personne n'entendit ; et tous continuèrent à manger et à rire.

Et moi seule, je te voyais, assis en face de moi...

Tu souriais amèrement.

C. J.

PAQUES

à Stuart Merrill

Il est ressuscité !

Est-ce le Christ, l'Espoir ou l'Amour ? Je ne sais ;
Mais toute la vie exulte
Et s'enivre de volupté,
Dans un tumulte,
Hors des ténèbres du Passé !

Le sang du reverdis éclôt dans les bourgeons,
Les cerisiers sont blancs d'une neige florale,
La brise du printemps fait frissonner les joncs,
Et l'âme de l'avril avec les lys s'exhale.
Les ruisseaux plus joyeux courent dans les prairies,
L'orge et le blé des champs s'étoilent de bleuets,
Les mimosas dorés couvrent de broderies,
Dans les parcs odorants, leurs rameaux dentelés,
Les iris sont mouillés d'une rosée en pleurs,
Le parfum des œillets enivre les abeilles
Qui se roulent de joie en le pollen des fleurs,
Les capucines d'or envahissent les treilles,
Des rossignols, la nuit, chantent parmi les saules,
Auprès des grands bassins où la lune s'endort,
Et le matin, dans les vergers, à tour de rôle,
Disant l'hiver en fuite et l'adieu de la mort,
Les mésanges et les fauvettes harmonisent
Leurs lieds tendres et doux aux plaintes des roseaux
Dont les plumets bleuis que le soleil irise
Se penchent pour baiser le froid cristal des eaux.

Il est ressuscité !

Des hymnes de joie sortent des basiliques
Dont les portails sont grands ouverts,
Au souffle de l'été
Qui vient, suave et balsamique,
Par les prés verts.

C'est le bonheur confus du printemps qui s'exalte,
C'est l'âme humaine qui fait halte,
Sous les pins et les tamaris,
Un moment dans une oasis,
Avant de reprendre sa route
Vers l'universelle déroute.

Les sons des cloches propagent dans l'air
Une ivresse d'orgueil et d'espérance,
Et leurs vibrations prolongent dans l'éther
De radieuses remembrances.

Il est ressuscité !

Et, dans les bois profonds, les faunes se réveillent
Pour faire au renouveau des autels et cueillir
Les pommes d'or et les grenades de l'été
Que le feu du soleil fait mûrir
Dans les vergers et sous les treilles.

Tout cœur s'émeut d'amour et de désir ;
Le même frisson parcourt toute chose,
Et les cyprès comme les roses
Palpitent d'accueillir
L'Amour qui vient en cueillant des jonquilles,
Dans les jardins et les bois,
Avec son escorte de jeunes filles
Et de joueurs de hautbois.
O mon âme, oublions le leurre
De tout ce qui nous entoure,
Soyons heureux simplement de cette heure,
Où, dans la clarté, l'on savoure
La résurrection de la vie,
Où toute âme humaine s'élève,
Calme et ravie,
Vers la beauté du rêve,
Et, dans cette aurore pascale
Blanche d'une neige florale,
Communions avec la vie !

Edmond JALOUX.

CHRONIQUES

I. *LES POÉSIES.*

Le Retour, par *Maurice Magre* (à l'*Effort*). — Le Livre de Mélancolie, par *Paul Mariéton* (Lemerre). — Les Amours errantes, par *Charles Ténib* (Bibliothèque artistique et littéraire). — Les Joies prochaines, par *S. Pierre Massoni* (Bibliothèque de l'Association.) — Le Sage Empereur, par *Léon Riotor* (au Mercvre de France). — De la Rue à la Lune, par *Louis Fortoul* (Librairie de la Critique).

M. MAURICE MAGRE

Cet instinctif, imagier délicieux et charmeur aujourd'hui, sera, je le crois, plus tard, bientôt peut-être, un admirable poète. Il publia, voici deux ans, en collaboration avec son frère, une plaquette, *Eveils*, où se décelait une âme un peu frêle et triste, de nuance grise ; il y avait dans ces quelques pages des vers qu'on n'avait pas entendus et des images dont nul livre auparavant ne s'illumina ; cette âme s'était courbée sur l'âme immense et secrète des choses et elle y avait puisé des strophes limpides.

Dans *Le Retour* la mélancolie du poète s'est éclairée, il a compris qu'il est stérile de se lamenter sur soi-même, en rhéteur ; ne serait-il pas mieux de célébrer la sève qui fait craquer au fond des bois l'écorce des arbres ? et les choses ne seront plus, dès lors, pour lui le miroir assombri où il retrouve sa jeune tristesse mais un foyer générateur de lumière et de vie.

Or écoutez ces vers pleins et puissants :

Voilà les clairs raisins éclos aux bonnes treilles,
le pressoir en chantant broiera le grain qui pleut ;
l'ivresse de demain sourd des grappes vermeilles
et le vin d'or mûrit dans les vignes de Dieu.

C'est en de telles strophes que M. Magre nous conte comment Sténo, le Poète, revint un soir au pays qu'il avait quitté depuis son enfance ; les animaux et la terre ne l'ont pas oublié :

J'entends battre le cœur des choses maternelles
qui parle à cet enfant prodigue que je fus.
. . . .
Je sens passer en moi ces temps vécus en vain
ainsi qu'un vol d'abeilles d'or dans un jardin.

La fiancée du poète l'attendait, elle lui reproche ses longs voyages et fait miroiter devant ses yeux l'espoir d'un prochain bonheur tranquille. Sténo hésite, il allait céder quand chante l'Oiseau :

Je suis l'oiseau divin qui chantait sur ta porte
le jour que tu partis vers des pays nouveaux.
. . . .
Le poète a rêvé mais ne s'arrête pas.

Et Sténo obéit à cette voix; il abandonne pour toujours son pays et sa fiancée, et reprend la route de l'inconnu.

Voilà le sujet du *Retour*; il est simple, si simple, qu'il ne faudrait pas, je crois, que M. Magre s'illusionnât sur la valeur de son poème en tant que pièce de théâtre. La grande estime et l'affection que j'ai pour son talent me donnent le droit d'être un peu juste, c'est-à-dire cruel, à son égard; or, la composition de cette œuvrette est négligée, les caractères des personnages sont à peine indiqués, enfin j'ai noté quelques horribles distractions :

la terre
de ton vieil abandon ne se rappelle pas.
. . . .
C'est moi qui te convie aux VENDANGES *sacrées*
dont tu fus et seras le MOISSONNEUR *errant.*

Mais ce sont là petites choses, que l'on quitte vite pour admirer la solidité limpide des vers, leur harmonie si naturelle et les images innombrables et neuves.

De plus, M. Magre semble s'annoncer comme le poète de la Bonté; sous la légère et somptueuse chape de ses poèmes, on devine battre son cœur d'un large émoi, et cette sollicitude s'étend sur les choses, sur les humains et sur les peuples; c'est vague et c'est profond, et cela fait prévoir que ce jeune homme de vingt ans dira des choses hautes et nouvelles.

Avant de laisser M. Maurice Magre, pourquoi ne citerais-je pas quelques admirables strophes lues dans un de ses derniers poèmes et des vers d'une étonnante beauté :

Vous tresserez le chaume avec des mains d'enfants
et le sang de vos doigts purifiera la terre,
et le soleil fera jaillir entre les pierres
les divines moissons et les beaux fruits vivants.

Et plus loin :

L'amour divin rira dans les flûtes de cèdre
et ce sera l'idylle humaine au premier jour.
Des jeunes filles marcheront en long cortège
et sur leurs bras pliera l'osier des paniers lourds.

Sous le grand ciel bourdonnera le chant des plaines
et la rumeur des sillons droits où le grain dort;
les troupeaux rêveront auprès des granges pleines
et les lunes embraseront les pailles d'or.
. . . .
il est dimanche sur la ville et dans les âmes
. . . .
le doux Galiléen passe sur la colline
. . . .
des menthes fleuriront dans les yeux des statues.

Poète, vous êtes heureux, poète qui savez le secret de tels vers et proclamez la beauté d'être simple et bon, alors que tant d'autres se lamentent, sans oser écouter la Vie, aux pieds d'une Vierge byzantine, hélas ! trop chère.

*
* *

M. PAUL MARIÉTON

J'ai trouvé dans le *Livre de Mélancolie* ce délicat écho des *Emaux et Camées :*

. . . et son cou
penché comme une fleur dolente

sur le bleu mystère de l'eau,
s'alanguissant au clair de lune,
nous fait rêver d'un Tiepolo
que réfléchirait la lagune.

*
* *

M. CHARLES TENIB

Ce livre, *Les Amours Errantes*, palpite d'une très évidente luxure. Mais on peut dire, en paraphrasant une parole de Stéphane Mallarmé : —Votre luxure importe peu, ô poète, seule nous intéresse la musique que vous avez faite avec votre luxure. — Or la musique de M. Charles Ténib est trop de pacotille ; les images banales abondent dans *Les Amours Errantes* ; on y trouve aussi de vieillottes *parnasseries*, d'une plastique inférieure, et d'indécentes allusions qui rappellent *Odes en son Honneur :*

la bouche discrète
sait des hauts secrets le menu détail.

Et cependant il faut admirer des vers tels que ceux-ci :

C'est un rêve de fraîcheur,
et les tiges à l'écoute
se penchent vers la douceur
du fin clapotis des gouttes.

*
* *

M. S. PIERRE MASSONI

Je bénis les poètes qui joignent à l'envoi de leurs œuvres un discret *inseratur !* Ils allègent ainsi la tâche, souvent amère, du chroniqueur. M. Massoni parle en ces termes de son livre *les Joies prochaines :*

« *C'est la lutte atroce de l'Ame et de la Chair ; et le drame se déroule en des Poèmes clairs et exacts, tantôt discrets et pénétrés d'une douce mélan-*

colie, tantôt amèrement ironiques, puis rigoureusement énergiques où la Chair sanglote pour le triomphe définitif de l'Ame.»

Cette lutte de l'Ame et de la Chair n'offre rien de neuf ; c'est la très vieille histoire où s'essouffle un conteur un peu terne. Des strophes, çà et là, sont exubérantes de vie et de vers sonores :

Toi qui surgis des eaux pour le repos d'un dieu,
s'en était-il allé sans regretter tes rives
celui qui, sur tes monts, la face vers les cieux,
avait dormi tout près des étoiles pensives ?
. . . .
Tes doux et blancs vieillards nourris aux ruches d'or.



M. LÉON RIOTOR

Hélas ! Je crains bien que M. Riotor n'ait perdu son temps quand il versifia *Le Sage Empereur*. Ce livre, écrit l'auteur, *énonce que l'orgueil est la vertu primordiale de l'homme, mais qu'il n'est vraiment digne de s'en revêtir qu'après avoir su cultiver l'humanité.*

Il faut estimer la solide composition du livre de M. Riotor ; mais on ne trouvera dans ses vers ni plastique ni mélodie — parfois cependant une certaine musique barbare et des rhythmes qui semblent calqués sur des pas de reîtres ; il est rare qu'une image neuve surgisse ; pas de relief où l'esprit se puisse accrocher : on traverse une immense plaine monotone. Quelques passages prêteraient à des interprétations malséantes ; ici, il s'agit d'hétaïres :

On les voit se plier, tomber, se tordre,
et chacun dans cet excitant désordre,
comme en quelque savoureux fruit
semble pouvoir sucer et mordre
et replanter l'arbre détruit.

L'idée autour de laquelle M. Riotor a construit son livre était heureuse ; il est regrettable qu'il l'ait développée en philosophe et non en poète ; car quel poète doit être M. Riotor aux heures où il en a la volonté, lui qui trouva cette image merveilleuse : on voit glisser sur la rivière

des bacs, des barges, des dromons,
tels des navettes sur la soie.



M. LOUIS FORTOUL

Cela s'intitule *De la Rue à la Lune ;* certaines oppositions de couleurs m'y ont fort intéressé :

Et les grands yeux blancs de la lune
éblouis de tant de merveilles
inondent de lueurs vermeilles
les profondeurs de la nuit brune.

Mais aucun sonnet du volume n'égale la délicate dédicace à quoi l'auteur s'ingénia :

A Monsieur et Madame Constant Jeudy
je dédie ce recueil.
Puissent mes vers emprunter quelque éclat
aux rayons de leur lune de miel.

Il faut bien que les enfants s'amusent !

Charles GUÉRIN.

II. *UN COURS D'ESTHÉTIQUE EN SORBONNE.*

M. Maurice Griveau vient de terminer en Sorbonne son cours libre sur l'*Histoire esthétique de la Nature*. Le programme vraiment nouveau, comportait les leçons suivantes : les *Ciels*, l'*Arc-en-ciel et le coloris*, les *terrains*, les *eaux*, l'*Océan*, l'*Orage* dans la Nature et dans l'Art, la Botanique résumée dans la *Vie d'une rose*, puis les *physionomies animales*, le *visage humain*, enfin la synthèse de tous ces éléments en un *paysage*. Ne pouvant donner ici le résumé d'un cycle aussi vaste, nous choisirons parmi les sujets traités, quatre des plus originaux : l'*Arc-en-ciel*, l'*Orage*, la *Rose*, la *figure humaine*.

La première de ces leçons était ainsi divisée : l'*Arc-en-ciel* dans la Nature, spectacle et phénomène ; — l'Arc-en-ciel au laboratoire ; révélateur des Astres et gamme harmonique des tons ; — l'Arc-en-ciel dispersé, répartition de ses teintes sur les objets naturels. En ce cadre le professeur a fait tenir la théorie du prisme, du spectre solaire, et les résultats vraiment merveilleux, *esthétiques*, de l'analyse spectrale : elle devine, dit l'auteur, les atmosphères et les textures stellaires lointaines, inatteignables, démasque l'hydrogène des nébuleuses et le carbone des comètes, va jusqu'à saisir le mouvement réel des étoiles, à des milliards de lieues, sur la déviation éprouvée par leurs *raies*. Mais l'attrait principal de la conférence fut dans la localisation des teintes, hors de la gamme irisée, sur les ciels levants et couchants, les terrains, les eaux, les feuillages, les fleurs, le sang des animaux.

La conférence sur l'Orage n'offrit pas un moindre intérêt. L'orage qui brise le ciel de sa foudre, qui ravine les terres, enfle les eaux, est, de soi, un phénomène perturbateur. Et pourtant, l'effroi mis de côté, l'on admire, on parle de beau, de *sublime*. Ces éclairs qui font tressaillir, sont *superbes*,

ces roulements de tonnerre impressionnent, et suggèrent l'âme à la fois. M. Griveau fait un parallèle ingénieux des manifestations de l'énergie cosmique, au dehors, — et de l'énergie psychique, au dedans. Il montre le langage appuyant, d'instinct, ce parallèle, lorsqu'il dit : « l'éclair de la pensée, » un geste « foudroyant », une âme « électrisée »... La seconde partie, sur l'interprétation de l'orage par les divers arts, et notamment la musique, a beaucoup plu, surtout par l'analyse du plus bel orage d'orchestre, celui de la « *Symphonie pastorale* ». Il en ressort que Beethoven n'a point fait là d'imitation, mais une interprétation *psychique* de la Nature. Pour le musicien de génie, comme pour le peintre, un paysage est « un état d'âme ».

La *Vie d'une rose* tranche sur le sujet précédent, encore que la méthode soit la même. *Plus que nule autre fleur bele*, écrit Chrestien de Troyes. La reine des fleurs fut suivie dans ses évolutions naturelles et ses transformations artistiques : églantine simple à cinq pétales, puis rose à cent feuilles, thème initial d'où surgirent les mille variations connues. — Puis la rose sculptée dans la pierre; ou *rosace*, la *rose* ajourée, de pierre et de verre, des cathédrales ; enfin la rose symbolique, celle des poètes, des musiciens. Cette monographie totale de la rose fut illustrée par des figures, des échantillons naturels.

Enfin, pour couronnement, une analyse du visage humain, l'histoire parallèle des beautés et des utilités de chaque trait. Il fut expliqué, pour la première fois, peut-être, comment la pureté d'un ovale féminin, la finesse de lignes du nez, le dessin délicat et subtil des lèvres, l'hélice d'une oreille élégante, et surtout la poésie profonde et pénétrante des yeux, — se rattachent à des prévoyances vitales, à des adaptations harmoniquement combinées.

Par ces exemples on peut juger de l'esprit du Cours d'Esthétique, et de sa portée. L'idée-mère, partout sensible, est que le beau, dans la Nature, dérive, exactement, d'une harmonie. Conçue pour le profit de l'être ou de l'objet, expressément, elle s'impose à nos facultés spectatrices, à nos instincts d'amour. Le beau n'est donc pas, il *devient* : Genèse d'abord extérieure, qui le conforme anatomiquement pour la vie ; genèse ensuite interne, qui le conforme psychiquement pour l'intelligence.

III. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.*

UN TYPE GALLO-ROMAIN : PAULIN DE PELLA, essai de psychologie historique, par Jacques Rocafort (Picard, 1896).

Paulin de Pella ne joue dans l'histoire du ve siècle qu'un rôle bien effacé. On sait qu'il était d'une riche famille sénatoriale, qu'il fut ruiné par l'invasion des Goths en Aquitaine, se convertit et mourut vieux à Marseille,

vivotant avec le prix d'une de ses terres que lui envoya un des barbares qui s'en était emparé et voulait se mettre en paix avec sa conscience de Goth. Ce fut donc un *represantative man* de son temps, ce qui ne veut pas dire un surhomme comme pourrait le croire l'annonciateur d'Emerson; Paulin n'eut rien d'héroïque, sa conversion elle-même est assez terne et le poème qu'elle lui inspira, son *Action de grâces*, est sans éclat. Mais cette vie, dans ses traverses et ses malheurs, est d'une indication précieuse et c'est ce que fait ressortir de façon remarquable M. Rocafort. Il nous faudrait beaucoup de monographies semblables; de telles psychologies historiques font mieux connaître une période que bien des savantes dissertations; quand on a lu l'élégante plaquette de M. Rocafort, on sait ce qu'était la vie d'un noble gallo-romain avant l'arrivée des barbares, ce que fut cette arrivée pour cette élite lettrée et polie mais molle et timide, l'ébranlement qui dut en résulter dans beaucoup d'âmes, le besoin croissant des consolations religieuses, bref une foule de points intimes sur lesquels Salvien et Orose ne nous enseignent guère. Le v[e] siècle est un des tournants de l'histoire les plus angoissants, il faut avoir une profonde gratitude pour ceux qui comme M. Rocafort y jettent quelque lumière nouvelle. On ne peut guère finir une critique qu'en critiquant: Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas donné *in extenso* le texte de l'*Action de grâces*? La monographie aurait été tout à fait complète et les latinistes (je ne le suis pas trop, hélas!) auraient été enchantés. S. A.

Théatre du Peuple : Le Diable marchand de goutte, par Maurice Pottecher (Ollendorff, 1896).

Voici une tentative qu'il faut faire connaître. Les « théâtres du peuple » que nous avons pu voir jusqu'ici n'étaient que de simples bastringues dignes des sottises anarchistes ou socialistes qu'on y débitait. Tout autre est l'œuvre de M. Pottecher. Ce théâtre n'est pas à Paris, dans quelque faubourg équivoque et fétide, mais à Bussang, en pleines Vosges; il ne consiste qu'en une avant-scène couverte, trois mètres seulement pour renvoyer les répliques importantes; au-delà les acteurs jouent à l'air libre avec l'horizon des montagnes pour décor; quelques sapins fraîchement coupés et plantés, un angle de ferme à charpente démontable, modifient suffisamment le décor d'acte en acte; d'ailleurs une toile de fond peut, s'il le faut, clore la vue et représenter un intérieur. Le public s'entasse dans une prairie sur des bancs, des estrades et des charrettes. Vraiment, comme dit le vieux Ruy Gomez :

Accourez! Cela vaut la lumière et le bruit!

Un théâtre vraiment populaire devrait être religieux, comme à Oberammergau. Mais en France la religion n'est plus à la mode, et les Vosgiens ne s'intéresseraient peut-être pas assez à des Mystères ou des Légendes. Du moins M. Pottecher a bien compris qu'un pareil théâtre devait être éthique et comportait le merveilleux. Sa pièce est l'épopée lugubre de l'alcoolisme, et celui qui vend la goutte aux hommes c'est le vieux Satan en personne; le drame se passe en pleins champs entre

laboureurs, les caractères sont simples et vrais, la langue saine, le pathétique d'une réalité sobre et pourtant intense; il y a dans ces trois actes plus de puissance dramatique que dans les neuf dixièmes des spectacles que nous pûmes voir cet hiver sur les boulevards.

Ainsi peu à peu se constitue le véritable théâtre de ce dernier quart de siècle. Quand le recul sera suffisant, on s'apercevra peut-être que ce n'est ni la Comédie-Française ou l'Odéon, ni le Théâtre-Libre ou l'Œuvre qui auront révélé ce théâtre-là. Les œuvres qui le composeront auront obscurément paru çà et là; quelques-unes auront été jouées au loin, à Bussang comme le drame de M. Pottecher, ou à Arles comme celui de Mistral, d'autres auront eu deux ou trois représentations à Paris comme Babylone du Sar Péladan, d'autres n'auront jamais été jouées. Et pourtant ce sont ces œuvres-là qui resteront quand tout le reste aura disparu, un peu comme le théâtre longtemps injoué d'Alfred de Musset subsiste seul de son époque... S. A.

Ernest Renan, Henriette Renan : LETTRES INTIMES (Calmann Lévy, 1896).

Il est des livres qui nous intéressent autant qu'on s'y attendait ou davantage même, mais point de la façon qu'on attendait; la correspondance intime de Renan et de sa sœur en est un. Si l'on y cherche des notes sur la crise de conscience de Renan, des jours de souffrance sur ce « nephtali » comme il appela cette période de sa vie, on court risque d'être déçu; nulle part on ne trouve trace d'un déchirement intérieur, d'une lutte entre deux fois. C'est qu'il semble bien que Renan n'a jamais été croyant; sa jeunesse a sans doute baigné dans une atmosphère catholique, mais du jour où son âme a vraiment commencé à vivre, elle s'en est dégagée. Dès le mois de mars 1842, lorsqu'il vient à peine d'entrer à Issy, il constate que « les jugements philosophiques qui paraissent les plus certains doivent être mis au rang de problèmes ». Ce n'est pas là le langage d'un séminariste. Il se réjouit « de n'avoir fait encore aucune démarche décisive et irrévocable », et il avoue que « ses convictions ont été ébranlées par les premières études de la philosophie qui donnent toujours un peu de fièvre. » Voilà qui est clair à mon avis. Bien avant d'entrer à Saint-Sulpice, Renan n'était plus chrétien. Ses lettres de Saint-Sulpice confirment ceci : aucune fièvre mystique, le mot Dieu ou Providence déjà employé dans le sens de Nature, pas de prière, pas d'oraison jaculatoire à la Vierge (cette absence totale de la Vierge Marie suffirait à prouver qu'il n'est ni prêtre ni même catholique); les délais qu'il s'impose pour la tonsure et le sous-diaconat ont pour motif moins la question foi que la question irrévocabilité de l'avenir. Le souci de ne pas se lier pour la vie, voilà ce qui apparaît surtout dans cette correspondance intime. J'ajoute le souci de ne pas blesser le cœur d'une mère tendrement aimée; c'est là qu'a été le point douloureux de son changement d'état, ce n'a pas été une crise de conscience, ce fut une préoccupation d'amour filial.

C'est sur ce point précis que sa sœur Henriette lui fut d'un grand

secours. Il ne semble pas, comme on aurait pu le supposer, qu'elle ait eu la moindre influence sur l'évolution de son esprit, achevée d'ailleurs de si bonne heure, mais elle l'entoura d'une chaude affection de femme, au moment où il était obligé de se tenir sur une absolue réserve avec sa mère. Fut-elle pour quelque chose dans son changement de situation sociale ? Il semble bien que oui ; le souci d'une carrière s'exprime d'une façon plus virile chez la sœur que chez le frère ; les doutes, les hypothèses qu'Ernest formule timidement dans ses lettres sont repris avec une autre vigueur dans celles d'Henriette ; en septembre 1845 elle se montre étonnante de décision et de lucidité, et l'on pourrait croire que c'est à elle seule que Renan doit d'avoir franchi cette passe difficile. Pourtant quand on voit l'habileté et la décision avec laquelle lui aussi, sous ses apparences contraires, manœuvre quand il est livré à lui-même, on se demande s'il ne mettait pas une certaine coquetterie dans ses hésitations et ses consultations, et si depuis longtemps son parti n'était pas pris. Du moment qu'aucune question de foi ne le gênait, Renan voyait avec son intelligence habituelle, qu'il arriverait plus vite au *studium cum dignitate* dans le monde laïque même universitaire que dans le monde clérical, livré alors comme aujourd'hui à la brigue, à l'intrigue, à la petitesse et à la tracasserie épiscopale.

En somme, cette correspondance est d'un très grand intérêt et pourtant sa publication n'était pas indispensable. On savait déjà que Renan fut un jeune homme sérieux et laborieux, bon fils et bon frère, capable de « solliciter doucement les textes », mais non de les nier ou de les travestir, d'ailleurs d'un amour sincère et désintéressé pour la science. Mais on aurait pu croire aussi qu'il fut, comme Pascal ou seulement Jouffroy, victime de luttes intimes, douloureuses et pitoyables. Sa correspondance confirme le premier point et détruit le second. Sa sœur Henriette, elle, en sort plutôt grandie ; c'était une âme vraiment dévouée, d'une force étonnante et d'une tendresse plus étonnante encore ; Renan dans son opuscule sur elle emploie volontiers le mot amour pour désigner leur affection ; si l'on ôte à ce mot toute allusion charnelle, il est juste ; l'amour d'Henriette pour son frère est aussi violent que celui de Chateaubriand pour sa sœur, étrange ressemblance de deux familles issues de la même race et du même sol,

O terre de granit recouverte de chênes !

S. A.

LES ODES D'HORACE, traduites en vers par E. Bourette (Quantin).

Il est suranné de tourner en ridicule les traducteurs d'Horace. C'est une tâche qui a droit au respect, ou c'est un plaisir des plus nobles que de décanter en strophes modernes le vin de la sagesse antique. Pour M. Edouard Bourette, ce fut certainement un plaisir. Sa traduction n'est pas lourde comme celle d'Anquetil, ni follement infidèle comme celle de M. Ernest Figurey, qui rendit ces Odes funambulesques en y mettant le ton moderne (M. Figurey, s'adressant à Glycère et à Mécène, parle

« Bullier, sport, raoût, Madagascar, grisette, hourra, etc.»). M. Bourette a pénétré le sens du latin et su rester élégant. Il donne certainement une idée juste du poète de Tibur. Quelquefois cependant il aurait pu s'attacher plus scrupuleusement à l'exactitude tout en restant poète, comme on l'a tenté, par exemple, ci-dessous :

Contre l'Ail (3e Epode)

Si jamais quelque monstre a de sa main impie
Tordu le cou de son vieux père, qu'il expie
Son crime avec de l'ail, suc plus empoisonneur
Que la ciguë ! — Oh ! l'estomac des moissonneurs ! —
Quel est dans mes entrailles ce venin acerbe ?
A-t-on mêlé du sang de vipère à ces herbes
Que je mangeai trop vite et pour tromper ma faim ?
Ou Canadie a-t-elle ici voulu ma fin ?
Quand Médée au milieu de tous les Argonautes
Eut distingué leur chef, le plus beau de ses hôtes,
Pour qu'il mît les taureaux au joug nouveau pour eux,
C'est d'ail qu'elle frotta le héros valeureux ;
C'est d'ail qu'elle enduisit, — avant de fuir sur l'aile
D'un dragon — ses présents à l'épouse nouvelle.
Jamais des feux du ciel ne vint telle vapeur
Sur l'Apulie aride, et d'Hercule sans peur
Le funeste manteau brûla moins les épaules.
Tu me railles, Mécène, et tu me trouves drôle.
Si jamais tu prends goût à pareil aliment,
Je veux que ta maîtresse oppose prestement
Sa main à ton baiser et, repoussant ta bouche,
Se recule d'horreur tout au bord de ta couche.

Marc LEGRAND.

ERREUR D'AMOUR, par Pierre Maël (Ollendorff).

Le brave petit roman mondain, pas trop bête, pas trop intelligent, que l'on emporte en voyage pour se procurer quelques heures d'un réconfortant sommeil. Recommandé à cet effet. Soporifique supérieur. Y. R.

TANTE RABAT-JOIE, par Roger Dombre (Armand Colin).

Un papotage sans conséquence. Y. R.

ANNÉES DE PRINTEMPS, par André Theuriet (Ollendorff)

Biographie de Theuriet par Theuriet. Je n'ai pas besoin de dire l'intérêt de ce document. Y. R.

LE CHEVALIER D'ESGRIGNY, par MM. H. Delorme et H. Darsay (Savine).

Un roman d'aventures qui n'engage pas à celle de le relire. Y. R.

LA FORCE DU MAL, par Paul Adam (Armand Colin).

M. Paul Adam, un des trois ou quatre cerveaux les plus intéressants de sa génération, montre un effort de vie allié à une curiosité accueillante

et à une compréhension aiguë qui le posent de la véritable lignée de Balzac, en passant par-dessus Zola dont l'œil est tout et le cerveau rien. M. Paul Adam est actuellement le seul écrivain capable de faire mouvoir dans toute leur sinistre beauté les foules grouillantes, en donnant, à la fois, la sensation d'élément de leur poussée physique et l'angoissant sentiment de leur âme mystérieuse.

La Force du Mal est aussi la mise en action d'une foule, celle d'une terrible foule impalpable, celle du *Mal* qui nous cerne de tous côtés, par la malignité des larves et des puissances occultes ou par l'imperceptible microbe de la maladie et la fatalité de l'atavisme, plus encore que par la naturelle noirceur humaine.

M. Paul Adam produit trop vite et dans cette production surchauffée a parfois négligé l'écriture de ce roman qui laisse cependant l'impression d'une œuvre puissante. Yvanhoé RAMBOSSON.

UN AMI DU PEUPLE, par Amédée Pigeon (Colin).

La maison Colin vient de faire paraître dans sa collection de romans historiques un ouvrage de M. Amédée Pigeon, intitulé *Un ami du peuple.* Compilation consciencieuse sous la forme d'un vague roman, de souvenirs et de documents, peu ou prou connus, relatifs à l'histoire et à l'état des esprits en Bretagne durant la courte République de 48. Je voudrais louer sans réserves M. Amédée Pigeon de son honnête et long travail; mais je dois à l'impartialité de lui dire qu'il a parfois dormi et fait dormir son lecteur sur de longs et fastidieux documents. L. F.

THÉATRE DE SALON, par Jeanne France. — RÊVES D'UNE HEURE, par Jeanne France et Achille Magnier (Société libre d'édition des Gens de lettres).

Mme France a déjà publié, seule ou en collaboration avec M. Magnier, deux volumes de poésies, douze de contes et nouvelles, et vingt romans. Plusieurs de ces ouvrages obtinrent, en outre d'un nombre considérable d'éditions, des médailles d'honneur de la Société d'encouragement au Bien.

Toutes ces éditions, ces médailles et enfin cette quantité considérable de productions ne laissent point que d'imposer au critique. Aussi je laisse la parole à l'imprimé qu'on nous prie d'insérer : « L'un de ces volumes signé de Jeanne France et d'Achille Magnier, le poète penseur, a pour titre : *Rêve d'une heure,* du nom de la première pièce du livre, un petit bijou de délicatesse tendre et de passion pure. Le second, signé de Jeanne France seule, contient, sous la simple désignation Théâtre de Salon, cinq ravissantes pièces en prose, dont plusieurs ont été jouées avec succès dans de vrais théâtres.»

On voudrait être sévère, mais après ce modeste avis, on doute de soi.

Ed.D.

PORTRAITS INTIMES, par Adolphe Brisson, deuxième série (A. Colin).

Ces portraits me font l'effet de ces photographies de fêtes foraines, où

derrière un brouillard on aperçoit une vague image en laquelle on aurait peine à se reconnaître si l'exactitude de la canne, de la cravate ou du chapeau n'était là pour vous rassurer. Dans ce volume on voit, comme aux étalages de la rue de Rivoli, se coudoyer de notoires — et peu notoires — contemporains. M. de Bornier, la présidente des Halles, le père Ollivier et Yvette Guilbert s'alignent derrière la vitrine. M. Brisson s'est promené avec son objectif et il a condensé en trois cent cinquante pages la quintessence de la plate interwiew en usage.

PROMENADES SUBVERSIVES, par Adolphe Retté (Bibliothèque artistique et littéraire).

Cette plaquette est une nouvelle édition des *Réflexions sur l'Anarchie*, suivie *d'une série de propositions touchant la doctrine libertaire et de quelques documents pris sur le vif de l'état social actuel.*

La haine de l'état social présent où tous les esprits sont ramenés à l'étalon de la médiocrité est un sentiment naturel à un artiste qui comme l'auteur a une haute et légitime opinion de sa mission de poète. L'anarchie de M. Retté est un individualisme exaspéré.

Nous allons à pas rapides vers ce socialisme monstrueux qui supprimera l'homme au profit de la collectivité ; c'est alors que l'individu se révoltant contre ce nouvel esclavage cherchera à s'épanouir librement. Mais cette libre expansion nous ramènera à la suprématie de certains, et à l'aristocratie nobiliaire ou pécuniaire succèdera la seule aristocratie : celle des Aristes. Ceci est ma ferme conviction et je ne saurais comprendre la société anarchiste telle que la rêve M. Retté.

L'individu, nous dit-il, n'obéissant plus qu'à lui-même, aura pour seul droit celui de satisfaire librement ses besoins et de développer librement ses fonctions, pour seul devoir celui de ne pas faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit à lui-même. Ce droit et ce devoir ne se contredisent-ils pas radicalement ? La libre expansion de l'individu commande le conflit et par suite l'oppression ou la destruction du plus faible. Le devoir de charité ne sera plus que la pitié du vainqueur s'il n'est déjà un obstacle à son triomphe. Ed. D.

LE CHANT DE LA CLOCHE de Schiller, translation par M. Emile Strauss (Edition de la Critique).

M. Emile Strauss, en cherchant à translater exactement le merveilleux *Chant de la Cloche* a entrepris une tâche ardue mais stérile. Quelle que soit l'habileté du traducteur, il est impossible de fixer le rhythme et l'agencement verbal d'un poème. Ed. D.

LA CHEVALIÈRE DE LA MORT, par Léon Bloy (Société du Mercvre de France).

La Chevalière de la Mort, c'est Marie-Antoinette. M. Léon Bloy, disciple exaspéré de Barbey, rugit, sur son tombeau, d'admiration, d'amour et de colère. C'est toujours le même style forcené, la même orgie d'invectives et de mépris. On ne nie pas que M. Bloy ne trouve dans sa furie de

mégalomane et de persécuté des cris assez vibrants. Mais, à la longue, il est bien ennuyeux !

Pour son catholicisme, il paraît tout juste d'aussi bon aloi que celui de M. l'abbé Charbonnel. B.

Tortori Alfredo : SOCIOLOGIO O DIRITTO COMMERCIAL, vol. I., L'UNITA DEL DIRITTO PRIVATO E LA SUA RICONSTRUZIONE A BASE SOCIOLOGICA, Rome, Turin, Florence, (Bocca, 1895). In-8 de xv-359 p.

C'est aux revues juridiques qu'il appartiendra d'apprécier cet ouvrage. Nous nous bornerons à dire qu'il paraît fait avec beaucoup de soin et de campétence, et que l'auteur s'applique de plus (mérite plus indispensable que commun dans les matières qui touchent aux intérêts publics) à ne pas faire appel aux passions. Son style finit même par être prolixe et obscur, à force de vouloir être calme et scientifique. Voici un passage où il explique pourquoi il n'a pas conçu le sujet d'une certaine façon : « Nous avons réfléchi que, tout en faisant entrer par des efforts herculéens et d'inopportunes contorsions dans le cercle de nos recherches le phénomène commercial dans toutes ses manifestations complexes, c'est-à-dire sous l'aspect social dans ses rapports économiques, moraux et politiques, et sous l'aspect juridique dans ses rapports rationnels et positifs, nous n'arriverions qu'à envahir indûment le champ du phénomène civil, qui à tout prendre est susceptible lui aussi d'une discussion conduite par la méthode positive aussi bien sous l'aspect moral que sous l'aspect juridique ». Souhaitons que, dans les prochains volumes, l'auteur, sans se départir de sa sérénité, adopte un style plus accessible aux personnes moins versées que lui dans le métaphysique. Ch. DEJOB.

ECRIVAINS ÉTRANGERS, par Téodor de Wyzewa (Librairie académique Perrin).

Tout à fait remarquable et d'une lecture attachante, le dernier volume où Téodor de Wyzewa, le polyglotte, a recueilli ses derniers articles sur la littérature étrangère, parus récemment dans différentes revues. On ne saurait vulgariser, d'un style plus agréable et dans une langue plus sincère, les noms et les œuvres de ces philosophes, penseurs ou poètes avec qui le public français est, pour l'ordinaire, si peu familier. TRENMOR.

LIVRES REÇUS :

POÉSIE : *Jean Baslin* : Le vain Exode (Fischbacher) ; *Léon Hély* : Mentis, préface par Anatole France (Fischbacher) ; *Edmond Blanguernon* : Rimes blanches (Fischbacher) ; *Louis Raymond* : Le livre d'heures du souvenir (Bibliothèque de la *Plume*).

ROMANS : *Catulle Mendès* : L'homme orchestre, illustrations de L. Métivet (Ollendorff) ; *Gyp* : Bijou (Calman Lévy).

DIVERS ; *A. Van Bever* : Méditation sentimentale sur Desbordes-Valmore (Bibliothèque de l'Association) ; *Joseph Turquan* : La reine Hortense (Librairie illustrée) ; *Gaston Deschamps* : La vie et les livres, 3e série

(A. Colin); *Adolphe Brisson* : Portraits intimes, deuxième série (Colin); *Adolphe Retté* : Promenades subversives (Bibliothèque artistique et littéraire); *Paul Arden* : Des Enfants (Bruxelles, Lacomblez).

Théatre : *Jeanne France* : Théâtre de Salon (Société libre d'édition des Gens de lettres); *Jeanne France et Achille Magnier* : Rêves d'une heure (Société libre d'édition); *Henri Rainaldy* : La voix de la mer (id.)

Littérature étrangère : *Luciano Zuccoli* : La morte d'Orfer (Milano, Chiesa); *Filippo Ermini* : Paolo Verlaine e i poéti decadenti.

IV. *LE MOIS.*

Un voyage présidentiel est toujours sujet à réflexions. Dès qu'un des indigènes que le président vient visiter avec grand flafla se permet quelque vœu, quelque demande, quelque indication pour l'avenir politique, voilà le Président qui fronce le sourcil, le Protocole qui dit : Ce n'est pas son affaire! adressez-vous aux ministres, la Presse qui fulmine : Comment conçoit-on un tel manque de tact? Pourtant, il faudrait s'entendre. Si le Président ne doit pas écouter ces choses-là, pourquoi voyage-t-il? On comprend les déplacements d'un roi, d'un empereur, à qui l'on remet des suppliques et qui répond : Je ferai ou je ne ferai pas. Mais un Président qui dit : La porte à côté! ne voyage alors que pour boire du champagne et recevoir des aubades de pompiers! Rien ne montre mieux la paonnerie de M. Carnot qui mit à la mode ces tournées et de M. Félix Faure qui les conserve.

A propos de présidents, il est regrettable qu'on n'ait pas dès la naissance de la République posé le principe que chaque nouvel élu septennaire recevrait, en don de joyeux avènement, 7 millions pour bâtir un palais ou un monument public, à son choix, histoire de laisser dans l'histoire une trace un peu plus solide que celle qu'ils laissent tous. Il aurait été amusant de comparer les bâtisses : M. Thiers aurait imaginé, vers le carrefour Montmartre, une Fondation voyante et de prétention pratique en stuc et simili marbre avec des collections d'objets d'art abominable, le bon maréchal aurait construit en moellons carrés par la base une caserne ou un bastion dans un pays aquatique (que d'eau! que d'eau!), Grévy aurait aligné dans un quartier à plus-value prochaine, des maisons de rapport wilsonique (eau et gaz à tous les étages), Carnot un palais gourmé, inutile, immortels-principes et mélancolique, Casimir Périer une niche inachevée de boule-dogue qui tourne en chien de Jean de Nivelle, Félix Faure... arrêtons-nous; la censure!

Puisque le Tsar vient à Paris, on peut bien parler (une fois n'est pas coutume) de l'alliance russe.

La France donne depuis quelques années un étonnant exemple de couardise ingénue et de raccrochage anxieux. L'amitié de la Russie est-

elle pour nous une question de vie ou de mort? Heureusement non; quelle que soit la supériorité numérique de l'Allemagne ou l'infériorité gouvernementale de la France, rien ne dit que dans un nouveau duel ce soit celle-là encore qui écrase celle-ci. A défaut de nécessité absolue est-elle de flagrante utilité? Encore non. Si l'Allemagne avait affaire à deux adversaires, elle profiterait de la lenteur de la mobilisation russe pour concentrer tous ses efforts sur nous, et la question serait réglée sur la Moselle avant qu'elle soit seulement posée sur la Vistule.

Voilà pour l'avenir. Quant au présent, l'argent français permet à la Russie de s'armer, de s'organiser, de pousser son gigantesque transsibérien; la situation est si avantageuse pour nos alliés qu'ils seraient bien sots d'y changer quelque chose, aussi sots que nous le fûmes de changer quelque chose au Piémont d'avant 1859. Si la question Alsace-Lorraine doit un jour être réglée à l'amiable, nous ne le devrons pas à la faveur de notre ami le Tsar; nous le devrons plutôt, je crois, à la décision de notre ennemi le Kaiser. Nous aussi, d'ailleurs, étonnerions vite le monde sinon par notre ingratitude comme l'Autriche de Schwarzemberg, ou par notre folie furieuse comme l'Italie de Crispi, du moins par notre assagissement, pour ne pas dire notre indifférence.

Conclusion : si la France reçoit le Tsar, que ce soit sans flagornerie ni culilinguisme. Je sais bien que ce n'est pas nous qui avons été brossés à Sébastopol, mais nous avons atteint la limite des mamours licites. Soyons hospitaliers, fastueux et affectueux, et chantons en chœur l'Hymne russe, mais ne gardons pas la bouche ouverte toute grande : les cailles rôties n'y tomberont pas.

Le côté comique ne manquera pas à ces fêtes. Déjà Arthur Meyer et Hébrard, organisent, organisent, organisent... La Presse, presque la France, représentée par ces deux hermines, chouette!

Comment se fait-il que le *suum cuique* soit si difficile à *tribuere*, et pourquoi M. Henry Fouquier, en s'exprimant dans le *Figaro* de façon si sévère et, hélas! si juste sur Verlaine l'appelle-t-il un poète de troisième ordre? Oui, cette plaquette d'*Invectives* aurait dû ne pas paraître, mais peut-être l'auteur est-il ici moins coupable que l'éditeur. Et puis, à quoi bon remuer les vies privées, même et surtout les mauvaises? Les choses de conscience ne relèvent que de Dieu. Pauvre Lélian y croyait; il a dû déjà souffrir, lui, catholique, de mourir sans sacrements; inclinons-nous devant ce qui ne sera jamais su, et de la triste créature que fut Verlaine ne gardons que le souvenir de ces quelques vers qui font de lui un vrai poète, un de nos poètes les plus vrais.

Si l'on est hostile à la statue de Verlaine, il vaut donc mieux l'être par raison esthétique que par motif éthique. En fait toute statue individuelle est blâmable, quelle que soit la puissance ou la magnanimité de l'indi-

vidu. A plus forte raison quand le dit individu est de physionomie banale comme Murger ou laide comme Verlaine ; en plastique le caractère ne suffit pas, il faut l'absolue beauté; c'est pour cela qu'à toute statue-portrait, il faut préférer une figure emblématique, muse ou génie, avec si l'on veut absolument conserver les traits du grand homme, un médaillon ou un masque sur le socle. A une statue de Delacroix en pied avec un pouce dans la palette qui ne préfère déjà le groupe de bronze du Jardin du Luxembourg, si amoureusement caressé par l'ombre des grands platanes ?

Un argument des antisémites est que bien avant que Sidi Aïssa-ben-Daoud fût crucifié sur la Butte-Chaumont de Jérusalem, les Juifs étaient fort mal vus par toutes les populations avec lesquels ils avaient pris contact. Ne pourrait-on pas diriger contre les Italiens contemporains, toutes proportions gardées, un argument analogue ? Lors des troubles d'Aigues-Mortes, la presse transalpine cria à la férocité française. Or, ces troubles ne sont rien à côté de ceux qui ont éclaté ces jours derniers à Zurich, ni même à côté des faits de lynchage qui viennent de se renouveler encore une fois à la Nouvelle-Orléans et des événements actuels de Saint-Paul du Brésil. Peut-être les émigrants italiens pourraient-ils se demander si l'insociabilité n'est pas un peu de leur fait.

On sait que la *Revue bleue* est le thalame favori des universitaires en gésine de projets réformateurs. On se demande comment M. Ferrari, d'esprit si fin, laisse de telles parturitions s'opérer sous ses courtines. Les récents articles d'un nommé Maurice Leloup sont typiques. Il paraît que notre éducation secondaire n'est pas nationale, qu'il faut développer les programmes et les classes d'histoire (l'histoire républicaine, bien entendu !!!) méditer les paroles et les œuvres des hommes de la Révolution (on nous en cite une : « s'emparer de la génération qui naît »), insérer dans les programmes (toujours !) un cours de législation, une étude approfondie de Montesquieu et de Jean-Jacques, faire trois ans de philosophie au lieu d'un, apprendre aux potaches l'économie politique, le droit des gens, les devoirs des citoyens et le commentaire d'un certain nombre d'œuvres capitales sur les constitutions politiques et la sociologie ! Ouf ! L'amusant c'est que l'universitaire bâté qui dégoise ces sottises avoue qu'actuellement la médiocrité fleurit dans nos écoles et triomphe dans nos concours !

Levée de goupillons. Le tiers-état clérical vient de se réunir en congrès. Il semble bien qu'on ne s'y est guère occupé que de sujets de boutique, et que la question du catéchisme unique (en avant la centralisation !) a été une des plus importantes. Toutefois il ne faut pas trop se moquer, et peut-être les congrès suivants prendront-ils plus d'assurance et d'importance. C'est déjà beau que les simples prêtres ne se soient pas laissés arrêter par la mauvaise humeur des évêques. Espérons que d'ici à quel-

ques années on réduira à leur juste rôle ces chefs de bureau diocésain et qu'on en finira avec le Concordat sacrosaint !

Il y a un Dictionnaire des métaphores de Victor Hugo. A quand le Lexique des images du général Poillouë de Saint-Mars ? Beaucoup méritent d'être cueillies : le tireur-panthère, l'écrin de la sentinelle, l'auréole du cavalier; le soldat-tender. Brave général, va !

Allons bon, ça y est ! Ça devait venir, mais, pouvait-on croire, plus tard ; non, c'est déjà venu. Nous voici mis au rang de perruques. La toute jeune génération a le cheveu solidement planté, elle ! Il paraît, assure un doux potache, que notre complainte est lamentable : « Nous sommes les Mazel, les Gourmont, nous ne sommes rien et nous n'avons rien fait ». Et le potache rompt avec « ces prétendus Jeunes qui lui sont désormais étrangers ». Il est certain que MM. Rémy de Gourmont et Henri Mazel sont étrangers aux *Documents sur le Naturisme*, ce n'est donc pas à eux à rompre avec l'intéressant thuriféraire d'un copiste de plagiaire. Pourvu que ce poil si solidement planté, la toute jeune génération ne l'ait pas dans la main...comme nous, n'est-ce pas ?

La complainte lamentable de ci-dessus est une réminiscence d'un livre de M. La Jeunesse qui a eu, ces temps derniers, quelques succès de réclame. Le livre doit être génial puisque le sémitisme de l'auteur a trouvé grâce devant M. Drumont. Quant au succès, il confirme que le meilleur moyen d'informer les gens de sa propre existence c'est de les happer au gras des jambes ; du coup ils se retournent, et les mollets indemnes accourent féconds en flatteries : Beau toutou ! joli toutou ! Mes frères, vous êtes bien bons de n'écrire que des poèmes, des romans, ou des drames, vous n'aurez point de premier-Figaro de M. Larroumet !

Intéressante figure que celle de M. Larroumet ! La loi du rendement non proportionnel est vrai ailleurs qu'en agriculture ; on sème quelques chroniquettes dans les journaux et l'on récolte la Sorbonne et l'Institut ! Il est vrai que de ce temps il fallait être bénin, bénin, bénin ; quand aujourd'hui il semble falloir devenir venin, venin, venin.... Bah ! c'est toujours plus amusant, et quand la rosserie de M. La Jeunesse exécute prestement un Ledrain, c'est tout à fait joyeux. Mais voilà, voyez-vous bien une différence entre M. Larroumet et M. Ledrain, et comprenez-vous que M. Ledrain soit un grotesque pour M. La Jeunesse quand pour son ami M. Muhlfeld il représente la plus haute aristocratie intellectuelle de la France ?

SAINT-ANTOINE.

V. *ÉCHOS*.

A paraître prochainement : *Le péché contre l'esprit*, roman par Charles Guérin ; *Aventures*, contes par Edouard Ducoté ; *L'Ame antique*, poèmes par Marc Legrand ; *Les rêves pèlerins*, poèmes par Georges Bidache.

Notre collaborateur Emmanuel Delbousquet publie chaque semaine au *Télégramme* de Toulouse, des compte-rendus des jeunes revues et des livres nouveaux, et d'intéressantes études où, en luttant pour nos idées, il accomplit une œuvre utile et louable de diffusion littéraire.

Il vient de prendre aussi l'initiative de la formation d'un comité pour l'érection d'un monument à Ephraïm Mikaël.

*
* *

Paris, 20 août 1896.

Mon cher Confrère,

En vacances, je ne lis qu'à présent l'exquise note de M. Vanor relative à notre édition des Maîtres-Chanteurs. *A la réponse que lui a faite ici-même mon collaborateur, M. de Brinn'Gaubast, je dois ajouter que de toutes les aimables appréciations de M. Vanor, il en est une particulièrement qui tombe à faux. « M. de Brinn'Gaubast, dit M. Vanor, ne connaît pas la musique. » Qu'en sait-il? Ce n'est pas, en tout cas, notre livre qui peut lui donner le droit de formuler cette affirmation, attendu que mon collaborateur n'a pas eu à s'occuper de la partie musicographique, fort développée, de cet ouvrage. J'en suis seul l'auteur responsable, et les appréciations de M. Vanor ne devraient pas se tromper d'adresse. Que si, les choses étant ainsi rétablies, M. Vanor persiste à étendre à mon travail personnel une appréciation, qui, du reste, comme le dit mon collaborateur, a tout juste la portée d'une imprudente boutade, je le prie de se renseigner sur la valeur de ce jugement auprès de M. Ernst, dont la compétence, je suppose, égale au moins la sienne propre, en ces matières, et qui, dans un récent article, à la* Revue Encyclopédique, *a cru pouvoir déclarer que ce* Commentaire musicographique *« très clair, très bien conçu, suit la partition scène à scène et page à page ».*

Je me dispenserai de citer telles autres lignes, plus concluantes encore, de cet article. M. Ernst est l'ami commun de M. Vanor et de moi-même. M. Vanor lui attribue donc, du même coup, autant qu'à moi, l'ignorance de cette partition de Wagner.

Inconvénients d'une « critique »... négative.

En demandant de votre confraternelle impartialité l'insertion de cette protestation, qui complète, en ce qui me concerne, celle de mon collaborateur, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mon empressée sympathie.

Edmond Barthélemy.

*
* *

La lettre suivante répond à celle de M. J. Gravier, insérée en août :

Mon cher Directeur,

Mon nom fleurissait un peu trop aux pages du dernier Ermitage. *Je n'ai pas cru devoir, pour cette raison, répondre au mot d' « aimable » excuse de l'auteur de* Simon Deutz, *ce dramaturge révolutionnaire qui pourrait prendre pour devise le joli mot de d'Aurevilly: « Mon originalité, c'est mon ignorance », ou bien cette variante : « C'est ma suffisance ». Après avoir écrit la réjouissante préface de sa « pièce », il a jugé bon de*

confronter Son Opinion à celles de ses petits contemporains. Quelques vieux écrivains ont dicté des phrases banales à leurs secrétaires, deux ou trois estimables auteurs ont pris au sérieux cette incongrue question, enfin une dizaine de petits crapauds de follicules ont dansé la gigue autour de la mare où une grenouille voulait se faire élire reine. C'est ce bizarre assemblage qui composa le numéro de revue d'où je fus expulsé à cause de ma jeunesse. Bienheureux exil ! mon tort fut de porter plainte.

Notez maintenant, mon cher Ducoté, que mon premier article, origine de tout ce débat, fut écrit avec une sincérité qui n'excluait pas l'estime que j'avais jadis conçue pour M. Gravier. Cette estime était-elle mal placée? l'avenir me le dira; car Simon Deutz, *œuvre d'un tout jeune homme, ne prouve rien... sinon qu'un bon esprit peut commencer par commettre une sottise.*

Je pense, mon cher ami, que l'incident est clos.

Jacques DES GACHONS.

*
* *

ERRATA. — Au numéro d'août de l'*Ermitage*, lire à la page 110 : Sous la lumière *diaprée* des vitraux, au lieu de: sous la lumière *drapée*...

*
* *

L'*Art Jeune* fusionne avec le *Coq Rouge*.

*
* *

Histoires souveraines de Villiers de l'Isle-Adam.

GEORGES LE CARDONNEL. — « Bien qu'il demeure difficile et même peut-être inutile — tant Villiers reste grand en l'épars de son œuvre — de faire le livre cependant si pieux où serait tout entier notre Villiers sous ses faces multiples et toutes splendides, l'idée de M. Deman permettra du moins à quelques-uns de clamer encore leur dévotieuse admiration pour le maître, et puis le livre, si incomplet soit-il, demeurera comme un hommage et protestera contre tels vivants qui, à l'occasion de chaque nouveau cadavre, se vengent par des larmes dédaigneuses de l'affront permanent que demeure pour eux le seul souvenir de Villiers. Qui songera un jour à extraire quelques histoires souveraines de l'œuvre si peu éparse cependant de M. Zola? lequel n'a pas pardonné encore à Villiers son génie même avec des trous et qui cet hiver accusant en un grand quotidien (*Figaro* du 18 janvier 1896) la jeunesse de choisir pour maîtres seulement des ratés, des avortés, des malchanceux, reprochant presque au grand martyr d'avoir vendu moins de livres que lui et d'être moins riche, et tout cela à propos des funérailles de ce malheureux et grand Verlaine.

« Voici quels seraient les dix contes que j'aimerai à voir réunis sous le titre *Histoires souveraines* : Véra, Vox populi, Les filles de Milton, Sentimentalisme, Impatience de la foule, L'Intersigne, Souvenirs occultes, L'Amour suprême, Akédysséril.

« J'ai omis intentionnellement un genre spécial de contes, bien que l'ironie en soit royale, pensant que le volume y gagnerait en unité. »

EDOUARD DUCOTÉ. — Vox populi, Virginie et Paul, Deux augures, la Machine à gloire, l'Amour suprême, Impatience de la foule, Akédysséril, le Convive des dernières fêtes, Véra, les Demoiselles de Bienfilâtre.

Tulle, imp. MAZEYRIE. *Le Gérant :* EDOUARD DUCOTÉ.

Sommaires des derniers numéros de l'Ermitage

JUIN

JUILLET

AOUT

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée commencera, le 20 août 1896, l'émission d'obligations 2 1/2 0/0 munies de coupons de 6 fr. 50 payables, moins les impôts, le 1er mai et le 1er novembre, et remboursables, à partir du 1er mai 1897, par tiers au sort semestriels.

Ces obligations seront delivrées nominatives, mixtes ou au porteur.

Les souscriptions seront reçues aux guichets de la Compagnie, dans toutes ses gares et chez tous ses corrèspondants financiers à Paris ou en province (Banque de France, Société Générale, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Crédit Industriel et Commercial, etc-)

L'ERMITAGE

REVUE MENSUELLE
Artistique et littéraire.

Directeur : Edouard DUCOTÉ

La *Revue* se déclare étrangère à la politique et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles.

Les communications doivent être adressées aux bureaux de la Revue. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus. Réserve est faite des droits de traduction et de reproduction.

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet au choix de l'abonné. Les quittances présentées à domicile sont majorées de 50 centimes pour frais de recouvrement. On s'abonne au siège de la Revue et dans tous les bureaux de poste.

Abonnements : Un an : France, 8 fr. — Étranger : 10 fr.

DÉPOTS

Dépoitaire général : Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince, Paris

PARIS

Brasseur jeune, Galeries de l'Odéon.
Gagne et Boulinier, boulev. St-Michel.
Dentu, 36, avenue de l'Opéra.
Flammarion, 10, boulevard des Italiens.
Floury, boulevard des Capucines.
Flammarion, 4, rue Auber.
Sauvaître, 72, boulevard Haussmann.
Méa, 1, rue du Havre.
Flammarion, 2, rue Marengo.
Chaumont, 48, rue Rivoli
Crette et Lemercier, passage Véro-Dodat, (rue J.-J. Rousseau).
Vildier, 8, boulevard Denain.
Flammarion, 3, boulevard Saint-Martin.
Librairie Nouvelle, 15, boul. des Italiens.
Savine, 10, rue des Pyramides.
Bailly, 11, Chaussée-d'Antin.

DÉPARTEMENTS ET ÉTRANGER

Vion, à Amiens,
Lacoste, à Bordeaux.
Monnot et Blanc, 9, rue Victor-Hugo.
Catelan, à Nîmes.
Peyrot-Tinel, à Nîmes.
Lestringauet, 11, r. Jeanne-d'Arc, à Rouen.
Majola, 4, rue Jovin, Saint-Etienne.
Mercier, rue Gambetta, Saint-Etienne.
Pericot, à Tours.
Brun, rue Lafayette, à Toulouse.
Aubertin, rue Paradis, Marseille.
Ripé, à Vendôme.
Librairie Centrale, à Lille.
Lacomblez, à Bruxelles.
Meyer, 13, West 24 Street, à New-York.
Asher, à Berlin.
Weiss, Tuchlauben, à Vienne.

La Revue se trouve également dans les gares de Paris et des principales villes

COLLECTIONS

Les années 1890 et 1891 de l'*Ermitage* (série Raymond) sont épuisées.
Pour les numéros isolés, écrire à l'Administration de la Revue.
En vente (série Mazeyrie) :

Le premier semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 416 p. (prix majoré). 6 fr.
Le second semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 432 p. (prix majoré). 6 fr.
Le premier semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 392 p. (prix majoré). 6 fr.
Le second semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le premier semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le second semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le premier semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le second semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le premier semestre 1896, 1 beau vol. in-8° de 412 p. (prix majoré). 6 fr.

SEPTIÈME ANNÉE — N° 10 OCTOBRE 1896

L'ERMITAGE

REVUE ARTISTIQUE ET LITTERAIRE

PARAISSANT CHAQUE MOIS

(Nouvelle Série)

EDOUARD DUCOTÉ

DIRECTEUR

SOMMAIRE

PRIX : 80 CENTIMES

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE

RÉDACTION : *8, rue Juliette Lamber*

ADMINISTRATION : ***Charles, libraire, 8, rue Monsieur-le-Prince***

Le Livre d'or de la littérature actuelle

ONT COLLABORÉ A L'*Ermitage* depuis son origine :

Paul Adam — Edmond de Amicis — Paul-Marius André — Camille-Antona Traversi — Albert Aurier — Avancinio Avancini.

Baculard Arnaud — Edmond Bailly — Louis N. Baragnon — Jules Barbey d'Aurevilly — Maurice Barrès — Charles Bayle — Léon Bazalgette — Maurice Beaubourg — Léon Bélugou — Henry Bérenger — Eugenio Bermani — Bernard l'Ermite — Georges Bernard-Kahler — Paul Berthon — Claude Berton — Emile Besnus — Georges Bidache — Otto Julius Bierbaum — Jacques Blanchedieu — Léon Bloy — Karl Boès — Jules Bois — François Boissier — Emile Boissier — Emile Boix — Commandant Bonnet des Tuves — Emile Bosdeveix — Maurice Bouchor — Louis Bourdery — Raymond Bouyer — René Boylesve — Viviane de Brocélyande — J.-R. de Brousse — J. Burel — E. A. Butti.

Léopold Cabanis — Georges Cairoche — René Caillé — Giosué Carducci — Jean Carrère — Enrique Gomez Carrillo — Jose Castineira — Eugenio de Castro — Joseph Chaleil — Raphaël Chaigneau — André Chevalley — Judith Cladel — Léon Cladel — Albert Clouärt — C. Corradino — François Coulon — Walter Crane — Antoine Cros.

André Dally — Henry D. Davray — Jean Dayros — Joseph Declareuil Henri Degron — Richard Dehmel — Achille Delaroche — Emmanuel Delbousquet — LéonDenis — Louis Denise — Joseph Desgenêts — Edmond Desmolins — Jean Destrem — Detlev von Liliencron — Manuel Devaldès — Pierre Dévoluy — Austin Dobson — Georges Doncieux — Auguste Dorchain — Georges Druilhet — Louis Duchosa — Edouard Ducoté — Pierre Dufay — Louis Dumur.

Havelock Ellis — Henry Eon — Georges d'Esparbès — Michel d'Eyjeaux.

Louis Fabulet — Pierre Fernier — Auguste Ferrero — Enrico Ferri — Lucio Ferrier — A. Fogazzaro — G. Fiamingo — André Fontainas — Paul Fort — Georges Fourest — Fra Diabolico — Fra Eremitano — Frédéric Friche.

Andhré des Gachons — Jacques des Gachons — Garschnine — Joachim Gasquet — Henry Gauthiers-Villars — Stefan George — Paul Gérardy — Alphonse Germain — Henri Ghéon — René Ghil — André Gide — Iwan Gilkin — Albert Giraud — André Godfernaux — Rémy de Gourmont — Edmund Gosse — Georges Grévin — Maurice Griveau — Alcide Guérin — Charles Guérin — Charles des Guerrois.

Pierre Halary — Max Halbe — Ola Hansson — Edmond Haraucourt — Thomas Hardy — Julius Hart — Hassé — José Maria de Heredia — Ferdinand Hérold — Ernest d'Hervilly — Jules Heyne — Eugène Hollande — Herbert Horne — Vincent Hyspa.

André Ibels.

Edmond Jaloux — Francis Jammes — Félix Jeantet — Alber Jhouney — J. Joly — Phœbus Jouve — Jean Jullien.

Gustave Kahn — Kalophile Ermite — Keats — Louis de Kédar — Edouard de Kerdaniel — Georges Khnopff — Karl August Klein — Tristan Klingsor — Maurice Kreutzberger — Marie Krysinska.

Pierre de Labaume — Georges Lafenestre — Bernard Lazare — Georges Le Cardonnel — Louis Le Cardonnel — Julien Leclerq — Marc Legrand — André Lemoyne — Camille Lemonnier — Grégoire Le Roy — Anatole Leroy-Beaulieu — Grégoire Lewenson — Adam Lévy — Jonas Lie — Albert Liénard — Joao de Lisboa — Loeiz-Le-Picaut — Florentin Loriot — N. Lougovoï — Pierre Louys.

Maurice Mæterlinck — Pierre Massoni — Achille Maffrede Baugé — Maurice Magre — Stéfane Mallarmé — Roland de Marès — Ulysse Marquant — Guido Martinelli — Camille Maryx — Paul Masson — Maurice Maindron — Henry Maubel — Camille Mauclair — Charles Maurras — D. Fortuné Mazel — Henri Mazel — Mazzoni — Louis Mercier — Hadrien Merle — Stuart Merrill — Dauphin Meunier — Emile Michelet — N. Minsky — Frédéric Mistral — Adrien Mithouard — Albert Mockel — G. de Molinari — Mathias Morhardt — Charles Morice — Jean Moréas — Henri Mornand — H. Morselli — Henri Muchart — Lucien Muhlfeld.

Francis Nautet — Néèra — Jean de Néthy — A. P. Nieva — Frédéric Nietzsche — Pierre de Nolhac — Francis Norgelet — Raymond Nyst.
Pierre Olin — Domenico Oliva — Alfonso d'Oliveira-Soarès — Georges Oudinot.
George Padoux — Paul Page — Sar Josephin Péladan — Elisée Pélagaud — René Peter — Pierre l'Ermite — Edmond Picard — Vittorio Picca Pilate de Brinn'Gaubast — Edmond Pilon — Armand Point — Alfred Poizat — Maurice Pujo.
Pierre Quillard.
Rachilde — Yvanhoë Rambosson — Hugues Rebell — Paul Redonnel — Marcel Réjà — Henri de Regnier — Adrien Remacle — Victor Remouchamps — Marcel Rémy — Jules Renard — Adolphe Retté — Adolphe Ricchieri — Lionel des Rieux — Arthur Rimbaud — William Ritter — Gustave Robert — Joseph Romieu — Léopold Ridel — Alberto Rondani — Firmin Roz — Angelin Ruelle.
Antoine Sabatier — Saint-Antoine — Albert Saint-Paul — Saint-Pol-Roux — Frédéric Saisset — Rémy Salvator — Albert Samain — Charles Saunier — Joseph Savary — Alejandro Sawa — Marcel Schwob — Selwin Image — Emmanuel Signoret — Sinocim — Slothouwer — Alberto Sormani — Gustave Soulier — William Stead — Stendahl — Moé Sterny — Casimir Stryienski — Harold Swan — Arthur Symons.
Laurent Tailhade — Gabriel Tarde — Emile Tardieu — René Tardivaux — Arthur Toisoul — Trenmor — Tristan l'Ermite.
Octave Uzanne.
Paul Valéry — Pierre Valin — Alfred Vallette — Henri Van de Putte — Mario Varvara — Pierre Véber — Daniel de Vénancourt — Emile Verhaeren — Paul Verlaine — Emile Vermeil — Gabriel Vicaire — Francis Vielé-Griffin — Eloy Vincent — Jean Viollis — Comtesse Volapuck — A. Voynsky — Félix Vogt.
Emile Watyn — Wilhem Weigand — Fernand Weyl — Oscar Wilde — Willy.
W. B. Yeats — André Yébel.
Emile Zola.

REVUES

LE MERCVRE DE FRANCE, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain.
LA REVUE BLANCHE, 1, rue Laffitte.
LE LIVRE D'ART, 14-12, rue Séguier.
L'YMAGIER, 9, rue de Varenne.
DOCUMENTS SUR LE NATURISME, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
LE MAGAZINE INTERNATIONAL, 91, avenue Niel.
L'EFFORT, 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.
LA COUPE, 11, rue de la République, à Montpellier.
ARTE, Coïmbra, Portugal.
L'ART JEUNE, 131, rue de Brabant, Bruxelles.
L'ART MODERNE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LE RÉVEIL, 5, rue de la Roue, Bruxelles.
LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LA LUTTE, 15, place Van Meyel, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE, place Saint-Bavon, Gand.

L'Art de M. Félix Ziem

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

BAUDELAIRE.

S'il nous fallait énoncer, d'une seule et brève proposition, la conception que nous pouvons nous former du paysagiste décoratif, nous dirions qu'il est au paysagiste pur et simple ce qu'est un poète à un anecdotier.

« C'est seulement dans la composition du paysage, explique Edgar Poe commentant *le Domaine d'Arnheim*, que la nature physique est susceptible de perfectionnement. La critique qui prétend que le sculpteur, ou le peintre, doivent ennoblir et idéaliser la nature, est dans l'erreur. Aucune tentative de beauté née d'un esprit humain ne peut faire plus qu'approcher la beauté vivante et respirante ; dans le paysage seul, la prétention de cette critique est juste, et c'est l'esprit de généralisation qui l'a poussée à conclure que son principe était vrai dans tous les domaines de l'art. »

Cette hypothèse singulièrement profonde éclaire vivement l'idée de cet *arrangement de la nature* que presque tous les peintres actuels considèrent d'abord comme une hérésie, et qui enlève autant de style à leurs œuvres qu'elle en donna aux œuvres de Poussin, de Claude Lorrain, de Van der Meer de Delft, de Watteau, de Turner et de M. Ziem, pour citer les principaux continuateurs de cette grande filiation esthétique d'un art méconnu par l'impressionnisme. Il n'y a pas art dans la transcription directe de la nature, mais dans la recomposition arbitraire de ses éléments — et la personnalité du peintre s'exprime par l'aspect même de cette recomposition, par *le choix*, par la concentration des détails en vue d'une impression particulière. Il n'y a pas d'œuvre d'art sans une synthèse constante et secrète. Cette synthèse ne doit jamais être visible : elle est comme le sang d'une œuvre, elle circule en ses moindres parcelles, l'anime, la configure, témoigne en elle d'une opération de l'esprit. Mais il serait puéril, et littéraire au mauvais sens antiplastique du terme, que cette synthèse fût signifiée par des détails extérieurs. Et la peinture dite symbolique, où s'essayèrent récemment de jeunes hommes, a montré par de déplorables et abusifs

exemples, par un avortement inévitable, l'erreur initiale de toute déformation en vue du renforcement de l'expression. Ce n'est point dans la modification des détails naturels que se peut exprimer une idée picturale, mais dans la disposition de ces détails : ils sont comme les mots, et le sens ne naît pas des mots, mais de la syntaxe qui construit la phrase. Travestir les détails équivaudrait à désarticuler les mots et conduirait à l'inintelligible ; la forme de la phrase seule, et picturalement le groupement des détails seul, peut relever du choix libre de l'écrivain ou du peintre, et varier à l'infini selon le caprice individuel.

Il ressort trop clairement de l'impressionnisme que sa préoccupation de raffiner la vérité du détail, excellente en elle-même, l'a conduit à le considérer comme le but même de l'œuvre et à en négliger les associations ; cette erreur entraîne deux résultats, ne faire que des morceaux, et manquer de style. Il faut malheureusement dire que les trois quarts des œuvres impressionnistes apparaîtront tarées de ces deux défauts capitaux. Une certaine recherche de l'expression et des attitudes modernes, spéciales à notre temps, se montrera sans doute dans les figures de M. Degas, dans tels portraits de M. Renoir, et pour limité que soit l'intérêt de cette transcription expressive d'une période, pour anecdotique que soit cette visée, elle suffira à soutenir, ne fût-ce qu'au mince point de vue documentaire, les œuvres de ces peintres. Et mettons à part Manet, en qui une grande nature violente et généreuse ennoblit et emporte tout. Mais le paysage impressionniste, dont le seul intérêt gît en la subtilité du ton, risquera fort de sembler misérable dans quelque trente années.

L'histoire de l'art montre combien la vision varie d'une époque à la suivante, combien la subtilité se défraîchit vite, combien le procédé qui plaît à une génération est aisément délaissé par l'autre. La finesse du ton, c'est curiosité : ce qui demeure, c'est le style, c'est la composition, c'est, si l'on veut, le dessin, en quelque acception qu'on prenne ce mot. Le paysage impressionniste peut être éclatant de couleur, amusant, intelligent, surprenant, il peut avoir tout le prestige de la fantaisie, du charme, du brio, toutes les grâces perfides de cette « fleur du ton » qui séduit tant les peintres sensuels. Et certes l'art de M. Claude Monet, à tous ces points de vue, est admirable. Mais devant la décoloration et l'usure du ton, devant les trahisons de la couleur moderne, si mal préparée, devant la destruction chimique dont l'effet est imprévisible, qui tue les Delacroix et ronge de bitume la moitié des toiles anciennes, devant tous ces dangers de *la durée* — mot terrible auquel notre

époque bousculée ne semble plus penser ! — que deviendra l'œuvre de M. Monet, qu'apparaîtra-t-il de vraiment attachant en ces bariolés et scintillants paysages lorsque le feu d'artifice sera éteint ? Nul ne peut le dire ; mais il est à craindre que l'immortelle émotion de la ligne, élément tout intellectuel, qui pare encore d'une si noble beauté les Poussin et les Claude Lorrain sous le jaunissement et la noirceur, ne défende plus contre l'oubli les meules, les coins de champs et les bouts de peupliers qui suffisent à M. Claude Monet pour exécuter ses étincelantes fantaisies chromatiques.

Du virtuose à l'artiste, la différence capitale est dans l'exercice des facultés de composition. Le prestige de la main et l'acuité de la vision s'y subordonnent. L'impressionnisme, qui a eu bien des bonheurs, n'aura pas été un grand mouvement artistique à cause de la prédominance de la virtuosité sur l'expressivité dans son évolution : l'impressionnisme a subi la loi inhérente à toutes les périodes dites de procédés. Il semble que la peinture se taise de temps à autre, et ne laisse parler que les artisans et les chercheurs dont les essais serviront à des créateurs à venir : le réveil étonnant de l'impressionnisme a mis en lumière quelques hommes doués merveilleusement au point de vue des moyens, et presque dépourvus d'imagination, de style et de sentiments généraux — des virtuoses. Ils auront été des maîtres peintres et de fort petits artistes, et l'on peut ainsi les admirer et les négliger tout ensemble. Un jour viendra où quelqu'un se lèvera, utilisera tranquillement les ressources de cet art, et les appliquera d'une façon harmonieuse et toute naturelle en apparence à l'énonciation de *pensées picturales ;* car elles existent, et si les artistes plastiques n'étaient pas si entraînés à la jouissance immédiate de leur état, s'ils n'oubliaient pas qu'à côté de l'exercice d'un art il y a les devoirs de la vie mentale, l'élévation du caractère, le perfectionnement de l'homme cérébral, s'ils se préoccupaient de n'être pas seulement les serviteurs de leur talent, mais des êtres à intellection cultivée, un jaillissement d'idées traduisibles par des formes naîtrait de leur pensée sans effort, et devant la nature ils n'auraient pas le pénible et vain désir de copier, mais celui d'interpréter. Tout n'est qu'interprétation, en art, et, comme l'a dit excellemment M. Stéphane Mallarmé, « tout a lieu et agit par réciprocités, ou relativement à une figure seule » qui est l'artiste. Encore faut-il qu'il ne se borne pas à exercer son regard et sa main, mais qu'il se souvienne que la culture de la sensibilité et du caractère sont, avant même l'extrême connaissance des moyens, les conditions de tout art véritable. Rien de valable ne se crée sans le ravivement continuel d'une

source intérieure, et pour la plastique comme pour le logicien, la réalité, c'est le profond.

*
* *

Le paysage décoratif est une correction raisonnée de la nature. Le paysage des impressionnistes en est une copie adroite : en art, le mot copie n'a aucun sens.

Si nous nous formons d'un orage, d'un ciel pur, d'une aurore, une idée assez vivace pour qu'à ces seuls mots naisse en notre esprit un spectacle distinct, ce n'est pas que nous nous souvenions d'un certain orage, d'un certain ciel, d'une certaine aurore. Mais de tout ce que nous vîmes à divers endroits et à divers âges, une transposition, un mélange tout intellectuel se sont faits en nous ; les aspects des mille aurores, ciels ou orages que nous contemplâmes se fondent en un seul phénomène tout spirituel, et c'est lui qu'évoquent en nous les mots que nous entendons. Cette opération de l'esprit, cette concentration des aspects multiples de la vie en un modèle qui les résume, c'est l'opération de l'art véritable, et le paysage décoratif est le témoignage visible de ce travail mental. L'impressionnisme, en se fondant sur la notation des aspects, a usé des talents exquis, comme celui de M. Monet, en une lutte inutile contre l'infinie variabilité de la vie extérieure. Ce ne sont pas des moments que retient l'esprit humain, ce sont des lois d'ensemble, et le consentement qui s'est fait sur les véritables chefs-d'œuvre ne s'est fait que sur la vérité *permanente* qu'ils manifestaient.

Ainsi le paysage, plus que tout autre genre pictural, doit se soutenir par le dessin et la composition, pour cette raison même qu'il exprime une vie assurément intense, mais moins directement perceptible que celle des êtres. C'est par l'arrangement, par le sentiment des valeurs et des plans plus que par le ton, que la vie d'un paysage se révèle, et ces éléments ne varieront pas. Les Claude Lorrain pourront souffrir du temps, l'agrément de leur coloris pourra s'éteindre, leur disposition ornementale, leur *invention* défendra noblement l'âme du peintre devant les siècles.

La coloration, pour les vrais grands artistes, c'est la charmante perversité de la peinture, c'en est l'exquise et perfide trahison toujours prête, et le dessin en est la sauvegarde essentielle, surtout dans une époque où la peinture à l'huile est de plus en plus exposée à la détérioration rapide par l'incompréhensible négligence que les peintres montrent de leurs matières. Si la peinture à l'œuf a gardé à certains primitifs un incomparable éclat, si la peinture sur panneau enduit d'or vierge défend contre le noircissement les

Antonello et les Holbein, cette science soigneuse des procédés semble ne plus occuper personne, on n'est plus sûr d'aucune couleur ou presque, on produit pour une durée minime, on joue avec les demi-tons les plus fragiles, on sacrifie tout à l'effet immédiat, et peut-être vingt ou trente années rendront-elles inintelligibles et misérables les trois quarts des tableaux qui nous séduisent aujourd'hui. Avec ce prestige du ton mourra presque totalement leur intérêt : et nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment pénible en songeant avec une conviction presque absolue qu'un jour les plus beaux tableaux de M. Claude Monet n'apparaîtront que comme d'informes empâtements ternis aux jeunes gens qui viendront vers ce maître sur la foi des éloges de leurs aînés. Le sentiment de l'insécurité et du passager est, en art, ce qu'il y a de plus intolérable.

De toutes les considérations que nous venons de résumer, si l'on prend l'inverse, il nous sera inutile d'expliquer plus amplement les raisons de notre admiration pour l'œuvre de M. Félix Ziem. Le vieux maître est de la race des paysagistes décoratifs véritables, de ceux qui n'agissent que dans une intention de synthèse, et qui fuient l'anecdote et le momentané comme les démentis mêmes de l'art. M. Félix Ziem n'a jamais abandonné le style et la composition ; et ce qui soutient secrètement ses plus étincelantes fantaisies de grand coloriste, c'est ce double souci de plus en plus délaissé. M. Ziem est de ceux qui peuvent tout oser, parce qu'une direction logique, une armature intellectuelle, ne permet jamais à leur sensualité de peintres de dégénérer en œuvres passagères, en régals de palette, en déjeuners de soleils. Son œuvre considérable joue sur deux thèmes, la Hollande et Venise, celle-ci surtout. Et de ces deux thèmes un développement régulier modifie magnifiquement l'origine, jusqu'aux plus irréelles et aux plus prestigieuses fantaisies.

Rien n'est rare comme la filiation évidente d'un homme. Ce sont des lettres de noblesse ; et notre époque est tellement plus démocratique qu'elle ne le pense même, qu'un de ses principaux caractères est de rejeter toute filiation. Chacun désire, comme signe premier de son talent, être complètement imprévu, et ce désir impossible et inutile a mené nombre d'artistes à confondre l'originalité avec la curiosité et la bizarrerie. C'est une immodestie prétentieuse et chimérique que l'on prend pour une vertu de personnalité. S'il est vrai que le grand artiste demeure sans relations véritables avec son époque, qu'il devance toujours, il est vrai qu'il a des relations avec les morts, et que pour lui les morts sont de

libres et vivants camarades. Il sait être lui-même sans les méconnaître, il se sent leur héritier, il ne les craint pas, il ne les admire pas servilement, il ne les fuit ni ne les pastiche, il traite avec eux de sincérité à sincérité. La peur des morts est une faiblesse d'esprit dans la tradition d'art comme dans la superstition, et notre temps en est infecté. Il plagie ou il renie, au lieu de continuer la tradition en l'élargissant de toute sa sensibilité personnelle. Un artiste ne naît pas de toutes pièces, et le gage le plus honorable de sa valeur est d'évoquer la hautaine mémoire de certains de ses aînés : car son mérite n'est pas d'hériter des signes extérieurs de leur talent, et de parodier leurs œuvres, mais d'hériter de leur méthode et de l'adapter à sa propre nature. Notre époque, regardant superficiellement les anciens, n'y voit à prendre que des procédés matériels qui la conduiraient au pastiche, et elle s'en écarte. Si elle regardait avec justesse et intelligence ceux qui la précédèrent, c'est leur âme, leur façon de comprendre, leur respect de la vie et de la pensée qu'elle lirait à travers leurs procédés, c'est l'éternel effort humain qu'elle y saisirait, et elle ne pourrait qu'en profiter et en abréger utilement ses travaux préparatoires.

M. Félix Ziem donne, dans notre temps, l'exemple le plus parfait d'un artiste doué du sens de la tradition; la majesté paisible et touchante de Poussin, l'ardente poésie décorative de Claude Lorrain, l'orfévrerie somptueuse et tristement noble de Watteau, la féerique folie de Turner, la clarté égale et ordonnée de Van der Meer hantent sa pensée lorsqu'il peint. La nature *créée*, *recréée* par ces maîtres est une nature où il peut vivre à l'aise, où il sait contempler sans erreur le visage de l'Été et le triomphe du Temps. Il n'imite pas ces hommes, il les comprend, les associe à sa nature, les continue et les aime. Il ne vient pas devant eux avec l'arrière-pensée de s'approprier des procédés. Il vient contempler librement en eux les âmes de quelques êtres qui rêvèrent ses rêves, et deviner en ces témoignages qu'ils en laissèrent l'émotion de leurs songes et la sainteté de leurs silences.

Rien d'eux n'altère sa personnalité : ce qu'il leur emprunte est tout intérieur, c'est un accord aisé de leur pensée avec la sienne au sujet d'un pays chimérique qui contente son cœur. Il n'est pas davantage esclave des lieux mêmes qu'il peint. Il n'est pas, malgré l'apparence matérielle des maisons ou de la mer, le peintre de Venise ou de Dordrecht : ces villes ne lui sont que des motifs à édifier une Venise et une Dordrecht idéales, qui sont nées et qui s'évanouiront avec lui-même. C'est l'âme, c'est la vision de M. Ziem qui font le vrai sujet des toiles de M. Ziem, et qui empê-

chent la monotonie d'envahir cette immense série de variations sur des thèmes restreints.

Grave, en une riche et étrange demeure, luxueuse de tapisseries et d'ors, accalmie d'années et de mémoires, le vieux maître romantique raconte, avec une vive et originale parole, cet instinct qui mena sa jeunesse vers la reine de l'Orient, à l'époque où Marilhat s'y venait à peine de diriger, où Turner n'était pas connu en France, où Decamps et Delacroix n'avaient pas encore touché au soleil barbare. Quand le jeune homme, partant avec le plus léger bagage, et vivant de portraits faits en route, eut vu la cité bleue et rose, il y resta. Ce grand éclair demeura sur lui ; là encore il va chercher chaque année un renouveau de joie libre, une respiration aisée de la vie.

La belle série sombre, toute d'or vert et bruni, des canaux et des moulins de Hollande, les quelques fulgurantes échappées sur Constantinople, cèdent dans la vie de M. Ziem à cet unique amour de Venise. Ce nom résume son existence et son œuvre. Des dates, des titres, des tableaux, ne signifieraient rien, n'élucideraient pas ce tête à tête d'un grand peintre avec un des lieux les plus beaux et les plus passionnés du monde. Sagement il a pris un thème, et s'y est tenu, comme Claude Lorrain à ses aqueducs fuyant dans des campagnes azurées, comme Turner à ses architectures fantastiques et géantes, comme Corot à ses bouquets d'arbres délicatement ténébreux, comme M. Pointelin à ses plaines et à ses ciels où meurt l'immense mélancolie du demi-jour. Et ce thème de nature, il l'a interprété, y appliquant les ressources inépuisables d'un esprit inventif et logique.

***

L'œuvre de M. Ziem est immense. Son grand âge, sa vie fastueusement solitaire, depuis longtemps éloignée des salons, orne sa haute renommée d'un caractère de rareté, comme celle de M. Gustave Moreau. D'éclatants paysages révèlent encore sa vitalité exubérante aux vitrines de la rue Laffitte ; quelques belles pièces de l'œuvre ont leur place dans nos musées, on sait des collectionneurs chez qui l'on en peut voir d'insoupçonnées et d'admirables. Chez lui, en un décor d'une richesse ombreuse, parmi de curieux objets et des chatoiements de soies orientales, demeurent des toiles préférées, des natures mortes d'un ton saisissant, des esquisses fougueuses, des figures violemment expressives. Mais M. Ziem est déjà un maître hors de notre temps, et si l'on entre-

prend de ressaisir un peu partout le prestige de son art, on découvre avec surprise qu'on demeure toujours au-dessous d'une évaluation équitable de ses travaux. Avant les impressionnistes, au plus mauvais moment de la peinture noire, en plein excès du fatal bitume, M. Félix Ziem parut en possession de cette palette flamboyante où les bleus, les jaunes et les laques s'unissent avec une intensité incroyable.

Il fut un révolutionnaire, cet ami de Turner, uni à lui par un culte commun pour Claude Lorrain. Il fut, s'en souvient-on? le maître de ce délicieux Monticelli, à qui il n'a manqué qu'un peu de stabilité dans la fantaisie; un peu d'ordre dans l'imagination, pour être un homme de première valeur. Ces quelques noms encadrent la vie artistique de M. Ziem : ils complètent le sien, l'expliquent et le situent dans l'histoire du paysage décoratif. Bien avant Manet, bien avant M. Claude Monet, à l'époque où Gautier et les Goncourt cherchaient en vain au Salon un successeur de Rousseau et de Daubigny, la lumineuse féerie des marines de M. Ziem leur révéla que la peinture avait trouvé un styliste. Ces avenues de clarté, ces ciels de saphir mourant sur des promontoires roses, ces fêtes de voiles, d'eau et de fleurs créèrent un enchantement nouveau.

Plasticien, M. Ziem l'est à un degré de maîtrise que l'on ne dépassera peut-être point. Gaufrées comme un cuir ancien, gravées sous des glacis, en pleine pâte, reprises avec des martres dures, grattées, ciselées, ses toiles d'une manière précieuse évoquent la joaillerie la plus rare de l'*Embarquement pour Cythère*, de *la Baleine* de Turner, ou de certains Gustave Moreau. De rousses et chaleureuses colorations s'y unissent à de profonds outre-mer, à des bleus-paon, à des ors fanés, à des scintillements d'argent, à des diaprures d'émail veiné, vers des jaunes chantants et francs, des roses tendres, des azurs d'une audace déconcertante. La matière de ces œuvres est merveilleusement variée, la constante justesse des valeurs y légitime toutes les fantaisies. Les motifs se développent avec une ingénieuse succession. Qui donc, passant au long d'une vitrine, ne s'est arrêté, stupéfait d'une impression aveuglante, devant les vues de Venise de M. Ziem? Là, tout donne l'impression d'une vie agrandie, harmonieuse, pacifiée dans une lumière éternelle, féconde en belles formes et en proportions nobles. Des gondoles, riches d'hommes et de femmes aux costumes somptueux, érigent une fine et onduleuse silhouette noire sur le frissonnement d'un satin liquide. Des tourelles de pierre violette et rose naissent avec sveltesse au milieu de la mer; de grands vaisseaux

d'or et de voilures diaphanes flottent avec indolence parmi les oriflammes. Parfois le canon d'une frégate, annonçant quelque fête, fait jaillir du flanc courbe et gigantesque un nuage de fumée troué d'un éclair; de vastes drapeaux ondulent, des vols de goélands tournoient dans la rade, les ramiers planent au-dessus des barques. Les palais et les dômes, altiers parmi les môles et les escaliers, dressent contre le brasier du soleil horizontal des masses architecturales que couronnent des théories de colonnettes et de statues. A leurs pieds une foule bigarrée se presse vers le canal, brûlant d'une incandescence d'été, où frémit le cortège d'un retour de régates; les galères surviennent, penchées sur l'eau, berçant la majesté claire de leurs mâtures chargées de voiles sur le firmament bleu dont l'insondable sérénité pleut en flammes et en pierreries sur le paysage, sur la mer, sur la vie et sur les rêves. Des caravanes de nuées ornementales et transparentes montent vers le zénith et prolongent vers l'infini d'irréels palais aériens, se perdent, s'évanouissent, se volatilisent dans la fusion d'un soleil royal et total où brûle l'âme elle-même de la ville des fées. Le doge d'or, touché du suprême rayon occidental, descend comme une statue de lumière dans la pénombre des voûtes de Saint-Marc, les étendards se convulsent aux balustres des campaniles, tout s'endort dans le délire des éclats et des parfums, une âme somptueuse et exténuée de passion et de rêve traîne sur la nature comme un fantôme de paradis...

En ces songes sensuels et triomphaux se complaît la solitaire, hautaine et souriante pensée de M. Félix Ziem. Son œuvre et sa vie ne se différencient pas : l'une a fait naître et a nourri l'autre, une harmonie absolue résulte de leur identification. M. Ziem, ayant trouvé la patrie véritable de son corps et de son esprit, ne pouvait pas la copier, il fallait qu'il se mît tout entier en elle, et qu'elle se soumît également à lui. Patricien de l'art, il a réellement épousé Venise; elle est sa ville, il est son peintre. Il n'y a pas d'exemple plus heureux de l'appropriation d'un homme à son œuvre, du choix sagace d'un thème harmonisé au tempérament d'un paysagiste décoratif, et à cause de ce parfait concours de circonstances, M. Ziem a réalisé, en même temps qu'une vie logique, une œuvre homogène. Il est sans trouble, il est sans découragement, il produit comme Théodore de Banville faisait des vers, par un jeu naturel et inné, une efflorescence aisée de sa nature. Il ne perd pas de vue son idéal, il en a fait une partie de lui-même, il en a le gage immuable en un lieu de l'univers qui lui reste toujours accessible. Et de toutes ces conditions de bonheur se dégage, en

son œuvre, un sentiment de bonheur ; vraiment, « là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté. » L'amertume qui fait le fond de l'art moderne, ici, expire par la seule vertu du style.

Au milieu de nous le vieux maître demeure, témoignage de l'activité de l'esprit, de la foi dans l'art, de l'amour respectueux des beaux spectacles, de la suprématie du caractère sur la virtuosité. Et de cette figure d'artiste, un sentiment de quiétude admirative se lève pour aller à notre rencontre. L'artiste met toujours sa vie et sa joie pour enjeu dans le duel de sa volonté et de la nature ; M. Félix Ziem n'a perdu ni sa joie ni sa vie, et ceux qui cherchent exemple près de leurs aînés ne reviendront de son art et de lui-même ni avec tristesse, ni avec doute. Nous honorerons en lui un exemple d'harmonie, et il n'y a peut-être pas de mot qui fasse mieux révérer un homme.

Camille MAUCLAIR.

Le Voilier

Le voilier qui rampe de si traînante allure
sur la tranquillité de la mer appalie,
on le chargea d'humbles ballots de piètre prix
et depuis des semaines la distance l'emmure
dans l'infini, que mire aux vagues le ciel gris.

Les yeux de ses marins devinrent couleur d'attente
indécise et bleuâtre dans leurs faces vieillies.
L'orage et sa colère n'y laissent pas de trace,
pas plus que son sillage qui s'éveille et s'efface
ne dérange la mer en sa robe à longs plis.

Pour que la fin des heures arrive un peu moins lente,
Les marins jouent aux dés, ou devisent de la terre,
de la terre connue que leur aventure tente,
monotone aventure de toutes les années
par le même chemin sans ombre ni mystère.

Nul n'attend le voilier aux môles d'arrivée,
nul ne hâte d'un souhait sa marche inaperçue.
Seules, au fond d'un port, des vieilles qui n'ont reçu
de longtemps, des nouvelles, fixent au calendrier
la date encor lointaine du retour régulier.

Elles espèrent, sans un frisson, l'heure d'automne
qui ramènera leurs hommes, et ce jour-là,
jour embrumé déjà par l'hiver aux doigts las,
un maigre feu luira sous les basses solives
près du coucou verni, au tic-tac monotone

Et les vieux, sans qu'un rire débride leurs gencives,
marmonneront léthargiques et lourds, leurs propos,
lui, contant les langueurs de la mer monotone,
elle le grand silence et le torpide repos
du village où le geste se terre avec le soir

du village enfumé, au port désert et noir.

Gustave KAHN.

LE ROI ARTHVR

FRAGMENT

LIVRE PREMIER

I

Je chante les légendes primitives de mon pays, l'anneau et les exploits chevaleresques, et le prodigieux Merlin, et son Roi errant, l'œuvre triple, et les récompenses glorieuses arrachées au monde du Pays Fabuleux : va, ô Poème, parmi les rives des vieux âges, et glisse lumineux sur les sables d'or.

II

Or voici le temps où, après l'étincelante ondée, la vierge entrelace de jasmin ses tresses étoilées; maintenant le thym sauvage et les heures ensoleillées attirent l'abeille; concert sur chaque rameau ; sur le pré et sur le gazon, Mai élève à l'aurore ses autels parfumés.

III

Maintenant la vie, à chaque moment, semble jaillir dans l'air, dans la vague, sur terre — en haut, en bas ; et sur ses enfants nouveau-nés, le cœur de la Nature palpite d'une joie que les mères seules connaissent. Sur le temps des poètes, le Mai des poètes brillait : Mai abritait le monde, et Arthur tenait le sceptre.

IV

Près d'un fleuve rapide, au milieu d'un agréable vallon, le Roi Arthur occupait ses insouciants loisirs. Le fleuve était égayé par mainte voile soyeuse, le val par maint joyeux et fier pavillon ; tandis que le dragon du Kymris, descendant de la domination Romaine, déployait son aile calme sur les dômes d'or de Carduel.

V

Sur la droite sombre, d'épaisses forêts étendaient leur manteau sur les flancs de la montagne en pente déclive jusqu'à la plaine ; leur obscurité prêtait d'autant plus de charme à la lumière ; tel le plaisir est le plus agréable quand souffre le prochain ; et toutes nos

humaines joies les plus douces et les plus saintes se jouent à l'ombre projetée par la tristesse.

VI

Au pied de la colline, sur le gazon lustré des groupes charmants devisaient de gais propos, ou nonchalamment écoutaient le barde habile éveillant l'harmonieuse tempête de sa harpe mélodieuse ; ou bien murmurant d'amoureuses paroles avec plus d'ardeur, j'imagine, car le miel d'amour émane des fleurs de mai.

VII

Les uns dans la course rapide faisaient étinceler la rame ; d'autres, sans bruit, tendaient des pièges à la caille argentée ; d'autres entrelaçaient la danse le long du rivage uni ; et chacun était heureux dans ce qu'il s'était choisi. Plus d'un trait frappe le Souci, cette hydre, et fait naître la Joie, emplissant son carquois.

VIII

Brillant comme le matin, lorsque toute la magnificence des nuées réfléchit sa splendeur dans une auréole de pourpre, digne centre d'une foule étincelante de jeunesse et de beauté, resplendissait le roi de Bretagne. Au-dessus de ce groupe, d'épaisses guirlandes de fleurs, suspendues d'arbre en arbre, formaient un dais embaumant.

IX

Au centre même de cet ombrage délicieux s'élançait un jet de fontaine argentée ; et bourdonnait l'abeille, et murmurait la brise. Dans la gaîté de leur jeunesse, se jouait la gaieté de Mai — et sous ce dôme de feuillage résonnait le rire des cœurs se mariant harmonieusement à la chute de l'eau de la source.

X

Appuyé sur son bras, reposait le Roi, et jetant un gai regard circulaire sur le cercle qui l'entourait, il dit : « L'homme, disent nos sages, a l'esprit inconstant, et les plaisirs pâlissent, si longtemps on en jouit. Mais moi, il me semble que cette douce journée d'été, parmi les parfums et les fleurs, rend plus légères les heures.

XI

Admirez, dans les yeux de l'Amour, un soleil sans nuage ; aspirez, au souffle de l'Amour, l'éternel printemps ; si la vieillesse ne conservait que les joies éprouvées par la jeunesse, le cœur humain

replierait son aile paresseuse ! Si l'on pouvait déterminer un changement dans le plan du Destin et de la Nature, en quoi serions-nous blâmables ? C'est dans le Temps, non dans l'Homme. »

XII

Il dit, et l'heureuse réunion murmura comme un écho : « Le Temps seul est blâmable. » Chaque chevalier jeta un amoureux regard à sa dame élue, et à ce regard rougit la belle. Mais la pensée avait assombri le sourire sur le visage d'Arthur, et au discours léger l'entourage répondit par un soupir.

XIII

Et tandis qu'ils murmuraient : « Le Temps seul est blâmable », au centre même de la fontaine argentée, soudain surgit (sans que nul ne sût d'où il vint), un être étrange, et semblable à un fantôme. Debout il se tenait, vêtu d'un linceul noir, et sans forme. Tel à midi une vapeur nuageuse.

XIV

Tous se turent, et les face. blêmirent ; le cœur le plus hardi battait précipité : « Debout ! » dit le spectre voilé : « Je t'appelle, Roi ! » Alors éclata un cri furieux ; les pieds coururent sur le sol, les mains promptes saisirent le glaive, la chevalerie irritée se dressa autour de son roi.

XV

Mais Arthur se leva, et, écartant les chevaliers armés, il affronta l'image d'un regard intrépide. Alors le Fantôme s'enfonça indistinct le long de la rive fleurie, silencieusement, sombre et lent. Et sur la forêt la nuit se fit au milieu du jour, comme du cadran solaire disparaît l'ombre.

XVI

Disparu. Mais une horreur glaciale semblait imprégner l'air ; les hôtes joyeux se tenaient pétrifiés ; tandis qu'au milieu d'eux, pâle, passait le Roi, entraîné par une volonté plus royale que la sienne. Il s'avance ; la force invisible le pousse, comme l'âme est contrainte par le rêve.

XVII

Ils le voient, et cherchent à le retenir, mais en vain. Ils voient, et s'efforcent de parler, mais la voix reste muette. Ainsi la Mort arrache le guerrier à sa suite armée et le fait marcher sans défense,

quand son heure est venue. Arthur gagne le bois ; l'ombre le dérobe à leur vue, et les ténèbres l'enveloppent comme le nuage voile l'étoile.

XVIII

Brusquement, comme il était venu, le charme qui tenait le cercle, se rompit ; tel au son de la trompette se dresse le camp guerrier d'un pesant sommeil endormi. Les silencieux fêteurs se rejettent fougueux dans la vie. L'étincelant tumulte se propage rapidement jusqu'au bois, et le vallon entier résonne du cri de guerre BON-LEF-HER.

XIX

Des barques et des tentes, abandonnant leurs jeux, tous à ce signal d'alarme, confusément s'élancent — tel du *Roc des Oiseaux* (1) le cri de guerre voile les cieux d'un manteau d'ailes en clameur surgies — un mot en est la cause, un signe les fait partir, et la forêt entière rayonne de glaives étincelants.

XX

Tandis que la troupe s'éparpille au loin, comme des chasseurs à la recherche du cerf, les beautés appâlies s'assemblent à la lisière du labyrinthe des bois, tremblant lorsque l'oiseau de son aile effleure une branche, ou quand, silencieusement, quelque feuille, sans un souffle, vient mourir sur le sol.

XXI

Déjà, le glorieux chariot du jour s'était d'une heure plus encore incliné vers les mers occidentales, lorsqu'un blanc plumet étincela parmi les arbres, les branches compactes s'écartèrent frémissantes, et, d'un bond, délivré de la forêt, sain et sauf, debout dans la clarté solaire, parut le Roi Arthur.

XXII

Qui redira la joie qu'évoqua son aspect ! Les uns éclatèrent de rire, et frappèrent leurs blanches mains ; d'autres coururent, d'autres s'agenouillèrent, d'autres se détournèrent et pleurèrent des larmes de joie. Mais sans les remarquer, Arthur, debout, frissonnait dans la lumière resplendissante, et sa poitrine se soulevait palpitante comme d'un combat livré.

(1) Le Roc des Oiseaux — *Craig-y-Deryn* — ainsi nommé à cause du grand nombre d'oiseaux (principalement d'oiseaux de proie) qui y faisaient leur demeure.

XXIII

Pourtant, vu de plus près, son visage pâli révèle une volonté austère, une âme noble et fière ; point de honte pour l'homme de ressentir la crainte, mais honte à celui que la peur abat ; et, par une noble feinte masquant son trouble, bientôt son cœur hardi présente le royal sourire.

XXIV

Mais des siens ni l'amour anxieux, ni la curiosité excitée ne peuvent arracher le récit des prodiges entrevus : « Inutile ma recherche et aussi vain que hasardeux fut l'incivil appel. Peut-être quelque jeu moqueur du joyeux mois de mai ? » Il dit, et frissonnant, il détourna son regard.

XXV

De la chasse, hélas ! les guerriers reviennent un à un moins nombreux qu'ils n'étaient partis, leurs plumes en loques et leurs manteaux déchirés affreusement. De douleur saignent les Amours à la rougissante face d'Elphin (1) ; Madoc, dont le pas à peine balayait la rosée, ô grief ! boîte, atteint par un rameau d'if.

XXVI

Oui, tels les tours joués par l'églantier et par la ronce, par l'épine et par la pierre, aux pourpoints, aux visages et aux membres, que le malheureux qui eût nié l'œuvre des esprits, fût bientôt lui-même devenu un esprit ! Et certes, rien moins qu'une puissance de démon pouvait à des regards si doux unir des traits si durs.

XXVII

Mais s'évanouirent la honte et la colère quand ils virent devant eux celui dont le chaud sourire avait si bien rendu la vie, car de nobles cœurs peuvent entraîner un noble chef dans un cercle où eux-mêmes ne résisteraient pas ; les vagues roulent sur une mer sans rives, et les natures secondaires plongent dans une grande âme unique.

XXVIII

Or de nouveau vive question, prompte réponse : « Que vit, qu'entendit le Roi ? » — « Et vous, nobles gentilshommes, que vîtes-

(1) Elphin, le jeune prince qui découvrit le fameux Taliessin (exposé comme un enfant dans un sac de peau), semble avoir été remarquable par sa bonne mine, d'après le poème que lui adressa le barde reconnaissant. Il est bien connu de ceux qui connaissent la littérature de Galles.

vous, qu'entendîtes-vous ? » — « La forêt et le ciel, et le bruissement des branches. » — « Et de fantôme point? » dit Arthur. « Plus de course prodigue, car du plaisir ainsi limité la grâce s'évanouit. »

XXIX

« Mais voyez, le soleil s'abaisse vers l'occident, et des soucis plus graves nous rappellent maintenant à Carduel : Gauwain, mon cheval ! Aimables dames, reposez doucement. Vous tous songez de lendemains heureux. » Maintenant le mouvement envahit la plaine animée ; en selle ! qu'on s'embarque ! Et vers son foyer rapidement chacun se dirige.

XXX

Sur le coteau et sur le fleuve, la brillante troupe disparaît. Par degrés s'affaiblit le bruit des rames frappant l'eau. Les voix et les chants, et le hennissement sonore des cavales se perdent dans le crépuscule mourant ; et bientôt sur le fleuve et sur la vallée, et jusque dans le lointain, les étoiles solennelles brillent dans le silence morose.

XXXI

Et là où les nuages légers, blêmes, courent légèrement au-dessus des silencieuses ténèbres de la montagne hérissée de bois, semblable à l'âme solitaire d'un véritable poète chantant, sans souci de qui l'écoute, sur l'insensible fontaine, paisiblement glisse encore le fantôme, occupé de quelque rite impie, déconcertant la nuit.

XXXII

Le Sommeil, le seul ange commun à tous les mortels, sur la cité endormie épandait les ambroisiennes guirlandes humides encore des rosées de l'Eden. La Joie et le Malheur s'équilibrent, et le plus humble esclave qui respire à l'ombre de ses ailes salutaires règne, la moitié de sa vie, sur des royaumes trop splendides pour un Roi.

XXXIII

Pour Arthur aussi ces royaumes sont trop beaux : longtemps, comme un exilé suppliant, il attendit aux portes du palais des songes. Tel qu'un rayon sauvage, tourmenté, sinueux, luisant parmi les tourbillons houleux de la tempête, sa pensée éclatait en étincelles s'entre-heurtant dans sa poitrine, et ne trouvait nulle vague où poser sa lumière (1).

(1) « Qual d' acqua chiara il tremolante lume », etc. *Ariosto*, canto viii, stan. 71.

XXXIV

Il se leva, et, s'enveloppant de sa robe d'hermine, sortit de sa chambre, monta l'escalier de la petite tour, et hors de l'étiquette serrée de son château, vint rafraîchir son front brûlant aux souffles de la nuit. Comme le Silence, semblable au calme d'un dieu, emplissait alors d'une paix délicieuse la voûte des cieux conscients !

XXXV

Large, serein et lumineux, l'astre souverain de la nuit épandait sa clarté sur les toits et sur les campagnes lointaines, sur le vallon à midi débordant de gaieté, sur les pâturages vierges des brutalités de la guerre, sur le fleuve roulant vers la mer ses eaux écumantes et limpides, comme une âme bienheureuse se hâtant vers l'océan de l'Eternité.

XXXVI

« Et ces choses-là aussi disparaîtront-elles à mes yeux ? » murmura le roi...

. . . .

Traduit de Bulwer Lytton
par René Philipon.

Attente

Si c'est pour me faire croire à la vie
Que tu viendras à cette maison du triste séjour,
Prends la clef d'or, et, les marches gravies,
Ouvre la porte aux pas de ton amour.

Si c'est pour me faire croire à la mort,
Prends parmi tes clefs celle de fer,
Et ferme les fenêtres à l'aurore
Dans la chambre pleine des ténèbres d'hier.

Qu'importe la vie à mon âme ou la mort,
Pourvu que ce soit toi que j'accueille,
Geôlière dont la clef de fer ou d'or
Violera le secret silencieux de mon seuil ?

Mais pourquoi ces paroles dans la solitude,
O toi qui ne viendras peut-être jamais
M'éveiller de ta voix douce ou rude
Selon que sonnera la cloche des destinées !

La neige a suivi les oiseaux sur le toit,
Et seul habitant de la triste masure,
J'attends toujours la détresse ou la joie
De tes clefs inconnues dans la serrure.

Stuart MERRILL.

A Marc Legrand [1]

Mon cher Marc, vous êtes païen. Vous l'êtes un peu par éducation et prédilection poétique, beaucoup par impression d'enfance. Vous êtes né et vous avez grandi sous le ciel de Nice, vos premiers regards ont été caressés de lumière pure, et la mer harmonieuse a bercé de son chant de sirène vos premiers sommeils.

Nice et ses montagnes, ses rochers, ses arbres et ses fleurs, son soleil et son sourire, ce n'est ni la Provence, ni l'Italie, mais la Grèce. Son château *est une Acropole dressée sur le bord de la nappe d'azur ; l'abeille de l'Attique y bourdonne parmi les genêts d'or, les anémones de pourpre et les iris aux pétales d'améthyste. Au crépuscule, du haut de la terrasse qui le couronne, on voit descendre du ciel sur les montagnes violettes, sur les flots assoupis et sur toute la nature la solennité et la douceur des nuits d'Orient. Et plus bas, au détour de* Roba-Capeo, *le vent du nord-ouest, capricieux et ironique comme le Borée d'Athènes, vous jette aux yeux une blanche poussière de marbre, et lance, joyeux* semeur, *votre chapeau aux mains ruisselantes des Néréides.*

Donc, tout petit, vous avez respiré les souffles tièdes du paganisme. Homère, Virgile, Tibulle, Horace ont achevé l'initiation. Et vous êtes demeuré fidèle aux Dieux antiques.

Vous auriez pu, tout comme un autre, vous imprégner de tristesse scandinave, ou de mysticisme néo-chrétien, ou de luxure de décadence, inspirations artificielles, qui passent ou passeront comme toutes les modes poétiques, toutes les écoles et toutes les chapelles littéraires.

La beauté sereine, la grâce et la vie du monde visible, l'enthousiasme, la sensation noble, l'amour des formes radieuses, les sentiments du divin que révèle la nature, tout ce qui a remué

(1) Cette lettre précédera les poèmes de l'*Ame Antique*, qui paraissen chez Armand Colin en novembre.

ou charmé l'âme des Hellènes et des Latins, voilà une source éternelle de poésie, une source toujours fraîche, toujours chantante. Les images et les sensations que l'on y puise sont toujours jeunes et riantes.

Combien de moissons ont été recueillies, déjà, sur ce vieux champ païen ! Les Alexandrins, les Romains, la Renaissance, la Pléïade, le XVII*e siècle français, les écrivains et les artistes néo-grecs de la fin du dernier siècle, et des premiers temps du nôtre, Châteaubriand, les Parnassiens ont lié d'assez belles gerbes sorties du sein de cette terre, et toujours elle est féconde :* Magna parens frugum. *Les civilisations les moins naïves ont produit tantôt Théocrite, tantôt André Chénier.*

Jouez, mon ami, tant qu'il vous plaira, de la flûte virgilienne. Suivez le chœur des muses de Sicile !

Emile GEBHART.

Hymne à la bonne Lune blanche

pour Edmond De Bruijn.

C'est trop beau pour la dire en mots humains la Nuit,
quand, parmi le scintil infini des étoiles,
veillant le grand sommeil, la Lune à face pâle
tout en haut du ciel luit!

O! bonne Lune blanche qui vogues par les cieux,
où s'ouvrent en tremblant les fleurs de la lumière,
Du haut de la nuit claire
Plonge tes yeux amis, ô Lune! dans mes yeux.

Afin que par mes yeux, translucides fenêtres
du temple de mon corps, mystiquement pénètre
la céleste clarté vers mon âme en prière.

O Lune! oh! vers mes yeux ta clarté maternelle!
et de mes yeux vers toi comme un chemin de rêve
qui monte, et d'un élan, sans trêve
et lumineusement vers la Vie Eternelle!...

Pour ta douce clarté, bonne Lune, merci.

Mais vers les lointains sombres lentement la voici,
le long des sentes grises et par les bois noircis,
surnaturelle et pure et belle qui s'épanche...

— Oh! ce sourire aimant de Lune, entre les branches! —

Puis jusqu'au bout du ciel où le jour s'est couché
et jusqu'à l'autre bout d'où doit venir l'Aurore
c'est ta lumière encore
qui revêt de candeur les gazons des vergers
et la flèche du vieux clocher,
dont la croix d'or, là-haut, sur fond de nuit, reluit,
ouvrant, pour nous, ses bras implorants vers Celui
que le ciel étoilé dans le silence adore...

Georges RAMAEKERS.

(De « L'Hymne de Foi », panneau troisième du tryptique : *L'Hymnaire du Printemps*, à paraître au printemps prochain.)

SI QU'ILS RÊVERAIENT AU CRÉPUSCULE !

***

à Edouard Ducoté

> ... Et tu rêves peut-être, et je te le pardonne
> Un bonheur qui n'est pas celui que je te donne.
>
> H. DE RÉGNIER.

I

Lorsqu'ils furent assis sur le banc de pierre à l'extrémité du parc, ils s'oublièrent, chacun, devant le crépuscule, dans un silence qui devenait lentement rêveur. Puis elle rit brusquement :

— Eh bien ! Raoul ! C'est tout ce que vous dites ?

Raoul de Vallonges sourit, lui prit la main comme un objet fragile :

— Pardon ! dit-il.

Made, ma p'tite Made, je vous enjoins d'admirer avec moi « l'horizon ensanglanté », Ethon, Eous, Phlegon et Pyroïs rentrent à l'écurie, et l'on va tresser de bigoudis leurs « crinières flamboyantes » ; le soleil, « fauve avec des tons d'écarlate », noie « ses couchants héroïques » dans « une mer de pourpre et d'or ». Ah ! Quel...

— Qu'est-ce qu'il vous prend ? — lui dit-elle.

— Quoi ! J'emprunte en votre honneur des épithètes « héliaques » (adjectif rare !) aux meilleurs fabricants, et c'est tout le succès que j'obtiens... !

— Mon p'tit Raoul, si vous m'emmenez au bout du parc, au risque de me « compromettre à jamais », pour me réciter de vieilles métaphores...

— Il en faudrait peut-être d'inédites à Madame... ?

— Dame !...

— Mais, « folle que tu es » — (Oui, je sais. Faut pas prendre l'habitude de se tutoyer. Mais c'était pour placer ce bout de Musset

— un hiatus épatant !) — mais, la métaphore et l'épithète *toutes faites*, c'est le salut; cela aide à n'être pas sincère; en reservant les éternelles rengaînes, on reste gentiment en dehors de sa pensée... Parfaitement : Le Divin Mensonge ! Le premier mot d'amour que le nommé Adam murmura à la jeune Eve était déjà un vieux refrain — d'ailleurs c'était le Serpent qui avait soufflé...

— Et peut-on savoir... ?

— Quel était le mot? — mais certainement : Il dit : « Oh ! demeurer toujours près de toi sans bouger... ! » Trois minutes après... le flagrant délit était fondé, et la sincérité en gazouillis d'amour aussi...

— Ah !... Pour changer !... Monsieur nie la sincérité... merci !

— Oh ! des personnalités ! Made, tite Made, vous avez un tour d'esprit *concluant* qui me désole ! Mais si, si, si, si, on est quelquefois sincère en amour... mais on l'est moins souvent que l'on ne voudrait, et l'on ne veut pas souvent, et c'est très difficile... Ah ! il est un genre de sincérité plus répandu, moins sujet à caution, et dont les amants peuvent faire toucher les preuves... mais je parle des sincérités de tendresse... Made — le pire est qu'elles n'aient pas lieu ensemble. Me comprenez-vous ? C'est très compliqué, seulement nous avons, ne fut-ce que d'avoir rêvassé, une habitude réflexe de la phrase à dire — comme pour les fables de La Fontaine — on joue un rôle même pour soi-même... et l'on s'en aperçoit bien à ce que cela devient gênant — et charmant — quand il faut aimer dans une langue étrangère ! Oui. Il est très difficile, en anglais, par exemple — *I love you* — d'employer comme il faut, avec un accent pénétré, une sincérité de l'avant-veille, et de balbutier un sentiment qui sera sincère du lendemain en huit...

Vallonges se souvint-il d'anecdotes ? Car il sourit en continuant d'une voix traînante :

— Dans le « concert des cœurs » chacun néglige les quantités et picore dans la partition des mesures au hasard — c'est de la musique d'Elmouth Surat, — mais, tout de même, cela ne dissonne pas tout le temps... de jolies mélodies s'ébauchent parmi les gargouillades, et puis — l'on se retrouve à chaque point d'orgue... et ainsi de suite...

— Point d'orgue est charmant !...

— N'est-ce pas ?

— Mais je vous ai déjà dit, Raoul, que vos variations filandreuses sur l'amour m'assommaient... vos théories...

— Madame préfère la « méthode expérimentale ? » Faut-il vous l'envelopper ?

— Raoül !

Il mit sur la main qu'il tenait un tas de petits baisers en rond, serrés :

— Là ! Je ne dirai plus rien ! J'fais des excuses !

Ils se blottirent. C'était maintenant la lumière ambrée que laisse le soleil disparu. Elle souriait à quelque chose. Joli groupe pour un dessus de pendule. Mais Vallonges se sentit distrait, et, tendrement, par compensation, il prit l'autre petite main et respira la nuque blonde. Verveine et iris, décidément. La lumière s'affaiblissait.

II

Il songea : « Kérante a raison, je deviens phraseur. Mais aussi pourquoi s'obstinent-elles toutes à cette pudeur de mensonge sentimental ! Si l'on devait un jour s'écraser dans un *vrai* « Je t'aime » — en voilà une illusion qui tient ! — se consolerait-on d'en avoir tant galvaudé... Il manque un verbe dans le dictionnaire Larousse... Il y a aussi le mot *sentimentisme* dont le besoin se fait vivement sentir... ! »

Il se chatouilla doucement aux bouclettes de la nuque blonde ; Made sourit un peu plus en battant des paupières.

« Celle-ci — jolie chair et jolie vie, jolie élégance et sensibilité jolie — ne m'*aime* pas, et je ne l'*aime* pas. Nous nous « arrangeons » seulement ensemble... pour diverses raisons. Lorsque, devant ces vieux crépuscules — affaire d'éducation — le vieux rêve humain et gosse de tendresse absolue surnage davantage, ce scrupule revient en hoquet de se jouer une comédie sans cesse, et l'on se dégoûte un peu, avec indulgence, en se disant que « c'est bien bon tout de même. » Lorsque le vieux rêve naufrage sous des vagues de Présent, (cette métaphore est d'un goût douteux), on se résigne très volontiers au harnais à grelot des « déclarations » classiques, et l'on jouit de tout ce matériel de son mieux. Ah la la ! Elle — et Elle-s — « *mécanisent* », (et je prends ce mot dans un sens qui n'est pas du tout le sien), mécanisent presque tout l'Amour comme elles mécanisent la religion. A l'entrée des... sanctuaires elles disent « O mon chéri ! » ou font un signe de croix — par habitude réflexe — et on leur tend l'eau bénite ; elles ont la *foi* tout de même quelquefois, mais elles ne s'en servent pas... c'est plus compliqué, mais c'est ce principe-là. — Elles vont à la messe pour regarder les

toilettes ; Elles abusent des liturgies d'amour pour ne pas s'avouer sensuelles. Chéries ! »

« Et je voudrais... »

« O de la vraie tendresse sincère... ! Je sais que j'obéis à un sentiment tout personnel et pas « idéal » du tout : je pense tout simplement que puisque les « palliatifs » sont déjà exquis, le remède vrai à notre cœur énervé — la « panacée » — serait incomparable. Les faux-amours déjà peuvent être si doux, donc un *vrai...* il n'y a pas de raison pour que ce développement finisse... c'est tout à fait une façon de *rêver...* un peu opportuniste... et il faut songer à tout cela lorsque l'on sommeille un peu, pour s'éviter les objections. Devant ce crépuscule, puisque le ciel est maintenant vert-nil, je voudrais espérer humblement seulement un faux-amour sincère, imparfait, mais sans mensonge... Quelle fâcheuse organisation me fait aimer, toujours, la franche amertume d'un cynisme ? Est-ce que je suppose peut-être, qu'en se dépêtrant des inutiles illusions auxquelles on ne croit pas, on fortifie d'autant celles auxquelles on croit ?

Je me souviens que les rapides « béguins » dont m'honorèrent parfois de jeunes personnes accessibles me plurent infiniment d'avouer sans accompagnement : « Je marche avec toi à l'œil ce soir », et, comme elles ne « marchaient » plus le lendemain — ou le surlendemain (soyons fats !) — je savais bien que ce n'était pas « chiqué » — mais... celles comme ma petite Made, gentille, frivole, gracieuse, pas bien perverse et toute fredonnante, par éducation et par tenue ne seraient plus sincères en étant cyniques — c'est un point délicat et un cercle très vicieux. Pourtant... Je sais bien, moi, ce dont je me soucie en elle, et je pourrais le dire ; il suffirait qu'elle le sache en pendant et que nous le disions pour peut-être mieux *réussir*. Se tendre les lèvres, et bien sentir le baiser, et n'en pas conclure autre chose que la caresse de quatre lèvres, guérir les liaisons comme la nôtre de la manie de se crier uniques et éternelles, tandis qu'elles rêvent à un dédoublement prochain... Mais non. J'ai lu un jour dans la *Petite Correspondance* du « Journal » : « *Dupont 2939. — Pauvre plante exilée rêve aux étreintes voluptueuses de son liseron.* » — Et il n'y a pas moyen d'échapper à cette belle terminologie... on nous l'a apprise à l'école.

On sait, on sait très bien qu'elle ne vaut, (à défaut d'autre), que comme... excitant, ou comme... reconnaissance, et, intermédiairement, comme onomatopée, mais on la laisse envahir, cela devient trop sucré, et cela poisse. ... Il faudrait puisque l'on ne s'*aime* pas, se faire tous deux bons camarades, et que la volupté soit le plus profond des sports où l'on s'exerce ensemble. ...Non. On soupire.

Et Made, qui ne déteste pourtant pas combler les lacunes de notre amour par quelques manœuvres accessoires d' « infâme débauche », se fâche de bonne foi quand je suspecte la valeur de la sauce fade qui englue le passable accord de nos sensibilités et de nos chairs... et lorsque je constate les lacunes... »

Vallonges pensait des phrases dans ce genre-là. Cela ondulait un peu. Une rêverie n'est pas un raisonnement ; une rêverie est un état d'âme — je l'ai assez indiqué pour ceux qui « *ont déjà compris* », quant aux autres il y a déjà longtemps qu'ils ont trouvé que Vallonges était un insupportable raseur.

Made respirait très régulièrement. Verveine et iris. Vallonges s'enrêva peu à peu vers Celle, CELLE avec laquelle il échangerait (conditionnel) le beau trésor de tendresse dont il ne pouvait bien trouver le « change » nulle part. Jamais il ne songeait tant à celle qu'il pourrait « aimer » qu'auprès de celles que, par intérim, il « n'aimait » pas — il n'y a pas que lui. Made souriait toujours, toute alanguie pour elle-même.

Vallonges se secoua. « A quoi pense-t-elle ? » se dit-il, puis il précisa : « Dans mon *Amour-Théorique* on penserait ensemble. » Il se traita doucement d'idéologue, et baisa avec soin, par manière de ponctuation, les yeux tièdes de la jeune femme. Alors Made sourit pour lui.

III

Il la prit mieux dans ses bras. Les nuances vertes du couchant s'assombrissaient en gris rouillés. Il dit très bas : « A quoi pensestu ? » et elle répondit : « A toi ! » Il eût certainement brisé un vase de Sèvres s'il en avait eu un sous la main ; mais il se leva seulement avec une excitation exagérée.

— Made ! Made ! Je n'ai pas de chance. Si vraiment vous pensiez à moi, moi, précisément, je ne pensais pas à vous. Et nos âmes ont manqué là, s'il faut en croire d'excellents écrivains, une fameuse occasion de « s'étreindre avec délire ». Je pensais précisément, Made, à celle que vous n'êtes pas...

Il s'arrêta court, s'assit, et fit sa voix si persuasive qu'elle en tremblait :

— Made, voulez-vous jouer avec moi ?

Elle se mit à rire. Il baisa ses dents, mais ne lâcha pas son idée :

— Made. J'ai été bien gentil ce matin. Je vous ai servi de partner au tennis. Et vous savez que j'ai horreur de ce jeu-là. Je me suis appliqué à mes services, et nous avons battu, par six jeux contre quatre, Suzanne de Linières et Kérante. J'ai envie que ce soir, à votre tour, vous jouiez avec moi un petit jeu innocent.

Elle rit encore et frissonna un peu.

— Non, Raoul ! Pas ça... ici !

— Oh Made ! Ce n'est pas du tout ce que vous croyez. Je voudrais seulement que nous jouions... — j'ai envie de fouiller dans votre âme à moi ce soir, Made — ... que nous jouions à être un peu sincères...

Elle cria presque :

— Non ! Encore ! Tu veux toujours que l'on cherche ce que l'on pense. Il ne faut pas. Est-ce qu'on sait ce qu'on pense. On pense malgré soi. Pourquoi se gâter le peu d'amour que l'on a. C'est mal... c'est bête. — Dis-moi que tu m'aimes !

— Oh Made ! Je n'ai jamais rien dit d'aussi sévère pour l'hypocrisie de notre amour que ce que vous venez de dire, Made. Made — je t'ennuie... — Si pourtant nous trouvions un *vrai* amour derrière tous les mensonges que nous jetons dessus...

Et c'était presque la nuit maintenant. Vallonges s'arrêta à sentir l'obscurité l'aider à affoler de curiosité la tentation de la petite âme de femme dont il câlinait le corps tiède.

— Ecoute ! — lui dit-il.

IV

— Made, mon cœur, je ne pensais pas à vous. Je pensais à Celle que vous n'êtes pas — il ne faut pas que cela vous peine. Oh Made, mon amour d'aujourd'hui, combien vous êtes différente de celle que j'aimer*ais* ! Vous êtes jolie et blonde. Je devine qu'elle serait moins blonde et moins jolie que vous. Mais la beauté importe assez peu ; je sais que la sienne serait un peu effacée, mais il y a longtemps que j'ai renoncé à préférer la beauté à la physionomie. Je sais que sa beauté serait de celles dont il faut lentement s'apercevoir, mais la douceur répandue en serait inoubliable, et votre beauté à vous, Made, votre chère fugitive beauté, ne se mêle pas à mes caresses — votre beauté *n'est pas pour moi.*

N'avez-vous pas aussi senti, à l'heure unique de fatigue — « *post coitum animal triste...* » c'est du latin, — lorsque, jusqu'à la taille

seulement, les chairs nues desserrent l'étreinte, lorsque les têtes, en souriant, s'écartent sur l'oreiller, tandis que les bouts des doigts s'agrippent et que profondément... — n'avez-vous pas senti, Made, le désaccord léger et cruel de nos corps — à cause de nos âmes ?

O Made. J'ai senti souvent que ce n'était pas la caresse que je vous faisais qui vous eût le mieux pâmée — et je ne savais pas. J'ai senti aussi, glacialement, que vos chères caresses n'étaient pas toujours celles dont j'aurais le mieux frémi — et vous ne saviez pas. On préconise, dans les livres érotiques, de toujours toucher la partie du corps où la femme porte les yeux... mais de telles précautions sont ennemies de cette exaltation que nous concevons devoir gonfler l'amour. Made, je pensais tout à l'heure à Celle dont les caresses seraient tout naturellement harmoniques aux miennes...

Et, parce que le crépuscule finissait, que les formes devenaient plus indécises, cette pauvre phraséologie atteignait presque, par l'intonation, à ce qu'elle voulait signifier, et Made un peu oppressée s'abandonna à répondre :

— Oh pourquoi dis-tu cela ! Je sais bien que nous n'arrivons pas toujours à nous oublier dans nos caresses — mais nos caresses... oh ! Je ne sais pas parler comme toi ! Pourquoi leur en veux-tu d'être imparfaites, à nos pauvres caresses ?

— Je ne « leur en veux pas », ma câline. Je voudrais que nous essayions de les aimer dans leur imperfection, que nous ne nous épeurions pas devant des pensées que nous n'empêcherons tout de même pas de venir...

Et Made, dans l'obscurité, céda à la tentation de l'amertume franche des cynismes... mais sa voix hésitait, toute frêle :

— O Raoul ! Je ne pensais pas à toi tout à l'heure, mais... mais je ne pensais pas à un autre. Je t'aime de tout mon cœur — mais... mais je ne peux pas m'empêcher, comme cela, le soir, ou en m'endormant dans l'obscurité, de rêver à un autre que je ne connais pas, et qui serait, comme tu dis, celui que je pourrais encore mieux aimer que toi, celui, comme tu dis, dont les caresses seraient toujours fondues avec moi...

— O Made ! Quand on rêve en même temps on ne rêve pas toujours ensemble...

— Ne te moques pas... Il ne serait pas comme toi. Il ne serait pas aussi mince, il aurait les cheveux tout courts, il n'aurait pas ces mains blanches de malade que tu as, et que j'aime bien, pourtant — il aurait, comment dire... il aurait un peu plus l'air d'un officier...

— O Made ! d'un officier... ! « *Ah ! que j'aime les militaires !...* »

Elle s'énervait un peu ; il la prit contre lui ; elle parlait tout bas en serrant un peu les dents :

— Et puis ! Raoul ! — je voudrais au moral aussi... pouvoir le comprendre. Cela m'effraye toujours que tu ne tiennes pas à tes opinions. Je voudrais... comment dire... qu'il considère un peu qu'il y a une « consigne » dans la vie — pas tant pour y obéir que pour sentir qu'elle est là... toi ça t'est égal que l'on agisse bien ou mal...

— Made ! Celle que je pourrais aimer s'abandonnerait avec moi au charme de tout ce qui t'effraie. Elle aurait, avec moi, plus de confiance dans les instincts que dans les convenances, et elle me regarderait sérieusement...

— Vois-tu — il ne jouerait pas au tennis comme toi. Tu es adroit et indifférent, il aimerait les mouvements violents pour eux-mêmes. Il rirait un peu fort lorsque tu souris...

— Made. Celle que j'aimerais ne jouerait pas les mêmes musiques que toi ; nous aurions de longues soirées où les dernières notes deviendraient naturellement des baisers — et ses baisers ne seraient pas semblables aux tiens, aux délicieux tiens — ses baisers feraient oublier ses lèvres, les tiens, les parfumés tiens, imposent les tiennes...

Et maintenant ils étaient émus tous deux de l'incomparable amertume de leur résistance — ce leur était une forte volupté que d'être là dans une étreinte dont ils secouaient l'apparence. Elle s'effara :

— Oh ! nous nous aimons tout de même ! pas ?

— Oui. Nous nous aimons peut-être même mieux en ce moment, car nous nous pardonnons à chacun ce qui nous manque. Nous avons joué... mais notre enfantillage est profond — et les phrases qui me viennent ne sont pas trop pompeuses. Le petit détail qui me fait imaginer « celle que je pourrais aimer » assise près de la table avec l'ombre légère de ses cheveux sur son front blanc — résume tout le mystère de nos vies. Et cela n'empêche pas d'être douces votre grâce de femme et ma grâce d'amant, et cela n'empêche pas d'être belles nos luttes d'amour, et saintes nos sueurs de volupté...

— Raoul ! Je t'aime !

— Nous nous aimons autant que l'on peut s'aimer sans s'aimer...

Ils sentirent tous deux qu'il fallait cesser tout de suite. Les phrases signifient quelquefois bien plus que l'on n'aurait voulu. Vallonges pensa : « C'est déjà bien joli d'avoir réussi sans brusquerie « ce petit bout de dialogue... on a si peu l'habitude ». Ils se levèrent. « Et à quels tous petits détails : tennis, musique, cheveux... « nous avons eu recours pour traduire ce qui est sans doute la plus

« *immense* préoccupation de nos âmes... ! » Made s'appuya contre lui. Dans un long baiser sur la tempe il sentit battre sa vie contre ses lèvres. Verveine et iris. Elle l'embrassa aussi, dans les moustaches, un baiser de tendresse. « Allons, pensa-t-il, il n'y a rien de cassé — mais ces jeux-là... c'est bête, on risque...» — Et Vallonges fit amende honorable au Divin Mensonge. « Rentrons ! »

V

Tout le long de l'allée, ils rirent plus qu'il n'était besoin :

— Et le colonel qui m'attend pour faire son whist.

— Et la vieille tante Linières qui va me dire : « Ma petite Madeleine, il ne faut pas rester dehors au coucher du soleil sans être bien couverte. »

— Et Kérante qui va me dire : « Cette conduite est scandaleuse !»

Ils s'arrêtèrent au bas du perron. Vallonges lui prit les deux mains dans les siennes Il allait faire nuit tout à fait :

— O Made ! Petite Made chérie, aimons-nous longtemps et bien fort.

Et il jugea que l'émotion qui l'envahissait était de tout à fait premier choix.

Mais, en s'asseyant à la table de whist il fut brusquement secoué de douleur : « Pourquoi est-ce que je ne peux pas... oh ! aimer celle-là qui en vaut bien une autre !... A Paris tout cela s'emboîte mieux... on n'a pas le temps de s'ennuyer ensemble... mais que vaut un amour où l'on *craint* de s'ennuyer ensemble... ! » Il distribua les cartes. « Oh chère petite Made ! chère petite Made ! » Mais il ne s'émouvait pas ; il rangea ses cartes. « Faire au moins *mieux semblant* de s'aimer... est-ce que je ne préférais pas les petites filles aux mains sales d'autrefois ? — Non. Verveine et iris. Les baisers sont meilleurs... et le reste commence à me passionner beaucoup moins — pas par impuissance... »

Vallonges fit une fâcheuse impasse. Son vis-à-vis se fâcha. Made fut prise d'un fou rire si joli... Vallonges eut très envie d'elle.

Jean DE TINAN.

Poèmes

SUR L'AIRE

Sur l'aire où va tournant le lourd rouleau de pierre
Que traînent de grands bœufs au pas appesanti,
Les grains sortent du sein écrasé des épis
Comme les nouveau-nés du ventre de leurs mères !

Toi qui sous ce sein blond as germé de longs jours
Tu rutiles, grain clair, et tu roules comme ivre,
Toi qui seras le pain promis qui fera vivre...
Orgueil d'être semence et moisson tour à tour.

Dans les veines sang pur, et lait dans les mamelles,
Tu seras celui qui défend contre la mort...
Et pour toi le soleil rit dans la paille d'or,
Symbole radieux de la vie éternelle !

SOUS LES TREILLES

Septembre s'est paré de ses grappes vermeilles
Penchant les grains qu'a fait mûrir le soleil d'or,
Septembre revient voir si l'amour n'est pas mort
Et réveiller le rire endormi sous les treilles.

Les pampres ont fleuri leurs sceptres orgueilleux,
Des aromes subtils flottent avec la brise
Qui sont lourds de l'odeur des vergers et qui grisent...
L'air limpide est rayé de poudroiements soyeux.

Des dames ont donné de leurs lèvres malignes
Le sourire qui fait meilleur le vin nouveau,
Qui rajeunit le vieux parfum des madrigaux
Et mêle de la joie avec le sang des vignes !

Georges BIDACHE.

Cahier d'expressions

(SUITE)

— Suspect comme un litre de vin.

— Il n'y avait pas plus de différence entre les deux jumeaux qu'entre un ut dièze et un ré bémol sur le piano.

— Les meubles, loin d'être de Boule, étaient mal équarris.

— Gai comme le lendemain d'une fête à laquelle on n'a pas assisté.

— Etreint comme par un aveugle.

— Vexé comme un officier de marine qu'on prend pour un garçon de café, (ou inversement) ; aussi flatté qu'un garçon de café qu'on prend etc.

— Les yeux de la jeune fille brillaient comme un crâne d'octogénaire.

— Son ventre était poli comme un gentleman.

— Son cœur rappelait involontairement celui de l'hiver.

— Inévitable comme la réflexion des gens bousculés au sortir d'un théâtre sur le danger des issues trop étroites en cas d'incendie.

— Habile à retomber sur ses pieds comme une suspension à la Cardan.

— Se regarder comme deux chiens de révolver.

— Imprévu comme la restitution d'une somme prêtée.

— Sa démarche était tâtonnante comme la science.

— Aussi avide d'obstacles qu'un cocher de fiacre pris à l'heure.

— Ridicule comme quelqu'un qui n'est pas de notre avis.

— Le croissant de la lune se découpait si finement qu'on eût dit la rognure d'ongle du doigt de la Providence.

— Plus fier qu'une poule à qui on vient d'apprendre que tous ses œufs sont mangés à la coque.

— Aussi gros d'orages qu'une loyale explication entre amants.

— Athée au point de ne boire que de l'eau, sous prétexte qu'il y a un Dieu pour les ivrognes.

— En présence de ce danger imminent, le vieillard déploya tant d'énergie et de présence d'esprit que ses cheveux, de blancs qu'ils étaient, devinrent subitement noirs.

— Si avare que, pour se faire écraser, il se fût placé sur le passage d'un train-omnibus plutôt que d'un train-express.

— C'était une âme aussi douce que celle d'un canon.

— Aussi scrupuleux que le conducteur de tramway qui, ayant remarqué qu'une voyageuse était en train de mettre au monde un enfant, « le sonna ».

— Un sang si impur qu'il ne pouvait servir qu'à abreuver des sillons.

— Serrez-vous près de moi, aussi près que les abus le sont des institutions.

— Nerveux au point de ne pouvoir dormir de la nuit pour avoir pris sa potion opiacée dans une cuiller à café.

— Un pantalon qui accuse les contours avec toute la rigueur d'un procureur-général.

— Un poignard acéré comme un remords.

— Des souliers vernis comme une civilisation précoce.

— Un monument de style plus gothique qu'un préjugé.

— La nuit était si sombre qu'on se serait cru au moyen-âge.

— Un feu plus difficile à allumer qu'une guerre civile.

— L'orateur parla si longtemps qu'il devint plus altéré que la vérité.

— Un sourire hideux comme celui d'un Voltaire en soixante-quinze volumes errait sur ses lèvres.

— Un soufflet appliqué comme un article du Code pénal.

— Exercer un ascendant au premier degré.

— Un arbre qui étendait ses branches comme celles de l'administration.

— De tous les apanages du juste il ne possédait que le sommeil.

— Mme de B. avait un salon où l'on entrait aussi difficilement que la sincérité dans le beurre.

— On ne pouvait guère plus compter sur lui que sur un bouton recousu par une femme.

— Complaisant comme une hypothèse.

— Aussi dispendieux qu'une réconciliation.

— Plus chargé de secrets qu'un facteur.

— Hasardeux comme la restauration d'un monument antique par un architecte de l'Ecole de Rome.

— Aussi peu prémédité que le premier tutoiement entre amis.

— Plus enragé que la vache mangée par une génération de poètes.

— Un enfant si prodigue que tous les veaux s'enfuyaient à son approche.

— Ses insomnies étaient opiniâtres au point de réveiller le bromure qu'il prenait pour les combattre.

— Aussi modeste qu'une aumône faite dans la rue.

— Un chien si savant qu'il ne mordait qu'au latin.

— Sa main tremblait comme s'il eût essayé une clef, que dis-je ? la clef de son tombeau.

— Respectable comme un ami dont on vient de séduire la femme.

— Une commode plaquée comme un parvenu.

— Aussi faciles à confondre que l'ivrognerie et le génie.

— Plus paré qu'une châsse en temps prohibé.

— Aussi intrigué que la mouche qui, marchant au plafond, se demande comment nous pouvons nous suspendre par les pieds au plancher.

— Douloureux comme le sourire de quelqu'un qui souffre.

— Il supportait la contradiction à peu près comme un tigre royal.

— Toute l'éducation de cette jeune personne se bornait aux études nécessaires pour être nourrice.

— Une douleur qui tenait le juste milieu entre les tortures de la jalousie et la rage des dents.

— C'était un de ces romanciers qui semblent avoir mis en réserve toute leur imagination pour leurs rapports avec leurs créanciers.

— Plus scrupuleux que la nonne qui, ayant été violée, s'excuse de n'avoir pas appelé au secours en alléguant que c'était l'heure du silence.

— Si amoureux du panache que l'idée d'en voir se balancer cinq sur son char funèbre l'eût presque consolé d'y monter.

— Un homme si bête qu'on ne le comparait jamais qu'à la lune.

— Plus désappointé que le ver de terre qui, s'étant tranché le ventre pour se suicider, ne réussit qu'à en faire deux.

— Un rendez-vous aussi aléatoire que celui que les chrétiens tièdes donnent à Dieu pour leur dernière heure.

— Bien qu'il fût l'offenseur, il refusait la plus légère réparation avec toute l'énergie d'un propriétaire.

— Son pur profil se dissimulait sous la voilette comme un bas-relief du Parthénon sous l'épaisse couche de poussière des commentateurs.

— Il serait demeuré au café jusqu'à la consommation des siècles.

— Aussi casanier qu'un revenant.

— Des nouvelles à peu près aussi fraîches que celles qui nous sont transmises du paradis par nos prédicateurs.

— Il courait comme si on lui eût donné l'adresse de la maison qui vend des chemises pareilles.

— Il règne dans certains pays d'Orient un despotisme absolu comme celui d'une idée fixe.

Paul Masson.

Aujourd'hui — Demain [1]

Vers Jeanne,
éperdument.

I

Aujourd'hui. L'Eté, las de sa gloire diurne,
L'abdique — affront d'azur — dans une apothéose;
Ma solitude, en vain boudeuse et taciturne,
Souffre d'avoir rêvé la mort sainte des roses.

Aujourd'hui. La douleur des siècles, que j'assume,
Énervant mon désir vain de ta chair ravie,
Aggrave d'une obsession posthume
Mon effroi d'avoir — seul — été toute ma vie
En ce jour qu'un réveil de lune pâle inhume.

II

Demain. Mon cœur mourant espère en l'ombre atone.
Demain, il a percé sous l'apaisante nuit.
Aubal, il m'apparaît bénin et grandiose,
Et son rire d'été m'a lui.
Il vient paré de chants; il chante par les roses
Dont l'enfance pardonne
A ma douleur
En fuite devant leur splendeur.
Il s'avance en vainqueur, et c'est Toi qui le mènes,
Qui, fervente, pour l'affermir
Dans sa joie en éveil, éclates haut ton rire
Qui s'exalte gaîment à te proclamer mienne.

(1) *Les Heures*, recueil en préparation.

Ah! demain, c'est la mort des doutes et des craintes,
C'est ma vie s'exauçant par la communion sainte
Que nous sera le don ardent de ton étreinte.
Demain craintif : ma vie éperdue en ses fièvres !
Demain heureux : ma vie en spasme entre tes bras !
Demain divin : ma vie en éden à tes lèvres !

Mon cœur, qui défaillait, exulte en hosannas.

Georges Pioch.

11 juillet 1896.

PROSES NICES

La Belle au château dormant

Par le sortilège d'une très méchante fée, la belle au château dormait, belle de langueur et de paresse, dormant de volupté inassouvie encore et d'amour qui n'a point vu le jour.

Une clarté incertaine flottait sur ses paupières abaissées ; ses lèvres fraîches palpitaient sans cesse, comme au vent léger frissonnent les pétales des roses, et ses pieds mignons dont le petit bout à peine dépassait la longue jupe de brocart, avec une grâce exquise, une paresse délicieuse, pendaient.

Il était écrit qu'ainsi, toujours jeune et toujours belle, elle dormirait, jamais vivante si ce n'est lorsque quelqu'un l'éveillant doucement obtiendrait enfin la rare faveur de son amour.

Alors seulement elle se lèverait, à jamais tirée des langueurs d'un éternel sommeil.

Aux antiques tapisseries, les nobles preux, descendus en la lice pour y combattre devant les yeux de leur bien-aimée, sommeillaient aussi dans une invincible torpeur.

Le temps passait. — Le soleil joyeux, coiffé de lumière, vêtu de lumière, ruisselant de lumière, glissant ses rayons roses au milieu des molles ténèbres, lui sourit doucement :

« Belle enfant, disait-il, lève-toi, car voici l'aurore. Vois, la cime des arbres frissonne à mes baisers, et les derniers morceaux de la nuit, çà et là épandus en plaques sombres, s'évanouissent à chacun de mes regards. O Belle entre toutes les belles, daigne te lever, car je suis le roi de l'univers, et je t'aime. »

Mais la belle au bois dormant ne se leva point.

Alors, les amoureux enamourés, pâles et roses en même temps, pâles d'amour, roses de joie, s'en vinrent déposer à ses pieds l'hommage de leurs admirations.

« Vois, disaient-ils, comme notre moustache est retroussée d'une façon galante et comme notre rapière démesurément longue fait à notre côté le plus bel effet du monde. Souviens-toi des sérénades qui pleurèrent sous ton balcon par les nuits d'été où le cœur aime à s'envoler selon l'essor de l'harmonie. Les meilleurs musiciens de

la contrée les exécutaient, et, pour fils de rois que nous fussions, nous nous sommes ruinés, afin de t'être de quelque agrément. O Belle entre toutes les belles, daigne te lever, car notre amour est plus grand que la terre et l'univers tout entier. »

Mais la belle au bois dormant ne se leva point.

Et Sespalagni, le vieux rusé aux doigts crochus qui compte plus de coffres en ses palais et plus de richesses dans ses coffres qu'il n'y a d'étoiles au firmament, vint à passer auprès de la princesse. Occupé qu'il était à supputer un gain, — peut-être compliqué d'une escroquerie, — il ne remarqua point la dormeuse ni le palais enchanté. Et, d'un geste machinal ayant fait sonner dans ses doigts des écus, de beaux écus d'or au son clair, il allait s'éloigner ;

Mais la belle enfant s'éveilla.

Le plus beau costume

Sévèrement, sévèrement jusqu'au haut de la gorge, tout de brocart et de pierreries, le corsage montait. La sveltesse de la poitrine se devinait sous la chasteté de l'habillement; et la jupe aux fines arabesques voilait jalousement jusqu'à l'extrême bout du pied. Voile sérieux, voile grave, bouffant à l'ordinaire non sans modeler aux bons endroits, par un placage de bon goût, les formes exquises... Et telle, si jolie, c'était d'or et de diamant qu'était tressée la robe en laquelle se présenta, demi souriante, la plus belle des femmes.

— O la belle robe ! disent-ils, furieusement enthousiastes, à cause du bon goût de leur amie, et aussi à cause de sa beauté...

— Allons donc ! un chiffon, dit-elle avec la moue qui dédaigne...

Et s'étant éloignée, elle revint.

Comme des papillons posés sur une fleur battent de l'aile, prêts à s'envoler, de vaporeuses mousselines frémissaient tout autour d'elle. Qu'elle fît un mouvement et on la voyait toute, bien qu'elle fût fort décemment habillée ; et toutes ces ailes, bleues, roses et blanches, voletant follement, avaient l'aspect le plus gracieux du monde. D'or et d'argent, qui sont trop lourds, il n'y en avait point, et il semblait qu'elle fût vêtue d'un rayon de lune ironique, d'un impalpable éther ou d'un chaste éclat de rire, qui sont vêtements fort seyants pour une jolie personne...

— Oh ! l'invraisemblable costume, dirent-ils, stupéfaits qu'elle eût pu leur inspirer un nouvel enthousiasme supérieur au premier,

et tous n'eurent que des louanges et faillirent mourir d'admiration.

Mais elle eut un haussement d'épaules qui disait « Qu'est-ce que cela ? »

Et s'étant éloignée, elle revint.

Et les papillons blancs, bleu pâle et rose tendre ne voletaient plus autour en un joyeux essaim, mais la ligne pure de sa beauté descendait simple et solennelle, de la nuque blanche aux talons mignons, esquissant avec une belle impudeur la pointe rose des seins et le mystère précis de la hanche.

Et la belle sourit enfin d'orgueil satisfait, car elle était nue...

Alors nul ne dit une parole ; mais ils pensaient...

Le Spadassin

Il aime le cliquetis des lames que l'on croise, le combat terrible éclos par hasard au détour d'une ruelle pour l'ombre d'un soupçon, pour la fantaisie d'une fanfaronnade, pour le bonheur de faire vibrer la voix métallique des épées. Nul ne le vit sans la rapière au flanc, le poing à la rapière. Et don Alonzo est très arrogant. Et sa pointe est une dangereuse partenaire qui sait prendre toutes les voies, que la ruse ou la force la conduise, tromper tous les obstacles, pour trouer enfin la poitrine qu'elle eut dessein de viser.

* * *

Il porte très crânement sa moustache en croc, et son manteau flottant retombe à la façon d'une draperie sur son éternelle rapière. Combien ont connu la vigueur de son bras et l'impassible résistance de tous ses muscles, combien se sont permis de le coudoyer ou de l'offenser d'un mauvais regard en passant ? c'est ce qu'on ne saura jamais ; car la tombe est pour toujours muette. Mais on sait quel est l'homme, et qu'il n'est pas superflu de mettre ordre à ses affaires si l'on eût la fantaisie de sourire en le voyant passer quelque soir au clair de lune, le poing sur sa rapière, la taille haute et dressée orgueilleusement.

* * *

Donc, à cause de son humeur batailleuse et de son habileté à la bataille, il a l'universelle admiration faite de respect et de crainte. On dit du mal de ce brigand, et on l'adore, car il a vraiment noble tournure. A cause aussi de ses bras vigoureux, il a l'orgueil d'un à qui rien ne résiste, et son humeur est en effet de ne se laisser arrêter

par quoi que ce soit. Lui qui connaît l'ivresse de s'ensanglanter les mains, l'acharnement des durs labeurs, le triomphe enfin de la victoire, — il passe avec un grand dédain pour tous ces hommes abâtardis, vieilles machines rouillées qu'il mènerait à sa guise et qui ne sont bonnes qu'à de très menues besognes.

* * *

Or sur les rives fleuries de la rivière, la frêle mandoline vibrait ; les purs accords, grattés par la main d'un frêle jeune homme, montaient lentement dans le ciel comme un encens parfumé. Et c'était un impalpable charme que ces notes titillantes douces comme des caresses, savoureuses comme des baisers qui naissaient et s'accouplaient pour mourir, laissant la place à d'autres bientôt remplacées aussi. Et comme une grêle d'oiselets qui se lèvent tumultueusement, des trilles joyeux frissonnaient, bientôt suivis de sanglots déchirants ou de langoureux madrigaux. Et la musique était si douce qu'Alonzo n'avait jamais rien ouï de pareil et une grande tristesse l'accabla à cause d'une envie qui germait en lui.

* * *

Et lui, à qui jamais rien ne résistait, il pensait que mieux cent fois que ce frêle jeune homme — que sans doute il eût d'un souffle ébranlé — il tirerait de la mandoline les accords sonores et langoureux. Point. Dans ses mains malhabiles l'instrument ne rendait que des sons grinçants, des notes piaillardes et absurdes et refusant de s'accoupler en accords. La voix ébréchée des vieilles fées qui sont très laides eût été mélodieuse en comparaison. Et vainement le frêle musicien lui montrait comment il s'y fallait prendre ; Alonzo était décidément si maladroit et prenait un air si fort piteux que le maître, en considérant son élève, ne pouvait retenir un sourire de pitié...

* * *

Or son humeur n'est point de languir dans une éternelle attente. L'obstacle qui ne s'abaisse pas bientôt pour vous laisser passer, tout homme brave sait ce qu'il doit en faire... Cet homme qui, tout en souriant, fait éclore les plus divines mélodies, alors que lui n'engendre que d'informes grincements, cet homme-là est une honte et un défi porté à sa bravoure. Et, l'ayant provoqué et tué sur-le-champ, le spadassin s'éloigne satisfait, l'esprit tout bourdonnant de délicieuses harmonies, et le cœur léger, la moustache en croc, et la main sur la garde de sa rapière.

Marcel Réja.

Au fil du Vent

Sur mon front a passé le vent de la vallée,
Onde mourante, au flot déferlant, furieux,
Et, roulée en sa vague au chant prestigieux,
Mon âme, esquif désemparé, s'en est allée.

O folle d'infini! vers l'océan Amour
Toujours le vent vainqueur t'emportera tremblante,
O folle d'infini, ma Psyché, barque errante
Sur un fleuve grondeur ou berceur tour à tour.

Car, dans l'hymne confus qu'avec ses flots il roule
Sanglote la douleur et chante le baiser;
Car sa voix qu'il épanche et ne peut épuiser,
Sa voix, qui parfois hurle et d'autres fois roucoule,

A pris ses sons gris-perle aux aveux murmurés
Et ses cuivres sanglants aux passions farouches;
Elle a cueilli les voix montant de mille bouches
Comme un encens sonore en les cieux azurés.

Léon DESHAIRS.

CHRONIQUES

I. *MUSIQUE*

JOURNAL DE VACANCES D'UN MÉLOMANE. — NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES (livres de MM. Pierre d'Alheim, Hans de Wolzogen, L.-P. de Brinn'Gaubast, etc., etc. Articles de revues et publications diverses).

Qui ne connaît la scène ravissante du *Faust* de Schumann d'après Gœthe, où les heures se déroulent si rapides du crépuscule à l'aurore? Cette saison morose a passé de même, et, malgré les longs ciels pluvieux, du printemps à l'automne il n'y a qu'un rêve, moins poétique il est vrai que le nocturne d'outre-Rhin : depuis mai, depuis le concert annuel des Chanteurs-de-Saint-Gervais, le jubilé de Saint-Saëns pianiste et les dernières séances rétrospectives de la Société des Instruments anciens où s'épandaient allègrement les trilles pimpants et les cadences pompeuses de Rameau, précurseur de Gluck, — quelques mois se sont étendus, lande stérile, silencieuse ; pour les Parisiens s'entend : faut-il nommer les prix de Rome (cantate) et les concours du Conservatoire, triomphe du mécanisme, « des doigts, des doigts, des doigts ! » dirait Hamlet contempteur des mots ; faut-il citer « les écueils semés de casinos » où l'interprétation est toujours merveilleuse et le ténor incomparable?... Une exception qui confirme la règle : à Rouen, samedi soir, la *Symphonie avec chœur* (excusez du peu !), Beethoven sous l'habile direction de Narcisse Brument, des festivals d'ailleurs hebdomadaires, comme ici, à l'Exposition du Théâtre et de la Musique qui, plus proche, attire les badauds avec les doubles flûtes du théâtre pompéien ou la tabarinade de M. Jules Hoche en plein parvis Notre-Dame ; non loin, l'inévitable café-concert ; au premier étage, des documents, des autographes, des portraits, (ceci n'est point une réclame). Le contraste le plus éloquent de la saison, ce fut, à Arras, la résurrection du vieux trouvère Adam de la Halle, de son *Jeu de Robin et de Marion*, première esquisse malicieusement naïve de notre opéra-comique, « genre éminemment national », — peu de semaines avant les vingt soirées cosmopolites consacréees aux cinq séries de la formidable *Tétralogie* bayreuthienne. Mais, vous savez, *non licet omnibus adire Corinthum*... L'Art ressemble à la volupté sur ce point, et, pendant le silence des notes, les Parisiens bon gré mal gré casaniers n'ont d'autre recours que de chercher la musique dans la poésie : c'est ainsi qu'après avoir étudié les *Poèmes* de Mazel, j'ai appris par cœur le vibrant sonnet pour *Sappho*, de Marc Legrand, dans l'*Artiste*, et puis quelques périodes du *Salon* de Paul Adam, à la *Gazette des Beaux-Arts*, celles, par exemple, qui commentent

noblement le *Saint-Siméon Stylite* de Brangwyn : Flaubert ne désavouerait point certains rhythmes ascendants, emblème de l'ivresse matinale et pieuse ; le baiser magique des belles phrases réveillent le délire harmonieux du Beau. A ce propos, n'est-il pas remarquable que le premier décoré parmi les poètes du vers libre soit un étranger converti « au doux parler de France » ? Décidément, celui qui tient le sceptre de la poésie française, c'est Swinburne... J'en ai toujours voulu respectueusement à M. de Goncourt de rester fermé à l'art des sons, l'art moderne par excellence, de même que la statuaire fut l'art antique : et j'aurais souhaité accorder plus tôt un buste modeste à feu Clara Schumann ; mais les âmes dévouées sont comme les gens heureux, sans histoire : quel biographe dira les heures données tout entières à la résurrection du génie défunt, le combat journalier pour l'œuvre posthume, la propagande acharnée dans sa discrétion, les concerts infatigables, les labeurs et les angoisses pour disputer à l'oubli la chère mémoire et, d'abord, les rêves de la jeune fille, la petite fleur bleue des amours allemandes, le charme attesté par la correspondance de Clara Wieck à Robert Schumann, puis les intimes joies de l'art dans la vie, du foyer artiste, des soirs d'hiver, de la collaboration par l'amour, puis la mort, le deuil prématuré, tragique, la lutte pour le nom ? Interrogez M[me] Louis-Lacombe, ou bien évoquez telle noble Muse de Fantin-Lâtour, effeuillant des roses sur un tombeau, cela sera plus instructif que d'observer que M[me] Schumann a écrit, comme son mari, un *Concerto* pour piano en *la* mineur...

Moussorgski, par Pierre d'Alheim (Paris, au *Magazine international*, 1896) : — On ne manquera point de comparer Moussorgski à Schumann : sa vie fut brève et triste ; né en 1839, mort en 1881, il débuta par la carrière des armes et ne connut que tard sa vocation. A défaut d'une fervente compagne, il a trouvé dans M. Pierre d'Alheim un avocat chaleureux : ce nouvel ouvrage est un écho des conférences de l'hiver où la voix de M[lle] Olénine collaborait si délicatement avec la conviction de l'écrivain, — une annexe au beau volume enthousiaste édité par le *Mercure de France*, au printemps. Moussorgski disait : « *L'Art est le moyen de parler aux hommes ; il n'est pas un but* (1). *Je crois avec Wirchow et Gervinus que la parole humaine est soumise à des lois musicales, et je vois dans la musique, non seulement l'expression des sentiments au moyen des sens, mais surtout la notation du langage humain.* » Nouveau point de vue : et le « grand enfant » s'est épanché dans les sept *lieder* de la *Chambre d'enfants*, réalisme exquis où la déclamation l'emporte sur la forme. Sa compatriote ironiquement passionnée, Marie Bashkirtseff, s'écriait devant les haillons nocturnes : « Ça, c'est du Shakespeare ! » ; de même il aima tout, la nature d'abord : en lui, la névrose moderne se greffait sur la

(1) Même philosophie de l'art chez le pensif Alfred Tonnellé (Paris, 1860).

mélancolie slave. Mme de Krudner eût applaudi ; et ses impressions primesautières se versaient dans un art intense, pénétrant, spontané, vague, fébrile, frileux, sanguin, philosophique, intime, coloré, populaire, étrange, dont la polyrythmie fait l'essence : *Après la bataille*, le *Dit de l'orphelin*, la *Ballade de la Mort*, *Sans Soleil*, la *Prière*, poussent l'audace plus avant que les *Deux Grenadiers* épiques de Schumann, mais sans retrouver cette liberté dans le style : du Raffet sonore. On cite de grandes œuvres, *Boris Godounoff*, le *Complot des Khovanski*, que fait pressentir, au piano, la pittoresque *Entrée des Bogatyrs à Kiew*. Moussorgski figurait parmi les malades inspirés, les ratés de génie : félicitons son biographe de reviser son procès.

Richard Wagner, *l'Anneau des Nibelungen, guide musical*, par Hans de Wolzogen (Paris, Ch. Delagrave, 1896). — Plaquette précieuse même et surtout pour les sédentaires qui ne connaissent vingt ans de Bayreuth que de loin : à l'introduction sobre et ferme pour l'intelligenee de l'art nouveau, défiguré par les préjugés des pions ou des snobs, succède une longue analyse où l'exemple musical accompagne le résumé dramatique, et c'est une joie que de réveiller ainsi la muette mélodie des souvenirs, que d'évoquer insensiblement l'artiste selon son rêve, hors de toute réflexion abstraite, en enclavant le burg altier du poème dans les méandres du long fleuve symphonique, microcosme et miroir où se double le conflit poignant de deux âmes, l'Amour et l'Or. — De pareils opuscules sont suggestifs : en effet, sous les étiquettes parfois un peu systématiques et conventionnelles qui sont l'œuvre du classificateur, l'idée revit par la forme.

Richard Wagner, *Les Maîtres-Chanteurs de Nürnberg*, publiés par Louis-Pilate de Brinn'Gaubast (Avant-propos du traducteur, traduction littéraire complète, annotation philologique) et Edmond Barthélemy (Etude critique, commentaire musicographique) ; *édition enrichie de la musique des thèmes* (Paris, E. Dentu, 1896). — Heureuse innovation de librairie, ces travaux, brefs ou compacts, illustrés de *leit-motive* ! Croquis ou portées, il y a dans l'illustration mariée au texte tout un avenir, une sorte de *Wort-tondrama* pour les yeux, synthèse visible ; les hommes sont tous de grands enfants : ils raffolent de l'image. Un exemple rapide éclaire tout.

Après la *Tétralogie*, les *Maîtres* : second tome de 427 pages, qui vaut encore à lui seul « toute une bibliothèque » : et n'est-ce pas la meilleure statue à dresser au maître de Bayreuth qu'un tel ensemble qui corrobore notre affection pour le musicien en révélant le poète ? Le succès rend exigeant : à quand *Tristan* et *Parsifal* ?... Je trouve, à la première page, après le titre, des *Recommandations au lecteur* pour lire avec *méthode* cette édition : et, tout de suite, puisque Beaumarchais, précurseur du wagnérisme, a dit : « Sans la liberté de blâmer, il n'est pas d'éloge flat-

teur », je reconnais dans l'ordonnance très légitime en soi du médecin une pointe de brusquerie qui pourrait bien lui aliéner quelques mauvaises têtes de malades ; amertume première, vite corrigée par la touchante *Dédicace* à la vivante mémoire de la collaboratrice défunte. Suivons donc l'ordre non pas artificiel, mais naturel, des matières.

Traduire les *Maîtres* (1) ? mais est-ce permis ?... Le fervent a des scrupules et cette citation du maître d'art les apaise : « Si j'avais la chance de montrer les *Maîtres-Chanteurs* avec une troupe intelligente de jeunes gens, je leur demanderais d'abord de lire et de jouer la pièce. Après, je leur ferais étudier la musique... » C'est l'épigraphe de l'*Avant-propos*. Au risque de se répéter, — toujours discursif et touffu dans l'arsenal de ses preuves, le traducteur nous annonce une traduction ni littérale, ni définitive, mais littéraire et provisoirement fidèle ; et il a tenu sa promesse. Besogne ici plus délicate encore : le *Ring*, n'était-ce pas une encyclopédie fièrement intransigeante, à la fois cause et application des théories wagnériennes ? Mais les *Meistersinger*, comme *Tristan*, sont des œuvres spontanées, instinctives, écrites en l'oubli de toute doctrine : or, la longue et vaillante patience du traducteur ne doit et ne peut que nous fournir le « contenu intellectuel » de la synthèse sonore, le poète seul, ici rival de Shakespeare, dont la pensée est destinée « à se fondre en musique », dans l'unité complexe de « l'art nouveau ». Le miroir incomplet d'une traduction doit donc être avant tout *dramatique*, évocateur des mouvements de la scène. Ce programme est la plupart du temps bien rempli ; et les *Notes* prouvent les dessous érudits de la prose scénique.

Quand l'Opéra montera les *Maîtres-Chanteurs*, le mélomane retrouvera les loisirs studieux du samedi 15 juin 1895, avant *Rheingold*, en comparant la version littéraire de Louis-Pilate de Brinn'Gaubast à la version musicale d'Alfred Ernst, toutes deux vivantes ; et nous reviendrons alors, à propos, sur le beau *Commentaire* thématique de Barthélemy, cette fois plus ample, qui réveille sous l'idée l'enchantement de la note, sur son *Etude critique* appliquée savamment à la *Comédie musicale*, au « rire wagnérien » qui redescend du Walhall à l'Échoppe, et qui veut nous réconcilier avec la vie en nous en présentant le tableau transfiguré : de là, cette « conversation idéale », cet art poétiquement réel, clair symbole synthèse eurythmique de tous les arts pour la refonte plus pure de la vie, qui sait associer la ligne expressive de Dürer aux décoratives splendeurs de l'orchestration moderne. La mélodie transfigure la bonhomie : et les *Maîtres* ne sont-ils pas un retour volontaire à une forme plus absolue, à une plus musicale musique, qui restera dominatrice et haute ? Des problèmes là encore : et Charles Bonnier farouche ne regarde-t-il point la

(1) C'est la première traduction française intégrale.

partition tout entière comme les métamorphoses d'un thème unique ?...(1)

En regard de Wagner-Sachs, nous aurons *Don Juan*, spirituel pendant du tragique *Orphée* : Gluck et Mozart, ces immortels ! Et je m'en veux de n'avoir pas mentionné plus tôt le très louable travail de Maurice Griveau sur le *Sens et l'Expression de la musique pure*(2)(Extrait de la *Rivista Musicale Italiana*, 1894).

Annoncé, mais point reçu l'*Histoire de la musique allemande*, par Albert Soubies (Paris, Quantin, 1896) et *Rose Caron*, monographie par Eugène de Solenière (Bibliothèque de la *Critique*).

Lu avec intérêt, à travers les revues, la *Préface pour Orphée*, de Julien Tiersot *(Ménestrel)*, l'*Etude* de Gustave Robert sur la *Symphonie en ut mineur* avec orgue de C. Saint-Saëns *(Guide musical)*, *Wagner d'après H.-St. Chamberlain*, par Henry Gauthier-Villars (*Revue blanche*, du 15 juillet 1896), alerte portrait du « Drame wagnérien », qui accuse, sous le domino rieur de l'ouvreuse, le dessin précis d'une compréhension très fine et très sûre. Mais M. Gaston Lemaire criera-t-il avec Viviane et moi : bravo, Willy ?...

P.-S. Enfin, j'ai ouï parler d'une *Association Berlioz* (Paris, 17, rue Guénégaud), auditions et publications artistiques (3) : j'y reviendrai, car elle me captive. Encore et toujours, fidèlement, j'adore Berlioz qui adorait Gluck, et les vieux *Maîtres* d'art de Nuremberg ne me font jamais oublier mes chers *Troyens à Carthage* : *non delenda Carthago*...

Raymond Bouyer.

Paris, août-septembre 1896.

II. — *AUTOUR DES THÉATRES*

Bibliographie : La Figurante, par François de Curel (Stock, éditeur).

« Tenez, voilà, moi... je n'ai pas comme vous, la chance de guider les foules,... mais à l'occasion je suis très sensible au plaisir de faire manœuvrer deux ou trois personnes, et lorsqu'elles sont arrivées précisément au point qu'avait marqué ma volonté (*il pousse doucement Françoise dans les bras d'Henri*) je suis fort satisfait. »

C'est par ces mots qu'Antoine terminait la pièce de M. de Curel à la Renaissance, en mars dernier, Antoine aujourd'hui promu à la direction

(1) Bibliographie : cf. nos articles sur les *Maîtres-Chanteurs* dans l'Ermitage d'avril 1895 et dans l'Artiste de mars 1895 (*le Mois musical*), à propos du IIIe acte joué quatre fois aux Concerts-Lamoureux.

(2) Cf. l'Artiste de juin 1895 ; — et le no de mars 1896 (notre article détaillé sur *La reprise de l'*Orphée *de Gluck*, Paris, 1774, 1859, 1896).

(3) Annoncé *Le Cycle-Berlioz*.

de l'Odéon et qui va révolutionner officiellement notre endormi théâtre de la rive gauche. M. de Curel sera de la lutte sans doute, et nous nous en réjouissons. Il est banal maintenant de dire qu'on le compte parmi nos dramaturges de grand avenir. Chacune de ses œuvres : *L'envers d'une sainte*, *les Fossiles*, *l'Invitée*, *l'Amour brode* et cette *Figurante* qui paraît aujourd'hui en librairie, fut une révélation, une nouveauté, quelque chose de personnel et de non entendu, enfin une rareté. On parle des *Fossiles* pour la *Comédie-Française* ; je n'y vois que cet inconvénient, une nouvelle affirmation de l'inattention du comité-récepteur.

Avec le nouvel Odéon, théâtre d'essai tant demandé, la Comédie-Française pourra sans danger pour sa gloire, emprunter à Antoine son goût et son adresse. Antoine sera le peintre, le comité de la rue Richelieu se chargera du définitif encadrement et de la pose du tableau dans la galerie. Alors nos jeunes auteurs pourront produire sans se préoccuper de faire selon *le genre de la maison*.

Mais revenons à la *Figurante ;* ce n'est pas la meilleure pièce de M. de Curel, l'*Invitée* reste pour moi le chef-d'œuvre ; mais la *Figurante* contient fort nettement les défauts et toutes les qualités de cet écrivain.

Le principal défaut, c'est la ténuité du sujet principal, l'exceptionnalité de la donnée. Un autre défaut c'est la langue : défaut pour beaucoup de critiques, car j'admire pour ma part la force et l'élégance de la phrase de M. de Curel. Quand on fait parler des paysans à peine dégrossis il est bien ridicule de les enchevêtrer de phrases académiques, car ils ne parlent pas bien parce qu'ils ne pensent pas bien ; mais si vous mettez en scène des gens instruits et délicats, il est tout naturel d'épurer le plus possible leur dialogue. Ils *pourraient* parler ainsi, les petits ouvriers *ne le pourraient pas* logiquement.

Voilà donc un défaut qui passe au rang de belle qualité, à côté de la vigueur des caractères, de la claire ordonnance des actes, de la vive réalité moderne exprimée. N'est pas loyal qui veut ; M. F. de Curel l'est tout naturellement. On dit qu'il écrit facilement ; cela n'a guère d'importance, sauf que nous devrons à cette vertu un plus grand nombre d'œuvres.

Telle que nous la pouvons lire et sans se documenter sur la façon de vivre et d'écrire de son auteur, la *Figurante* est un pur joyau, serti dans l'or brillant de notre langue harmonieuse. Qu'importe les réserves qu'on pourrait froidement échafauder ! nous avons tant d'œuvres où tout est à reprendre, laissons-nous pour une fois aller à la complète admiration.

C'est encore la plus belle joie qu'un critique puisse se donner.

Jacques des Gachons.

Note. — M. Jules Lemaître quitte les *Débats*, mais nous le retrouverons aux *Deux-Mondes*, par bonheur. C'est M. E. Faguet qui le remplace. Je suis de ceux qui conservent une dent à ce professeur qui a nié un jour le

talent de Balzac. Mais il fut au *Soleil* un spirituel causeur; oublions son crime pour ne tenir compte que des belles phrases qu'il nous lira, chaque lundi, cet hiver.

Je n'ai reçu ni le *Cuivre*, ni *Ubu-Roi*. Je pense qu'on vous en parlera ailleurs.

G.

III. *L'ACTUEL EFFORT EN ANGLETERRE*

UNE REVUE « JEUNE » : *The Savoy*.

Il est un fait bien évident, c'est qu'on lit, sinon beaucoup plus, du moins beaucoup mieux en Angleterre qu'en France. Cela tiendrait, me semble-t-il, à ce que les journaux quotidiens de Paris dispensent chaque matin une plus que suffisante provende de littérature facile, hâtive, trop souvent imbécile ou sale. A Londres, point. Les quotidiens se contentent d'informations extraordinairement complètes, renseignant sur ce qui se passe, se dit ou se fait dans le monde entier, sans publier beaucoup de vraie littérature.

Ce soin est réservé aux revues et magazines infiniment nombreux et divers. Et, ce qui pourra peut-être étonner, ces revues sont lues. Le dimanche, alors que tout est clos, qu'aucune distraction n'est permise, sinon se promener au long des rues tristes, vides, qui semblent ce jour-là s'allonger sous tout le poids de leur ennui, quand seulement sont ouvertes les églises, où l'on est surpris de voir relativement si peu de gens se rendre, l'Anglais reste chez lui, et c'est là que pendant les longues heures dominicales, on consomme en famille, du thé et de minces tartines, des revues et des livres. Il y a cependant certaines heures où les églises étant fermées, s'ouvrent les bars, tavernes et débits de gin et de whiskey; mais ceux-là qui les fréquentent ne lisent guère. Ils passent leur dimanche à espérer l'heure où s'ouvrira leur bar favori, puis absorber précipitamment — pour rattraper le temps perdu — des pintes d'ale et de « scotch whiskey » innombrables; si bien qu'à l'heure où le barman impitoyable s'écrie : « Time, please, gentlemen » et où s'écoulent les buveurs, l'étranger étonné se demande si soudainement la vieille Angleterre ne s'est pas mise à flotter pour être bien mieux la reine des mers, un peu plus encombrante et gênante encore; et si tous ces gens titubants et écœurants ne sont pas de pauvres passagers qu'un violent mal de mer oblige à répandre sitôt ce qu'ils viennent si rapidement d'absorber.

C'est donc le dimanche qu'en Angleterre il y a le plus d'ivrognes et le plus de lecteurs. Si singulière que paraisse cette déduction des précédentes lignes elle n'en est pas moins certaine.

Laissant les buveurs à leurs beuveries et à leurs épanchements nous dirons quelques mots seulement de « ceux qui lisent » et de « ce qu'ils lisent ».

Avant tout, le lecteur anglais ne veut pas être choqué. Il ne se paie pas d'excuses fallacieuses et ne saurait goûter le charme des gaudrioles libidineuses et des gauloiseries sonores et odorantes à l'usage des commis-voyageurs et autres espèces de même intellectualité. Nuls suppléments, nuls contes de débauches, d'imaginations plates et putréfiées, nulles publications séduisantes et insinuantes ; — il y a cependant les « penny dreadful ». —

L'abondance et la qualité des périodiques supplée à ce manque de littérature tentatrice. Il se publie à Londres et dans tout le Royaume Uni, entre beaucoup de belles et excellentes revues, quelques recueils luxueux ayant un réel souci d'art et auxquels le public fait toujours un très chaleureux accueil.

Au mois de janvier dernier, s'annonçant comme trimestrielle, sous la direction d'Arthur Symons, parut une revue nouvelle : *The Savoy*. Aussitôt elle fut reçue avec un très vif intérêt dans le monde littéraire ; attaquée par quelques-uns, soutenue par beaucoup d'autres. Les noms des collaborateurs qui s'étaient groupés autour de M. Arthur Symons éveillèrent la curiosité du public ; jeunes pour la plupart ils s'étaient déjà signalés par des tendances particulières, des idées originales et des formules différentes de celles de leurs aînés, en somme c'était un mouvement semblable à celui que suscita le « Parnasse Contemporain » de Lemerre, « ou The Germ » des Rossetti dans les premiers jours de l'Ecole préraphaélite.

La génération nouvelle, arrivant après Tennyson, Browning, Rossetti, Morris, Swinburne, bien que respectueuse de ces glorieux aînés, cherche ailleurs sa route vers l'art. Eprise à la fois de Balzac gigantesque, des splendeurs grandiloquentes de Flaubert, du tourment de style des Goncourt, de l'impeccabilité douloureuse de Baudelaire, de la naïveté délicate et charmante de Verlaine, elle est retournée vers Keats et vers Shelley, elle a voulu pénétrer les mystères de William Blake ; et lasse enfin de la desséchante et uniforme influence protestante, elle est attirée vers le catholicisme cérémonial, vers les somptuosités du rite, la douceur mi-obscure des nefs et la glorieuse souveraineté des cathédrales gothiques, exilées en les villes stupidement modernes, parmi les maisons d'une banalité désespérément semblable et les rues sans pittoresque.

Non point qu'il faille entendre par là que tous ces jeunes gens se sont incorporés dans une cohorte compacte où l'individualité disparaît, mais seulement j'indique la direction commune du mouvement qu'ils tentent, prenant chacun sa voie et chacun assumant son effort personnel.

Comme il est fort difficile à un « jeune », s'il est original et personnel, de trouver un organe pour publier ses idées, M. Arthur Symons a pris l'initiative d'une revue qui serait fondée pour être l'expression adéquate d'efforts risquant sans cela de se disséminer. L'éditeur Léonard Smithers

qui, à son goût très sûr de bibliophile chercheur d'éditions rares, joint l'audace éclairée d'un ferme novateur, accepta la partie publicative de la revue, tandis que M. Arthur Symons se chargeait de toute la rédaction et en fait prenait la conduite de la nouvelle publication. Il fut convenu que la revue serait trimestrielle, et les trois premiers numéros parurent en effet à trois mois d'intervalle.

Malgré les critiques malveillantes, les attaques même, *The Savoy* eut un très favorable accueil; et, insoucieux des malveillants, s'annonça bientôt comme mensuel ; même, au troisième numéro, sous un extraordinaire Pégase, chevauché par un étrange poète, qu'avait dessiné M. Aubrey Beardsley, apparut la devise quelque peu frondeuse mais significative : *Ne Iuppiter quidem omnibus placet.*

Quelques mots maintenant des collaborateurs : tout d'abord M. George Moore, qui, quoique un aîné, a aimé assez ses jeunes amis pour leur apporter la faveur de son grand talent depuis si longtemps incontesté ; M. Arthur Symons que les ennuis d'une direction sans aucun doute lourde, n'empêchait de publier à chaque numéro des vers charmants, des contes, des critiques en une prose à la fois forte et exquise ; M. W. B. Yeats que les lecteurs de cette revue peuvent connaître par l'article du mois dernier ; M. Ernest Dowson, le délicieux poète ; M. Lionel Johnson, érudit critique et poète austère, M. Selwin Image aux poèmes catholiques doucement mystiques ; M. Havelock Ellis, le philosophe à la science solide et documentée ; M. Edmund Gosse, éloquent et spirituel ; M. Vincent O'Sullivan l'irréductible baudelairien ; M. Osman Edwards, un des jeunes écrivains les mieux renseignés sur la littérature du nord, qui contribua pour sa grande part à soutenir en Angleterre, Ibsen, Bjornson, Sudermann, et qui maintenant mène campagne en faveur de Verhaeren le splendide, son dieu présent ; M. Aubrey Beardsley, dont les poèmes et les proses complètent si parfaitement les dessins, et tant d'autres Bernard Shaw, Edward Carpenter, John Gray, Frédérick Wedmore, et M. Edgar Jepson, aux pseudonymes par trop modestes.

La partie d'art n'est en rien inférieure à la partie littéraire ; M. Aubrey Beardsley nous donna, avant que la maladie ne l'en vînt empêcher, ses nombreux et extraordinaires dessins. Son art, merveilleusement déformateur, est expressif et significatif jusqu'à incommoder. L'exagération d'un détail que lui seul a perçu, l'amplification d'un geste, une disproportion de formes, des moyens infatigablement variés font de lui l'artiste le plus original, le plus personnel entre beaucoup. L'imitation ne peut atteindre à tant d'habileté et de talent et on a pu avec justesse l'appeler le divin Beardsley.[1]

Les lithographies de Charles H. Shannon, sont complètement différentes, mais leur légèreté de trait, leur élégance, leur grâce séduisent par un effet

tout différent aussi. Et rapidement nommerai-je Charles Conder, Joseph Permell, William T. Horton, T. R. Way, Albert E. Sterner, Will Rothenstein, J. Lemmen et le caricaturiste si spécial Max Beerbohm. Les deux derniers numéros ont contenu des reproductions de dessins inédits de William Blake qui étaient destinés à illustrer l'Enfer de Dante.

Rien n'est négligé quant à l'exécution et à la reproduction des illustrations; l'impression est au-dessus de toute critique, un format commode et un papier luxueux font de *The Savoy* la revue la plus complètement intéressante qui se publie actuellement.

C'est, je crois, le plus absolu témoignage qui lui puisse être rendu, et d'ailleurs, ne devait-on pas s'y attendre après avoir lu les noms des nombreux collabrateurs, connaissant M. Arthur Symons, comme un épris et un soucieux d'art véritable, sachant quel dévouement leur ami M. Léonard Smithers apporte en l'administration de *The Savoy*, et quelles ressources il sacrifie pour sa parfaite réussite.

Avec sa nouvelle forme mensuelle, un peu moins volumineuse et moins chère, mais avec les mêmes tendances et le même soin de publication, *The Savoy* sera certainement une puissance considérable aux mains de la jeune génération. Son influence déjà sensible, s'affirmera et s'affermira de plus en plus, et moins douloureux et épuisant sera l'effort et le triomphe du nouvel Idéal.

Nos vœux, certes, nous les donnons avec joie, car à qui irait notre sympathie sinon à ceux qui combattent pour la même cause, à ceux qui veulent le même vouloir, à ceux qui espèrent la même espérance.

Henry D. Davray.

IV. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.*

La Patronne, par Fernand Vandérem (Ollendorf, éditeur).

Ce qu'une œuvre d'art peut présenter de plus extraordinaire, à notre époque, c'est l'absence de clinquant, d'oripeaux empruntés, et de ce ton particulier et indéfinissable que l'on ne saurait rapprocher que de celui des pitres de la foire, que l'on sent si bien dans presque tous nos ouvrages affamés ou impatients, enfin qui veut toucher ou surprendre à tout prix et sans plus tarder. Le courage ne consiste plus à élever la voix, à tonner, à pourfendre; mais bien à mesurer son expression à la taille exacte de ce que l'on veut dire, et à maintenir son discours dans une tonalité justement appropriée au sujet. J'espère qu'un temps viendra où l'on restituera la qualité d'artiste à ceux qui auront excellé dans ces convenances supérieures.

Le petit livre qui me fait penser à cet heureux avenir est *la Patronne* de M. Fernand Vandérem. On dit que c'est le premier de ses ouvrages et qu'il fut écrit avant *la Cendre* et *Charlie*; il est un peu tard pour dire

que l'on y pressent les qualités qui marquent ces deux romans ; mais en tous cas elles y sont déjà très apparentes, et si je ne me réservais d'étudier prochainement et plus à l'aise les quelques romanciers de notre temps destinés, à mon sens, à former une génération comparable en valeur à celle de MM. Paul Bourget et de Maupassant et à celle d'Alphonse Daudet et du Flaubert de *Madame Bovary*, je me serais donné dès aujourd'hui le plaisir de dessiner la personnalité très nette, quoique un peu subtile, de l'auteur de *la Patronne.*

Je me contente donc de signaler dans cette notice qu'outre les qualités premières dont j'ai parlé plus haut, ce petit ouvrage peut donner lieu aux observations suivantes :

La pénétration psychologique très aiguë et très fine que l'on y remarque est complètement débarrassée du caractère pédagogique qu'elle a trop souvent revêtu chez les maîtres antérieurs, et même de cette allure *d'étude*, aride, sévère et stigmatisante qui fait la force du plus immédiat prédécesseur de M. Vandérem, qui est la qualité d'un moraliste mais exige du romancier ce qui est le propre de celui-ci — ne l'oublions jamais : — le revêtement d'un *attrait sensible.* « Elle vit plus longtemps que les actions, la parole que la langue a tirée d'un esprit profond, *avec la rencontre des Grâces* », a dit, il y a plus de deux mille ans, Pindare. Aucun artiste ne doit perdre de vue cet élément du plaisir recommandé comme on le voit depuis fort longtemps dans les ouvrages littéraires. Je n'ose dire le mérite, car en vérité c'est un don naturel, donc la grande vertu dont est doué M. Vandérem, est de ne jamais manquer d'être attrayant dans les endroits même où il serre de plus près l'observation de la réalité.

M. Vandérem présente cette autre rare particularité de joindre à une intelligence vive et précise, je ne sais quel dessous de tendresse pudique ou retenue, de sensibilité inavouée et d'autant plus efficace ; enfin de sentimentalité, oserai-je dire, mais si sobre d'expansion et d'une tenue si peureuse du mauvais goût que des personnes pourraient passer sans l'apercevoir malgré qu'elle ait déposé subrepticement en eux ses fruits et son charme infaillible.

Encore sous cette contenance, nullement affectée mais adoptée spontanément, semble-t-il, par un esprit doué d'un goût délicat, il y a une vitalité, une chaleur, une passion, qui ne font que compléter, je le veux bien, un tempérament convenablement ordonné, mais sans lesquelles nulle œuvre n'a cet élan particulier qui fait franchir les bornes du temps.

Je ne me laisse par prendre à la description de la passion amoureuse ou de quelque autre, qui n'a rien de commun avec la passion que l'on sent chez l'auteur, même dans les peintures les plus reposées d'apparence. M. Vandérem ne passe pas, que je sache, pour avoir décrit de gigantesques embrasements de cœurs, et cependant je ne puis ouvrir un de ses livres, même cette *Patronne* qui contient un si simple récit, sans y éprouver cette vibration particulière et comparable à la sensation que

l'on a de la présence d'une personne derrière un rideau ou une portière. On est certain qu'il y a quelqu'un là. La passion qui sourd, à chaque page, sans jamais d'éclat, dans *la Cendre*, est un exemple tout à fait frappant de ce que la discrétion des moyens employés peut produire d'intensité dans le résultat. A une personne qui me confiait ne pas comprendre du tout pourquoi elle s'intéressait à la *Patronne*, et qui n'avait pu se tenir de la relire plusieurs fois, j'ai cru pouvoir répondre : « Il est évident que vous ne vous échauffez pas instinctivement pour une espèce de pion naïf et mal élevé ni pour une intrigue dont le dénouement vous est fourni dès les premières pages — voyez à ces caractères un des côtés de la méthode de M. Vandérem, — rien ne semble fait pour vous retenir ; mais je vous défie de fermer le livre aussitôt commencé. Si vous ignorez pourquoi il vous intéresse c'est parce qu'il vous intéresse par des raisons qui ne sont pas les communes, ni surtout celles par quoi vous avez coutume d'être captivé dans vos lectures quotidiennes ; et je crois pouvoir vous affirmer que ces raisons sont ici la vraisemblance et la logique poussées à un tel point d'évidence, — depuis les traits généraux jusqu'à la mesure des plus fines nuances, — que vous y assistez comme à une scène de votre monde ou de la rue où donnent vos fenêtres, c'est-à-dire à un spectacle qui ne vous étonne pas positivement mais qui vous donne à chaque fois cependant le goût d'ouvrir les yeux sur votre monde et de regarder par votre fenêtre. J'ai toujours pensé que c'était là la marque d'un bon écrivain. Quand on joint quelques autres qualités à celle-ci, on peut s'estimer heureux.»

J'ai défendu avec moins d'assurance M. Vandérem, contre quelques objections qui me furent faites au sujet de son style. On le dit moderne — ce qui, d'ailleurs, selon certains, est une éminente qualité — moderne même a-t-on osé, jusqu'à toucher parfois le style de M. Jules Lemaître. Sachez donc seulement que l'on dit cela, car pour la discussion d'une question aussi grave, il faudrait remonter aux principes ; je n'en ai pas la place et l'auteur de *la Patronne* n'en a que faire. Des écrivains de mérite croient puiser de la vigueur dans le langage quasi tout chaud qui est parlé à leurs oreilles ; d'autres placés à un point de vue plus abstrait, sont assurés que recourir aux lois qui gouvernèrent la confection des grands chefs-d'œuvre est le moyen le plus certain d'aviver leur organe. Entre les deux, mon parti est pris ; il est bien évident que celui que j'ai choisi est le bon, mais le dire serait m'exposer à être traité à nouveau d'esprit *tendancieux*, or je ne veux plus l'être même par un critique aussi excellent et gracieux qu'injuste par hasard, et pour prouver au contraire ma complaisance jusques envers une langue parfois chère à M. Jules Lemaître — et qui n'est pas, cette fois, celle de M. Vandérem — je vous avertis en un mot que « je ne ferai pas de boniment ».

René Boylesve.

Paolo Verlaine e i poeti decadenti, par E. Ermini (Paravia, 1896).

Bonne étude sympathique, intelligente et suffisamment documentée sur l'œuvre de Verlaine. Un peu d'incertitude sur les poètes décadents dont

M. Ermini dit un mot, mais ce léger défaut n'empêche pas cette plaquette d'être, avec l'article de M. Montecorboli, la meilleure étude italienne parue sur Verlaine. S. A.

LES SŒURS DE NAPOLÉON, L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, LA REINE HORTENSE, par Eugène Turquan (Librairie illustrée).

De l'amas de contradictions et de mensonges que forment les Mémoires M. Turquan a tiré habilement la matière à façonner des effigies véridiques de ces gueuses couronnées qui servirent à la ruine de l'Empire. Bonapartes ou Bauharnais, elles se valent. Napoléon qui se connaissait si bien en hommes fut devant elles d'une faiblesse et d'un aveuglement inconcevables ; il fut cruellement châtié et même alors il continua à pardonner.

Ces volumes qui contiennent de si extraordinaires aventures sont aussi passionnants et aussi mal écrits que certains romans feuilletons.

BIJOU, par Gyp (Calmann Lévy).

Ni Agnès de province, ni demi-vierge rastaquouère, Bijou est une jeune fille idéale. Elle est ingénûment coquette, elle est « belle et pleine de grâce » et surtout elle est bonne. Avec tant de qualités comment ne pas l'aimer ? Aussi tout le monde en est entiché. Le château où elle papillonne au milieu de parents et d'amis est une demeure enchantée. Cette folie amoureuse, un peu extraordinaire, gagne jusqu'à l'abbé, jusqu'au maître d'accompagnement et au fermier. Un pauvre diable de répétiteur achève par le suicide son roman de jeune homme pauvre. Mais le plus fou de tous est un vieil ami de la famille ; malgré ses soixante ans, Bijou lui donne la préférence et, par bonté, pour ne pas le faire souffrir, elle l'épouse.

Le roman, presque entièrement en conversations, se déroule prestement dans ce décor de vie mondaine que Gyp excelle à peindre : bal, comédie, rallye-paper, promenades en charrette anglaise et en mail, rien n'y manque. On s'amuse, on souffre un peu pour varier les plaisirs. Le suicide final sera vite oublié ; chacun en rentrant à la ville oubliera de même sa passionnette. Mais Bijou sera-t-elle heureuse ? Ed. D.

LA VOIX DE LA MER, un acte en prose par Henri Rainaldy (Société libre d'édition des Gens de lettres).

Œuvre de début, mélodramatique et inexpérimentée.

MÉDITATION SENTIMENTALE SUR DESBORDES-VALMORE, par A. Van Bever (Bibliothèque de l'Association).

Quelques pages admiratives, suivies d'une utile bibliographie.

Mais, que M. Van Bever me pardonne, espérons que le silence va se faire maintenant autour d'Elle ; on finirait par La prendre en grippe. Et malgré qu'on semble croire L'avoir découverte aujourd'hui, nous nous en tenons aux paroles de Sainte-Beuve et de Verlaine.

DES ENFANTS, par Paul Arden (Bruxelles, Lacomblez).

« L'âme d'un enfant est un clair miroir qui réfléchit les sentiments de ceux qui l'approchent ». M. Paul Arden a su regarder dans ces miroirs et saisir les mobiles reflets qui s'y jouent. Et il fait défiler devant nos yeux charmés une galerie d'enfants, parodistes ingénus de la vie.

Les récits de ce trop court volume (qui est aussi un plaisir pour le bibliophile) sont d'une écriture limpide et condensée; une délicate émotion les anime.

Beaucoup d'excellents écrivains sont restés gauches devant l'enfance et M. Paul Arden est des rares qui aient su accomplir simplement la difficile tâche de faire revivre en leur réalité ces jeunes êtres qui souvent déconcertent les hommes, faute sans doute aux hommes de se bien connaître eux-mêmes.
Ed. D.

LA VIE ET LES LIVRES, troisième série, par Gaston Deschamps (Armand Colin).

Je ne sais rien d'aussi distrayant que les articles de nos GRANDS critiques sur M. Henri de Régnier, aujourd'hui qu'une unanime louange les a tirés de leur ignorance volontaire. Ils reconnaissent volontiers, il le faut bien, que le vers parnassien « grâce auquel, comme dit M. Gaston Deschamps, on peut fabriquer des vers à la douzaine comme des gaufres dans un gaufrier » ne suffit plus, et que les symbolistes « ont porté un coup mortel à la basse confection ». Mais M. de Régnier les amène a parler du rythme polymorphe et ils commencent alors à divaguer : il les amène encore à parler de ce qu'ils s'obstinent à nommer les *décadents*, et c'est alors de la folie, aggravée de méchanceté. Ils sont dans un cruel embarras. Or M. Gaston Deschamps,pour ne point être en retard sur ses confrères, inaugure à son tour M. de Régnier que nous, les cacographes décadents, nous admirions depuis beau temps. Et cet article n'a rien à nous enseigner : sa vacuité est désespérante. J'exagère : on y apprend que les premiers vers de l'auteur d'*Aréthuse* pouvaient à la rigueur être inscrits « sur les albums des jeunes filles, près d'un quatrain de M. Jean Rameau. Ce n'était pas effrayant comme du Rambosson... » (!) Parmi les morceaux composant le volume il y a entre autres une oraison funèbre de Verlaine, hypocrite et méprisante. Mais je me suis particulièrement attaché à certaines pages qui indiquent fort bien l'état de la critique d'aujourd'hui dans les vieux périodiques. Subissant l'opinion au lieu de la guider, elle se venge de son incompréhension et de son impuissance, en ricanant devant ce que l'avenir l'obligera à saluer.
Ed. D.

L'HOMME ORCHESTRE, par Catulle Mendès (Ollendorff).

Le titre de l'ingénieuse fantaisie symbolique par laquelle débute ce nouveau recueil est bien le surnom qu'il conviendrait d'attribuer à l'auteur d'*Hespérus*, de *Gog*, et des *Mères Ennemies*. Une fée l'a vraiment, à sa naissance, touché de son aile. Poésies épiques ou badines, nouvelles, romans, drames, comédies, courrier de théâtre, tous les genres

lui sont familiers. Sa virtuosité a su réussir également dans tous. C'est le type de l'homme de lettres par excellence, qui sait faire *tout ce qui concerne son état*.

MADEMOISELLE CLÉMENCE, par Emile Pouvillon (Ollendorff).

Très personnelle et curieusement fouillée, cette monographie d'une vieille fille de province à qui ne font pas trop de tort les souvenirs de Balzac, de Flaubert et de Goncourt qui ont traité le même sujet de magistrale façon.

EN VILLÉGIATURE, par Lucien Descaves (Ollendorff).

Ce recueil de nouvelles, du genre *pince sans rire*, est assaisonné d'une gaîté pessimiste et amère, où se retrouve, avec joie, la note humoristique du très spirituel Jean de l'*Echo de Paris*.

POUR UN MARI, par Marc de Chandplaix (Ollendorff).

C'est un roman à l'intention des pensionnats suburbains et des abonnés aux feuilles illustrées. L'écriture en est déplorablement facile, autant que les pseudo-plaisanteries au moyen desquelles l'auteur a vainement tenté de relever la saveur du récit. L'éditeur veut bien charitablement nous avertir que la scène se passe à Madagascar, notre dernière conquête. On ne s'en douterait guère. Notre curiosité piquée par ce mirage de lotisme, a été très cruellement déçue dès les premières pages. Je ne puis parler que de celles-là.

TRENMOR.

LE MAGASIN D'AURÉOLES, par Hugues Rebell (Librairie du *Mercure de France*),

M. Hugues Rebell ressuscite, après Anatole France, le conte du XVIII[e] siècle. Comme le plus sûr moyen de parcourir le monde est encore de s'attacher à une courtisane dont la vie diverse embrasse toutes sortes de vies, ce sont des mémoires de filles que nous donne M. Hugues Rebell. Le *Magasin d'Auréoles* est l'esquisse de cette si piquante *Nichina* dont le *Mercure de France* nous a donné deux parties et qui demeure le chef-d'œuvre de l'auteur. Il s'y mêle des prétentions philosophiques. M. Rebell, comme son ami M. Maurras, est un catholique ennemi du Christ. Entendez qu'Alexandre Borgia et Léon X sont leurs prêtres, somptueux et cruels. C'est pourquoi ils haïssent, par dessus tout, les sévères et ennuyeux puritains. Le *Magasin d'Auréoles* est consacré à bafouer l'un de ces Tartufes tête-ronde. C'est bien fait. Mais par delà le père de Débora M. Rebell est-il sûr de n'avoir pas raillé Pascal, M. Arnaud, M. Ollier, tant d'honnêtes gens ?

La forme de cet opuscule est, au surplus, vive et courante — à peu près parfaite.

B.

PETIT VOYAGE EN GRÈCE, par Jacques des Gachons (Ollendorff).

Badinage très gentil et sans prétention, où se retrouvent la bonne grâce et l'optimisme de son aimable auteur.

La république mystérieuse des Elfes, Faunes, Fées et autres semblables, par Robert Kirk, traduit de l'anglais par Remy Salvator (Bibliothèque de la Haute-Science).

Œuvre curieuse du dix-septième siècle anglais, très adroitement reproduite en français.

La Passion de N.-S. Emile Zola ou un Messie devant les Jeunes, par L.-Pilate de Brinn'Gaubast (Collection bibliophile de l'*Aube*).

Spirituelle et mordante plaquette où l'auteur dit carrément son fait au candidat perpétuel à l'Académie française. T.

LIVRES REÇUS

Poésie : *Charles Rouch :* Les fleurs de l'âme, préface d'Armand Sylvestre (Lecène et Oudin) ; *Emile Legouis :* Quelques poèmes de Wordsworth, traduits. *Madeleine Lépine* : Azraël, scène dramatique, ornée d'une couverture et de quatre bois par Maurice Dumont (Bibliothèque de l'Association) ; *Louis Azémar :* Rimes franches (Léon Vanier) ; *Albert Arnaud :* La femme (Béziers).

Divers : *Jacques des Gachons :* Petit voyage de Grèce, illustrations de l'imagier Andhré des Gachons (Ollendorff) ; *Robert Kirk :* La république mystérieuse des elfes, faunes, fées et autres semblables, traduit de l'anglais par Rémy Salvator (Bibliothèque de la Haute-Science) ; *Paul Fort :* Ballades. Louis XI, curieux homme (Mercvre de France) ; Ballades : Les Saisons, Aux champs, Sur la route et devant l'âtre. Mes légendes. L'orage (Mercvre de France) ; *L.-P. de Brinn'Gaubast* : La passion de Notre-Seigneur Emile Zola, ou Un Messie devant les jeunes (Collection bibliophile de *l'Aube)*.

V. *LE MOIS*

Le Palais-Royal se meurt ! le Palais-Royal est mort ! Les passants y hâtent le pas, les boutiques s'y ferment, les arbres eux-mêmes s'étiolent. Où sont les beaux jours de 1789 où « une orange lancée de n'importe quelle fenêtre ne serait pas tombée à terre » ? Comme autour de tous les moribonds les consultations abondent, les uns veulent y mettre la Banque de France, les autres abattre la façade du nord et aplanir le sol entre le jardin et la Bourse. Allons-y de notre catholicon : Pourquoi ne pas transformer le Palais-Royal en un splendide jardin d'hiver au moyen d'un vitrage s'arrondissant au-dessus des toits ? De là à lui rendre son ancienne destination galante qui fit sa vogue au siècle dernier, il n'y a qu'un pas. Le Casino de Paris serait dégoté ! Un immense *Palmarium* avec orchestres, théâtres, tableaux vivants, danses et défilés, jardins sacrés d'*Aphrodite*, le tout dans des flots de soleils électriques, l'idée est séduisante. Du moment que la Ville-Lumière n'est plus que le bordel du monde, du moins qu'elle puisse montrer un *Voluptuarium* artistique, délicat, somptueux et franc !

Autre disparition, l'ancienne Cour des Comptes. A vrai dire, c'est un peu dommage et le bâtiment neuf qui la remplacera n'aura certainement pas la grande allure de cette ruine poussinesque. Ceci dit, et puisque « le Dieu de l'utile implacable et serein » exige qu'on mette à profit l'emplacement, une gare, une simple gare de chemin de fer est hautement préférable à tous les musées d'art décoratif et autres parthénons bureaucratiques qu'on nous proposait. On se demande comment certaine presse indépendante est si rageusement hostile à la pénétration de Paris par les grandes compagnies de chemins de fer quand on sait que le conseil municipal, émanation des mastroquets, fera toujours échouer (comme depuis 25 ans) tout métropolitain par qui peut-être reflueraient vers la banlieue les clients des bons mastroquets.

Le Figaro réunira-t-il en volume les interwiews de comédiens en vacances qu'il nous a si généreusement distribuées ces dernières semaines ? Ce serait à souhaiter ; peu de documents humains sont plus consolants pour la modestie du plus sot des lecteurs. Ah ! ces questions ! Quels sont vos auteurs favoris ? Faites-vous de la toilette ? Y flirte-t-on ? Décidément M. Jules Huret est le roi des pince-sans-rire, et la leçon de l'Enquête littéraire n'a pas profité aux victimes de l'Enquête théâtrale. A qui le tour de se faire giboyer ?

Philosophons : Il faut, en toute société, que Dame Curiosité ait sa pâture. Si cabotins et cabotines n'étaient pas là, ça retomberait sur d'autres et ce serait pire. Avez-vous jamais pensé (ceci me vient à l'esprit à propos des graves et bien intentionnés provinciaux qui souhaiteraient que les Chambres résidassent ailleurs qu'à Paris) au gonflement soudain de nos honorables s'ils emplissaient à huit ou neuf cents une petite ville de leurs intrigues, de leurs potins, de leur importance sans contrepoids? Par contre, concevez l'aplatissement subit d'un député tout battant neuf débarquant à Paris : dans les rues, dans les omnibus, aux terrasses de café, dans les couloirs de théâtre, il n'entend pas un mot de politique, il ouvre les journaux et les revues, on n'y parle ni de lui ni de ses collègues; chacun s'intéresse beaucoup plus à la rentrée de Mounet-Sully qu'à celle de Clémenceau et aux dessous de la divette qu'à ceux de la concentration. Certainement son beau feu du *Café du Commerce* ou du *Cercle Progressiste* en pâlit, il doute de lui, de sa mission salvatrice, et au lieu de faire des lois, il va boire des bocks, lui aussi, aux *Folies-Bergère.* N'est-ce pas tout gain ?

Une édition complète des feuilletons dramatiques de Théophile Gautier ? Cinquante volumes in-8 ? Il faut vraiment que ceux qui lancent l'idée aient des illusions sur la puissance librivore de nos contemporains. Combien de nous ont lu seulement le choix des feuilletons du bon Théo déjà publié en 5 ou 6 volumes ? Vraiment, loin d'extensionner il faudrait condenser encore, quitte à pêcher d'ailleurs quelque perle oubliée

dans les 45 in-8 dont on nous menace, et si l'on veut nous gratifier d'une édition nouvelle, se contenter d'un simple volume où l'on réunira les meilleurs de ces feuilletons, ceux surtout qui se rapportent aux chefs-d'œuvre, car à quoi bon connaître, à moins d'une verve extraordinaire dans l'à-côté ou dans l'éreintement, les amplifications professionnelles sur tel ou tel drame oublié d'un sous-Ponsard ou d'un vice-Laya ?

Inutile de le nier, la culotte de nos cycleuses est en baisse, et la jupe est en voie de prendre sa revanche, non la jupe banale des anglaises bonne au walking comme au pedaling, mais la jupe courte et flottante, autrement gracieuse en son vol que le bouffant zouave de ces derniers temps ; la culotte pour dames n'est gracieuse que demi-collante et s'arrêtant à la jarretière, elle n'est donc possible qu'aux dames sveltes, et consentant à ne rien cacher de leur sveltesse ; comme il faut respecter toutes les licences, même celle de n'en pas prendre, que les cœurs moins hardis adoptent la jupe légère ou la blouse russe (celle-ci la seule décente vraiment) et condamnent l'horrible sac flasque ballottant jusque sur les boutons des bottines !

Il n'est point de mince détail qui n'ait sa signification. Le Musée du Luxembourg se trouvait à l'étroit. Pour s'agrandir, il pouvait enfler à droite au détriment du public, ou enfler à gauche au détriment d'un bureaucrate quelconque. A droite l'enflure était une excroissance criarde, offensant l'œil ; à gauche l'aile ajoutée aurait été cachée par le retour en équerre du bâtiment principal et par la verdure du jardin particulier des bureaucrates. Qui croyez-vous qu'on ait sacrifié, le budgétivore ou le public ?... Eh oui ! vous avez deviné.

Le voyage du Czar a réveillé le génie esthétique de M. Protocole, et les gazettes ont reçu les confidences des bons citoyens désireux de relever par un costume coruscant le prestige personnel de M. Félix Faure. On a même proposé l'uniforme de Bonaparte, premier consul, ce qui est un eucouragement délicat à de futurs Marengos. Le fait est que rien que dans la sacrosainte décade on a le choix : pourquoi pas l'habit vert-olive de Robespierre, le chapeau à plumes du directeur Barras, le bonnet à queue de renard du savetier Simon ? Mieux encore, puisqu'il sied de réconcilier tous les régimes en la personne enthousiasmante de notre Pouvoir exécutif, que M. Félix Faure se fasse successivement la tête de tous les présidents, empereurs ou rois qui ont représenté la France. Un par jour ! Il ne serait pas si mal que ça en Pharamond, cet homme !

Plaisanterie à part, le jour où l'on reconnaîtra que le rôle de l'armée est autant de conserver la beauté rythmique du mouvement collectif que de défendre la patrie sur les champs de bataille (si cela n'était pas, pourquoi conserverait-on les musiques militaires ?) on reviendra à la tradition des beaux costumes à dorures et à panaches. Autant la tenue de campagne est grise et neutre, autant la tenue de ville devrait être somptueuse

et rayonnante. A Paris où la garnison est nombreuse, pourquoi ne pas faire de l'armée le musée vivant de nos gloires en donnant à chaque régiment un costume historique ? Gens d'armes du Béarnais, Mousquetaires Richelieu, Dragons du Roi Soleil, Hussards de Lauzun, Chasseurs de La Fayette, Cuirassiers de Valmy, Grenadiers de la Vieille Garde, Chasseurs d'Afrique, Guides et Cent-Gardes, ce défilé de cavalerie vaudrait bien ceux de Longchamps. Chaque jour un régiment traverserait Paris dans un sens ou dans l'autre, et l'âme nationale s'exalterait chaque 24 heures d'un millimètre !

SAINT-ANTOINE.

V. *ÉCHOS*

Paraîtra prochainement à la librairie de l'*Artiste* : L'Art aux Salons de 1896, par notre collaborateur Raymond Bouyer.

*
* *

La revue anglaise « *The Magazine of Art* », est particulièrement intéressante en sa livraison de septembre. Nous y remarquons un très bel article du distingué critique d'art Spielman sur J. Everett Millais et son œuvre. Une étude très documentée de notre confrère et compatriote Henri Frantz, sur les tendances de l'art industriel et décoratif aux salons de 1896. Parmi les œuvres exposées, M. Henri Frantz a choisi en véritable artiste les plus définitives et « *The Magazine of Art* » en donne de fort jolies reproductions.

*
* *

Mon cher Confrère,

Me voici vraiment privilégié par l'Ermitage ; *il y est question de moi dans un écho sur M. Larroumet, dans une lettre de M. Brinn'Gaubast, dans une contre-lettre de M. Barthélemy. Je vous répondrai très brièvement.*

Pour ce qu'il s'agit de M. Larroumet, je vous remercie d'avoir compris qu'il était trop prudent d'opposer le glaive de la loi à une épée honorable, et d'avoir renvoyé ce faux lettré à ses plus chères études, celles des huissiers de son honneur.

Quant à M. de Brinn'Gaubast, il m'a adressé une lettre d'imploration affectueuse si différente de celle que vous publiez sous sa signature que vous avez dû être joué par quelque bas farceur ; pour moi, j'ai plus de foi dans mes illusions que de clémence pour les supercheries, et je ne considère que la lettre que j'ai reçue personnellement.

Enfin, il y a M. Barthélemy que je n'ai jamais attaqué et qui éprouve l'appétit de publier cette information : à savoir que mon cher camarade Alfred Ernst a corrigé ligne par ligne, mot par mot, syllabe brève par note longue, la besogne qu'il ebaucha, de complicité avec le sire de Brinn'-Gaubast ; j'étais seul à l'ignorer, paraît-il ; au contraire, je m'en doutais abondamment, sans qu'il eût besoin d'invoquer mon nom pour fixer ce point d'équité.

Bien absolument vôtre, mon cher confrère.

George VANOR.

Tulle, imp. MAZEYRIE. *Le Gérant :* EDOUARD DUCOTÉ.

Sommaire du nº 9 de l'Ermitage. Septembre 1896

Extrait des Sommaires de l'« Ermitage »

EN 1896

Henry Bordeaux . . .	*René Boylesve.*
René Boylesve	Les bains de Bade.
Raymond Bouyer. . . .	*Vallgrenn*, ou les secrets de la statuaire.
Eugenio de Castro. . .	Pan.
Henry D. Davray. . .	*W. B. Yeats.*
Edouard Ducoté. . . .	Circé.
Paul Fort.	Louis XI, curieux homme.
Jacques des Gachons. .	*Jean Jullien.*
Alphonse Germain. . .	Le goût et la mode.
André Gide	Ménalque.
Charles Guérin. . . .	Dialogue d'une veille de Pâques.
Francis Jammes. . . .	Réponse à Ménalque.
Tristan Klingsor . . .	Chanson.
Camille Lemonnier. . .	Le héros ingénu.
Jonas Lie (Georges Khnopff, trad.)	Hans de Sjöhölm et le Sorcier finnois.
Pierre Louys.	*Paul Fort.*
Paul Masson.	Cahier d'expressions.
Camille Mauclair. . .	Causerie avant des poèmes.
Stuart Merrill. . . .	Repos.
Elisée Pelagaud. . . .	Deux lettres de Poggio Bracciolini.
Edmond Pilon	*Gustave Kahn.*
Yvanhoé Rambosson . .	*In memoriam.*
Antoine Sabatier. . . .	Celle qui rit.
Albert Samain	L'agréable leçon.
Emile Verhaeren. . . .	Les îles.
W. B. Yeats (Henri D. Davray, trad.)	La tristesse du Berger.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée commencera, le 20 août 1896, l'émission d'obligations 2 1/2 0/0 munies de coupons de 6 fr. 50 payables, moins les impôts, le 1er mai et le 1er novembre, et remboursables, à partir du 1er mai 1897, par tiers au sort semestriels.

Ces obligations seront delivrées nominatives, mixtes ou au porteur

Les souscriptions seront reçues aux guichets de la Compagnie, dans toutes ses gares et chez tous ses correspondants financiers à Paris ou en province (Banque de France, Société Générale, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Credit Industriel et Commercial, etc-)

L'ERMITAGE

REVUE MENSUELLE

Artistique et littéraire.

Directeur : EDOUARD DUCOTÉ

RENÉ BOYLESVE — RAYMOND BOUYER — JOSEPH DECLAREUIL
GEORGES FOUREST — JACQUES DES GACHONS — FORTUNÉ MAZEL
HENRI MAZEL — STUART MERRILL — EDMOND PILON — HUGUES REBELL
LIONEL DES RIEUX — GUSTAVE ROBERT — ANTOINE SABATIER

La *Revue* se déclare étrangère à la politique et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles.

Les communications doivent être adressées aux bureaux de la Revue. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus. Réserve est faite des droits de traduction et de reproduction.

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet au choix de l'abonné. Les quittances présentées à domicile sont majorées de 50 centimes pour frais de recouvrement. On s'abonne au siège de la Revue et dans tous les bureaux de poste.

ABONNEMENTS : Un an : France, 8 fr. — Étranger : 10 fr.

DÉPOTS

Dépositaire général : CHARLES, 8, rue Monsieur-le-Prince, Paris

PARIS

Brasseur jeune, Galeries de l'Odéon.
Gagne et Boulinier, boulev. St-Michel.
Dentu, 36, avenue de l'Opéra.
Flammarion, 10, boulevard des Italiens.
Floury, boulevard des Capucines.
Flammarion, 4, rue Auber.
Sauvaître, 72, boulevard Haussmann.
Méa, 1, rue du Havre.
Flammarion, 2, rue Marengo.
Chaumont, 48, rue Rivoli
Crette et Lemercier, passage Véro-Dodat, (rue J.-J. Rousseau).
Vildier, 8, boulevard Denain.
Flammarion, 3, boulevard Saint-Martin.
Librairie Nouvelle, 15, boul. des Italiens.
Savine, 10, rue des Pyramides.
Bailly, 11, Chaussée-d'Antin.

DÉPARTEMENTS ET ÉTRANGER

Vion, à Amiens,
Lacoste, à Bordeaux.
Monnot et Blanc, 9, rue Victor-Hugo.
Catelan, à Nîmes.
Peyrot-Tinel, à Nîmes.
Lestringauet, 11, r. Jeanne-d'Arc, à Rouen.
Majola, 4, rue Jovin, Saint-Etienne.
Mercier, rue Gambetta, Saint-Etienne.
Pericot, à Tours.
Brun, rue Lafayette, à Toulouse.
Aubertin, rue Paradis, Marseille.
Ripé, à Vendôme.
Librairie Centrale, à Lille.
Lacomblez, à Bruxelles.
Meyer, 13, West 24 Street, à New-York.
Asher, à Berlin
Weiss, Tuchlauben, à Vienne.

La Revue se trouve également dans les gares de Paris et des principales villes

COLLECTIONS

Les années 1890 et 1891 de l'*Ermitage* (série Raymond) sont épuisées.

Pour les numéros isolés, écrire à l'Administration de la Revue.

En vente (série Mazeyrie) :

Le premier semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 416 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 432 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 392 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1896, 1 beau vol. in-8° de 412 p. (prix majoré). **6 fr.**

Septième Année — N° 11 Novembre 1896

L'ERMITAGE

REVUE ARTISTIQUE ET LITTERAIRE
PARAISSANT CHAQUE MOIS
(Nouvelle Série)

EDOUARD DUCOTÉ
DIRECTEUR

SOMMAIRE

Prix : 80 centimes

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE
Rédaction : ***8, rue Juliette Lamber***
Administration : ***Charles, libraire, 8, rue Monsieur-le-Prince***

Le Livre d'or de la littérature actuelle

Ont collaboré a l'*Ermitage* depuis son origine :

Paul Adam — Edmond de Amicis — Paul-Marius André — Camille-Antona Traversi — Albert Aurier — Avancinio Avancini.

Baculard Arnaud — Edmond Bailly — Louis N. Baragnon — Jules Barbey d'Aurevilly — Maurice Barrès — Charles Bayle — Léon Bazalgette — Maurice Beaubourg — Léon Bélugou — Henry Bérenger — Eugenio Bermani — Bernard l'Ermite — Georges Bernard-Kahler — Paul Berthon — Claude Berton — Emile Besnus — Georges Bidache — Otto Julius Bierbaum — Jacques Blanchedieu — Léon Bloy — Karl Boès — Jules Bois — François Boissier — Emile Boissier — Emile Boix — Commandant Bonnet des Tuves — Emile Bosdeveix — Maurice Bouchor — Louis Bourdery — Raymond Bouyer — René Boylesve — Viviane de Brocélyande — J.-R. de Brousse — Bulwer Lytton — J. Burel — E. A. Butti.

Léopold Cabanis — Georges Cairoche — René Caillé — Giosué Carducci — Jean Carrère — Enrique Gomez Carrillo — Jose Castineira — Eugenio de Castro — Joseph Chaleil — Raphaël Chaigneau — André Chevalley — Judith Cladel — Léon Cladel — Albert Cloüart — C. Corradino — François Coulon — Walter Crane — Antoine Cros.

André Dally — Henry D. Davray — Jean Dayros — Joseph Declareuil Henri Degron — Léon Dehairs — Richard Dehmel — Achille Delaroche — Emmanuel Delbousquet — Léon Denis — Louis Denise — Joseph Desgenêts — Edmond Desmolins — Jean Destrem — Detlev von Liliencron — Manuel Devaldès — Pierre Dévoluy — Justin Dobson — Georges Doncieux — Auguste Dorchain — Georges Druilhet — Louis Duchosal — Edouard Ducoté — Pierre Dufay — Louis Dumur.

Havelock Ellis — Henry Eon — Georges d'Esparbès — Michel d'Eyjeaux.

Louis Fabulet — Pierre Fernier — Auguste Ferrero — Enrico Ferri — Lucio Ferrier — A. Fogazzaro — G. Fiamingo — André Fontainas — Paul Fort — Georges Fourest — Fra Diabolico — Fra Eremitano — Frédéric Friche.

Andhré des Gachons — Jacques des Gachons — Garschnine — Joachim Gasquet — Henry Gauthiers-Villars — Emile Gebhart — Stefan George — Paul Gérardy — Alphonse Germain — Henri Ghéon — René Ghil — André Gide — Iwan Gilkin — Albert Giraud — André Godfernaux — Rémy de Gourmont — Edmund Gosse — Georges Grévin — Maurice Griveau — Alcide Guérin — Charles Guérin — Charles des Guerrois.

Pierre Halary — Max Halbe — Ola Hansson — Edmond Haraucourt — Thomas Hardy — Julius Hart — Hassé — José Maria de Heredia — Ferdinand Hérold — Ernest d'Hervilly — Jules Heyne — Eugène Hollande — Herbert Horne — Vincent Hyspa.

André Ibels.

Edmond Jaloux — Francis Jammes — Félix Jeantet — Alber Jhouney — J. Joly — Phœbus Jouve — Jean Jullien.

Gustave Kahn — Kalophile Ermite — Keats — Louis de Kédar — Edouard de Kerdaniel — Georges Khnopff — Karl August Klein — Tristan Klingsor — Maurice Kreutzberger — Marie Krysinska.

Pierre de Labaume — Georges Lafenestre — Bernard Lazare — Georges Le Cardonnel — Louis Le Cardonnel — Julien Leclerq — Marc Legrand — André Lemoyne — Camille Lemonnier — Grégoire Le Roy — Anatole Leroy-Beaulieu — Grégoire Lewenson — Adam Lévy — Jonas Lie — Albert Liénard — Joao de Lisboa — Loeiz-Le-Picaut — Florentin Loriot — N. Lougovoï — Pierre Louys.

Maurice Mæterlinck — Pierre Massoni — Achille Maffre de Baugé — Maurice Magre — Stéfane Mallarmé — Roland de Marès — Ulysse Marquant — Guido Martinelli — Camille Maryx — Paul Masson — Maurice Maindron — Henry Maubel — Camille Mauclair — Charles Maurras — D. Fortuné Mazel — Henri Mazel — Mazzoni — Louis Mercier — Hadrien Merle — Stuart Merrill — Dauphin Meunier — Emile Michelet — N. Minsky — Frédéric Mistral — Adrich Mithouard — Albert Mockel — G. de Mo linari — Mathias Morhardt — Charles Morice — Jean Moréas — Henri Mornand — H. Morselli — Henri Muchart — Lucien Muhlfeld.

Francis Nautet — Nééra — Jean de Néthy — A. P. Nieva — Frédéric Nietzsche — Pierre de Nolhac — Francis Norgelet — Raymond Nyst.
Pierre Olin — Domenico Oliva— Alfonso d'Oliveira-Soarès —Georges Oudinot.
George Padoux — Paul Page — Sar Josephin Péladan — Elisée Pélagaud — René Peter —Pierre l'Ermite — Edmond Picard—Vittorio Picca Pilate de Brinn'Gaubast — Edmond Pilon — Georges Pioch — Armand Point — Alfred Poizat — Maurice Pujo.
Pierre Quillard.
Rachilde — Georges Ramaekers — Yvanhoë Rambosson — Hugues Rebell — Paul Redonnel — Marcel Réjà — Henri de Regnier — Adrien Remacle — Victor Remouchamps — Marcel Rémy — Jules Renard — Adolphe Retté — Adolphe Ricchieri — Lionel des Rieux — Arthur Rimbaud — William Ritter — Gustave Robert — Joseph Romieu — Léopold Ridel —Alberto Rondani — Firmin Roz — Angelin Ruelle.
Antoine Sabatier — Saint-Antoine — Albert Saint-Paul — Saint-Pol-Roux — Frédéric Saisset — Rémy Salvator — Albert Samain — Charles Saunier — Joseph Savary — Alejandro Sawa — Marcel Schwob — Selwin Image— Emmanuel Signoret — Sinocim — Slothouwer — Alberto Sormani —Gustave Soulier — William Stead— Stendahl — Moé Sterny — CasimirStryienski — Harold Swan — Arthur Symons.
Laurent Tailhade— Gabriel Tarde— Emile Tardieu—René Tardivaux Jean de Tinan — Arthur Toisoul — Trenmor — Tristan l'Ermite.
Octave Uzanne.
Paul Valéry — Pierre Valin — Alfred Vallette — Henri Van de Putte — Mario Varvara — Pierre Véber — Daniel de Vénancourt — Emile Verhaeren — Paul Verlaine — Emile Vermeil — Gabriel Vicaire — Francis Vielé-Griffin — Eloy Vincent — Jean Viollis — Comtesse Volapuck — A. Volynsky — Félix Vogt.
Emile Watyn —Wilhem Weigand — Fernand Weyl — OscarWilde — Willy.
W. B. Yeats — André Yébel.
Emile Zola.

REVUES

LE MERCVRE DE FRANCE, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain.
LA REVUE BLANCHE, 1, rue Laffitte.
LE CENTAURE, 9, rue des Beaux-Arts.
L'AUBE, 20, quai d'Orléans.
L'YMAGIER, 9, rue de Varenne.
DOCUMENTS SUR LE NATURISME, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
LE MAGAZINE INTERNATIONAL, 91, avenue Niel.
L'EFFORT, 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.
LA PROVINCE NOUVELLE, 43, rue de Paris, Auxerre.
LA COUPE, 11, rue de la République, à Montpellier.
ARTE, Coïmbra, Portugal.
Le COQ ROUGE et L'ART JEUNE, 131, rue de Brabant, Bruxelles.
L'ART MODERNE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LE RÉVEIL, 5, rue de la Roue, Bruxelles.
LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LA LUTTE, 15, place Van Meyel, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE, place Saint-Bavon, Gand.

MAI, *dessin de Andhré des Gachons.*



Mai.

LE PRESTIGE INTELLECTUEL DE LA FRANCE

A propos d'une nouvelle Revue franco-anglaise.

Le prestige intellectuel de la France à l'étranger est-il en hausse ou en baisse ? Une revue que vient de fonder en Ecosse M. Charles Saroléa, la *Revue française d'Edimbourg*, ne répond pas à cette question d'une façon flatteuse pour notre amour-propre national.

Ainsi parle le programme de ce recueil : « Il faut avoir le courage de le dire et de ne pas se lasser de le redire : depuis un quart de siècle la France subit une éclipse et nulle part autant qu'en Angleterre. On ne connaît plus la France, ou plutôt on la méconnaît, c'est-à-dire on la connaît mal. On ignore les grands hommes qu'elle possède, les grandes choses qu'elle produit ; on n'observe plus ses mouvements d'idées, ses courants d'opinion. » Un article non signé du premier numéro sur le *Commerce des idées entre la France et l'Angleterre* confirme ceci : « La France a cessé d'être un facteur dans l'évolution littéraire. Depuis Sadowa et Sédan, le courant des études, l'exode des étudiants se portent de plus en plus vers l'Allemagne ; Carlyle, Froude et Freeman saluèrent avec joie l'abaissement de la France et virent dans cet événement l'avènement de l'hégémonie politique de l'Allemagne, et dans cette hégémonie l'expression d'une hégémonie intellectuelle et morale. « Dès 1888, M. Augustin Filon s'était exprimé dans le même sens : « Les Français qui vivent à l'étranger savent trop combien la culture française est déconsidérée en Europe. On ne nous cite plus, on ne nous compte plus ; nos *vrais* livres ne passent pas la frontière, et les journaux étrangers ne laissent parvenir jusqu'à leurs lecteurs que des échos de coulisse ou de cours d'assises. Il semble que ce ne soient pas nos généraux mais nos écrivains qui aient été battus à Sedan et à Reichshoffen. On ne se contente pas de s'apitoyer hypocritement sur notre décadence, on cherche à oublier ou à ignorer que nous avons tenu l'hégémonie intellectuelle et pensé pour le genre humain. Ce sentiment n'est peut-être nulle part plus accusé qu'en Angleterre. »

Ces constatations sont aussi graves que lamentables. Je n'ignore pas que dans notre spécial milieu de la littérature nouvelle, les

relations entre les deux pays restent assez étroites. L'influence de Baudelaire, de Verlaine, de Mallarmé s'est croisée, comme des rides dans une onde, avec celle de Keats, de Swinburne, de Walt Whitman. Le noble engoûment pour le Cycle d'Arthur a resserré des fraternités esthétiques. Dans le domaine d'art, peinture, art décoratif, la pénétration a été réciproque et profonde. La renaissance poétique dite symboliste a été parallèle dans les deux pays, favorisée en Angleterre par la race celtique et l'éducation française des nouveaux poètes, en France par l'origine anglaise ou américaine de plusieurs, notamment de deux d'entre les meilleurs, MM. Vielé-Griffin et Stuart Merrill.

Pourtant il ne faudrait pas se faire illusion. Le monde des poètes, surtout des nouveaux poètes, est en somme un monde restreint, et par la difficulté que nous avons, nous qui ramons sur la galère d'or et de pourpre symboliste, à percer l'obscurité mallarméenne, je me demande ce qu'il y a de sérieux dans l'influence qu'on prête au poète de l'*Après-midi d'un Faune* en Angleterre. En outre, il semble bien que la grande masse des lecteurs anglais se désintéresse de plus en plus de ce qui s'écrit ailleurs ; au point de vue de la culture internationale, un peuple comme l'italien actuel atteste une autre souplesse, une autre bonne volonté d'esprit que les trois ou quatre pays de langue anglaise ; il n'est point rare d'entendre aujourd'hui un sujet du roi Shakespeare affirmer naïvement (n'est-ce point le maire de Chicago qui le fit avec ampleur ?) que pour la littérature comme pour tous ses autres produits le monde anglais pouvait se passer du reste de l'univers. Et ceci n'est peut-être pas aussi absurde qu'il semble. La nature a bien horreur de la perpétuelle autofécondation, mais le monde anglais, de par ses foyers multiples, Royaume-Uni, Etats-Unis, Australasie, Sud-Africain, peut se suffire à lui-même pour cette fécondation croisée qui est la condition de tout développement, biologique comme social. Ainsi firent, d'ailleurs, la Grèce antique, l'Empire Romain, la Chrétienté médiévale.

Or c'est surtout la France qui souffre de cette recrudescence d'*insularisme*, car de toutes les littératures, c'est la nôtre qui influait le plus continûment et le plus profondément sur l'esprit anglais. La *Revue d'Edimbourg* ne nous laisse aucune illusion à ce sujet : « Oui, tous les jours, le prestige de la France diminue dans le monde, et surtout dans le monde anglo-saxon. Oui, il n'est que trop évident que les vrais livres français ne passent plus la Manche... Symptôme plus significatif encore, même les livres français qui parlent aux Anglais de leurs propres écrivains restent inconnus

outre-Manche... Faut-il citer des exemples? Edimbourg est assurément un des centres intellectuels du monde anglo-saxon, et les Edimbourgeois s'appellent modestement les *Athéniens du Nord.* Sidney Smith a été l'une des lumières et l'un des fondateurs de l'*Edinburgh Review*. M. Chevrillon a écrit sur Sidney Smith et sur l'évolution de l'Angleterre contemporaine un ouvrage qui est un pur chef-d'œuvre. Or je ne sache pas que personne à Edimbourg soupçonne qu'un Français a écrit ce chef-d'œuvre récent sur l'un de ses grands hommes. »

Il y a beaucoup de motifs à cette baisse du prestige intellectuel de la France; un des principaux est que la France cesse d'être sympathique au reste du monde, et ceci par la faute même de ceux qui devraient la rendre telle, de ses écrivains, surtout littéraires. M. Lavisse semble croire que nous sommes victimes d'un « système de calomnies bien organisé », qu'il existe « quelque part un bureau central de calomnies relié par des fils à des bureaux auxiliaires qui sont partout. » La vérité est plus simple; c'est nous-mêmes qui nous calomnions, et ce sont les poètes et les romanciers, dont autrefois la patrie pouvait se glorifier, qui aujourd'hui la déshonorent devant le monde. « Cette magnifique renaissance des études (en France) au lendemain de l'année terrible, dit la revue que nous citons, est encore ignorée en Angleterre. Des écrivains et des politiciens français semblent d'ailleurs avoir pris à tâche de discréditer et de calomnier la France aux yeux de l'étranger... S'ils jugent la France d'après la *Terre*, d'après les *Demi-Vierges*, d'après le *Lys rouge*, d'après *Aphrodite*, est-ce la faute des Anglais s'ils sont victimes de préjugés? Quoi d'étonnant si l'Angleterre croit avoir à reprocher à la France son indifférence en morale et en religion, l'instabilité de sa politique, le cynisme de sa littérature? »

Il est certain que les neuf cent quatre-vingt dix-neuf millièmes des romans français étant consacrés à la question de savoir si Pierre fera Paul cocu, il n'y a pas là de quoi enthousiasmer les masses européennes; il y a même de quoi effaroucher certaines susceptibilités morales que nous avons l'habitude de bafouer mais qui n'en existent pas moins; comme ce sont surtout les femmes qui lisent en Angleterre, ce relent libertin de notre littérature suffit à expliquer sa baisse dans ce pays. M. Saroléa raconte à ce propos une anecdote caractéristique: « Tout récemment, je proposais aux élèves de mon cours de littérature française à l'Université d'Edimbourg une critique de la critique de Taine sur Dickens et Thackeray. On sait que Taine reproche surtout au roman anglais d'être rop moraliste et de mêler trop souvent la prédication à l'œuvre

d'art. Une jeune fille de mon cours écrivit une apologie enthousiaste du roman anglais ; la conclusion était celle-ci : Le plus grand reproche que le premier critique français put faire au roman anglais et partant à la nation anglaise c'était d'être trop préoccupé des choses de la morale ; ce reproche était à l'honneur de l'Angleterre et l'on ne pourrait en dire autant de toutes les autres nations. » Et M. Saroléa ajoute : « La réponse et la conclusion étaient naïves, mais n'y avait-il pas là un fond de vérité ? »

Oui, un fond de vérité, et peut-être mieux qu'un fond. Sans entamer une discussion approfondie sur les rapports de l'art et de la morale, on peut dire en principe qu'il n'y a aucun antagonisme entre les deux, que le Beau n'est jamais immoral et le Bien jamais laid, donc que la Morale fait fausse route quand elle proscrit le nu, manifestation du beau corporel, et que l'Art fait fausse route aussi quand il rend séduisantes telles scènes de luxure ou de vilenie, ces scènes fussent-elles seulement mauvaises sans être délictueuses. Je n'ignore pas que ce critère est parfois d'application malaisée, et que si tout vrai chef-d'œuvre n'est jamais immoral, une œuvre d'art médiocre pourra encourir le blâme du moraliste sans perdre l'approbation de l'artiste. Dans ces cas ambigus, c'est à chacun, à chaque peuple notamment, à voir s'il préfère l'art même libidineux au moralisme même ennuyeux ; il ne serait pas d'ailleurs impossible que chercher à réaliser un idéal éthique soit faire bonne route au point de vue esthétique, un lien mystérieux semble bien unir l'amour du bien à l'amour du beau, et nous voyons les renaissances artistiques suivre les périodes d'ascension morale comme les décadences intellectuelles succéder aux dépressions d'énergie collective (1). Même en s'en tenant à l'opinion commune en France (car de tels problèmes ne pourraient pas être examinés aussi brièvement) et en admettant que la présence de tels ou tels grands artistes soit pour un pays une compensation suffisante à la baisse populaire des vertus morales, il faudrait s'assurer, qu'il s'agit bien

(1) Le mal étant à mes yeux l'absence d'amour actif, je vois dans l'égoïsme et la veulerie les éléments constitutifs de l'immoral ; ces éléments se trouvent bien dans la luxure mais non dans l'ordure ; je ne considérerais donc pas Rabelais par exemple comme immoral. La question est d'ailleurs difficile. C'est l'ordure en effet qui par réaction olfactive a probablement provoqué le sens religieux dans l'humanité. Il se pourrait donc qu'elle fût la limite de la morale naturelle ou sociale et de la morale supra-naturelle ou religieuse. J'ajoute que dans l'ordure écrite, la réaction dont je parle étant minime, par suite de la faiblesse et de la rareté de la mémoire olfactive, le sens de pureté religieuse est lui-même faiblement atteint. Il en est autrement de la mémoire et de l'imagination voluptueuses. De là se comprendrait une indulgence plus grande pour la littérature ordurière que pour la littérature luxurieuse.

d'artistes vraiment grands, et qu'en les achetant au prix d'un aveulissement général, on ne fait pas un marché de dupes.

Considérées à ce point de vue, peut-être inhabituel, les choses peuvent bien changer d'aspect. C'est à quoi je pensais à propos du cas de M. Oscar Wilde dont il fut tant parlé il y a quelques mois et qui reste en effet un excellent exemple de la conception différente qu'Anglais et Français se font du problème éthico-esthétique. Il est certain que notre tempérament logicien est choqué de voir le même fait malpropre impuni en France et durement châtié en Angleterre. Des deux législations, laquelle a raison, celle qui punit ou celle qui ne punit pas ? Il est probable que chacune a raison à son point de vue, la pénalité, une fois admis le caractère abject que nul ne dénie à la sodomie, étant d'ordre social. Chacune d'ailleurs aurait tort de blâmer le point de vue de l'autre, et le Français qui injurie l'Angleterre parce qu'elle punit ce que nous ne punissons pas est aussi ridicule que l'Anglais qui viendrait nous chanter pouille parce que nous rendons obligatoire telle organisation scolaire ou militaire qui reste libre dans son pays. J'ajoute d'ailleurs qu'étant français je suis porté à croire comme mes compatriotes que les faits reprochés à M. Oscar Wilde ne doivent pas être punis; il me semble particulièrement louable qu'on puisse mépriser comme crapuleux un citoyen au casier vierge et pourvu de tous ses droits d'électeur, et aussi admirer et vénérer un pensionnaire des maisons centrales si ce forçat est un saint, ce que tout stoïcien ou chrétien admet possible.

Ceci déblayé, je me demande si l'indéniable sévérité du châtiment de M. Oscar Wilde n'est pas compensée par l'énergie morale que prouve chez tous ses compatriotes l'approbation même de ce châtiment. La répulsion que tout bon Anglais avait pour cet Alcibiade de Pall-Mall était intense depuis longtemps, et l'on m'a assuré (le gentleman qui me donnait ce détail en faisait d'ailleurs honte à ses compatriotes) que les familles anglaises quittaient leur hôtel à Paris en apprenant qu'Oscar Wilde y logeait. Il est facile de parler ici d'hypocrisie (1) mais il faudrait savoir d'abord (ce problème de la tartuferie mérite vraiment d'être abordé) si l'hypocrisie ne se trouve pas dans tous les peuples, et si l'hypocrite Anglais qui se fait prendre pour un parangon de *respectability* n'a pas son dou-

(1) Les nouveaux sociologues réduisant la société à l'imitation et admettant la nécessité du mensonge pourraient même se demander si le fait social essentiel que s'évertue à chercher M. Durkheim n'est pas justement l'hypocrisie. Ceci prouverait s'il en était besoin, que ce qui est nécessaire, ce n'est pas le mensonge mais l'illusion, laquelle peut être erronée mais ne peut pas n'être pas sincère.

ble dans l'hypocrite français qui pose pour le fanfaron de libertinage dans les deux sens du mot. (Quel est le Français qui n'a pas sur la conscience quelque scepticisme exagéré un jour par respect humain, quelque sous-entendu faisant croire à d'illicites galanteries ?) Dira-t-on que pour nous ce genre de fanfaronade est tellement dans le tempérament national qu'elle en perd son caractère de fausseté ? Soit, mais pourquoi n'en serait-il pas de même de la forfanterie anglaise ? Dira-t-on que notre hypocrisie tendant à nous faire passer pour moins que ce que nous valons est plus digne d'estime que l'hypocrisie contraire de l'Anglais ? Je crains que ce ne soit un sophisme, et que le mensonge soit toujours mensonge ; la seule différence qui me frappe entre les deux, c'est que l'anglaise pousse vers la vigoureuse observation de tous les devoirs moraux, et la française invite au contraire, donc que l'une est socialement aussi utile que l'autre est dangereuse. Que si nous nous résignons à ce danger social en trouvant une compensation suffisante dans une certaine allure dégagée et brillante, c'est notre affaire, mais nous serions mal venus à blâmer trop âprement l'allure lourde et terne du puritanisme anglais, compensation de ses mérites pratiques ; chaque peuple est libre de prendre la voie qu'il préfère. Pour en revenir à Oscar Wilde et en finir avec cette longue digression, du moment que cet écrivain n'est point de ces grands génies qui pourraient faire hésiter la balance, sa condamnation doit être considérée comme une conséquence de la consigne nationale, aussi fâcheuse pour le réfractaire que bienfaisante pour la nation, et nous sommes bien forcés de la croire telle puisque cette nation y tient et qu'elle est meilleur juge que nous pour cela. D'ailleurs, qu'est-ce que ce sacrifice à côté de celui des vies jeunes et moins troublées qu'un pays comme l'Angleterre a le droit de réclamer par milliers et milliers sur le champ de bataille où s'affermit sa puissance ?

A ce point de vue du mal que peut faire à un pays, dans son sein et au dehors, une littérature immorale, il est un de nos romanciers sur lequel la *Revue d'Edimbourg* s'exprime de la façon la plus sévère : « Si les vrais livres français ne pénètrent plus, c'est qu'ils sont éliminés dans la concurrence vitale par d'autres livres français qui, hélas, quoi qu'en dise Darwin, ne sont pas les plus dignes de survivre ! Si cette grande chose que fut et qu'est encore la culture française est atteinte à l'étranger, la responsabilité en incombe pour une très large mesure au roman naturaliste et surtout au roman de Zola. C'est ce roman qui non seulement a déshonoré la littérature française, mais ce qui est plus grave, qui a calomnié et insulté la France devant l'Europe. » On ne pense pas en effet à ceci

quand on lit M. Zola, et peut-être les partisans de l'art pour l'art (l'art de M. Zola ?) vont-ils hausser les épaules ; pourtant si l'on fait gloire à tous nos grands écrivains d'avoir fait connaître, admirer et chérir la France, ne faudra-t-il pas tenir compte à M. Zola de la façon dont il l'aura fait méconnaître, mépriser et haïr ? Certes il est regrettable que les dons puissants de ce romancier aient été si mal employés, ou mieux qu'à ces dons puissants il n'ait pas joint d'autres dons d'intelligence et de grandeur d'âme qui auraient fait de lui un vrai grand homme complet comme Balzac. Qu'on prenne son dernier volume ; l'idée de mettre dans une œuvre tout Rome, toutes les Romes, de faire tourner autour d'une intrigue toutes les questions de l'humanité, histoire, philosophie, art, le passé et l'avenir, quelle idée merveilleuse et montrant ce dont M. Zola serait capable... s'il était Balzac ! (Pour s'en rendre compte, comparez le parti maigrichon que M. Paul Bourget a tiré de la même Rome dans *Cosmopolis* ; pourtant M. Bourget avait justement ce qui manque à M. Zola, l'intelligence et la hauteur d'âme, mais par contre il n'a pas ce que M. Zola a, lui !) Eh bien, cette idée étonnante, voyez le gâchis qu'en a fait le romancier, la sottise de sa philosophie historique, la niaiserie de sa sociologie, le grotesque de ses théories religieuses, toute la verve d'un Homais en rupture de capharnaüm, d'un Bouvard-Pécuchet en périple encyclopédique ! Mais ce ne serait point le lieu de coudre à ces pages une seconde digression sur M. Zola qui menacerait d'être plus longue encore que celle sur M. Oscar Wilde. Je me contente, avec la *Revue d'Edimbourg*, de noter et de déplorer le mal qu'un talent puissant mais d'esprit médiocre et d'âme vulgaire peut faire au pays dont il croit ou veut peindre les mœurs (1).

« Depuis un quart de siècle, dit M. Saroléa, le roman naturaliste jette le discrédit sur la France, insulte et calomnie les Français devant l'Europe. Voilà le crime de M. Zola, crime de lèse-patrie, crime de haute trahison nationale. On a dit de la *Satyre Ménippée*, on a dit de tel pamphlet de Châteaubriand que ces livres avaient plus fait pour le triomphe de leur cause que des armées et des batailles. Il faudra dire, sans l'ombre d'une exagération, que le roman naturaliste a fait plus de mal à la France que Metz et que Sedan... Après cela que m'importe qu'on me réponde par les éternels lieux communs et par les plaisanteries usées sur la chaste Albion, sur

(1) A ce point de vue les romans soi-disant observés de M. Zola sont plus regrettables que tels autres romans d'ailleurs fortement voluptueux que cite le collaborateur de la *Revue d'Edimbourg*, mais où il y a transposition dans un milieu étranger ou dans un siècle antique.

le pays du cant, sur l'hypocrisie, la pudeur et la pruderie britanniques ? Ce que j'en ai dit en reste-t-il moins vrai ? Et le prestige de la France en est-il relevé ? Ou la France ne se préoccupe-t-elle plus de la figure qu'elle fait dans le monde des idées et l'opinion de la chaste et de l'hypocrite Albion ne compte-elle pour rien dans la balance ? »

M. Saroléa est de nationalité belge ; il n'en est donc que plus louable d'avoir défendu avec une éloquence si chaude, la cause d'un pays qui n'est que sa patrie spirituelle. Il faut le féliciter encore d'autre chose, d'avoir eu une haute conception du rôle réservé aux titulaires des chaires de littérature française et de littérature romane récemment fondées dans certaines Universités anglaises (1). Au lieu de se confiner dans les minuties de la phonétique et d'oublier comme il le dit fort bien l'étymologie des idées pour l'étymologie des mots, il s'est donné la haute mission de rétablir entre les deux pays cette communication d'esprit jadis si intense et aujourd'hui, on vient de le voir, si languissante. Sa fondation de la *Revue française d'Edimbourg* est une œuvre qu'on ne saurait assez louer, assez faire connaître, je la recommande instamment à tous mes lecteurs et les prie de la faire connaître autour d'eux. Puisse-t-elle prospérer, et resserrer des liens qui importent au développement intellectuel et moral de la France comme de l'Angleterre !

Henri Mazel.

(1) Comme ce simple détail prouve la supériorité des Universités libres de l'étranger sur nos Universités fonctionnaristes à nous ! Oyez d'ici la clameur de haro si l'on s'avisait d'attribuer à quelque grand professeur anglais ou allemand un peu de la bonne galette nationale !

La Maison d'Euphorbe [1]

Les foins gris fanent ; l'argile du sentier gerce.

Je le regardais de la rive adverse
Comme on regarde, en musant, qui travaille ;

« Avec ces roseaux verts, je fait des mannes,
Des corbeilles, des laisses
Et maintes choses légères qu'on tresse,
Mêlant les joncs aux pailles,
A deux mains nettes,
Le soir, en chantant bas, quand on est seul, »
Dit-il — avec un rire, en relevant la tête —
« Et je les cueille quand chôme encor la meule,
Chaque an, que l'eau est basse
Et que la fin juillet
Dédouble au vent les ruches qui essaiment. »
L'ombre humide des saules vacillait
Sur ses mains et sa face
Et sa voix tremblait, douce comme l'ombre même,
Comme la brise entre les roseaux verts
Et comme l'aile des libellules dans l'air.

Il se leva d'entre les joncs mouillés ;

« J'habite au faîte, dit-il, et je remonte
Avec mes roseaux que voici liés,
Et s'il te plaît de voir ma maison blanche,
Viens ; je n'en ai pas honte. »
— Il riait, la main lourde sur la hanche,
Le faisceau de joncs fléchi sur l'épaule, —
« Ce sentier-ci m'y mène à travers pré,

(1) *En Arcadie,* poèmes (prochainement).

Toi, prends plus haut, au gué des saules,
Car, ici, l'eau se creuse au temps des crues,
Un lit profond de vase où l'été dort au frais ;
Passe le gué où je te rejoindrai. »
Puis il tourna la tête et disparut
Avec sa gerbe,
Entre le bleu de l'ombre et le vert noir de l'herbe.

Je pris le gué, car l'homme était étrange,
Avec ses yeux d'enfant entre ses mèches grises
Tombant en franges vers sa barbe blonde encore,
Avec sa mise
Simple et soignée, avec son port
Libre, et sa flûte au cou, toute d'or,
Et sa tunique blanche.

« Mon nom est Euphorbe, » dit-il — sans quêter ma réplique
Comme tel qui, contre un mot, veut, en échange,
Un autre, et quelque histoire pour celle qu'il a contée —
Lui, parlait seul et faisait la réponse,
A peine soucieux d'être écouté,
Peut-être,
Comme un qui parle haut à soi :
« Tu es le berger de Melissa ; je te vois,
Du haut de ma colline, mener paître
Tes brebis au printemps et tes porcs à l'automne. »
Puis il se tut, et fredonna un vieil air monotone.

Nous montions, sans parler, le chemin creux
Qui plonge sous les chênes fabuleux
Et grimpe et tourne
Autour des troncs noueux
Où l'ombre impénétrée séjourne
D'avril en avril,
Car les feuilles rousses
Attendent pour tomber les feuilles vertes ;
Les racines rampent noires et nues,
Se lovent veloutées, couvertes
De mousses épaisses, comme velues ;

Se tordent grises aux ornières
Comme des tronçons de vipères ;
Ou pendent comme des algues sèches
Aux talus qui s'effritent en brèches
Sous le pas de la pluie qui pose, jamais lasse,
Son pied d'éternelle rôdeuse aux mêmes places,
L'automne, quand elle s'en retourne du Nord.
Nous montions, nos bâtons frappant d'un même effort ;
Et sous leur fer la route croulante roule :
Parfois une pierre bondit sous bois
— Trois, quatre bonds sonores,
Un froissement de fougères en émoi,
Et tout se tait, se voile d'ombre et dort...

Cependant, las un peu,
Je m'étais adossé au tronc d'un chêne :
« Euphorbe, tu t'es logé au haut du monde,
Comme les Dieux !
Si c'est ton choix,
Tu n'es guère avide de visites humaines ;
Moi-même, pour un peu, j'en resterais là. »
Il s'accouda sur son bâton de frêne :
« C'est vrai, » dit-il, soucieux soudain, « ce sentier peine,
Il faudra que j'y travaille dès demain. »
Puis, tout à coup, avec un rire presque vain :
« Mais Elle !
Elle trouve tout sentier facile.
Son pas est léger comme une aile
Et ne fait pas rouler les cailloux immobiles
Sous son pied à peine posé !
Et tout est prêt, là haut, elle le sait ;
Viens dire ce qu'il t'en semble, gai poète ! »
Et, d'un pas jeune, il me devança jusqu'au faîte.

Le sentier, plan soudain, nous jeta au soleil
Dans un rire ébloui de vignes et de treilles ;
Et, légère sur le faîte, posée comme un oiseau,
La blanche maison seule contre l'azur limpide...
Euphorbe, sur le seuil déjà, souriait, bon guide,
Et tout à coup loquace et bavard,

De voix douce et timide, tour à tour,
Ou lente ou exaltée,
Il parla, comme on parle de son art,
De ses amours,
De la Beauté :

« La maison que j'ai bâtie de mes mains
Est blanche et franche et fraîche comme du pain,
— Dit-il, avec un rire dans ses yeux vifs,
La taille droite et la voix nette, beau, presque jeune,
Sous ses dix lustres d'espoir ardent et ivre —
« Le jardin et le verger et le pré,
Les saules gris, les pâles peupliers,
Là-bas, et tout ceci mon vignoble et ma treille
Fleurent, verdoient, montent
Et m'émerveillent;
Et, bien que je l'attende encore, et l'attendrai
Sur ce banc-ci du porche, le soir, j'écoute et veille,
Crédule quoique mon rêve en conte,
Rieur ou triste un peu,
Sous le grand ciel des dieux
Où la nuit monte... »

Il riait, avouant ses rêveries,
Mêlant son rêve aux choses de sa vie,
Evoquant son désir jusqu'à y vivre ;
Si bien qu'en le suivant je croyais suivre
Un couple d'amants jeunes en leur demeure
Claire et nouvelle ;
Parfois se retournant, il se moquait :
« Voyez, j'en ris ; j'en pleure ! »
Mais soudain son rêve l'enveloppait ;
Nous étions trois : lui, moi et Elle...

« Quand elle passe le seuil, vois, ses doux pieds
Foulent ces joncs tressés que j'ai cueillis ;
D'un goût qu'elle m'a confié
Je fais la loi d'un jour ;
Et quelque fleur qu'Elle ait dite aimée,

Elle fleurit, le soir, le haut du porche
Où nous restons assis quand l'air est lourd
A guetter dans le crépuscule
La brise qui soudain sourd
Des chênes proches,
Soupire,
Et va mourir au loin ;
Mais si je veux prendre sa main, elle la retire
Et se recule...
Et l'aube point.

« Vois par ici, si tu n'es pas pressé ;
J'ai fait de marbre lisse la table étroite
Où je m'assois, sans grand'faim, à sa droite,
Quand Elle dit : « Notre table est dressée »
— Il n'est pas ici escabeau qui boîte,
Ni pot fêlé ;
Quand je trouve mon choix rustique un peu mêlé,
J'émonde ma maison comme on taille un rosier ;
Car Elle est fine et n'aime pas un luxe grossier...

« ... Vois : j'ai sculpté sa couche à l'entour d'Elle
Comme un réseau tissé de fleurs et d'ailes,
Selon les nœuds du chêne et le grain du noyer ;
Mais (quand j'ai su ses rêves mieux) j'ai déployé
Ce pur lin blanc qui tombe jusqu'au sol
Et cache ma pauvre œuvre d'art barbare
— Ainsi elle n'en verra rien...

« J'ai tourné sur la roue des vases grèles
— Car je me suis fait potier pour Elle ! —
Traçant des devises sur la glaise lisse ;
Je sais des mots plus doux (car elle est belle)
Que ceux qu'on chante à Mégalopolis... »

Il disait tout cela, riant un peu ;
Sa voix se faisait tendre en parlant d'Elle,
Et, de ses mains, il déployait un voile,

Maniait des coupes, troussait du pied des nattes :
« Ceci, je l'ai sculpté l'hiver passé. »
— C'était un bol de buis orné d'étoiles —
« Cette fleur-ci, c'est d'hier qu'elle est poussée
D'entre mes doigts au long du col d'argile ;
J'en fus étonné ; le vase te plaît-il ? »
Et il tendait au jour la fleur fragile,
Relevant, brusque, un rideau qu'il froissait :
« Ceci est pour les yeux : elle aime l'ombre ;
Ce nœud-ci dénoué la chambre est sombre. »
Et le nœud dénoué le rideau tombe...

«... Par ici, maintenant — ce miroir penche ! — :
Là, elle s'asseoit pour délier ses tresses ;
Voici son petit peigne en corne blanche,
J'y ai gravé des mots doux comme une promesse ;
On n'a pas oublié l'essence vive des roses :
Voici la fiole avec des fleurs tracées ;
Veux tu la glose ?
D'autres l'ont cherchée, cherche !... non, je vais te la dire :
Vois, chaque feuille chante et toutes font la strophe !... »

Il riait, joyeux comme un enfant qu'on admire ;
Ses mains ordonnaient les plis d'une étoffe,
Déplaçaient, replaçaient et déplaçaient encore
Telle coupe, tel vase, là, ici ;
Et — s'il hésitait, indécis —
Ses longs doigts erraient sur sa flûte d'or...

Ah ! vieil Euphorbe ! quand je t'eus quitté,
D'entre les chênes lourds je t'écoutais
Triller ton vieux vain rêve, assis au porche ;
Je m'étais attardé et, de ma torche,
Levée à bout de bras, j'illuminais
Tout ce sous-bois étrange et étonné,
Mobile soudain d'ombres vacillantes
Entre les troncs, les broussailles, les plantes
Dont la danse muette qui vire folle et vaine
Semblait rythmée au chant de la flûte lointaine.

Depuis !
— Qu'avril résonne de la sonnaille
Des béliers quand les mères allaitent leurs agneaux ;
Ou que novembre dans les branches raille
Le grognement vautré de mes pourceaux ;
Le soir, quand l'ombre est longue sur la plaine,
Des peupliers, des saules et des frênes
Et que je pousse mes troupeaux divers
Aux patis du printemps, aux fanges de l'hiver,
Je crois entendre entre les feuilles neuves
Ou dans les branches noires et d'ombre veuve,
La chanson de ta flûte, sans espoir
Que cet espoir plus certain chaque soir
Et je me dis, songeant que tu La guettes au porche :
L'attente n'est pas vaine ; chaque heure Elle est plus proche !

Francis VIELÉ-GRIFFIN.

Les Ecrivains Mondains

On les lit durant l'été dans toutes les villégiatures. Si on ne les lisait que là, le mal ne serait pas grand. Mais la plus humble ouvrière et le plus notable commerçant se jettent par snobisme, par curiosité ou par vanité, sur leurs ouvrages qui étaient faits pour intéresser trois cents personnes.

Un écrivain est flatté de parler du « monde ». Les « gens du monde » se réjouissent lorsqu'on s'occupe d'eux. Et ceux qui « n'en sont pas » s'imaginent en être en lisant les « échos » ou les livres « mondains ».

Par là le « monde » prend une importance sacrée, devient une sorte d'arche sainte devant laquelle la littérature a jugé bon d'exécuter des cabrioles.

— Moi, — disait un jeune écrivain qui a l'habitude de commencer ainsi ses phrases, — je ne puis m'occuper dans mes ouvrages que des gens qui ont plus de deux cent mille livres de rente.

Au-dessous de ce chiffre, les hommes n'avaient qu'une existence précaire et négligeable, pour lui qui là seulement s'oubliait lui-même. Ils pouvaient souffrir, aimer, pleurer, sans qu'il daignât tourner vers leurs souffrances, leurs amours, ou leurs larmes, son regard orné du monocle. Car il avait découvert qu'on ne peut avoir de passions intéressantes lorsqu'on n'a pas de costumes élégants et de meubles précieux.

Ouvrez les livres des auteurs à la mode. Vous n'y trouverez en effet que personnages titrés, menant ce qu'on est convenu d'appeler la vie élégante, se dépensant en agitations vaines et passe-temps singuliers, et se donnant beaucoup de mal dans la vie pour ne pas vivre du tout. Les décors, les tapisseries, les ameublements, les modes y sont rigoureusement décrits ; les sentiments particuliers que l'on éprouve parce que l'on appartient à telle catégorie sociale, à tel milieu, à telle époque, y sont minutieusement analysés, souvent même avec grand talent, mais la véritable humanité en est absente. On n'y découvre qu'une humanité artificielle toute embarrassée de petites conventions et alourdie de pensées compliquées et vaines, et non plus l'âme essentielle et primitive qui, malgré les déformations passagères, habite le corps humain depuis le commen-

cement du monde, et dont la beauté anime seule les œuvres d'art profondes et durables.

Les sentiments essentiels ne changent point. Seules varient les modes et les expressions. L'empreinte de la vie moderne ne suffit pas à distinguer dans leurs lignes principales un visage et une âme d'aujourd'hui, d'un visage et d'une âme de jadis. La beauté première demeure malgré les tentatives des hommes pour la modifier ou la dégrader. C'est en recherchant ce qu'il y a en nous de plus simple et de moins changeant que l'on peut créer de belles œuvres humaines, et ceux-là seuls furent de grands artistes qui ont négligé tout ce qui est inutile ou accessoire, tout ce qui, portant la marque d'un temps, est destiné à passer avec lui.

Ainsi la défroque d'un âge et d'une classe sociale est peu de chose. Or c'est précisément à cette défroque que l'on s'attache uniquement aujourd'hui, comme si les œuvres des hommes n'étaient pas déjà suffisamment périssables sans que l'on recherche encore ce qui ne saurait avoir de durée, ce qui, n'ayant qu'une vie d'apparence, est destiné à bientôt disparaître !

On prend l'*artificiel* pour le *beau*, et de là se meurt notre littérature. Il n'est personne pour se souvenir que la beauté est toute simple, qu'elle est éternelle et immuable. Et l'on construit des temples à de petites idoles qui s'appellent le *rare*, le *précieux*, le *raffiné*, devant lesquelles une « petite classe » prétentieuse et sotte, celle-là même que chanta Jean Lorrain, balance des encensoirs avec des gestes d'initiés.

Tout cela n'est pas de l'art. Tout cela n'est pas de la vie. Le plus merveilleux talent ne suffit pas à animer ce qui est mort. C'est peine perdue que nous livrer les secrets du « monde » si les gens qu'on nous présente nous paraissent étrangers, et si nous sommes tentés de dire en les contemplant : « Quels sont ces êtres-là qui sont mis à la dernière mode et tiennent des propos bizarres ou ridicules ? Sont-ce véritablement des hommes ? »

M. Henri Lavedan fait des volumes, spirituels et amusants il est vrai, avec des conversations de viveurs gâteux. M. Marcel Prévost nous promène dans un monde si spécial qu'il est obligé d'en indiquer les limites avec précaution et d'affaiblir ainsi lui-même la portée de son œuvre. Les Paulette et les MM. d'Alaly de Gyp se ressemblent tous par leur mauvaise éducation, et les propos qu'ils tiennent n'ont pas d'autre importance que celle de faire passer quelques heures agréables sans penser à rien.

L'exemple était venu de haut. Deux grands écrivains de ce temps, dont l'un est remarquable par une curiosité intellectuelle toujours

frémissante, et dont l'autre, trop tôt disparu, avait un merveilleux don de vie, avaient accordé aux côtés purement mondains de l'existence une place trop considérable.

Dans les derniers ouvrages de Maupassant, on trouve ainsi quelque affectation de « chic ». *Fort comme la mort* nous promène comme un guide dans tous les endroits élégants de Paris, de l'Opéra au Hammam. Heureusement le romancier avait dans les entrailles le goût des sentiments simples et de la vérité. C'est bien de la vraie souffrance et de la vraie joie qu'éprouvent ses personnages. Ils sont faits de chair et de sang et ne se préoccupent point des usages pour sentir leur cœur et le laisser parler. Ils ne sont pas tristes ou joyeux pour de petits motifs. Et parce que les uns ont connu véritablement la magnifique passion de l'amour, et parce que les autres ont connu la misère de vivre sans avoir besoin pour cela de tristesses compliquées ou de nerfs particuliers, ils rejoignent, à travers les temps, les êtres vivants que l'art du passé nous a légués, et qui demeurent, parce qu'en eux fut exprimé ce qui est essentiel dans l'âme humaine.

M. Paul Bourget n'a pas non plus échappé dans ses livres aux atteintes du snobisme. Il est un écrivain mondain. C'est à l'écrivain mondain que nous devons la fameuse « bibliothèque de chaussures » (88 paires) de Raymond Casal, et la liste des vingt ou trente petits objets que madame de Thillière dispose devant elle dans son coupé. C'est à lui encore que nous devons cs grand luxe de mots anglais qui dépare un peu sa dernière œuvre : *Une Idylle tragique*. Mais il y a chez M. Bourget un trop grand souci de notre être véritable pour qu'on n'oublie ce travers en faveur de sa large observation humaine et de ce don des idées générales qui indique en lui un philosophe.

On ne peut parler des livres mondains sans rappeler M. Paul Hervieu. Il est un spécialiste en la matière. *Peints par eux-mêmes* et l'*Armature* sont des ouvrages acidulés et cruels. Mais que ces personnages sont loin de nous ! Et que l'on aime les rares heures d'instinct où ils oublient d'être des mondains pour être des hommes !

Ce n'est pas à dire que les romanciers et les auteurs dramatiques ne puissent prendre leurs personnages dans le « monde ». Il est même bon qu'ils les y prennent, afin de leur permettre de se livrer tout entiers aux conflits de leurs passions. Telles œuvres, prises dans un milieu spécial, sont néanmoins d'un intérêt général : ainsi *Charlie* de M. Vandérem, *Amants* de M. Donnay.

Mais il ne faut point que le costume l'emporte sur l'homme, et

que la préoccupation de la mode domine celle de faire œuvre humaine.

Les peintres dessinent tout nus leurs personnages avant de les peindre habillés. Ainsi devraient faire les écrivains : créer des êtres humains avant tout, et après seulement s'occuper de leur toilette. Je ne me soucie point, quand je prends un livre, de savoir comment, en l'an de grâce 1896, on se grime le corps et l'âme, mais j'ai souci des sentiments délicats ou violents, qui de tous temps ont orné notre être.

En résumé, il est grand temps que notre littérature s'élargisse et se simplifie. Avec de la terre, des arbres, de l'eau et du soleil, la nature nous plaira éternellement : elle est variée et elle demeure. Ainsi en est-il de l'art : il peut nous charmer toujours avec les quelques sentiments généraux que tous les hommes peuvent éprouver.

On demande donc des livres simples et humains, et qui ne soient ni rares, ni compliqués, ni préoccupés exclusivement de détails extérieurs. Car un livre n'est point seulement un divertissement ou un passe-temps, une occasion pour l'âme de se répandre au dehors et de s'oublier : il est un moyen de se mieux connaître et de mieux sentir la Beauté. Et les écrivains qui recherchent dans la peinture du monde ce qu'il peut offrir d'artificiel et de raffiné, reliraient avec fruit cette pensée de Blaise Pascal :

« Rien n'est plus commun que les bonnes choses : il n'est question que de les discerner, et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde. Mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne. Il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que chaque lecteur croit qu'il aurait pu faire : la nature qui, seule est bonne, est toute familière et commune. »

Henry Bordeaux.

Le Voyant

A Henri de Régnier.

I

Vêtu encor de la lumineuse jeunesse
Qui vivifie en nous le froment et les fleurs,
Quittant le trouble de la cité creuse,
Du fond du val de brume d'où la liesse
Ne perce point la fumée des douleurs,
Pour à jamais, le Voyant des œuvres partit.

Les Filles des choses et de l'esprit
L'avaient appelé de leur pureté heureuse
Des hautes retraites de la colline,
Et dès les pentes que les luzernes inclinent
Sous le sabot et sous la langue des bœufs,
Elles étaient vers lui descendues
Comme de nues pastoures ingénues,
Sans pudeur de leurs formes divines
Et libres des grâces de leurs jeux,
Pour le guider vers les roches sauvages des crêtes
Et vers les secrets buissonneux
Où l'homme ne peut corrompre ses Filles de beauté.

Chaque année fut pour le Voyant
Une plus somptueuse retraite
Où le gardaient les Vierges enchantées.
Il règne ! et il commande l'enlacement
Qui des grottes sonores aux clairières
Cerne sa solitude des fêtes
Que les Formes, les Filles des choses et de l'esprit,
Sous les maîtrises de la diverse pensée,
Nouent de leurs mains aux heures
Meneuses du soleil et des vents séculaires

Et des eaux et des vertes vapeurs
Des feuilles en nuées.

Et le Voyant ne connaît plus la laideur
Dont l'homme déforme l'œuvre malgré lui éternelle
De sa créatrice souffrance,
Ni la misère
Des créatrices extases de son cœur.

Et le Voyant aux cimes du sublime demeure.

La grotte qui l'abrite, sonore, et qui ruisselle
Des larmes transsudées lentement des existences
Accumulées aux couches de la terre,
Dégage d'entre les ombres de son mystère
Les Filles immuables de la pierre
Qu'enfante chaque jour la patience des pleurs.
Elles exhaussent leur corps du sol, vers des sœurs
Qui, vers elles, longuement se tendent des voûtes
En un même geste de grâce qui s'écoute
Chercher l'union dans le soutien des peines.
Les parois s'ouvrent à des torses mûrs victorieux
Qui dressent, des frustes éclats de leur gaîne,
Leur chair de lumière épanouie,
Constellée des regards d'amour que des yeux,
Dardés comme en mémoire d'adorations humaines,
Jettent par toutes leurs flammes de pierreries.
Et la vie héroïque du marbre fait au Voyant
De la stature et des attitudes des siècles
Un cortège qui monte les allées souterraines,
Avec des pauses de lentes et obscures distances
Où il entend
L'écho interminable prolonger du silence
Jusqu'au fond de l'antre de la terre,
Les plaintes, les plaintes infinies du désir
Qui appellent la marche de la Beauté, hors les pierres
Larges ouvertes par l'aurore.

Les saisons qui s'en viennent, douces, tiédir,
Et mouvoir, les formes qui s'étirent, changeantes,

Attirent, hors de la grotte, le Solitaire,
A travers le rideau des lianes, tombantes,
Que tissent, avec le printemps, les doigts d'or
Des Filles de la lumière.

Chacune déployant une gloire de l'aurore
Y enveloppe d'impalpables voiles les hontes
Dont toute vie est marquée du sort;
Et rien n'échappe à la sûre jeunesse de leur prise
Qui a des caresses roses où s'endort
La défaite dans un triomphe.
Les voiles que sans cesse elles lèvent et posent
Avec l'aide servante des brises
Ne dérobent point leur nudité aux choses
Qu'elles transfigurent pourtant avec des passes de magiciennes,
Insaisissables et pluriflores
De toutes les âmes qu'elles éveillent des corps.
D'un attouchement gradué de grâces aériennes
Et de tendresses vives et reprises,
Elles subtilisent
En traits d'immortelle beauté
Les stigmates de la souffrance;
Et l'ombre même qu'elles laissent enchante de volupté...

Le Voyant, à leur muable alliance
S'abandonne, et les suit dans l'ascension du jour
Aux traces de la rosée des larmes qu'elles irisent
Avant que sur le visage en peine du matin
Elles ne les aient bues d'un baiser d'amour.
Par elles, il connaît les eaux qu'elles peignent des mirages
Dont elles interprètent leur propre image
Avec des nuances, des attraits feints
Qui fardent de sourires d'obscures profondeurs...
Filles de la lumière! Filles aînées de la joie!
L'élan éblouissant de leur passage
Suffit à étourdir l'atmosphère
De danses, d'arômes et de fleurs;
Et des résilles à leurs têtes printanières
De corolles qui brillent et chatoient,
Elles drapent l'immensité des horizons
D'étoffes brochées de jaillissantes étincelles,
De flammes et de vapeurs de soie

Dont elles reculent sans fin le rêve du Solitaire
Qu'elles suspendent dans ses visions
Au bord du ciel.

Au bord du ciel, un vertige a pris le Voyant
De ces apothéoses comme mensongères
De tant de multiformes ondoyances, irradiant
Les figures de la terre.
Son âme est trouble ; il ne sait plus voir les merveilles
Dont le poids le penche sur la nuit.

Lorsque d'un bruissement qui emplit ses oreilles
De l'infini des forêts et des mers,
Chantent les sons qui lui transposent l'harmonie
Devenue le vertige de ses yeux.

Et des ailes, l'embrassant des frissons sonores de leurs pennes,
Le saisissent, et au-dessus du renouveau des mondes, le soutiennent,
Invisibles et captieuses, éoliennes
De toutes les brises qui les gonflant, légères,
Les portent, vibrantes, par les cieux.
De leur vol étendu en un accord de lyre,
Elles unissent les combes aux sommets,
Le silence au souvenir ;
Et leurs plumes semées éveillent de notes claires
Le cœur obscur le plus secret.
Les choses qu'elles éventent exhalent dans les airs
Des murmures de confidences, des soupirs
Où se décèlent des âmes inconnues
Qui timides, longtemps, avaient tu
La séduction de leurs plus vives grâces charmeuses,
Mélodieuses...

Le Voyant, sur les ailes qui le soulèvent,
Et qui le bercent et qui le pénètrent
D'une chaleur mystérieuse,
Ineffable,
Allégeante en ardeur intime de foi,
Se sent porter comme par l'essor même de son âme
Dans la musique céleste des rêves
Dont les Filles du verbe et des voix

Treillissent, avec les cordes d'argent et d'or
Des harpes, des violes et des luths,
Les vaporeux espaces infinis de l'éther
Que traversent les liquides trilles des flûtes
Et l'impérial appel du cor.

Alors, alors, règne le Solitaire !
Les Filles du verbe lui ont livré la clef du trésor
Où le guidaient leurs Sœurs.
Et sur l'entassement des œuvres séculaires
Qu'en s'ouvrant les lourdes chaînes de rouille de l'univers
L'infatigable génie conquiert,
Le Voyant se sent créateur.

II

La vie sublime ne lui laisse plus voir la cité.

Il ne regarde plus à ses pieds
Le val fumeux d'existences meurtrières
Qui éclaboussent de honte la beauté souveraine.
Le Voyant sait qu'elle n'est plus la serve qu'on traîne,
La sainte Elue de la vie dominée ;
Il l'adore au plus haut de la solitude sereine :
Il ne regarde plus à ses pieds.

Et durant une des extases des fêtes
Que les Vierges déroulent pour lui des choses et de l'esprit,
Il n'a pas vu qu'avaient leur retraite franchi
Trois êtres.

Haillonneux de souillures,
Ils ont d'ombres brusques la guirlande rompu
Des Vierges qui au soleil ballaient, pures et nues.

Et l'un tient l'une, d'une main brutale, — prisonnière.

Le corps noueux, ramassé dans sa courte stature,
Il trappe puissamment en lui sa force velue ;

.. ..

Une barbe l'embrousse, immense, comme longue des ténèbres
Qui le suivent du fond de quelque antre.

— Holà, ma Fille ! crie-t-il, nymphe légère !
Je te retrouve, libertine !... Allons, rentre...
Chasseresse mauvaise qui s'en va courre l'éphèbe
Et quitte l'affût de gloire de ton père !
O Fille, Fille la plus chère de mes bras
Qui t'ont tirée de ta misère de pierre,
Et des ans, pour parfaire ton corps ingrat,
Vaincu le bloc épais et si lourd du passé !
O Fille, Fille, pourquoi m'as-tu abandonné ?
Longtemps, là, où je sentais ta forme gésir,
J'appuyais ma tête grosse de toi
Et laissais, des jours et des nuits, ma pensée
Amollir lentement du travail de ses pleurs
L'avenir rebelle à mon désir,
Et lorsque enfin tu fus dressée dans ta beauté,
Fille parfaite de mon désir,
Tu n'eus pas un instant la joie de mon bonheur,
Et ta beauté m'a délaissé !...
Et pour quel jeune dieu
Habitant cette cime sauvage, inhumaine ?
Hélas ! mon foyer est de toi désert
Et en cendre du feu
Qu'y allumait la splendeur de tes chairs
M'illuminant déjà dans la postérité !
Ah, qu'importe !... je te tiens, Fille, et te ramène !
Rentre, allons, retourne à la cité...
Questions et plaintes sont vaines,
Je suis ton père !

Mais la nymphe, si blanche de gloire marmoréenne,
Sans se retirer de l'étreinte grossière,
Dédaigneuse, et l'arc tenu toujours, haut et droit :

— Homme, dit-elle, je ne te connais pas.

Le second ravisseur, à ouïr ces paroles, de sourire
Du rustre simple en sa longue ténèbre velue,
Tandis que près d'atteindre une Vierge, les bras tendus

Vers la forme tant poursuivie de son souvenir,
Il agitait de nerveuses mains fébriles et des doigts
Qui semblaient déplier sans cesse au devant de ses pas
Le subtil filet de ses regards.

— Arrête, suppliait-il, ma Fille, ô Toi
Qui ne fixes pas des globes blancs d'aveugle, hagards,
Et qui ne peux point ne pas le reconnaître,
Dévôt humblement ému,
Celui que jadis les rayons aigus
De tes yeux au silence conscient et stellaire,
Poursuivaient dans toute l'existence de son être,
Par la chambre, où, déesse, il t'avait élue,
Comme des vols de lucioles ailées passent la fenêtre
Et ici, là, partout, se posent, sans pouvoir s'éteindre
A des contacts indignes de leur lumière ;
Arrête, ô Toi, ma Fille ! et ne cherche à feindre !
C'est mon amante mortelle qui par moi t'a conçue
De toutes les ombres et des aurores de sa beauté,
D'incessantes heures confrontées
Avec les ombres et les aurores du jour,
Pour que sortie des voiles muables de l'amour
Dans le resplendissement du ciel,
Divine, tu sois enfin elle-même, en sa nudité
Immortelle !
Pour tes charmes, j'avais rallié les lignes fuyantes
Qui enferment de leurs courbes l'énigme de la vie,
Et j'avais peu à peu surpris
Les artifices du soleil
Jusqu'à t'ouvrir la nuit murale de la chambre
Sur des lointains d'azur et de nuées
Par où, méchante, tu t'enfuis.
A la place glorieuse où je t'avais couchée,
Reviens, ô Fille, qui me fus plus que mon amante
Enveloppante et consolante
De volupté.

Mais la déesse plus belle de sa moqueuse joie,
Jetant à peine sur lui un œil détourné :

— Homme, dit-elle, je ne te connais pas.

Comme attaqué du même affront,
Le troisième, entendant ces mots, se leva
Du roc où il drapait son désespoir,
Assis dans son orgueil ensanglanté
Par les pierrailles et par les branches griffues ;
Et haussant le monument énorme de son front
Sur les profondes arches de ses yeux noirs,
La poitrine ouverte, les mains tordues,
La bouche tremblante, il chanta :

— Filles de la pierre ! et Filles de la lumière !
O Filles, mes filles aussi !
O vous toutes que mon souffle a créées
Au dessus de vos pesantes matières !
Et vous, Filles des airs,
Mes vraies filles choisies,
Revenez, renaissez à ma vie,
O vous toutes que j'ai créées !

Reviens, ô Ingénue, qui naquis
De l'aube musicale d'un soupir
Eclos à la saison de jeunesse
Où le cœur n'est qu'un soupir...
Reviens avec l'arome des primevères
Et l'avril des premiers pleurs ;
Sors-toi de la fleur tendre qui presse
Ta plainte qu'elle subtilise en poussière
Colorante et odorante
Moins tendrement que mon cœur.

Mais soupira une voix
D'échos en échos murmurante :

— Homme, je ne te connais pas.

— Oh reviens, Toi ma belle Violente, qui jaillie
De l'entaille par l'amour ouverte à la mort,
Aussitôt, y colla ses lèvres de vie,
Et humant l'âme souterraine de la mort
L'emporta sur des ondes rouges sonores,
Me laissant dans une paix exsangue la vie...
Les nuages qui t'avaient surprise dans le vent

T'ont rendue aux vagues torrentueuses, et j'entends,
Et j'entends ta voix de colère qui me rend
Dans une paix profonde, affermi.

Mais la voix gronda :

— Homme, je ne te connais pas.

— Tu reviendras, ô Toi Vierge astrale ! que la pensée
Avait ravie à toutes les musiques de mes songes,
Pour que brillât au faîte de mon front la destinée
Qui mène les âmes, l'harmonie des hommes et des mondes.
Du faîte du soir où ta scintillance s'est réfugiée
Et d'où tu planes sur la cantilène des feuilles
Comme sur de pieuses vapeurs de prières qui montent
Et qui te bercent, et qui ennuagent ton prestige,
Sans que tu ouïsses leurs plaintes ni dissipes leur deuil,
Du faîte du soir où ta clarté plane, ô Pensive !
Descends encor luire sur mon front, et accueille
La royale tâche d'éclairer de gloire la destinée !

Mais s'éleva, lente et pure, une voix d'argent et de cristal
Qui eût des échos polaires cherché :

— Homme, homme, je ne te connais pas...

Dans le silence appesanti du ciel fatal,
Les trois êtres, sous les mots implacables, dressèrent
Haut leur rage, comme des morts qui se lèveraient au glas
Sonnant l'annuel anniversaire...

Alors, justicier menaçant,
Surgit, d'entre les Vierges calmes et claires,
Le Voyant !

— Frères criminels, que faites-vous ?
Ah tremblant à votre génie, je vous révère
De toute l'admiration qui me plie à genoux
Devant vos Filles de beauté !
Mais vous êtes des mouches immondes :

Eblouissant d'un vol d'émeraude diapré
L'originelle ignominie du ver
Qui toujours habite jalousement votre mémoire.
Vile gardienne aux ailes prostituées,
Votre âme souille ce qu'elle fonde,
Misérables, qui pensez séduire des Filles de beauté
A leur rappeler en devoir,
Toi, rustre, la garde de ta gloire,
Toi, simple, l'exaltation de ta jouissance,
Toi, fou, la guérison de l'amour par l'astre de puissance !
L'homme n'est plus l'homme dès qu'il ose créer...
Vous n'êtes pas maîtres de vos Filles comme de servantes
Auxquelles on demande à manger et à boire,
Les belles ! qui pour sortir de leur rang de misère
Fuient, en déesses, la cité,
Par les bois, par les eaux, par les monts, par les airs,
Par les solitudes sacrées,
Là, où d'âge en âge, leurs aïeules séculaires
Emperlent et diamantent le cercle des collines
Qui sur vous posent la couronne des cieux.
Et vous voilà, avec des regards de feu
Ou des paroles de miel,
La main dure ou féline,
Alliés dans l'espérance mutuelle,
Chacun de ramener seul à votre vie la proie
Dont l'un sur l'autre se prévaudra,
Au retour dans la bourbe de la cité,
Pour édifier sur les ruines fraternelles
Un temple !
Le victorieux saura les multitudes convier
A l'adoration de l'idole-servante,
Les hommes avec des sacs d'argent,
Les éphèbes avec des corbeilles de présents,
Les femmes, avec des cœurs d'où fumera l'encens
Et l'enthousiasme, d'un flux de populaire,
Lui baignera les pieds au faux prêtre !
O génies, pauvres êtres !
O simoniaques du sanctuaire
Dont vous voulez pousser la porte sur vos Filles
Pour qu'elles trafiquent de leur tâche divine !
Rentrez, vous-mêmes, en votre cœur sacrilège !
Vos Filles vous chassent, pères indignes !...

Et la nature contre vous les protège,
O vous ! qui devant les miracles que vos mains enfantent,
Sans rougir, gardez toujours sordidement
Vos vanités dans des vases précieux.
Ecoutez, Frères, le Voyant !
Si vous ne pouvez point ne pas verser votre âme peccante
Hélas ! sur les marbres radieux,
Cette âme même, je sais, de hontes bienfaisantes,
Restez hommes, mais ouvrez large la porte aux dieux
Procréés et grandis dans votre nuit souffrante,
Puis, humbles, agenouillés au seuil de la maison,
Sans plus porter la main vers eux,
Et la poussière touchée du front,
Sur les dalles, où l'esprit aura toute sa myrrhe épandu,
Laissez-les, qu'ils s'en aillent par l'aurore, joindre les Dieux !

Le Voyant au verbe tragique se tut.

Avec des fleurs, des senteurs, des bassins d'eaux vermeilles,
Le chœur des Vierges vint à la rencontre du soleil,
Du dieu, qui se retirant, d'une plus longue lance aiguë,
Déjà rouge, perça la gueule béante du val obscur
Où, noires, trois ombres churent.

Robert DE SOUZA.

Aquarelles de Florence [1]

I

AUX CASCINES

Continuant à s'abstenir de propos inutiles, la mère et la fille s'en furent à pas convalescents, par des allées mélancoliques, bordées de chênes verts et de chênes d'été rouillés déjà par les pluies. Subrepticement, le gravier s'écrasait sous leurs pieds. Avec un bruit ténu, un bruit sec de brindilles cassées, les feuilles tombaient. Des cris d'oiseaux se perdaient dans le lointain des choses silencieuses. Et le splenn subtil du décor automnal gagnait peu à peu les nostalgiques promeneuses.

Elles s'arrêtèrent enfin à la petite terrasse qui termine les Cascines, au confluent de l'Arno et du Mugnogne, auprès du monument qui rappelle qu'un Radjah de vingt ans a choisi pour sa tombe, ce lieu délectable. La vue était d'une douceur, d'une simplicité péruginesques. L'Arno, couleur d'herbe et couleur de boue, continuait les bandes uniformes des terrains, des plaines ; de grêles peupliers aux feuillages vert jaune, voilaient la ligne onctueuse des monts de Pistoie et de la terre apaisée s'élevait une ombre bleue qui atténuait suavement les contours et les reflets. Sur les berges du fleuve endormi des roseaux verts mettaient des touffes légères, ainsi que des chevelures, vibrantes et vivantes aux vents tièdes de la Toscane. — Plus loin des pêcheurs, jambes nues, retiraient des cerceaux grossiers, garnis de filets, maintenus par deux perches en croix. — Là-bas, des barques pesantes s'immobilisaient ensablées à demi dans les alluvions et un bruit d'eau chantait, discrètement, enlevant au silence sa tristesse mortelle. La jeune fille aimait à paraphraser les romances connues. Elle fredonna sur l'air déplorable :

— C'est là que je voudrais vivre !

(1) Ces pages qui sont *inédites* sont extraites du dramatique roman d'amour *Comme une Rose* que M. Ernest Tissot publiera incessamment à la Librairie académique de MM. Perrin et Cie.

II

FIVE O'CLOCK

Devant *le Pont à la Caraja*, Mme de Bodenderg avertit le cocher :
— Vous allez chez Giacosa.

La pâtisserie était illuminée, le soir tombant avec cette rapidité surprenante des pays du Midi. Dans le petit salon réservé de droite, resplendissant de girandoles et de glaces biseautées, ces dames s'établirent. La chaleur, la lumière, la société chuchotante et riante les égayèrent. Yvonne faisait le geste gracieux de vérifier ses boucles si blondes que le vent avait décoiffées.

— Deux thés légers, des *pastes* bien cuites, nous mourons de faim !

Un incompréhensible sourire aux yeux, les mains presque hésitantes, le sommelier écoutait. Il avait un visage niaisement rosé de garçon coiffeur. Devant le plateau aux claires argenteries où les franges des serviettes liliputiennes sortaient, en touffes blanches, des vases de fine porcelaine, les deux femmes s'activèrent avec des gestes menus, un plaisir manifeste à l'incarnat plus vif de leurs joues, à l'éclat plus vivant de leurs yeux. Et, tandis que leurs doigts se distrayaient à remuer le thé bouillant aux vapeurs aromatisées, leurs lèvres fraîches s'amusaient à croquer de subtils gâteaux sucrés.

III

NOCTURNE

Or, ce soir-là, après une journée de pluies italiennes où, avec des apparences falottes, les rares passants fuyaient en des perspectives de murailles et de dalles ruisselantes et où, trop tôt, la nuit s'étendit sur un ciel inexorablement clos de nuages, — Yvonne était accoudée à sa fenêtre. La brume pénétrait d'une humidité mortelle. Avec des remous de grand fleuve, l'Arno débordant roulait ses plaintes exténuées, s'engouffrant dans les ténèbres par delà les tremblotantes lumières du *Ponte Vecchio*. Sans s'y appliquer, la jeune fille se remémorait ses désillusions sentimentales et comme il faisait sombre, et que c'était une soirée perdue et pourrie, ses pensées se mélancolisèrent jusqu'aux larmes.

IV

CONSEIL D'AMOUR

C'est si rare de rencontrer dans ce monde, un peu d'affection sincère... Il ne faut jamais passer outre, sans un mot de pitié et, si le devoir l'autorise, sans un mot d'espérance!... La vie est déjà trop triste; nous n'avons pas le droit de faire inutilement de la peine aux autres !...

V

INDULGENCE

Un soir, un autre soir, Yvonne lui demanda s'il lisait beaucoup de romans. Afin d'indiquer que son esprit deviendrait sérieux pour lui plaire, Renato eut ce bel élan de négation :

— Oh ! non, jamais !

Mme de Bodenberg, qui, en mère avisée, suivait de loin toutes leurs conversations, comprit ce que cela signifiait. Avec sa bonté et sa discrétion habituelles, il lui parut opportun de remettre les choses au point :

— Pourtant, ce serait de votre âge.

Sans répondre, le Principino sourit — il avait entendu et plus tard, cette même soirée, il nomma comme par hasard, des romans qu'il adorait, de ceux que l'on lit, à vingt ans, quand la vie n'est qu'un long divertissement et que les pâles illusions n'ont point encore passé sur vos yeux leurs mains décevantes. Mme de Bodenberg qui aimait les personnes intelligentes jugea que c'était bien.

VI

LA CORBEILLE DE LA TOSCANE

Bientôt ce fut l'octroi, la campagne décidément, et les chevaux ralentirent leur allure italienne, le chemin montant entre des murs très hauts, masquant la vue et tout empanachés de végétations retombantes. Le tramway électrique — le *tramvia* comme disent horriblement les Toscans — remplissait l'air du grincement strident de ses roues de fer sur des rails rouillés. Des charettes pein-

tes en clair, à deux places, attelées d'un cheval plus harnaché qu'une mule espagnole, passaient en coups de flèche. Puis ce furent des vieillards en loques pouilleuses implorant la charité — une belle fille au fichu rouge faisant des agaceries à un facteur au travers d'un treillis de roses, — des enfants sauvages, grandis parmi la poussière des chemins, du gibier certain pour la maison du diable... Enfin, à partir de San-Domenico, les murs cellulaires, rayés comme le dos des serpents, cessèrent — le chemin gravissait, en lacets très raides, le versant abrupt de la colline de Fiesole et, peu à peu, la vue se découvrit dans un enchantement.

A la première terrasse de la colline des Franciscains, plantée de maigres ifs et dominée tragiquement par la croix expiatoire, tous n'eurent qu'une exclamation : la corbeille de Florence dessinait ses lignes exquises parmi les lumières diffuses et les brumes fuyantes des horizons. C'était une mosaïque lointaine de maisons blanches, de cyprès noirs, de bandes de. terrain que le printemps verdissait. Dans cet amoncellement de collines paresseuses l'Arno et le Mugnogne jetaient des courbures et des éclats de sabre. Au centre, la coupole florentine profilait sa silhouette classique et parce que Brunelleschi fut un artiste les arêtes du dôme de *Sainte-Marie-aux-Fleurs* s'harmonisaient divinement à l'infinie douceur de ce paysage élyséen. La journée était d'une paix étonnante. Sous la terrasse, insidieusement, pleurait une vague mandoline toscane — l'heure devenait sentimentale. Sans le vouloir, sans le savoir, ils s'assirent tous quatre en face de l'horizon de rêve, sur ce banc de pierre nue qu'une inscription italienne raconte avoir été construit, *en 1872, par un Anglais pour ses frères, voyageurs de tous les pays.*

Ernest TISSOT.

LES POÈMES SIMPLES

Soir misérable...

Soir misérable, ô soir perdu!
J'ai cueilli le fruit défendu...
Mon âme simple était si neuve!
J'ai cueilli le fruit défendu ;
J'ai descendu
De tristes fleuves,
Mais, dans les glaces profondes
De l'onde,
Je ne me suis point reconnu.

Je ne suis plus celui d'hier,
Celui si fier.
J'ai cueilli le fruit défendu.

O lassitude,
Passé mort,
Et le remord
Qui ne s'élude!...
J'ai cueilli le frui. défendu,

Je l'ai cueilli à cœur perdu!...

1er juin 1895.

J'ai promené, ce soir, mon âme aventureuse...

J'ai promené, ce soir, mon âme aventureuse
Sur la route longue, triste, poudreuse,
Avec un tel désir d'asseoir ma lassitude
Au revers du talus séché,
Que mes pieds, fatigués du pavé rude,
S'arrêtent sans plus chercher,

Vers l'horizon d'incertitude,
Le pays de béatitude...

Membres très las, âme vaincue.
Qu'y faire ? Quel effort ou quelle prière,
Après tant d'événements reçus
Comme autant de pierres ?

Je vois, ce soir, mon destin dressé
Sur la route, près de moi-même.
C'est un destin très harassé,
Pauvre destin tout d'anathème,
Un chienlit vêtu de loques,
Dont chaque passant se moque
En le blessant au passage,
Pauvre destin dont le visage
Croule en larmes.

Sa fière main qui tenait une arme
Courageuse, on lui a tranchée.
L'arme et la main
Sont quelque part sur le chemin.
Faites flamber sur le bûcher
La main jolie,
L'arme polie,
O vous qui les trouverez,
Morte main, lame ébréchée.

Que l'âme de cette épée
Qui de rayons était trempée,
Monte rejoindre le soleil !
Et qu'aussi la main — pareille
Aux cinnamomes et aux encens —
Exhale sur les bois ardents
Le parfum d'après les victoires !

Quepar ainsi, de la gloire
Qui fut mauvaise pour lui,
— En joie, ornement et baume de sa fin —
Mon fantôme tout meurtri
Ait la lumière et le parfum !

15 septembre 1895.

Le vent chante sur la plaine...

Le vent chante sur la plaine
Dans la nuit heureuse.
J'entends les battements de ton cœur et ton haleine
A mon oreille siffle peureuse.
N'aie point peur, ô ma grande amie,
Nul beffroi ne sonnera minuit
Et nul spectre, nulle sorcière
Ne se lèvera sur l'ornière.

Le vent qui souffle est un vent sacré
Qui parle d'espoirs et d'heures bénies.
Le vent de ce soir vient de l'infini
Et nous parle d'éternité.
La lune blondit tes cheveux dorés ;
Tes mains sont blanches dans la nuit
Et font des gestes vénérés !
A ton âme simple je traduirai
Les mots divins que le vent gémit.

N'aie point peur, ô ma grande amie ;
Les spectres blancs comme des marbres,
C'est des rayons de lune sur les arbres. —
Je ne sais plus quelle existence
Autrefois nous avons vécu
Et déjà je n'ai plus conscience
Des vils chemins parcourus...
Le vent qui souffle est un vent sacré,

Le vent qui souffle est un vent qui crée !
Qui crée de l'espoir comme de l'oubli !

Certitude d'or des beaux paradis !
Des soucis anciens mémoire abolie !
O bonne tempête qui souffle-cela !
Des chemins nouveaux s'ouvrent à nos pas
Où nous guideront, revêtus de joie,
Des jours différents de ceux d'autrefois !
Le vent chante sur la plaine...
N'aie point peur de sa brusque haleine :
Il dit un demain de clarté sereine,
Un avènement d'immortelle extase.
Ecoute... écoute le vent qui jase...
Amie, amie !
Toute misère est endormie !...

6 octobre 1895.

Yvanhoé RAMBOSSON.

Les Portraits prophétiques

« Ah ! ce peintre ! » s'écria Walter Ludlow avec exaltation

« Non seulement il excelle dans son art, mais il possède encore de vastes connaissances en toutes les autres branches du savoir humain. Il parle hébreu avec le docteur Mather et donne des conférences sur l'anatomie au docteur Boylston. En un mot, il ne craint pas de se rencontrer avec les plus instruits d'entre nous sur leur propre terrain. De plus, c'est un parfait gentleman, — un citoyen du monde — oui, un vrai cosmopolite ; car il parle de chaque pays du globe comme un natif, sauf de nos forêts, vers lesquelles il se met en route. Et tout cela n'est pas encore ce que j'admire le plus en lui. »

« Vraiment ! — dit Elinor, qui, avec un intérêt féminin, avait écouté la description d'un tel homme. — Et pourtant c'est déjà suffisamment remarquable. »

« Certes — répliqua son fiancé — mais beaucoup moins merveilleux que le don naturel qu'il possède de pouvoir s'adapter à toutes espèces de variétés de caractères, à tel point que tout le monde — même les femmes, Elinor, croient se voir en cet admirable peintre. Mais il me reste encore à raconter le plus extraordinaire. »

« Ah ! s'il possède des particularités plus étonnantes que celles-là — fit Elinor en riant — Boston est une périlleuse résidence pour le pauvre gentleman. Me parlez-vous d'un peintre ou bien d'un sorcier ? »

« En vérité — répondit-il — la question pourrait être posée avec plus de sérieux que vous ne le supposez. On dit qu'il reproduit non seulement les traits du modèle, mais encore son esprit et son cœur. Il s'empare des passions et des sentiments les plus secrets et les projette sur la toile comme des rayons de soleil — ou peut-être, s'il s'agit d'âmes mauvaises — comme les lueurs d'un feu infernal. C'est un don terrible — ajouta Walter, dont le ton enthousiaste s'abaissa. — Je serais presque effrayé de poser devant lui. »

« Parlez-vous sérieusement, Walter ? » s'exclama Elinor.

« Pour l'amour du ciel, chère Elinor, qu'il ne reproduise pas le regard de vos yeux en ce moment — dit son fiancé avec un sourire quelque peu perplexe. — Là ! c'est passé maintenant, mais tandis que vous parliez, vous paraissiez terrifiée à en mourir et triste immensément. A quoi pensiez-vous donc ? »

« A rien, à rien ! — répondit Elinor, hâtivement. — Vous vous êtes figuré cela. Eh ! bien ! venez donc demain et nous irons voir cet artiste merveilleux. »

Mais après que le jeune homme fut parti, on pouvait encore remarquer une expression étrange sur les traits de la belle jeune femme. C'était une expression de souffrance et d'anxiété peu en rapport avec les sentiments que doit éprouver une fiancée à la veille de son mariage. Et pourtant Walter Ludlow était l'élu de son cœur.

« Quel regard ! — se dit Elinor — il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il en ait été frappé, s'il exprimait ce que parfois je ressens. Je sais par ma propre expérience à quel point un regard peut être terrifiant. Mais tout cela était imagination. Je ne pensais nullement à cela en ce moment. Je n'en ai plus rien vu depuis. Je l'ai seulement rêvé. »

Et elle s'appliqua à broder une fraise qu'elle désirait mettre lorsqu'elle poserait pour son portrait.

Le peintre, dont ils avaient parlé, n'était pas un de ces artistes natifs qui, à une autre époque, empruntaient leurs couleurs aux Indiens et fabriquaient leurs pinceaux avec des poils de bêtes fauves. Peut-être, s'il avait pu révoquer sa vie et arranger d'avance sa destinée, eût-il décidé d'appartenir à cette école sans maîtres, avec l'espoir d'être tout au moins original, puisqu'il n'existait ni œuvres d'art à imiter, ni règles à suivre. Mais il était né et avait été élevé en Europe. On disait qu'il avait étudié la grandeur de la conception et la touche des maîtres dans toutes les œuvres les plus renommées, dans les cabinets d'amateurs, dans les galeries, sur les murs des églises, jusqu'au jour où son puissant esprit n'avait plus rien trouvé à apprendre.

L'art ne pouvait plus ajouter à son savoir, la Nature oui. Il était alors venu visiter un monde, où pas un de ses confrères ne l'avait précédé, pour s'éjouir la vue de spectacles beaux et pittoresques et qui pourtant n'avaient jamais été reproduits sur la toile. L'Amérique était trop pauvre pour offrir d'autres tentations à un artiste d'une telle valeur, bien que bon nombre des habitants de la colonie, dès l'arrivée du peintre, eussent exprimé le désir de voir transmettre leurs traits à la postérité par le moyen de son talent.

Chaque fois que de telles propositions lui étaient faites, il fixait sur le postulant la pénétrance de son regard et semblait le percevoir de part en part. S'il s'agissait seulement d'une physionomie satisfaite, au teint fleuri, quelque considérable que fût la somme de guinées offertes pour celle-ci, il refusait poliment tâche et rémunération. Mais si la physionomie révélait quelque chose de spécial comme pensée, comme sentiment, comme jugement; s'il rencontrait dans la rue un mendiant à la barbe blanche et aux sourcils froncés; si parfois un enfant levait les yeux vers lui avec un sourire, alors il leur vouait tout l'art qu'il avait dénié à la richesse.

Tout talent pictural étant des plus rares dans les colonies, l'artiste devint l'objet de la curiosité générale. Si peu de gens ou si personne, même, n'était capable d'apprécier le mérite de ses œuvres, il y avait cependant, sur certains points, accord de l'opinion de la foule et du raffiné jugement de l'amateur. Il notait l'effet que chacun de ses tableaux produisait sur les plus naïfs et tirait profit de leurs remarques, car ils avaient aussi vite fait de vouloir corriger la Nature elle-même que celui qui semblait en lutte avec elle.

Leur admiration, il faut le reconnaître, était imprégnée de tous les préjugés de l'époque et du pays. Les uns considéraient comme une offense à la loi mosaïque ou même comme une présomptueuse insulte à la face du Créateur, de vouloir faire revivre l'image de ses créatures. D'autres, effrayés par l'art qui peut évoquer des fantômes à volonté et garder la forme des morts parmi les vivants, étaient enclins à voir dans le peintre un magicien, ou peut-être le fameux Homme noir, du temps des sorciers, complotant le mal sous un nouveau déguisement. Ces absurdes imaginations étaient pour ainsi dire acceptées comme certitudes par le peuple. Même dans des sphères plus élevées, il était investi de vague terreur, s'élevant des superstitions populaires comme des couronnes de fumée ou causée principalement par les connaissances et les talents variés qu'il faisait servir à la puissance de sa profession.

A la veille de se marier, Walter Ludlow et Elinor étaient désireux d'avoir leurs portraits, qui devaient former — ils l'espéraient fermement — le début d'une longue galerie de portraits de famille. Le jour qui suivit la conversation rapportée plus haut, ils se rendirent chez le peintre.

Un domestique les introduisit dans un appartement, où, bien que l'artiste lui-même ne fût pas visible, se trouvaient des personnes auxquelles ils ne purent s'empêcher d'adresser un salut respectueux. Ils savaient, en vérité, que toute cette assemblée était constituée par de simples portraits, et pourtant il leur semblait

impossible de séparer de ces modèles si parfaitement reproduits toute idée de vie et d'intellectualité. Plusieurs de ces portraits leur étaient connus ; ils représentaient soit des personnes en vue, soit des gens avec lesquels ils étaient en relations. Il y avait le gouverneur Burnett, venant de recevoir — eût-on dit — quelque communication inconvenante de la Chambre des Représentants, et préparant une réponse incisive. M. Cook, placé à côté du gouverneur dont il était l'adversaire, avait un regard sévère, quelque peu puritain, comme il convient à un chef populaire. La noble lady Phipps regardait de la muraille, en fraise et en jupons à cerceaux, vieille dame impérieuse, quelque peu suspecte de sorcellerie. John Winslow, alors très jeune, avait un aspect martial, qui faisait présager le distingué général qu'il devint longtemps après. Leurs amis personnels, ils les reconnurent à l'instant. Dans la plupart des tableaux, l'intellectualité du caractère ressortait, concentré dans un simple regard, à tel point que — pour parler paradoxalement, les originaux étaient à peine aussi ressemblants à eux-mêmes que les portraits étaient ressemblants aux originaux.

Parmi ces contemporains remarquables, se trouvaient deux vieux saints à longue barbe, qui s'étaient presque dissipés dans le sombre de la toile. Il y avait aussi une Madone, pâle, mais non flétrie, qui peut-être avait été vénérée à Rome, et qui maintenant considérait les fiancés d'un regard si divinement tendre qu'eux aussi étaient près de tomber à genoux devant elle.

« Combien il est étrange de penser — observa Walter Ludlow — que cette face si belle a perpétué sa beauté pendant plus de deux siècles ! Oh ! si toute beauté pouvait perdurer ainsi ! Ne l'enviez-vous pas, Elinor ? »

« Si la terre était le ciel, oui — répondit-elle. — Mais là où toutes choses se fanent, comme il serait triste d'être seul à ne point dépérir ? »

« Ce sombre et vieux saint Pierre a un air bien farouche pour un saint — continua Walter. — Il me trouble. Mais la vierge nous considère avec tant de bonté. »

« Oui ; mais avec tant de mélancolie, me semble-t-il », fit Elinor.

Le chevalet du peintre était disposé en dessous de ces trois anciens tableaux, supportant une œuvre qui venait d'être commencée. Après une courte inspection, ils commencèrent à reconnaître les traits de leur propre ministre, le rév. Dr Colman, prenant corps et vie, eût-on dit, d'un nuage.

« Le vieux brave homme ! « — s'écria Elinor — « Il me regarde comme s'il allait m'adresser un paternel conseil. »

« Et il jette les yeux vers moi — dit Walter — comme s'il allait secouer la tête et me reprocher quelque suspecte iniquité. Mais tel est l'original. Je ne me sentirai tout à fait à mon aise devant lui que le jour où il nous unira. »

Ils entendirent un bruit de pas et, se retournant, aperçurent le peintre, qui, déjà depuis quelques instants, se trouvait dans l'atelier et qui avait entendu une partie de leurs remarques. C'était un homme d'âge moyen dont l'aspect était digne en tous points de ses œuvres. En vérité, par l'arrangement pittoresque, quoique non recherché, de son riche costume, et, peut-être, parce que son âme séjournait parmi des êtres représentés par la peinture, il avait quelque peu l'apparence d'un portrait. Les visiteurs ressentaient la ressemblance entre le peintre et ses œuvres ; il leur semblait qu'un des portraits était descendu de son cadre pour venir les saluer.

Walter Ludlow, qui était un peu connu du peintre, lui exposa le sujet de leur visite. Tandis qu'il parlait, un rayon de soleil tombait obliquement sur sa figure et sur celle d'Elinor et produisait un si heureux effet, qu'eux aussi ressemblaient à de vivantes représentations de la jeunesse et de la beauté, rendues radieuses par la joie du bonheur. L'artiste, évidemment, était frappé.

« Mon chevalet est occupé pour plusieurs jours et mon séjour à Boston est forcément court — dit-il — d'un air absorbé ; puis, après un coup d'œil rapide, il ajouta : « Cependant vos désirs seront accomplis, quoique je risque ainsi de mécontenter le juge et Madame Oliver. Je ne puis laisser échapper cette occasion pour le seul plaisir de peindre quelques aunes de drap fin et de brocard. »

Le peintre exprima le désir de les représenter tous deux sur la même toile, avec une pose appropriée à un effet d'ensemble. Ce plan eût beaucoup plu aux fiancés, n'eût été l'exiguité de l'appartement où devait figurer le tableau ; le projet fut donc écarté. L'on convint pour deux portraits en buste. Lorsqu'ils eurent pris congé de l'artiste, Walter Ludlow demanda d'un ton souriant à Elinor si elle savait quelle influence sur leurs destinées il était près d'acquérir.

« Les vieilles femmes de Boston affirment — continua-t-il — que sitôt après avoir pris possession des traits et de l'extérieur d'une personne, il est capable de représenter celle-ci dans un acte ou dans une situation quelconque — et, paraît-il, ce portrait devient prophétique. Le croiriez-vous ? »

« Pas tout à fait — répondit Elinor avec un sourire. — Mais s'il a vraiment ce pouvoir magique, il y a chez lui tant de douceur que certes il n'en fait pas un usage mauvais. »

Le peintre décida qu'il travaillerait aux deux portraits en même temps, donnant comme raison, dans le langage mystique dont il se servait parfois, que les deux visages s'envoyaient réciproquement leur clarté. Conséquemment, il donnait tantôt une touche sur l'une des toiles, tantôt sur l'autre et les traits des deux modèles commencèrent à faire leur apparition d'une manière si vivante qu'on les eût cru évoqués du tableau, vraiment, par la puissance de l'art triomphant. Parmi les richesses de la lumière et les profondeurs de l'ombre, ils voyaient leurs propres fantômes. Mais, quoique la ressemblance s'annonçât complète, l'expression ne leur plaisait pas entièrement ; elle semblait être plus vague dans ces portraits-ci que dans les autres œuvres du peintre. Ce dernier était satisfait de la réussite assurée des tableaux ; et comme les fiancés l'intéressaient beaucoup, il employait ses moments de loisir à faire d'après eux, à leur insu, des croquis au crayon. Pendant qu'ils posaient, il causait avec eux et s'efforçait de provoquer sur leurs visages les expressions les plus caractéristiques et en même temps les plus variées, qu'il avait le vouloir de concentrer et de fixer sur la toile. Enfin il annonça qu'à leur prochaine visite les deux portraits seraient prêts à être livrés.

« Si mon pinceau veut seulement servir ma conception avec fidélité pour les dernières retouches que je médite — dit-il — ces deux tableaux seront mes meilleures œuvres, assurément. Rarement, en vérité, un artiste a eu la chance de rencontrer de pareils modèles. »

Tandis qu'il parlait, il dirigeait encore son regard pénétrant vers eux et ne les quitta des yeux que lorsqu'ils furent au bas de l'escalier.

De toutes les vanités humaines, aucune ne s'impose davantage à l'imagination que celle d'avoir son portrait peint. Et cela pourquoi ? Le miroir, les boules polies des chenêts, l'eau ou toute autre surface qui réfléchit nous offrent continuellement la représentation ou plutôt l'apparition de nous-mêmes lorsque nous leur jetons un rapide regard, sitôt oublié. Mais ces apparitions, nous les oublions parce qu'elles sont immédiatement évanescentes. C'est l'idée de durée — de terrestre immortalité — qui donne un intérêt mystérieux à notre portrait. Walter et Elînor éprouvaient cette impression et s'empressèrent de se rendre ponctuellement à l'heure fixée dans l'atelier du peintre pour voir ces formes peintes qui devaient les transmettre à la postérité. Le soleil brillait à leur entrée pour faire place à la mélancolie après leur départ.

Leurs yeux furent immédiatement attirés par leurs portraits qui

étaient appuyés contre le panneau le plus éloigné. Au premier abord, à travers la lumière un peu vague, se voyant ainsi, de loin, représentés dans leurs attitudes naturelles, et avec tout l'extérieur qu'ils reconnaissaient si bien, ils s'exclamèrent tous deux, simultanément, de joie.

« Nous voilà ! — s'écria Walter avec enthousiasme — pour toujours dans la lumière ! Les passions ne toucheront pas de leur ombre notre visage ! »

« Non — dit Elinor plus calmement — aucune tristesse ne viendra le changer ! »

Ce fut dit pendant qu'ils approchaient des tableaux ; ils ne les avaient encore vus qu'imparfaitement. Le peintre, après les avoir salués, se rassit à sa table où il complétait une esquisse au crayon, laissant ses deux visiteurs former à leur aise leur jugement sur les œuvres qu'il venait d'achever.

Par intervalles, de dessous ses épais sourcils, il projetait un profond regard vers eux, les considérait de profil, abandonnant l'esquisse en train. Ils s'étaient arrêtés quelques moments, chacun devant son portrait, le contemplant avec une attention fixe, mais sans prononcer une parole. Enfin, Walter s'avança — puis recula — regardant le portrait d'Elinor sous divers éclairages — et, rompant le silence :

« N'y a-t-il pas un changement ? — dit-il, avec un air de doute et de réflexion. — Oui, plus je regarde, plus vivement cela me frappe. Certainement c'est le même tableau que celui vu hier ; le costume, les traits, les voici, et pourtant il y a quelque chose de modifié. »

« Le portrait vous semble-t-il moins ressemblant aujourd'hui ? » demanda le peintre, qui s'approchait maintenant, avec un inexprimable intérêt.

« Les traits sont parfaitement reproduits, Elinor — répondit Walter — et, au premier coup d'œil, leur expression est bien la vôtre. Mais, en regardant plus attentivement, j'aurais cru que le portrait avait changé d'aspect. Les yeux sont dirigés sur les miens avec une fixité si étrangement anxieuse et triste. Oh ! oui, avec angoisse, avec terreur ! Est-ce bien là le visage d'Elinor ? »

« Comparez le modèle vivant avec la représentation », dit le peintre.

Walter jeta un regard de côté sur sa fiancée et tressaillit. Immobile, absorbée, — fascinée eût-on dit — elle contemplait le portrait de Walter, et son visage avait précisément l'expression dont il venait de se rendre compte avec désillusion. Se fût-elle exercée des heures entières devant une glace, elle n'eût pu atteindre cette

expression avec autant de succès. Si le tableau eût été un miroir il n'eût pu projeter son actuelle présence avec plus de mélancolique vérité. Elinor semblait inconsciente de ce que le peintre et son fiancé disaient à ses côtés.

« Elinor — s'écria Walter avec effroi — quel changement se fait en vous ? »

Elle ne l'entendait point ; son regard restait fixe. Il lui prit la main et ainsi la rappela à elle. Avec un soudain sursaut, elle quitta des yeux le tableau et regarda l'original.

« Ne voyez-vous aucun changement dans votre portrait ? » demanda-t-elle.

« Dans le mien ? Aucun ! — répliqua Walter, l'examinant. — Mais, voyons ! Oui, un léger changement, — une amélioration, me semble-t-il ; mais ce n'est pas au point de vue de la ressemblance. Il a une expression plus vivante aujourd'hui que hier ; on dirait que l'éclair d'une pensée éclate dans les yeux et va se répercuter sur les lèvres. Maintenant que je regarde de plus près, cela s'affirme. »

Tandis qu'il observait avec intensité, Elinor se tourna vers le peintre. Elle le regarda avec une douleur anxieuse et eut l'impression qu'il répondait à ce regard par une sympathique mais inexplicable commisération.

« Ces yeux ! — fit-elle à mi-voix, tressaillante, — leur expression ! d'où vient-elle ? »

« Madame — dit le peintre, tristement, en lui prenant la main et en l'emmenant à l'écart, — dans ces deux tableaux j'ai représenté ce que j'ai vu. L'artiste — le vrai artiste — doit percer l'enveloppe extérieure. C'est son attribution — sa plus belle, mais souvent très mélancolique attribution — de voir les profondeurs de l'âme et, servi par une puissance qu'il ne comprend pas lui-même, de faire apparaître celle-ci, lumineuse ou sombre, sur la toile, en des regards qui expriment comme une prophétie la pensée et le sentiment. Oh ! que je voudrais me convaincre d'erreur dans le cas présent ! »

Ils s'étaient maintenant approchés de la table, où se trouvaient des têtes au pastel, des mains presque aussi expressives que des visages, des tours d'église recouvertes de lierre, des cottages aux toits de chaume, de vieux arbres foudroyés, des esquisses de costumes orientaux ou anciens, et toutes sortes d'ébauches pittoresques comme un artiste en couche sur le papier à ses moments d'intellectuelle flânerie. Tout en tournant les feuillets, avec une apparente insouciance, il fit voir une esquisse au crayon représentant deux figures.

« Si je me suis trompé — continua-t-il — si votre cœur ne se voit pas réfléchi dans votre portrait — si vous n'avez pas de motif secret pour croire à la sincérité que j'ai mise dans l'autre — il n'est pas trop tard pour les changer. Je puis modifier aussi les poses. Mais cela pourra-t-il influer sur l'avenir ? »

Il attira l'attention d'Elinor sur l'esquisse. Un frisson parcourut tout son être ; un cri fut sur le point de lui échapper ; mais elle le retint, avec ce sang-froid qui devient habituel à tous ceux dont le cœur est empli de terreurs et d'angoisses cachées. Elle quitta la table et s'aperçut que Walter s'était avancé assez près pour avoir vu l'esquisse sans se rendre compte avec certitude si elle avait ou non frappé son regard.

« Que les portraits restent comme ils sont ! » dit-elle vivement. « Si le mien est triste, je ferai en sorte de paraître plus gaie, en manière de contraste. »

« Qu'il en soit ainsi — répondit le peintre en s'inclinant. Puissent vos douleurs n'être qu'imaginaires et que votre portrait soit seul à les déplorer ! Quant à vos joies, puissent-elles être sincères et profondes et s'exprimer sur ce beau visage, à la confusion de mon art imposteur ! »

(Traduit de l'anglo-américain Nath. HAWTHORNE,
par GEO. KHNOPFF.)

(*La suite au n° prochain.*)

Autour de l'Idole

Aux pieds insignes de l'Aimée,
A filets bleus, onduleux,
A filets onduleux, bleus,
Monte, lente, une fumée.
Et c'est le subtil encens
De mes songes caressants
Qui tourbillonne au feu sacré des cassolettes
Vers ses pieds adolescents
Meurtris du poids des amulettes.

Le parfum des serpolets
S'évapore en bleus filets ;
Myrrhe, oliban, vanille âpre ou gingembre,
Autour de ses chevilles d'ambre,
S'exhalent en flocons frileux
Et doux d'une douceur sereine d'oiseaux bleus.

Mon amour avec eux flotte et s'idéalise,
Epanoui d'un libre essor
Autour des reins cambrés par les hauts talons d'or
Mon amour flotte et s'angélise,
Glissant d'un charme félin
Le long de sa robe de lin.

Puis c'est comme une mer mouvante où l'indolence
De son corps puéril et souple se balance,
Où ses deux seins semblent voguer,
En un frisson de voiles blanches,
Vers quelles îles étranges
Ou vers quel fortuné gué ?

Monte toujours, ô légère fumée,
Et toi comme elle, ô mon amour,
Jusqu'à son front de camée,
Jusqu'à l'étoile bigemmée,
Tout mon soleil et tout mon jour,
Qui tremble dans ses yeux d'amour.

Que sa lèvre en soit parfumée,
Et que ses cheveux botticelliens
Noués d'écarlates liens,
Comme un grand papillon nocturne qui sommeille
Grisé de sucs virgiliens,

Défaillent sur la fleur vivante de l'oreille.

Antoine SABATIER.

Propos confidentiels
d'Eté mélancolique

BAYREUTH ET MUNICH

La Pluie tombe dans les rues étroites, sur les maisons noires, sur le parc solitaire où, pensif, dort le canal moussu tout voilé d'herbes traînantes, sur le vieux château des margraves de Bayreuth; comme une sympathique caresse, elle pose sa mousseline triste sur la grâce fanée des anciennes choses. Dans la brume laiteuse s'estompent les collines d'ordinaire si joyeuses, et là-haut le temple de Wagner se profile à peine — perdu dans le gris.

Et sur Munich aussi, les gouttes monotones s'appesantissent en brouillard uniforme, ternissant les palais, les avenues, et les jardins toujours verts.

Ce sont elles, les petites gouttes, qui, obsédantes d'humidité, me poursuivent jusque sur les bords de l'Isar, ce sont elles — n'en doutez pas, mais ne dites rien — dont la vilaine persistance rend plus grognonne encore mon âme de dilettante, mon âme vaporeuse et veule, détrempée déjà dans l'amertume fraîche des bières brunes ou blondes, dans la douceur fade des tasses de café au lait.

Puis, dans les chambres closes d'hiver, penché sur les partitions ouvertes, on rêve parfois l'extase d'exécutions si fougueuses et si passionnées, et si nuancées cependant : des évocations d'orchestres immenses et lointains, aux ensembles fondus, assourdis par la distance, d'orchestres merveilleux où chuchotent et sanglotent des hautbois impeccables, où les flûtes égrènent — sans accrocs — le rire clair de leurs notes fraîches comme des gazouillis d'oiseaux, où cristalline ruisselle sur des harpes nombreuses la cascade lente des arpèges. Des chansons folles jaillissent, s'épandent, s'épanouissent, fièrement portées sur des cuivres sonores, sur des tubas fantastiques qui jamais ne détonnent; et ce sont des bruissements et des frémissements de forêts, des rayons de soleil, des sourires de printemps, des fuites et des murmures d'eau courante, parmi lesquels frissonnent, ondoient ou tremblent, languissent, songent et s'envolent des mélodies câlines et souples, des caresses hautaines de violons, et le cri haletant, les plaintes balbutiantes, les gémisse-

ments ployés et las, qui pleurent, se lamentent, se désolent et se désespèrent, éperdus, dans les cordes des violoncelles.

Enveloppée de l'harmonie fluide de l'orchestre, passe la passion des voix humaines : des voix de femmes, charmeuses, aux tonalités ardentes, tendres ou effrayantes de désirs, dont les appels d'amour troublent et exaspèrent, atténuées et soutenues par le timbre sombre de voix plus mâles, radieuses, calmes et consolantes, promenant la tranquillité de leurs larges ondes . . . .

*
* *

Papillons bleus, petits rêves d'hiver, adieu, — les envolés.

Il est téméraire de trop méditer sur des musiques graves : on y gagne parfois, le joli cliquetis de songes sonores ; mais la fête, brêve, se tait, et lorsqu'au matin gris, les sonneries s'éteignent et les chansons s'endorment, bien des regrets s'éveillent de ne pouvoir jamais, sinon à travers la médiocrité des humaines et défectueuses exécutions musicales, entrevoir les splendeurs que, passager, nous dévoila l'enthousiasme d'une hallucination de hasard.

Et cependant personne — si ce n'est M. Mottl — ne sait comme M. Richter dégager subtilement de la trame enchevêtrée de l'orchestre les thèmes divers de la trilogie et les faire ressortir, phrasés simplement, dans leur rythme puissant, marqués de leur individualité, lumineux et clairs, quoique fondus suffisamment dans l'harmonie genérale.

Mais tandis que le bâton de Mottl bondit, s'élance et voltige, courbe en rondes effrénées, en galops vertigineux, en courses étourdissantes, les marches somptueuses et les thrènes larmoyants, tandis que très impérieux, il sautille, s'affaire, s'essouffle et halète, culbutant, bousculant et hâtant, trop preste et trop leste, les langoureuses mélopées de souffrance et d'amour ; celui de Richter, d'un essor plus large, d'un envol plus majestueux, dédaigneux des vivacités papillotantes, des impétuosités inquiètes, s'enlève lourd, fort et pesant, vogue lentement à travers les mélodies mourantes, serpente grave et souple, se prolonge, — et, solennel, se morfond en des langueurs sereines.

L'orchestre aux fanfares duquel ils président, d'un équilibre très satisfaisant au point de vue instrumental, agrémenté d'un imposant ensemble de harpes dont les gammes liquides fluidifient agréablement le corps orchestral, pèche, trouvez-vous pas, par l'insuffisance technique de certains instruments, incapables de faire face

à maintes difficultés, et très insoucieux, semble-t-il, de ménager les oreilles d'impressionnables auditeurs.

A celui de Munich, plus modeste, moins savamment et moins fortement organisé, je ferai le même reproche, et je m'attriste de la torpeur où il s'endort, résigné, inconsistant, sous la brume somnolente que dégage la personne molle, filandreuse, hésitante et douceâtre de M. Fischer.

Mais comme il se réveille, comme il s'anime, quand, convaincu et fougueux, fébrile et tout vibrant, Strauss le pétrit et le secoue de sa baguette mince, dominatrice, où passent l'impériosité, la frénésie des caresses et des tempêtes, où tremblent des prières et des imprécations. De petits bondissements, de petits tressautements, de petits frétillements, des gestes de pardonner et des gestes de maudire, et voilà qu'au bout de la main gauche fièvreuse, les doigts inspirés et charmeurs, les doigts ardents, s'agitent, se détendent, maîtrisent et encouragent, lancent, épandent les menaces et les bénédictions, sanglottent, implorent, conjurent, objurguent et condamnent, tour à tour s'humilient en attendrissements mouillés ou planent évocateurs dans l'orgueil d'un triomphe, massent et malaxent, — et parfois, s'allongeant, s'enveloppant languissamment de la grâce d'un sourire, prennent des airs d'effeuiller, en une jonchée rose, des pétales de roses.

Vraiment très émouvant et très ému le zèle contorsionné de M. Strauss.

— Par contre, sur la scène de Munich, comme sur celle de Bayreuth, traînent et flânent — trop souvent, hélas — la fatigue et la nonchalance de voix fanées, de voix flétries, brisées; voix sans doute florissantes au temps jadis, mais que les ans ternirent de la mélancolie de leur rouille envieuse, et que prostra le labeur inquiet vers vos éternelles mélopées, ô Wagner. Et c'est pourquoi maintenant, si tristes, elles grincent très aigres, s'enflent, se poussent en un effort pénible vers le registre maigre de leurs notes de tête, s'essoufflent hors d'haleine — ou s'atténuent, râlent, s'évanouissent, s'évaporent en gargouillements confus, en la profondeur de ronflements attérés.

Puis, c'est le tumulte des gosiers juvéniles, qui n'ont même pas, comme ces vétérans, l'excuse derrière eux de tout un passé de gloire, et qui glapissent, s'égosillent, vocifèrent, s'épuisent, infructueux, à muer en sonorités, en une ampleur mélodieuse, leur anémie et leur bonne volonté, et leur enrouement si peu complaisant.

Donc, parmi l'idylle des clairs de lune, le flamboiement des crépuscules et des apothéoses, et la lumière joyeuse dont s'ensoleillent

les décors de forêts, des voix erraient, des chants mouraient, des voix et des chants las ; et des voix plus jeunes, vides et vaines, s'évertuaient.

Et c'était votre voix, ô Sûcher, c'étaient votre voix et vos chants, qui jadis fluaient en des jets d'or limpide, bondissaient en appels sauvages de folie amoureuse, et qui maintenant se convulsent en spasmes aigus. Vos baisers se précipitent, vos étreintes s'éternisent et tressaillent, et le jeu emporté de votre corps empâté énerve encore par l'audace de ses enlacements. — Mais votre voix acide — votre voix qui déchire !

C'était votre voix, ô Sûcher.

Et c'était votre voix, Grûning, c'était votre voix effilée et rauque de ténor nasillard, de sous-lieutenant imberbe en travail de commandement, et la médiocrité de vos gestes aux élégances incertaines, de vos piaffements pleins d'intentions.

Et c'était aussi votre voix, qui gloussait, atone, et bégayait et zézayait, ô Bachmann, humiliant, par sa fadeur floue, le verbe et la divinité de Wotan.

C'était celle de Kalisch trop acerbe et facilement égarée, et celle de Gudehus, quelconque et monotone.

Et c'étaient les cris acérés, les claironnantes hardiesses, les grêles fusées en vert-jus de Mlle Frank.

Mais au milieu de tant d'impérities ou d'insignifiances blâmables, jaillissent çà et là, des chants plus clairs, et le tintement berceur de quelques notes onctueuses.

J'aime de Mme Lehmann, non pas le jeu ou la plastique, mais les nuances d'une voix pure, bien que déprimée et indigente dans l'octave inférieur au point de s'assoupir — fort déplorablement exténuée — lors de la scène du *Crépuscule des Dieux*, où, furieusement, devrait se clamer le serment redoutable prêté sur la pointe de la lame.

Comment tairais-je la simplicité, la hauteur sereine, l'altière raideur fondue quelquefois en une douceur fluide, en laquelle se pavanent la grâce lente et les chansons murmurées, de Mlle Ternina ?

Et puis-je ne pas célébrer l'organe sympathique de Mlle Dressler, écho grelottant d'une flûte de cristal, fil d'argent un peu frêle, si ténu, qu'effleurerait une brise du soir, une lueur de lune, et sur sa dolente face de lune, sur sa face bouffie, de boulotte falote et pâlotte, le sourire qui danse, frissonne et se pâme dans la langueur mystérieuse d'une extase presque jolie ? — Salut au rêve où s'est levé le Chevalier, ou reflet en l'azur de ses yeux, des mous-

ses neigeuses et des pétillements d'écume des Champagnes de là-bas ? — mais pourquoi se fier aux chuchotements des langues envieuses ?

Dirais-je pas aussi les agréments de cette confortable Vénus qu'est Mme Mailhac, svelte parmi le peuple gras des cantatrices allemandes, et dont le corps élancé, dont les lignes élégantes et souples, ondulent et s'accusent si plantureuses sous le voile des tuniques germaines — trop peu transparentes.

Et puis, voici Vogel, de la poitrine vénérable duquel, encore que fatigués et encapuchonnés, sortent les accents lointains où passe le charme des vieux rêves ; voici Friedrichs, et voici Breuer, aux voix timbrées, exercées, qui féroces, forcenés, parodient et exagèrent très effrontément la mimique de leurs rôles, voici. . . . .
Mais assez. . . . Et je clos cette liste, omettant bien des noms, non par négligence coupable ou par oubli involontaire, mais parce qu'il se fait tard, et parce que tout lasse — à la longue — même une énumération d'acteurs.

*
* *

Petits moineaux tout mélancoliques, sautillant par la rue déserte, déjà sombre, ou blottis dans le feuillage mouillé, qui ébouriffez vos plumes frissonnantes et chantez au ciel gris en complaintes enrouées la déception de vos songes d'oiseaux, l'attente vaine du rayon propice,du soleil bienfaisant qui devait réchauffer votre polissonnerie — petits moineaux, mon âme sœur de vos âmes, comme elles ingénue et transie, s'attriste et grelotte dans l'humidité froide, car, elle aussi, ne retrouve plus la belle lumière d'art, la tiède aurore dont s'était éclairée, dont s'était enivrée la fièvre de ses soirs d'hiver, — elle qui, malingre, chatouilleuse, inquiète et blême, parmi des rêves de lys et de roses pourprées, en espérance folle, s'étonnait, s'adonnait et s'envolait — si légère, — souvenez-vous, à la chasse aux papillons.

HASSÉ.

L'Embûche[1]

Parsifal est entré dans le jardin magique
jailli soudain du sol à l'ordre de Klingsor,
et ses yeux, agrandis de surprise,
s'emplissent de l'éclat de la flore splendide
où toutes les couleurs et tous les ors
se mêlent avec l'ardeur sauvage des tropiques.

Et voici que, formant l'apparence de corps
de belles jeunes filles,
les fleurs s'animent et se groupent
et déroulent autour du héros ingénu
leur troupe
en ronde de guirlandes mouvantes.

Parsifal est étonné, mais point ému.
Que pourrait contre sa vertu
l'embûche avouée qui se tend ?
Oh, comme cependant
elles parlent raison, semble-t-il,
ces fleurs parfumées qui sont filles.
Elles disent avec d'harmonieuses voix
que pour la volupté de l'homme
elles viennent d'éclore,
que les cueillir est un devoir,
et que les laisser inutilement fleurir
est le pire des crimes,
car elles penchent bientôt sur leurs tiges
et se flétrissent.
Mais le jeune homme a traversé bien des jardins,
enfant il effeuilla par jeu bien des pétales,
et jamais il n'à vu des parterres de femmes
se tendre en s'offrant vers ses mains.

(1) D'un recueil de « Fables » à paraître.

Il repousse les tentatrices
dont la séduction se brise à son dédain
et les regarde fuir en souriant,
heureux d'avoir dissipé le prestige.

A travers le jardin dévasté maintenant
il va poursuivre son chemin
quand un gémissement plaintif l'arrête
et le force à tourner la tête.
Il découvre une femme
au visage baigné de larmes,
et rien que cette vue émeut de grand'pitié
son cœur indifférent qui n'a jamais frémi.
D'une angoisse inconnue il se sent envahi
en entendant alors de cette bouche grave
tomber le nom de Parsifal,
ce nom de *simple et pur* qu'il avait oublié.

O lâcheté, langueur perfide
qui t'insinues comme un reptile
dans les âmes viriles,
ô pitié, comment se défendre de toi ?
Le cœur sur qui les griffes
de la volupté sont sans prise
s'amollit et se fond sous la chute des larmes ;
le vainqueur est vaincu par toi
et ses tremblantes mains laissent tomber leurs armes.
Kundry est belle, mais qu'importe !
les perles de ses pleurs sont sa seule parure
et ses hoquetantes paroles
mieux que les chants des filles-fleurs
sont pleines de douceur.

Elle dit cette enfance recluse
au fond des bois, loin des rumeurs de guerre ;
elle dit cet amour inquiet d'une mère
qui, privée d'un mari mort en des aventures,
redoutait pour son fils le sort de Gamuret ;
mais un jour l'ingrat franchissait
sans un dernier adieu le seuil de la forêt

pour chercher à remplir une belle aventure.
Et la mère attendit
jusqu'au temps où l'espoir à son tour fut parti ;
l'espoir en la quittant lui déroba la vie.

Parsifal a pleuré pour la première fois ;
une lourde langueur l'oppresse et sa faiblesse
le conduit malgré lui à l'abandon de soi.
Et la magicienne, trop certaine
de sa victoire prochaine,
l'attire sur son sein palpitant de douleur.

Mais le simple et le pur recule avec horreur,
car la fureur de ce baiser
lui découvre le piège où il allait tomber.

Edouard Ducoté.

CHRONIQUES

I. — *LES POÉSIES*

Automnales, par André LEBEY (Edition du *Centaure*). — *Vie*, par Georges Rency (Lacomblez). — *Le Livre d'Heures du Souvenir*, par Louis RAYMOND (Bibliothèque de la *Plume*). — *Les Fontaines Miraculeuses*, par Yves BERTHOU (Lemerre). — *Le Vain Exode*, par Jean BASLIN (Fischbacher). — *La Femme*, par Albert ARNAUD (Béziers, Imprimerie générale, Sapte). — *Rimes Franches*, par Louis AZÉMAR (Léon Vanier).

Il y a beaucoup d'esprits obscènes, encore plus de médisants ou de satiriques, peu de délicats.

LA BRUYÈRE.

Le plus délicieux de nos impertinents, vous entendez M. Maurice Barrès, écrivit un jour avec malice dans ses *Taches d'Encre*, ceci ou à peu près :

Je citerai, avant de le revendre, tout ouvrage médiocre.

et ailleurs :

Je découvrirai volontiers du génie à qui me trouvera du talent.

Ces citations amènent, comme l'on voudra, à parler de M. Barrès ou à s'étendre, à propos de critique, sur des choses peu neuves. Parce que je n'aurais vraiment pas de quoi remplir quatre pages avec les poètes, voici pour arrondir le bissac.

M. Barrès forme avec M. Anatole France et M. Stéphane Mallarmé une des trinités d'écrivains qui me sont les plus chères ; que mettez-vous l'un près de l'autre, demandera-t-on, ces artistes, admirables sans aucun doute, mais si dispareils? En effet, à première vue, il paraît étrange qu'on en puisse associer les noms ; et cependant, si l'on y regarde bien, ne voit-on pas que, tous trois, ils ont eu un même dédain, souriant et intelligent, de leur époque ; n'est-ce pas ce dédain qui conduisit M. Mallarmé à l'ésotérisme comme c'est à lui que M. Barrès doit sa paradoxale discipline de vie et M. France son indulgence sceptique à l'égard des hommes et de leurs livres ? Dédain charmant qu'on a peine à découvrir au travers d'une ironie déjà secrète et ce plus ou moins, selon qu'il s'agit de celui-là ou de celui-ci ou de ce troisième, car si l'on perçoit clairement la flûte railleuse de M. Barrès et l'ombre narquoise que M. France, un instant, agite derrière son vitrail ensoleillé, l'ironie, chez M. Mallarmé, figure le solitaire inaperçu d'une bague au doigt qu'il aurait tourné contre la paume de sa main. Et, tous trois, envers la posture dévote de leur temps, je me les représente des femmes gracieuses, et hautaines malgré l'apparence, qui,

négligemment assises et sans se vouloir retirer, repousseraient leurs amants agenouillés, à petits coups de plat d'éventail dont on ne saurait affirmer s'ils méprisent ou encouragent.

Ils ont eu l'habileté de ne point énoncer tout ce qu'enferme leur œuvre : leurs écoliers (gens de talent, mais oui), y tâchèrent pour eux. Ainsi, M. Barrès, on n'en doute pas, professe en lui-même, sur ses contemporains, telles opinions dont il se garde avec soin de leur faire part : M. La Jeunesse s'en est chargé, et M. Barrès dut sourire et s'applaudir d'un si déluré disciple etpenser : Ah ! que c'est donc cela ! Je n'eusse pas fait mieux. On imaginerait fort bien également (où est le temps qui vit M. Maurice Quillot s'appliquer, gravement, à l'*Entraîné !*) que M. Jean de Tinan, psychologue subtil et irrévérencieux, en ses écrits ait utilisé l'essence de certains badinages discrets que M. Barrès piqua, çà et là, à travers ses livres. Après ? nierez-vous que le vers instrumental, tel que le conçoit M. René Ghil, soit né d'une méditation approfondie de l'*Après-midi d'un Faune* et que les articles de M. France sur les lettres contiennent, sinon exprimée, du moins en substance, toute l'esthétique, étroite et partant sévère, de M. Charles Maurras ?

M. Maurras, prosateur excellent, et M. Retté, poète exquis, sont des critiques féroces. Celui-là s'emploie à mettre en terre les gens avec une parfaite urbanité, celui-ci écorche vifs les *chers Maîtres* non sans une belle haine romantique : et tout deux je les aime à cause de leur manque de respect envers les notoriétés.

Donc qu'il n'en soit plus question ici et revenons à la promesse, ancienne, de M. Barrès :

Je découvrirai volontiers du génie à qui me trouvera du talent.

Il faut s'attarder à cette ironie d'un auteur fin parce qu'elle résume, sous une forme brève, l'habituel raisonnement instinctif des écrivains lorsqu'il s'agit d'apprécier l'œuvre d'un confrère. — Ariste parle : Baghavat, du talent ? peuh... et après un silence : il n'a même pas répondu à l'envoi de mon dernier livre. — Polyorchis dédaigne les poèmes d'Acoléos, il les trouve anémiques ; cela vous étonne, car Polyorchis, d'ordinaire, est bon juge ; mais aussi pourquoi le vertueux Acoléos a-t-il été reprocher à Polyorchis sa clientèle de courtisanes ?

Cet usage du dénigrement réciproque n'offre, d'ailleurs, rien que de très naturel, et ne serait-il pas presque surhumain qu'un auteur passât le séné à qui lui refusa la rhubarbe ?

Vous connaissez Agathoclès ; il publie des opuscules de vers mourants dans le format, perdu, des anciens euchologes, et rédige la chronique littéraire, au *Petit Moniteur des Quais* ; c'est un jeune homme sympathique et un lettré délicat qu'offusque l'obligation de ne jamais écrire ce qu'il pense de ses contemporains ; il sait bien que Electa sera toujours une

médiocrité, mais Electa est jolie, et l'acoustique de ses salons prolonge délicieusement l'agonie des vers d'Agathoclès ; il sait mieux encore que le poète Ryparofal n'est qu'un vil pornographe, mais Ryparofal a proclamé le génie d'Agathoclès dans sa revue : *Le Glaïeul Phallique*. Agathoclès alors s'attriste, il gémit en secret : en vantera-t-il moins au sous-sol du *Petit Moniteur* la prose caméenne de Electa et l'érotisme hiératique de Ryparofal ?

Ah ! l'indépendance de jugement ! Pour la connaître dans tout ce qu'elle a de fier et de noble, il faudrait être stylite, n'avoir ni amis, ni maîtres, ni maîtresses, et se garder de toute exclusive esthétique plus que du mal napolitain.

Ceux qui rendent compte des livres et surtout des volumes de vers, dans les petites revues, reçoivent, chaque jour, des brochures pailletées de rimes, et totalement dépourvues d'intérêt : faut-il être juste envers ces malheureux barbouilleurs, j'entends, les renvoyer à leurs minutes et à leurs plaidoiries, ou leur doit-on bailler du galbanum et des encouragements ? Eh bien, je crois qu'on ne saurait être trop désagréable à leur égard et les dégoûter assez de la typomanie. Je vous assure que je ne dis pas cela par méchanceté d'âme (je trouverais, n'était ma conscience, du talent à l'auteur de *Pa'Hos et Zuella !*) mais bien par écœurement. Mettez-vous donc dans la tête, poètes d'ici et poètes d'ailleurs, qu'il ne suffit pas d'écrire en alexandrins : je souffre, ou, j'aime, ou, je ris, pour faire œuvre d'artiste ; M. Vielé-Griffin imprimait naguère avec justesse (je cite de mémoire) *que l'émotion psychique et son expression esthétique diffèrent essentiellement :* c'est ce que tous ces médiocres ignorent. Ah ! de grâce, riez ou pleurez, ayez de belles âmes ou des âmes de souteneurs ou l'âme de tout le monde, cela nous est indifférent, mais si vous pétrissez votre amour ou votre douleur ou votre haine dans l'or ou les pierreries, ou si vous en tramez d'harmonieuses symphonies, alors on vous décernera tout le laurier désirable : un vrai poète ne demeure jamais longtemps inaperçu.

*
* *

M. ANDRÉ LEBEY

C'est un sincère qui n'est pas loin de connaître parfaitement son métier ; les vers d'*Automnales* sont souples, harmonieux, délicieusement endormeurs :

Souvenirs entrevus sous des pâleurs lunaires,
Les amours d'autrefois au cours d'une eau rêveuse
Reprennent lentement dans la nuit langoureuse
Les thèmes nuptiaux devenus funéraires ;

Les doigts purs effilés voltigent sur les lyres,
Lourds de leur lassitude et du poids de leurs bagues
Qui mêlent leurs rayons brusques aux lueurs vagues
Des gouttes de clarté que la rame retire.

Que pensez-vous de cette dernière strophe ? La vision n'est-elle pas exacte et la netteté de rendu remarquable ?

Ah ! relisez *Automnales* maintenant que novembre s'approche, la tristesse de ce livre est douce et pure, elle ne fait pleurer qu'en songe : un jeune homme accorde sa lyre, aux confins du crépuscule, aux rives d'un lac, et, dans le bosquet le plus proche, Lamartine, Musset et Henri de Régnier prêtent l'oreille aux frifilis des feuilles d'or.

*
* *

M. GEORGES RENCY

Ce sont aveux d'amour qui chantent sur les lèvres comme les sources closes murmurent parmi les mousses. *Vie !* cela s'appelle *Vie*. Ne croyez-vous pas qu'il faut pour répondre à un titre pareil, au dedans du livre, des poèmes de génie ? Ceux de M. Rency se contentent d'être parfois exquis. Il y a même à la fin du volume une « *chanson de Vie* » qui, mieux qu'exquise, est peut-être belle et s'amplifie d'un magnifique souffle de printemps. On y trouve des vers tels que ceux-ci :

La lumière tombait musicale et ténue,
Comme une immense harpe d'or.

Mais il est une chose que je me refuse à comprendre : pourquoi, (car ceci est la conclusion du livre de M. Rency) pourquoi faut-il nécessairement, pour trouver la Vie, abjurer la foi chrétienne ? Le Christ n'offre-t-il pas la plus haute expression de la Vie ? On prend surtout conscience de soi et de la Vie dans la douleur et la pauvreté, non dans la volupté et la splendeur ; ce qui est beau c'est le Christ en croix dont les côtes saillent effroyablement de souffrance et non l'obscène cambrement de reins de Priape. La nudité, la Vie, telles que les célèbrent M. Rency et les païens d'aujourd'hui n'est qu'une sourde exaltation de la luxure *humaine* ; la nudité du Christ proclame la beauté *divine* de la douleur, de la charité et du sacrifice.

Qu'on se rappelle le conte de M. Mallarmé, l'*Ecclésiastique*, où l'on voit un prêtre *se rouler plus heureux qu'un âne* dans les fourrés du bois de Boulogne, aux premiers effluves du printemps.

Ainsi quand on analyse ce délire de vivre où s'éperd le talent de quelques poètes contemporains, on trouve, au fond, le simple instinct qui pousse le baudet à se rouler dans l'herbe, quand la nature est en joie.

*
* *

M. LOUIS RAYMOND

Nous voici sur le seuil de la Terre promise
où la Vie a neigé ses roses à nos pieds.

Nous voici sur le seuil des lendemains à vivre,
forts de tout notre orgueil envers d'autres Destins ;
et forts aussi d'avoir souffert, aux jours lointains,
nous allons vers la Vie. O vivre ! vivre ! vivre !

Ce petit livre de M. Raymond, le *Livre d'Heures du Souvenir*, est tissu de poèmes pareils à des soies très éteintes d'imperceptible froissis. C'est l'œuvre d'un bon ouvrier (combien je regrette de ne pouvoir citer *La Chambre d'Ombre*), où tinte le timbre délicat d'une âme de poète.

*
* *

M. YVES BERTHOU

On ne remarque point aux poèmes de M. Y. Berthou l'empreinte des poètes fameux d'aujourd'hui : nul thyrse, nulles joies et pas d'adverbes incommensurables. Mais M. Berthou n'est pas assez personnel, son livre paraît un peu pâlot. Qu'il recherche, selon son goût, les vers plus pleins ou les vers plus fluides, et je crois qu'on s'intéressera davantage à ce qu'il écrit. Voici une strophe que j'ai notée :

Sous une brume blanche et rose et diaphane,
C'est aussi la métamorphose des rubis.
Dans le lointain l'on voit s'ouvrir le Paradis
Pour les Vierges que nul regard souillé ne fane.
Sur les fils de Marie, à l'infini tendus,
Les Lutins vont, dansant et chantant, vers l'aurore
Et vers les Palais de cristal où n'iront plus
Les âmes sans candeur que le péché déflore.

*
* *

M. JEAN BASLIN

C'est un disciple de M. de Régnier. Telles de ses pièces en vers libres ont un galbe gracieux. Enfin si *Le Vain Exode*, envisagé dans son ensemble, n'offre rien de bien neuf, du moins les poèmes, pris à part, modulent-ils des variations inédites sur les thèmes connus. L'alexandrin est presque toujours soigné et de fin aloi.

Ce sonnet :

LE CHANT DU BERGER

Comme un pâtre lassé s'arrête au bord du champ,
Tire sa flûte et chante au milieu du silence,
Et qu'aux buissons prochains fleurit et se balance
La robe des étés au rythme de son chant ;

Comme il sent l'air du soir baiser son front penchant
Et les rêves des nuits fleurir son indolence
Lorsque, porteur de joie, aux cieux voilés s'élance
Le bucolique écho de son refrain touchant,

De même le poète au chemin de la vie
Jette parfois le soir une chanson ravie,
Et le peuple applaudit quand sa voix a passé ;

Mais personne ne sait, dans l'ombre qui l'écoute,
Qu'il s'est assis pleurant sur le bord de la route,
Qu'il chantait pour lui-même, et qu'il était lassé !

* * *

J'ai lu *La Femme* de M. Albert Arnaud et *Rimes Franches* de M. Louis Azémar, médaillé de 1re classe à l'*Institut récréatif de France*. Il serait cruel de parler plus longuement de ces ouvrages.

Charles GUÉRIN.

II. *MUSIQUE*

ORPHÉE ET DON JUAN, GLUCK ET MOZART. — GLINKA ET LES FÊTES RUSSES ; RÉOUVERTURE DES CONCERTS. — NÉCROLOGIE : A. BRUCKNER ; J. GARCIN. — A PROPOS DE BERLIOZ.

« Oh ! quel art charmant ! quel art divin ! La musique a été inventée par un homme sensible, qui avait à consoler des malheureux : quel baume bienfaisant que ces sons enchanteurs !... La musique répand dans mon sang, dans tout ce qui m'anime une douceur et une sensibilité si délicieuses, que je dirais presque qu'elle me fait jouir de mes regrets et de mes malheurs ; et cela est si vrai, que, dans les temps les plus heureux de ma vie, la musique n'avait pas pour moi un tel prix... » Ainsi s'épanchait la vibrante Mlle de Lespinasse, qui préludait par cet aveu : « Je vais sans cesse à *Orphée*, et j'y suis seule. Mardi encore, j'ai dit à mes amis que j'allais faire des visites, et j'ai été m'enfermer dans une loge. » J'admire d'autant mieux ce pieux mensonge que, cent vingt-deux ans plus tard, je devais instinctivement le renouveler. Chaque fois que je lis ORPHÉE sur l'affiche verte, je ressens le délicieux malaise avant-coureur des rendez-vous. Mes pieds me portent d'eux-mêmes au théâtre. L'amour triomphe de la mort — et de la vie.

Ailleurs, au printemps (1), j'ai caractérisé chacune des trois reprises de l'*Orfeo* francisé, par le sentiment *sui generis* d'un auditeur typique : en 1774, c'est le triomphe des âmes sensibles avec Mlle de Lespinasse qui déclarait tour à tour à son ami : cette musique « déchirante » me calme ou me rend « folle » ; — en 1859, c'est la docte imagination de Berlioz transfigurée par Mme Viardot, et qui fait alterner les rêves poétiques avec les revendications militantes (2) ; — en 1896... j'aurais mauvaise grâce

(1) Dans l'*Artiste* de mars 1896 (*La reprise de l'*ORPHÉE *de Gluck*) ; — cf. l'*Ermitage* d'avril 1896 (*Musique*).

(2) Consulter les *Lettres de Mlle de Lespinasse* (édition de J. Janin) et H. Berlioz, *A travers chants*.

à m'ausculter moi-même, et, faute d'autorité, je n'invoque que ma ferveur. Au demeurant, d'autres sont en train de suppléer à mes lacunes (1). Ne faudrait-il point tenir un journal exact des auditions successives du chef-d'œuvre ? Cela vaudrait bien des mémoires ampoulés... Chaque fois, le *moi* s'exalte différemment à la noble flamme, et la paie de retour en y découvrant des beautés neuves : des détails inaperçus surgissent de l'ombre, comme révélés ; des reflets inédits se montrent. En art, comme en amour, tout est nuances, la volupté désirée semble toujours nouvelle. L'habitude seule est l'ennemie.

Maintenant, l'*Ouverture* même m'intéresse, « incroyable niaiserie », selon Berlioz, *allegro molto* dans le moule du temps dont Mozart symphoniste ne craindra point d'abuser. Mais, (1er ACTE), dès que retentissent les premières mesures attristées du thrène en *ut* mineur, j'aime, je vibre, je grandis à mes propres yeux : quel plus beau service funèbre, l'éclat des trombones dialoguant avec les voix mornes et les violons poignants ? Le cri *Eurydice !* est sublime, en effet. Accords graves, timbres augustes. Dès le début des récitatifs : « *Vos plaintes, vos regrets...* » — « *Aux mânes sacrés d'Eurydice...* », la déclamation tragique s'accorde avec le timbre profond du contralto solo. L'antique ressuscite, l'accent, le contour, le style théâtral est trouvé. Puis, l'écho du hautbois pastoral répond seul aux strophes virgiliennes : idylle morose, plainte naïve qui transportait Corot. De là, son cri de mélomane paysagiste : « C'est comme du Gluck ! » Et, toujours, des récits coupent la romance, affirmant la mélodique liberté du drame. L'expression s'unit à la beauté. La forme mélodieuse devient la « splendeur du vrai ». Quel style, toujours ! Il faudrait tout citer. Il n'y a point de mots pour définir « l'austère enchantement » de la note, la qualité, la physionomie, le son de voix de certaines phrases. Décrit-on des visages ? Retenez l'arpège de *fa* majeur qui sert de liaison, de rentrée souple à la IIe strophe : c'est le *Te, dulcis conjux* transposé par l'instinct divin. Le tremolo gronde comme une lyre, l'admirable quatuor élève le ton, quand il s'agit de l'au-delà ténébreux : et, contraste, le rococo charmant des deux ariettes de l'Amour ! L'air final est emprunté à *Echo et Narcisse (O trouble, ô désordre extrême...)* : XVIIIe siècle pimpant et pompeux.

IIe ACTE (2) : Je voudrais revivre le mardi 2 août 1774 pour savourer la stupeur narquoise des Parisiens du temps en présence de ce miracle du

(1) Bibliographie : *Le théâtre de Gluck*, par Alfred Ernst (*Revue pour les jeunes filles*, 5 juillet, 20 septembre : à suivre) ; — *Etude sur* ORPHÉE *de Gluck*, par Julien Tiersot, pour servir de *préface* à la grande partition définitive (*Ménestrel*, en cours de publication ; le 5e article paraît ce 27 septembre 1896).

(2) Cf. l'*Ermitage* du 15 mai 1892, à propos du *IIe acte d'Orphée*, souvent joué Conservatoire.

génie ; le vieux Gluck était un enfant terrible — et sublime, un jeune, un moderne aussi « audacieux » que son poète descendu parmi les ombres ! Je comprends MM. les Piccinistes... Ce début *pianissimo*, sinistre, cette large tonalité d'*ut* mineur, cet hymne de la harpe, soudain majeur et confiant, — par le bécarre comme disait Jean-Jacques (1) que les *Non* furieux bouleversaient, cette obscure clameur qui se ralentit, qui s'éteint, domptée par le charme, ces pantomimes et ces cuivres, ce *De Profundis* païen de l'abîme, cette unité scénique, ce petit rhythme final de quatre notes dans l'orchestre seul développant la dernière phrase apaisée du chœur silencieux, tout cela n'a d'égal que l'élyséenne lumière du bienheureux séjour (entr'acte trop long) : le quatuor ne grésille plus dans le noir épouvantement des rougeurs, mais il soupire, mais il chante *le gatissimo* comme les mille voix de l'onde et du ciel. Ce « ballet » d'au-delà réclame les tuniques longues : c'est un Watteau séraphique ; la flûte mineure roucoule et sourit ; les gammes s'envolent, les tierces pleurent ; et, tout de suite, rendons justice à la coryphée blonde, Mlle Sberna qui épand sa jeune chevelure pour la plus grande gloire du vieux Gluck ; son pas de l'*Allegretto espressivo* est gracieux, ses compagnes obéissent à sa grâce décente, et l'ensemble n'est point maladroit. Et puis, cette musique divinise tout, et les verdures peintes, et le fard : je la recommande à mon confrère, M. de la Solenière, qui médite sur l'idéal dans la musique et l'avenir du drame musical, sujet complexe. Le mouvement, le rhythme, l'orchestre, déjà descriptif, de l'air en *fa* (de l'*Ombre heureuse*) ou du salut d'Orphée aux splendeurs inconnues évoquent des « paysages » mélodieusement vagues, des Corot : il y a des parentés indélébiles. Petit-fils de Gluck par Salieri, Beethoven s'en est souvenu dans sa *Pastorale* (2) ; Berlioz, Schumann savaient par cœur ce langage fixé par un maître. On devrait écrire sur l'œuvre du chevalier : ici habite la Beauté ; puis, en bas de chaque page : noble, simple, harmonieux, puissant. Voilà le rêve réalisé. Mais faut-il rétablir l'inquisition pour brûler les hérétiques au nom de ce messie de tendresse et d'amour ?... Liberté, autorité : problème sans fond. — Chénier, Prudhon savaient, de même, ce style Louis XVI, noblesse voluptueuse des âmes divines : « *Eurydice va paraître...* » Je vise la ritournelle de deux mesures du quatuor qui précède les voix, si langoureuse ! Et les quatre soprani soli du chœur, et la pantomime, encore empruntée aux éléments dénaturés du chant ! Ici, le sombre métal vocal de Mlle Delna concourt merveilleusement avec le coloris mélancolique de Gluck : il y a unité, donc beauté.

IIIe ACTE : Après le rêve, la vie ; la passion sereine se fait tumultueuse et reste sereine : c'est le Vrai devenu le Beau. Duo racinien qui est digne

(1) Cité par Julien Tiersot.

(2) Dans les dessins de l'*Andante molto moto*, suave et fier.

de la tragédie française. Soutenue par le vivant et parlant quatuor tour à tour alangui ou déchaîné, la scène reste musicale en devenant humaine; un exemple à signaler à nos anarchistes musicaux d'à présent. L'indécise modulation sous les mots : « *Se peut-il?...* » d'Eurydice interdite, l'andante de douceur qui rompt les éclats douloureux, la beauté formelle, absolue, du « *Non, je ne parlerai pas !* », etc., etc., chaque détail est aussi élevé que la plainte majeure du grand *Air* célèbre. Gluck a magnifié le récit français de Rameau ; à mesure que je possède son art, l'impression de monotonie fait place à la suggestion la plus sobrement pénétrante. L'*allegro* d'Eurydice : « *Fortune ennemie* » est trop emphatique, peut-être; mais, au *largo* final (*Oui, je te suis, tendre objet de ma foi*), notons, sur les tenues sourdes de l'orchestre, le céleste essaim des pizzicati : de pareilles trouvailles l'emportent sur tous les ornements italiens et embellissent les paroles de M. Moline. L'apothéose est d'un vieux jeu touchant.

Là, comme dans tout le ballet, de nombreuses coupures : on dansait plus volontiers, jadis. Succès de printemps et d'automne : salles combles; Gluck fait de l'argent ! Exécution d'ensemble maintenue ferme et sûre, améliorée par l'insensible métamorphose de Marie Delna qui, sans perdre en force, croît en simplicité : c'est d'un courageux exemple artistique, ce désir continuel du mieux, cette ambition d'art orientée vers le style du maître, novateur fougueux, génie pur. Gluck possède la force et la ligne. Il dompte et il charme. En 1762, c'était bien « de la musique de géant ».

Correct, l'orchestre demeure un peu froid; mais les chœurs de Carré sont excellents. Des lacunes dans la mise en scène : au premier acte, le rideau tombe toujours trop vite, sans permettre la vision du beau geste éperdu d'Orphée levant sa lyre (le geste de Mme Viardot, reproduit par Corot au Salon de 1861). Au dernier, Eurydice-Marignan ne tombe plus dans un trou noir, mais sur son momentané cadavre rhythmé à souhait pour le plaisir des yeux, Orphée-Delna se penche et se jette : antique blancheur d'un jeune groupe qui n'effaroucherait que les vilaines âmes...

Paris, 30 septembre — 3 octobre 1896, soir.

« Comment comparer l'esprit à la passion?... », dirait Lespinasse : bientôt, nous remplacerons *Orphée* par *Don Juan*, par deux *Don Juan* parallèles ; puisque rivalité il y a, l'Opéra-Comique devrait rétablir la version primitive en deux actes, avec orchestre réduit et clavi-cembalo pour l'accompagnement obligé des récitatifs, *Il dissoluto punito, ossia il Don Giovanni, op. 67*, dans l'italien du signor Da Ponte, comme à Prague, le soir du 29 octobre 1787 ; et des chandelles alors, de l'archaïsme, de la passion spirituelle et mélodieuse dans un shakespearien demi-jour. Soyons poètes. A défaut d'un Mozart, ressuscitons deux *Don Juan...* (1)

(1) La reprise, à l'Opéra, est annoncée pour le lundi soir 26 octobre, avec Rose Caron (*Donna Anna*).

C'était inévitable : au Nouveau-Théâtre, avec Devoyod, la *Vie pour le Tsar*, de Glinka, l'élève de Field, italianisé, mais romantique par le double accent de sa race et de son temps. — Les concerts qui vont rouvrir feraient de l'actualité vraiment musicale en nous donnant les beaux échantillons de la musique russe contemporaine : il yen a. Rappelez-vous, chez Lamoureux, la *Thâmar* de Balakirew.

Nécrologie : J'espère qu'une prochaine lettre de Vienne, signée William Ritter, nous tracera le chaleureux portrait du brave contrapontiste et capellmeister Antoine Bruckner, qui croyait à la symphonie parmi les valses de J. Strauss et les intrigues de J. Brahms. Les wagnériens prisaient très haut ce classique. Honneur aux croyants timides : le violoniste J. Garcin, de même, était de cette élite qu'il faut approcher de très près pour en deviner toutes les fières pudeurs. Modestie et popularité n'entrent jamais par la même porte. Jules Garcin fut un sage, dans son art comme dans ses souffrances. La musique seule le posséda. Virtuose et compositeur, chef-d'orchestre élu de la Société des Concerts de 1885 à 1892 et fervent silencieux des maîtres, il succombe en travaillant encore. Sa discrète audace a renouvelé les programmes du Conservatoire (1) : on ne l'oubliera point. Et, lors de la première du IIIe acte des *Meistersinger*, les plus grincheux avouaient que le *Choral* de Hans Sachs, pris par lui dans un mouvement très large, parut saisissant : quelle meilleure oraison funèbre d'un pur artiste ?...

En l'accompagnant au cimetière du Nord, à travers les rues romantiques bleuies d'automne matinal, je me chantais *Orphée* qu'il aima si fort, j'évoquais son aîné Berlioz qui partageait sa foi. — Berlioz ? A l'*Association* nouvelle où vous apprendrez que Verlaine était beau (tout comme le geste de ses coreligionnaires), j'ai en vain demandé confraternellement un nouvel ouvrage sur la *Damnation de Faust*. Berliozien éprouvé, j'attendais, je n'ai rien reçu. J'en suis borné aux conjectures. L'étude est, me dit-on, judicieuse, signée Prod'homme (nom oblige) : et je ne doute pas que l'auteur n'y fasse la plus large place aux excellents travaux de ses prédécesseurs (2) ; les citations doivent abonder ; je gage qu'il fait mieux que de classer wagnériennement des *leit-motive* ou des tonalités qui n'expliqueraient pas du tout l'âme de Berlioz ni son allure prime-sautière. Le lecteur enfiévré du *Faust* est un poète. Mais Berlioz défendu par les tenants de la *RevueRouge*, lui qui préférait en 1830 la blague royale à la blague républicaine, félicitant depuis « notre empereur » de nous avoir délivrés de la sale et stupide république (3) (*sic*) ! La bénédiction de Cherubini ne l'eût pas terrorisé davantage : n'est-ce pas, Saint-Antoine ?... Et je crois

(1) Cf. l'*Ermitage* d'octobre 1893 (*Musique*).
(2) MM. Elzéard Rougier, Alfred Ernst, Adolphe Jullien, etc.
(3) *Lettres intimes* (2 janvier 1855).

humblement qu'il aimerait mieux être accaparé par nos deux vaillants chefs-d'orchestre, — tel Méphistophélès-Berlioz (rouge aussi, je l'avoue) sur la couverture des spirituelles *Notes sans portées* : n'est-ce pas, Willy?...

Raymond Bouyer.

Ce 19 octobre.

III. — *AUTOUR DES THÉATRES*

Les Cirques et les Folies-Bergères. — Comédie Française : reprise de *Montjoye*. Odéon : le *Capitaine Fracasse* et *Don Carlos*. — Visites à *Lysistrata* et à la *Vie Parisienne*.

Nous voici au réveil d'une nouvelle saison théâtrale. Il pleut déjà, il pleut des reprises : *Montjoye, Lysistrata, la Vie Parisienne, la Dame aux Camélias, le Capitaine Fracasse*... Aussi vais-je de préférence aux cirques et dans les music-hall, ces temps-ci.

Hélas! je ne retrouve plus mes cirques de jadis avec leur queue leu leu de chevaux et d'écuyères, avec le bran de scie volant sur le premier rang des chaises et les cerceaux de papier et les clowns amoureux de la jeune première assise, souriante et fière, sur le caparaçon capitonné. Les bons vieux cirques des fêtes de province. A Paris, ils se meurent. Les pantomimes (et quelles pantomimes!) les envahissent tout entiers. Footitt est le roi de la piste. Notez que j'adore les clowns et Footitt en particulier, mais comme accompagnement, comme repoussoir. L'écuyère est détrônée, l'écuyère, la raison d'être du cirque.

« Le cirque, a dit Barbey d'Aurevilly, est le théâtre de la Beauté et de la Force plastiques et visibles, qu'on ne discute jamais, — car la beauté intellectuelle et morale se discute, se chicane misérablement; la beauté physique s'impose!... »

La perfection en effet y est de rigueur. Que nous en sommes loin en ces années de cyclisme acrobatique! M. Perkins nous exhibe au cirque de la rue Saint-Honoré un système d'un beau nikel, mais compliqué en diable et qu'il fait mouvoir au moyen de grands et dégingandés efforts de biceps et de reins. C'est assez drôle, un moment, mais ce n'est pas beau du tout, de ce côté. Par bonheur, de l'autre côté de l'appareil est suspendue miss Blanche, aussi souple et aisée que son compagnon se montre raide et laid de contraction. Toute jolie en son maillot bellement indiscret, elle ressemble à la Joie sereine de vivre, en face de la Vie essoufflée à la poursuite des Joies.

Au même Nouveau Cirque, j'ai applaudi une jeune équilibriste. Mademoiselle Emmi Manzoni, avec ses lents mouvements, ses gestes harmonieux, aux poses risquées mais au demeurant fort naturelles, elle se hausse de tout le piédestal de notre peur de la voir choir. Toute petite, — je ne

le sus qu'après, lorsqu'elle me frôla parmi les fracs houleux de l'entrée des coulisses ; car elle m'était d'abord apparue sur son échafaudage de chaises, — enfantine, elle est femme vraiment dans ses exercices. Isolée au centre de la piste, sans point de comparaison, elle grandit, beauté admirable, et nous impose le réconfortant respect des formes.

Vint enfin, l'unique écuyère de la maison, miss O'Brien, pas l'O'Brien « à la bouche amère » de Barbey d'Aurevilly, mais une O'Brien, jolie d'autre façon. Elle sourit dans ses essais d'envolement. Cambrée, le ventre en avant, les jambes repliées un peu et la tête, avec les bras, rejetés en arrière, avec un petit mouvement de sa blonde chevelure, elle semble heureuse et fière.

C'est cette noble assurance que nous allons chercher au Cirque. Aussi la Cécilia du Fernando ne nous a pas contentés entièrement. Un peu timide encore, elle sait mal sourire ; cependant elle possède un joli corps, des bras fermes et ronds, une gorge convenable.

Quant aux bouffonneries qui complètent les spectacles de ces deux établissements, je préfère les passer sous silence. Cela manque de goût, d'esprit et de forme, sauf peut-être le dernier tableau de *Paris-Pékin*, bouquet final de ce feu d'artifice mouillé, — ce lotus dont chaque pétale est une femme, pas assez nue, mais, tout de même, l'ensemble est gracieux.

Les Folies-Bergères ont un menu plus appétissant. Les « merveilleux Eugènes » traversent l'air avec une louable aisance, les petites sœurs Moulier, aux articulations un peu grosses, pas encore formées, seront intéressantes dans trois ou quatre ans, si elles laissent développer ce superflu pour les gymnasiarques qui est la poitrine, le superflu chose très nécessaire. Rosario et Raphaël, encore des enfants, mais sveltes, étranges, diaboliques presque, avec des sourires méchants et caresseurs tout à la fois. Je n'aime point les jongleurs, mais je ne saurais refuser un bravo à Paul Cinquevalli, qui au moins, lui, sait amuser, au milieu des extravagances de son adresse. Le ballet *Chez le couturier* est prodigue de piquants déshabillés. La farandole des cinquante-six demoiselles sautillant sur des airs simplets et jolis de Victor Roger, est pleine de jolis recoins. Il y a des jambes de très pur dessin, il y a des bras pleins de grâce, des gorges dignes d'être chantées. Je veux oublier de dire les défauts de beaucoup de ces danseuses jeunes ou mûres. Il faut savoir trouver son bien par le monde et ne pas s'arrêter maladroitement aux ruisseaux fangeux, aux membres cagneux de quelques-unes de nos contemporaines... Donc, si parmi les cinquante-six danseuses de cet aimable ballet j'ai trouvé une dizaine de beaux corps, je me retire satisfait, et prétend n'avoir point perdu ma soirée.

Mme Liane de Pougy, qui le croirait ? ne sait pas enlacer. Dans ce conte féerique de l'*Araignée d'or* que le poète Jean Lorrain a extrait pour elle

de ses légendes perverses, elle doit être toute caresse, tout frôlementde cils, toute invincible attirance, tout philtre de radieux sommeil et elle n'est que belle et pleine de jolies maladresses. Il y a mille détails précieux dans ce conte qu'elle oublie de faire luire aux yeux du chevalier Amadis que nous sommes, spectateurs obéissants. Et cependant la musique de M. Ed. Diet ne manque pas de nous pousser aux rêves qu'il faut avoir et les décors de Rivière sont éloquents.

Reste à décrire deux jolies femmes, deux chanteuses originales, une blonde, une brune, l'Italie et l'Espagne, nos sœurs au sang latin : la Cavalieri et la Tortoyada. L'une est riante et légère et mignonne et grisante : comme l'amour à l'aurore. L'autre est fièvreuse et aguichante et terrible : comme l'amour à midi ou dans un crépuscule trop chaud. Aussi cette dernière ajoute-t-elle à sa voix l'appoint fougueux de ses jupes soulevées et de ses déhanchements de fille de carrefour. La Tortoyada a tout le succès de la salle, la Cavalieri m'a davantage charmé. Naples est amoureux, Séville pervers. Naples vit d'aimer, Séville pour aimer.

Avec cette disposition d'esprit où j'étais de voir partout de jolies choses, je me suis plu à des moments seulement à *Lysistrata* et à la *Vie Parisienne*. L'esprit de M. Donnay m'a paru tout à fait médiocre et graveleux et Mlle Cécile Sorel, radieusement belle, m'a tout fait pardonner, aidée du reste de plusieurs ravissantes compagnes, Mlles Blanche d'Armières, Suzanne Carlix, Caron, Lucy Gerard, d'autres encore, moins connues, pas moins belles et à l'épaule desquelles je voudrais attacher quelqu'épithète rare et flatteuse : mais je crains à la fin d'offusquer nos ermites austères. Et cependant j'aurais plaisir à chanter les jambes gantées de noir d'Eva Lavallière, et la beauté parfaite de la baronne Amélie Diéterle, et la chair laiteuse de Juliette Méaly, et l'air modeste et si gentiment innocent d'une des six nièces de la concierge de la *Vie parisienne*, le nom m'échappe mais j'ai retenu le visage, presque pur, comme égaré parmi ses dévergondées de sœurs.

Mais il faut parler de *Montjoye* et de *Fracasse*. Fini de sourire, voici du grand art, sans doute. Eh bien ! non ! *Montjoye* est une comédie larmoyante sans grand attrait, mais débordante de bonne morale bouillie. Montjoye est un pauvre sot, qui accumule les maladresses et les enfantillages, sous des airs secs d'homme fort. Saladin est le cuistre d'estaminet, Tiberge l'intendant est un imbécile, de Sorel est bien ignorant pour son âge et la marquise Rio Velez est digne de son caricatural mari, l'homme à la panthère. Reste Cécile et ses bouquets de violettes. Pauvre mignonne, ne la fâchons pas ; d'autant plus que ce rôle servait de début à Mlle Lara, en qui nous mettons beaucoup d'espérances. Leloir galvanise de son mieux son fantoche de Montjoye ; Albert Lambert fils et Berr, sont dans le style. Laugier croit jouer un Palais Royal.

Puisque j'en suis à parler de la jolie et toute neuve Mlle Lara, avouons être allé la voir dans ce terrible *Monde où l'on s'ennuie* plus que l'a prévu son auteur. Dieu ! que tous ces gens sont creux et vides ! Suzanne de Villiers, seule, vit ; Mlle Lara n'a certes pas cette radieuse folie de la pauvre Samary, mais tout de même, elle a découvert des gestes bien à elle ; elle est un peu trop femme, mais sa franchise, même affectée, est amusante et sa voix musicale et mouillée l'aide à vaincre nos larmes rétives.

Nous voici au Nouvel Odéon. Deux pièces déjà, deux adaptations.

M. Bergerat jouait gros jeu en acceptant de laisser monter son *Capitaine Fracasse*, ce drame injoué auquel il devait la moitié au moins de sa réputation. Il jouait gros jeu et il a perdu et il se venge en nous renversant sur la tête ses tiroirs à lettres poussiéreux... Théophile Gautier est hors de cette querelle ; il reste intact et je vais me mettre à relire son roman étincelant, un peu fripé par les vers du gendre. Pour ne parler que de la pièce, je dirai qu'elle est, d'abord, ennuyeuse. Je me suis fait quereller par un ami qui me disait : « Mon cher, c'est plein de rimes tout à fait drôles. Si on entendait mieux ce serait charmant. » Cela m'amène à mon second grief : la comédie est mal jouée. Les acteurs, sauf Janvier et Mlle Mellot, ne sont pas dans la note. Ce n'est pas de leur faute, d'ailleurs ; M. Bergerat est coupable encore ici, il a mal choisi et mal dirigé ses comédiens. Ne voyant pas clairement sa pièce, il ne pouvait voir nettement comment il fallait la jouer. Par bonheur cela n'empêche pas à Mlle Depoix d'être tout à fait jolie en Isabelle... Pour en venir aux qualités, je constaterai avec plaisir avoir été amusé par des assonances drôles et intéressé par la scène de l'auberge et le décor de neige.

Mais tout cela ne constitue pas une pièce ; ce n'est pas la faute de M. Bergerat, mais il n'y avait pas de pièce dans le *Capitaine Fracasse* de Gautier. Ce dernier n'est point blâmable d'avoir oublié de mettre une pièce dans son roman. Le livre est tout en description et sa grande qualité est la fantasmagorie de la phrase. Dans toute la première partie, oubliée forcément par notre dramaturge, l'intrigue est nulle ; dans la seconde elle est pire que nulle, elle est enfantine. L'esprit de M. Bergerat est bien bizarre d'avoir voulu extraire un drame mouvementé d'un roman quasi immobile, malgré ses changements de décors.

L'idée d'avoir remplacé la prose luxuriante du maître styliste par le clinquant des rimes, n'est pas une trop mauvaise idée et a du moins permis à M. Bergerat de donner de lui-même... Quoi qu'il en soit, j'avoue préférer, de notre auteur, *Herminie* et le *Nom*, pièces que, du reste, j'ai lues seulement.

J'ai beaucoup bavardé et je vais être obligé de raccourcir ma discussion de l'œuvre la plus intéressante montée ce mois-ci, le *Don Carlos* de M. Raymond d'après Schiller. Je n'ai vu que la première représentation

et les acteurs n'étaient pas tous au point, je ne les jugerai donc pas (sauf Taillade et Rameau et peut-être de Max, — très beaux), mais le drame est magistral. Malgré de fortes coupures, il a duré de huit heures à une heure et demie du matin. Je n'étais point trop fatigué, car il y a quantité de belles choses à glaner tout le long.

Voici donc un drame historique. Les personnages sont pris vifs dans l'histoire, avec, en bloc, leurs défauts, leurs vices, leurs qualités, leurs vertus et de leur aventure sur terre on retient seulement les grands gestes, les paroles caractéristiques. C'est à la fois une restitution d'époque et la peinture d'un moment dans la marche des idées... Sans doute le poète a usé de quelques licences : il a quasi créé un personnage, pour, en quelque sorte, se mettra lui-même en scène, et pour l'équilibre de l'œuvre il a modifié le profil de son héros.

Il y a deux *Don Carlos* de Schiller. Le premier (1787, Leipzig) a été écrit pour être lu : Don Carlos en est le sympathique héros. L'année suivante, nouvelle version, raccourcie, mieux faite pour la scène (quoique beaucoup trop touffue encore) et dans laquelle le marquis Posa prend la première place. Par malheur pour la marche du drame, Posa traîne après lui tout une collection de grands discours libertaires. Don Carlos aimait, simplement, Posa théorise. M. Raymond a, — autant qu'il m'est permis de dire, sans m'être précisément renseigné, — pris son bien dans les deux versions. De telle sorte que deux héros, diversement sympathiques, se partagent nos faveurs. La confusion est grande. Il eût fallu opter. Il y a trop ou pas assez d'amour. Il y a trop ou pas assez de politique. La pièce est hybride.

Mais tout de même, elle était intéressante à connaître. Deux directions l'avaient gardée en leur tiroir. MM. Ginisty et Antoine ont fait besogne artistique en la montant.

Venue de France, car Brantôme et Saint-Réal furent les sources où puisa le poète allemand, on peut dire qu'elle y est déjà revenue, sous la forme de *Ruy Blas*. Le drame de Hugo se rapproche davantage du drame de Schiller que ne le fait l'adaptation de M. Raymond. Jules Janin a écrit au sujet de *Don Carlos* une bien jolie page qu'il faut relire. Il y montre admirablement que ce qui fait le charme de ce *roman*, c'est le contraste des couleurs répandues, « la mandoline agaçante se fait entendre au milieu des chants d'église; la douce vapeur des roses d'Aranjuez se mêle, fière et forte, à l'âcre odeur de l'encens... » etc. Et il ajoute : « Vous voyez les jardins, vous reconnaissez les sombres détours de ce palais, vous frémissez aux plus simples lois de l'étiquette, vous entendez le moindre clapotage de la sandale du moine ; à vos oreilles claque le soulier de satin des marquises ; dans cette foule de courtisans, vêtus d'or et de pourpre, se lève la tête hautaine de cet esclave sanglant, bourreau

de tout un peuple, le duc d'Albe ; enfin se dresse implacable la volonté du prêtre qui dénonce, poignarde, jette au feu, écrase, puis rentre dans son ombre, où elle fait le guet contre les libertés des peuples et contre la liberté de conscience. » Il faut avouer qu'à l'Odéon on n'a qu'une demi vision de toute cette terreur romantique.

La troupe est peu d'aplomb. Taillade est superbe dans le grand inquisiteur, Rameau de tous points excellent, Gémier manque de grandeur par moments, de Max a parfois des éclats de voix fâcheux, mais à côté il trouve de beaux gestes, des poses curieuses, des accents touchants. Je ne jugerai bien les dames qu'après une seconde audition, ce sont M[lles] Page, très belle, Lestat, un peu froide pour une grande amoureuse, Dehon et Chapelas en un piquant travesti, qui lui ferait pardonner bien des défauts de comédienne.

Jacques DES GACHONS.

BIBLIOGRAPHIE : Une délicieuse et terrible comédie : *Aglavaine et Selysiette* de M. Mæterlinck que nous analyserons à loisir le mois de sa représentation au théâtre de l'*Œuvre*.

CONFÉRENCE. — Nous parlerons le mois prochain de la toute jolie et spirituelle conférence de George Vanor sur l'insolite théâtre de M. Oscar Wilde.

IV. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.*

POSTER LORE, *devoted to the appreciation of modern Posters.*

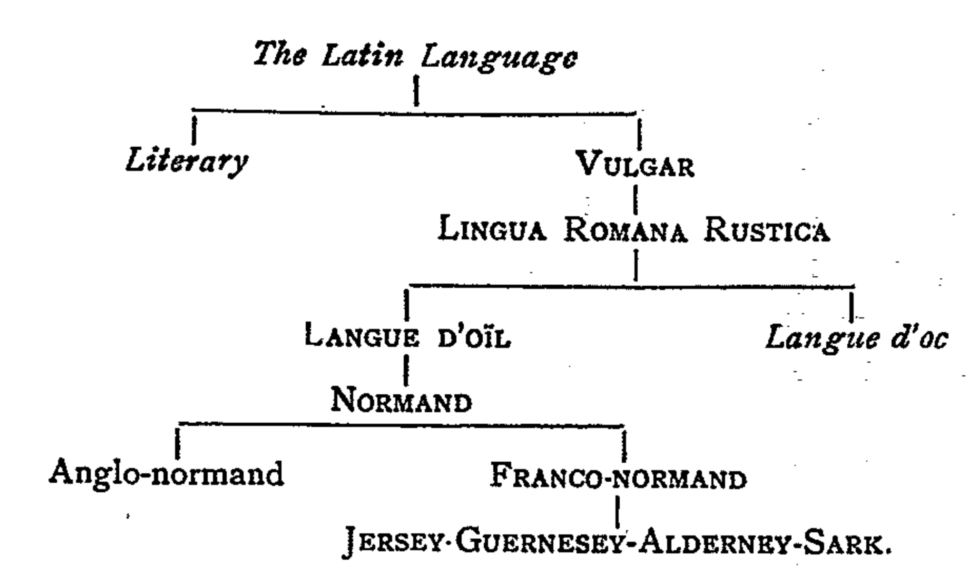
Encore une curieuse publication à signaler. Elle vient d'Amérique et est imprimée avec luxe et goût (director : Frédéric Thoreau-Singleton, 100 west ninth street, Kansas City, Missouri. Price Ten cents.) Le numéro de juillet que je viens de recevoir contient 18 illustrations, dont quatre hors texte, entre autres un Bradley bien curieux. Petits fascicules originaux que nous aimerons à suivre.

PATOIS POEMS OF THE CHANNEL ISLANDS, publiés par John Linwood Pitts (Guernesey, Guille-Allès, library).

Les sympathies que tout voyageur français trouve dans la fertile et si pittoresque petite île de Guernesey datent sans doute de loin. Le paysan guernesien est pur normand. Ecoutez comme il parle :

Ah ! l'heureux jour où j'vi su la beruelle,
A daeux genouai; priaïr une. démouaizelle ;
J'l'aime et j'l'aimeraï tout le reste d'ma vie,
La chière, et douce, et bénite, et jolie !

Cela est extrait d'une poésie anonyme intitulée *Les Fianchailles.* Tout le livre que publie M. Pitts, poète de talent, est fort curieux à feuilleter pour tout le monde, mais il demeure de plus un monument utile pour qui s'intéresse à l'évolution des langues. La préface sur la *Langue Romane* est claire et intéressante. Un arbre généalogique indique la marche du latin vers la petite île fortunée :



C'est la bibliothèque Guille-Allès qui publie cet ouvrage intéressant. La fondation Guille-Allès comprend une bibliothèque de plus de 80.000 volumes, mise à la disposition du public et rangée de merveilleuse façon. Nos administrateurs devraient bien de temps en temps visiter cette pratique institution et nos compatriotes imiter l'exemple donné par M. Guille, qui a eu la générosité rare, de léguer de son vivant, à son île natale, une si importante collection de beaux livres. J. DES G.

LIVRES REÇUS :

POÉSIE : *Emile Verhaeren* : Poèmes (nouvelle série), les Soirs, les Débâcles, les Flambeaux noirs (Mercvre de France) ; *Yves Berthou :* Ames simples (Lemerre) ; *Abel Letalle* : Les Libellules (Savine); *Edouard Ned* : Poèmes catholiques (Arlon, C. Goffinet) ; *Fernand Lavigne* : Rêves du Soir (Société libre d'éditions) ; *Léon Berthaut* : Marguerite (Société libre d'éditions).

ROMANS : *Comte Paul d'Abbes :* Un de nous (Société libre d'édition des Gens de lettres) ; *Eugène Montfort* : Sylvie ou les émois passionnés (Mercvre de France).

DIVERS : *Louis Montlahuc* : Le vrai chemin d'Annibal à travers les Alpes (Société libre d'édition des Gens de lettres). *O. de Bézobrazow* : La femme nouvelle, préface par Raoul de la Grasserie (Société nouvelle d'éditions); *J. Bouvery :* Le spiritisme et l'anarchie devant la science et la philosophie (Chamuel) ; *Hippolyte Lencou* : Le Théâtre nouveau (Savine) ; *Richard Ledent* : Les Entraves, drame (Bruxelles, Lacomblez); *L. Garrigue* : Vingt-cinq ans après (Savine) ; *Victor Mauroy* : Dieu (Savine) ; *Léon Riotor* : Essai sur Puvis de Chavanues, avec un portrait et deux planches en héliogravure (aux bureaux de l'Artiste) ; *Emile Strauss* : E. Couturier, dessinateur (Bibliothèque de la *Critique).*

V. *LE MOIS*

Maintenant que sont éteints les derniers échos des dernières fanfares et que les souverains russes peuvent s'étirer bras et jambes sur les fauteuils familiers de Darmstadt et couler des jours délivrés de toute angoisse diurétique, si nous causions sérieux, et si nous essayons de

tirer les conséquences de cette fastueuse visite à la France d'un maître de 120 millions d'hommes ?

Un premier point ressort hors de conteste de ces réjouissances, c'est que les drapeaux des deux pays sont aussi peu esthétiques l'un que l'autre. Il faudrait d'abord s'abstenir de mettre du blanc dans un drapeau pluricolore ; le blanc est une couleur jalouse : entre du bleu et du rouge il fait un trou ; si c'est le bleu ou le rouge qui est au milieu, c'est pire, le blanc dégringole. Le blanc n'est beau que seul, mais alors il est très beau ; c'est un affreux malheur qu'après l'échec de la tentative du comte de Chambord, l'Assemblée nationale n'ait pas donné à la République le drapeau blanc semé de fleurs de lys d'or. Les plus beaux uniformes qui aient existé sont les habits blancs des troupes du Roy et des kaiserlics. Qui n'a pas vu le prince de Schwarzemberg, à la cour de Naples, en grand uniforme de général autrichien, blanc, rouge et or, en 1848, n'a rien vu !

Un drapeau unicolore ou bicolore est donc préférable à un tricolore. le drapeau français aggrave ce défaut par la disposition parallèle à la hampe des couleurs, les bandes devraient être toujours perpendiculaires comme dans le drapeau russe. Cette hérésie devient tout à fait désastreuse dans les oriflammes qui devraient être toujours parties, et jamais coupées ; faire flotter des banderolles dans le sens de la largeur est absurde. A ce propos, puisqu'il n'y a d'étendards que le drapeau et le pavillon, et que l'oriflamme n'est qu'une bannière de fantaisie, pourquoi ne pas avoir des oriflammes de toutes les couleurs, des blanches, des jaunes, des vertes, et même des bicolores ? (pas de tricolores, même en pal, à moins que l'oriflamme n'ait trois pointes, mais alors elle est lourde.)

Que si l'on voulait absolument garder le bleu blanc rouge, on devrait trouver une combinaison meilleure que l'actuelle tiercée en fasce ; on pourrait essayer d'un fond blanc semé d'étoiles bleues et rouges, ou d'un fond coupé bleu et rouge semé d'étoiles blanches, ou d'un fond blanc à quatre cantons bleus et rouges, 1 et 3 ou 1 et 4, rappelant notre ancien drapeau bleu à croix blanche ; ou d'un fond blanc à vergettes alternativement bleues et rouges, (un peu l'aspect du drapeau yankee moins le canton d'étoiles). Il serait meilleur encore pour un pays d'avoir plusieurs drapeaux, non pas un par régiment ou par vaisseau, car cela obligerait les ennemis très scrupuleux à de trop délicates recherches avant d'ouvrir le feu, mais on comprendrait un drapeau pour l'armée et la marine, un autre pour la magistrature, un pour le clergé, un pour les contributions indirectes, on pourrait même aller jusqu'à un par province, un par corporation, pourquoi pas un par citoyen ? En tout cas le drapeau actuel est à abandonner, et ne retirerait-on que cette leçon des dernières fêtes qu'il faudrait se réjouir de la venue du Tsar et de la Tsarine à Paris, et reconnaître qu'elle aura servi à quelque chose.

Pourquoi, en ces temps de syndicats professionnels, les cocottes ne formeraient-elles pas une corporation ? Il en était bien ainsi au moyen-âge, ô pruderies bourgeoises ! Ces demoiselles trouveraient dans une telle confrérie de grands avantages, et la société non moins, car une œuvre de secours mutuels contre le chômage et la maladie supprimerait du coup la catégorie des souteneurs. Je sais bien qu'il y a un cheveu. La police s'étant arrogée un indigne pouvoir discrétionnaire sur ces pauvres putains, aucune ne consentirait à mettre son nom sur des registres qui pourraient, malgré toutes les précautions, les désigner aux agents des mœurs. Peut-être un moyen de tourner la difficulté serait-il de n'admettre dans la société que des matrones absolument honorables, chacune y représentant confidentiellement une cocotte qui lui serait confiée par le bureau ; le lien affectueux qui ne manquerait pas de s'établir entre ces folles toupies et leurs graves correspondantes pourrait pousser les premières vers une vie honnête ou les détourner du moins du maquerellage. L'idée est à scruter ; à vos pièces, messieurs les sociologues !

On annonce un mandement du Sar Péladan au prochain Conclave. Ce que ce pauvre Léon XIII doit trouver qu'on s'occupe de sa mort ! Le fait est que le futur Pape pourrait jouer un rôle inouï. De par l'émiettement et la désurnaturalisation du protestantisme, de par la renaissance individualiste du catholicisme anglo-celte, l'Eglise peut reprendre sa place à la tête de la civilisation et ramener à elle toutes les dissidences chrétiennes. Mais il faudrait tout d'abord qu'elle rétablît dans leur juste rang la hiérarchie des sacrements. Depuis plusieurs siècles, l'Eucharistie est subordonnée à la Pénitence ; pour le catholique actuel, la grande œuvre c'est la confession et non la communion (*En Route* est un document très curieux à ce point de vue). Ceci serait à renverser : la communion, c'est l'amour, la paix et la sérénité des âmes ; la confession c'est la crainte, le tremblement anxieux, la torture du scrupule, de l'infiniment petit qui énerve et paralyse ; l'Eucharistie est l'aliment des saints, la Pénitence est la préoccupation des dévots. L'Eglise catholique serait sauvée si la Pénitence était séparée de la confession, celle-ci étant réservée aux fautes pour lesquelles une expiation spéciale serait nécessaire, ou encore si l'Eucharistie était séparée de la Pénitence, comme l'est le Baptême, et si le chrétien pouvait s'approcher de la Sainte Table par pur amour, la contrition parfaite étant contenue dans l'amour. Alors renaîtrait vite dans les yeux le don des larmes et dans les âmes la floraison des lys candides...

Qui donc avait mis en doute la logomancie ? Elle est si fondée que même les personnages de roman ont à souffrir d'un nom défavorable. Voyez Rastignac, c'est un ambitieux mais honnête ; son nom le fait prendre pour un rastaquouère gascon, alors que cette petite crapule de Lucien de Rubempré trouve partout des indulgences. Et l'on s'étonne que dans la réalité Trochu par exemple ait réalisé le « participe passé

du verbe trop choir » de Père Hugo ! Etrange tout de même cette coïncidence des deux disparitions, Mac-Mahon le jour de l'arrivée d'Avellane, Trochu le jour de l'entrée du Tsar. Serions-nous désenguignés ? Oh ces hommes de 1870, tous, tous, tous ! (sauf trois ou quatre, Palikao, Chevreau, Chaudordy, je tais le quatrième pour que chacun l'ajoute à son gré). On a cité ces jours-ci des fragments des mémoires de Trochu : l'impératrice proposant après Reichshoffen de rouvrir la France aux princes d'Orléans, ce général qui fit tant d'honneur à la Bretagne, au catholicisme et à l'armée, voit là « une des plus étonnantes comédies » de ce temps. Que diable se passait-il sous ce crâne piriforme ?

Une salle de banquet, pavoisée et somptueuse ; flots de lumières sur les cristaux, les surtouts et les fleurs ; des centaines de convives en habits brodés, galonnés, chamarrés, panachés, tout ce qui compte en France, tout ce par qui sans doute la France compte. Les toasts vont commencer. Silence énorme. A l'un des bouts de la table, un paysan du Danube se lève et d'une voix hirsute propose que tous ceux qui dans cette coruscante assistance ne reçoivent pas un liard de l'Etat, comme lui, lèvent avec lui leur verre. Rhume général.

C'est curieux comme l'officiel effarouche le spontané. Du moment que l'Etat se charge de tout, un jour de fête, les particuliers se croiraient déshonorés s'ils allumaient une seule lanterne vénitienne. Le résultat ? correction, froideur et cherté. Passe pour les cordons de gaz des Champs-Elysées et de la Concorde, mais à quoi bon les traverses monotones des grands boulevards, les maigres treillis de la rue de la Paix, les minables sapins de la rue du Quatre-Septembre ? L'amusant dans les décorations de ce genre, c'est l'irrégulier, l'inattendu, la fantaisie même et surtout inégale. Le beau résultat de pavoiser les Batignolles comme Passy, et le Quartier Latin comme Belleville ! Qu'on laisse toutes les idées se produire, les fleurs en papier dont on a commencé par rire ne faisaient pas mauvais effet dans les arbres. L'Etat ne devrait agir que pour stimuler par des prix ou des compliments les plus originales des initiatives, et les provoquer au besoin. Au lieu d'infliger à tous les ponts de Paris les mêmes lignes et les mêmes écussons, que ne les distribue-t-il entre les meilleurs dessinateurs, peintres ou architectes ? En en confiant un à Puvis de Chavannes, un à Bouvard, un à Henri Martin, un à Jambon, un à Grasset, l'effet serait autrement varié et autrement artistique. Ce qui manque le plus aujourd'hui c'est la fantaisie ; quoi d'étonnant aux télégrammes échangés entre le 26e d'infanterie russe et le 26e d'infanterie française, entre le conseil municipal de Saint-Pétersbourg et le conseil municipal de Paris ? L'intéressant serait que le 3e zouaves se sentît soudain un goût spécial pour le 99e cosaques, ou la ville de Limoges pour celle de Mohilew, ou les fabricants de chandelles d'ici pour le syndicat d'alimentation de là-bas, etc., etc.

Oh ! oh ! Incident sur la côte du Maroc : une barque française pillée par les Maures et secourue par los Présidios. Voilà une occasion toute

trouvée pour proposer à l'Espagne une action commune dans le Rif où le pouvoir du Sultan n'a jamais pénétré. L'Espagne ne pourrait ni trop refuser ni trop agir. Gageons qu'on ne proposera rien ; nous ne bougeons plus, nous cuvons l'alliance.

SAINT-ANTOINE.

V. *ÉCHOS*

Mon cher Confrère,

M. Vanor ayant parlé, dans l'*Ermitage*, d'une épître « d'imploration » que je lui aurais adressée, j'ai le devoir de communiquer ce document à vos lecteurs ; le voici donc :

« Monsieur Vanor,

« Vous souvenez-vous qu'il y a une dizaine d'années, sortant tous deux d'une réception de la pauvre Léonide Leblanc, nous nous expliquâmes au sujet d'une petite note signée de moi, et parue dans une feuille de chou qui s'appelait le *Paris-Moderne ?* A la suite de cet entretien (je ne vous ai pas revu depuis), je ne fis nulle difficulté de reconnaître l'absurdité de cette note, écho des racontars menteurs d'une jolie femme qui s'était servie, contre vous, de la crédulité d'un jeune homme de vingt ans, pour lequel toutes les souris rouges, échappées de ces lèvres roses, étaient des souris d'Évangile.

« Ayant confessé mon erreur *avec d'autant plus d'empressement que vous ne m'en demandiez point raison* (elle n'en eût pas valu la peine), — je croyais, depuis ce soir-là, que nous serions de bons et loyaux camarades, le jour où, tôt ou tard, la vie nous rapprocherait. Comme moi-même, vous vous occupiez, avec passion, de faire connaître l'œuvre de Richard Wagner ; du fond de la retraite où j'ai cloîtré ma vie, je suivais vos efforts avec une sympathie que, jusqu'à ces dernières semaines, j'avais encore la naïveté de croire plus ou moins partagée. C'est vous dire combien vos attaques m'ont étonné : eh quoi ! vous vous souveniez encore ? Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un poète ? Louis XII n'oubliait-il pas les injures du duc d'Orléans ? Et sommes-nous encore les enfants que nous étions *il y a dix ans* ? Pour moi, même à présent, je ne vous en veux pas : si les effroyables malheurs qui n'ont cessé de me frapper n'ont pas désarmé vos rancunes, ils ont placé, au-dessus de la vie quotidienne, ce cœur et cet esprit que vous ne connaissez guère, l'un qui n'a soif que de repos, l'autre qui n'aspire qu'au silence, au recueillement et au travail « Tapageur » ?... Ah ! si vous saviez !

« *Avant qu'il y ait entre nous aucune parole irréparable*, je viens très simplement, très sincèrement vous dire : « Nous sommes deux forces wagnériennes ; tous deux, nous pouvons être utiles à une belle cause ; JE NE VOUS DEMANDE NI DE ME LOUER, NI DE ME NOMMER, ENCORE MOINS DE VOUS RÉTRACTER ; mais, pourquoi nous neutraliser ? » J'ai eu jadis des torts envers vous, nous sommes quittes, car vous en avez assumé *qui n'ont pas même l'excuse des miens* : on avait abusé de la crédulité d'un sentiment de ma jeunesse, *tandis que vous*, VOUS SAVEZ BIEN *que vos accusations ne sont pas justifiées.*

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués, — LOUIS-PILATE DE BRINN'GAUBAST. »

M. Vanor a confessé dans l'*Evénement*, ces jours derniers, que cette lettre « l'avait acquis sincèrement à moi » ; on m'accordera qu'il eut tort d'y voir un ton d'« imploration », car j'y parle d'égal à égal ; mais sans doute aurait-il raison de s'étonner

de mes procédés ultérieurs, si lui-même ne m'avait forcé de les employer *en négligeant de me répondre et* EN REDOUBLANT SES ATTAQUES *sans jamais publier mes rectifications irréprochablement courtoises.*

Qu'on en juge (la série des faits est éloquente) : 1° M. Vanor m'attaque dans l'*Evènement* ; j'envoie non pas à lui, mais à son directeur, un billet rectificatif, dont je réclamais l'insertion ; non seulement on ne l'insère pas, mais : 2° M. Vanor en prend texte pour m'attaquer une seconde fois *en en dénaturant les termes.* C'est alors que j'adresse, d'une part, à l'*Evènement*, par un huissier, un mot très court et très poli, *réclamant simplement des preuves* ; d'autre part, à M. Vanor, la lettre qu'on a lue ci-dessus. Or, non seulement M. Vanor ne me fit pas savoir que ma lettre l'avait « sincèrement acquis » ; non seulement son journal ne publia pas ma demande de preuves, bien qu'elle eût été faite par ministère d'huissier ; mais voici comment il lui plut d'interpréter cette même demande (n'oublions pas qu'il m'était « sincèrement acquis ») : « M. de B'.-G. nous fait sommer de déclarer que sa traduction est un chef-d'œuvre : puisqu'il est d'accord avec son huissier sur ce point, il faut bien que nous nous inclinions. » N'ayant pu obtenir ni de M. Vanor une réponse directe à ma lettre personnelle, ni de son journal l'insertion à quoi me donnaient droit les usages et la loi, que devais-je faire ? Ce que je fis : demander à l'une des revues auxquelles je collabore, à l'*Ermitage*, l'hospitalité pour mes plaintes.

Je n'écrirai qu'un mot de la lettre de M. Barthélemy, adressée simultanément au *Mercure* et à l'*Ermitage* A MON INSU : mon collaborateur peut dire que je l'ai vivement désapprouvé d'avoir compliqué, sans m'en avertir, un débat en lequel, de bonne foi, mais par erreur, il s'est cru plus ou moins visé.

Enfin M. Vanor s'est plaint de ce que j'eusse, à ce même débat, mêlé le nom de M. Ernst. M. Vanor oublie de dire *qu'il m'y savait autorisé* : « Je vous autorise à déclarer (m'écrivait M. Alfred Ernst à la date du 27 juillet) que je ne vous démentirai jamais — loin de là — si vous affirmez, ce qui est l'exacte vérité, que je n'ai nullement collaboré avec vous, que je n'ai eu aucun contre-sens à corriger, et que je me suis borné à relire avec soin, en vous faisant des remarques dont vous avez librement tenu compte ou non, un travail pour lequel je professe la plus haute estime (à l'appui, mon article de la *Revue encyclopédique*) ».

Et maintenant, comme M. Vanor a de l'esprit, et qu'il n'y a toujours entre nous « aucune parole irréparable », — s'il m'en croit, sourions tous deux et que ça finisse par où cela aurait commencé si j'avais habité Paris : par une poignée de mains sans rancune — et, surtout, sans arrière-pensée.

Veuillez me croire, mon cher Directeur, votre tout dévoué,

BRINN'GAUBAST.



UNE LETTRE DE M. JOHANNÈS GRAVIER

Paris, le 30 septembre 1896.

*Monsieur le Directeur de l'*Ermitage,

*En rentrant à Paris, je trouve dans le dernier numéro de l'*Ermitage *la réponse de M.* Degachons. *Oh oui !!! déclarons l'incident clos en ce qui me concerne !! Seulement qu'il me soit permis de ne pas laisser passer pour inaperçus le TON et l'ATTITUDE de notre* jeune contradicteur *lorsqu'il appelle* « crapauds de follicule », *MM. Hennique, Hervieu, Ancey, de Currel, Camille de Sainte-Croix, Duquesnel, Thalasso, Retté, Redonnel,*

Polti, Ségard, Docquois, de Germiny, Ibels, MMmes Gyp et Rachilde et tant d'autres qui nous ont fait l'honneur de collaborer au numéro spécial de Simple Revue *sur le théâtre historique.*

Il y aurait un petit jeu cruel, celui des comparaisons, qui pourrait amuser la galerie. Je m'en abstiens et, c'est à présent moi qui demande à ne pas abuser plus longtemps de l'hospitalité de l'Ermitage.

Recevez, mon cher Confrère, l'assurance de mes sentiments les plus confraternels.

Johannès GRAVIER.

Je réclame l'insertion de ma lettre en vertu du droit de réponse.

*
* *

UNE DERNIÈRE RÉPONSE DE M. JACQUES DES GACHONS

Mon cher Directeur,

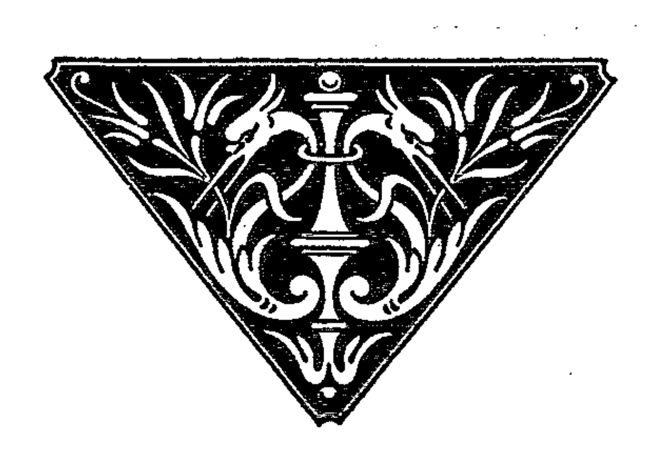
M. Gravier commence à nous raser avec ses billets (aigre-)doux. Dites-le-lui donc. Je vous serre la main,

Jacques DES GACHONS.

Respectez les orthographes fantaisistes de ce vieillard.

*
* *

THÉATRE DE L'ŒUVRE. — Extrait du programme de la saison 1896-97 : *Peer Gynt*, d'Henrik Ibsen, traduction de M. le comte Prozor, musique de E. Grieg. — *Aglavaine et Selysette,* 5 actes de Maurice Mæterlinck.— *Les Aubes*, drame poétique de Emile Verhaeren. — *Au-dessus des Forces humaines,* de Bjornsterne-Bjornson. — *Edouard II*, de Marlowe, traduction de Georges Eekhoud. — *Ubu Roi*, de Alfred Jarry, etc. Les soirées auront lieu dans la salle du Nouveau-Théâtre, 15, rue Blanche.



Tulle, imp. MAZEYRIE. *Le Gérant :* EDOUARD DUCOTÉ.

Extrait des Sommaires de l'« Ermitage »

EN 1896

HENRY BORDEAUX . . .	*René Boylesve.*
RENÉ BOYLESVE	Les bains de Bade.
RAYMOND BOUYER. . . .	*Vallgrenn*, ou les secrets de la statuaire.
BULWER LYTTON (R. Philipon, trad.)	Le roi Arthur.
EUGENIO DE CASTRO. . .	Pan.
HENRY D. DAVRAY. . .	*W. B. Yeats.*
EDOUARD DUCOTÉ. . . .	Circé.
PAUL FORT.	Louis XI, curieux homme.
JACQUES DES GACHONS. .	*Jean Jullien.*
ALPHONSE GERMAIN. . .	Le goût et la mode.
ANDRÉ GIDE	Ménalque.
CHARLES GUÉRIN. . . .	Dialogue d'une veille de Pâques.
HASSÉ	L'esprit philosophique de M. Mæterlinck.
FRANCIS JAMMES. . . .	Réponse à Ménalque.
GUSTAVE KAHN	Le Voilier.
TRISTAN KLINGSOR . . .	Chanson.
CAMILLE LEMONNIER. . .	Le héros ingénu.
JONAS LIE (Georges Khnnopff, trad.)	Hans de Sjöhölm et le Sorcier finnois.
PIERRE LOUŸS.	*Paul Fort.*
PAUL MASSON.	Cahier d'expressions.
ADRIEN MITHOUARD . . .	Pour être.
CAMILLE MAUCLAIR. . .	Causerie avant des poèmes.
STUART MERRILL. . . .	Repos.
ELISÉE PELAGAUD. . . .	Deux lettres de Poggio Bracciolini.
EDMOND PILON	*Gustave Kahn.*
YVANHOÉ RAMBOSSON . .	*In memoriam.*
ANTOINE SABATIER. . . .	Celle qui rit.
ALBERT SAMAIN	L'agréable leçon.
JEAN DE TINAN.	Si qu'ils rêveraient au rcépuscule.
EMILE VERHAEREN. . . .	Les îles.
W. B. YEATS (Henri D. Davray, trad.)	La tristesse du Berger.

On achèterait les collections de *la Vogue*, de la *Wallonie*, de la *Revue indépendante.* Ecrire aux bureaux de la Revue.

On achèterait une collection des programmes illustrés du *Théâtre-Libre* et de l'*Œuvre,* ou des programmes isolés. Ecrire aux bureaux de la Revue.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée commencera, le 20 août 1896, l'émission d'obligations 2 1/2 0/0 munies de coupons de 6 fr. 50 payables, moins les impôts, le 1er mai et le 1er novembre, et remboursables, à partir du 1er mai 1897, par tiers au sort semestriels.

Ces obligations seront delivrées nominatives, mixtes ou au porteur.

Les souscriptions seront reçues aux guichets de la Compagnie, dans toutes ses gares et chez tous ses correspondants financiers à Paris ou en province (Banque de France, Société Générale, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Crédit Industriel et Commercial, etc-)

L'ERMITAGE

REVUE MENSUELLE

Artistique et littéraire.

Directeur : EDOUARD DUCOTÉ

La *Revue* se déclare étrangère à la politique et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles.

Les communications doivent être adressées aux bureaux de la Revue. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus. Réserve est faite des droits de traduction et de reproduction.

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet au choix de l'abonné. Les quittances présentées à domicile sont majorées de 50 centimes pour frais de recouvrement. On s'abonne au siège de la Revue et dans tous les bureaux de poste.

ABONNEMENTS : Un an : France, 8 fr. — Étranger : 10 fr.

DÉPOTS

Dépositaire général : CHARLES, 8, r ue onsieur-le-Prince, Paris

PARIS

Brasseur jeune, Galeries de l'Odéon.
Gagne et Boulinier, boulev. St-Michel.
Dentu, 36, avenue de l'Opéra.
Flammarion, 10, boulevard des Italiens.
Floury, boulevard des Capucines.
Flammarion, 4, rue Auber.
Sauvaître, 72, boulevard Haussmann.
Méa, 1, rue du Havre.
Flammarion, 2, rue Marengo.
Chaumont, 48, rue Rivoli.
Crette et Lemercier, passage Véro-Dodat, (rue J.-J. Rousseau).
Vildier, 8, boulevard Denain.
Flammarion, 3, boulevard Saint-Martin.
Librairie Nouvelle, 15, boul. des Italiens.
Savine, 10, rue des Pyramides.
Bailly, 11, Chaussée-d'Antin.

DÉPARTEMENTS ET ÉTRANGER

Vion, à Amiens.
Lacoste, à Bordeaux.
Monnot et Blanc, 9, rue Victor-Hugo.
Catelan, à Nîmes.
Peyrot-Tinel, à Nîmes.
Lestringauet, 11, r. Jeanne-d'Arc, à Rouen.
Majola, 4, rue Jovin, Saint-Etienne.
Mercier, rue Gambetta, Saint-Etienne.
Pericot, à Tours.
Brun, rue Lafayette, à Toulouse.
Aubertin, rue Paradis, Marseille.
Ripé, à Vendôme.
Librairie Centrale, à Lille.
Lacomblez, à Bruxelles.
Meyer, 13, West 24 Street, à New-York.
Asher, à Berlin.
Weiss, Tuchlauben, à Vienne.

La Revue se trouve également dans les gares de Paris et des principales villes

COLLECTIONS

Les années 1890 et 1891 de l'*Ermitage* (série Raymond) sont épuisées.
Pour les numéros isolés, écrire à l'Administration de la Revue.
En vente (série Mazeyrie) :

Le premier semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 416 p. (prix majoré). 6 fr.
Le second semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 432 p. (prix majoré). 6 fr.
Le premier semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 392 p. (prix majoré). 6 fr.
Le second semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le premier semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le second semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le premier semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr
Le second semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le premier semestre 1896, 1 beau vol. in-8° de 412 p. (prix majoré). 6 fr

SEPTIÈME ANNÉE — N° 12 DÉCEMBRE 1896

L'ERMITAGE

REVUE ARTISTIQUE ET LITTERAIRE
PARAISSANT CHAQUE MOIS
(Nouvelle Série)

EDOUARD DUCOTÉ
DIRECTEUR

SOMMAIRE

PRIX : 80 CENTIMES

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE
RÉDACTION : *8, rue Juliette Lamber*
ADMINISTRATION : *Charles, libraire, 8, rue Monsieur-le-Prince*

Le Livre d'or de la littérature actuelle

Ont collaboré a l'*Ermitage* depuis son origine :

Paul Adam — Edmond de Amicis — Paul-Marius André — Camille-Antona Traversi — Albert Aurier — Avancinio Avancini.

Baculard Arnaud — Edmond Bailly — Louis N. Baragnon — Jules Barbey d'Aurevilly — Maurice Barrès — Charles Bayle — Léon Bazalgette — Maurice Beaubourg — Léon Bélugou — Henry Bérenger — Eugenio Bermani — Bernard l'Ermite — Georges Bernard-Kahler — Paul Berthon — Claude Berton — Emile Besnus — Georges Bidache — Otto Julius Bierbaum — Jacques Blanchedieu — Léon Bloy — Karl Boès — Jules Bois — François Boissier — Emile Boissier — Emile Boix — Commandant Bonnet des Tuves — Emile Bosdeveix — Maurice Bouchor — Louis Bourdery — Raymond Bouyer — René Boylesve — Viviane de Brocélyande — J.-R.de Brousse — Bulwer Lytton—J.Burel —E.A.Butti.

Léopold Cabanis — Georges Cairoche — René Caillé — Giosué Carducci — Jean Carrère — Enrique Gomez Carrillo — Jose Castineira — Eugenio de Castro — Joseph Chaleil — Raphaël Chaigneau — André Chevalley — Judith Cladel — Léon Cladel — Albert Cloüart — C. Corradino — François Coulon — Walter Crane — Antoine Cros.

André Dally — Henry D. Davray — Jean Dayros — Joseph Declareuil Henri Degron — Léon Dehairs — Richard Dehmel — Achille Delaroche — Emmanuel Delbousquet — Léon Denis — Louis Denise — Joseph Desgenêts — Edmond Desmolins — Jean Destrem — Detlev von Liliencron — Manuel Devaldès — Pierre Dévoluy — Justin Dobson — Georges Doncieux — Auguste Dorchain — Georges Druilhet — Louis Duchosal — Edouard Ducoté — Pierre Dufay — Louis Dumur.

Havelock Ellis — Henry Eon — Georges d'Esparbès — Michel d'Eyjeaux.

Louis Fabulet — Pierre Fernier — Auguste Ferrero — Enrico Ferri — Lucio Ferrier — A. Fogazzaro — G. Fiamingo — André Fontainas — Paul Fort — Georges Fourest — Fra Diabolico — Fra Eremitano — Frédéric Friche.

Andhré des Gachons — Jacques des Gachons — Garschnine — Joachim Gasquet — Henry Gauthiers-Villars — Emile Gebhart — Stefan George — Paul Gérardy — Alphonse Germain — Henri Ghéon — René Ghil — André Gidè — Iwan Gilkin — Albert Giraud — André Godfernaux — Rémy de Gourmont — Edmund Gosse — Georges Grévin — Maurice Griveau — Alcide Guérin — Charles Guérin — Charles des Guerrois.

Pierre Halary — Max Halbe — Ola Hansson — Edmond Haraucourt — Thomas Hardy — Julius Hart — Hassé — Nathaniel Hawthorne — José Maria de Heredia — Ferdinand Hérold — Ernest d'Hervilly — Jules Heyne — Eugène Hollande — Herbert Horne — Vincent Hyspa.

André Ibels.

Edmond Jaloux — Francis Jammes — Félix Jeantet — Alber Jhouney — J. Joly — Phœbus Jouve — Jean Jullien.

Gustave Kahn — Kalophile Ermite — Keats — Louis de Kédar — Edouard de Kerdaniel — Georges Khnopff — Karl August Klein — Tristan Klingsor — Maurice Kreutzberger — Marie Krysinska.

Pierre de Labaume — Georges Lafenestre — Marc Lafargue — Bernard Lazare — Georges Le Cardonnel — Louis Le Cardonnel — Julien Leclerq — Marc Legrand — André Lemoyne — Camille Lemonnier — Grégoire Le Roy — Anatole Leroy-Beaulieu — Grégoire Lewenson — Adam Lévy — Jonas Lie — Albert Liénard — Joao de Lisboa — Loeiz-Le-Picaut — Florentin Loriot — N. Lougovoï — Pierre Louys.

Maurice Mæterlinck — Pierre Massoni — Achille Maffre de Baugé — Maurice Magre — Stéfane Mallarmé — Roland de Marès — Ulysse Marquant — Guido Martinelli — Camille Maryx — Paul Masson — Maurice Maindron — Henry Maubel — Camille Mauclair — Charles Maurras — D.Fortuné Mazel — Henri Mazel — Mazzoni — Louis Mercier — Hadrien Merle — Stuart Merrill — Dauphin Meunier — Emile Michelet — N. Minsky — Frédéric Mistral — Adrien Mithouard — Albert Mockel — G.de Mo linari — Mathias Morhardt — Charles Morice — Jean Moréas — Henri Mornand — H. Morselli — Henri Muchart — Lucien Muhlfeld.

Francis Nautet — Néèra — Jean de Néthy — A. P. Nieva — Frédéric Nietzsche — Pierre de Nolhac — Francis Norgelet — Raymond Nyst.

Pierre Olin — Domenico Oliva— Alfonso d'Oliveira-Soarès —Georges Oudinot.

George Padoux — Paul Page — Sar Josephin Péladan — Elisée Pélagaud — René Peter —Pierre l'Ermite — Edmond Picard—Vittorio Picca Pilate de Brinn'Gaubast — Edmond Pilon — Georges Pioch — Armand Point — Alfred Poizat — Maurice Pujo.

Pierre Quillard.

Rachilde— Georges Ramaekers—Yvanhoë Rambosson— Louis Raymond Hugues Rebell—Paul Redonnel—MarcelRéjà—Henri de Regnier—Adrien Remacle — Victor Remouchamps — Marcel Rémy — Jules Renard — Adolphe Retté — Adolphe Ricchieri — Lionel des Rieux — Arthur Rimbaud — William Ritter — Gustave Robert — Joseph Romieu — Léopold Ridel —Alberto Rondani — Firmin Roz — Angelin Ruelle.

Antoine Sabatier — Saint-Antoine — Albert Saint-Paul — Saint-Pol-Roux — Frédéric Saisset — Rémy Salvator — Albert Samain — Charles Saunier — Joseph Savary — Alejandro Sawa — Marcel Schwob — Selwin Image— Emmanuel Signoret — Sinocim — Slothouwer — Alberto Sormani —Gustave Soulier — Robert de Souza — William Stead —Stendahl — Moé Sterny — CasimirStryienski — Harold Swan — Arthur Symons.

Laurent Tailhade— Gabriel Tarde— Emile Tardieu—René Tardivaux Jean de Tinan — Ernest Tissot— Arthur Toisoul — Trenmor — Tristan l'Ermite. — Octave Uzanne.

Paul Valéry — Pierre Valin — Alfred Vallette — Henri Van de Putte — Mario Varvara — Pierre Véber — Daniel de Vénancourt — Emile Verhaeren — Paul Verlaine — Emile Vermeil — Gabriel Vicaire — Francis Vielé-Griffin — Eloy Vincent — Jean Viollis — Comtesse Volapuck — A. Volynsky — Félix Vogt.

Emile Watyn —Wilhem Weigand — Fernand Weyl — OscarWilde — Willy.

W. B. Yeats — André Yébel.

Emile Zola.

REVUES

LE MERCVRE DE FRANCE, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain.
LA REVUE BLANCHE, 1, rue Laffitte.
LE CENTAURE, 9, rue des Beaux-Arts.
L'AUBE, 20, quai d'Orléans.
L'YMAGIER, 9, rue de Varenne.
DOCUMENTS SUR LE NATURISME, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
LE MAGAZINE INTERNATIONAL, 156, rue de Courcelles.
L'EFFORT, 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.
LA PROVINCE NOUVELLE, 43, rue de Paris, Auxerre.
LA COUPE, 11, rue de la République, à Montpellier.
ARTE, Coïmbra, Portugal.
Le COQ ROUGE et L'ART JEUNE, 131, rue de Brabant, Bruxelles.
L'ART MODERNE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LE RÉVEIL, 5, rue de la Roue, Bruxelles.
LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LA LUTTE, 15, place Van Meyel, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE, place Saint-Bavon, Gand.

William Morris

Celui que tant ont admiré et que tous ont aimé, l'apôtre magnifique et le poète superbe, l'artiste infiniment puissant et l'artisan infiniment fécond, celui vers qui, quand mieux connu, nos admirations iront, William Morris a quitté, sans en être las, son œuvre, parce que son œuvre l'a tué.

Ces lignes ne seront qu'une esquisse rapide, où, encore que j'eusse aimé m'y attarder avec amour, seulement j'essaierai de fixer quelque peu de l'homme et de l'œuvre qu'il a accompli. William Morris naquit le 24 mars 1834 à Walthamstow, près de Londres ; il reçut sa première éducation à Marlborough d'où il passa à Exeter College, à Oxford. En 1856, ses études terminées, il entre chez l'architecte George Edmund Street. Cette même année il publie et en grande partie soutient de ses fonds « the Oxford and Cambridge Magazine ». Les douze numéros de ce périodique contiennent, de Morris, des poèmes, des critiques et une série de remarquables histoires en prose ; en quelques-unes de celles-ci il montre déjà la très vive sympathie pour le moyen-âge qui l'amena plus tard à fonder la « Society for the Protection of ancient Buildings » et à soutenir contre le Philistin destructeur, d'ardentes polémiques. Son premier livre, des vers, « The Defence of Guenevere », paru en 1858, est encore plus typique et prometteur. Avec une sympathie et une pénétration extraordinaires est dépeinte en ce livre la vie du moyen-âge. La lecture de Froissard et d'Enguerrand de Monstrelet avait profondément excité la nature artiste de Morris et sa puissance d'imagination lui fit produire à vingt-quatre ans un livre où de rares défauts seulement peuvent révéler un manque de maturité. William Morris, avant l'expiration de son contrat, quitta Street et s'engagea dans une voie moins restreinte que l'architecture. Il se chargea d'une entreprise jugée alors quelque peu « don quichottesque », mais qui était néanmoins destinée à devenir un des principaux facteurs de l'amélioration et du développement du goût anglais. C'est le nom de l'auteur de la « Defence of Guenevere » qui figura dans la firme : « Morris, Marshall, Faulkner et C°, fine art decorators ». Ils tentaient simplement d'apprendre aux gens à meubler leurs maisons avec des choses belles et artistiques au lieu d'horribles objets. Depuis longtemps le nom seul du poète est resté à cette entreprise qui aboutit, en fin d'efforts, à un considérable

changement dans le goût et le style des décorations domestiques, de la couleur et de la nuance.

C'est en 1867 seulement que William Morris publia un second livre et s'affirma au public un poète qui a maîtrisé son art. Il conte merveilleusement « the Life and Death of Jason » en dix-sept chants écrits en couplets iambiques de cinq pieds, du modèle chaucerien ; car, à cette époque déjà, Chaucer était le maître favori de William Morris, comme il l'est encore resté dans le livre suivant : « The Earthly Paradise, » qui parut en 1868. C'est un palais de contes charmants plein d'un lyrisme viril et sincère, d'origines diverses mais principalement grecques et septentrionales. En même temps qu'il travaillait au « Earthly Paradise » William Morris étudiait passionnément la littérature de l'Islande. C'est de là qu'il tire l'histoire magnifiquement tragique des « Lovers of Gudrun » et des versions en prose de plusieurs sagas, assisté en ces travaux par M. Eirikr Magnùsson. « The Story of Grettir the Strong » publiée en 1869 représente les rudes sagas du dixième siècle tandis que « The Story of the Volsungs and Niblungs » publiée l'année suivante représente la littérature mythique des premiers siècles. Les deux sagas plus courtes de « Frithiof the Bold » et de « Gunnlaug the Wormtongue » sont, comme complément, d'admirables exemples des légendes et des romances domestiques. En ces œuvres sont insérés des fragments de chants scaldiques traduits dans le mètre allitératif islandais ; et, dans la version de « Volsunga » William Morris a traduit un nombre considérable des chants d' « Elder Edda ».

En 1873, un ouvrage original, un poème intitulé : « Love is enough, or the Freeing of Pharamond » fut le premier résultat des travaux considérables qu'exigèrent les traductions précédentes. En ce poème, William Morris employa le mètre allitératif avec une maîtrise parfaite, et quoique certainement inaccessible au public auquel s'adressait « the Earthly Paradise », ce livre accrut le crédit du poète auprès des critiques. Alors furent réimprimées, sous le titre de « Three northern Love stories » les sagas de Frithiof et de Gunnlaug, auxquelles furent jointes « Viglund the Fair » et quelques courts récits islandais.

En 1876, William Morris publia l'Enéide de Virgile en vers anglais. Si le service rendu à Virgile par le poète moderne n'est pas à tous égards indispensable, du moins cette traduction s'efforce avec succès d'être littérale ; elle est très égale, d'un goût très sûr et d'une langue réellement élégante. C'est une traduction et non une simple paraphrase.

Jusqu'alors William Morris s'en est tenu franchement et simplement au moyen-âge. Maintenant il va condescendre à son siècle, et sa naissance spirituelle à sa propre époque peut être datée de son suivant et substantiel ouvrage « The Story of Sigurd the Volsung aud the Fall of the Niblungs. » Ici, en un vaste cadre il enferme avec un art plus élevé et plus achevé un sujet beaucoup plus complet et général que la donnée de « Jason » ou même du « Earthly Paradise » et il avoue *une pénétrante sollicitude pour les destinées de la race* trop vive pour être celle d'un simple conteur. Il a déjà traité d'une façon impeccable et souvent parfaite l'amour et les aventures héroïques; une sympathique et intelligente compréhension des belles légendes se révèle en toutes ses œuvres, mais en cet ouvrage-ci, Sigurd est quelque chose de plus qu'un amant et qu'un guerrier; il est à la fois héroïque et tragique et il est entouré de personnages héroïques et tragiques. En sa personne mythique de hauts symboles se résument : il est le sauveur typique, tel qu'il est conçu par les races du nord ; et ce côté particulier du caractère de Sigurd est plus emphatique et évident dans l'œuvre de Morris que dans la « Volsunga Saga » qui est à la base de ce grand poème. Déjà la structure, la facture du récit, l'adoption d'un mètre et d'un système d'images purement islandais font de « Sigurd the Volsung » une œuvre magnifique : mais, où le génie du poète apparaît encore plus évident, c'est dans la conception vraiment personnelle des caractères et de leurs réciproques relations, et plus qu'ailleurs encore, dans la conception sauvagement et primitivement vraie de l'incestueuse Signy. La Signy réelle se tient en splendide et immortel contraste avec la Sieglinde avilie du grand poème de Wagner « Der Ring des Nibelungen ». Le crime de Sieglinde est égoïste et intéressé et celui de son frère Siegmund est conscient et réfléchi, tandis que le crime de la réelle Signy est absorbé dans la renonciation terrible et extraordinaire dont il n'est plus qu'une partie et le crime du réel Siegmund est inconscient et fatal.

Pendant qu'il se livrait à ces travaux littéraires, William Morris n'en continuait pas moins à diriger son entreprise d'arts appliqués. Forcé ainsi de connaître toutes les difficultés de la production des choses belles destinées à un usage commun et journalier, il fut amené bientôt à s'occuper de problèmes autrement importants. Commençant avec un art de propagande qui tendait à la réforme des arts décoratifs, il glissa graduellement à des questions sociales qui concernaient profondément tous les hommes. Il trouva la cause de la dégradation artistique dans les fondements vermoulus et mercantiles de notre système social et depuis lors tous ses efforts ont

tendu vers une réforme sociale absolue. Ses viriles et vaillantes attaques contre le commercialisme lui firent publier depuis 1878 une innombrable quantité d'études, de brochures de propagande, de pamphlets, de chants socialistes, de poèmes de circonstance. Au début de 1885 il fonde le « Commonweal », l'édite, le soutient de son argent, d'abord comme mensuel, puis comme hebdomadaire de mai 1886 à la fin de 1890. La plupart des articles écrits par William Morris pour son journal présentent un véritable intérêt littéraire : « The chants for Socialists », « The table turned », « Death song » et surtout le « Poème de vie moderne » intitulé « the Pilgrims of Hope », qui, quoique traitant un sujet de socialisme actuel, est écrit dans la grande manière de « Sigurd the Volsung ».

En 1887, au grand étonnement de tous, William Morris, qu'on croyait complètement absorbé par ses incessantes polémiques, son activité extraordinaire et toutes les occupations dont il avait la charge, fit paraître l'Odyssée d'Homère en vers anglais, version aussi littérale que l'Enéide et meilleure comme qualités métriques. Beaucoup d'autres proses et poèmes originaux sont publiés entre temps par William Morris, mais tous sont des propagandes ou des discusions socialistes et révolutionnaires. Si peu porté que l'on soit vers de telles littératures, on est forcé en parcourant ces œuvres spéciales d'avouer la grande valeur de l'artiste et la sincérité absolue de l'homme.

En 1889, nouvelle surprise, témoignant de l'étonnante puissance de travail du poète qui publie : « A tale of the House of the Wolfings » l'histoire de la période primitive des peuplades gothiques. Ici encore la même grandeur de conception, la même splendeur de forme. De nombreux passages en vers sont réservés aux phrases du dialogue les plus exaltées et les plus émotionnelles et parfois atteignent aux plus beaux endroits de « Sigurd the Volsung».

A la fin de la même année paraît « The Roots of the Mountains » histoire d'une période plus récente des Goths. En réalisation de lieu, de personnages, de costumes, d'institutions, l'œuvre est inégalable ; mais il s'y trouve moins d'exaltation poétique. L'époque des communautés et des villages ne prête plus aux mythes héroïques et aux légendes fabuleuses. En compensation, un motif d'amour largement humain, traité avec sympathie et vigueur, se détache en beauté des nombreux personnages, eux-mêmes plus près de la vie parce que moins légendaires. Et toujours en les intervalles de ces publications, des pamphlets, des conférences, des études, des vers.

Puis en 1891, William Morris entreprend la publication de « The Saga Library » qui doit contenir, traduites, la plupart des sagas d'Islande — et successivement paraissent « news from Nowhere » prophétique tableau de la societé anglaise telle qu'elle pouvait être après la Révolution Sociale où tend la propagande de l'auteur ; « Poems by the Way » d'une perfection qui n'a pas faibli ; et des romans encore : « The Story of the Glittering Plain » ; « The Wood beyond the World » ; « Child Christopher » et d'autres qu'il laisse manuscrits.

Son œuvre certes ne serait complète si bornée au littéraire. William Morris dessina et fit fabriquer à Merton Abbey d'innombrables papiers-peints, des velours et des cretonnes pour tentures ; avec sir E. Burne-Jones il exécuta de merveilleuses tapisseries : les séries de la Nativité, du Saint Graal, les Saisons et la Primavera d'après Botticelli. Les églises anglaises s'ornèrent de plus de cinq cents vitraux que sir E. Burne-Jones dessina et dont William Morris combina les couleurs. Il fonda les « Kelmscott press » d'où sortirent de si précieux volumes (1).

« Rêveur de rêves, né loin du temps qui lui convenait », comme il le dit lui-même, William Morris voyait les choses dans leur lumière vraie, avec une clarté absolue, et il eut le pouvoir d'éclairer aussi les autres. Dans la plus grande partie de son œuvre, la large vie de jadis l'attire irrésistiblement ; et la contemplation du présent l'attriste douloureusement. Mêlé pendant de nombreuses années aux affaires de la vie moderne, il a réalisé plus que personne le terrifiant contraste de la misère et du bonheur, sans que jamais ses écrits soient ceux d'un sans espoir pour ses frères ; une espérance raisonnée, incessante, irrésistible, décuple son désir magnifique de la vie. Ses derniers livres dépeignent les états d'une société dans laquelle le bonheur est possible pour chacun, même si ce bonheur est de mourir pour le bien général.

Sa foi fut inébranlable, sa droiture incontestable et le pire que ses ennemis puissent dire de lui c'est qu'il est passé d'un beau rêve dans un autre ; « du rêve regretteur d'un mythique passé, au rêve prometteur d'un avenir possible ».

Henry D. Davray.

(1) Comme un homme d'une telle envergure et d'aspects si divers ne se peut enfermer en de courts et incomplets compte-rendus, un numéro spécial de la *Plume* sera prochainement publié qui veut présenter la multiple personne de William Morris, et M. Stuart Merrill est le protagoniste dévoué de cet hommage.

Vers

NUPTIALE

à Andhré des Gachons

Les portes du paradis de vie
Ont ouvert large leurs vantaux d'or
A l'appel de l'épée et du cor
De l'Amant dont la route est gravie

Vers l'Amante demandant aux roses
Pourquoi, depuis qu'il partit un soir,
Il n'est pas venu, le prince et l'hoir,
Ceindre de bagues ses doigts moroses.

Mais le voici dans le crépuscule,
Eclaboussé du seul sang des fleurs
Et charmant du geste tous malheurs,
Héros qui fait que l'ombre recule.

Et la Princesse sur sa cuirasse
Que bossela la dent du dragon,
Pose son baiser comme un pardon
Et le sceau de la future race.

Ils vont, lui flamboyant sous ses armes
Où s'écrasent les dards du soleil,
Elle ouvrant ses lèvres au vermeil
Sourire, et ses yeux aux bonnes larmes.

Et sur la marge de la fontaine
Dont l'onde abreuve des fleurs de feu,
Ils ont, pour le baptême et le vœu,
Ployé leur attitude hautaine,

Sans songer, à cette heure suprême,
Que sur l'Océan de l'avenir
Où le lustral ruisseau court finir,
Les attend la nocturne trirème.

II

LE TRISTE DOMAINE

C'est dans un domaine de l'automne,
Dont les châteaux, aux bords des étangs,
Rêvent aux musiques du vieux temps
Sous leurs tours que le lierre lourd festonne.

Faible comme un regret, le soleil
S'achève dans les vasques de marbre
Où l'eau verte croupit; et chaque arbre
Ouvre ses nids aux ailes du sommeil.

Le vent semble la voix d'un fantôme
Revenu pour remourir d'amour
Au rendez-vous faux du carrefour
Où le petit temple arrondit son dôme.

Parfois on entend qu'un enfant rit
Dans la maison lointaine du prêtre,
Dont la lampe au bord de la fenêtre
Luit comme la flamme du Saint-Esprit.

Puis rien ; seul un platane balance
Sa cime dont les feuilles, la nuit,
Se frôlant lentes, presque sans bruit,
Font à peine frissonner le silence.

Le seigneur du domaine, c'est moi
Qui traîne au fond des anciennes salles,
Au pied des armures colossales,
Sa honte de ne pouvoir être roi.

III

AU CRÉPUSCULE

Les cloches sonnent dans la pluie,
La nuit tombe sur la mer,
L'année à petits jours s'enfuit
Dans un bruit de vagues et de fer.

Les rideaux éteignent les fenêtres
L'une après l'autre, au village ;
C'est l'heure, près de l'âtre, du bien-être
Et de la prière des enfants sages.

O ma sœur, qu'avons-nous fait,
Nous deux que la Joie couronne,
Pour mériter la grâce de l'été
Et l'indulgence de l'automne ?

Nous avons effeuillé sur la mer
Les fleurs de la guirlande des jours,
Sans même penser à l'hiver
Qui fait peur aux fausses amours.

Viens, que je lise dans tes yeux
Le secret de tant de bonheur,
J'y trouverai peut-être mieux
Les mots qui sont chers à ton cœur.

Et nous n'entendrons plus ce soir
Le son des cloches dans la pluie,
Et nous ne verrons plus aux miroirs
La face pâle de l'année qui fuit.

Stuart MERRILL.

BALZAC MUSICIEN

L'étude qu'on va lire sert de Préface au livre *La Musique à Paris en 1895-96* que notre collaborateur Gustave Robert publie ces jours-ci chez Fischbacher. En raison de la longueur de ce travail nous avons dû en supprimer tout le début qui renferme des recherches sur les antécédents musicaux de Balzac ainsi qu'une interprétation psychologique du personnage de Gambara. Nous commençons à l'endroit où sont exposées les curieuses visions de Balzac sur la musique.

A Félix Artance

... D'abord les musiciens. Le comte avait fait le procès de l'école italienne, et Gambara répond : « Un homme du monde montre peu de reconnaissance pour cette terre classique d'où l'Allemagne et la France tirèrent leurs premières leçons. Pendant que les compositions de Carissimi, Cavalli, Scarlatti, Rossi s'exécutaient dans toute l'Italie, les violonistes de l'Opéra de Paris avaient le singulier privilège de jouer du violon avec des gants... Dans ce temps-là, l'Allemagne, à l'exception de Sébastien Bach, ignorait la musique. »

Tout ne semble pas rigoureusement exact dans ce rapide historique du développement moderne de la musique. On pourrait critiquer Balzac de ce qu'il ne dit rien de l'école franco-belge, dont la manière a été poussée à son apogée en Italie par Palestrina et son école. Mais n'oublions pas que cette période est une période à part qu'on peut qualifier, sans idée de dénigrement, de musique du moyen âge. Balzac, lui, ne parle qu'au point de vue moderne et en particulier au point de vue de la musique de scène. Et il est bien certain que, dans cet ordre d'idées, c'est de l'école de Carissimi et de Cavalli que procédèrent les écoles française et allemande du XVIIe et du XVIIIe siècles. Il est bien certain aussi que, si Bach n'a pas été sans prédécesseurs dans son pays, cependant l'Allemagne demeura plus longtemps que les autres nations dans les traditions du moyen-âge. Et, à tout prendre, les inexactitudes fussent-elles réelles, ce bref historique ne fait-il pas honneur à un romancier qui écrivait entre les années 1835 et 1840?

Sur Glück, nous trouvons des lignes d'une surprenante vérité. « Glück, avant d'écrire, réfléchissait longtemps. Il calculait toutes les chances et arrêtait un plan qui pouvait être modifié plus tard par ses inspirations de détail, mais qui ne lui permettait jamais de

se fourvoyer en chemin. De là cette accentuation énergique, cette déclamation palpitante de vérité. »

En revanche, le procès de la musique italienne est fait de main de maître. « Dans la musique italienne, quelle inertie de pensées ! quelle lâcheté de style ! les tournures uniformes, cette banalité de cadences, ces éternelles fioritures jetées au hasard, n'importe la situation, ce monotone *crescendo* que Rossini a mis en vogue et qui est aujourd'hui partie intégrante de toute composition ; enfin ces rossignolades forment une sorte de musique bavarde, caillette, parfumée, qui n'a de mérite que par le plus ou moins de facilité du chanteur et la légèreté de la vocalisation. L'école italienne a perdu de vue la haute mission de l'art. Au lieu d'élever la foule jusqu'à elle, elle est descendue jusqu'à la foule ; elle n'a conquis sa vogue qu'en acceptant des suffrages de toutes mains, en s'adressant aux intelligences vulgaires qui sont en majorité. » A-t-on jamais parlé de cette école dans une langue à la fois si précise et si imagée ?

Ces déclarations font déjà prévoir quelle sera l'opinion de Balzac sur Beethoven. Un petit compositeur de romances déclarait dédaigneusement « que Beethoven était dépassé par la nouvelle école. Il n'est pas encore compris, répond quelqu'un, comment serait-il dépassé ? » Quelle valeur prend cette réponse, lorsqu'on songe que nous sommes en 1837 et que les *Symphonies* n'étaient encore que timidement jouées dans les concerts depuis une dizaine d'années ?

Et l'interlocuteur continue : « Beethoven a reculé les bornes de la musique instrumentale (lisez : de la symphonie d'orchestre) et personne ne l'a suivi dans sa route. Ses ouvrages sont surtout remarquables par la simplicité du plan et par la manière dont est suivi ce plan. Chez la plupart des compositeurs, les parties d'orchestre folles et désordonnées ne s'entrelacent que pour produire l'effet du moment ; elles ne concourent pas toujours à l'ensemble du morceau par la régularité de leur marche. Chez Beethoven, les effets sont pour ainsi dire distribués d'avance. Semblables aux différents régiments qui contribuent, par des mouvements réguliers, au gain de la bataille, les parties d'orchestre des symphonies de Beethoven suivent les ordres donnés dans l'intérêt général et sont subordonnées à des plans admirablement bien conçus. »

Cette curieuse description du développement symphonique d'un motif à travers la masse des instruments d'orchestre, nous fait comprendre quelles opinions Balzac-Gambara doit avoir sur la musique en général. Son opinion, c'est que la seule vraie musique, c'est la musique pure, la musique symphonique. Toute l'existence du

pauvre musicien est une protestation en faveur de cette musique contre la musique d'opéra.

« Lorsque la musique passe de la sensation à l'idée, dit Gambara, elle ne peut avoir que des gens de génie pour auditeurs, car eux seuls ont la puissance de la *développer.* » En d'autres termes, lorsque la musique cesse d'être une musique faite pour les sens (musique d'opéra), lorsqu'elle s'élève à cette perfection où elle parle directement à l'idée en nous procurant un plaisir de jouissance esthétique vraiment intellectuelle, un plaisir d'art pur, elle n'est plus comprise par les auditeurs vulgaires (1). Les esprits affinés, seuls, sont capables de la *développer* intérieurement, c'est-à-dire de sentir s'éveiller en eux, sous son influence, tout le glorieux essaim des artistiques jouissances.

A un autre endroit, Balzac exprime cette même idée sous une forme encore plus générale : « Dès que, dans les choses de la nature morale, un homme vient à dépasser la sphère où s'enfantent les œuvres plastiques (musique ou peinture) par les procédés de l'imitation, pour entrer dans le royaume tout spirituel des abstractions, où tout se contemple dans son principe et s'aperçoit dans l'omnipotence des résultats, cet homme n'est plus compris par les intelligences ordinaires. »

Faut-il citer un autre passage où la distinction entre la musique d'opéra et la musique symphonique est nettement établie ? « Il y a deux musiques : une petite, mesquine, de second ordre, partout semblable à elle-même, qui repose sur une centaine de phrases que chaque musicien s'approprie et qui constitue un bavardage plus ou moins agréable avec lequel vivent la plupart des compositeurs ; on écoute leurs chants, leurs prétendues mélodies ; on a plus ou moins de plaisir, mais il n'en reste absolument rien dans la mémoire des peuples ; cent ans se passent, ils sont oubliés... Eh bien, par siècle, il y a un ou deux hommes de génie, les Homère de la musique, à qui Dieu donne le pouvoir de devancer les temps et qui formulent des mélodies pleines de faits accomplis, grosses de poèmes immenses. Songez-y bien, c'est la mélodie et non l'harmonie qui a le pouvoir de traverser les âges. »

Mais voilà, allez-vous dire, un éloge bien caractérisé de la musique italienne ? N'en croyez rien. Relisez le paragraphe avec pleine attention. Voyez cette opposition bien marquée entre la mélodie genre opéra, faite de même coupe, mélodie toute extérieure, sans

(1) Nous nous permettrons, sur ce point, de renvoyer à la Préface de notre recueil de l'an passé.

rythme bien particulier et qui ne vaut que par le chanteur ; et, d'autre part, la mélodie bien personnelle du symphoniste, qu'elle soit la fanfare sur laquelle se bâtit l'allegro de l'*Héroïque* ou l'adagio de la *Neuvième*. Et si ces réflexions ne suffisent pas à vous con-convaincre du sens qu'il faut attacher à ce mot de mélodie, voici quelques lignes d'un commentaire précis. Il s'agit de Beethoven :

« Ce gain se manifeste aussitôt pour toute âme humaine dans le caractère spécial donné par Beethoven *à la forme essentielle de toute musique : la mélodie*. A la mélodie il regagne la plus haute simplicité naturelle : il lui rend la source où, en toute époque et en toute tentative, elle se pourra renouveler et approcher au type de l'expression humaine le plus pur et le plus riche. Et nous pouvons expliquer ce progrès par une notion claire à tous : Beethoven a arraché la musique à l'influence de la mode et du goût changeants, pour l'élever à ce type d'éternelle valeur purement humain. Aussi la musique de Beethoven sera-t-elle comprise en toutes les époques, tandis que la musique de ses prédécesseurs nous demeurera, pour la plupart, compréhensible seulement par l'intermédiaire d'une réflexion historique. »

La distinction entre les deux mélodies est-elle ici assez marquée ? D'une part, la mélodie de « second ordre », celle qui est soumise à la « mode et au goût changeants » ; de l'autre la mélodie symphonique élevée par Beethoven au « type d'éternelle valeur purement humain. « Et savez-vous de qui sont ces réflexions qui commentent si bien la pensée de Balzac ? Mais de Richard Wagner tout simplement. N'est-il pas surprenant qu'à quelque trente ans de distance (1), le maître allemand se soit rencontré de si près avec le romancier français ? Et ce rapprochement n'est pas le seul qu'on puisse faire. Nous citons plus haut la phrase dans laquelle Balzac parle de « la sphère où s'enfantent les œuvres *plastiques* par les procédés de l'imitation. » N'est-il pas infiniment suggestif d'en rapprocher cette autre pensée de Wagner ? « Le rythme est le lien de cette révélation intime de la musique avec le monde plastique de l'apparence. Aussi une musique s'est élevée qui, fondée seulement sur le rythme, a volontairement renoncé à traduire l'essence des choses pour produire l'agrément. »

Et sur la puissance expressive de la musique, quelles curieuses réflexions ne formule pas notre romancier penseur !

« La musique s'adresse au cœur, tandis que les écrits ne s'adres-

(1) Ces lignes sont extraites de l'étude sur *Beethoven* que Wagner écrivit en 1870. Nous citons d'après la traduction qu'Edouard Dujardin en a donnée dans *la Revue wagnérienne*.

sent qu'à l'intelligence ; elle communique *immédiatement* ses idées à la manière des parfums. La voix du chanteur vient frapper en nous non pas la pensée, non pas les souvenirs de nos félicités, mais *les éléments de la pensée* et fait mouvoir les principes mêmes de nos sensations. »

Ou encore : « Capraja croit avec un certain musicien de Crémone (Gambara) que les sons rencontrent en nous-mêmes une substance (analogue à celle qui engendre les phénomènes de la lumière) qui, chez nous, produit les idées. Selon lui, l'homme a des touches intérieures que les sons affectent et qui correspondent à nos centres nerveux, d'où s'élancent nos sensations et nos idées ! Capraja, qui voit dans les arts la collection des moyens par lesquels l'homme peut mettre en lui-même la nature extérieure d'accord avec une merveilleuse nature qu'il nomme *la vie intérieure*, a partagé les idées de ce facteur d'instruments... »

« Cette langue mille fois plus riche que celle des mots est au langage ce que la pensée est à la parole ; elle réveille les sensations et les idées sous leur forme même, là où naissent chez nous les sensations et les idées, mais en les laissant ce qu'elles sont chez chacun. Cette puissance sur notre intérieur est une des grandeurs de la musique. Là où les autres arts cerclent nos pensées en les fixant sur une chose déterminée, la musique les déchaîne sur *la nature entière qu'elle a le pouvoir de nous exprimer.* »

Encore une fois, n'est-il pas merveilleux que Balzac ait énoncé dans ces pages, les théories mêmes (empruntées en partie à Schopenhauer) sur lesquelles Wagner a fondé sa conception de la musique ?

Nous voyons plusieurs fois revenir ces expressions de « vie intérieure, notre intérieur. » Ouvrez le *Drame Wagnérien* de M. Chamberlain à son second chapitre, vous trouverez cette citation du maître : « Il y a un homme extérieur et un homme intérieur. Par l'ouïe, par la musique, l'artiste perçoit l'homme intérieur. »

Le romancier écrit : « La musique réveille les idées sous leur forme même, elle vient frapper les éléments mêmes de la pensée. » Comparez ce que dit Wagner par la bouche de son commentateur.

Dans tous les arts, à l'exception de la musique, la révélation de l'homme intérieur n'a lieu qu'*indirectement*, comme par réflexion... Dès que l'homme intérieur a acquis la pleine conscience de lui-même, cette forme d'art (le drame parlé) ne saurait donc lui suffire, et il devra exiger que le poète le laisse concourir pour sa part à la résolution de l'œuvre, dans sa langue particulière, la musique qui est par excellence *la révélatrice de l'âme.* « Enfin si Balzac parle de

la puissance que possède la musique de nous exprimer la nature entière, Schopenhauer, suivi en ce point par Wagner, n'a-t-il pas écrit qu'elle « nous révèle l'essence entière du monde ? » Je sais bien qu'entre la pensée de Balzac et celle du philosophe de la Volonté, les différences sont profondes. Schopenhauer disait : La musique n'exprime pas tel sentiment individuel, elle l'exprime, au contraire, dépouillé de tous les accidents du phénomène, donc elle en révèle l'essence. Pour Balzac, on a eu raison de rappeler que sa philosophie est toute physiologiste et qu'il semble le partisan d'une doctrine qui donne à nos pensées un *substratum* matériel. Le mot de *Pensée*, pour Louis Lambert, désignait « le milieu où naissent les idées auxquelles elle sert de *substance* ». Mais à quoi nous mène cette constatation, sinon à ceci que, sans doute Balzac ne connaissait pas même par ouï-dire *Le monde comme Volonté* : et ses intuitions n'en ont, par là-même, qu'un plus puissant intérêt pour nous.

Et tout en exhalant la valeur expressive de la musique, ne croyez pas que notre penseur ait commis la faute de lui attribuer une puissance descriptive. « Je suis toujours révolté, disait un interlocuteur, par la prétention qu'ont certains enthousiastes de nous faire croire que la musique peint avec des sons. — C'est là une querelle de mots, répond Massimila Doni. Dans la langue musicale, peindre c'est réveiller par les sons certains souvenirs dans notre cœur ou certaines images dans notre intelligence, et ces souvenirs, ces images ont leur couleur, elles sont tristes ou gaies. » Et elle prend ensuite une comparaison très heureuse pour montrer que la musique « peint », c'est-à-dire exprime la nature, sans imiter plastiquement les objets extérieurs. « En contemplant des arabesques d'or sur un fond bleu, avez-vous les mêmes pensées qu'excitent en vous des arabesques rouges sur un fond noir ou vert ? Pourtant dans l'une comme dans l'autre peinture, il n'y a point de figures, point de sentiments exprimés, c'est seulement de *l'art pur* et néanmoins nulle âme ne restera froide en les regardant. »

C'est donc un fait avéré. A une époque où l'éducation musicale n'était rien moins que générale, Balzac a eu de la musique une conception des plus profondes. Il a étonnamment jugé les musiciens de son époque et même des temps passés. Il a fait le panégyrique de la musique symphonique à l'encontre de l'opéra. Sur le fond même de l'art, il a formulé des intuitions que les maîtres comme Wagner devaient reprendre bien plus tard. Le plus intéressant pour nous c'est que son rôle de précurseur ne s'arrête pas là. Il a prévu le développement que Berlioz et Wagner devaient don-

ner à l'orchestre. Il n'est même pas jusqu'à l'importance que devait prendre le drame musical, qu'il n'ait formellement entrevu.

Son Gambara rêve pour son art de grandioses destinées. Il est convaincu que la musique va prendre un essor indéfini. Voici sur quoi il appuie ses prévisions. La musique est une science et un art ; un art en ce sens que l'inspiration emploie à son insu les théo rèmes de la science. En perfectionnant la partie scientifique, on donnerait au musicien de merveilleuses ressources.

Dans la musique en tant que science, il est deux sortes de lois : les lois mathématiques et les lois physiques. Les sons musicaux ayant un nombre de vibrations déterminé, peuvent, vu ce caractère numérique, être comparés entre eux. La science mathématique de ces relations constitue l'harmonie. Voici à peine deux siècles qu'elle est créée et quels puissants résultats n'a-t-elle pas déjà donnés !

« Les lois physiques au contraire, sont moins connues. » Par ces lois, Gambara entend parler des causes qui donnent à chaque instrument un timbre particulier. « Ces lois nouvelles, s'écrie-t-il, armeraient le compositeur de pouvoirs nouveaux en lui offrant des instruments supérieurs aux instruments actuels et peut-être une harmonie grandiose comparée à celle qui régit aujourd'hui la musique. »

Ne tenons pas compte des considérations singulières par lesquelles il croit pouvoir expliquer l'existence des timbres. Les expériences d'Helmoltz n'étaient pas encore venues jeter la lumière sur la question. Mais examinons les aperçus que nous ouvre le facteur *panharmonicon* et disons bien franchement si l'on ne trouve pas dans ces pages comme un pressentiment des perfectionnements qui allaient être portés dans la langue orchestrale.

Après ces considérations techniques, Gambara expose les raisons qui l'ont conduit au drame musical. Les hommes de ce temps-ci, dit-il, ne savent pas comprendre la pure musique, la musique absolue. Les phrases par lesquelles Balzac exprime cette idée sont, il faut le reconnaître, quelque peu amphigouriques ; mais on sent, à travers ses périodes, percer une idée qu'il avait en partie commune avec Schopenhauer : la musique exprimant la réalité du monde, l'essence des phénomènes, exprimant la cause, en un mot. En présence de l'incompréhension du public, il devait choisir un genre où les « causes » ne seraient pas seules révélées, mais où les « effets » seraient montrés aux auditeurs. En d'autres termes, il fallait que la musique révélatrice de l'au-delà — des causes — fût

appliquée sur des faits, sur une intrigue — les phénomènes — qui aiderait le public à comprendre la profonde pensée de l'artiste. Ce genre, c'était le drame musical.

Et, en effet, le drame musical doit être l'expression d'une profonde pensée. « Ma musique, dit Gambara, a pour but d'offrir une peinture de la vie des nations à son point de vue le plus élevé. Le compositeur qui chante pour chanter est un artisan et non un artiste. »

La conséquence de cette haute conception du drame est que le musicien doit être à lui-même *son propre librettiste*.

Est-il besoin de dire que Balzac-Gambara proscrit dans son drame « ces ignobles ballets qui coupent le fil des plus belles tragédies musicales ? » Faut-il aussi noter qu'il rejettera « les airs de bravoure et de facture qui nuisent au dessin général du poème ? (1)

Ce qui est plus instructif, c'est qu'il bannit absolument l'ancienne forme carrée de la mélodie à huit mesures : « Il m'arrivera, confesse-t-il avec regret, de composer quelques-unes de ces mélodies qui ressemblent à des figures géométriques et que l'on prise beaucoup dans le monde où vous vivez. » Non, ce qu'il veut, c'est le style symphonique transporté dans le drame. Il veut que, tout au long de la trame, la mélodie (au sens le plus élevé) coure comme « un fil d'or qui ne rompt jamais ». Les motifs doivent faire retour lorsque le besoin s'en fait sentir. L'ouverture de son *Mahomet* commence et se termine sur un même thème de mélancolie en *ut mineur*. A la fin du premier acte, « trois femmes exposent des motifs, dont les phrases se trouveront développées au troisième acte. » Du reste, il ne s'illusionne pas sur l'accueil qui sera fait à ses innovations. Un opéra qu'il avait fait jouer à Venise était tombé à plat. « Personne, dit-il, n'avait la patience d'attendre un effet préparé par des motifs différents que donnait chaque instrument et qui devaient se rallier dans un grand ensemble. » Au dernier acte, Mahomet reprend le thème de mélancolie qui a ouvert l'opéra. « Où est Beethoven, s'écrie Gambara, pour bien comprendre tout ce retour religieux de l'opéra sur lui-même ? Il n'a pas construit autrement sa *Symphonie en ut mineur*. Mais son mouvement héroïque est purement

(1) Le passage que nous citons plus haut, sur la musique italienne, renferme une partie des critiques que Balzac adresse à l'opéra de son temps. Les autres se retrouvent en grande partie dans les boutades que Marcosini décoche à Meyerbeer après la représentation de *Robert-le-Diable*, boutades que, le lendemain, lors de son retour à l'état normal, Gambara reprend pour son propre compte. Il est à remarquer que certaines des appréciations de Balzac sur Meyerbeer se trouvent presque textuellement reproduites dans l'opuscule de Wagner : *Les juifs dans la Musique* (1850).

instrumental, au lieu qu'ici mon mouvement héroïque est appuyé sur un sextuor des plus belles voix humaines ! »

Enfin, dans son *Ouverture*, il fait comme une synthèse du drame qui va suivre. N'est-ce pas là un fait significatif? Berlioz écrira presque à la même époque : « La théorie [de Glück] des ouvertures expressives donna l'impulsion qui produisit plus tard des chefs-d'œuvre symphoniques. » Et tout le monde se rappelle les commentaires que Wagner a écrits sur les Préludes de ses propres drames.

A propos de l'importance que Gambara attache à l'adjonction des voix à l'orchestre (il ne cite pas la *Neuvième Symphonie*, qui était encore peu connue); n'est-il pas curieux de rapporter cette phrase que le même Wagner écrivait sur Beethoven : « Nous assistons à un véritable réveil dans cette évolution de la musique instrumentale à la musique vocale. »

Sur l'introduction du style symphonique dans le drame, sur ce retour des thèmes, qui n'est autre que l'idée du *Leit-motiv*, sur la condamnation de l'ancienne forme mélodique, du ballet et de l'air de bravoure, tout le monde pourra faire d'édifiantes réflexions. Je voudrais seulement noter deux choses : D'abord, cette expression du fil d'or de la mélodie fait de suite penser à la théorie de Wagner dite de « la mélodie infinie ». Ensuite lorsque Gambara parle de la peinture de la vie des peuples à son point de vue le plus élevé ; malgré moi, je pense à telles idées qui ont présidé à la conception de *l'Anneau du Nibelung*.

Assurément, entre le romancier français et le musicien allemand, on ne saurait parler d'emprunts ou de copie. Il est possible, sinon probable, que Wagner n'ait jamais lu *Gambara*, et l'eût-il lu que cela n'infirmerait en rien l'originalité de ses théories. Il est une seule chose que je voulais faire ressortir, c'est que Balzac a eu en musique, comme sur bien d'autres points, des intuitions d'autant plus surprenantes qu'elles étaient neuves pour son époque. Et il me semble que, après ce bref exposé de faits, moins que jamais on a envie de sourire de la boutade, sans doute exagérée, par où nous commencions : « Balzac a vraiment tout prévu. »

Gustave Robert.

La Maison d'Exil

A Stuart Merrill

LES MEULES

Les meules sont
Comme des dômes au nord de la moisson,
Les gerbes sont liées
Autour de la maison ;
Les glanes sont tombées à l'ombre de son blé ;
Des femmes puisent de l'eau
Au bord de la margelle et près du gué...

Marchons à la rencontre des troupeaux :

D'abord ce sont les bœufs
Portant des jougs de bois épais,
Traînant à deux
La charrue au creux des sentiers ;
Ce sont — non loin de la rivière et de l'étang —
Des moutons blancs
Montant de la vallée
Avec le pâtre en tête et sa chanson,
Puis les béliers
Se cossant rudement
Et les chevaux aux chars liés
Au trot pesant
Montant de l'abreuvoir...

Et c'est le soir...

Un angelus à peine calme
Répand au loin dans les campagnes
Son cantique doux et bas ;
Les sons des cloches du lointain
Viennent à nous, de là-bas
Où les villages sont heureux...

C'est une rumeur tour à tour
Aussi tranquille que ta voix

Et aussi douce que tes yeux
Et c'est l'Amour
Eclos dans l'ombre et dans nous deux
Et dans les bois !

L'OMBRE S'ÉTEND

L'ombre s'étend,
La lampe veille,
L'air se fait doux
Et mon front las est sur tes genoux
Rêvant de voix qui l'émerveillent...

Mettons la barre et la clé
A la porte basse du bois :
C'est l'automne après l'été
Qui vient pour nous égayer
De son manteau de feuilles où rougeoie
Toute la rouille de son orée ;

Fermons les volets des fenêtres,
Que tout se fasse calme en nous :
Un inconnu va venir peut-être
Qui frappera de son bâton de houx
Le seuil où, de loin, il aura vu naître
Une petite lumière humble...

Heureusement les feuilles fanées
Eteindront les pas de sa venue
Et le vent hurlera si fort
Qu'il taira sa voix, étonné
De n'éveiller pas les hôtes d'ici !

Pour nous, joignons nos lèvres et nos mains !

Au bruit des baisers
Etouffons le bruit des pas étrangers
Et qu'à peine éteint
Le feu rallumé
De son crépitement étouffe le chant
De ce grave passant
Venu vers nous à travers la forêt...

Vois : il a cru que nous étions endormis
Parce que nous n'avons pas répondu.
Et, entends-le, au loin s'en aller
Avec sa faux cognant les arbres,
Avec sa faux de fer battu
Cognant au loin les arbres
A travers les allées !

Il est loin, il est très loin, n'est-ce pas ?
Et nous sommes encor là, tous les deux ;
Nous sommes encor là toi et moi ;
Personne n'a pu délier nos doigts,
Et la vieille faux, la faux là-bas,
Oh ! entends-la,
Elle s'éloigne à travers bois,
Loin de nos cœurs et de nous deux...

Prions un peu...

SOLEIL D'APRÈS-MIDI

J'aime le doux soleil d'après-midi ;
Il a l'éclat léger de tes cheveux,
Il a l'aurore de ta vie ;
Il est si léger qu'il rend heureux,
Il est si tranquille qu'il rend paisibles
Les plus rudes, ce doux soleil d'après-midi...

Sa splendeur éveille
Des frissons de pourpre aux fruits
Des espaliers d'automne ;
Il ensoleille
Le bahut vieux où la lavande est bonne ;

C'est lui
Qui met de l'or à ton visage ;
C'est sa splendeur qui me réchauffe
Et me rend clair le paysage ;
Et maintenant, à cause de toi et de tes ris
Dans l'aurore douce de la Maison,
Il semble notre frère d'autres saisons
Ce bon soleil léger d'après-midi...

ELÉGIE

Un chant discret de petite voix humble,
Un chuchotis de paroles simples,
Un ferme éveil et une surprise
De tant d'aveux dans la nuit grise,
Voilà ce que l'on entendrait,
O chère, si l'on écoutait
A travers les fenêtres fermées
De la petite maison,
Le secret que nous faisons
De nous aimer ;

Le geste sur l'étoffe, à tes mains, des ciseaux
Dont la dent d'acier brille, tranche et coupe,
Et peut-être — qui sait ? — entrés là, des oiseaux
Qui gazouilleraient par folles troupes
Au bruit de ta voix vive de Printemps frais,
Voilà ce que l'on surprendrait,
O chère, si l'on cherchait
A deviner et à savoir
Par les volets fermés de la Demeure
Le secret que nous faisons de nous parler
Avec des chansons qui sont meilleures
Que toutes les paroles qu'il faut croire
Et, avec des mots qui ont jailli
Plus souvent que les serments qui meurent
Et sont aussi vite oubliés que dits...

De hautes fleurs vives se mourant dans l'air,
Des violettes pâmées au cristal d'une coupe ;
Des baumes de baisers et des parfums clairs
D'aubépines mourantes et de bouquets,
Voilà ce que respirerait,
Par la croisée laissée ouverte,
Derrière la trame de vigne verte
L'indiscrète ou l'indiscret
Passant par là et désireux
De savoir quels yeux bleus
M'ont charmé et captivé
Et retenu leur prisonnier...

Edmond Pilon

CONTRE LA « SYNERGIE SOCIALE »

M. Henri Mazel a fondé et longtemps dirigé l'*Ermitage*; il y conserve de nombreux amis tout prêts à dire ce qu'il y a de bien dans le livre qu'il vient de faire paraître. Ceux-ci pourront donc me répondre, si ce qu'ils vont lire ici leur déplaît; la chose est d'ailleurs à craindre, car ce que je vais dire, c'est ce qu'il y a de mal dans la *Synergie sociale.*

D'abord le titre. M. Charles Maurras a justement ridiculisé cette « grande plume teintée d'écarlate qu'on voit de loin » mise par l'auteur au bonnet de ce livre. N'y a-t-il pas assez de mots dans notre langue pour qu'on aille emprunter un terme technique à un vocabulaire de professionnels ? Le beau résultat d'être obligé de commencer son livre par une définition : mon titre veut dire ceci ! En outre, la remarque est plus grave, cette synergie sociale est moins sociale que nationale; les considérations historiques de l'auteur se rapportent toujours à l'harmonie des divers composants dans une nation donnée, et à partir de la seconde partie, il n'est plus sujet que de la France. La question aurait pourtant valu la peine d'être posée : la synergie sociale est-elle différente de la synergie nationale ? ou bien, si elle lui est analogue, où l'auteur voit-il cet accord des volontés et des sentiments pour un bien conçu en commun ? La vérité est que la concurrence entre individus est tout autre que la concurrence entre nations; entre individus les ententes peuvent être nombreuses, solides et fécondes, entre nations c'est le contraire; entre individus, la lutte même vive peut rester pacifique, entre nations elle devient tôt ou tard sanglante. Toutes les synergies du monde n'empêcheront pas ce fait brutal. Même si l'on parle de nations étroitement unies entre elles et reconnaissant au-dessus d'elles une autorité morale suffisant à maintenir l'ordre, ce qui aurait pu être, si ce n'a été, l'état du Moyen-âge, il n'en est pas moins vrai que cette confédération de forces est dirigée contre un ennemi commun, le monde musulman quand la chrétienté n'occupait que l'Europe, les races nègres et rouges maintenant que la chrétienté s'est épandue par tout le globe.

Le plan de la *Synergie sociale* ne me plaît pas davantage. La division ternaire, le passé, le présent, l'avenir, est banale, et puisque M. Mazel aime les grandes plumes écarlates et qu'il goûte les titres comme *Ainsi parla Zarathoustra*, on ne voit pas pourquoi il n'a pas

appelé son livre *les Trois yeux de Zeus* ou autre bizarrerie semblable. Plaisanterie à part, entasser en moins de 350 pages une histoire générale de la civilisation depuis « les troglodytes et les géophages » jusqu'à nos jours, une étude complète de la France contemporaine, un réquisitoire minutieux contre la Révolution, une théorie de l'éducation, une philosophie du service militaire, un voyage autour du budget, une enfilade de réflexions sur l'avenir des religions, une série d'études sur plusieurs grands penseurs sociaux, une conclusion générale philosophico-socio-religieuse, c'est vraiment trop ; ce n'est pas un volume in-18 qu'il aurait fallu mais 18 volumes in-8. Je sais bien que Joseph de Maistre admettait cette façon « leste et hardie de saccager les questions », mais d'abord M. Henri Mazel n'est pas Joseph de Maistre, ensuite son livre semble à certains, à M. Maurras notamment « un peu pesant », enfin il présente toujours cet inconvénient que les problèmes y sont moins examinés que tranchés, moins discutés que résolus, en sorte que ou bien l'auteur nous choque par des affirmations gratuites, ou, si vous êtes de son avis, il vous allèche sans vous satisfaire.

Ce tort d'essayer en moins de cent pages une histoire générale de la civilisation, M. Henri Mazel l'a aggravé par une débauche d'imagination vraiment excessive : ce ne sont qu'affirmations hasardées ou hypothèses caressées. Qu'est-ce que l'auteur sait sur le rôle des premiers inventeurs de l'humanité, sur les collèges de mages qui auraient fondé les civilisations égyptiennes et touraniennes ? J'avoue que les collèges de mages m'ont toujours trouvé défiant et qu'on me semble avoir abusé des Touraniens. A quoi bon affirmer ce qui est aussi problématique ? Pourquoi dénier aux races jaunes tout pouvoir d'invention en attribuant leur antique culture à des initiateurs blancs ? Le peu que nous savons de Pythagore nous permet-il de voir en lui un trait d'union de l'Orient et de l'Occident, une des cimes de l'humanité comme Çakya-Mouni et saint François d'Assise ? Attendons pour cela d'avoir retrouvé le livre qu'Aristote lui consacra. Pire encore est l'uchronie de l'auteur : si les peuples de langue d'oc avaient fait ceci, ils auraient conservé l'hégémonie de la chrétienté, si les Normands avaient fait cela, ils auraient francisé l'Angleterre, si les Français avaient voulu, ils auraient rendu la Réforme inutile, si Luther n'avait pas paru, l'Angleterre serait restée catholique, à quoi bon toutes ces hypothèses ? Ce qui est permis à un chroniqueur à court de copie ne l'est plus à l'auteur d'un livre, et quelle confiance peut-on avoir en la science d'un historien qui quitte si souvent la région des faits pour chevaucher des chimères ?

Je voudrais surtout critiquer deux points importants. Le premier se réfère à la théorie aristique de M. Henri Mazel. Cette théorie s'étale dès les premières pages du livre ; la civilisation est l'œuvre de quelques génies, l'élite est tout, la foule n'est rien, elle est même pis puisque son rôle est d'hostilité ; en effet, tout ce qui, dans la *Synergie sociale*, concerne l'Orient, la Grèce, Rome, est un hymne continu à l'aristocratie. Mais à partir de l'ère chrétienne un curieux revirement semble se faire dans l'esprit de l'auteur; son élite devient en quelque sorte collective puisque tout homme est invité à en faire partie, la foule n'est plus l'arihman social, elle est le réservoir et le support de toutes les grandeurs. Je le veux bien, mais ce changement n'est pas sans m'inquiéter ; la foule est-elle bonne ou mauvaise ? L'élite a-t-elle le droit de lui commander ou non ? Cette élite doit-elle se modeler sur les collèges d'initiés que l'auteur admire dans l'antiquité ou sur les sélections libres qu'il prône pour le temps actuel ? Si la sélection libre est bonne aujourd'hui, pourquoi n'aurait-elle pas donné de bons effets autrefois ? Sur tous ces points je souhaiterais que l'auteur ou un de ses amis me tirât d'embarras.

Par la même occasion; il pourrait éclaircir tout à fait un autre problème plus important encore et que la *Synergie* traite mais de façon insuffisante : Est-ce la religion qui fait la civilisation, ou est-ce le génie social de certains peuples ? La religion même est-elle déterminée par la race ou la race par la religion ? La doctrine de M. Henri Mazel ne me semble pas très certaine. Un moment il semble admettre que c'est la religion qui est le facteur déterminant; « toute civilisation, dit-il, est religieuse et n'est civilisation que parce qu'elle est religieuse », les trois principaux groupes sociaux de l'Europe correspondent aux trois grandes confessions chrétiennes ; le monde celtique-germanique-slave n'a pu émerger de la barbarie que par le christianisme. D'autre part, la *Synergie sociale* ne repousse pas toujours la thèse adverse ; les divisions de religions correspondent en général à des divisions de races, cela est vrai même de deux confessions chrétiennes ; l'auteur fait encore remarquer que le christianisme qui, au v[e] siècle, sauve l'Occident est impuissant en Orient ; serait-ce donc la race qui contraint la religion ? Tel est l'avis de M. Gustave Le Bon dans son livre sur *les Lois psychologiques du développement des peuples*, que M. Henri Mazel connaît puisqu'il le cite quelque part. Il aurait été intéressant de savoir jusqu'à quel point il admet cette théorie, ou s'il la repousse, pour quelles raisons.

On voit que je suis M. Henri Mazel sur son propre terrain ; c'est

la seule méthode admissible; aucun d'ailleurs des critiques de l'auteur ne l'a jamais employée. La sociologie est la résultante de nombreuses sciences dont chacune est fort vaste, géographie, anthropologie, ethnographie, histoire, économie politique, droit, art, religion, statistique, etc., etc. Comme cet ensemble de connaissances est malaisé à acquérir, même dans ses lignes générales, beaucoup se contentent de ce que les régents de collège appellent la philosophie du sujet, c'est-à-dire de banalités creuses, de généralités abstraites, de déductions en l'air. Les philosophes professionnels sont naturellement de ceux-ci ; pourvus de leur vieux bagage d'abstractions, d'un récent assortiment de données physiologiques, habitués au bavardage dialectique, ils envahissent depuis quelques années, comme auparavant avaient fait les médecins, la science sociale; si on n'y entend plus guère parler de cellules et d'organismes, en revanche on s'y occupe beaucoup du fait social essentiel; cette manie nouvelle fera-t-elle avancer la sociologie? Certainement non, mais elle aura permis à un certain nombre d'universitaires, jeunes et vieux, de tartiner copieusement sur elle sans connaître un traître mot d'histoire, de droit ou de n'importe quelle autre science voisine, ce sera toujours cela de gagné pour les imprimeurs.

Le compte rendu qu'un rédacteur du *Mercure* a fait de la *Synergie sociale* est caractéristique à ce point de vue; c'est un livre, y est-il dit, de faits abondants, intéressants et bien choisis, mais ce n'est pas un livre de science. Vraiment, il serait curieux de savoir sur quoi s'appuie la science, si ce n'est sur des faits! Ce rédacteur aurait préféré que M. Henri Mazel, s'étant proposé l'étude de la « force synergique », s'imposât « un long travail concomitant sur la différenciation des unités des systèmes de force » ; mais M. Mazel ne parle nulle part de force synergique et je ne vois d'ailleurs ni comment il aurait découvert une force qui n'existe pas, ni comment il pourrait la différencier des autres forces (lesquelles ?) ; le calcul des probabilités de Laplace qu'on lui indique obligeamment aurait été d'un secours médiocre, la mécanique et l'algèbre sont une chose, la science sociale en est une autre; que si « ces unités des systèmes de force » désignaient, comme le critique semble le dire, les théories de Malthus, de Spencer et de Durkheim, nous tomberions dans la logomachie pure; la vérité est qu'en sociologie, il est plus facile de s'en tenir aux généralités, de déplorer d'un ton grave que l'auteur n'ait pas « approfondi l'exégèse darwinienne » ou fait intervenir « la loi sur les mutations simultanées » (je trouve pour moi que M. Mazel a fait intervenir beaucoup trop de choses)

et d'en conclure que son livre est superflu (quel livre, hélas, quel compte rendu, même celui du *Mercure*, ou celui-ci, ne l'est pas?) que de suivre cet auteur pas à pas et de l'attaquer à chaque défaut visible de l'armure.

Laissons donc ces enfantillages et revenons à la critique sérieuse. La charge à fond que M. Henri Mazel exécute contre la Révolution française présente les mêmes défauts que le reste du livre : d'une part beaucoup de faits et de noms cités, mais sans les indications de sources qui permettraient le contrôle ; d'autre part beaucoup de rêveries inutiles : si Necker avait fait ceci, si la Terreur n'avait pas fait cela ; du moins l'auteur nous fait-il grâce du fameux : si Napoléon s'était arrêté après Tilsitt. Quant à son horreur pour la décade révolutionnaire, je ne dis pas qu'elle ne soit pas raisonnée ou motivée, je trouve seulement qu'elle n'est pas conforme à l'impartialité qu'on exige de l'historien, et qu'elle dénote une certaine outrecuidance chez qui heurte ainsi de front l'opinion de tout le monde ou de presque tout le monde sur un événement en somme récent et connu à fond. Comme M. Hollande a eu raison de relever cela dans un très sérieux article de la *Justice*, à l'apparition du livre ! Aussi ne puis-je excuser la mauvaise humeur de M. Mazel pour la société qui sort de la Révolution ; rien ne trouve grâce à ses yeux, ni la noblesse, ni le clergé, ni la bourgeoisie, ni la classe ouvrière, ni le système d'éducation, ni la loi militaire, ni l'esprit politique ; pourtant il est bien croyable que tout n'est pas aussi itérativement mauvais, et que sur bien des points cette hostilité est excessive ; le clergé doit être mieux à même que M. Henri Mazel de savoir si son régime des séminaires est ou non pratique ; l'armée est obligée de subordonner son organisation à celle des puissances étrangères, il peut être dangereux d'opérer telle suppression même spécieuse si les autres pays n'en font pas autant ; si l'agriculture et le commerce étaient aussi préférables aux carrières libérales ou bureaucratiques que le dit l'auteur, nul doute que les jeunes gens se porteraient vers elles de préférence à toutes autres ; la bourgeoisie si durement appréciée parce qu'elle se consacre en partie au service de l'Etat pourrait répondre qu'il faudra toujours des fonctionnaires et qu'il vaut mieux, cela étant, qne ces fonctionnaires (l'auteur n'en serait-il pas un, par hasard ?) soient recrutés parmi les classes aisées et instruites que dans les couches ignorantes et besogneuses. Je ne dis rien du voyage autour du budget qui termine cette partie, sinon qu'il me semble y avoir là beaucoup de poudre aux yeux, beaucoup de fantasmagorie de chiffres ; on sait que tous les budgets du monde ont une tendance fatale à s'en-

fler; il y a donc quelque puérilité à anathématiser cette enflure.

Dans sa troisième partie, l'Avenir, M. Henri Mazel devrait être tout à fait à son aise. et pourtant cette partie ne me plaît pas plus que les précédentes. Dans les pages de pure imagination, l'auteur manque de hardiesse; il ne peut seulement pas se décider à diagnostiquer la victoire de l'élite magnanime ou celle de la vile multitude; le livre se clôt par un gigantesque point d'interrogation éclairé par des métaphores ronflantes comme une grosse pièce d'artifice. Quelques passages de critique sur de grands écrivains de ce siècle sont plus intéressants pour nous autres littérateurs, mais il n'y a rien là qui n'ait traîné partout, nos revues plus spécialement ayant été encombrées depuis quelques années d'articles sur Nietzsche, sur Tolstoï, sur Ibsen. Tout cela aurait donc pu être écourté sans inconvénients; par contre l'auteur aurait pu et dû développer son opinion sur le socialisme, l'anarchisme, le libéralisme; M. Henri Mazel, partout ailleurs si tranchant, si dogmatique, si hardi rêveur, a été ici singulièrement taciturne, réticent et allusionniste; on voit bien que l'ancien libéralisme de nos oncles n'est pas son fait, on voit encore mieux que le communisme, tant collectiviste qu'anarchiste, lui répugne, mais on préfèrerait à une répulsion même clairement exprimée, une réfutation savamment conduite. En ceci je ne suis pas suspect, car je trouve grotesques ces bons socialistes et ces non moins bons anarchistes et je me faisais une joie de lire leurs appréciations sur la *Synergie sociale*; le *Devenir social* m'avait déjà donné un avant-goût en accusant gravement M. Henri Mazel de ne rien connaître à l'économie politique et de faire de Karl Marx un philosophe oriental! Je n'en ai donc que plus le droit de regretter que l'auteur ait négligé toute cette partie de discussion et ait préféré se lancer dans une série de périodes bombinantes sur l'avenir des idées nobles et des idées basses, avenir qu'il ignore d'ailleurs comme tout le monde.

J'aurais encore bien des reproches à faire à M. Mazel; je n'ai rien dit notamment de ce qu'un autre n'aurait pas manqué de noter dès les premières lignes : la préoccupation continue, intense, dominante du point de vue religieux, plus spécialement chrétien, plus expressément catholique. Mais je tiens à donner une preuve du détachement purement scientifique avec lequel j'écris ces lignes, en m'interdisant ce terrain délicat. Autre chose est le fait, autre chose est la métaphysique. Je trouverais même de mauvais goût, quand M. Mazel se dit catholique, de l'accuser comme fait M. d'Azambuja d'incroyance, ou comme fait M. Maurras, de protestantisme; on est toujours le protestant ou l'incroyant de quelqu'un et qui sait si ces

Messieurs ne sont pas suspects de je ne sais quoi aux yeux de tel autre catholique ? Laissons donc ceci. M. Henri Mazel n'a pas écrit son livre au point de vue de la foi, comme l'a bizarrement dit un autre de ses critiques, dans la *Revue du Midi*, mais au point de vue de la science ; c'est donc de celle-ci qu'il relève, et je crois me flatter que tout au long de cette étude c'est à ce point de vue exclusif que je me suis tenu. Il ne me reste, en terminant, qu'à regretter de ne pas m'être plus souvent trouvé en communion d'idées avec cet auteur ; il ne m'en voudra sans doute pas d'ailleurs, car d'une part je ne suis qu'un inconnu, d'autre part son livre a été l'objet de grands éloges dans des revues techniques de politique ou de sociologie, dont l'opinion doit avoir à ses yeux plus de poids que la mienne ; enfin, j'écris dans une revue qui a toujours fait profession d'une grande indépendance d'idées, même à l'égard de ses propres rédacteurs (M. Henri Mazel inséra dans le temps d'assez caractéristiques *Propos d'Harold Swan*, et M. Ducoté suit louablement cet exemple) et, de plus, dans une revue où, comme je le disais en commençant cet article, M. Mazel compte beaucoup d'amis et où il ne manquera sans doute pas, s'il le faut, de « vengeurs s'armant pour sa querelle ».

Antoine Verdier.

Viatique

Mon âme, vous serez,
La face morte,
Celle qui en silence glisse
A des lieux ignorés,
Celle qui va sa voie
En levant le calice
Qu'elle porte
De sa joie
Morte.

Au travers de moi-même,
Un désespoir sacré,
Mon âme, vous serez !
Hautes vos deux mains blêmes,
La face vers la nuit,
Vous pleurerez sans bruit,
Et vous serez

Celle qui suit sa route,
Fixant la coupe d'or
Où il tremble à pleins bords
Toute,
Toute la peine de votre visage,
Celle,
Eternellement sage,
Qui va droit devant elle
Sans en perdre une goutte...

Adrien Mithouard.

Les Belles Oies Blanches dans les Colchiques d'Automne

Pour Hassé.

C'est une après-midi humide de septembre. Il a plu le matin. Les pies, de leur vol noir et blanc planent, horizontales, au-dessus des oseraies, les hirondelles folles s'entrecroisent au ciel comme des navettes sur une soie grise ; le silence est profond, le silence est doux, et tout à l'heure les cloches du village sonneront l'angelus : qu'elles soient les bienvenues parce qu'elles sont naïves et inexpérimentées.

Depuis longtemps nous sommes assis, mon ami et moi, sur le rebord d'un talus, et les belles oies blanches près de nous jonchent gravement de leur neige le tapis mauve des colchiques. Il y a longtemps que nous sommes assis et cependant nous n'avons pas encore parlé, car c'est ce soir que mon ami doit mourir.

C'est un bon, c'est un très vieil ami.

Je vous raconterai son histoire, un jour, quand personne ne sera plus curieux de lire ce que j'écris et que le vent nu de novembre tournera page à page, dans les boîtes des quais, les poèmes où pleure toute mon âme.

Je l'appelle Jacques, sa barbe est fauve, ses yeux sont d'or ; il arrondit le dos en marchant et se balance un peu ; je ne crois pas qu'il ait atteint sa vingt-cinquième année.

Vous ne l'avez jamais rencontré, parce qu'il habite en province une petite maison peinte en vert pâle qui se cache derrière une grille touffue de roses.

Ensemble en hiver nous fuyons vers la Méditerranée ; et ce sont alors de longues promenades sous les pins chanteurs de l'Espérel ; ou bien nous descendons au bord de la mer, nous jetons des pierres rondes dans l'eau et les vagues viennent expirer en écume à nos pieds. — Je n'aime pas les mimosas pour en avoir trop vu liés en gerbes auprès du lit de chères mortes.

Aux premiers jours du printemps nous repartons. Les lilas nous attendent dans la petite maison de province, et les bouleaux aux feuilles nouvelles-nées. Temps béni, époque pascale, et nos calmes agenouillements vers Dieu dans l'église silencieuse que nous

aimons... Les semaines se passent, il y a maintenant des roses à la grille et la table du jardin se couvre pour le repas du soir de nappes en toile bise bordées de rouge. C'est juin bientôt, nous laissons les fenêtres ouvertes sur la nuit et nous avons dans les yeux pour nous endormir le ciel plein d'étoiles. Demain on tirera du grenier les malles trapues au couvercle cintré, les malles que bariolent des étiquettes multicolores et que tant de pays traversés écornèrent.

Veilles du départ... et notre promenade d'adieu, à pas lents, taciturne, à travers la vieille cité tranquille que nous ne reverrons peut-être pas ; qui sait ?... collisions de trains, crevasses de glacier où des voyageurs ont fléchi dans une eau mortelle !

Il y a dans un pays où l'on ne parle pas la langue de France une grande ville que je veux bien appeler Isarathènes : nous y arrivons, chaque année, Jacques et moi, la dernière semaine de juin. Nous l'aimons, cette ville, parce que nous y ensevelissons un peu nos deux existences ; les sonorités insolites des mots tissent autour de nous un léger linceul, et, si les visages et le décor nous sont devenus familiers, les âmes demeurent à jamais étrangères à nos âmes.

Notre vie coule, comme du sable fuirait entre les doigts, insaisissable et irritante ; nous ne savons rien, nous nous ne souvenons de rien.

Je prends sur mes genoux, dans les arrière-boutiques, les petites marchandes de tabac juives, aux dents blanches, au nez busqué et camard, aux cheveux noirs qui bouclent sur les épaules ; je n'ai nulle curiosité de leur chair, je les aime simplement parce que leurs lèvres sont chaudes et fondent dans la bouche et aussi parce qu'elles ont des yeux exotiques : ma lassitude ne se plaît point aux idylles qu'on achève.

Ah ! que ces petites filles ont donc les lèvres chaudes !...

Jacques, lui, est encore vierge ; il m'a dit qu'il goûtait à rester chaste de particulières délices ; aussi vague-t-il dans les musées et s'arrête-t-il longuement devant les figures ovales et les doigts fuselés des madones de Lippi, je ne sais pas ce qu'il pense, je n'ai jamais cherché à le savoir ; mais, certes, sa pensée n'a pas les mêmes pudeurs que son corps car il sourit à voir les époux nouvellement unis, aux paupières couleur de lilas, demeurer pensifs et se frôler, auprès des étaux luxurieux de Rubens.

Ville d'Isarathènes dont les dômes d'églises se bombent en seins

somptueux, ville de sommeil avec ton fleuve d'absinthe claire et ta synagogue de briques chaudes, qui dira notre prédilection pour tes sites, pour ton roi de naguères et ta musique surnaturelle par quoi le génie d'Un qui fut grand se plut à exaspérer la souffrance humaine !

Des fils blancs frisent déjà aux tempes de Jacques, et son menton était encore celui d'un adolescent alors que nous vîmes pour la première fois le soleil en agonie fondre dans une mer d'or les arches lourdes des Propylées.

Hélas ! depuis nous avons trop erré sous les cieux et cependant l'inquiétude de nos âmes n'a pas encore trouvé de patrie; nous demeurons pareils aux malles sonores que bigarrent les couleurs hostiles de multiples étiquettes...

Et voilà pourquoi mon ami, ce soir, va mourir.

C'est un bon, c'est un très vieil ami que j'aime d'une tendresse moins humaine que l'amour mais aussi moins abstraite que l'amitié ;

Et lui qui ne m'a jamais aimé !

Il me choisit et me garda comme compagnon de sa vie, uniquement à cause de mon âme blanche et souple ; je devins un peu le bilboquet de son ennui.

J'ai beaucoup, et de tout temps, désiré les femmes : celles qui passaient et celles qu'on arrêtait, celles de l'histoire et celles de la légende, celles de ce monde et celles de l'autre, celles de mon prochain et celles du public ; vous ne vous étonnerez pas alors que j'aie été trompé. Ce furent de grandes et de petites peines, je crus, à la fin, à une haute douleur métaphysique. Et j'en faisais part à Jacques, de ville en ville et d'année en année ; il m'écoutait gravement, le menton posé sur l'extrémité de trois doigts ; il souriait, cessait de sourire, souriait encore, mais en aucune circonstance il ne sut ou ne voulut me conseiller autre chose, ce vierge, que la discipline d'Origène.

Quant à lui, vis-à-vis de moi, il demeura le jardin fermé dont on a jeté les clefs dans le vivier du voisin.

Au commencement de cet automne où nous sommes, mon ami se sentit las : las de son corps et de son âme et las de mes douleurs, las du soleil et de la pluie, des villes et de la campagne ; las des ciels bleu-turquin de Lippi, des gouges fleuries de Rubens et de l'art émétique de Brouwer et de van Ostade ; il se sentit las des polyphonies du Maître d'Isarathènes, las de sa lassitude, las...

et, m'attirant par un bouton de mon gilet, il me déclara, sans préambule, qu'il désirait mourir.

Vous n'avez jamais connu mon ami, parce qu'il habite en province une petite maison peinte en vert pâle, mais je vous assure que c'est un fort bon catholique ; encore qu'il eût la ferme intention de cesser de vivre, il n'aurait point consenti à un suicide. Il a donc imploré de mon amitié que je l'empoisonnasse ; je suis un sentimental, j'ai une petite âme blanche et souple, je n'ai pas osé dire non; et ce soir, quand, sur le pas des portes, les paysans s'assoupiront, leur pipe éteinte, je tendrai à Jacques (dans cette coupe de cristal fumé où nous bûmes, hélas ! des vins si vieux et si conseilleurs) le poison subtil dont moururent Chrysis que n'aima point Démétrios et l'esclave Chyryn aimée du roi Khosrou-Pervyz.

Et lorsque Jacques se convulsera dans un hoquet suprême, que son cœur sera près de ne plus battre, j'abaisserai ses paupières aux longs cils, j'entrecroiserai ses doigts sous un chapelet, et je prierai Dieu pour qu'il ne soit pas damné.

J'ignore ce que je ferai dans la suite, *après* ; un cloître me recueillera ou bien j'userai mon âme à force de débauches.

Mais l'angelus, ce soir, n'a pas encore bourdonné au fond de la brume : rien ne nous presse. Mon ami et moi nous parlons à présent; je le prie, je le supplie, je lui ai dit qu'il était ridicule de mourir pour cause de spleen ; mais à quoi bon ? il sourit toujours ; selon Hégésias, me répond-il, *le sage doit regarder comme une vérité incontestable que la mort est meilleure que la vie.*

Jacques, ai-je interrompu, vous êtes catholique, bon catholique, et vous vous réglez, en un instant si grave, sur la pensée d'un païen !

Il est écrit aux Livres Saints, poursuit-il : « *Pour vivre aussi longtemps que vous pourrez, vous n'ôterez pas une seconde à l'éternité de votre mort.* »

C'est tout, il s'est tû. — Que pense-t-il ?

Vous imaginez-vous ce que peut penser un homme, jeune, riche, sans maîtresse, sans maladie, qui va mourir, du fait de sa propre volonté, dans quelques heures. Pour moi, je ne sais pas ; ce doit être effrayant et je préfère n'y pas songer.

Une chose me préoccupe, maintenant : quelle lecture lui faire tandis que, souriante et paisible, se déroulera son agonie ?

Je l'interroge ; et voici ce qu'il me fixe : il aimerait qu'on lui lût,

dans la langue originale, quelques pages d'Homère, un chapitre du Dante ; ensuite Booz endormi et Don Juan aux Enfers.

Et Jacques, définitivement, se tait : je viens d'entendre ses dernières paroles.

Là-bas, sous le porche de l'église, des enfants se suspendent aux cordes des cloches ; l'angelus tinte avec résignation comme étouffé par la brume, nous unissons nos âmes dans une prière sereine.

Le vol des pies plane toujours au-dessus des oseraies, des roues de chars grincent sur la route ; et voici que les oies blanches qui reposaient dans la prairie, se lèvent ; elles s'en vont, graves d'abord, puis, pressées par le fouet de la gardienne, elles se hâtent et leurs pattes palmées semblent des feuilles mortes chassées par le vent de novembre ; elles s'en vont les belles oies blanches dans les colchiques d'automne !

Nous allons rentrer.

Charles Guérin.

AUTOMNALES

De buccins haut sonnant aux vides carrefours
l'Été rallie en vain ses flottantes cohortes.
N'as-tu pas entendu, tout ce jour,
passer sur la plaine et les routes
la tourbillonnante déroute
des feuilles, des rouges feuilles mortes.

Écoute, Bien-Aimée, écoute.

Aux carrefours veufs de passants,
comme de larges flaques de sang
les feuilles stagnènt et s'amoncellent
au pied des arbres et l'on croit voir,
quand viennent les crépuscules blêmes,
de fabuleux guerriers dardant vers le ciel noir
un ultime geste de haine,
cependant qu'à leurs pieds ruisselle
le sang pâle que leurs blessures ont saigné.

Ecoute, écoute, Bien-Aimée!

***

Mourez les joies de nos lointains étés,
voici l'automne et ses longs soirs et ses jours gris
et les tendres langueurs de ses tièdes midis
où s'attarde l'agonisante extase des soleils.

Les chevelures pourpre et or des chrysanthèmes
jonchent déjà d'orgueils défunts les jardins mornes.
Des vols d'oiseaux criards s'essorent des viornes
et les grands cygnes noirs, éperdument, battent des ailes.

Voici l'automne. Aux lointains d'ombre de tes yeux
j'ai vu flotter les plis de sa robe de deuil,
ô maîtresse ! et sur ton front blême, tes cheveux
retombent comme les lourdes moires d'un linceul.

C'est le silence en la chambre close et tes mains pâles
mal nous gardent du vieil effroi que sur nos âmes
neigent les tentures hivernales.

Voici novembre,
ô Bien-Aimée ! et c'est silence dans la chambre
où la pénombre sépulcrale
nous berce d'une extase pâle.

Louis Raymond

Les Portraits
prophétiques

(SUITE ET FIN)

Après le mariage de Walter et d'Elinor, les deux portraits constituèrent le plus bel ornement de leur demeure. Ils étaient placés l'un à côté de l'autre, séparés par un étroit panneau, et avaient l'air de s'appeler du regard, tout en répondant aux yeux du spectateur. Des personnes capables d'apprécier s'arrêtaient en cours de route pour venir admirer les portraits et les classaient au nombre des plus belles œuvres de la peinture moderne; tandis que les observateurs vulgaires, les comparant avec les originaux, traits par traits, s'extasiaient sur la parfaite ressemblance. Mais c'était sur une troisième catégorie d'observateurs, — les gens de sensibilité naturelle, — que les portraits faisaient le plus d'effet. Au premier abord, elles regardaient distraitement, puis, l'intérêt devenait plus vif, et finalement elles revenaient pour étudier ces peintures comme les pages d'un livre mystique. Le portrait de Walter Ludlow les attirait d'abord. En son absence et en l'absence de sa femme, ils discutaient parfois sur l'expression que le peintre avait voulu leur donner ; tous étaient d'accord pour dire que le visage dénonçait une extrême émotion, mais il n'y avait pas deux personnes qui l'expliquaient de la même façon. La diversité des opinions était moindre pour le portrait d'Elinor. Certes, l'on expliquait différemment la nature et la profondeur de la mélancolie qui régnait dans son regard, mais tous étaient certains dans leur affirmation de cette mélancolie, tout à fait incompatible avec le caractère jeune de leur amie. Une personne douée d'une imagination très vive certifia, après avoir examiné de très près, que ces deux figures faisaient partie d'un dessin et que la douloureuse mélancolie d'Elinor se rapportait à l'émotion plus vive encore ou, comme elle disait, à la passion qui se faisait jour dans le portrait de Walter. Quoique fort inhabile, elle avait même commencé un croquis dans lequel l'attitude des deux personnes représentées correspondait à leur mutuelle expression.

La rumeur courut bientôt après parmi les amis des jeunes mariés que, peu à peu, le visage d'Elinor prenait une expression de sombre inquiétude qui menaçait de la rendre par trop fidèlement res-

semblante à son mélancolique portrait. Walter, d'autre part, au lieu d'acquérir cette vivacité d'aspect que le peintre lui avait donnée, devenait réservé, abattu, concentré ; quelque brûlante que pût être au dedans de lui l'ardeur de son émotion, aucune flamme ne s'échappait au dehors. Bientôt Elinor fit disposer devant les portraits un vaste rideau de soie pourpre brodée de fleurs orné de lourds glands d'or, sous le prétexte que la poussière pourrait ternir les couleurs ou la lumière les atténuer. C'était la fin. Ceux qui venaient les voir sentaient que les massifs plis de la soie ne bougeraient plus et que les portraits ne dénonceraient plus leur présence.

Le temps s'écoulait; le peintre revint. Il avait été vers le Nord jusqu'à la cascade d'argent des Montagnes de Cristal et avait contemplé du sommet de la plus haute montagne de la Nouvelle-Angleterre, l'immense panorama des nuages et des forêts. Mais il n'avait pas profané la beauté du paysage par la vaine imitation de son art. Dans un canot il s'était confié à l'intimité du lac George, et s'était imprégné l'âme de sa splendide grandeur, à tel point que le souvenir lui en restait plus vivant que celui de n'importe quel tableau du Vatican. Il était allé avec des chasseurs indiens jusqu'au Niagara, et là aussi, de désespoir, il avait jeté ses pinceaux dans le gouffre, sentant qu'il aurait pu représenter plutôt le grondement des eaux que faire figurer sur la toile la merveilleuse cataracte. En vérité, il était rarement poussé par le désir de reproduire la nature, sauf pour servir de cadre à la figure humaine imprégnée de pensée, de passion ou de souffrance. A ce dernier point de vue, son voyage avait été précieux ; l'austère dignité des chefs Indiens, la joliesse sombre des jeunes Indiennes, la vie domestique des wigwams, les marches furtives, les combats sous la mélancolie des pins, la forteresse à la frontière avec sa garnison, l'étrangeté du vieil aventurier français, élevé à la cour, et devenu gris dans le hérissement des déserts — tels étaient les spectacles qu'il avait reproduits par ses croquis. La lueur de momentanés périls ; les flammes d'impressions sauvages ; les frénésies exaltées d'amour, de haine, de douleur, — en un mot tout le cœur exaspéré de la vieille terre lui avait été révélé sous une forme nouvelle. Son portefeuille était rempli d'illustrations graphiques du volume de sa mémoire et son génie allait les transmuer en sa propre substance et les investir d'immortalité. Il sentait que l'extrême science nécessaire à son art, après l'avoir cherchée si loin, il l'avait enfin trouvée.

Mais parmi les paysages austères ou jolis, au milieu des périls de la forêt ou dans son accablante sérénité, il y avait deux fantô-

mes, toujours, qui l'accompagnaient. Comme tous ceux autour desquels s'enlace l'accaparement d'une passion, il demeurait isolé. Il n'avait aucun but, — ni plaisirs, ni sympathies, — qui ne fût en définitive connexe à son art. Bien que de manières affables, très droit dans ses pensées et dans ses actes, il n'était pas expansivement bienveillant ; son cœur était froid ; jamais un être vivant ne l'avait approché d'assez près pour le réchauffer. Pour les deux êtres, cependant, dont il venait de faire le portrait, il avait ressenti, avec la plus grande intensité, cette sorte d'intérêt qui toujours l'attachait aux sujets de son pinceau. Il avait scruté leurs âmes avec le plus aigu de sa vision et exprimé le résultat de ses observations sur leurs traits avec le plus habile de son talent, à tel point qu'il manquait seulement à son œuvre ce que le génie jamais n'atteint — l'adéquat de l'exécution avec la conception même. Il avait ravi au sombre avenir — du moins se l'imaginait-il — un terrible secret et obscurément l'avait révélé dans les portraits. Il avait tant projeté de son moi — de son imagination et de toutes ses autres facultés — en l'étude de Walter et d'Elinor qu'il les considérait pour ainsi dire comme ses propres créations, comme les milliers dont il avait peuplé les royaumes de la Peinture. C'est pourquoi elles fuyaient dans le demi-jour des bois, elles voltigeaient dans la brume des cascades, elles s'évoquaient dans le miroir du lac, elles ne se fondaient point dans les rayons du soleil de midi. Elles hantaient son imagination de peintre, non pas comme de vaines apparences de vie, ou comme de fantômatiques apparitions de morts, mais comme des portraits, chacun avec l'ineffaçable expression que sa magie avait évoquée des cavernes mêmes de l'âme. Il ne pouvait retraverser l'Atlantique sans avoir revu les originaux de ces aériennes peintures.

« Art glorieux ! » s'écriait dans son enthousiasme le peintre, tandis qu'il se retrouvait sur le pavé des rues, — tu es l'image de la Nature que le Créateur a faite à Son image même. Les innombrables formes qui vaguent dans le néant, tu les investis de l'être à ton appel. Les morts reprennent vie. Tu les restitues dans l'autrefois et tu donnes à leur ombre terne le lustre d'une existence meilleure, à la fois terrestre et éternelle. Tu retiens la fuite de l'Histoire. Avec toi, il n'est point de Passé ; car, à ton toucher, tout ce qui est grand devient à jamais présent, et les hommes illustres se haussent dans la suite de longs âges, avec la visible grandeur des actions qui leur ont concédé l'immortalité. Art puissant ! puisque tu peux susciter la faible révélation du Passé dans cette étroite bande de lumière que nous appelons Maintenant, ne peux-tu lui

faire rencontrer là le Futur enlinceulé ? N'y ai-je point réussi ? Ne suis-je pas ton Prophète ? »

C'est ainsi que s'exclamait le peintre avec une fière et pourtant mélancolique ferveur, parmi la fièvre de la rue, au milieu de gens qui ne savaient rien de ses rêveries, ne pouvaient les comprendre, ne pouvaient s'en soucier. Il n'est pas bon pour l'homme de s'abstraire dans la solitude de son ambition. S'il n'y avait pas ces gens autour de lui, d'après l'exemple desquels il pourrait régler sa personnalité, ses pensées, ses désirs et ses espoirs deviendraient extravagants et lui-même serait le semblant ou peut-être la réalité d'un fou. Lisant au fond d'autres âmes avec une acuité presque surnaturelle, le peintre ne voyait pas le désordre de la sienne.

« Voici, je pense, la maison », dit-il, en regardant de haut en bas la façade, avant de faire manœuvrer le marteau.

« Que le ciel me vienne en aide ! Ce tableau ! Ah ! jamais il ne s'effacera. Que je regarde aux fenêtres ou à la porte, il est là encadré par tout cela, dans toute sa force, dans toute la richesse des couleurs — les visages des portraits, les gestes, l'action de l'esquisse ! »

Il fit manœuvrer le marteau.

« Les portraits ! Sont-ils dans la maison ? » demanda-t-il au domestique ; puis, le reconnaissant : « Vos maîtres sont-ils chez eux? »

« Oui, monsieur » — dit le domestique et, remarquant l'allure pittoresque qui faisait reconnaître le peintre, il ajouta — « les portraits aussi ».

Le visiteur est introduit dans un parloir communiquant par une porte centrale avec une chambre intérieure de mêmes dimensions. Comme le premier appartement est vide, il se dirige vers l'entrée du second, où ses yeux sont salués par les personnages vivants et par leurs représentations en peinture qui ont été longtemps l'objet d'un si singulier intérêt. Involontairement il s'arrête sur le seuil.

Ils n'ont point perçu son approche, Walter et Elinor sont debout devant les portraits ; le premier vient de tirer la lourde richesse des plis de soie et, tenant dans une main un des glands d'or, a saisi de l'autre la main de sa jeune femme. Les portraits, cachés depuis des mois, projettent de nouveau leur splendeur inaltérée et semblaient éclairer d'une sombre lumière l'appartement, plutôt qu'ils ne révèlent une radiance empruntée. Celui d'Elinor a pour ainsi dire été prophétique. La mélancolie devenue peu à peu douloureuse s'est approfondie, avec le cours du temps, en une calme angoisse. Un mélange de terreur eût donné maintenant la vraie expression du portrait. Le visage de

Walter est morne et abattu, ou bien animé seulement par des flammes convulsives, qui laissent après leur flamboiement une sombreur plus lourde encore. Il regarde alternativement Elinor, puis son portrait et de là dirige ses regards vers le sien, dans la contemplation duquel il demeure finalement absorbé.

Le peintre croit entendre derrière lui les pas de la Destinée, en marche sur ses victimes. Une pensée étrange passe dans son cerveau. N'est-ce pas en lui-même que se corporise cette Destinée et n'est-il pas l'agent du malheur qu'il a prévu ?

Walter, encore, reste, silencieux, devant le tableau, communiant avec lui comme avec son propre cœur et s'abandonnant à l'enchantement de l'influence funeste dont le peintre investit ses traits. Graduellement ses yeux s'allument ; tandis qu'Elinor regarde la sauvage fureur de son visage qui s'accroît, elle-même semble terrifiée ; et quand, à la fin, il se tourne vers elle, la ressemblance de leurs deux portraits est complète.

« Notre destinée est sur nous ! » hurle Walter. « Meurs ! »

Il tire un couteau, soutient Elinor au moment où elle va s'affaisser, et vise le cœur. L'action, le regard et l'attitude de chacun sont identiques. Le tableau, avec toute sa coloration de terreur, est achevé.

« Arrête, insensé ! » crie le peintre, gravement.

Il a quitté le seuil de la porte, s'est avancé, et s'interpose entre les malheureux, avec la conscience de son pouvoir sur le règlement de la destinée, comme s'il changeait une scène sur un tableau. Il est là comme un magicien dont le vouloir gouverne les fantômes qu'il a évoqués.

« Quoi ! » murmura Walter Ludlow, en retombant de sa frénésie dans le silence de l'abattement, « le Destin arrête-t-il ses propres décrets ? »

« Pauvre femme ! » — dit le peintre. — « Ne vous avais-je point avertie ? »

« Oui », — répondit Elinor, calmement, tandis que sa terreur cède place à la tranquille douleur qu'elle avait troublée. — « Mais, je l'aimais ! »

Traduit de l'anglo-américain Nath. HAWTHORNE,
par Georges KHNOPFF.

Fête foraine

C'est la fête qui tourne auprès d'un canal mort,
et les pauvres logis ont des vitres sanglantes ;
le carrefour malsain de la fête bruyante
luit dans l'azur poudreux, cerclé de ruisseaux d'or.

Les cuivres orgueilleux mêlés aux aigres fifres,
la cloche dissonante au concert des tambours
lacèrent le couchant de bruits aigres et sourds,
où s'égosille aussi le boniment des pitres.

Les manèges gemmés surchargés de richesse
tournent avec splendeur sur les décors royaux
parmi les bruits confus de tirs et d'orgues faux ;
et les nuages verts traînent sur la kermesse.

Avec sa chair brunie et ses cheveux luisants
la gitane, qui tient une rose pourprée,
se donne au bercement de la bête cabrée,
et crie en effeuillant des pétales de sang.

Les lampes de couleur, les chaudes verreries
entraînent les chevaux hiératiquement.
La fille rit au son d'un orgue violent,
un moment apaisé pour hurler ses furies.

Sur les manèges et sur les tirs allumés,
le couchant printanier fond l'or tendre des arbres.
Dans le ciel frissonnant naissent les premiers astres ;
et c'est l'azur profond et frais des nuits de mai.

Marc Lafargue.

PAUL MASSON

Avec M. Paul Masson, l'*Ermitage* a perdu un ami et un collaborateur de la toute première heure. C'est ici qu'a paru la plus grande partie des imprévues et parfois étonnantes maximes dont il a publié à peine un vingtième sous ce titre : *Les Pensées d'un Yoghi.* C'est à nos fascicules encore qu'il faudra recourir si l'on veut écrire une monographie de cet étrange personnage qui restera longtemps connu sous le pseudonyme qu'il inventa, illustra, et que d'autres inévitablement galvaudèrent par la suite : Lemice-Terrieux. Notre ami commun Willy a déjà publié dans la *Revue Encyclopédique* un article très documenté qu'il lui suffirait de reprendre et d'enrichir à l'aide des souvenirs des autres amis de Paul Masson et de certains fragments de ses œuvres pour donner sur lui un des livres les plus intéressants et les plus amusants qui se puissent lire et aussi les plus utiles.

C'est que M. Masson était vraiment le mystérieux de son nom, et que nous voyons déjà, de par ces allures bizarres qu'il affectionnait, naître à son sujet une légende regrettable qu'il importerait de rectifier. Paul Masson n'était pas du tout le misanthrope méchant et hargneux qu'on a voulu dire, le Timon âcre se réjouissant d'ajouter un numéro au catalogue des ignorances et des confusions humaines, ce n'était pas non plus le Zoïle envieux rééditeur inconscient de la vieille parabole de la poutre et de la paille ; c'était, tout au contraire, le plus indulgent et le plus sociable des hommes, sous des apparences d'indépendance excessive parfois de sauvagerie, ami franc et loyal, toujours à votre disposition pour vous obliger, d'une érudition réelle et étendue, sachant tout, même sa langue (que de fois ai-je vu de grands poètes ou de subtils prosateurs recourir à lui pour élucider quelque obscurité de grammaire !) ayant lu tout, au moins tous les titres, disait-il en bibliographe modeste mais exact, ayant voyagé à peu près partout, et pouvant du moins donner à son souriant désabus cette excuse que s'il était revenu de tout, c'était après y être allé.

Ce Masson érudit, sage, parfois profond, est le Masson qu'il faudrait sauver de l'oubli, car on peut craindre qu'il ne passe à la postérité que comme un joyeux et taciturne rapin. Cette dernière gloriole n'est pas à dédaigner, je tâcherai d'expliquer pourquoi, mais l'estime sérieuse des gens graves, graves, graves, comme disait son aîné Cros, lui aussi fumiste et caractère génial, ne l'est pas non plus, et Masson a droit aux deux. Quand on donnera sur lui un

livre complet (ce bibliographe qui mena à terme le catalogue imprimé de la Bibliothèque Nationale a bien droit à une bibliographie complète), on sera étonné de la quantité de dissertations techniques, d'études variées, de traductions de diverses langues sorties de cette plume joyeuse. Pendant longtemps il donna à l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* des contributions érudites et subtiles ; même pour rédiger, chaque semaine dans *Art et Critique* ou chaque quinzaine dans la *Plume,* les « à travers la Presse » qu'il signait Trissotin, il fallait réunir de rares et habituellement peu voisines qualités, le sens spécial du ridicule chez les autres, la verve comique pour son compte, un certain courage littéraire car Trissotin n'a jamais épargné personne parmi les pontifes du journalisme comme de l'Université, et surtout, encore une fois, une somme étonnante de connaissances diverses. A cette œuvre qui semble frivole, Masson apportait la conscience et la patience d'un bénédictin, jusqu'à feuilleter des années entières de journaux pour contrôler l'exactitude d'une gaffe qu'on lui indiquait de façon imprécise.

Paul Masson était donc un érudit et un critique, ce qui devrait lui valoir la professionnelle indulgence de tous les auteurs d'*Etudes diverses* et de *Figures d'autrefois et d'aujourd'hui.* Il était autre chose, et ceci lui concilie notre estime à nous, un moraliste original et hétéroclite, non indigne vraiment de ses devanciers, en dépit du jugement sommaire de M. Lanson qu'il eut le sourire de donner pour épigraphe à une des séries de yoghismes : « De moralistes à l'ancienne mode nous n'en avons plus : les *Maximes* sont devenues un jeu innocent sans conséquence et sans portée. » Certes, je ne veux pas dire que sa gloire fait pâlir les noms de La Rochefoucauld et de La Bruyère, d'autant que sur les quelques milliers d'aphorismes qu'il a commis, beaucoup sont de simples calembours ou des plaisanteries médiocres ; (Masson devait peut-être à son origine de pays mi-germanique une certaine incertitude de goût.) J'ose seulement avancer que parmi ses pensées, certaines ne seraient pas déplacées à la suite de celles « à l'ancienne mode » pour parler comme les professeurs de littérature, tout en gardant d'ailleurs leur saveur spéciale à laquelle n'est d'ailleurs pas étranger ce mélange de sérieux et de cocasse, de profondeur et de clownerie qui lui faisait marquer sa place, au XIXe siècle, entre Emerson et Commerson.

Quant à ses mystifications, il faut bien y arriver puisque c'est en cet équipage de fumiste que Masson est le mieux connu du public, je conçois qu'on les condamne en principe si l'on pense comme

Renan, le premier Renan, que la gaieté est un étrange oubli des conditions d'ici-bas, mais pour peu qu'on soit indulgent à ceux qui se hâtent de rire de leur prochain de peur, etc., on devra bien avouer que de même que Béranger avait élevé la chanson à la hauteur de l'ode, Masson a parfois élevé la mystification à la hauteur d'une revanche du bon sens public, et quelquefois du haut sens moral. Certainement l'idée d'avoir, lors des « Temps difficiles », quand les révélations pleuvaient sur les bénéficiaires du Panama et qu'on apprenait que le directeur du *Temps* avait absorbé pour sa part plus d'un million, l'idée d'avoir lancé une lettre de M. Hébrard, copiée sur la restitution par M. Wilson des timbres-poste filoutés à l'aide du cachet de la Présidence, et restituant aussi le million aux malheureux porteurs, était une idée géniale qui restera le chef-d'œuvre de M. Paul Masson, s'il est bien exact que la mystification soit de lui, car notre ami était plus jaloux encore de l'incognito pour ses farces excellentes que pour ses médiocres qu'il eut parfois le caprice d'avouer, différence qui confirme ce que je disais sur le doute parfois de son goût. D'autres plaisanteries, pour être moins âcres, désarment également le lecteur, ainsi les lettres qu'à la suite d'un ballottage à l'Académie les candidats auraient écrites pour se désister : « En présence du vote dispersif... » L'obligation pour ces pauvres candidats de protester qu'ils maintenaient *unguibus et rostro* leur candidature, pour n'être pas de haut goût comme le démenti de M. Hébrard, était pourtant savoureuse et l'on pouvait, à moins de puritanisme décidé, pardonner au mystificateur la manœuvre toujours un peu déloyale qu'il y a à signer du nom d'autrui une lettre même plaisante et ne nuisant qu'à de peu respectables amours-propres. Je serais encore indulgent pour une autre fausse nouvelle qu'on prêta à M. Masson, la lettre qu'aurait écrite Guillaume II à la mort de M. Jules Simon, bien qu'ici la plaisanterie pût avoir de désagréables contre-coups ; toutefois cette hypothèse de complications diplomatiques pour un simple canard était bien peu probable alors qu'au contraire on peut voir un avantage positif dans le fait d'habituer le public à plus de sang-froid qu'il n'a et surtout qu'il n'a eu ; il ne faut pas oublier que la guerre de 1870 a été le résultat d'une telle fausse nouvelle, mais alors mensonge voulu de M. de Bismarck, et que cette manœuvre, autrement odieuse que les fumisteries de notre ami, aurait été sans effet, si justement, pendant les dernières années du Second Empire, les Sapeck et les Vivier, au lieu de s'amuser à de simples farces privées, avaient mis le public en garde contre les canards sensationnels du Mexique, de Rome ou de Sadowa.

Le plus souvent d'ailleurs la plaisanterie de M. Masson volait moins haut; son indulgence riante et bon enfant ne le poussait pas vers ce rôle de bourreau masqué, de justicier anonyme; d'autre part, il ne s'adressait pas, comme les vulgaires plaisantins d'autrefois, à des passants dans la rue, à des tenancières de water-closets, ou à des propriétaires du *Café des Deux Magots* : Pardon, Monsieur, où est l'autre ? Sa fumisterie était plus délicate; le faux désistement des malheureux candidats au 40e fauteuil, en est un bon exemple; il aimait à intriguer les corps académiques, les savants ou les demi-savants, il ne se tenait pas de joie quand il voyait M. de Parville, dans le feuilleton des *Débats*, annoncer gravement sa découverte des Trains éperons, ou un orateur de meeting socialiste tonner contre les grandes Compagnies qui n'avaient pas encore adapté à tous leurs trains ces éperons qui devaient économiser tant de vies humaines ! Certainement il fut le plus heureux des hommes quand se jetant dans l'imbroglio Marceline Desbordes-Valmore, entre Jules Lemaître et le pseudo-Lacaussade qu'il s'est toujours défendu d'être (1), il envoya sa fameuse dépêche : « N'embrouillez pas davantage; je vous expliquerai tout ! *Signé :* Lemice Terrieux » à l'académicien qui, du coup, perdit toute sa fine ironie, et dont la philippique véhémente donna le beau rôle à M. Masson en amenant son amusant plaidoyer en faveur de la libre fumisterie que M. Jules Lemaître eut d'ailleurs le bon goût de reproduire dans son feuilleton, sans gronderie, sinon avec sourire.

Ajoutons que M. Paul Masson n'a jamais eu le mauvais goût de « se donner lui-même en spectacle aux Romains », de jouer en personne ses farces, comme firent, paraît-il, Roqueplan, Romieu, Sapeck et les autres; il ne faudrait pas le confondre avec Marius Tournadre, s'affublant d'une défroque de chienlit et dégringolant jusqu'à la police correctionnelle, pas plus qu'avec les nombreux farceurs de mauvais goût qui déposent de faux engins anarchistes devant les loges de concierge, envoient les croque-morts chez des vieillards encore verts, ou lancent des invitations ou des commandes au nom de bons bourgeois qui se croient obligés de supporter les frais pour ne pas nuire à des fournisseurs de bonne foi. Paul Masson, ancien magistrat et homme du monde, resta toujours dans ses excentricités parfait gentleman, amoureux de la pénombre et « n'opérant pas lui-même ». Une seule fois, quand il eut posé

(1) Et qu'il n'était certainement pas, puisque M. Lacaussade vient encore d'être mystifié à l'heure où je relis cet article. Cet acharnement d'un inconnu est d'ailleurs étrange. Si pourtant c'était M. Lacaussade lui-même qui se mystifiait à son insu ? Ce serait à enfoncer Felida !

sa propre candidature à l'Académie, bien avant la tournée grotesque du citoyen Tournadre, il fit une démarche personnelle en se rendant à l'invitation de M. Camille Doucet qui, suivant l'habitude des secrétaires perpétuels, le pria de passer au Palais Mazarin. Masson y alla, et certainement dut jouir longuement de la stupéfaction de ce fin et coquet vieillard s'attendant sans doute à éconduire quelque monomane et recevant un érudit courtois, matois et un peu narquois (1).

Tel fut M. Paul Masson, ancien juge à Chandernagor, ancien substitut à Tunis, attaché à la Bibliothèque nationale, « polygraphe », comme il aimait en bon bibliophile à qualifier les écrivains variés et fantaisistes, mais par dessus tout joyeux vivant, fin esprit. âme sans fiel ni malice, auquel on doit vraiment, même si on les désapprouve, pardonner ses mystifications innoeentes et parfois savoureuses. Peut-être là-haut, quelques puritains renfrognés lui feront-ils grise mine, mais je suis sûr que certains saints iront à bras ouverts à sa rencontre, entre autres ce bon Philippe de Néri qui aimait tant les jeux de mots...

Henri Mazel.

(1) Les articles qu'on lui consacra ces derniers temps furent en général sympathiques. Je cite notamment une fine causerie de la *Revue hebdomadaire* où M. Maurice Talmeyr, faisant allusion aux fausses nouvelles qui s'entrecroisèrent à propos de sa mort, disait : « Quand on poussait comme lui la mystification jusqu'à l'apostolat, on ne pouvait évidemment que souhaiter une chose, c'était de se faire croire mort tout en étant vivant, ou d'être cru vivant, hélas, en étant mort. » Malheureusement on ne peut avoir de doute ; notre ami était parti de Paris très malade, et dans une lettre datée du 22 octobre, peut-être la dernière qu'il ait écrite, puisqu'il s'éteignit dans la semaine, il se plaignait « d'une maladie de nerfs atroce » ; la lettre a été reproduite par M. Pierre Dufay dans *le Progrès*, de Blois.

La Douleur et l'Espérance

Armand Point pinxit

Assise près des rocs la Douleur pleure et songe
Aux jours morts d'autrefois dont rien n'a subsisté,
Et, triste du décor dont s'ornait leur mensonge,
Cherche dans le regret sa seule volupté.

Mais près d'elle, sereine et les ailes ouvertes
Comme vers quelque ciel là-bas qu'elle a tenté,
L'Espérance, debout, radieuse, d'un geste,
Jette le sommeil bleu de ses pavots d'été.

O mon cœur, pourras-tu, si vieux, ouvrir encore
A celle qu'on nomma la fille de l'aurore
Et qui s'en va sans peur vers la terre à chercher,

Ou même à celle qui ne connaît de tendresse
Que pour les sanglots lourds mûris par sa tristesse,
Dont le rêve suprême est de tout oublier ?

André Lebey.

MÉDAILLES ET CAMÉES[1]

I

Marie Bashkirtseff[2]

« *J'adore et j'admire tout...,* »
M. B.

A Vous, ô magicienne, dans l'essor des matinées bleues ou le néant pâli des crépuscules, à vous, à votre âme ironique et brûlante, j'offre sans trêve ma fugitive oraison de passant obscur à travers le fallacieux enchantement des œuvres et des choses, depuis le jour inoublié, déjà lointain, où je connus par votre talent de portraitiste le portrait d'une morte ! Ah ! le Salon de 1885 !... Et, deux ans plus tard, exquise enthousiaste, au retour de ce palais banal des vanités mercantiles où votre songe phtisique de vingt-quatre ans voulut transfigurer la vie, votre personnalité se révélait à moi tout entière : votre *Journal* a complété votre œuvre, posthume comme elle. Posthume est un mot du dernier bourgeois, car vous vivez encore et toujours sous mon front, dans le cœur de la petite secte éparse et fervente qui ose croire de nos jours à la Beauté. — Mais, de mon vivant, j'adorais Zola, me répondez-vous, blonde railleuse au regard profond : — oui, mademoiselle, mais vous lisiez Platon ; vous avez peint le *Meeting*, puis vous chantiez du Weber : est-ce la faute de la mélodie, si elle est plus éphémère encore que le pauvre ciel brumeux du réalisme et de la vie ? J'en atteste les poètes en visite mondaine à l'heure du samovar, qui dénichaient, près du piano ouvert ou de la palette en émoi, la page grecque annotée par votre blanche main. Peut-être mon trop solennel aveu d'amour aurait-il réveillé votre beau rire loyal : mais, à douze ans, vous aimiez silencieusement un grand duc ; et depuis, stendhalienne voyageuse et pensive artiste, sans renoncer les joies hautaines du musée, votre conviction s'écriait devant les haillons endormis sur un banc nocturne : « Ça, c'est du Shakespeare !... » Adieu, noble amie inconnue, trop fugitive ! Et tel Siegfried expirant au nom de Brünnhilde, puissent mes lèvres moribondes fleurir, un matin d'automne, en incarnant votre passion de l'Art dans mon respectueux amour !

Raymond Bouyer.

(1) Pour faire suite aux *Sonnets de Viviane.*

(2) Morte à Paris, le vendredi matin 31 octobre 1884, à vingt-quatre ans, « au seuil de tout ».

Lilialis

Ils l'ont subi, ton charme d'exaltant délice !
Et toutes convoitises viles se sont tues.
D'invraisemblables héroïsmes les pâlissent
Dont leur âme ivre à te mériter s'évertue.

Une heure, ils t'aiment comme une autre Béatrice
A ces passants qu'ils sont lointaine et défendue ;
Plus haut qu'une adoration profanatrice,
Ta froide vénusté te fait sœur des statues.

Lys ! Ils n'osent ta chair de reine impossédée,
Te revoilent des virginités de l'idée.
Va, déesse !... Et pas un n'envîra, et pas un,

Jalouse idole, n'ose même ton amant
— A qui, secrète et nue inoubliablement,
Tu donneras, ce soir, la douceur de tes seins.

Emile Besnus.

CHRONIQUES

I. — *LES POÉSIES*

POÈMES, par Emile Verhaeren (édition du *Mercure de France*). — LA GUIRLANDE DES JOURS, par Jean Viollis (Toulouse, Vialelle et Perry). — LA MAISON DE L'ENFANCE, par Fernand Gregh (Calmann Lévy). — LARMES ET SOURIRES, par Hector Bonnenfant (Rochefort-sur-Mer, Gourney et Courtin). — DIVERS.

M. EMILE VERHAEREN

Vous le connaissez, vous l'aimez : c'est un puissant forgeron. A lire son œuvre en bloc telle que le *Mercure de France* vient de la publier on retrouve l'impression éprouvée au fur et à mesure que paraissaient les volumes, aujourd'hui si rares, dont elle se compose ; seulement les défauts s'atténuent et les qualités prennent du relief.

M. Verhaeren a la brutalité de sa puissance; il abuse parfois des consonnes rudes au point qu'on songe involontairement à l'épigraphe de Boileau sur Chapelain, l'emploi qu'il fait des adverbes incommensurables et pesants, tels que *immensément, énormément*, tourne trop souvent au procédé (je concède qu'il peut se réclamer de l'*immanis* de Virgile, de l'*énorme* de V. Hugo, mais quand même !) ; enfin pourquoi M. Verhaeren ne veut-il pas écheniller son œuvre robuste de certaines expressions qu'il sait, aussi bien que moi, vicieuses ? M. de Régnier, lui, ne dédaigna pas d'épurer sa syntaxe !

Défauts moins dangereux que des pailles dans une lame d'épée mais qui nuisent à l'éclat des poèmes comme les paillettes des pierres précieuses.

Je m'en veux, cependant, de m'y être arrêté, car il est puéril de taquiner un poète de cette taille.

Alors qu'il écrivait les *Flamandes*, son premier livre, M. Verhaeren était fortement épris de la beauté de la matière ; il envisageait la nature et l'amour ainsi qu'autrefois Téniers, Van Ostade, Brouwer, et qu'aujourd'hui M. Lemonnier et M. Eeckhoud ; la ligne de ses poèmes, arrondie alors et grossière comme le sein des gouges qu'il célébrait, tombe et se raidit dans les *Moines*. C'est à contempler les Moines que M. Verhaeren acquit le sens de l'au-delà, car à dater de ce recueil la vision du poète s'élargit, il décrit toujours les choses de la terre mais il en déforme les contours ; il devient apocalyptique ; dans le sac de son vers où déjà se tassent les mots pleins et sourds, il ajoute les éclats aigus des assonnances qui en déchirent l'enveloppe et des blocs de cuivre qui la bossèlent.

Et à lire à haute voix, les *Soirs*, les *Débâcles*, les *Flambeaux noirs*, les *Villes Tentaculaires*, on entend gronder sur des ponts suspendus de lourds chariots où s'accumulent des barres de fer.

Quelques-uns, lorsque on parle de M. Verhaeren, répondent en louant l'harmonieuse beauté de Chénier ; d'abord je ne connais que Victor Hugo pour avoir pu dans un même livre réussir également le *Régiment du Baron Madruce* et *les Idylles*; ensuite, pour s'être à plaisir comprimé le crâne sous les bandelettes étroites de leur esthétique, ces classiques grognons ne savent plus voir, et, passant une main tâtonnante sur le masque tragique du poète, ils s'écrient : c'est rugueux, c'est bossué, cela se renfle et cela se creuse; Dieux! que c'est laid! Et le brasier de génie qui flamboie dans les trous d'yeux leur demeure à jamais inconnu.

Ah! Verhaeren! Vulcain, dans les antres de Lemnos, martèle des armures pour l'Olympe, tandis que, au fond de la forge, on voit sourire Vénus dont la fumée n'altère pas les formes immortelles.

*
* *

M. JEAN VIOLLIS

Plusieurs poètes de Toulouse méritent qu'on les aime et les admire : on connait M. Maurice Magre qui sait unir à la douceur virgilienne la magnificence vague de Lamartine; il y a son frère M. André Magre, il y a M. Marc Lafargue, tendre et délicat, et je vous parlerai plus tard des Eglogues pleines de soleil que prépare M. Delbousquet. Je viens de lire aussi dans un clos paisible cette *Guirlande des Jours* que M. Viollis tressa des plus gracieuses fleurs de son âme; la lumière bleue et éthérée d'automne baignait les arbres, fondait au loin les masses lourdes des chevaux de labour, toutes choses semblaient flotter, prêtes de s'envoler... Une semblable atmosphère me paraît envelopper le petit livre de M. Viollis, pénétrer chaque poème, dont elle efface et précise tout à la fois les formes et les contours. La *Guirlande des Jours* est, non pas un hymne sonore et vain à la vie, mais un peu de la vie elle-même; écoutez, cela :

C'est le verger fleuri comme un front d'épousée,
le parc irrégulier avec l'enclos moussu;
et les vieux champs pierreux aux herbes épuisées
ont des grâces d'ancêtre ou de parent déchu.

Voici le colombier où les oiseaux fidèles,
après avoir volé tout le jour dans le ciel,
rentrent languissamment quand s'éteint le soleil,
au froissement soyeux et léger de leurs ailes.

Le soir vêt d'ors discrets et de lueurs voilées
la rivière endormie au fond de la vallée
tandis que l'ombre est lente aux bleus coteaux voisins.

C'est pour avoir taillé la Vigne de la Vie,
que je puis accrocher des grappes de raisin
sur le seuil lumineux de la maison bénie.

L'art de M. Viollis est aussi sûr qu'il est simple et discret et je ne vois pas, à lire ses vers, qu'il se soit trop souvenu des maîtres dont il a le savoir-faire.

En vérité, on distingue, là-bas, à Toulouse, un éveil d'esprits neufs, indépendants, qui se développent parallèles, non sous le dais d'une école mais sous la voûte d'un même firmament : ils vont à des buts différents et que leur seule hauteur égale.

M. Viollis est un de ces esprits ; il a, dans une courte préface, harmonieusement parlé de lui-même ; un charme naît de ces quelques lignes de prose, se ravive à chaque poème, et se prolonge, lointainement, au delà d'un fleuron, hélas ! trop tôt final.

*
* *

M. FERNAND GREGH

De la musique avant toute chose...

Je ne vois guère, parmi les poètes, que M. Gregh pour avoir le sens musical aussi affiné ; non que ce ne soit pas un peu trop l'harmonie des ariettes de Verlaine, mais les mélodies sont personnelles et ces mélodies sont exquises. M. Gregh sait l'art de noter les nuances imperceptibles, et cet art est extrême ; à l'appui de mon dire je rappelle une pièce où se répondent comme *rimes* d'un vers à l'autre les mots *parfums* et *séraphins* ; n'est-elle pas délicieusement subtile cette parenté si lointaine de timbres ?

Et puisque le livre de M. Gregh s'intitule *La Maison de l'Enfance*, vous saurez tout de suite que les sentiments n'y sont point exprimés avec violence, vous saurez que ces poèmes sont émouvants et mélancoliques comme un retour dans la ville natale, un soir d'automne, après quelque long exil, et les lisant vous croirez entendre flotter dans l'air une fuite de harpes éoliennes.

Je ne veux rien détacher du volume car ceci me plaît autant que cela, mais que ceux qui aiment Verlaine, Rodenbach et Samain ajoutent dans leur bibliothèque, aux œuvres préférées, cette *Maison de l'Enfance* où chuchote suavement la tendresse mystérieuse d'une âme.

*
* *

M. HECTOR BONNENFANT

Il y a un incontestable effort d'art dans le livre de M. Bonnenfant. Certes, ce n'est pas très personnel ni émouvant et cependant le métier du poète intéresse parfois :

... des pizzicati veloutés, fins, perlés,
pareils à des bruits d'eau tombant dans un calice
suivirent ; et la main du sillet à l'éclisse
courut précipitant l'envol des sextolets.

*
* *

J'ai lu *les Fleurs de l'Ame*, *Marguerite*, *Rêves du Soir*, *Poèmes catholiques*, *les Libellules*, *Rimes Blanches ;* ce sont des vers bien médiocres.

Charles GUÉRIN.

II. *MUSIQUE*

JOURNAL D'UN ASSIDU DE L'OPÉRA-COMIQUE : GLUCK ET MOZART ; DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS D'ORPHÉE (DÉBUTS DE Mlle LEJEUNE) ET PREMIÈRES DE DON JUAN. — LIVRES ET CONCERTS.

Berlioz se désespérait de n'avoir pas connu Gluck : mais ne le possédons-nous point toujours, immortel dans son œuvre ? L'*Orphée* est son portrait vivant, toujours parlant. Je ne me lasse pas d'y découvrir des nuances de physionomie sans trêve inédites. Delacroix l'hyperartiste écrivait : « Un bel ouvrage semble contenir une partie du génie de son auteur. » Son frère intellectuel, Stendhal, ajouterait que j'ai « cristallisé » pour Eurydice, le doux symbole de l'amour. Parfois, le souvenir même est plus intense que l'audition directe, immédiate : plus tard, à l'heure précise où je vais écrire, les réminiscences refleurissent claires et vives, avec un indicible parfum qui est le style, l'âme, le *moi* du vieux Gluck ; j'entends passionnément toujours ce rhythme noblement classique et sombre du début, ces violons mineurs qui pleurent l'épouse dans le crépuscule religieux du Bois sacré, l'étrange accord étouffé qui termine, avant la Romance, — la mélodique beauté de la déclamation, l'accent des pantomimes qui évoque de divins paysages animés, noirs ou suaves, le style élégiaque qui ne peut oublier l'amie sous les délices d'un nouveau ciel, coloris étrange qui s'apparente à la mélancolie du bonheur chantée par Berlioz et retrouvée par Beethoven (1), amertume *sui generis* qui reste harmonieuse comme l'antique douleur des Niobés, demi-teinte et demi-jour où passent des caresses de Chénier, des sourires de Prud'hon, pour aboutir à la magnificence expressive du grand duo tragique et doux : ce pur plaisir de racinien, qui vaut bien le *bel canto* des italiennes vocalises, je l'ai renouvelé ce soir, voluptueusement, en écoutant la nouvelle *Eurydice* svelte et brune ; Mlle Gabrielle Lejeune nous vient de la Monnaie de Bruxelles, et j'applaudis loyalement, je ne dirai point à ses débuts, car l'artiste possède déjà l'autorité jointe à la conviction. Son charme sévère parle aux âmes. Cantatrice experte et poignante actrice, elle sent et elle sait. Son avenir est certain. Je l'ai devinée dès son entrée muette, quand le blanc génie des Champs-Elysées mélodieux, sous les espèces de l'exquise Sberna, met la main de l'épouse heureuse dans la main du poète épouvanté ; puis, dès

(1) Dans l'*Andante* en *si* bénol de la *Pastorale* (Vienne 1808).

les premières mesures du récit en *ut* majeur (*Ciel ! devais-je m'attendre ?... Qu'entends-je ? ah ! se peut-il ?...*), la voix chaude et sûre traduit Gluck sans le trahir. La beauté renaît sur de jeunes lèvres. Où la blonde Mlle Marignan n'était que charmante, où Mme Bréjean-Gravière se montrait exclusivement virtuose, Mlle Lejeune a mis le style qui transfigure la douleur. Je la préfère dans les passages de force. J'ai souligné sur ma partition, comme particulièrement réussis, le retour du superbe motif (*Viens, suis un époux qui t'adore*) cette fois enveloppé par le violoncelle, l'ensemble déchirant des deux voix (*Quelles rigueurs !...*) suivi de l'*andante* soudain ralenti, saisissant (*Quels tourments insupportables mêlez-vous à vos faveurs ?...*), etc. Je demande grâce aux dieux pour le langage de M. Moline ! Et n'ayant point l'âge des patriarches, je ne puis comparer avec Mlle Sophie Arnould, contemporaine du chevalier ; M. de Goncourt emporta ses secrets dans la tombe. L'étonnante Delna progresse à chaque soirée, atteignant plus d'une fois à la noblesse recueillie qui contraste avec les exagérations premières ; je lis dans *Monstres*, le nouveau livre de l'humoriste Jean Dolent, page 70 : « EUGÈNE CARRIÈRE *à Mlle Delna* (*Orphée*) *non présente* : — Mettez-vous entre une lampe et un drap blanc et étudiez vos silhouettes. Dans les grandes émotions n'écartez pas les bras du corps. » — L'artiste née n'a pas attendu ce conseil de peintre pour parfaire sa belle plastique ; mais je ne puis m'accoutumer aux sanglots de la IIe strophe de l'*Air* monumental : la ligne détruite, adieu Gluck ! A remarquer la continuelle expression du quatuor, le début *agitato* du IIIe acte, le hoquet de deux croches par temps qui ressemble au rhythme de la scie (dans l'*allegro* qui précède l'*Air : Chère épouse !* avant le tremolo terrible), et avant tout, la multiple et toujours expressive notation du mot divin : EURYDICE ! (première Scène avec chœurs, Romance, Air final, etc.) Ici, par la force de la musique même, Gluck a vaincu Virgile.

Dimanche, *Orphée* quitte l'affiche : sinon, je ne m'arrêterais plus. Quand je l'écoute, j'ai l'ardeur d'un Gluckiste pour défendre mon maître contre tous les plagiats des Bertoni et les bons mots des Piccinistes. Partageant l'émoi de Jean-Jacques, je regrette alors seulement la brièveté de la vie... Ce soir, mon *Orphée* était précédé de *Richard Cœur-de-Lion* (1784), conviction naïve d'un art de dix ans plus jeune et qui semble plus vieux. Le parallèle de Mlle de Lespinasse demeure parfait. Sensibilité du bon Sedaine traduite par le bon Grétry, séduction de la vieille France avec de la force déjà dans le rhythme et un petit côté « troubadour » qui sent ses origines du romantisme. Voilà l'art français, le genre national, — spirituel, bourgeois, héroïque et sensible. Ensemble médiocre : mais, à côté de l'excellent Bouvet (*Blondel*), je distingue la toute gentille Mlle Vilma qui prête au travesti d'*Antonio* le pimpant d'une miniature de maître Jehan Foucquet.

Jeudi soir, 5 novembre 1896.

Trois ans après (1787), parut à Prague le *Don Juan* que Mozart écrivait, avec la fierté d'un Marc-Aurèle, « pour ses amis et surtout pour lui-même ». Ainsi naissent les chefs-d'œuvre. Ah ! dame, nous voici loin du refrain candide et moyen-âgeux :

Quand les bœufs vont deux à deux
Le labourage en va mieux !...

Cependant, Wolfgang est un vrai *jeune*, et ne nous récrions pas quand l'affiche est accaparée par les chefs-d'œuvre sans cesse renaissants de ces vrais jeunes. Ils nous reprennent à temps.

Sortant de la seconde, je ne puis, ce soir, que repasser à l'encre mes notes brouillonnes. Ce soir, ou plutôt ce matin, car une heure approche ! Merci d'abord à MM. Carvalho dont l'an 1896 nous ramène aux meilleures soirées du Théâtre Lyrique que célébrait l'auteur futur des *Troyens;* Orphée, puis *Don Juan* : c'est bien mériter de l'Art ! Et presque le *Don Juan* rêvé, en deux actes, avec le clavecin pour soutenir le *recitativo secco*, avec la décoration raisonnable, et non plus l'arrangement d'Auber-Castil-Blaze (!) en cinq actes avec un ballet d'opéra, joie des snobs (les wagnériens d'hier), et qui me fait plaindre l'exquis musicien Paul Vidal.... Ici, la netteté un peu sèche de l'orchestre Danbé ne messied plus à cette *Sinfonia* un peu mince, rapide, alerte, délicieusement rococo, purement formelle, parfaite en son genre, plutôt musicale que mélodieuse, où le génie poétise la formule : j'ai dit l'*Ouverture de Don Juan*, musique d'abbé de cour idéal qui a étudié la théologie musicale dans Haendel et Bach, mais dont le babil est charmant. Ce *Fa presto* de Mozart l'écrivit en une nuit, la veille... L'allegro y triomphe. Un délicieux passage des violons se retrouve au *Trio* du IIe tableau ; la péroraison *decrescendo* se lie au Ier acte. Si Mozart symphoniste peut dater, Mozart théâtral reste admirable ; le rideau levé, le drame nous prend : trio nerveux, duo touchant, qui semblent faits avec rien ! Dans un ensemble vocal, dans un dessin d'orchestre, le créateur apparaît. L'Air de Leporello (*Madamina! il catalogo)* a la verve abondante des Italiens du temps (1) avec ce vernis magistral dans l'écriture qui est du maître. Toute la scène pastorale respire un Watteau céleste, mort jeune à la peine, petit Rubens mélodieux qui divinisait la vie par la grâce ; point de « fête galante » qui vaille le duo de la main (*La ci darem la mano*). Puis, aussitôt, le style le plus fier éclate avec le grand Air en *ré* de Donna Anna vengeresse, tandis que l'inspiration se refait malicieusement naïve avec l'Air de Zerline (*Batti, batti, o bel Masetto !*) : ô ce violoncelle qui caresse, ces bois, cette note de flûte à la fin qui met une larme sur les sourires ! Et ce *Trio des masques*, l'*adagio* sombre qui traverse les soleils de fête, les voix profondes, les gammes chaudes et les bassons menaçants ! Le grand Finale en septuor avec chœurs

(1) Paisiello (Air de *Don Calandrino*).

est purement d'opéra, avec sa vigueur décorative, théâtrale, sonore, déjà rossinienne : ô sobriété de Gluck !...

IIe ACTE : clair de lune, nocturne mélancolique et sensuel où l'ange terrestre que fut Mozart épand son âme dans le *Trio* divin sous le balcon, dans la *Sérénade*, dans le plus que ravissant *Vedrai, carino*, que Zerline soupire à son Mazetto, dans le second air d'Ottavio tendre et confiant. Et toujours le quatuor, le chant gambadent avec le valet peureux et perfide, la bouffonnerie imitative des bois ricane jusqu'aux pieds de la Statue qui parle enfin dans la nuit comme l'oracle d'*Alceste*, rien de plus tragique que cette infernale légèreté dans l'ombre... Elle vient enfin, la Statue pâle, au dernier souper qui raille et qui s'effare, et, colossal comme elle, surgit l'accord de *ré* mineur suivi de son accord de septième, *tutti* qui dominait l'*Ouverture*, tonnerre sobrement puissant comme l'expiation. Je n'ose croire à l'enfer qui serait peut-être une injustice divine ; mais l'artiste chrétien du siècle poudré puise dans sa foi cette épouvante auguste qui, sur le crescendo prodigieux des cordes, frappe les accords larges et simples, implacables. Il entre de l'au-delà dans chacune des touches *piano* des timbales en *fa ré*. Le chœur invisible monte des rougeurs. Ce *Finale* est le digne pendant, plus moderne, des terreurs antiques de Gluck. C'est d'un pathétique qui reste beau. Le penseur du *Requiem* est pressenti ; et Schumann retrouvera ce discours mystérieux, véhément, au *Dies iræ* de son *Faust*. La force classique monte à l'apogée, d'un premier coup d'aile. Je sors angoissé...

Après la synthèse, l'analyse qui distinguera l'âme de Mozart des lacunes du genre opéra, suite de tableaux décousus et de morceaux de concert. Gluck précurseur a mieux senti l'unité du drame ; mais Wagner novateur savait saluer le génie sous les fatalités d'un libretto et les exigences des prime donne (1). Et son drame musical ne déplace-t-il point l'équilibre ? Le problème reste entier, devant l'avenir. Le divin Mozart sacrifiait au goût de son entourage, mais quelle expression toujours, badine ou rêveuse ! Buvons sans remords à sa « coupe de volupté ». — Mise en scène intéressante, orchestre et chœurs exercés, danses jolies où Mlle Sberna reparaît, *Don Juan*-Maurel (2) parfois trivial, mais superbe à la fin, *Leporello*-Fugère divertissant, *Don Ottavio*-Clément chanteur pur et qui chante, *Le Commandeur*-André Gresse et *Mazetto*-Badiali satisfaisants, *Donna Anna*-Jane Marcy et *Elvire*-Marignan vaillantes à souhait en de lourdes tâches, *Zerline*-Delna, l'enchantement des oreilles et des yeux dans un rôle rieur et tendre dont elle sauve la tessiture par un miracle de sa grâce : que ne suis-je *Mazetto !*

Ce 20 novembre.

(1) Les vocalises, « inconvenantes » selon Berlioz, du second air de Donna Anna.

(2) Qui vient de publier une brochure *A propos de Don Juan*. — L'œuvre est sue en double, avec Bouvet (DON JUAN).

P.-S. — Reçu la substantielle *Musique à Paris, IIe année* (Paris, Fischbacher, 1896), de Gustave Robert, que nous étudierons le mois prochain comme prélude à la nouvelle saison des concerts ; et, en même temps, les *Bains de Bade*, conte moral et galant de René Boylesve, sourire sous la brume, meilleur que les dialogues de l'abbé Da Ponte, puis, *l'Ame antique* de Marc Legrand, livre vraiment classique dont la sérénité hardie était difficile à prévoir au bon temps déjà lointain d'Anatole Baju et des perruches infectieuses du Parnasse déliquescent.

Raymond Bouyer.

III. — *AUTOUR DES THÉATRES*

Odéon : *Les Perses*. — Théatre de l'Œuvre : *Peer Gynt*. — MM. O. Wilde, H. de Saussine, Paul Gavault, V. de Cottens et Catulle Mendès.

Je ne vous parlerai ce mois-ci que des *Perses* et de *Peer Gynt*. Je n'ai pu voir encore le succès du Vaudeville (le *Partage* de M. A. Guinon) et les *Bienfaiteurs* de M. Brieux ont si vite été enterrés que l'heure même des éloges funèbres est passée. Nous allons d'ailleurs avoir une meilleure occasion de parler de cet auteur, nous en avons du moins l'espoir, avec son *Evasion*, dont la première est annoncée pour cette semaine à la Comédie Française.

Nous voici en face d'Eschyle et d'Ibsen, le vieil hellène, créateur du théâtre antique et le vieux norvégien, démolisseur des préjugés dramatiques. Le hasard les rapproche avec les œuvres les plus caractéristiques peut-être de leur génie. La simplicité de l'un et la complexité de l'autre, sont poussées jusqu'à leur extrême limite dans les *Perses* et dans *Peer Gynt*.

Dans les *Perses* quatre scènes seulement, la première entre Atossa, mère du roi et le chœur, la seconde avec un messager en plus. Puis vient la scène de l'apparition de Darius ; enfin Xerxès surgit et se lamente. Cette tragédie venait sans doute troisième dans une trilogie patriotique à la gloire d'Athènes. Mais il est probable que les deux autres n'étaient que vaguement rattachées à l'action des *Perses*. Car il faut contredire ici certaine critique pour qui cette œuvre serait une pièce de circonstance, écrite au lendemain de Salamine ; les *Perses* virent le jour de la scène dix ans après la fameuse victoire.

Le lieu n'est pas ici de dire la campagne de Xerxès, pas plus que ce ne l'était à l'Odéon au moment de la conférence. Mme Dieulafoy qui d'abord présente le fâcheux spectacle d'une femme rabotée en homme, aurait dû sentir après sa première causerie que le sujet attendu par son auditoire était le récit de son voyage à Suse. Tout ce qu'elle nous a dit sur le théâtre grec se trouve tout au long et plus clair dans nos Croiset, nos Duruy et nos éditions classiques. Ç'a été aussi une bizarre imagination que cette application du décorateur (guidé certainement par Mme Dieulafoy) à

nous présenter des Perses habillés en Grecs et un palais en forme de château d'eau de petite ville, sous prétexte que les Grecs du temps d'Eschyle ignoraient les costumes et l'architecture d'Asie. Sans doute Eschyle s'est peu préoccupé de suivre les mœurs persiques, puisqu'il présente Atossa hors le sérail, mais j'aime à croire qu'il essaya, pour renforcer l'action de ses paroles, de costumer ses acteurs en Perses : la victoire leur avait laissé assez de dépouilles ! Notons sans discuter davantage.

L'Odéon est à louer d'avoir monté cette œuvre dans sa savante et rigide ingénuité. C'est un assemblage de cris de douleur, dont le crescendo est merveilleusement agencé. Une seule idée est exprimée : le malheur d'avoir voulu lutter contre Athènes. Voilà le drame à son aurore classique. Par le geste comme figé à son instant héroïque, il se rapproche de la statuaire (1). Les *Perses* d'Eschyle : c'est une frise de sanctuaire voué à Pallas victorieuse.

Voici maintenant le drame à son crépuscule plein de noblesse encore, mais si embrumé. Pour suivre avec intérêt *Peer Gynt*, il faut connaître la scène finale qui en contient toute la philosophie. Les premiers tableaux se succèdent avec une variété qui ne constitue pas un suffisant intérêt. Ibsen était jeune lorsqu'il a écrit cette féerie bizarre. Il y a mis ses qualités et ses défauts constituants. Après des moments de génie où la poésie éclate en strophes lumineuses, il y a des quarts d'heure de prose grotesque et d'esprit lamentable. Tout cela est très beau, en bloc, si l'on veut, mais il y manque l'ordre et l'amusement. On dégage le sens trop tard : avant d'applaudir, on a bâillé. Il y a trop d'épines pour pas assez de roses.

Peer Gynt (dois-je donner l'analyse ? — non, n'est-ce pas ? —) est un jeune fou qui en conte à sa mère de toutes les couleurs et qui fait peur aux filles parce qu'il est un peu magicien et qu'il boit plus que de raison, ce qui n'empêche pas ces mêmes jeunes filles de tomber dans ses bras. Il pourrait, avec un brin de sagesse, se faire une jolie vie ; mais il aime les sentiers escarpés et détournés. Le voilà empêtré dans trois amours le même soir. Pour n'avoir su choisir il va être ballotté toute son existence, comme sur un vaisseau désemparé. Il sera apprenti-troll, négociant millionnaire, prophète, mendiant ; puis il échouera à la porte de sa propre maison où la fiancée l'attend, vieillie mais aimante encore et digne de réclamer son âme au fondeur impatient qui trouve que Peer Gynt a gâté sa vie et doit rentrer au creuset pour une nouvelle incarnation.

Ibsen peut se dire aujourd'hui (car il était très jeune quand il composa ce poème dramatique) que *Peer Gynt* aurait fortement besoin de retourner à la fonderie ; mais il y a la fiancée, l'amour de beaucoup pour ce poème, qui réclame : il paraît que la langue de l'œuvre est admirable. La

(1) M. de Max (Xerxès) n'a pas compris cela puisqu'il s'agite comme diable en bénitier. MM. Tessandier, très noble et le choreute d'Altour une bien belle voix.

prose de M. Prozor manque de relief et la représentation eut ses minutes d'incompréhension et de dénaturation.

Quant à la musique de Grieg elle est toute délicieuse. La *plainte de Solveig*, la *mort d'Aase*, la *danse d'Anitra*, pourquoi ne pas dire la partition entière? classique dans nos concerts et jouée admirablement bien par l'orchestre de Gabriel Marie a fait pardonner les lacunes de l'œuvre et de l'ŒUVRE (1).

Après une telle représentation, on sort ahuri, on se tâte le front, on rappelle ses idées, ses sensations, en déroute, on ne sait pas s'il faut blasphémer ou crier de joie. On craint d'avoir été joué et tour à tour on se demande si par hasard notre esprit ne serait pas insuffisant... Après les *Perses*, on lève la tête ; la morale n'est pas transcendante, il n'y a même pas de moralisation, mais on a la parfaite conscience d'avoir assisté à la représentation d'une belle et haute œuvre d'art. Et cela vous enorgueillit mieux que tout.

Je n'ai pas le courage maintenant de vous entretenir de la *Passante* d'Oscar Wilde, pièce sans intérêt particulier. C'est du théâtre de M. Tout le monde. *Salomé* qui terminait le spectacle a été analysée ici même lors de sa représentation (meilleure) à l'ŒUVRE. Quant à la conférence de George Vanor elle a été, comme ses sœurs, délicieuse, de belle langue, avec des pointes d'esprit et des envolées poétiques. Je suis allé cette semaine entendre M. Henry Fouquier à la Bodinière, et M. Sarcey au Divan Japonais, et je reste confus pour eux, de leur inconsciente banalité. Vanor est leur maître ; il faudrait que le *Figaro* et le *Temps* s'en rendissent compte.

Aux Escholiers, une jolie comédie de salon : *Omphale*, où il se trouve qu'Hercule est un gringalet qui ne file pas du tout aux pieds de sa belle Josette. Auteur : M. H. de Saussine. C'est écrit sans recherche : il n'y a pas un mot d'esprit, mais c'est très bien joué (2). Les Escholiers, et M. Bourdon, leur président, savent se donner la peine de monter très luxueusement même les œuvres inutiles.

Mais pourquoi être si sévère. La pièce, un peu vide certes, est bien menée et elle est écrite en une langue claire et simple. Et puis, c'est un début. Donc, une palme d'encouragement.

Une triple couronne de mérite, cette fois, à M. Paul Gavault, auteur la

(1) C'est M. Deval qui remplissait le terrible rôle de Peer Gynt. Il s'en est tiré à son honneur. Citons parmi les dames : Mlles Suzanne Auclaire, qui a une voix savoureuse, Barbieri une Aase vigoureuse et très nature, Regnold, Régine Martial (une femme en vert très étrange), enfin la fine danseuse Jane Avril qui a de l'esprit tout le long du corps.

(2) Mme Archimbauld (Josette), et Mme Marthold (une duchesse de Réville, fort intelligemment esquissée), M. Burguet (le sculpteur Hercule).

même semaine d'un roman très gai et très juste et très bien écrit, *Mon bon oncle*, satire de la solennité bourgeoise, d'une revue à la Roulotte avec l'ami Mougel, ce Quichotte, et enfin d'une opérette avec V. de Cottens et Varney, *le Papa de Francine*, où la bonne humeur, l'invention et les fins couplets se croisent à la joie débordée du public. Cluny va se payer une centième. Je demande a êfre du souper qui se fera à Saint-Germain, comme le dénouement, je soupose.

Un gros bon point aussi aux Folies-Bergères d'où je sors fort ému par le *Chand'habits* de Théophile Gauthier et Catulle Mendès, et Severin, car ce mime est un créateur aussi, un poète et pas le moindre de ce temps. Cette pantomime est agrémentée de ballets et tapissée de jolies femmes en piquants travestis, voire même d'une vraie danseuse, Mlle Chasles, adroite et gracieuse. Et puis j'avais de belles voisines. La soirée a été tout à fait curieuse. La Cavalieri, électrisée par le succès de ses camarades, s'est surpassée et s'est offerte à la salle, ses beaux seins quasi nus.

Jacques DES GACHONS.

IV. *EXPOSITION DE « THE ARTS AND CRAFTS SOCIETY» A LA « NEW GALLERY », LONDRES.*

Depuis trois ans The Arts and Grafts Society n'avait rien exposé. D'où le grand intérêt de l'actuelle exposition. Des intervalles aussi longs permettent de se mieux rendre compte des efforts tentés et des progrès accomplis, et l'artiste aussi a plus de temps pour œuvrer n'ayant point le souci d'une trop fréquente obligation d'exposer.

Je dirai tout de suite et rapidement le très vif intérêt qu'offrent les mille objets où s'est efforcée l'ingéniosité d'artisans habiles ; les vitraux merveilleux que dessine Sir E. Burne-Jones et dont William Morris composait les couleurs ; ceux aussi, du très original et personnel artiste Selwyn Image — les dessins de R. Anning Bell, les panneaux de Ch. Conder, et d'autres tout aussi intéressants — et d'autres encore, où déplaît une imitation trop simple et naïve. Une salle entière est consacrée à l'œuvre de Ford Madox-Brown. C'est la première fois que sont réunis aussi complètement les travaux du grand peintre, réellement l'initiateur du mouvement préraphaëlite. La grande variété des œuvres exposées laisse voir la souplesse du talent de Ford Madox-Brown. Velasquez, Watteau, Delacroix, Ingres, tels sont les noms qui sont tour à tour rappelés à l'esprit par les dessins et les toiles du peintre. Et l'on découvre autre chose qu'un maître de la peinture conventionnelle ; c'est, à la fois, un artiste observant de la façon la plus pénétrante la nature et la vie, et un grand humoriste. Il faudrait une sérieuse étude pour dire tout ce qu'il serait bon de connaître de l'initiateur préraphaëlite et la place, ici, fait défaut.

Dans la même salle est exposée une collection de volumes produits entièrement, sauf le texte, d'après les théories récentes de William Morris. Naturellement W. Morris y tient la première place et les volumes provenant de « Kelmscott press » excitent l'intérêt des belles choses auquel se vient ajouter l'intérêt des choses passées, car la couronne de laurier voilée de noir posée là, en la grise lumière de la salle, disait tristement la mort trop hâtée du magnifique artiste, de William Morris, « the great craftsman ».

Mais son influence en cette partie est indéniable et profonde, en même temps que domine son œuvre personnelle. Nombreux sont ceux qui ont accepté les théories de Morris, en les appliquant chacun à sa manière très personnelle : Walter Crane, Selwyn Image, R. Anning Bell, Lucien Pissaro, Herbert P. Horne, W. Strang.

Les reliures et les titres ont donné lieu à de nombreuses tentatives, presque toutes intéressantes et quelques-unes réellement heureuses ; à citer, les dessins de D. S. Mac Coll, Ricketts, Walter Crane.

Après avoir tout vu, il reste surtout cette impression, que toutes ces œuvres, que tous ces gens, sont dominés par une seule puissance, qui jamais ne s'étale et n'éblouit, mais est sentie immense et ferme, et c'est la domination du génie.

Henry D. DAVRAY.

V. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.*

SYLVIE, OU LES ÉMOIS PASSIONNÉS, par Eugène Montfort, préface de Saint-Georges de Bouhélier (*Mercure de France*).

Une erreur commune à toutes les écoles littéraires est la persuasion où elles sont de penser abolir l'œuvre de celles qui les précédèrent et qui nécessairement les engendrèrent. Cette erreur les amène à la violence ; mais on aurait tort de leur reprocher leurs écarts de mots et leur aveuglement, car, en outre qu'ils témoignent de la sincérité, ils servent à redresser les erreurs passées. Les paroles inconsidérées tombent dans le vide ; les marques des coups justement assénés demeurent. Tous les critiques *romans* peuvent déclarer non avenue l'œuvre de Hugo, ils ne nous empêcheront point de vivre à son ombre malgré eux et malgré nous-mêmes ; mais peut-être serons-nous préservés d'un romantisme fâcheux.

Le symbolisme ne fut point une grande découverte et les ignorants seuls se gaussèrent de l'épithète que l'on donna à un mouvement qui eut pour but de ramener la poésie à ses véritables et éternelles destinées dont elle s'éloignait. Il eut ses excès : ici, il alla se perdre dans un ésotérisme obscur ; là, il se glaça en des allégories restreintes. Le naturisme en tant que réaction est excellent ; il était même inévitable. Il ne faudrait point cependant s'imaginer que le sens de la vie et de la nature

date d'hier. Des écrivains symbolistes et autres, dont la liste serait longue, n'en attendirent point la révélation, que je sache.

M. Saint-Georges de Bouhélier eut le mérite de grouper en un faisceau des tendances éparses et de les théoriser ; il le fit avec un talent plein de promesses et toute l'injustice qui sied. « La Mouquette et Eucharis » obtiennent ses « jeunes faveurs » et il désire « l'étreinte du dieu Pan ». Soit, encore que je ne trouve d'autre explication à la présence ici de l'exquise Mouquette, que M. Zola étant, paraît-il, un ancêtre du naturisme, il s'agissait de le glorifier en la personne d'une héroïne qui caractérise si parfaitement son art.

Mais il s'agit du livre de M. Montort. J'avoue qu'en dépit des qualités de ce volume, le naturisme semble pencher d'emblée vers les erreurs que le chef de l'école redoute pour l'avenir. « A vrai dire, je concède que, dans quelques années, l'excès de sensibilité où se vont porter de nouveaux auteurs, les défaillances qu'ils montreront, les larmes, les soupirs, les sanglots dont ils paraîtront extrêmement prodigues, ne laisseront point, sans aucun doute, que d'incommoder le public. » Ainsi s'exprime M. de Bouhélier dans sa préface à *Sylvie*. J'aurais voulu aussi bien dire pour critiquer *Sylvie*. Trop d'émois ! Trop d'émois ! Nous connaissons déjà ce naturisme-là : ce n'est point celui de Bernardin, mais celui du *Père de famille*, de *Paméla*, de la *Mère coupable*, et des drames de Nivelle de la Chaussée.

En dépit de ces critiques, il y a beaucoup de bonnes choses dans ce volume que l'on sent animé par un souffle de jeunesse frémissante et sincère. M. Montfort a les dons d'enthousiasme et de sensibilité et s'il sait obéir à son propre génie plutôt qu'aux théories préconçues nous pouvons attendre de lui d'excellents ouvrages.

Ed. D.

Essai sur Puvis de Chavannes, par Léon Riotor (aux bureaux de l'*Artiste*).

M. Riotor est un abondant polygraphe : poésie, linguistique, romans, ésotérisme, critique de mœurs et d'art lui sont familiers. Un talent aux faces si multiples ne saurait être toujours égal à lui-même, et je préfère de beaucoup en M. Riotor le critique à l'imaginatif et au poète.

Son essai sur Puvis de Chavannes est tout à fait remarquable. Il montre une compréhension très profonde et très noble de l'œuvre de ce génial créateur, et son enthousiasme ne laisse point que d'être raisonné. Un choix abondant et judicieux de citations vient aussi ajouter à la force des excellentes opinions de l'auteur. Ed. D.

Opôra, par Arthur Toisoul (édition du *Coq Rouge*)

M. Toisoul publia naguère un gracieux recueil de poèmes. Nous retrouvons dans la prose d'*Opôra* le poète épris de la nature et de la vie. Cette scène, vision ensoleillée d'une antique idylle, est écrite dans une langue imagée et pure. Ed. D.

LES BAINS DE BADE, par René Boylesve (Bibliothèque artistique et littéraire.)

« ... Dieu me damne, je crois que voici son corps tout dégraffé... Fi, c'est bien vilain !

« — Véronique !... vos termes conviennent mal à une action qui met à découvert tant de beauté. »

Cette répartie me semble contenir l'essence des morales à tirer de ce gracieux roman. Aussi bien M. Boylesve n'est-il point un moraliste sévère ; et de prêcher au nom de la beauté lui donne un sourire indulgent qui manque aux prédicants de l'austère vertu. Il déteste les rébarbatives pudeurs et l'ascétisme barbare à l'égal du vice qui grimace ; il aime en un mot tout ce qui est aimable, et prenant le genre humain pour ce qu'il vaut, il absout les défauts qui en sont l'ordinaire parure.

Peut-être est-ce m'aventurer que de prêter à l'auteur de ces aventures galantes une morale qui ne serait point la sienne, mais celle de Pogge. Cependant, comme il s'est fait le continuateur du spirituel Florentin, j'incline à croire qu'il n'a pas sans dessein choisi son modèle.

Je ne parlerai point de la saveur toute spéciale de ce récit. On en put goûter ici-même quelques fragments. M. Boylesve est de la bonne lignée des conteurs français et s'il a donné à ce petit ouvrage le charme piquant d'un pastiche, il l'a aussi orné des grâces de son esprit qui sont très vives.

Ed. D.

ESSAI SUR LE NATURISME, par Maurice Le Blond (*Mercure de France*).

J'aimerais que la Renommée suscitât autour de ce volume le bruit dont elle est prodigue lorsqu'il s'agit de recueils de rosseries littéraires. M. Le Blond est un excellent critique et je suis d'autant moins suspect en le reconnaissant qu'il attaque certaines opinions auxquelles je suis attaché. Mais nous sommes peu accoutumés à une critique raisonnée et sincère ; et la sincérité, la logique de M. Le Blond sont trop manifestes pour que nous ne nous en réjouissions pas.

On ne trouve point ici de cette rhétorique pédante et impertinente qui nous offense si souvent. C'est au nom de principes clairement exposés que les œuvres sont en cet essai louées ou condamnées. Une des forces du naturisme sera certainement dans le fait que les jeunes hommes qui s'en firent les apôtres, se présentèrent avec des idées nettes et parfaitement ordonnées.

Ce volume suscite la discussion, mais il renferme tant de choses que plusieurs pages seraient nécessaires et non une rapide bibliographie. Il est d'ailleurs un point fondamental sur lequel toute discussion serait sans doute superflue, car naturisme et symbolisme diffèrent essentiellement par la conception philosophique qui leur sert de base. Or depuis mille et mille ans la pensée humaine poursuit une vérité impossible à atteindre ; l'esprit s'attache à tel ou tel concept qui le satisfait et qui lui donne l'illusion d'une certitude. On ne saurait donc condamner une forme d'art au nom de telle ou telle métaphysique ; il lui suffit d'avoir atteint

la beauté. Pourquoi cet écrivain qui se crée un univers serait-il inférieur ou supérieur à cet autre qui subit l'univers ? Pourquoi celui-là sentirait-il moins vivement que celui-ci ? Et pourquoi l'émotion sensible vaudrait elle davantage que l'émotion intellectuelle ?

Mais ce que je tiens à louer particulièrement chez M. Le Blond et chez les naturistes, c'est leur amour de la clarté, du bon langage et de la simplicité. Ed. D.

LE LIVRE DES MASQUES, par Rémy de Gourmont (*Mercure de France*).

Un certain recul est nécessaire pour juger une période littéraire ; le temps place les œuvres au plan qu'elles doivent occuper et le critique se défend plus facilement des suggestions inévitables qui peuvent troubler son impartialité et sa clairvoyance.

M. Rémy de Gourmont a sans doute senti ces raisons en ne nous donnant point tout à fait les portraits annoncés, mais plutôt des esquisses indiquant les lignes générales d'un trait juste et accentué.

Celui qui dans quelques années écrira l'histoire de la littérature de ce temps, n'aura qu'à développer *le Livre des Masques*. M. Rémy de Gourmont n'a point seulement écrit un volume tel qu'on était en droit d'attendre de lui, si bien placé pour parler d'une période dont il est un des plus remarquables représentants (et certes, un chapitre manque, le sien) ; il a fait un volume nécessaire, qu'il eût été prématuré de présenter autrement, car la plupart des écrivains dont il nous entretient sont encore dans la pleine maturité de leur génie.

Je recommande particulièrement la préface de ce livre aux nombreuses personnes qui ont coutume de demander en souriant : « Le symbolisme ?... comprends pas. » On n'a jamais donné de meilleures définitions, ni de plus claires. Mais je gagerais que ces gens-là ne comprendront pas encore. Ed. D.

LA FEMME NOUVELLE, par Mme O. de Bezobrazow (Société nouvelle d'édition).

Une partisante de l'émancipation de la femme, exprimant en un court roman, le désir que la *femme nouvelle* ne vive plus du travail ou de la fortune de l'homme, mais de son propre travail ou de sa propre fortune.

LE VRAI CHEMIN D'ANNIBAL A TRAVERS LES ALPES, par M. Louis Montlahuc (Société libre d'édition des gens de lettres).

Avec plans et citations d'auteurs anciens, M. Louis Montlahuc, un habitant des Alpes, cherche à démontrer qu'il a retrouvé le seul et véritable chemin, tant discuté, suivi par Annibal pour traverser ces montagnes.

VINGT-CINQ ANS APRÈS, par M. L. Garrigue (Savine).

Petite brochure où l'auteur déclare que, vu l'état de nos forces actuelles, il est temps de déclarer à l'Allemagne une guerre inévitable. Le

contingent des deux armées est, en ce moment, à peu près égal, mais, vu la décroissance rapide de la population en France et son augmentation extraordinaire en Allemagne, nous sommes destinés à un écrasement fatal si nous tardons trop.

UN DE NOUS, par le comte Paul d'Abbes (Société libre d'édition des gens de lettres).

Roman un peu décousu et écrit à la diable, mais plein de passion. L'amour brutal d'un de nos contemporains pour sa belle-mère sous les yeux d'une jeune femme qui meurt d'horreur devant cet inceste. Le livre se termine sur un appel à la foi.

DIEU, par M. Victor Mauroy (Savine).

C'est aussi à un retour de la Foi que l'auteur fait appel dans ce livre volumineux et où il y a un peu de tout. Nous souhaitons que ce livre soulève les polémiques prévues par l'auteur lui-même, et qu'il serve, comme il l'espère, de lien entre la science, la philosophie et la religion.

L. F.

POEMS OF PAGANISM, par Paganus : Cranmer-Byng.

Que miss Grundy se rassure : M. Cranmer-Byng ne fut point captif du mont Horsel ; il ne revient pas des enfers où flambe et crépite le lyrisme réprouvé de Swinburne. Tout son paganisme consiste à être un excellent poète de nature et de passion. Ce n'est pas en vain qu'il se fait appeler, dans un de ses poèmes, « Child of the sun and sea ». De l'admirable John Keats, qu'il rappelle en plus d'un point, M. Cranmer-Byng paraît avoir hérité une dévotion fervente et profonde envers la Nature. Il la chérit d'une personnelle tendresse, parce qu'elle est gardienne de sollicitude et dispensatrice de paix heureuse. Il l'évoque en la diversité de ses aspects ; mais je crois qu'il a voué une piété spéciale au mystère sylvestre. Ses poèmes, qui sont le plus souvent d'un élégiaque, s'encadrent harmonieusement en un décor de prairies et de forêts,

« Where trees are many and mortals are few. »

Je m'en voudrais de ne pas signaler la grande variété rythmique des *Poems of Paganism*. M. Cranmer-Byng manie avec maîtrise ces beaux vers de quinze et seize syllabes, si riches en résonnances magnifiques et lointaines (voir surtout *A prayer for peace*) ; mais il n'est pas moins heureux dans l'emploi des mètres légers ; et tel de ses « songs », merveille de grâce aérienne, fait rêver d'une flûte de cristal aux lèvres de quelque Ariel. Entre les signes d'élection qui attestent la faculté lyrique de M. Cranmer-Byng, cette souveraine aisance de rythme n'est pas le moins sûr.

L. A.

COMME UNE ROSE, MŒURS COSMOPOLITES (librairie académique Perrin et Cie).

Cette nouvelle étude de femme par l'heureux auteur de *la Dame de*

l'ennui, devra plaire aux dilettantes, amateurs d'impressions de nature et d'art, comme aux lecteurs friands d'aventures romanesques et de tragédies mondaines. — C'est un nouveau succès pour ce jeune homme, à qui nous en prédisons bien d'autres s'il continue à suivre la voie propice où s'est engagé son beau talent d'analyse et d'observation.

TRENMOR.

LIVRES REÇUS :

POÉSIE : *Marc Legrand* : L'âme antique (A. Colin).

ROMANS : *Henri Datin* : Maîtresse et femme (Société libre d'édition). *Adolphe Boschot* : Pierre Rovert (Perrin et Cie). *René Boylesve* : Les bains de Bade (Bibliothèque artistique et littéraire). *Ernest Tissot* : Comme une rose (Perrin et Cie). *Alfred Bonsergent* : Myosotis (Société libre d'édition).

DIVERS : *Arthur Toisoul* : Opôra (édition du *Coq Rouge*). *Rémy de Gourmont* : Le livre des Masques. Portraits symbolistes, 30 masques dessinés par F. Valloton (*Mercure de France*). *L. Calvinhac* : Vers la justice (Société libre d'édition). *Gustave Robert* : La musique à Paris (Fischbacher). *Maurice Le Blond* : Essai sur le naturisme (*Mercure de France*). *Edouard Schuré* : L'ange et la sphinge (Perrin et Cie). *Ernest La Jeunesse* : Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains (Perrin et Cie). *Edmond et J. de Goncourt* : Pages choisies par Gustave Toudouze (A. Colin). *Emile Boutmy* : Le Parthénon et le génie grec (Colin).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE : *Cranmer Byng* : Daisies of the dawn (London-Roxburgtter-Press).

VI. *LE MOIS*

L'histoire de *Lorenzaccio* est de nature à consoler bien des auteurs dramatiques. Voilà un chef-d'œuvre, un des plus beaux drames du siècle écrit par un des plus vrais poètes du siècle, et ce chef-d'œuvre, personne n'a jamais eu l'idée de le représenter. Depuis *soixante-deux ans* que les directeurs et les subventions se succèdent à l'Odéon et à la Comédie-Française, personne n'a prononcé le nom de ce drame digne de Shakespeare! Pour que l'on en parle, il faut qu'une actrice ait eu envie de jouer un rôle, et qui dira la part que l'admiration d'un chef-d'œuvre a dans une telle envie? (Demandez-le à Coquelin à propos de *Don César de Bazan*.) Si Sarah Bernhardt avait dix-huit ans, on pourrait penser que c'est pour faire voir ses jambes; peut-être est-ce pour les faire revoir : on dit que les dames se conservent étonnamment de ce côté. Ah! pauvre Alfred de Musset! Pauvre *Lorenzaccio!*

*
* *

Et par contre, méditez sur l'aventure du *Capitaine Fracasse* : un pastiche que l'on repastiche, ni sentiments profonds, ni caractères vivants, ni situations scéniques ; les évocations, les paysages, les trouvailles de vieux style du bon Théo, tout cela disparu ; à la place, une versification de pur métier, des gentillesses déjà démodées, et à ce médiocre devoir de rhétorique le sort de tout l'art dramatique moderne semble attaché ; pendant cinq ans, on ne fait que parler de cette pièce, l'auteur à lui seul entasse par douzaines les chroniques, parfois scintillantes d'esprit, les journaux, les revues, les coulisses ne s'occupent que du *Capitaine Fracasse*, il semble que ce drame soit la cause de la démission de MM. Marck et Desbeaux, comme la querelle de MM. Antoine et Ginisty sa conséquence... Ah ! pauvre *Lorenzaccio !* pauvre Alfred de Musset ! pauvres nous tous !

*
* *

Quelle source de haut comique d'ailleurs que cette institution de directeurs officiels de théâtre (qui en cent vingt-quatre campagnes n'ont pas pensé à jouer *Lorenzaccio !*) Se souvient-on des rancunes amassées par ce bon Porel qui, du moins, s'il ne jouait pas de jeunes, donnait l'*Arlésienne, Fantasio* et le *Songe,* de la curiosité sympathique qui accueillit ses successeurs et fit place à l'étonnement, à l'effarement, à l'abrutissement quand on vit l'Odéon ne pas sortir des reprises du *Fils naturel* et du *Roman d'un jeune homme pauvre*, le grand cri d'espoir quand on sut que cette direction chélonienne allait faire place au piaffant duo Antoine-Ginisty, les notes à la presse, les décors commandés à Londres, les querelles intestines et le halètement universel, tout cela pour aboutir à quoi ? à une rereprise du *Fils naturel !*

*
* *

Au fond, il n'y a qu'une seule voie pratique pour un auteur théâtral, c'est de se jouer lui-même, de se faire son propre impresario, comme Molière, Shakespeare, Aristophane ; d'abord, on évite la corvée humiliante de soumettre sa pièce à un directeur bureaucrate ou à un cénacle de cabots, ensuite on est sûr d'être joué, enfin on fait forcément son apprentissage d'auteur dramatique ; à ne jamais prendre contact avec le public, on perd la vision exacte du théâtre, qui existe malgré Sarcey ; comparez le boursoufflé livresque des premières pièces de Péladan, le *Prince de Byzance* par exemple qui vient de paraître, avec les autres drames donnés par l'auteur après avoir pris ce contact nécessaire. Il n'en est pas moins vrai que le fait d'avoir écrit, comme Péladan ou comme un mien tout à fait intime ami, sept ou huit drames sans avoir pu trouver une scène subventionnée ou libre pour un seul d'entre eux est un détail

qu'on peut conserver pour la consolation des générations futures dramatiques.

*
* *

Un grand comédien est mort ces temps-ci (je dis grand par la troupe et la scène), il tenait l'emploi des vieux barbons grincheux, des « m'as-tu vu » taciturnes et grommeleurs. Ce Cassandre qui portait sur les affiches du Luxembourg le nom de Challemel-Lacour n'est pas mort, paraît-il, content. Pas content, lui ancien ambassadeur, ancien ministre des affaires étrangères, académicien et président du Sénat, le second personnage de France, pas content! La source bouillonne plus encore ici de haut comique; voilà un petit régent de collège bilieux, rancuneux, étroit, un médiocre pédant qui n'a pour bagage que quelques médiocres gloses sur Schopenhauer et quelques jocrisseries sur les principes de 1789, qui en tout autre temps que le nôtre aurait végété dans quelque lycée de Paris ou dans quelque faculté de province, et par le plus inouï concours de circonstances, en dépit de ses malheurs de famille et de ses gaffes personnelles, décrit le *cursus honorum* que l'on sait, et qui, sur ses vieux jours, lui, l'homme de la dépêche; « Fusillez-moi ces gens-là! » et de la formule: « La Chine est une quantité négligeable », se mêle de réprouver les fautes des autres, fait la leçon à son parti, déplore le peu de sérieux de Renan, et gémit d'avoir été empêché par la grande politique d'écrire de beaux livres, de donner sa mesure!... Sa mesure, ô cuistre! cuistre!

*
* *

C'est curieux, d'ailleurs, de voir quels produits peut donner le croisement de la médiocrité politicienne et de la médiocrité universitaire. Quel doit être l'état d'âme d'un Jaurès par exemple? Ou, pour ne parler que des morts, quelle a dû être la monade reine de ce falot Dionys Ordinaire qui jouissait d'une si grande réputation parmi les gens de son millésime? Il faut croire que la saumâtrie psychique de ces pauvres génies électoraux est contagieuse, puisque M. Rambaud, qui n'est pas sans mérite (il sait le russe), a pu verser sur cette récente tombe la pluie des plus nauséeuses banalités que jamais funèbre assistance n'ait essuyée. Et pour comble, ô pavé de l'ours! voilà ce bon M. Gaston Deschamps qui voulant apothéoser tous les professeurs de l'Université, s'écrie dans un élan d'enthousiasme: « Ils sont de la même race et du même sang que Dionys Ordinaire et Challemel-Lacour! »

*
* *

Un livre sur les tragédies de Voltaire vient de paraître, sous la signature de M. Henri Lyon, et ce nom d'aspect un peu israélite me fait demander pourquoi quelque érudit biscornu n'a pas encore proposé

l'origine juive de l'auteur de *Mérope*; je ne parle pas du « hideux sourire » car le Pape la trouverait peut-être mauvaise, mais d'un certain rictus moral, de cet esprit moins français que parisien, moins parisien que boulevardier, moins boulevardier que sallederédactionniste où les israëlites de lettres excellent, parodies, cabrioles, grimaces et blagues ; aussi de certains traits privés, âpreté au lucre, entente des affaires, goût de la spéculation sur les fermes générales, habileté à ficher dedans les gens en les alléchant par des constitutions de rente viagère où il bénéficiait de son aspect malingre et de son endurance opiniâtre, jusqu'à ce nom d'Arouet où l'on pourrait voir trace de quelque rouelle jaune du temps jadis... Je gage que Drumont ne va laisser tomber dans l'eau ce paragraphe !

***

Un interwiew fort sympathique de la *Nuova Antologia*, ainsi qu'un procès avec le terrible Turpin donne de l'actualité à M. Jules Verne ; il paraît que c'est un beau vieillard de quatre-vingts ans, très fier des quatre-vingts volumes qu'il a jusqu'ici écrits. Ma foi, il a raison, et je crois que Jules Verne a plus de chances de passer à la postérité que bien des grands romanciers du jour (même que ce bon M. Marcel Prévost qui se mit l'autre jour si fort en colère contre un étranger criminel d'avoir trouvé que les *Demi-Vierges* donnaient une drôle d'idée hors de France de nos jeunes filles ; du moins ce monsieur prouva-t-il, ce jour-là, un réel talent de journaliste en faisant tout son plaidoyer *pro domo mi clausâ*, citations, réflexions, jusqu'au mot de la fin ! avec un article de l'*Ermitage* qu'il se garda bien de citer). Revenons à Jules Verne ; pourquoi cet homme d'une imagination vraiment extraordinaire est-il dédaigné par les snobs qui admirent fort les *Aventures de Gordon Pym ?* Pierre Louys avait un moment essayé de grouper des enthousiasmes, on n'a jamais su si c'était une fumisterie. Pour moi, Jules Verne restera une de mes plus vives émotions d'autrefois : je n'ai rien lu de lui, et je le regrette, depuis *Hector Servadac* qui coïncida avec ma sortie de collège, mais dans son bagage antérieur (dont le suivant ne doit pas être indigne) il y a certainement de quoi enfoncer tous les Marcel Prévost du boulevard.

***

Paul Masson n'est plus ; s'il vivait encore, il aurait eu joie a relever ces jours derniers le *Maudit soit à jamais le rêveur inutile* attribué par Colomba à Musset, ou le *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé*, mis par M. Cohn, sans que M. Fouillée citateur proteste, sur le dos de Pascal. Cette joie aurait-elle prouvé, comme le dit un rédacteur du *Temps*, qu' « il n'était pas exempt de méchanceté » ? Non sans doute, car il aurait ri de meilleur cœur encore à cette oraison funèbre ; peut-être y a-t-il là une vieille antipathie de M. Adolphe Brisson, l'aimable

rédacteur qui était allé interviewer Lemice-Terrieux dans son antre et avait consigné au cours de son compte rendu que M. Masson ressemblait à un singe. Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un gendre de Sarcey? Tout cela, peut-être, parce que M. Adolphe Brisson, en parlant autrefois du *Carnet de jeunesse du prince de Bismarck*, avait gravement disserté sur les drôles de pensées que roulait en 1840 le Chancelier de fer! Pauvre Masson, ce numéro-ci de l'*Ermitage* lui aurait plu, il y aurait trouvé une de ces mystifications inoffensives qu'il réussissait si bien et qui peut-être, perpétrée par un autre, fera long feu.

***

L'*Ermitage*, le nom est tout de même joli, il a quelque chose de Pompadour et de feuille-morte, de fier et d'adouci. Je le graphierais en une courbe à la gorge hardie et à la queue mélancolique : *Ermitage!* Peut-être aurait-il mieux valu, pour une revue comme la nôtre, changer de titre chaque année. Ceci aurait accru l'importance de notre mouvement littéraire aux yeux des futurs historiens de notre temps! L'*Ermitage* de 1890 aurait pu devenir en 1891 *l'Abbaye*, en 1892 *les Cathédrales*, en 1893 *la Revue dorée* (un joli titre propice aux couvertures coruscantes), en 1894 *la Tour d'ivoire*, en 1895 *l'Acropole*, en 1896 *le Temple du Beau*, en 1897, à vous la pose, lecteur.

SAINT-ANTOINE.

VII. *ÉCHOS*

En entrant dans sa huitième année, l'*Ermitage* change son format et devient illustré. Le prix de l'abonnement ordinaire sur papier vergé reste de huit francs pour la France et de dix francs pour l'étranger. Il sera tiré une édition de luxe sur Japon au prix de 20 francs pour la France et 25 francs pour l'étranger.

Le siège social se transporte 18, rue de l'Odéon.

***

Notre ami Marc Legrand nous annonce un volume de vers, *L'amour antique*, qui se composera des pièces qui n'ont pas trouvé place dans son récent recueil, *L'âme antique*.

***

L'Amanach Georges Bans, 1897, édité par la Bibliothèque d'Art de la *Critique*, vient de paraître.

Dédié aux intellectuels, tiré à petit nombre, il sera certainement aussi

vite épuisé que l'an dernier : texte par Martine ; couverture lithographique par Jossot; affiche de Cazals; lithographie par Jean de Caldain ; aquarelle de Léon Lebègue ; phototypie d'une étude de Raymond Guimberteau; illustrations par les maîtres de l'art nouveau : Chéret, Pal, Willette, Vallotton, Valtat, d'Espagnat, des Gachons, Fortoul, Couturier, Detouche, Delâtre, Misti, Mouclier, Osbert, Guillemot, etc.

*
* *



Réduction au trait de l'Affiche
de Demeure de Beaumont
pour son ouvrage *l'Affiche Belge*.

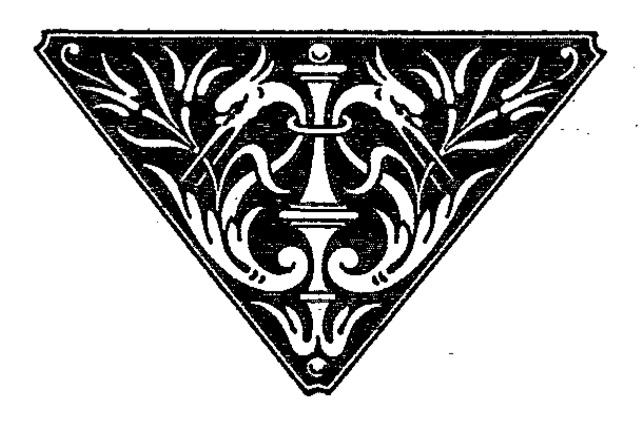
Comme nous l'avons déjà annoncé, l'ouvrage de Demeure de Beaumont sur *l'Affiche Belge* a paru en octobre. La souscription a été close le 1er août. Nous reproduisons ci-contre la première affiche faite par l'auteur pour annoncer son ouvrage.

L'Affiche Belge a été conçu de telle sorte qu'il puisse intéresser même ceux qui ne font pas collection d'affiches. Il est de plus illustré de reproduction d'affiches belges, du portrait des Artistes et de dessins originaux faits spécialement par eux pour l'ouvrage.

Dans une 1re Partie, l'auteur traite de la *Philosophie de l'Affiche* considérée en tant qu'art propre adéquat à l'état d'âme de l'Epoque où il est né. Dans une 2e Partie, il dégage le caractère original de l'Affiche Belge considérée dans son ensemble. Dans la 3e Partie est l'étude particulière de chaque artiste et de son œuvre morale.

* * *

Nous tenons gratuitement à la disposition des lecteurs qui nous en feront la demande, la couverture et le faux-titre du deuxième semestre de 1896.



Tulle, imp. Mazeyrie. *Le Gérant :* Edouard Ducoté.



TABLE ALPHABÉTIQUE
DES AUTEURS

Ayant collaboré au second semestre de l'année 1896 (1)

(1) Les poésies sont imprimées en *italique*.

Extrait des Sommaires de l'« Ermitage »

EN 1896

HENRY BORDEAUX . . .	*René Boylesve.*
RENÉ BOYLESVE	Les bains de Bade.
RAYMOND BOUYER. . . .	*Vallgrenn*, ou les secrets de la statuaire.
BULWER LYTTON (R. Philipon, trad.)	Le roi Arthur.
EUGENIO DE CASTRO. . .	Pan.
HENRY D. DAVRAY. . .	*W. B. Yeats.*
EDOUARD DUCOTÉ. . . .	Circé.
PAUL FORT.	Louis XI, curieux homme.
JACQUES DES GACHONS. .	*Jean Jullien.*
ALPHONSE GERMAIN. . .	Le goût et la mode.
ANDRÉ GIDE	Ménalque.
CHARLES GUÉRIN. . . .	Dialogue d'une veille de Pâques.
HASSÉ	L'esprit philosophique de M. Mæterlinck.
FRANCIS JAMMES. . . .	Réponse à Ménalque.
GUSTAVE KAHN	Le Voilier.
TRISTAN KLINGSOR . . .	Chanson.
CAMILLE LEMONNIER. . .	Le héros ingénu.
JONAS LIE (Georges Khnopff, trad.)	Hans de Sjöhölm et le Sorcier finnois.
PIERRE LOUYS.	*Paul Fort.*
PAUL MASSON.	Cahier d'expressions.
ADRIEN MITHOUARD . . .	Pour être.
CAMILLE MAUCLAIR. . .	Causerie avant des poèmes.
STUART MERRILL. . . .	Repos.
ELISÉE PELAGAUD. . . .	Deux lettres de Poggio Bracciolini.
EDMOND PILON	*Gustave Kahn.*
YVANHOÉ RAMBOSSON . .	*In memoriam.*
ANTOINE SABATIER. . . .	Celle qui rit.
ALBERT SAMAIN	L'agréable leçon.
JEAN DE TINAN.	Si qu'ils rêveraient au rcepuscule.
EMILE VERHAEREN. . . .	Les îles.
W. B. YEATS (Henri D. Davray, trad.)	La tristesse du Berger.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE.
FÉVRIER 1968